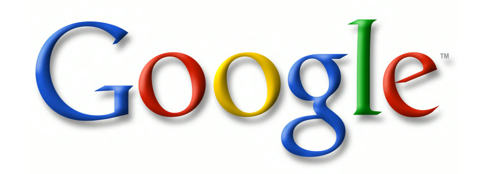






VOIX PROPHÉTIQUES

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

DU MÊME AUTEUR :

VIE

DE LA SOEUR MARIE-SÉRAPHINE

DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

SES VERTUS,
SES RELATIONS AVEC SON PÈRE EN PURGATOIRE.
SA PRÉCIEUSE MORT,
AU MONASTÈRE DES RÉDEMPTORISTINES DE MALINES.
EN 1871

Bruxelles, A. Vromant, imprimeur-éditeur, rue de la Chapelle, 3.

VOIX PROPHÉTIQUES

OU

SIGNES, APPARITIONS ET PRÉDICTIONS MODERNES

TOUCHANT LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE LA CHRÉTIENTÉ
AU XIXe SIÈCLE
ET VERS L'APPROCHE DE LA FIN DES TEMPS

PAR

L'ABBÉ J.-M. CURICQUE

Prêtre du diocèse de Metz
Membre de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle
Membre correspondant de la Société Historique
de Notre-Dame-de-France

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.... Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.

Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers... Car déjà la hache a été posée sur la racine des arbres, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, va être coupé et jeté au feu. (S. Matth., III, 3 et 10)

CINQUIÈME ÉDITION

Revue, corrigée et augmentée.

TOME PREMIER

SIGNES ET APPARITIONS PROPHÉTIQUES.

PARIS

Victor PALMÉ, Éditeur
25, rue de Grenelle-St-Germain, 25

BRUXELLES
A. VROMANT, Editeur
3, rue de la Chapelle

LUXEMBOURG
Pierre BRUCK, Editeur
rue du Curé

1872

A

NOTRE-DAME-DE-LUXEMBOURG

VÉNÉRÉE SOUS LE TITRE

DE

CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

TRÈS-HUMBLE, TRÈS-DÉVOT

TRÈS-RECONNAISSANT ET TRÈS-FILIAL

HOMMAGE

DE CES VOIX PROPHÉTIQUES

DE LA PART DE L'AUTEUR

APPROBATION

de Sa Grandeur Mgr Dechamps, Archevêque de Malines.

Les pièces contenues dans ces volumes étaient déjà en grande partie répandues, avant qu'on en fît un Recueil. C'est en parlant d'un bon nombre d'entre elles, non réunies alors comme elles le sont ici, que la *Civiltà cattolica*, publiée à Florence par les Pères de la Compagnie de Jésus, disait avec raison, en décembre 1871 : *Alcune, per quello che a ma consta, paiano indurre autorità, e concordano tra di loro* (Série VIII, vol. IV, quad. 515, p. 529). La savante Revue est encore revenue plus tard sur ce sujet et, dans plusieurs articles de judicieuse critique (vol. VI, quad. 523, 526), elle a démontré la valeur, la portée et l'harmonie de plusieurs de ces prédictions. A côté de celles-là, il en est d'autres, il est vrai, dont l'authenticité est controversée entre les écrivains catholiques. Cependant, comme l'éditeur de ce Recueil déclare être parfaitement soumis aux décrets d'Urbain VIII sur les

Lettre adressée à l'Auteur de la part de Mgr Ræss, Évêque de Strasbourg.

Strasbourg, le 31 octobre 1870.

Monsieur le Curé,

Monseigneur a reçu votre lettre. Il se serait fait un plaisir de vous écrire lui-même, si la maladie ne le retenait sur son lit de souffrances. Comme Sa Grandeur m'a chargé de vous répondre, je m'empresse de vous transmettre, Monsieur le Curé, les quelques observations que Monseigneur m'a communiquées de vive voix, tant sur les questions que vous adressez à Sa Grandeur, dans votre lettre, que sur la manière dont vous avez exposé les prophéties [1] de la R. Mère Marie-Alphonse.

Monseigneur a fortement applaudi à la pensée que vous avez eue de recueillir les différentes prophéties bien avérées, faites au sujet des grands événements de l'Église et de la Chrétienté au dix-neuvième siècle.

[1] Dans la première édition.

Notre siècle a besoin de savoir que Dieu dirige tous les événements de ce monde par sa divine Providence et que, s'il veut bien faire connaître ses desseins à l'humanité, c'est aux âmes humbles qu'il les révèle.

Le Prélat a approuvé la manière dont vous avez exposé les prophéties de la Mère Marie-Alphonse. Sa Grandeur trouve que ce que vous avez dit sur ces révélations, peut suffire pour le moment.

Monseigneur se propose, en effet, lorsque le temps le lui permettra, de livrer lui-même plus tard au public les prophéties de la Mère Marie-Alphonse, avec toutes les explications désirables. En effet, comme vous le dites si bien, à l'or de ces révélations Notre-Seigneur a permis que le plomb se mêlât. De plus, dans cette question, Monseigneur a rencontré de nombreux désapprobateurs qui croyaient que Sa Grandeur ajoutait foi, purement et simplement, à toutes les révélations de la Mère Marie-Alphonse, tandis que le but de Monseigneur était de mettre à l'épreuve ce qu'elle disait, pour former plus tard son jugement sur cette question.

Veuillez agréer etc.

RITTI,

Secrétaire particulier de Mgr l'Évêque.

Lettre de Mgr Pie, Évêque de Poitiers.

Poitiers, le 29 octobre 1871.

Monsieur l'abbé,

Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait de vos deux éditions [1] des *Voix Prophétiques*.

La première Épitre aux Thessaloniciens a posé la règle en cette matière : « *Ne méprisez pas les prophé-* « *ties : éprouvez tout; retenez ce qui est bon.* »

Ces paroles serviront de flambeau à vos lecteurs; et, là où le discernement ne leur semblera pas possible, ils attendront la lumière qui jaillira des événements.

Croyez, Monsieur l'abbé, à mon sincère dévouement en N.-S.

† *L.-E., Ev. de Poitiers.*

1 La seconde et la troisième.

Lettre d'Approbation de Mgr Vibert, Évêque de Saint-Jean-de-Maurienne.

Saint-Jean-de-Maurienne, le 8 novembre 1872.

Monsieur,

J'ai lu en partie et fait lire en entier votre ouvrage intitulé : *Les Voix prophétiques* [1]. L'appréciation qui m'est communiquée, concordant de tout point avec la mienne, je suis heureux, Monsieur, de donner à votre travail l'approbation qu'il mérite, c'est-à-dire mon approbation sans réserve.

En rassemblant les Voix éparses le long des âges, vous avez fourni la preuve la plus convaincante de la permanence de l'esprit de prophétie dans l'Église et, par là, vous avez fait mieux qu'une œuvre d'érudition curieuse, vous avez fait un acte de courage, et produit une œuvre véritablement utile.

Oui, il faut du courage pour affirmer le surnaturel, quoiqu'il déborde de toute part, en face d'un siècle saturé de matérialisme, qui nie obstinément tout ce qu'il ne palpe pas avec les mains ; il faut du courage, parce qu'il faut braver l'impopularité, non pas seule-

[1] La quatrième édition.

ment l'impopularité de la science athée, c'est peu, mais l'impopularité autrement dangereuse de la foi craintive, qui tremble pour Dieu au moindre signe de son apparition dans les choses d'ici bas.

Vous avez donné, en outre, une leçon à la sagesse contemporaine, si profondément infatuée de sa suffisance, qui croit pouvoir se passer de Dieu dans la conduite de ses destinées, parce qu'elle a réalisé quelques progrès dans l'ordre des sciences physiques. Vous l'avez fait en lui montrant que ces progrès n'ont pas évincé Dieu de la création qu'il a faite, que la création reste soumise aux lois qu'il a posées, et que le sort des nations dépend de tout autre chose que des découvertes de l'esprit humain.

Il y a une belle démonstration de la vérité catholique dans cet exposé des récompenses ou des châtiments, annoncés longtemps d'avance. Dieu prouve, par ces prophéties, que tout est soumis à son gouvernement et, pour que la preuve soit plus complète, il ne se sert presque toujours, pour annoncer les plus grands événements, que de ceux qui sont petits et sans valeur selon le monde, *Revelasti ea parvulis.*

Mais, sur le terrain même du surnaturel, vous aviez à craindre deux écueils, et vous les avez sagement évités. S'il y a péril à étouffer, par trop de défiance, l'inspiration d'En-Haut, *nolite extinguere spiritum,* il y a péril aussi à tout admettre sans discernement, *probate spiritus si ex Deo sint.*

Vous avez, à ce qu'il me paraît, pratiqué ces conseils de la prudence chrétienne. Une critique judicieuse a présidé au choix de vos autorités. Vous ne citez dans votre livre que des prédictions faites par des saints ou par des personnes dont la vertu est une première recommandation de leur témoignage. S'il en est qui ne peuvent se prévaloir d'un aveu connu, elles sont en possession d'une notoriété acquise, et l'histoire qui les a trouvées véridiques dans le passé, justifie la confiance qu'on leur accorde pour l'avenir.

Est-ce à dire que toutes ces prophéties aient intrinsèquement la même valeur que celles qui nous viennent des Livres-Saints ou qui sont confirmées par l'autorité de l'Église. Non, et vous avez trop nettement établi la différence, pour qu'il soit besoin d'insister. Vous ne ne leur accordez que le poids qui leur est donné par de grandes probabilités.

C'est pourquoi je loue la pensée de votre œuvre ;

J'en loue l'exécution ;

J'en loue surtout l'onction et la piété.

Vous avez su répandre partout le parfum de la bonne doctrine bien capable de relever les courages, de fortifier les volontés, et de porter à la pratique des vertus.

Agréez, je vous prie, l'assurance bien cordiale de ma haute estime et de mon sincère attachement en N.-S. J.-C.

† FRANÇOIS-MARIE, Évêque

Lettre de Mgr Marinelli, ancien Évêque de Santorin, Évêque de Solie, portant Approbation de la cinquième édition.

(Traduite de l'italien.)

Syra, en Grèce, en la Fête de tous les Saints, 1872.

Dolcissimo Confratello,

Je pense que ma lettre du 24 octobre dernier vous est maintenant parvenue... Je vous confirme pleinement aujourd'hui mon humble jugement sur votre estimable livre, après avoir heureusement reçu, par le moyen du très-digne officier de marine, M. C***, votre lettre du 2 octobre avec les deux Tomes non encore complets des *Voix Prophétiques*, cinquième édition. Je vous en remercie de tout cœur, et vous prie de me faire parvenir, dès qu'elles seront imprimées, les feuilles qui manquent encore pour parachever l'un et l'autre volume.

J'ai parcouru et examiné cette cinquième édition ; je la trouve irréprochable et en progrès sur les précédentes : quant à l'ordre et à la méthode, elle est plus belle

et plus raisonnée ; sous le rapport des matières, elle est plus riche et plus abondante. Pour l'œuvre en elle-même, je vous bénis et vous félicite de tout mon cœur, car vous nous offrez une vraie encyclopédie de signes, d'apparitions et de prédictions touchant notre époque et les temps modernes. C'est aussi un véritable arsenal de nouvelles preuves de fait, preuves très-convaincantes et inattaquables, contre les grossiers matérialistes et les ignominieux incrédules de nos jours, ces ennemis aussi acharnés qu'aveugles et ridicules de toute relation avec le monde surnaturel. « *Animalis* « *homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* » Ils n'ont pas honte d'accorder une foi aveugle aux supercheries criminelles du magnétisme animal et aux exploits diaboliques du spiritisme, et après cela ils s'obstinent à ne point voir, dans le gouvernement paternel de la société humaine et de la Sainte-Église, la main providentielle du Tout-Puissant! L'Église de Dieu, parce qu'elle est toujours sainte, sera toujours décorée, ornée et pourvue abondamment des dons divins, particulièrement de miracles et de prophéties, qui sont les témoignages authentiques de la vraie sainteté de l'Épouse de Jésus-Christ. Votre beau recueil de tant de signes, apparitions et prévisions prophétiques présente ainsi une preuve de plus, admirable et sans réplique de la divinité de l'Église.

Par ce travail vous avez donc bien mérité de l'É-

glise et, fils dévoué, vous l'avez bien consolée dans la très-amère persécution qu'elle ne cesse d'endurer de la part de tant de ses enfants dénaturés. De plus, vous avez pénétré dans les vues sublimes et paternelles de l'aimable providence de Dieu. Dans l'immense amour qu'il porte à son Église qui est l'œuvre de ses mains, et aux hommes qui la plupart du temps sont ingrats, mais n'en restent pas moins ses créatures, il a daigné prédire et annoncer aux mortels, par la bouche de ses prophètes depuis le commencement du monde et dans tout l'Ancien Testament, vraie figure et type de son Église sous le Nouveau Testament, les vicissitudes de la Sainte-Église, les tribulations et les maux qui, à toutes les époques et surtout vers la fin des temps, devaient frapper et opprimer le monde, afin de tenir les hommes en éveil contre Satan et ses émissaires, et de les disposer à prévenir, dans la pénitence et l'humilité, les coups suspendus par la justice divine sur la tête des méchants. C'est aussi par une particulière providence que Dieu a voulu faire précéder, en tous temps, les grandes catastrophes du monde et les grandes tribulations de l'Église de signes précurseurs et de prédictions, parce que les coups prévus d'avance sont moins terribles à supporter, dit saint Grégoire-le-Grand. Que si en ces derniers temps le Ciel multiplie d'une manière extraordinaire les signes, prodiges, apparitions, prédictions et miracles, au point que, s'il m'est permis de

parler ainsi, du télégraphe céleste il ne cesse de partir, jour et nuit, des dépêches de plus en plus pressantes et menaçantes à l'adresse du monde pervers, pour secouer les pécheurs et les réveiller de la profonde léthargie de l'incrédulité, de la sensualité et de l'abrutissement où ils sont plongés, « *surge qui dormis,* « *et illuminabit te Christus*, et pour leur faire com- « prendre par cette surabondance de signes et par l'épouvantable précipitation de grands et graves événements, que la fin du monde n'est plus loin, « *juxta est* « *dies perditionis, et adesse festinant tempora*: » vous, en disposant dans votre précieuse collection des *Voix Prophétiques*, comme dans une batterie bien ordonnée et formidable, toutes les armes de la stratégie céleste, pour seconder les plans de la divine Providence, vous avez bien et noblement mérité de l'Église, de la société, des justes et des pécheurs.

Recevez donc, ô prêtre de Dieu, notre très-cher confrère et collègue dans les combats du Seigneur, recevez nos bénédictions, nos sincères félicitations, nos encouragements paternels, notre cordiale gratitude et notre pleine approbation, avec réserve toutefois, pour les faits que vous citez, du jugement en dernier ressort de l'infaillible autorité du Souverain-Pontife et de la Sainte-Église, et laissant à chacun de ces faits toute la force probante dont ils sont susceptibles de leur nature. Je prie le Très-Haut de bénir abondam-

ment l'auteur et son ouvrage : l'ouvrage, afin qu'il atteigne de plus en plus à la perfection, qu'il continue à rendre gloire à Dieu et à procurer le salut du prochain ; l'auteur bien méritant, afin qu'il soit *homme fort et armé pour les combats du Seigneur, vir fortis et prælietur prælia Domini.*

Encore une fois, que Dieu vous bénisse, vous conserve, vous rende heureux dans le temps et dans l'éternité ! Je vous étreins affectueusement sur mon cœur, vous bénis avec toute l'effusion de ma tendresse et suis, en Notre-Seigneur,

Sempre vestro affecionetissimo,
NICOLAS-ADOLPHE MARINELLI,
Évêque de Solie.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Conformément aux décrets du Saint-Siége Apostolique, formulés par le Pape Urbain VIII, de glorieuse mémoire, nous déclarons, en ce qui concerne les personnages vénérables et les signes, apparitions et prédictions, ainsi que tous les faits surnaturels dont il est question dans ces *Voix Prophétiques* et sur lesquels l'Église ne s'est pas encore prononcée, que nous n'entendons donner à toutes et chacune de nos appréciations qu'une valeur purement humaine et privée, laissant au lecteur, autant qu'il lui appartient, pleine liberté de jugement et, par dessus tout, nous soumettant, en tout ce que de droit, aux décisions de notre Mère la Sainte-Église.

De même, ce qu'à Dieu ne plaise, s'il nous était arrivé d'émettre à notre insu, dans l'une ou l'autre de ces pages, un fait, une idée ou un sentiment contraire à la vérité ou à la saine doctrine, nous réprouvons d'avance toute erreur de ce genre, étant bien résolu d'en faire disparaître la trace, conformément à la volonté des supérieurs, ainsi que nous l'avons du reste déjà pratiqué pour quelques faits dont le caractère surnaturel nous a été, depuis, démontré comme improbable.

AU PIEUX LECTEUR.

Avant que les ténèbres de l'épreuve suprême achèvent de descendre sur le monde, qu'il nous soit permis, cher Lecteur, de vous présenter cette nouvelle édition, fruit de longues et pénibles recherches, comme un guide fidèle à travers l horrible nuit. Vous ne rencontrerez la trace d'aucune dissidence ni religieuse, ni politique dans ces pages qui, nous l'espérons du moins, ne se sont inspirées que de l'amour de la Vérité.

Or, telle est la lueur que projettent sur le prochain avenir les nombreuses manifestations surnaturelles rapportées dans ces *Voix Prophétiques*, que la situation actuelle se dessine par elle-même comme une nouvelle sortie de la captivité d'Égypte. Il semble que l'Ange Exterminateur plane déjà dans les airs, prêt à frapper les endurcis : « *Toujours avec Rome*, s'écrie-t-il, *si vous ne voulez bientôt périr !* » Et en même temps nous est demandée, au lieu du sacrifice de l'agneau symbolique, l'immolation de nos cœurs, par l'esprit de pénitence et de réparation, sous le rayonnement divin du Cœur de Jésus.

Puis, dans le lointain, apparaissent à leur tour Moïse et Josué, ou plutôt David et Salomon, ou Charles-Martel et Charlemagne, nous voulons dire le Grand Monarque et son mystérieux Précurseur, car nombre

de prophéties nous signalent, sous la bannière du Lys sans tache, non pas un libérateur unique, mais deux héros dont le premier ne fait que passer pour exalter le second : l'un doit terrasser la Révolution comme David mit le Philistin blasphémateur hors de combat, comme Charles-Martel broya l'impur musulman ; l'autre, prédestiné à prêter main forte au Grand Pape dont Pie IX est l'immortel prédécesseur, rétablira la Chrétienté dans toute sa splendeur et, à l'exemple de Charlemagne et de saint Louis, proclamera, de l'Orient à l'Occident, les nouvelles œuvres de Dieu par la main des Francs, *Gesta Dei per Francos !*

Nous croirions être le jouet naïf d'une généreuse et patriotique illusion, en entrevoyant ce magnifique avenir dans les Prophéties modernes, si les suffrages de plusieurs vénérables Évêques n'étaient venus nous rassurer sur le bon esprit de notre œuvre.

Ces encouragements et ces approbations nous consolent au centuple de nos fatigues et de nos angoisses, fatigues dans l'étude et les veilles, angoisses dans les amertumes de la critique rationaliste. Aussi nos incertitudes se sont-elles dissipées devant ces avis bienveillants de nos pères et juges dans la Foi.

Il ne s'agit donc plus de jeter là notre plume, ni de nous endormir dans la mollesse du repos, aujourd'hui que tout chrétien doit pleinement s'immoler pour assurer le triomphe de la Sainte-Église. La cause du surnaturel nous réclame, dans la mesure de nos faibles lumières : cette cause nous a appelé à elle, plutôt que nous ne l'avons attirée à nous, puisque l'invasion étrangère nous a mis inopinément l'arme des Prophé-

ties en main, sans nous en faire apprécier d'abord toute la portée; c'est une raison de plus pour nous de consacrer à l'étude du surnaturel au dix-neuvième siècle toute notre ardeur et tous nos loisirs.

Mais, dans le sentiment de notre propre insuffisance, et dans l'éloignement où nous nous trouvons de tout centre littéraire, nous osons prier nos dévoués lecteurs de nous continuer leur fraternel concours [1] dans toute la mesure de leur bonne volonté. Les uns voudront bien nous rendre attentif aux lacunes et aux imperfections des *Voix Prophétiques;* les autres nous adresseront des notes ou des pages de circonstance, découpées dans les journaux et les recueils périodiques qui nous manquent; d'autres, prêtres et religieux principalement, auront l'obligeance de nous faire part des communications surnaturelles, dignes de l'attention du public, qu'ils seraient autorisés à nous transmettre. Que chacun surtout de nos pieux lecteurs nous aide de ses ferventes prières! C'est là notre grand appui. Nous sommes heureux de penser, chaque jour au saint autel, à nos bienfaiteurs comme à toutes les âmes que ces *Voix Prophétiques* ont consolées, fortifiées ou rapprochées de Dieu : ces frères inconnus ne voudraient-ils pas user, sous ce rapport, de retour à notre égard et nous aider à gravir avec eux la sainte montée de Sion, dans la crainte filiale du Seigneur?

Que par dessus tout, Marie nous prenne en sa

[1] Les envois par la poste nous arriveront sûrement à l'adresse suivante : *A Monsieur le Curé de Burmerange, Grand-Duché de Luxembourg, par Rémich, pour être remis à M l'abbé J.-M. C.* Les imprimés ne doivent porter aucune écriture.

sauve-garde bénie! que la Consolatrice des affligés, le Secours des Chrétiens, la Reine des Prophètes ait pour agréable ces pages qui ont préludé à l'ombre bénie de son sanctuaire de Luxembourg et qui lui demeurent à jamais dédiées! qu'elle les guide vers les âmes anxieuses ou désolées, tièdes ou pécheresses, et plus encore vers les cœurs avides de dévouement et de réparation pour autrui! qu'elle obtienne enfin à tous nos pieux lecteurs la grâce et les bénédictions de son divin Fils!

En la fête de saint Nicolas, patron de la Lorraine, vendredi 6 décembre 1872.

INTRODUCTION.

I. Un docteur comme il y en a trop. — II. En quel sens le don de prophétie s'étend au passé et au présent : Apparitions prophétiques. — III. Des Signes prophétiques. — IV. Des prophéties bibliques et des prophéties modernes, leur différence en pratique — VI. Des prophéties comminatoires, qui sont essentiellement conditionnelles. —VII. Permanence de la prophétie dans l'Église. — VIII. Elle surabonde dans les temps de crise comme le nôtre. — IX. Comment il est possible de discerner les vraies prophéties des fausses. — X. Comment on peut les interpréter sûrement. — XI. Dans quel esprit il faut s'appliquer à la lecture des prophéties, pour en tirer tout le parti possible. — XII. L'approbation positive des prophéties modernes en tant qu'inspirées n'est nullement requise par l'Église pour leur publication ; une simple approbation doctrinale suffit.

I. — Bien des esprits sérieux, avant de s'engager dans la lecture approfondie d'un ouvrage où il est question de Prophéties autres que celles contenues dans les Saintes-Écritures, sont désireux de connaître quelle est à ce sujet la doctrine de l'Église. Ils n'ont pas tort. Peu de questions sont en effet aussi malmenées, de nos jours, parmi un grand nombre de catholi-

ques que celle des Prophéties modernes, demeurées à la sage appréciation des fidèles. Que de gens, que d'écrivains même chez qui la foi au surnaturel ne surabonde pas ou qui, dans un point aussi délicat, prenant la pusillanimité de la chair pour la prudence chrétienne, se plaisent à propager des erreurs auxquelles il importe de couper court ? Le trait suivant qui nous est arrivé, en 1870, à nous-même, fera comprendre aux impatients que cette introduction n'est pas hors de propos.

La première édition des *Voix Prophétiques* venait, depuis quelques heures seulement, de sortir de presse, à Luxembourg. Comme nous en avions surveillé les épreuves sur place, nous étions heureux de reprendre, aussitôt ce travail achevé, le chemin de notre paroisse. A peine installé dans l'omnibus, nous nous trouvâmes en face d'un inconnu qui appartenait, selon toute apparence, à la classe lettrée, et avec qui nous dûmes aussitôt en venir aux prises. La nouvelle brochure dont nous emportions quelques exemplaires, avait par hasard frappé ses yeux.

« *Voix Prophétiques,* » lut, à part lui, notre indiscret, et tout spontanément il nous lança sa bordée d'homme du progrès : « *Des prophéties,* se récria-t-il tout haut à notre adresse, *des prophéties ! On devrait absolument interdire de telles publications... Elles*

sont d'ailleurs prohibées par l'Église... Toutes ces prophéties sont pour le moins inutiles... »

« *Inutiles*, reprîmes-nous sans lui laisser le temps de continuer, *inutiles seulement aux grands esprits.* »

« *Aux grands esprits !* » murmura le personnage, et comprenant sans doute que sa science était en danger de tomber dans les épines, il se mit à déplier son journal et acheva de maugréer contre les prophéties dans le plus inviolable silence.

Nous venions d'entendre le fidèle écho de toutes les pauvretés, de toutes les exagérations et de toutes les erreurs qui ont été remises en cours aujourd'hui, même parmi les catholiques, au sujet du Don de Prophétie. A la forme près, de combien d'attaques pareilles n'avons-nous pas vu, en ces dernières années surtout, le surnaturel prophétique subir l'outrage, sans presque rencontrer de secours ni d'appui ? Plaise à Dieu, que nous répondions aux vœux de l'un de nos éminents et premiers approbateurs, Mgr Marinelli, et que gagnant en force devant le Seigneur, nous défendions avec plein succès la cause du surnaturel, si intimément liée à celle des Prophéties modernes !

Voyons d'abord la question de doctrine, telle qu'elle peut intéresser nos lecteurs ; nous en viendrons ensuite, mais sans engager de polémique avec personne, à la question de droit, touchant la publication des prophéties.

II. — Le don de prophétie, envisagé en tant que permanent dans la Sainte-Église, qu'est-il d'abord en lui-même, jusqu'où et dans quelles limites s'étend son domaine?

Essayons de bien le définir, afin de montrer tout d'abord que la richesse des *Voix Prophétiques* n'est pas un luxe d'emprunt. La Prophétie, selon l'Étymologie grecque, *Prophêteia* qui veut dire littéralement *parole révélatrice*, consiste essentiellement dans la manifestation de la vérité, faite par l'intervention du ciel, en dehors de toute science humaine. Mais la vérité qui nous est ainsi dévoilée d'En-Haut, nous intéresse autant dans le présent et le passé que dans l'avenir. Aussi certaines révélations, par exemple, les plaintes de Notre-Dame de la Salette au sujet de la cause et des remèdes de nos présents malheurs, sont-elles prophétiques. Sans doute nous savions que Dieu punit le blasphème et la profanation du dimanche, deux grands crimes dont, sous nos yeux même, la société se rend journellement coupable; mais pouvions-nous croire que telle était surtout l'origine des catastrophes actuelles ? Pour nous, nous l'avouons, quand Marie elle-même daigne venir ausculter le malade, mettre son doigt béni sur la plaie la plus profonde et nous dire, de son accent d'incomparable miséricorde, ce qu'il faut faire dès aujourd'hui pour parer à de plus grands malheurs; une telle parole nous est une

révélation d'un effet prodigieux ; nos ténèbres se dissipent du passé à l'avenir, car Marie a prophétisé, son œil puissant a plongé au loin dans l'abîme de nos erreurs et avec elle nous saisissons les mystères d'iniquité du passé, les mystères d'expiation pour le présent, les mystères de miséricorde dans l'avenir. La Prophétie est donc, dans un cas particulier, la vue surnaturelle de la vérité, sans limites de temps, comme Dieu lui-même la contemple à découvert et présente à sa science infinie; c'est la vérité *telle qu'elle est* en elle-même et telle que nous ne pouvons l'apercevoir clairement sans secours tout spécial de Dieu, soit dans le passé et le présent même, à cause de notre ignorance et de nos passions, soit principalement dans l'avenir, dont le Tout-Puissant s'est réservé le domaine exclusif.

Nos lecteurs comprendront que, placé à ce point de vue si large et cependant si juste, ce nous semble, nous n'ayons pas balancé de reproduire bien des discours de Pie IX. N'est-il pas Prophète, le grand Pontife, lorsqu'il foudroie à coups redoublés le libéralisme soi-disant catholique, dont le venin est aussi subtil et aussi perfide et terrible que celui du jansénisme et du gallicanisme? Il faut contre de si profondes erreurs des accents inspirés ; et Dieu, dans son infinie miséricorde, nous prodigue ce secours, en mettant sur

les lèvres du gardien de la vérité cette parole lucide, étincelante comme l'éclair, portant avec elle le rayon qui illumine et la force qui entraîne tout homme de bonne volonté.

III. — Nous savons bien que, rigoureusement parlant, ainsi que du reste le comprend le vulgaire, la Prophétie s'entend de la prescience de l'avenir; mais ces limites sont trop étroites pour le but tout pratique que nous nous proposons tout d'abord et qui est d'aider à la conversion du monde. A cette fin, nous voulons rendre saisissant le danger suprême de la situation actuelle pour les pécheurs, et non seulement nous déroulons sous leurs yeux les menaces des prophéties comminatoires où sont annoncés des guerres générales, des embrasements de villes, des ténèbres pestilentielles pendant lesquelles la terre dévorera en quelque sorte ses habitants; mais de plus nous essayons de rendre les pécheurs attentifs aux *signes* précurseurs de ces catastrophes. Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas recommandé en effet de ne pas laisser passer inaperçus ces signes des derniers temps : « Lorsque, dit-il, « ces bouleversements et tous ces phénomènes com- « menceront à éclater, faites y attention et levez les « yeux pour ne rien perdre de ces enseignements pro- « videntiels, car ainsi votre rédemption sera assurée : « *His autem fieri incipientibus, respicite et levate ca-*

« *pita vestra, quoniam appropinquat redemptio v es-* « *tra* [1]. » Il y a loin de ces conseils du divin Maître aux ménagements que certains docteurs trop modernisés nous engagent à prendre, crainte de jeter la terreur dans les âmes. Tel n'était pas du reste l'avis et la méthode de saint Grégoire-le-Grand lorsque, expliquant au peuple l'Évangile du premier dimanche de l'Avent : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, » il énumère toutes les plaies et toutes les perturbations d'alors qui lui faisaient déjà redouter l'approche de la fin des temps. C'est la voix même de Dieu qui prophétise, pour ainsi dire, à l'aide de ces Signes suscités par sa toute-puissance, afin d'agir, en désespoir de cause, sur les cœurs endurcis et les âmes aveuglées. Mais la simple lecture des Signes et Apparitions Prophétiques recueillis dans notre Tome Premier, nous justifiera mieux que tout ce que nous pourrions apporter ici de raisons et d'exemples à ce sujet.

IV. — Ce genre de prophéties ne demande pour être compris que d'ouvrir les yeux et de faire un retour sérieux sur soi. Plus difficile est la question des prophéties proprement dites ou concernant l'avenir. Ces dernières s'appellent d'ordinaire *prédictions*, c'est-à-

[1] Luc. XXI, 28.

dire révélations anticipées des choses futures. Nous devons nous y arrêter plus longuement. Qu'est-ce d'abord qu'une prophétie en ce sens ? « *Une prophétie proprement dite*, répond le Cardinal Gousset [1], *est la prédiction certaine d'un événement qui ne peut être connu que de Dieu seul.* » On voit par là que nous n'aurons pas à nous occuper des prévisions des hommes de génie, tels qu'on les rencontre dans les de Maistre, les de Bonald, les Donoso-Cortès et tant de chrétiens éminents pour qui la science pratique, aidée de la foi, soulevait si hardiment les voiles de l'avenir. Moins encore s'agit-il ici des oracles des devins et des présages des somnambules et des spirites où il n'y a que supercherie ou action du démon : celui-ci peut bien pressentir certains événements, puisqu'il est demeuré génie, *génie du mal*, hélas ! mais les secrets de l'avenir lui restent scellés comme à nous, selon cette parole du divin Maître que *Dieu seul connaît le jour suprême* [2], à l'exclusion même des anges.

V. — Les prophéties se divisent en prophéties *sacrées* et en prophéties *privées* : les premières sont ainsi appelées parce qu'elles sont contenues dans les

[1] Théologie dogmatique. Tome I, de la Révélation, n° 587, p. 308, ed. 1849.

[2] Math. XXIV. 36.

livres saints, comme par exemple celles d'Isaïe, de Notre-Seigneur, de saint Jean ; les prophéties privées sont celles qui ont été faites depuis l'Apocalypse où se ferme la série des livres inspirés et canoniquement reconnus pour la parole de Dieu. Ces dernières portent aussi le nom de prophéties *modernes*, comme datant des temps postérieurs à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les unes et les autres, qu'on veuille bien le remarquer, procèdent de l'Esprit-Saint ; toute la différence qui les sépare, provient uniquement du jugement de l'Église qui s'est prononcée sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament comme véritablement inspirés, tandis qu'elle ne trouve pas nécessaire de se prononcer d'avance sur les révélations et les prophéties de tel ou tel personnage, même saint. Cette différence est profonde. On dit bien que les Révélations de sainte Brigitte, par exemple, ont été approuvées par le Concile de Bâle ; mais il faut nécessairement remarquer que cette approbation ne regarde que la doctrine de la sainte, en tant qu'orthodoxe et non en tant que prophétique.

A ce propos, nous rappellerons une réponse du très-Révérend Père Spada[1], des Frères-Prêcheurs et Théologien du Pape, récemment décédé, à la grande douleur

[1] *Prophétie de Madeleine. L'avénement de Marie*, in-8° chez Davesne, 9, rue Bonaparte, Paris ; p. x.

de ceux qui l'ont connu. M. Désiré Laverdant lui avait communiqué la Prophétie de Madeleine[1], pour avoir son sentiment.

« Vous ne sollicitez pas une autorisation positive et vous faites bien, dit le Père Spada : l'Église a pour habitude de ne garantir aucunes prophéties, celles exceptées des livres canoniques. Les prophéties (étrangères à ces livres) se prouvent par leur accomplissement. Rome instruit aujourd'hui le procès en canonisation d'une pauvre femme qui prophétisa dans la même contrée que votre Madeleine, il y a près de deux siècles. Ses prédictions ont été réalisées. L'Autorité va constater, sur fait accompli, le caractère divin de son inspiration.

« L'avenir vous dira si votre prêcheuse a vraiment parlé au nom de la Mère de Dieu.

« Vous désirez de nous, simplement, un avis qui mette votre âme en repos sur le caractère orthodoxe de cette prophétie. Voici mon avis :

« Il n'y a dans cet écrit rien de contraire à la foi. Vous pouvez donc répandre et propager ces paroles d'une bonne sainte femme, en toute conscience, en toute liberté. Recevez pour elle et pour vous ma bénédiction, et allez en paix. »

[1] Voir Tome II, Livre III des *Voix Prophétiques*.

On voit par là tout ce qu'il y a d'exagéré et d'erroné dans ce prétendu principe mis en avant par un théologien anonyme, dans les *Précis Historiques* [1] que « pour promulguer des prophéties, c'est-à-dire les publier, la tolérance des évêques ne suffit pas à un auteur, mais qu'il lui faut leur approbation positive, après examen sérieux et fait de concert avec des hommes instruits. » Approbation positive des prophéties, c'est-à-dire sans doute en tant qu'elles annoncent l'avenir, mais cela est absolument contraire à la pratique de l'Église. Qu'on relise du reste les Lettres et Approbations Épiscopales placées en tête des *Voix Prophétiques*: il n'y est nullement question d'une Approbation positive; cette question est et demeure réservée.

Qu'on ouvre encore les œuvres de Marie Lataste, qui portent Approbation de Mgr l'Évêque d'Aire: nous lisons en toutes lettres, dans cette approbation, les paroles suivantes: « Nous autorisons cette nouvelle publication, sans entendre nous prononcer par là sur la vérité ou la nature des révélations auxquelles les écrits se rapportent comme à leur origine. » Voilà donc encore des révélations et des prophéties dont la publication est autorisée comme écrits édifiants, mais nullement en tant que révélations positivement approuvées. Mais nous reviendrons, plus loin, sur ce point de droit.

[1] Livraison d'octobre 1870, Art. *Les Prophéties en vogue*.

Nous tenions à placer un mot ici touchant cette prétendue approbation positive des Prophéties, parce que l'article des *Précis Historiques* où elle est posée en principe, ayant été publié par une foule de *Semaines Religieuses*, pas trop prévenues contre les Prophéties modernes, nous avons hâte de rétablir la vérité.

VI. — Envisagées par rapport à l'avenir, les Prophéties se divisent en prophéties *absolues* et en prophéties *conditionnelles*, selon que les faits annoncés dépendent ou non de certaines éventualités laissées à la libre détermination des hommes, comme la conversion des pécheurs, par exemple. En général les Prophéties *comminatoires* ou qui annoncent des châtiments, sont conditionnelles, lors même que le texte de la prédiction n'énonce pas de condition. Ainsi Jonas dit, de la part du Seigneur, aux Ninivites[1] ; « *Encore* « *quarante jours et Ninive sera détruite.* » Et cependant la ville coupable et repentante ne fut pas détruite au bout des quarante jours annoncés si solennellement par le Prophète. Celui-ci s'en attrista, parce qu'il craignait de passer pour un faux prophète[2] : « N'est-ce pas là l'issue que j'attendais, Seigneur, « lorsque j'étais encore dans mon pays, dit-il, en « exhalant sa plainte devant Dieu ? C'est pour

[1] Jonas, III, 4.
[2] Ibid., I v. 2.

« cela que j'ai fui à Tharsis, car je savais que « vous êtes un Dieu clément et miséricordieux, « plein de patience et de bonté, porté à pardonner les « péchés. » Mais le Seigneur lui fit bientôt comprendre ce qu'il en aurait coûté à son amour de perdre ainsi tout un peuple où se trouvaient tant d'innocents et tant de pécheurs convertis, tous l'œuvre de ses mains et l'objet de ses divines attentions.

Un grand nombre de prophéties modernes sont comminatoires, par exemple, celles qui annoncent la ruine et la destruction complète de Paris et d'autres villes coupables ; celles qui prédisent des catastrophes pour les jours présents, catastrophes cependant toujours refoulées devant nous et peut-être, qui sait ? finalement détournées. C'est que les fidèles prient d'un cœur contrit et humilié, c'est que les masses même s'ébranlent et s'en vont à la Salette, à Lourdes, au tombeau de saint Martin, et dans cent, dans mille autres lieux privilégiés, implorer miséricorde et pardon et promettre de vivre enfin *comme Dieu le veut*.

Que le Seigneur nous garde d'un seul regret, si les menaces que renferment, en si grand nombre, ces *Voix Prophétiques*, ne devaient pas se réaliser! Devrions-nous passer pour un insensé, nous nous réjouirions du salut de nos frères et de la conversion des pécheurs, qui auraient ainsi échappé aux terribles châtiments toujours suspendus sur nos têtes.

VII. — Les prédictions sont du reste l'un des grands moyens employés par Notre-Seigneur pour procurer le bien de son Église. Écoutons Ribéra ; l'illustre historien de sainte Térèse résume en quelques mots la permanence de ce don parmi les fidèles :

« Dans le Nouveau Testament[1], dit-il, la lumière prophétique fut répandue avec beaucoup plus d'abondance que sous l'Ancien, parce que c'était sous la nouvelle alliance que devait s'accomplir et que s'accomplit de fait la prophétie de Joël : « *Je répandrai* « *mon esprit sur toute chair; et vos fils et vos filles* « *prophétiseront.* »

« Philippe, l'un des sept diacres élus par les Apôtres, eut quatre filles vierges qui furent prophétesses. Le don de prophétie était si ordinaire parmi les chrétiens à cette époque, que saint Paul dut donner des avis aux Corinthiens pour régler la manière dont les femmes et les hommes devaient *prophétiser* dans l'Église. Saint Justin, martyr, écrit dans le *Dialogue avec Triphon* que la grâce de prophétie s'était conservée dans les églises jusqu'à son temps. Saint Thomas dit que, depuis les Apôtres, il y a eu dans tous les temps, dans l'Église de Dieu, quelques membres qui ont possédé l'esprit de prophétie, et il allègue à

[1] *Vie de Sainte Térèse,* Livre IV, c . 5, p. 386, édit. Bouix.

son appui l'autorité de saint Augustin qui, au livre V de la *Cité de Dieu*, chapitre 26, raconte que l'empereur Théodose, se voyant serré de très-près par ses ennemis, envoya quelqu'un vers Jean, moine d'Égypte, qui était signalé par le don de prophétie, et qu'il apprit de lui qu'il devait remporter une grande victoire, comme en effet il la remporta. »

VIII.—Mais l'esprit prophétique se manifeste principalement à la veille des grandes catastrophes, parce que Dieu ne punit jamais qu'à regret et qu'il retarde ses châtiments, avec une miséricorde infinie, en essayant même de nous y soustraire par la seule crainte de ce que nous aurions à souffrir en continuant de pécher.

Machiavel lui-même, cité par M. de Maistre dans les Soirées de Saint-Pétersbourg, constate ce fait sans toutefois le comprendre, sa doctrine n'étant pas, on le sait, le pur Évangile. Voici ce qu'il dit dans son discours sur Tite-Live : « Nous ne saurions donner la raison pourquoi, mais c'est un fait prouvé par l'histoire ancienne et moderne que, chaque fois qu'il est arrivé un grand malheur soit à une ville, soit à une province, il a été annoncé par un voyant ou par des miracles, des signes, des révélations. Quoi qu'il en soit, c'est un fait et un fait certain qu'après chacune de

ces prédictions, il est arrivé des choses extraordinaires[1]. »

Prenons, par exemple, le temps de la ruine de Jérusalem sous Vespasien et Titus, ainsi que la fin du siècle dernier, aux approches de la révolution française.

Peu d'années avant la dernière guerre des Juifs contre les Romains, un simple homme des champs, nommé Jésus comme pour rappeler une dernière fois aux déicides le souvenir du vrai Messie, était venu à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Arrivé au Temple, une inspiration subite le saisit et il se mit à crier malédiction, alors que Jérusalem florissait encore dans la paix et dans l'opulence. Et il commença à parcourir tout le pays, les villes, les bourgades, les campagnes, répétant jour et nuit son cri lugubre. Cela dura ainsi des années. Enfin arriva la dernière révolte des Juifs contre les Romains, bientôt suivie du siége lamentable de Jérusalem. Le prophète de malheur, envoyé à la nation coupable du sang de Jésus-Christ, se renferma alors dans la ville pour y continuer jusqu'au bout sa triste mission. Il n'avait plus que ce cri sinistre sur les lèvres : *Malheur au Temple ! Malheur à Jérusalem ! Malheur au peuple !* Puis un jour il

[1] Voir le livre I *Futuri destini*, Introduction, page 11, édit. de 1871.

jouta à sa triple malédiction : *Et malheur à moi-même !* et il tomba mort sous le coup d'un pierre lancée par une machine de guerre. Pendant sept ans, tous les jours, à toute heure, en quelque sorte à tout instant, il avait répété son épouvantable menace, malgré la défense des magistrats, les railleries des esprits forts et les dédains de la foule insouciante et obstinée. Sa prophétie ne sauva ni le Temple, ni Jérusalem, ni la nation ; mais jusqu'au bout de son existence politique, le peuple juif put se sentir sous la main de son Dieu à la fois miséricordieux et juste [1].

Aux approches de la Révolution française, les avertissements prophétiques ont retenti partout; mais jamais peut-être l'incrédulité n'avait montré autant de dédain pour la voix du Seigneur : presque personne n'avait des oreilles pour entendre ce que l'esprit de Dieu dictait à un Père Necktou, à un Père de Beauregard, à une Sœur de la Nativité.

Nous rappellerons ici un trait frappant arrivé alors dans notre chère ville de Metz, au couvent de la Propagation de la foi dont l'origine remontait à Bossuet. Une religieuse y eut une vision pendant le chant du *Magnificat*, le jour des Rois, et il lui fut montré toutes les horreurs qui allaient ensanglanter le trône et l'autel. « En l'année 1787, écrit-elle, le jour de

[1] JOSÈPHE, *Antiq.* l. XX, c. 8.

l'Éphiphanie qui est l'une de nos fêtes patronales, comme nous étions à vêpres, il me sembla tout à coup, pendant le chant du *Magnificat*, voir la France tomber dans un chaos épouvantable : les Évêques étaient chassés de leurs siéges, les couvents détruits, les prêtres persécutés. Dès que l'office fut terminé, je rentrai dans ma cellule. Là, la face contre terre, les lèvres collées sur un crucifix, je fondis en larmes et je conjurai le Seigneur de conserver la foi à ma patrie. Ce pressentiment fit sur moi une impression si profonde que, quoique plus de trente ans se soient écoulés depuis cette époque, mon âme est encore tout émue quand j'entends chanter le *Magnificat* sur le même ton qu'on le chantait en ce jour de l'Épiphanie. [1] »

Singulière coïncidence, l'un des frères de cette religieuse renversa de fond en comble la Chartreuse de Rettel, près de Sierck, tandis que l'une de ses sœurs, Madame de Méjanès devint la fondatrice d'une nouvelle congrégation de religieuses sous le nom de Sœurs de Sainte-Chrétienne.

Nous avons cité ces faits afin qu'aucun de nos lecteurs ne vienne à s'étonner de l'abondance merveilleuse des prophéties à l'époque si critique entre toutes que nous traversons : pendant que le sol tremble sous

[1] Vie de Madame de Méjanès par Mgr Chalandon, p. 341, Metz, chez Pallez-Rousseau.

os pieds, nous recevons du moins du côté du ciel assurance qu'il faut tout espérer pour l'Église dans l'avenir.

IX. — Mais dans cette surabondance de prédictions qui nous déborde, comment nous asssurer de l'authenticité des prophéties ? Nous avons la voie d'autorité et celle de la raison.

Et d'abord, bien que l'Église ne soit pas dans l'habitude de se prononcer sur les prédictions non encore accomplies, ce qui du reste n'est pas nécessaire pour qu'elles atteignent leur but, son jugement intervient souvent indirectement en leur faveur par les honneurs du culte décernés à leurs auteurs, comme à sainte Hildegarde, à sainte Catherine de Sienne, à saint Léonard de Port-Maurice. Souvent encore les auteurs de ces prophéties sont morts en odeur de sainteté, après avoir vécu dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, sans que l'autorité de l'Église se soit toutefois prononcée sur eux ; ou bien ces personnages sont encore en vie et répandent autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ : alors encore il n'y a point de témérité à prêter foi à un vénérable Holzhauser, à une Marie Lataste, à un Frère Antoine, à Madeleine, la voyante de Lyon, à la Sœur Imelda, etc.

Remarquons que parfois l'on refuse bien à tort d'ajouter foi aux prédictions de personnes sans fortune et

sans nom dans le monde, mais dont *la conversation est dans les cieux*, selon un mot de l'Apôtre. Nous rappellerons, à ce propos, une prophétie en action qui est à peu près tombée dans l'oubli et n'a reçu qu'en 1870 l'infaillible témoignage des faits. C'est celle du pieux Georges Jager, un pauvre infirme de Strasbourg, mort saintement en 1829, à l'âge de vingt-deux ans. Une personne de qualité était venue le voir peu de mois auparavant. Saisi devant elle de l'esprit prophétique, il s'écria : « La sainte Mère, qui jusqu'à pré- « sent a été la protectrice de la France, l'abandonnera « bientôt. » Puis il saisit une clef, la jeta à terre et la foula aux pieds en disant : « *Voilà les clefs de l'Alsace* « *que je foulerai aux pieds.* » — S'en est-on souvenu depuis la guerre de 1870 ? — Il prit ensuite une aune et dit, en montrant la moitié de l'aune : « Voyez, la « mesure était jusque-là, et à présent elle est jusqu'au « bout. » Et mesurant deux aunes à partir de la clef : « *Voyez*, ajouta-t-il, *il n'y a pas plus loin pour moi* « *de Strasbourg à Paris !* » Et de fait la distance de Strasbourg à Paris ne fut guère pour les Prussiens qu'une longueur de deux aunes. — Mais est-ce tout ? nous tremblons que la seconde moitié de cette prophétie en action ne vienne également à se réaliser. Après ces paroles, il prit en effet un verre qu'il remplit à moitié d'eau : « Cette eau représente, dit-il, les sujets « du roi. » Et remplissant l'autre moitié : « Voilà qui

« représente le roi.» Puis jetant toute l'eau par terre, il s'écria avec beaucoup d'animation ; « Voilà ma colère « sur la terre. *La première moitié*, C'EST DU FEU ; *la* « *seconde*, C'EST LA GUERRE[1].» N'oublions donc pas désormais que *Dieu se plaît à choisir les faibles pour confondre les forts.*

Quant à la voie de raison, elle prête un puissant secours à la voie d'autorité pour établir l'inspiration des prophéties, et, à son défaut, elle peut souvent nous suffire toute seule. Elle consiste à suivre le conseil de saint Paul aux Thessaloniciens : « *Gardez-vous de* « *mépriser indistinctement les Prophéties, mais éprou-* « *vez-les, et tenez en estime ce qui est bien fondé.*[2] » L'épreuve à leur faire subir consiste à voir d'abord, une fois l'authenticité du texte constaté, si les événements annoncés pour le temps déjà écoulé, depuis qu'elles ont été faites, concordent parfaitement avec le texte ; puis il faut les comparer avec d'autres prophéties bien fondées et généralement admises comme telles ; enfin, quand elles sont isolées et qu'elles ne se rapportent qu'à des faits non encore réalisés, il est nécessaire de voir si elles concordent avec la préparation des événements et les symptômes précurseurs des catastrophes.

Inutile d'avertir les zélateurs de prophéties de ne

[1] Voir l'*Oracle* pour 1840, mars 1840, p. 64-67.

[2] I. Ep. Thess. ch. v. 20-21.

point accepter comme telles des résumés et des concordances de prédictions, comme il en circule de nos jours sous forme épistolaire ou autre, les aurait-on rencontrées parmi d'anciens papiers de famille. Encore moins faut-il s'appuyer sur des livres de plus longue haleine, tels que sont, ce nous semble du moins, les ouvrages de *Nostradamus*, où l'auteur exploite d'anciennes prophéties en les présentant, dans leur enchaînement, sous une forme nouvelle et attrayante.

X. — Comment enfin interpréter sûrement les prophéties ?

L'une des règles, à cet égard, consiste à procéder sans parti pris, avec impartialité, en faisant parler la foi et la raison plus haut que le patriotisme. Hélas ! que nous étions aveuglés, au début de la dernière campagne ! Comme nous fermions les yeux sur les crimes de notre pauvre France, pour lui annoncer des triomphes qui eussent achevé d'éteindre en elle l'étincelle dernière de son antique soumission à la Sainte-Église et à Dieu !

C'est une autre erreur, contre laquelle nous ne saurions être assez en garde et dans laquelle donnent bien des personnes, que d'assigner, d'une manière absolue, les mois et les années, pour ne pas dire les semaines, à l'accomplissement de prophéties où d'ordinaire le temps n'est point fixé. Notre-Seigneur nous dit encore aujourd'hui

comme à ses apôtres, alors qu'il allait monter au ciel et que ceux-ci l'interrogeaient trop curieusement sur l'époque de la restauration d'Israël : « *Non est vestrum* « *nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in* « *sua potestate* [1], il ne vous revient pas de connaître « les temps et les instants qui dépendent uniquement « de la volonté de mon Père. » Bien des fidèles échouent dans leur confiance, contre ce récif du temps : parce que les prophéties ne se sont pas réalisées cette année-ci, cette saison-ci, elles ne méritent plus de créance !... Sachons-le bien, pour voir clair dans les Prophéties il faut se garder de poser à la miséricorde ou à la justice de Dieu les limites des passions et des calculs humains. Dieu n'ira pas, pour répondre à notre impatience, devancer l'heure des réparations et des retours sincères du Prodigue repentant.

Ici vient se placer tout naturellement sous notre plume une réflexion de la plus profonde justesse que fait un vénérable prêtre de notre époque, favorisé lui-même du don de prophétie : « Il faut être extrêmement réservé dans les applications et surtout dans les fixations d'époques, écrivait, le 2 octobre 1869, M. le Curé de Malétable ; *je me suis moi-même plusieurs fois trompé en jugeant des choses comme on juge ordinairement de la distance des objets que l'on consi-*

[1] Act. Ap. Ch. I.

dère à l'horizon. Si vous voyez, par exemple, plusieurs sommets de montagnes dans la même direction, vous pouvez peut-être évaluer à peu près la distance qui vous sépare du premier ; mais comme les larges vallées, qui sont de l'autre côté, sont dérobées à votre vue, vous croyez facilement, quoique souvent à tort, que le second sommet est très-rapproché du premier et que peut-être même il repose sur la même base. Celui à qui le Seigneur daigne soulever un peu le voile de l'avenir, se trouve exposé à cette méprise, lorsque l'époque de certains faits subséquents lui demeure cachée : il juge ces derniers faits très-rapprochés des premiers, ce qui souvent n'a pas lieu. » Si le voyant peut ainsi se tromper, que dire du danger des myopes ?

Nous avons constaté que bien des personnes se lassent ainsi d'attendre la réalisation des prophéties et que, les voyant trop tarder de s'accomplir à leur gré, bien qu'elles-mêmes tardent encore plus de se convertir et qu'elles posent en réalité le principal obstacle à un prompt retour de la paix et des jours prospères, elles rejettent ces oracles divins et n'en veulent plus entendre parler. Ces personnes pèchent-elles par cet acte d'incrédulité ? L'acte d'incrédulité aux prophéties modernes est de soi chose indifférente, vu que l'acte de foi aux vérités révélées dans les Livres-Saints et la Tradition, est seul commandé sous peine de péché. Mais comme rien ne nous garantit absolument que

dans tel ou tel cas particulier l'inspiration soit venue de l'Esprit de Dieu, les prophéties modernes ne peuvent, en ce sens, prétendre qu'à un acte de foi purement humain de notre part et qu'il nous est loisible d'accorder ou de refuser. Néanmoins il faut se garder de rejeter en général et sans distinction aucune, toutes les prophéties autres que celles des Livres-Saints, car on s'exposerait ainsi à nier une vérité certaine, c'est-à-dire la permanence du don de prophétie dans l'Église.

Enfin nous interpréterons utilement les prophéties en les recevant comme un don de surérogation du Seigneur, en tant que surcroît de direction et comme encouragement à la ferveur ou à la conversion du moins. Certes, elles sont imprudentes et de tout point blâmables, les personnes qui mettent de côté les lois de la raison et les enseignements de la foi, pour s'attacher uniquement à ce qu'elles s'imaginent voir et entendre dans telle et telle prophétie dont elles sont engouées. C'est négliger le principal et s'appuyer sur l'accessoire; c'est être infidèle à l'avis du divin Maître « de « ne pas être trop inquiet, et de se contenter de porter « la peine de chaque jour. »

XI. — Mais dans quel esprit convient-il le mieux de lire les prophéties ? La raison dernière des prophéties, qu'on veuille bien le retenir, c'est la conversion du pé-

en cette Congrégation, Urbain VIII fit lui-même connaître que l'on pouvait publier des révélations et des miracles, *cum protestatione in principio (libri) quod iis nulla adsit auctoritas ab Ecclesia Romana, sed fides sit tantum penes auctorem*, c'est-à-dire en protestant, au commencement du livre qu'on ne les donne pas comme approuvés par la Sainte-Église, mais comme un récit n'ayant qu'une autorité privée. — Il ajouta de plus que les éloges de Bienheureux et de Saint qu'on donnerait à quelqu'un, ne devaient point qualifier la *personne*, mais avoir seulement trait aux mœurs et à l'opinion commune.

On trouvera ces détails plus au long dans les auteurs contemporains d'Urbain VIII, tels que Baldellius (Disp. ex mor. theol., tom. II, lib. 3, disp. 13, n. 22), de Lezana, nommé assesseur de la Congrégation de l'Index par Urbain VIII lui-même (quæst. regul. tom. IV, cons. 1, de canoniz. sanctor., n. 22.), et Mgr Ximenés de Samaniégo (Prol. gal. in Myst. Civ., n. 7), et surtout le cardinal Albitius (De inconstantia fidei, p. I, c. 40, n. 201).

Ce dernier auteur nous fait connaître un détail précieux pour la question qui nous occupe. Il raconte qu'en l'année 1668, le Promoteur de la foi, Pierre-François de Rubeis avait agité la question de savoir si ces déclarations et protestations d'auteur demandées par Urbain VIII, étaient suffisantes pour la publication de

miracles et de révélations, et s'il ne fallait pas au préalable soumettre ces faits à l'approbation positive de l'Ordinaire. Le point en litige fut porté devant Clément IX qui avait assisté autrefois à la Congrégation de 1631, où s'était expliqué Urbain VIII. Clément IX répondit que les susdites protestations suffisaient.

« C'est en vertu de cette déclaration d'Urbain VIII, dit Baldellius (loco citato), que la Compagnie de Jésus continue de publier les Lettres que le Supérieur général reçoit, chaque année, des différentes provinces et qui contiennent une foule de traits plus ou moins extraordinaires. »

Il résulte de toutes ces explications qu'un auteur qui publie pour l'édification des fidèles un ouvrage traitant de prédictions et d'autres faits prophétiques, n'a aucune approbation positive à demander de ces prophéties en tant que prophéties, du moment que par une déclaration, mise en tête de son livre, il réserve toute l'autorité de l'Église sur ces matières.

La seule approbation à laquelle il soit tenu, est l'approbation commune prescrite pour tous les livres traitant de matières religieuses, au sujet de l'orthodoxie de leur doctrine, quant à la foi et aux mœurs.

Cette approbation simple ne nous a pas fait défaut, dans nos éditions précédentes, bien que l'*imprimatur* officiel n'accompagnât pas ostensiblement notre décla-

ration d'auteur. Mais tout le bruit fait autour de cette question des prophéties, n'a rendu leur cause que plus belle et que plus triomphante.

Que ces quelques mots suffisent pour rétablir les droits de la vérité comme pour donner toute sécurité à nos lecteurs.

Et maintenant, que les *Voix prophétiques* soient de plus en plus pressantes, à mesure que l'heure décisive approche ; qu'elles portent au loin les menaces du Seigneur contre les obstinés, car *la hache est déjà posée sur la racine de l'arbre!* Mais aussi qu'elles rassurent les bons, qu'elles réveillent les tièdes, et qu'elles crient enfin à tous :

« Ah ! nos frères bien-aimés en Jésus-Christ, réparez les chemins du Seigneur, rétablissez entre Dieu et vous ces voies de l'innocence et de la justice dont les chrétiens se sont presque tous plus ou moins détournés ; abaissez la montagne devenue si haute de l'orgueil ; comblez les bas-fonds de plus en plus pestilentiels de la sensualité ; retirez-vous avec horreur des écarts non moins à craindre aujourd'hui de la soif de l'or : et bientôt l'ère des révolutions sera close pour nous, et nous verrons luire sur l'unique troupeau du Christ le grand jour des miséricordes de Dieu ! »

VOIX PROPHÉTIQUES

Les manifestations prophétiques, si nombreuses à tous les âges de la sainte Église, éclatent avec plus de force et sont reçues avec plus de faveur parmi les fidèles aux époques calamiteuses où se désespèrent les mondains et achèvent de s'abrutir les impies. Le don de Prophétie est alors, par ses voix solennelles, comme le cri de sauvetage de la Providence aux hommes de bonne volonté : soit que les points noirs se montrent seulement à l'horizon, soit que règnent déjà les ténèbres ou que la tempête sévisse enfin dans toute sa furie, ces cris de salut ne cessent de se faire entendre ; plus même la barque de Pierre semble courir de danger dans l'ouragan, plus retentissent aussi et redoublent ces suprêmes accents de la voix du Seigneur, signalant les écueils au milieu desquels les âmes se sont engagées, soutenant les courages chancelants, indiquant les moyens de conjurer le naufrage et d'arriver heureusement au port.

Il n'est donc pas étonnant que la Prophétie se diversifie tant de nos jours dans ses manifestations inspirées : tantôt elle se produit par quelque fait prodigieux, comme l'éclair dans les chaudes nuits d'été éblouit les yeux sans que l'oreille perçoive aucun son, et on la désigne alors plus particulièrement sous le

nom de *Signe ;* tantôt elle prend corps et vie, et c'est Notre-Seigneur, c'est la Sainte-Vierge, ce sont les Bienheureux du ciel ou encore les âmes du Purgatoire qui se présentent avec une mission à remplir de la part du Très-Haut : c'est alors une *Apparition prophétique ;* tantôt, et le plus souvent, l'Esprit de vérité s'empare d'un simple mortel et dévoile les secrets divins par la bouche ou par les écrits de quelque personne privilégiée : c'est alors qu'a lieu la *Prédiction ou Prophétie* proprement dite.

Signes, Apparitions et Prédictions, nous le redisons, Dieu nous prodigue aujourd'hui, comme au temps de la captivité de Babylone, ces marques non équivoques de sa miséricorde infinie. Nous ferions de longs volumes du seul recueil de toutes ces Voix Prophétiques. Mais nous ne pouvons tout dire : ni le temps, ni les circonstances ne nous accordent de tels loisirs. Nous nous en tiendrons à l'essentiel et, nous renfermant dans les bornes du domaine spirituel, nous serons uniquement préoccupé de mettre bien en lumière les principales manifestations de la Prophétie relatives aux combats et aux victoires de l'Église au XIXe siècle et vers l'approche de la fin des temps.

Dans une première Partie, nous considérerons les Signes et Apparitions prophétiques arrivées de nos jours ; les Prophéties modernes proprement dites se grouperont dans une seconde Partie, principalement d'après l'ordre des dates et selon que l'Église s'est prononcée ou non sur la sainteté de leurs auteurs.

PREMIÈRE PARTIE

SIGNES
ET APPARITIONS PROPHÉTIQUES.

Il n'y a point de peuple, quelque puissant qu'il soit, disait Moïse aux Hébreux, *vers qui la Divinité s'incline de si près qu'elle le fait pour nous en toutes nos prières* [1] ; que dirons-nous donc, enfants de l'Église, de l'ineffable miséricorde du Père céleste, qui n'attend même pas que nous recourions à lui, pour nous venir admirablement en aide, notamment par la Prophétie, dans nos grandes et justes tribulations ?

Tantôt c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui élève la voix et qui nous fait pressentir l'avenir par des signes et des apparitions relatifs à sa vie, à sa passion et à sa mort adorables, ou à sa présence réelle au Très-Saint Sacrement de l'Autel ;

Tantôt, l'auguste Reine des Cieux, sans nul souci de sa grandeur, nous apparaît de son côté et se prodigue en quelque sorte, pour nous arracher aux châtiments de la colère céleste ou nous retirer de l'abîme par ses avertissements, par ses encouragements maternels et sa tendre compassion ;

[1] Deut. ch. IV., v. 7.

D'autrefois, les Anges, les Bienheureux du Ciel et jusqu'aux âmes du Purgatoire accourent à leur tour et nous tendent visiblement une main secourable ;

Ou bien le divin Sauveur se fait, pour ainsi parler, comme attacher de nouveau à la croix, et ses plaies redeviennent saignantes dans ses membres mystiques, *les Stigmatisés*, afin de nous retirer d'une torpeur fatale ;

Ou encore la nature, non contente de pourvoir à notre vie matérielle, s'émeut et s'ébranle elle-même, sous l'action de Dieu, pour nous faire pressentir, par des phénomènes inattendus, que de grands événements se préparent et qu'il faut être prêt :

Autant de manifestations prophétiques différentes dont il sera traité dans les cinq Livres de cette première Partie, consacrée, on le voit, à *la Prophétie en action.*

LIVRE PREMIER

SIGNES ET APPARITIONS DE NOTRE-SEIGNEUR.

—

CHAPITRE PREMIER

LA CROIX DE MIGNÉ.

(17 décembre 1826.)

I. Défi à la Révolution. — II. La Croix de Migné prédite sept ans d'avance. — III. Récit de l'apparition. — IV. Sentiment de Cassini. — V. Sentiment du pape et des évêques français. — VI. Effet produit sur les bons et sur les méchants. — VII. Secrets desseins de la Providence dans ce signe admirable.

I. — La Révolution[1] est l'ennemi juré de Celui qui a dit à tous : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte chaque jour sa croix, et qu'il me suive*[2]. Qu'est en effet la Révolution considérée en elle-même, sinon la Révolte de la créature contre le Créateur, la guerre de l'homme animalisé contre Jésus-Christ et son Église dans l'œuvre

[1] Voir l'opuscule *La Révolution*, par Mgr de Ségur.
[2] S. Luc, ch. IX, v. 23.

sublime de la régénération des âmes. Aussi l'infernale fille de Satan, qu'elle agisse à visage découvert avec les Jacobins et les Communeux, ou qu'elle affuble ses partisans du masque si vain des *idées modernes*, du *progrès indéfini* et du *libéralisme*, ne fera jamais grâce à la doctrine de la croix. De son côté le divin Maître ne saurait accorder de trève au monstre ; par les paroles et les exemples de ses disciples, il le transpercera jusqu'à la fin des siècles de ses flèches vengeresses ; et si ce dragon incarné, de plus en plus enhardi, vient promettre de sa voix de sirène à notre siècle, comme à Ève, de diviniser les passions des hommes, le Christ saura du haut de son trône glorifier l'étendard sacré, comme aux jours de Constantin, et du même coup enfoncer un trait de feu dans les flancs de la bête. Telle est la portée mystérieuse de la Croix de Migné : « le miracle de Migné, dit Mgr Pie, évêque de Poitiers[1], ce fait inexpliqué jusqu'à ce jour et assurément inexplicable par les seules causes naturelles, restera inscrit dans les annales de l'Église universelle comme *une de ces apparitions de l'image et figure de la croix que Dieu*, selon le langage du saint évêque de Genève, *a faites et fera jusqu'à la consommation du monde, pour consoler les amis de la croix et effrayer ses ennemis.* »

II. — Cette croix prophétique fut annoncée sept ans d'avance par le vénérable abbé Souffrant, curé de

[1] *Mandement du* 25 *novembre* 1851. Voir Tom. I, p. 451 des *Discours et Instructions pastorales* de Mgr Pie, évêque de Poitiers.

Maumusson, au diocèse de Nantes, dont nous rapporterons quelques prédictions dans la seconde Partie. Depuis plusieurs années, ce saint prêtre voyait tout en noir; il avait appris, dans l'oraison, que de grands désastres viendraient fondre sur la France, bien qu'elle semblât être alors redevenue florissante. A la suite d'une neuvaine où d'autres personnes s'étaient associées à ses prières, il écrivit, en 1820, une lettre où il annonçait un bouleversement général, une révolution terrible, ajoutant qu'il n'y aurait qu'un instant entre ces deux cris : « *tout est perdu* » et « *tout est sauvé;* » après quoi le calme se rétablirait. Pour confirmer sa prédiction, il finit par ces paroles : « Il paraîtra une croix, et si cette croix ne paraît pas, que mon secret meure avec moi ! » Et il fit de cette croix une description qui peint exactement celle de Migné. [1]

III. — Écoutons le récit de l'apparition de cette Croix merveilleuse, tel qu'il a été formulé le 29 février 1827 par les membres de la commission chargée par Mgr l'évêque de Poitiers de dresser le rapport officiel de l'événement [2].

« Le dimanche, 17 décembre 1826, jour de la clôture d'une série d'exercices religieux donnés à la paroisse de Migné, à l'occasion du jubilé, par M. le curé

[1] Voir *la Croix de Migné vengée,* etc., Paris, 1829, p. 471 en note.

[2] Ibid. p. 305. — Cette commission se composait d'un vicaire général, d'un professeur de théologie, du maire de Migné, du professeur de physique au collége royal de Poitiers, qui était protestant, d'un avocat et d'un secrétaire.

de Saint-Porchaire et l'aumônier du collége royal (M. Marsault), au moment de la plantation solennelle d'une croix, et tandis que ce dernier adressait à un auditoire d'environ trois mille âmes un discours sur les grandeurs de la croix, dans lequel il venait de rappeler l'apparition qui eut lieu autrefois en présence de l'armée de Constantin, on aperçut dans les airs une croix bien régulière et de vaste dimension. Aucun signe sensible n'avait précédé sa manifestation, nul éclat de lumière n'avait annoncé sa présence. Ceux qui l'aperçurent d'abord, la montrèrent à leurs voisins, et bientôt elle fixa l'attention d'une grande partie de l'auditoire, au point que M. le curé de Saint-Porchaire, averti par la foule au milieu de laquelle il s'était placé, crut devoir aller interrompre le prédicateur. Alors tous les yeux se portèrent vers la croix qui avait paru tout d'abord exactement formée et qui était placée horizontalement, de manière que l'extrémité du pied répondit au-dessus du pignon antérieur de l'église, et que la tête se portât en avant dans le même sens que la direction de cette église, vers le couchant d'été. La traverse qui formait les bras de la croix, en coupait le corps principal à angle droit; chacun des bras, égal à la partie supérieure, était environ le quart du reste de la tige.

« Ces diverses parties étaient partout d'une largeur sensiblement égale, terminées latéralement par des lignes bien droites, bien nettes et fortement prononcées, et coupées carrément à leurs extrémités par des lignes droites et également pures.

« Au jugement de plusieurs témoins, ces pièces

avaient une certaine épaisseur qui les faisait voir comme un peu arrondies lorsqu'on les regardait sous un angle oblique, et régulièrement équarries lorsqu'on se rapprochait de la verticale.

« Du reste, aucun accessoire ne paraissait tenir à cette croix ni l'accompagner; toutes ses formes étaient pures et ressortaient très-distinctement sur l'azur du ciel. Elle n'offrait point aux yeux un éclat éblouissant, mais une couleur partout uniforme et telle qu'aucun témoin n'a pu la définir d'une manière précise, ni lui trouver un objet de juste comparaison. Seulement on s'accorde plus généralement à en donner une idée à l'aide d'un blanc argentin, nuancé d'une légère teinte de rose.

« Il résulte certainement de l'ensemble des dépositions, que cette croix n'était pas à une hauteur considérable; il est même très-probable qu'elle ne s'élevait pas à deux cents pieds au-dessus du sol; mais il serait difficile de rien fixer de plus précis que cette limite.

« La longueur totale de la tige pouvait être de cent quarante pieds, et sa largeur, à en juger par les données les moins rigoureuses, de trois à quatre pieds.

« Lorsqu'on a commencé à apercevoir la croix, le soleil était couché depuis une demi-heure au moins; et elle a conservé sa position, ses formes et toute l'intensité de sa couleur, pendant une demi-heure environ, jusqu'au moment où l'on est rentré dans l'église pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Alors il était nuit, les étoiles brillaient de tout leur éclat. Ceux qui sont rentrés les derniers ont vu la

croix se décolorer ; ensuite, quelques personnes restées en dehors l'ont vue s'effacer peu à peu, d'abord par le pied, et successivement de proche en proche, de manière à présenter bientôt quatre branches égales, sans qu'aucune de ces parties eût changé de place depuis le premier moment de l'apparition, et sans que celles qui avaient disparu, laissassent aux alentours la plus légère trace de leur présence.

« Il paraît qu'aucun observateur ne s'est appliqué à suivre cet évanouissement graduel jusqu'à son dernier terme ; mais on sait qu'il était entièrement consommé lorsqu'on est sorti de l'église, immédiatement après la bénédiction.

« La journée où cet événement a eu lieu, avait été très-belle, après une suite de plusieurs jours pluvieux. Au moment de l'apparition, le temps était encore serein et la température assez douce pour que peu de personnes s'aperçussent de la fraîcheur du soir. Le ciel était pur dans toute la région où se montrait la croix, et l'on apercevait seulement quelques nuages dans deux ou trois points éloignés de là et voisins de l'horizon. Enfin aucun brouillard ne s'élevait de terre ni de dessus la rivière qui coule à peu de distance.

« Voilà les circonstances matérielles du fait. Quant à son influence morale sur ceux qui en ont été les témoins, nous avons constaté que la plupart furent, dans l'instant même, saisis d'admiration et d'un religieux respect. On vit les uns se prosterner spontanément devant ce signe de salut ; les autres avaient les yeux tout mouillés de larmes ; ceux-ci exprimaient par de vives acclamations l'émotion de leurs âmes, ceux-

là élevaient leurs mains vers le ciel en invoquant le nom du Seigneur : il n'en est presque aucun qui ne crût y voir un véritable prodige de la miséricorde et de la puissance de Dieu.

« Nous avons de même constaté que plusieurs personnes qui avaient résisté à tout l'entraînement des exercices du jubilé, sont revenues par suite de cet événement aux pratiques de la religion, dont elles restaient éloignées depuis plusieurs années, et d'autres qui, par leurs œuvres et leurs discours, semblaient annoncer que la foi était entièrement éteinte dans leurs cœurs, l'ont sentie se ranimer tout à coup et en ont donné des marques non équivoques.

« Enfin, l'impression produite par ce spectacle extraordinaire a été si vive et si profonde, qu'elle arrachait des larmes à quelques uns de ceux qui déposaient devant nous, après plus d'un mois d'intervalle depuis l'événement.

« Avant de terminer ce rapport, concluent les membres de la commission, qu'il nous soit permis d'exprimer les sentiments qui nous ont été inspirés à nous-mêmes par la connaissance approfondie que nous avons été appelés à prendre de ce fait. Si nous avons été surpris des particularités qui concernent l'existence physique du phénomène, nous avons admiré bien davantage les conseils adorables de la Providence, qui a fait concourir cet événement avec des circonstances si propres à lui donner les heureux résultats qu'il a eus en effet. Lorsqu'on sait que le hasard n'est qu'un nom, que rien ici-bas n'a lieu sans dessein et sans une cause bien déterminée, on ne peut être que vivement frappé

de voir apparaître tout à coup, au milieu des airs, une croix si manifeste et si régulière, dans le lieu et dans l'instant précis où un peuple nombreux est rassemblé pour célébrer le triomphe de la croix par une solennité imposante, et immédiatement après que l'on vient de l'entretenir d'une apparition miraculeuse qui fut autrefois si glorieuse au Christianisme ; de voir que ce phénomène étonnant conserve toute son intégrité et la même situation tandis que l'assemblée reste à le considérer ; qu'il s'affaiblit à mesure que celle-ci se retire et qu'il disparaît à l'instant où l'un des actes les plus sacrés de la religion appelle toute l'attention des fidèles. »

IV. — Le fait a été constaté par d'autres personnages de grande autorité dans l'ordre civil et nullement intéressés à la question. Citons seulement le jugement qu'en a porté un membre distingué de l'Académie des sciences, l'illustre astronome Cassini : « Nous rions de pitié de ceux qui voudraient comparer la Croix de Migné à un arc-en-ciel solaire, comme de ceux qui l'assimilent à un arc-en-ciel lunaire. C'est un effet de réfraction, ont dit certains ignorants ; dites plutôt de *réflexion*, ont repris d'autres un peu plus savants... Eh ! messieurs, pour expliquer le phénomène à votre manière, il ne vous manque qu'une chose, mais indispensable : un rayon soit du soleil, soit de la lune qui, étant malheureusement absents, n'ont pu donner lieu ni à réflexion, ni à réfraction, ni à arc-en-ciel ; d'autant qu'il n'y avait ni nuages, ni vapeurs, ni pluie. Cherchez donc quelque autre explication d'une appa-

rition dont trois mille témoins déposent, qui pendant une demi-heure et à une hauteur qui excédait cent pieds, a subsisté sans mouvement, sans altération, sous des formes bien nettes, bien tranchées. C'est ce que nous portons défi d'attribuer raisonnablement à aucune cause physique, naturelle ; et notre opinion sur ce point est appuyée de l'autorité de plusieurs savants, faits pour prononcer sur une telle matière. [1] »

V. — A la suite de tant d'autorités, Mgr Pie, le savant évêque de Poitiers, s'est admirablement exprimé, touchant la Croix de Migné, dans son mandement et dans son allocution à ce sujet.

« Le miracle de Migné, dit il [2], a été reconnu selon toutes les formes authentiques établies par l'Église. Le Vicaire de Jésus-Christ (Léon XII), il est vrai, n'a pas rendu de sentence solennelle ; mais il a déclaré que, selon son sentiment particulier, le fait ne pouvait être attribué aux causes naturelles ; il a enrichi l'église de Migné de ses présents et consacré le souvenir de l'apparition de la croix par de précieuses indulgences ; il a félicité l'évêque dans le diocèse duquel le Seigneur avait manifesté sa miséricorde avec tant d'éclat ; enfin, en s'abstenant lui-même de porter un jugement formel, il a exhorté l'Ordinaire à instruire et vider la cause, selon que les saints canons l'en chargeaient... Mgr Jean-Baptiste de Bouillé, après onze mois d'étude et d'examen, déclara miraculeuse l'apparition de la croix, qui avait eu lieu à Migné le 17 dé-

[1] Voir *La Croix de Migné vengée,* p. 345.
[2] *Discours et Instr. past.* tom. 1, p. 451-466.

cembre 1826. Plusieurs autres évêques ajoutèrent leur autorité à celle de l'Ordinaire et annoncèrent à leurs diocésains le miracle dont le diocèse de Poitiers venait d'être témoin ; et la France, disons mieux, la chrétienté tout entière a retenti de ce grand événement. »

VI. — Lequel événement, continue Mgr Pie, après un quart de siècle n'est sorti ni de la mémoire des vrais chrétiens, qui en parlent toujours avec consolation, ni de celle des impies qui en font encore la matière de leurs déclamations et de leurs blasphèmes. Car rien ne déplaît à l'impie comme *ces prodiges par lesquels le Dieu* qui a créé la nature, s'élevant au-dessus des règles qu'il lui a marquées, montre, en certains cas, son intervention et *donne en quelque sorte aux hommes sa pensée et son sentiment sur les choses de ce monde.* Autant les âmes droites et pures sont réjouies, consolées, quand un de ces rayons extraordinaires de la lumière divine arrive à leurs yeux, autant les cœurs mauvais et corrompus en sont consternés, irrités. « *Que l'aurore vienne tout d'un coup à paraître,* dit l'Esprit-saint, *ils se croient enveloppés dans l'ombre de la mort* (Job 24, 17). » Tout présage heureux, tout symptôme favorable dans l'ordre de la Religion et du salut, observe saint Bernard, les fait entrer en courroux ; leur premier besoin est de résister, de protester, et ils se donnent mille mouvements, comme Hérode, pour étouffer à sa naissance toute manifestation qui peut tourner à la gloire de Dieu (In Epiph., serm. 3). Le miracle de Migné a eu ce privilége. »

VII. — Voici, pour terminer ce chapitre, comment l'illustre successeur de saint Hilaire répond à la question que tout lecteur est en droit de nous faire, en nous demandant ce que Dieu pouvait se proposer par ce prodige et pourquoi il avait choisi l'humble paroisse de Migné pour l'y faire éclater. « Ce que je puis dire, c'est que cette apparition de la croix, n'eût-elle servi qu'à déterminer la conversion de tous les habitants de cette paroisse, ce seul résultat justifierait le miracle. Or, aujourd'hui encore, il est de notoriété que ce résultat a été complètement obtenu.

« Mais par ce prodige le Seigneur a donné d'autres leçons, d'autres avertissements au monde entier. Nul ne doutera désormais de la part que prend le Ciel à ces saints exercices de la prédication évangélique, à ces missions catholiques qui ont pour but de ranimer la foi à la divinité de la Religion et de ramener les âmes à la pratique du devoir chrétien. Les missions alors tant attaquées, tant calomniées, Dieu a voulu les venger authentiquement.

« Enfin le Très-Haut a fait briller la croix dans les airs, afin de nous apprendre qu'au milieu de nos luttes, de nos divisions, de nos calamités et de nos revers, il nous resterait une espérance, une ressource, à savoir : la protection de ce signe qui a sauvé le monde et qui ne cessera de sauver notre patrie. Quelques-uns, il est vrai, ont remarqué que la position de cette croix miraculeuse, qui n'était pas debout, mais couchée, semblait annoncer des malheurs. Et la révolution sacrilége qui a renversé et profané, peu de temps après, sur tous les points de la France, le signe adorable de

notre salut, ne semble que trop avoir justifié cette explication et ce présage. Toutefois nous aimerions mieux dire que cette croix, ainsi disposée, s'étendait, s'allongeait en quelque sorte sur la France, pour y ranimer la vie, comme Élisée se couchait sur le cadavre du mort pour le ressusciter. Et en effet qui pourrait énumérer tous les miracles de conversion, de retour à la foi et à la grâce qui ont eu lieu depuis lors, dans toutes les conditions, dans tous les partis ?

« La croix, longtemps méprisée parmi nous, n'est-elle pas aujourd'hui le signe unique de ralliement, le seul drapeau dont nous osions nous glorifier ? Aussi, j'en ai la confiance, si le Seigneur daignait nous favoriser désormais d'un nouveau prodige, sa croix glorieuse nous apparaîtrait, comme aux jours de Constantin, dressée triomphante dans les airs et étincelante de tous les feux du soleil. Car aujourd'hui ce n'est pas seulement une lumière timide comme celle de l'aurore, qu'elle projette sur notre société. Ses rayons seront bientôt ceux du midi et nul ne pourra se soustraire à leur sainte influence [1]. » Ces derniers mots sont vraiment prophétiques : puissent tous nos lecteurs en voir prochainement la réalisation miraculeuse !

[1] Ibid., p. 473-474.

CHAPITRE II

LE SCAPULAIRE DE LA PASSION.

(26 juillet 1846.)

I. Première apparition. — II. Deux autres apparitions. — III. Promesses de Notre-Seigneur. – IV. Sanction de l'Église.

I. — La Croix de Migné avait rappelé aux fidèles qu'ils doivent triompher de leurs ennemis par le renoncement à eux-mêmes et par l'amour de la Croix, en union avec la Passion et la mort de Jésus-Christ. Mais il manquait, ce semble, un signe extérieur de ralliement recommandé à chacun de nous en particulier.

Une digne fille de saint Vincent de Paul fut merveilleusement rendue dépositaire de ce signe de la Passion, vingt ans après l'apparition de la Croix de Migné. Voici un extrait de la relation qu'elle en a faite elle-même et que nous trouvons consignée dans le *Formulaire de prières* à l'usage des Filles de la Charité [1].

C'était le soir de l'octave de la fête de saint Vincent de Paul, 26 juillet 1846, et probablement à Paris, quoique l'humble Sœur taise la circonstance du lieu où lui apparut Notre-Seigneur : « J'étais montée à la chapelle avant le salut, écrit-elle. Je crus voir Notre-Seigneur. Il tenait dans la main droite un Scapulaire écarlate, suspendu par deux rubans de laine de la

[1] III Part. p. 674-679, édit. de 1865.

même couleur. Sur un côté, ce divin Sauveur était représenté crucifié ; les instruments les plus douloureux de la Passion se trouvaient au pied de la croix : ce fouet du prétoire, ce marteau, cette robe qui avait recouvert son corps sanglant. Il y avait autour du crucifix ces mots : SAINTE PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, SAUVEZ-NOUS !

« A l'autre extrémité des rubans, la même étoffe était recouverte de l'image sainte de son Cœur sacré et de celui de sa sainte Mère ; une croix, placée au milieu, semblait sortir des deux Cœurs ; il y avait autour : SACRÉS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE, PROTÉGEZ-NOUS ! »

II. — « Il y a à peu près dix-huit mois, dit encore cette même Sœur dans sa relation, que, méditant pendant la Sainte Messe sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je crus le voir sur la croix... Depuis ce moment, la Passion de notre bien-aimé Sauveur est toujours devant mes yeux : « *C'est toi qui dois me* « *consoler dans les douleurs de ma Passion, rece-* « *voir sur toi les lambeaux de ma chair déchirée* « *dans le prétoire, tout mon sang versé sur le Cal-* « *vaire,* » me dit Notre-Seigneur...

« Comme il veut qu'on pense à ses souffrances !... comme sa sainte Mère le désire !... Un dimanche soir, poursuit la Sœur, je faisais le Chemin de la croix. A la treizième station, il me semblait que la Sainte-Vierge déposait dans mes bras le corps sacré de notre adorable Maître, et qu'elle me disait : « *Le monde se* « *perd, parce qu'il ne pense pas à la Passion de*

« *Jésus-Christ; fais tout pour qu'il y pense; fais* « *tout pour qu'il se sauve !...* » Je ne sais comment cela se fait; mais dans ces moments où je crois voir Notre-Seigneur, ce que je sens au dedans de moi-même ne peut s'exprimer. C'est comme un oubli total de tout ce qui existe : c'est comme une solitude entière où je suis seule avec Lui : je crois voir réellement l'objet qui m'occupe.

« Par exemple, dans cette circonstance, j'ai cru sentir le froid du corps de notre divin Sauveur, j'ai cru voir ses plaies tout ouvertes... Je sens aussi que c'est avec la Passion de Jésus-Christ que l'on convertit les pécheurs, qu'on ranime la foi des justes... »

III. — La Sœur revit plusieurs fois Notre-Seigneur lui apparaître, tenant le Scapulaire de la Passion à la main.

Il est à remarquer que le prodige se renouvela notamment en cette même année 1846, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, lundi de la semaine à la fin de laquelle arriva, comme nous le verrons plus loin, l'apparition de Notre-Dame de la Salette. En cette circonstance, la Sœur entendit Notre-Seigneur lui faire ces consolantes promesses :

« *Ceux qui porteront ce Scapulaire, recevront, tous* « *les vendredis, une grande augmentation de foi,* « *d'espérance et de charité.* »

IV. — Restait à mettre à exécution le désir sacré du divin Maître. La Sœur s'y appliqua de tout cœur. Sur l'observation qui lui fut faite de la difficulté qu'il

y avait à obtenir l'autorisation de cette nouvelle dévotion, elle répondit : « Notre divin Sauveur désire que l'on établisse le Scapulaire de sa sainte Passion; je n'en puis douter au fond de mon cœur. Il saura bien, dans un instant que lui seul connaît, aplanir toutes les difficultés qui s'élèvent ordinairement contre les dévotions nouvelles, et faire du précieux jour de sa mort un jour à part et enrichi des trésors de la Sainte Église. Je suis heureuse de penser que ce sera comme une des richesses de la Congrégation de la Mission. »

Le pressentiment de la pieuse fille de saint Vincent de Paul se réalisa, à moins d'une année de là. M. le Supérieur général de la Congrégation de la Mission, se trouvant à Rome au mois de juin 1847, crut devoir communiquer toutes ces circonstances de l'apparition du Scapulaire de la Passion au vicaire de Jésus-Christ, Notre Saint-Père le Pape Pie IX. Il fut grandement heureux de la faveur avec laquelle le Souverain-Pontife accueillit cette nouvelle dévotion. Aucune objection ne fut faite; Pie IX témoigna au contraire combien il se réjouissait de voir employer ce nouveau moyen pour travailler à la conversion des pécheurs, et, sur ce simple exposé, un rescrit du 25 juin 1847 autorisa tous les prêtres de la Mission à bénir et à distribuer le Scapulaire de la Passion au port duquel plusieurs indulgences furent en même temps concédées.

Nous souhaitons que nos lecteurs consolent le Cœur sacré de Jésus en vénérant ainsi sa Passion et en propageant cette dévotion à laquelle peut aussi ad-

mettre tout prêtre à ce autorisé par M. le Supérieur général de la Mission. *Le Scapulaire Rouge* est désormais une arme de plus à opposer victorieusement aux efforts de la Révolution : *A ce signe nous vaincrons Satan, In hoc signo vinces.*

CHAPITRE III

LA CONFRÉRIE RÉPARATRICE DES BLASPHÈMES ET DE LA PROFANATION DU DIMANCHE.

(1843-1848).

I. Grandeur du crime de blasphème et de profanation du Dimanche. — II. La Sœur Marie de Saint-Pierre. — III. Apparition de Notre-Seigneur à cette religieuse. — IV. Il lui demande l'établissement d'une œuvre Réparatrice. — V. Comment l'œuvre doit être organisée pour détourner la colère de Dieu. — VI. Dernière communication. — VII. Établissement de l'archiconfrérie Réparatrice. — VIII. Les Sœurs de l'Adoration Réparatrice.

I. — *Faire courageusement le bien et empêcher efficacement le mal,* telle est la vocation spéciale de tout fervent chrétien, principalement en nos jours mauvais. Les efforts individuels ne suffisent plus ; il faut que les justes s'associent entre eux, au nom du Seigneur, comme les pécheurs se liguent ensemble au nom de Satan. Que chacun de nous foule aux pieds ses répugnances et sa tiédeur : que personne ne reste

désormais insensible, dans le camp des fidèles du Christ, notamment à ces torrents de blasphèmes que vomit chaque jour l'impiété, et à cette lamentable profanation du dimanche qui a transformé le jour du Seigneur en un sabbat d'enfer.

Une fervente religieuse, la Sœur Marie de Saint-Pierre, décédée le 8 juillet 1848, en odeur de sainteté, au couvent des Carmélites de Tours, a été favorisée, depuis l'année 1843, d'une suite d'apparitions de Notre-Seigneur, qui ne peuvent laisser aucun doute aujourd'hui sur les causes des calamités sans nom de l'époque actuelle. Écoutons les plaintes du divin Sauveur à la pieuse Sœur, et prenons intérêt à l'œuvre de Réparation qu'il réclame de nous tous. C'est d'après un document approuvé par l'autorité ecclésiastique que nous allons parler de ces apparitions [1], après avoir dit quelques mots de la vie de la Sœur.

II. — Elle était née à Rennes, le 4 octobre 1816, de parents respectables et pieux. Prévenue, dès ses premières années, des bénédictions du Seigneur, on la vit répondre à la grâce avec une admirable fidélité et avec la plus vive horreur des moindres fautes. Sa vocation la conduisit au couvent des Carmélites de Tours, en 1839. Cette nouvelle faveur trouva la Sœur Marie de Saint-Pierre préparée, comme une terre de choix, à rendre au centuple la divine semence de la grâce. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes l'absorba désor-

[1] *Abrégé des faits qui concernent l'établissement de l'œuvre pour la Réparation des blasphèmes*, etc. Arras, typ. E. Lefranc et Cie.

mais sans partage; elle en fut surtout consumée, du jour où elle connut, par une lumière surnaturelle, en 1843, que la colère céleste allait frapper les hommes à cause de leurs crimes sans nombre contre la divine majesté. Impossible de dire la vive impression qu'elle éprouvait à la seule pensée de la perte des âmes; sa douleur éclatait parfois en larmes brûlantes à cette occasion. Telle était en même temps sa parfaite obéissance que, malgré les révélations éclatantes qui lui étaient faites, elle ne voulut jamais agir en rien par elle-même ou sans avoir pris l'avis de sa supérieure. Aussi, disait-elle dans sa dernière maladie, *sa consolation en mourant était d'avoir toujours obéi.* La Mère Prieure du Carmel de Tours termine le tableau des vertus de l'admirable Sœur par l'attestation suivante :

« Nous pensons avec fondement que cette âme si pure a conservé la blancheur de son innocence, car elle a vécu dans le monde comme n'y étant pas et, depuis son entrée dans notre maison, nous ne lui avons pas vu commettre de faute volontaire : c'est le témoignage de toute la communauté. »

Sa vie dont le terme prochain lui avait été annoncé par Notre-Seigneur, fut couronnée par une cruelle maladie qui acheva son holocauste de victime pour les péchés du monde. Au plus fort de ses angoisses, elle disait avec un accent saisissant : « *Oh! que les rigueurs de la justice divine sont terribles! Mon Dieu! que vos desseins sont rigoureux! si l'on savait ce que j'endure! O mon divin Époux, que vous m'êtes amer, vous qui êtes si doux!* » Pour la soutenir dans ces moments de désolation, on lui rappelait qu'elle s'était

offerte à Dieu pour accomplir ses desseins. « *Oui*, répondait-elle, *et je ne m'en repens pas. Mon Dieu, je veux tout ce que vous voudrez, autant que vous le voudrez, et s'il le faut, je consens à souffrir jusqu'à la fin du monde.* » Les dernières paroles qu'on recueillit de ses lèvres furent ces mots : *Jésus, Marie, Joseph ! Venez, Seigneur Jésus ! Sit nomen Domini benedictum !*[1] »

III. — La première communication du divin Maître à son humble servante eut lieu le 26 août 1843, lendemain de la fête de saint Louis, roi de France. Dans ce même mois s'était organisée à Rome même une association réparatrice que le Saint-Père avait approuvée et enrichie d'indulgences. La pieuse Sœur reçut en ce jour les plus vives lumières sur le péché de blasphème.

Notre-Seigneur lui dit : « *Mon nom est blasphémé partout, et même les enfants m'outragent par le blasphème.* » Il lui montra en même temps que ce crime du blasphème était comme une flèche empoisonnée qui transperçait son Cœur, il lui dicta une prière qu'elle devait réciter souvent pour cicatriser ses plaies. Puis il lui inspira de faire le pieux exercice de Réparation et de dire les prières qui le composent, lui faisant connaître que cette pratique lui était très-agréable et qu'il désirait ardemment qu'on la répandît.

Plusieurs communications suivirent bientôt celle-ci.

[1] Nous avons tiré ces détails de la Lettre-Circulaire du Carmel de Tours, en date du 25 juillet 1848, où il est fait part de la bienheureuse mort de la Sœur Marie de Saint-Pierre.

Dans l'une d'elles, la Sœur obtint, par les prières que l'on fit pendant neuf jours, la guérison d'une personne malade : elle avait demandé cette grâce en preuve du caractère surnaturel de sa mission.

Une autre fois, Notre-Seigneur lui fit connaître la rage de l'enfer contre cette œuvre de Réparation, les entraves qu'y apporterait le démon, et il ajouta : « *Je* « *vous donne mon Cœur pour être votre lumière dans* « *vos ténèbres et votre force dans vos combats.* »

IV. — Le 24 novembre suivant, Notre-Seigneur s'ouvrit entièrement à cette âme : « *Jusqu'à présent,* « lui dit-il, *je ne vous ai montré que peu à peu le* « *dessein de mon Cœur, mais aujourd'hui je veux* « *vous le découvrir en entier. La terre est couverte* « *de crimes, et l'infraction des trois premiers com-* « *mandements de Dieu a irrité mon Père. Le saint* « *Nom de Dieu blasphémé et le dimanche profané* « *mettent le comble à la mesure d'iniquités. Ces pé-* « *chés ont monté jusqu'au trône de Dieu, et provo-* « *quent sa colère, qui se répandra si l'on n'apaise* « *sa justice. Dans aucun temps les crimes n'ont monté* « *si haut. Je désire, mais d'un vif désir, qu'il se for-* « *me une association bien approuvée et bien orga-* « *nisée pour honorer le Nom de mon Père.* » Et Notre-Seigneur lui fit comprendre que par ce moyen il voulait pardonner à un grand nombre de pécheurs.

Le 7 décembre, nouvelle et plus importante communication. Notre-Seigneur lui fit voir à quel point la France avait provoqué sa vengeance par tous les blasphèmes dont elle était coupable : « *Il lui fit entendre*

« *qu'il ne pouvait plus demeurer dans cette France*
« *qui, comme une vipère, déchirait les entrailles de*
« *sa miséricorde, et en avait sucé le sein jusqu'au*
« *sang : que la miséricorde ferait place à la justice, qui*
« *se débordera avec d'autant plus de fureur qu'elle*
« *aura plus attendu.* » Alors, effrayée de ces menaces terribles, elle dit : « Mon Seigneur, permettez-moi de vous demander une chose : Si l'on fait cette réparation que vous désirez, pardonnerez-vous encore à la France ? »

« *Je lui pardonnerai encore une fois,* » répondit Notre-Seigneur, « *mais remarquez bien : une fois.*
« *Comme ce péché de blasphème s'étend par toute la*
« *France et est public, il faut que cette réparation*
« *soit publique et s'étende dans toutes les villes de*
« *France ; malheur à celles qui ne feront pas cette*
« *réparation !* »

Une autre fois Notre-Seigneur lui dit « *qu'on ar-*
« *racherait le glaive des mains de Dieu en faisant*
« *la réparation, ce qu'il désirait ardemment pour*
« *faire miséricorde.* »

V. — Le 2 février 1844, Notre-Seigneur s'expliqua sur la manière dont il voulait que l'œuvre s'établît, et il dit que celle de Rome n'ayant pour but que la réparation des blasphèmes, il fallait que celle de France y joignît la sanctification du Dimanche ; qu'elle serait sous le patronage de saint Michel, de saint Louis et de saint Martin ; qu'elle devait porter pour titre : ASSOCIATION DES DÉFENSEURS DU SAINT NOM DE DIEU, et que chaque associé devrait dire tous les jours un *Pater*,

Ave, Gloria Patri, avec l'acte de louange et une invocation aux trois saints patrons ; que le Dimanche les associés feraient la réparation entière ; qu'ils auraient chacun une croix où seraient gravés d'un côté ces mots : *Sit nomen Domini benedictum*, et de l'autre : *Vade retro Satana* ; et qu'ils diraient ces paroles lorsqu'ils entendraient blasphémer. Notre-Seigneur ajouta que le démon se déchaînerait contre cette œuvre, mais que les anges combattraient pour elle, et que Satan serait vaincu.

Puis cette âme pieuse entendit Jésus lui dire, du fond de son tabernacle : « *O vous qui êtes mes amis et* « *mes fidèles enfants, voyez s'il est une douleur sem*- « *blable à la mienne ! Mon Père est outragé, mon* « *Église est méprisée : ne se lèvera-t-il personne* « *pour défendre ma cause ? Je ne puis plus rester* « *au milieu de ce peuple ingrat ; des torrents de lar*- « *mes coulent de mes yeux : ne trouverai-je personne* « *pour les essuyer en faisant réparation à la gloire* « *de mon Père et en demandant la conversion des* « *coupables* ! »

Plus récemment encore Notre-Seigneur lui dit : « *La France est devenue hideuse aux yeux de mon* « *Père ; elle provoque sa justice : si on ne s'efforce* « *d'obtenir miséricorde, elle sera châtiée.* »

VI. — Dans le cours de l'année 1845, les lumières devinrent plus vives que jamais sur la nécessité de cette œuvre de réparation qui devait racheter la France ; et Notre-Seigneur fit connaître à la Sœur que le crime du blasphème, en attaquant Dieu directement,

renouvelait les opprobres qui, pendant sa Passion, avaient couvert sa Face adorable ; que c'était particulièrement cette sainte Face qu'outrageaient les blasphémateurs. Il lui en fit le don comme d'une monnaie précieuse marquée de son effigie, afin qu'elle la lui offrît pour fléchir la colère de Dieu et obtenir le pardon des coupables.

Elle reçut des connaissances sublimes sur cette Face adorable, qui doit être l'objet sensible de l'Association. De temps à autre la Sœur avait de nouvelles communications sur le même sujet. Elle priait et souffrait sans cesse pour obtenir l'établissement de l'œuvre. Elle a prédit plusieurs faits que l'événement a vérifiés : elle annonça des malheurs quinze jours avant les inondations. Elle voyait continuellement le bras de Dieu levé pour punir la France, et annonçait de nouveaux châtiments, si on ne faisait violence au Ciel par la prière, par la pénitence et par l'établissement et la propagation de l'œuvre réparatrice des blasphèmes et des profanations du saint jour du Dimanche.

VII. — Sur ces entrefaites, vint à retentir, comme la foudre, la voix de Notre-Dame de la Salette, annonçant pour un prochain avenir, les plus terribles calamités, si le monde, et la France en particulier, continuaient à blasphémer le nom de Dieu et à profaner le jour du Seigneur. A la voix de la Sainte-Vierge, qui demandait à la face du monde ce que son divin Fils sollicitait depuis plusieurs année de la Sœur, dans le calme de la solitude, les âmes pieuses s'émurent,

les membres les plus éminents du clergé mirent la main à l'œuvre et, par Brefs apostoliques des 27 et 30 juillet 1847, notre Saint-Père le Pape Pie IX érigeait canoniquement l'Archiconfrérie Réparatrice des blasphèmes et de la profanation du Dimanche, dans l'église Saint-Martin de la Noue, à Saint-Dizier, au diocèse de Langres, comme centre de l'Association : le pieux et illustre Mgr Parisis en avait lui-même fait la demande au Souverain Pontife.

Plus d'une faveur du Ciel attira l'attention du peuple chrétien sur la nouvelle confrérie. Nous ne citerons ici que celle que signalait le 1er avril 1848, à une personne d'Arras, M. le curé de Saint-Martin de la Noue.

« L'Archiconfrérie vient d'obtenir une faveur qu'elle regarde comme très-précieuse. Le Ciel s'est prononcé de nouveau. Nous avions ici une jeune personne malade depuis vingt-sept mois d'un anévrisme fortement caractérisé. La maladie était arrivée au point que les médecins en désespéraient entièrement. La malade était toute déformée : la partie gauche de la poitrine était enfoncée ; le cœur singulièrement distendu, descendait au-dessous des côtes ; les douleurs étaient continuelles et très-fortes. Nous avons fait une neuvaine... Entre onze heures et minuit, la malade s'est endormie. Elle s'est réveillée à cinq heures, s'est levée à six heures et demie, a assisté à une première Messe, a déjeuné, est revenue à la grand'Messe, etc., sans ressentir aucune fatigue, et s'est couchée à neuf heures et demie. Son corps se trouva, dès le premier jour, dans un état parfaitement normal. Depuis les douleurs ne

sont point revenues... Ceci se passait le 12 mars dernier...

« Nous avions demandé cette guérison comme une preuve que le bon Dieu approuvait notre œuvre réparatrice. »

VIII. — D'autres œuvres, plus parfaites encore, se sont établies dans le même esprit. Nous ne signalerons ici que la Société religieuse connue sous le nom de *Sœurs de l'Adoration Réparatrice* qui s'est établie depuis 1848 dans cette même ville de Saint-Dizier, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Langres et la sanction du Souverain Pontife.

Cet admirable institut religieux a pour but spécial la Réparation et, à cet effet, il a obtenu le privilége unique et bien touchant d'avoir le Saint Sacrement exposé jour et nuit, pour réparer les crimes du monde par Jésus, en Jésus et avec Jésus, Hostie de propitiation et de réconciliation.

Puisse cette double œuvre de la Confrérie et de l'Adoration Réparatrices trouver chaque jour plus d'adhérents zélés et fidèles !

CHAPITRE IV

LES HOSTIES SANGLANTES DE VRIGNE-AUX-BOIS.

(Février-mai 1859. — 2 septembre 1870.)

I. Première Hostie sanglante, du 7 février. — II. Sa description. — III. Seconde Hostie sanglante, du 29 avril. — IV. Troisième Hostie sanglante, du 8 mai. — V. Quatrième Hostie sanglante, du 15 mai. — VI. Sentiment du Cardinal Gousset et munificence des fidèles. — VII. Admirable état de conservation, jusqu'à ce jour, de l'Hostie sanglante, du 15 mai. — VIII. Coïncidence mystérieuse entre le signe sanglant de Vrigne-aux-Bois et la catastrophe de Sedan.

I. — La catastrophe de Sedan a mis dans toute sa lumière, ce semble, le prodige assez problématique jusque-là des Hosties sanglantes, qui eut lieu aux abords de cette ville, dans l'église paroissiale de Vrigne-aux-Bois, du mois de février au mois de mai 1859, pendant les préliminaires de la guerre d'Italie [1].

Une sinistre brochure, intitulée *Napoléon III et l'Italie*, venait de paraître (4 février 1859) ; c'était la préface anonyme de ce discours du trône où, le 9 février suivant, l'empereur des Français faisait pressentir ses aventureux projets sur la Péninsule, avec l'assurance « qu'il avait pour premier mobile comme pour premier juge Dieu, sa conscience et la postérité. »

[1] Voir *les Hosties sanglantes de Vrigne-aux-Bois, trois lettres de M. l'abbé Jules Morel, avec une gravure du prodige du* 15 *mai* 1859. 1 vol. in-18, de 122 pages, chez M. Casterman, éditeur, à Tournay 1860, et chez Lethielleux, à Paris.

Mais déjà Dieu s'était déclaré assez haut pour fair reculer qui aurait voulu l'entendre; sa voix miséricordieuse persista jusqu'à ce que les armées fussent en présence, sans trouver, hélas! d'écho chez les puissants du jour.

Et cependant il avait parlé par la voix du Sang même de Jésus-Christ!

Trois jours après l'apparition de la fameuse brochure, le 7 février, un humble curé de campagne, M. l'abbé Titeux, desservant de Vrigne-aux-Bois, au diocèse de Reims, célébrait la sainte Messe dans son église, lorsque ses yeux furent tout à coup frappés, après la consécration, d'un éclat merveilleux qui partait de la sainte Hostie. Pendant qu'il la considérait avec une émotion de plus en plus vive, il la vit se couvrir de taches sanglantes. De peur d'être le jouet d'une hallucination, M. Titeux appela l'un des enfants de chœur et lui demanda ce qu'il voyait: « Je vois le Sang de Notre-Seigneur sur l'Hostie, répondit sans hésiter le servant. »

Cependant les Sœurs de l'asile, l'institutrice, d'autres personnes encore étaient accourues. Même réponse de leur part. Tout le monde pleurait. Pour le célébrant, il était tellement suffoqué de sanglots, que les personnes de l'assistance étaient aussi empressées de lui venir en aide que de contempler le prodige. Revenu enfin de son émotion, après environ un quart d'heure, il poursuivit le Saint Sacrifice comme à l'ordinaire, après s'être toutefois assuré qu'il ne saignait ni du nez ni d'aucune blessure.

II. — Cette première Hostie sanglante ne fut point conservée ; mais voici les particularités qu'elle avait présentées, d'après le témoignage unanime du prêtre et des assistants. Elle était, comme tous les pains d'autels dont se sert l'église de Vrigne-aux-Bois, d'un diamètre de huit centimètres, et présentait à sa surface l'empreinte d'une croix sans crucifix. A la suite du prodige, elle offrait du sang aux places correspondant aux plaies de Notre-Seigneur : une réunion de points sanglants, vers la tête ; à chaque côté du croisillon, une goutte de sang ; au bas de la croix, une seule goutte de sang ; et au-dessus, comme pour figurer la place du côté, mais en ligne directe sur la croix, une autre goutte de sang ; celle-ci, ainsi que la précédente, était plus forte que les autres et mesurait presque un centimètre de diamètre. Dans les premiers moments où le sang était sorti, il suintait et perlait, comme cela arrive, par exemple, à la suite d'une profonde piqûre au doigt ; après avoir atteint, au bout de quelques minutes, son plus grand volume, il avait paru vermeil, liquide, convexe et immobile ; puis il s'était successivement affaissé, imbibé dans la sainte Hostie qui en fut traversée, et enfin desséché. Après la communion sous l'espèce du pain, et au moment de purifier le corporal, le célébrant aperçut aussi sur ce linge sacré deux taches rouges provenant sans aucun doute du sang qui avait traversé l'Hostie et qui correspondait, selon toute probabilité, aux deux grosses gouttes du bas de la croix.

Les supérieurs ecclésiastiques furent aussitôt informés de ce fait merveilleux. Mgr Gousset, cardinal-

archevêque de Reims, prenant en considération que l'Hostie sanglante sur laquelle devait principalement porter l'enquête canonique, n'existait plus, ne jugea pas à propos de donner suite à la cause soumise à son jugement ; il prescrivit toutefois de conserver dans un lieu décent le corporal ensanglanté, et plus tard enfin ordonna qu'il fût remis entre les mains de M. l'archiprêtre de Sedan et lavé dans les formes usitées pour les linges d'autel.

III. — Cette dernière mesure et la contradiction des langues à laquelle M. Titeux n'avait pas échappé, frappèrent son caractère timide, discret et ennemi du bruit. Aussi, lorsqu'à sa grande surprise, le prodige se renouvela entre ses mains, le vendredi de l'octave de Pâques, à l'heure matinale où il célébrait d'habitude le Saint Sacrifice, il maîtrisa son émotion et acheva la Messe, sans laisser rien transpirer au dehors.

Remarquons cependant que, dans les trois mois écoulés depuis le premier prodige, Napoléon III avait donné suite à ses projets insensés et que, ce vendredi 29 avril, les troupes autrichiennes passaient le Tessin et fournissaient ainsi le prétexte de cette guerre satanique dont les conséquences désastreuses pèsent encore aujourd'hui sur la chrétienté.

IV. — Le dimanche du *Bon Pasteur*, 8 mai suivant, le prodige se renouvela pour la troisième fois : il semblait que le divin Sauveur voulût par ce rapprochement faire comprendre combien cette guerre entre nations catholiques contristait son cœur sacré et

allait porter de préjudice à la Sainte-Église. Aussi le signe sanglant de ce jour ne devait-il point rester secret. Un élève du petit-séminaire de Charleville, qui assistait à la Messe dans une stalle du sanctuaire de l'église de Vrigne-aux-Bois, avait remarqué, pendant la petite élévation avant le Pater, les taches de sang que présentait la sainte Hostie. La Messe terminée, il prit son parti d'aborder M. Titeux pour lui faire part de ce qu'il avait vu. Vaincu providentiellement, le prêtre confessa la vérité et il fut amené à révéler devant d'autres personnes le prodige du vendredi de l'octave de Pâques.

Des âmes pieuses intervinrent dès lors ; sur leurs instances, au nom de la volonté divine qui paraissait se manifester si clairement, M. Titeux prit la résolution, si le prodige se renouvelait encore, de conserver l'Hostie miraculeuse et d'en consacrer une seconde pour achever le Saint Sacrifice.

V. — Cependant, rapide comme la foudre, Napoléon s'était en peu de jours jeté sur l'Italie avec une armée formidable ; dès le 14 mai, il avait établi son quartier général à Alexandrie : la terre allait pour de longues années boire le sang des enfants de l'Église mêlé à celui de leur Mère !...

Or, le lendemain, 15 mai, troisième dimanche après Pâques, toujours à la Messe de sept heures, et dans l'église de Vrigne-aux-Bois, la sainte Hostie se couvrit de nouveau de sang après la consécration. M. Titeux, ému et tremblant, avait fait chercher une nouvelle hostie à la sacristie ; il n'y avait plus de doute

pour l'assistance. Les Sœurs de l'asile accoururent, puis les laïques, hommes et femmes, et pendant vingt minutes que fut suspendu le Saint Sacrifice, ils contemplèrent de leurs yeux toutes les phases du prodige. On alla même chercher les absents, et c'est ainsi qu'en cette rencontre, pendant et après la Messe, environ six cents personnes s'approchèrent de l'autel pour s'assurer du prodige et le vénérer.

Huit jours après, M. l'abbé Jules Morel, à qui nous empruntons tous ces détails, eut l'occasion de considérer à loisir cette Hostie miraculeuse. Les points sanglants du haut de la croix étaient devenus confluents en se desséchant. Les gouttes correspondant aux plaies des mains, des pieds et du côté, étaient telles que nous les avons décrites pour la première Hostie. L'imbibition du sang se remarquait au revers de la sainte espèce; le sang l'avait même traversée complètement à la plaie du côté, et taché la patène au point qui y répondait. C'est cette quatrième Hostie sanglante qui nous est restée comme un éternel mémorial des signes opérés par la divine miséricorde, au début de la guerre d'Italie.

Mais en 1859 la France officielle avait le vertige: qui aurait soupçonné, dans les hautes sphères, que le doigt de Dieu venait d'écrire, avec le sang même de Jésus-Christ, le *Mane*, *Thécel*, *Pharès* de la dynastie impériale? Le glaive de Sedan a désormais tranché l'énigme.

VI. — L'Hostie sanglante du 15 mai 1859 a d'ailleurs été jusqu'à ce jour l'objet des divines sollicitudes

de la Providence. Bien que le cardinal Gousset n'ait pas jugé opportun de constater juridiquement l'authenticité du miracle, il lui a donné comme un sauf-conduit solennel, à la retraite ecclésiastique qui suivit le prodige à peu de mois d'intervalle. La veille de la clôture, Son Éminence rendit publiquement ce témoignage devant trois cents prêtres rassemblés dans le lieu saint : « qu'il n'était pas permis de mettre en doute la sincérité du digne et excellent curé de Vrigne-aux-Bois, dont les vertus connues depuis plus de trente ans dans le clergé rémois, venaient encore d'édifier ses confrères pendant cette retraite ; que le diocèse avait la responsabilité de l'Hostie sanglante de Vrigne-aux-Bois devant l'Église universelle et qu'il la garderait pendant des siècles, si Dieu le permettait ; que, quant à donner un mandement sur ce sujet, à permettre d'en parler publiquement en chaire et à demander au Saint-Siége la permission d'en faire une solennité liturgique, la maturité avec laquelle il faut procéder en pareil cas, ne permettait pas d'aller aussi vite ; qu'*il convenait de consulter les desseins de la divine Providence dans une respectueuse attente et de la prier de multiplier l'évidence du miracle* ; mais que chacun, suivant sa conviction personnelle, pouvait déjà adorer la bonté de Dieu dans ce nouveau prodige[1]. »

Les fidèles laissés ainsi libres dans leur conviction personnelle, ont admirablement pourvu à la conservation de l'Hostie sanglante de Vrigne-aux-Bois, avec la

[1] *Les Hosties sanglantes.* p. 98 et 106.

ferme confiance *que la divine Providence multiplierait l'évidence du miracle.* Quelques jours après le dernier prodige, une dame pieuse et charitable offrit une custode en vermeil, où la Sainte Hostie fut mise à l'abri des injures de l'air. Plus tard, la même personne offrit une seconde custode où l'on put renfermer la patène qui gardait encore une trace du Sang divin. Comme les prêtres sont admis au bonheur de voir l'Hostie sanglante, la zélée donatrice a fait plus, elle a offert à cet effet un bel ostensoir, exécuté à Paris sur les dessins du célèbre Wilby-Pugin. En outre, une respectable demoiselle de Belgique a tiré de son habile crayon une copie exacte de l'Hostie sanglante dont la gravure a depuis multiplié la saisissante image.

Enfin, l'ancienne église où le miracle avait eu lieu, a fait place à une magnifique église construite aux frais d'une bienfaitrice à jamais chère à la paroisse de Vrigne-aux-Bois. Le nouveau sanctuaire a été consacré en 1862 par son Éminence le cardinal Gousset, sous le titre de Basilique Mineure.

VII. — Dans la chapelle qui y est annexée, repose désormais l'Hostie sanglante, soigneusement renfermée dans le tabernacle de l'autel. Depuis l'époque du prodige, on n'a pas remarqué qu'elle eût subi la moindre altération. Nous tenons ce fait d'un prêtre qui l'a visitée récemment [1].

M. Titeux, l'heureux curé de Vrigne-aux-Bois, est

[1] Lettre du 21 février 1871.

encore en vie ; mais il a été transféré par le cardinal Gousset de cette paroisse, trop populeuse pour sa santé, à celle de Vaux-en-Dieulet, du même diocèse. Son témoignage [1] est toujours le même, et il est résolu d'attester solennellement, à l'article de la mort, si Dieu le préserve de la mort subite, « qu'il a vu quatre fois l'hostie consacrée dans ses mains, dans l'église de Vrigne-aux-Bois, se couvrir de cinq taches de sang vif, après l'élévation. »

Les pèlerins continuent de leur côté, comme par le passé, à visiter l'autel de l'Hostie sanglante ; les uns s'y rendent à pied, souvent de fort loin ; les autres sont heureux de suspendre, pour quelques heures, leur course sur le chemin de fer des Ardennes, qui passe tout près de là, et descendent à la station de Donchery, afin de venir, dans la basilique de Vrigne-aux-Bois, ranimer de plus en plus en eux le feu sacré du saint amour.

« Le mardi, 17 octobre dernier, nous écrit un curé de notre voisinage, je visitai la magnifique église de Vrigne-aux-Bois, où j'eus le bonheur de rencontrer M. le Curé, successeur de M. Titeux. Sur mes instances de voir l'Hostie sanglante, conservée dans une chapelle latérale, il me permit d'ouvrir le tabernacle où elle est conservée dans un bel ostensoir en vermeil. Ce que je ressentis de pieuse émotion en ce moment, m'est impossible à décrire jamais.

« On m'avait d'avance averti que les taches de sang avaient un peu perdu de leur vivacité. Mais je remar-

[1] Même lettre.

quai qu'au moment même où je jetais les yeux sur l'Hostie miraculeuse, les taches de sang me parurent de couleur aussi naturelle que si elles n'y étaient que depuis la veille. Le sang me sembla tellement vermeil, que je l'aurais cru tout frais et limpide. C'est ce spectacle saisissant qui fit tant d'impression sur mon âme. » Ainsi en est-il de bien d'autres pèlerins : profondément touchés de ce qu'ils ont vu ou entendu, ils s'en retournent plus forts dans la foi,

VIII.—Nous devons dire, en terminant, que beaucoup de personnes ont fait comme nous la remarque de cette coïncidence si frappante, d'une part, entre les Hosties sanglantes dont le prodige avait lieu au moment où Napoléon III allait envahir l'Italie et préparer par une série de conséquences invincibles la position si critique du Saint-Siége en ces temps calamiteux, et, d'autre part, la bataille de Sedan où l'Empereur a trouvé sa ruine, bataille qui s'est livrée onze ans plus tard, sur la lisière de la commune de Vrigne-aux-Bois.

Et pour achever de mettre le prodige dans tout son jour, la Providence permit que le souverain déchu prit le chemin funèbre de la captivité et fut congédié de France par la route de Vrigne-aux-Bois. « Quand le roi de Prusse, nous écrit un témoin oculaire [1], envoya Napoléon à sa prison de Wilhelmshoehe, celui-ci demanda à ne pas repasser par Sedan. Alors on l'a conduit à Bouillon (Belgique) par Vrigne-aux-Bois. Le

[1] Lettre du 19 octobre 1871.

cortège s'ouvrait par un escadron de *hussards de la mort*; puis venait la voiture de l'Empereur où il était seul avec ses chagrins et ses remords. Douze équipages de sa cour suivaient, chargés, dedans et dessus, de généraux prisonniers comme le maître. Le cortège était également fermé par les *hussards de la mort*. C'était bien, même pour l'aspect extérieur, le convoi funèbre de l'Empire. Or ce convoi a défilé tout entier devant la façade de l'église qui garde l'Hostie sanglante. La voix qui s'échappait de ce sang figé auquel Napoléon III avait obstinément fermé l'oreille, lui cria sans doute alors : « *Et nunc, Reges, intelligite!* »

CHAPITRE V

L'IMAGE MIRACULEUSE DU SAINT-ENFANT JÉSUS, A BARI.

(1866-1869).

I. — Grandeur du prodige. — II. Les deux sœurs Parlavecchia et leur humble demeure à Bari.— III. Prodiges de la sueur et du sang du *San-Bambino*. — IV. Prodiges de l'odeur suave et des mouvements de la statuette. — V. Prodiges des empreintes sanglantes. — VI. Description d'un linge portant ces empreintes. — VII. Description d'une gravure avec d'autres empreintes symboliques.

I. — C'est sur l'Italie que se concentrent principalement les efforts insensés de la Révolution, parce qu'au centre de ce pays privilégié du Ciel se dresse le

roc de Pierre, seule digue où vienne encore se briser le flot toujours montant de l'œuvre satanique. Y a-t-il donc à s'étonner de tous les récits merveilleux qui nous arrivent si fréquemment d'au delà les monts et nous apportent les échos des prodiges incessants dont la Péninsule est le théâtre ?

Beaucoup de nos lecteurs ont sans doute entendu parler depuis plusieurs années d'une statuette en cire du Saint-Enfant Jésus, vénérée dans la ville de Bari, au royaume de Naples, et d'une vertu miraculeuse, peut-être sans exemple depuis bien des siècles. Au témoignage d'un pèlerin, aussi éclairé que pieux, en présence de qui le prodige a eu lieu, la sainte Image a donné lieu à une suite de faits merveilleux, qui forment comme cinq catégories diverses. Ainsi 1° elle se couvre de sueur avec une telle abondance que plusieurs vases ont été remplis de cette sueur extraite des linges placés sous la statuette. Cette liqueur elle-même a donné lieu à des miracles et s'est aussi multipliée très-souvent d'une manière prodigieuse. 2° La sainte Image répand maintes fois du sang et ce sang, frais et vermeil, découle avec abondance, tantôt d'une plaie et tantôt d'une autre, selon les fêtes du calendrier ecclésiastique ; ce sang est également recueilli dans des fioles et possède aussi la vertu d'opérer des miracles. 3° Une odeur suave s'échappe de la crèche où repose la sainte Image et se répand au loin ; elle agit plus encore sur l'âme que sur les sens des fidèles à qui elle inspire le goût de la piété et des choses célestes. 4° On a vu la merveilleuse Image se mouvoir, se mettre debout, changer de position dans sa crêche qui,dans le

même temps était sous un globe de verre fermé et muni des sceaux de l'autorité ecclésiastique. 5° Enfin, ce qui est surtout digne d'attention, ce sont les empreintes sanglantes, qui se trouvent tout à coup imprimées sur les linges, les gravures et autres objets déposés auprès de la statuette : ces empreintes sont en général des symboles dont la signification a quelque chose de mystérieux et de prophétique [1]. Mais venons-en à quelques détails plus circonstanciés, pour l'édification de nos pieux lecteurs.

II. — D'abord un mot sur la sainte Image en elle-même et les personnes en possession de ce précieux trésor.

La merveilleuse Image du saint Enfant Jésus de Bari est en cire blanche, d'une pureté extrême et en quelque sorte transparente. Elle mesure environ trente centimètres de longueur, et repose, sous un globe de verre, dans une crèche qui a été récemment renouvelée. Sous le rapport de la beauté du travail, la statuette est d'un fort bel effet.

Or, depuis plus de quatre-vingts ans la vieille crèche avec son Enfant Jésus ou *San-Bambino*, selon l'expression usitée en Italie, était conservée dans une famille chrétienne, quand, il y a environ une vingtaine d'années, elle devint la possession de deux personnes pieuses, sœurs l'une et l'autre, du nom de Parlavecchia, menant une vie très-retirée dans la ville de Bari où elles demeurent ensemble, sans autre fortune qu'une rente modique.

[1] *Rosier de Marie*, n° du samedi, 19 août, 1871, p. 647-649.

Les deux sœurs ont l'une et l'autre aujourd'hui bien au delà de soixante ans. Affiliées depuis longtemps au tiers-ordre de Saint François, elles mettent tout en œuvre pour accomplir la Règle avec la plus rigoureuse exactitude. La moins âgée d'entre elles, Marie-Gaetan Parlaveechia, a été elle-même l'objet des grâces les plus insignes. Dès son enfance, Dieu a jeté les yeux sur elle, l'a fait avancer dans les voies de la perfection, et l'a enrichie des trésors admirables de la vie mystique. Ainsi Marie-Gaetan a, depuis assez longtemps déjà, les sacrés stigmates. Sa sœur est comme la Marthe de la maison : c'est une personne pleine de droiture, et sans nulle ambition des biens de ce monde. Dans cet intérieur nous ne trouvons donc que piété vive, recueillement et fuite du monde, prières, fréquentation assidue des sacrements, vie d'union à Dieu, afin d'obtenir l'abondance des biens d'En-Haut sur le monde entier. Les deux sœurs ont pour proche parent l'abbé Laurent Lapedota, prêtre d'une vie exemplaire et d'une délicatesse de conscience qui impose à tous le plus profond respect ; c'est le seul visiteur de cet humble intérieur, où l'on ne sait s'entretenir que des choses de Dieu, et où la conversation est tout au ciel, selon la recommandation de saint Paul. [1]

Pour se rendre auprès du San-Bambino, il faut monter au premier étage de la maison des sœurs Parlavecchia. Le rez-de-chaussée est inhabité ; un pauvre escalier conduit aux deux chambres supérieures. La première sert d'habitation aux deux sœurs qui s'y

[1] Ep. ad Philip. III, 20.

tiennent, vu leur âge avancé, avec une personne de charge, pour les soins du ménage. La seconde chambre a été transformée en un petit oratoire où les pèlerins en grand nombre vont s'agenouiller devant la merveilleuse statue du saint Enfant Jésus; c'est là que les fidèles viennent recevoir des grâces sans nombre et contempler les prodiges dont nous allons maintenant parler.

III. — Pour rester dans la plus exacte vérité, nous nous en tiendrons à la traduction fidèle de la Relation officielle qui a été faite de ces prodiges par M. l'abbé Bruni, prêtre de la Congrégation de la Mission, avant la suppression des ordres religieux en Italie et, depuis, supérieur du grand séminaire de Bari et président de la Commission d'enquête instituée par l'illustre et savant archevêque de Bari, Monseigneur Pédicini [1].

Remarquons d'abord ici que les premières manifestations eurent lieu le 19 mars 1866, fête de Saint-Joseph, lundi de la semaine de la Passion, au moment même où l'archevêque de Bari était exilé de son diocèse par le gouvernement italien.

Sueur et Sang de la sainte Image. « Les sueurs, dit l'abbé Bruni, ont commencé le 19 mars 1866, vers deux heures du soir; elles ont continué depuis ce jour, lundi de la Passion, jusqu'au dimanche des Rameaux. Elles avaient lieu pendant le jour et non dans la nuit. Dans la suite elles se sont renouvelées des *milliers de*

1. Voir le *Rosier de Marie*, du samedi 26 août 1871, d'où nous tirons cette traduction.

fois, pendant plusieurs heures, plus ou moins, selon les circonstances des fêtes.

« La sueur du sang s'est montrée la première fois dans la matinée du dimanche des Rameaux; elle eut lieu aussi le mardi et le mercredi de la semaine sainte; mais, dans la soirée du jeudi-saint et le matin du vendredi-saint, le sang fut d'une grande abondance. Pendant les années suivantes, cette sueur de sang se renouvela également des *milliers de fois*, tantôt le jour, tantôt la nuit, et cette sueur persistait pendant plusieurs heures. Le fait avait lieu surtout aux jours où la Sainte-Église célèbre les fêtes importantes de Notre-Seigneur ou de la Très-Sainte Vierge.

« Dès que le prêtre Laurent Lapedota eut vu la première fois ce grand prodige, il en fit part, en l'absence de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque, à son délégué, l'archidiacre Petruzzelli; celui-ci put vérifier à loisir la vérité du fait, et en même temps que lui d'autres témoins, prêtres et laïques, parmi lesquels nous nommerons le chanoine théologien d'Aloja, le chanoine Maggi, Joseph Gatta, Pierre Cassano, prêtres. Tous virent en ce moment, ainsi que plus tard, le prodige de l'Enfant Jésus avec des sueurs, de même que je le vis moi-même. Or, il s'agit ici d'un fait que chacun peut constater de ses yeux.

« Le Bambino est en cire d'une pureté qui la rend transparente, et les témoins observèrent avec soin qu'il n'y avait rien à l'intérieur et qu'il n'était point possible d'y introduire quoi que ce fût. En l'année 1867, depuis le jeudi-saint jusqu'au vendredi, plusieurs personnes et moi, nous vîmes une grosse goutte

de sueur blanche au bas-ventre et une autre semblable sur la tête. Mais en même temps du front et de la main droite il découlait des gouttes d'un sang noir qui allaient en grossissant. Ainsi, une sueur naturelle apparaissait sur une partie du corps, et sur une autre on voyait une sueur de sang, et cela au même moment.

« Le 12 avril 1867, un personnage constitué en dignité (l'auteur de la *Relation* désigne ici l'illustre Monseigneur Pedicini) vit une goutte d'un sang frais et vermeil sur le Bambino, il fit ouvrir la crèche et, prenant l'image dans ses mains, il enleva avec le doigt cette goutte ; aussitôt il en apparut une autre, et, celle-ci enlevée, une troisième succéda, puis une quatrième, toujours au même endroit. Alors convaincu de la réalité du prodige, sans aller plus avant, il déposa le saint Enfant à sa place.....

« Dans la matinée du vendredi-saint, en 1868, j'étais, dit encore l'abbé Bruni, avec les sœurs Parlavecchia, le prêtre Lapedota et dom Pierre Cassano, et j'observai que les linges sur lesquels nous avions placé le Bambino étaient baignés de sueur; nous ouvrîmes la crèche pour les changer. Alors je remarquai que cette chère Image de l'enfant Jésus était sèche, quoiqu'elle reposât sur des linges trempés. Après le changement des linges, je remis l'Image dans la crèche et nous fîmes les prières usitées dans nos visites. Or, nous pûmes voir que les linges avaient déjà des taches de sang. Nous ouvrîmes de nouveau la crèche, et, après avoir pris en main le Bambino pour constater le fait, nous observâmes que sur les reins, du côté droit, à la hauteur de la ceinture, il y avait une grosse goutte d'un sang frais et vermeil.

« Dans l'année 1869, le mercredi-saint, ajoute l'abbé Bruni, j'étais en pieuse extase devant le Bambino, au moment de m'éloigner, je vis sur le front une goutte de sang qui n'y était pas avant ma prière. Le jeudi-saint, j'observai aussi une goutte de sang, et, après la récitation de la petite Couronne de Marie, j'en remarquai une autre sur le ventre. De même, le 7 novembre, vers trois heures et demie du soir, je vis une tache de sang frais sur le nombril, en ma présence le sang augmenta et découla sur le ventre ; une heure après il se dessécha. »

IV. — « Dès que les sueurs du Bambino, considérées comme un prodige, commencèrent à être abondantes, des linges furent placés au-dessous ; ensuite ils étaient retirés tellement trempés qu'en les exprimant il en sortait un liquide blanc comme l'eau. Placée dans un vase de cristal contenant un demi-litre, cette liqueur fut laissée dans un coin et pour ainsi dire oubliée. Mais un jour dom Laurent Lapedota, observant qu'il s'était formé au fond une espèce de petite herbe, prit le vase et il constata aussitôt une augmentation dans le liquide.

« Cet accroissement devint si sensible que, par dévotion, il commença à en retirer un peu ; mais la liqueur ne cessait point d'augmenter. Pendant certains jours, selon les observations qui ont été faites, le vase fut vidé jusqu'au fond, et plusieurs fois il se trouva plein. Quelquefois il n'y avait point de changement, et d'autres fois il était rempli jusqu'à déborder dans une soucoupe mise au-dessous. Des petites fioles

de cristal, toutes vides, placées de côté en réserve, ont été trouvées également pleines de la précieuse sueur.

« Cette liqueur est ordinairement couleur de paille, mais tantôt elle est plus claire et tantôt plus foncée. Quant à la saveur, elle varie aussi, quelquefois elle n'a aucun goût, et d'autres fois elle ressemble d'une manière sensible à la cannelle. Dans le fond du vase il s'est formé un sédiment comme d'un sang filandreux d'une couleur très-foncée; c'est là, dit l'abbé Bruni, ce que nous appelons la sueur du Bambino, parce qu'il tire son origine de la sueur exprimée des linges placés au-dessous. »

« Cette sueur est 1° incorruptible, car nous en avons conservé dans des fioles depuis l'origine, c'est-à-dire depuis 1866, et elle est restée sans altération.

2° « La couleur en varie selon les personnes auxquelles elle est distribuée : chez les uns elle est limpide et cristalline; chez les autres elle se ternit jusqu'à être noire, et ce signe indique en général des malheurs et des disgrâces prêts à advenir.

3° « L'odeur se conserve pour ainsi dire toujours dans le premier vase où la sueur a été recueillie; cette odeur persiste pendant plusieurs jours auprès de certaines personnes; chez d'autres elle disparaît et elle revient. Il a été observé que pour quelques-uns cette liqueur avait un goût désagréable, mais qui n'a point duré.

4° « Cette sueur, ayant été donnée à prendre à des personnes malades, a produit des guérisons plus ou moins instantanées, et a amené pour d'autres un commencement de guérison. Mais tous ceux qui en ont

fait usage avec une foi vive en ont obtenu un soulagement dans leurs maux. »

V. — *Odeur et mouvements* de la sainte Image. L'abbé Bruni constate que cette odeur ne saurait être définie, ni être comparée à aucune de celles qui nous sont connues ; et cette odeur si suave provenait soit de la crèche, soit des linges, ou même des objets qui avaient eu des impressions.

« Au mois de novembre 1866, dit-il, en ouvrant la crèche, les témoins sentirent une odeur de roses, comme si on se trouvait au milieu d'un jardin qui en serait plein ; d'autres fois cette odeur ressemblait à celle de la cannelle. En avril 1867, une des filles de la Charité qui sont à Bari, envoya un lis avec des impressions à une tante, en France, sans faire nullement mention d'odeur ; mais celle-ci, dans sa réponse, fit connaître que cette fleur ou image avait une odeur si agréable qu'il n'était pas possible de l'exprimer.

« Les mouvements des yeux, dit la *Relation*, les changements de position et les diverses expressions du visage qui apparaît tantôt plein de vie, d'autres fois d'une grande pâleur, en un mot, tous les mouvements de cette Image ont été toujours fréquents, et ils n'ont jamais cessé. Le 20 mars 1866, le chanoine Maggi et l'abbé Bruni avaient placé, en présence d'autres témoins, l'Enfant Jésus dans la crèche qui avait été munie de sceaux. Deux jours après, le Bambino était dans une position transversale qu'il n'avait pu prendre que de lui-même.

« Dans une visite en ce même jour, le prêtre Michel

Farchi observa que la position de l'Enfant-Jésus était différente de celle qu'il avait lorsqu'il était venu. Et en même temps les témoins voyaient couler une sueur abondante dans le petit plat sur lequel la sainte Image se trouvait.

« Le 25 juillet 1866, le Bambino se dressa debout au fond de la crèche, et il changea souvent de position ; le 27 juillet, on vit dans sa main droite une oriflamme. Le 6 novembre, du fond de la crèche, il vint se placer au devant, debout, et dans la soirée il avait dans sa main gauche une croix, et il avait disjoint les doigts, afin de la tenir solidement.

« Aucun des assistants n'avait mis là ni la petite oriflamme, ni la petite croix, mais l'une et l'autre étaient couvertes de sang. Le Bambino resta debout, sans aucun appui, jusqu'à la nuit du 6 décembre, et tous les visiteurs purent le voir ainsi. Dans la soirée du 12 avril 1867, un personnage constitué en dignité voulut le placer dans la position qu'il avait eue, mais ce fut en vain ; il y avait une impossibilité absolue, car la jambe gauche est plus retirée que la droite, et dans ce cas il ne pouvait reposer que sur un des orteils du pied droit. »

VI. — *Impressions et figures symboliques* communiquées par la sainte Image. Ces figures sont à la fois surnaturelles par la manière dont elles sont opérées et par la signification cachée sous le mystère des symboles. Écoutons, sur le premier point, l'abbé Bruni dans sa Relation.

« Lorsque les sueurs du Bambino apparurent, le

prêtre Laurent Lapedota eut soin de placer au-dessous des linges pour la recueillir ; ceux-ci se trouvaient plus ou moins tachés des gouttes du sang qui coulait de l'Image. Dans la semaine-sainte, en 1866, il y eut sur un linge une croix placée sur un mont. A la fin du mois d'août, l'abbé Lapedota, plaçant des linges sous l'Enfant Jésus, se sentit inspiré de désirer l'impression de l'Image du Bambino, et le 1er septembre, en retirant les linges, il se vit exaucé.

« Dès ce moment commencèrent les impressions des emblèmes de la Passion, des Sacrés-Cœurs, des monogrammes de Jésus-Christ et de Marie, celui de saint Joseph, de l'Esprit-Saint et autres emblèmes. Ces impressions, ensuite, eurent lieu sur des roses et des lis artificiels, sur des images en cire du saint Enfant Jésus, et sur des images en papier. Il faudrait au moins un volume pour raconter tous les prodiges de ce genre qui ont été opérés. Mais, à dater du jour de saint Joseph, en 1868, les impressions ont eu lieu plus rarement.

« Un très-grand nombre de personnes, et M. l'abbé Bruni en particulier, ont obtenu les impressions qu'elles avaient désirées. Bien mieux, l'archidiacre Petruzzelli envoya un petit Enfant Jésus dans une crèche ornée de fleurs, et fermée de manière à ne pas laisser pénétrer la poussière ; cette Image fut stigmatisée, et elle avait aussi des sueurs.

« Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, pour s'assurer de la vérité de ce fait, le 23 mars 1867, envoya un linge placé dans une enveloppe double en papier, qui fut munie de plusieurs sceaux. Après qu'il eut été

mis dans la crèche, on observa que le Bambino s'était couché dessus. Le lendemain, le prêtre chargé de ce soin l'apporta tel qu'il était, mouillé, et comme s'il avait été trempé dans une eau sanguinolente. En premier lieu, l'illustre prélat remarqua l'odeur que le linge répandait; ensuite, il reconnut que les sceaux de la première enveloppe, ainsi que ceux de la seconde étaient parfaitement intacts.

« Sa Grandeur observa que le pli n'avait pas été trempé dans un liquide, car le papier était mouillé et avait des taches sur certains points, mais il était sec et blanc en divers autres endroits. Or, là où le papier était mouillé et taché au dehors, dans l'intérieur, au contraire, il était sec et blanc; de même, là où à l'extérieur il était blanc et desséché, à l'intérieur le linge était mouillé et taché. Il était même difficile de comprendre comment les taches du linge n'avaient point atteint le papier. Sur le linge il y avait un arbre en forme de pin, et autour se voyaient deux serpents irrités l'un contre l'autre; l'un d'eux avait la tête d'un dragon, et une épée les traversait tous les deux.

« Un autre personnage, le 9 mai 1867, envoya aussi une boîte scellée dans laquelle il y avait un petit Bambino en cire qui était sur du coton. Le lendemain, la boîte avait au dehors des lettres, et la table se trouva mouillée de l'humidité qui en provenait. Il fut rapporté à celui à qui il appartenait, et, après la vérification des sceaux, le Bambino de la boîte fut vu marqué avec du sang, et là où il reposait et sur le coton il y avait un sang vif, frais et liquide.

« Au mois de novembre 1870, ajoute l'abbé Bruni,

j'avais laissé auprès de la crèche une Image de la Sainte-Vierge de Constantinople, afin d'obtenir une impression par le sang miraculeux. Dans ma visite du soir, je vis qu'il y avait sur une partie du sang vif et pour ainsi dire liquide. Je la remis en place, et, dans la soirée, l'abbé Lapedota y trouva d'autres impressions faites avec du sang qu'on aurait dit tiré des veines ; ces impressions n'y étaient pas un instant avant qu'il les vît. »

VII. — « Ce serait ici le lieu d'expliquer, dit le *Rosier de Marie*[1], la signification des symboles sans nombre que le saint Enfant Jésus de Bari a écrit avec son sang ; mais si nous ne pouvons parler de tous, du moins nous ferons connaître le sens de quelques-uns de ceux dont il a été fait mention dans cet article.

« Ainsi, sur le linge envoyé par Sa Grandeur l'illustre Monseigneur Pedicini, nous avons vu un pin entouré par deux serpents pleins de rage l'un vers l'autre ; l'un d'eux a une tête de dragon, et une épée les traverse de part en part tous les deux.

« Le symbole du pin signifie que l'autorité de l'Église, à laquelle participe la personne du pieux et savant archevêque, ne saurait périr ; elle a les promesses d'une durée perpétuelle. Il indique aussi que l'Église, au milieu des tribulations, est aussi verdoyante, c'est-à-dire forte, vigoureuse et pleine de vie, qu'au sein de la prospérité. Les deux serpents en fureur sont les convoitises et la cupidité humaines, qui veulent atta-

[1] *Ibid*, p. 679.

quer le principe d'autorité divinement institué, et aux passions des hommes conjurés contre l'Église viennent s'unir la rage de l'enfer et de ses suppôts.

« Le serpent à tête de dragon signifie les révolutionnaires que Satan dirige, inspire, et dont il conduit la main. Les serpents sont irrités l'un contre l'autre, parce que ceux qui, en Italie, s'attaquent à l'Église sont divisés en deux camps ; les uns se contenteraient de dépouiller l'Église de ses biens, de son influence, ce sont ceux qui sont indiqués par le premier serpent ; les autres voudraient l'anéantissement de l'Église, ils sont désignés par le serpent à tête de dragon. Mais les uns et les autres sont traversés par l'épée, ce qui signifie la triste fin qui attend ces malheureux.

« Nous avons vu aussi que le saint Enfant Jésus avait gravé avec du sang sur un corporal une croix et au-dessus une couronne d'épines ; aux pieds il y avait une *addolorata*, aux côtés un cœur surmonté d'une croix, et un cœur traversé d'un glaive ; le soleil et la lune, et ça et là des taches de sang encore frais et vermeil. »

« L'étendard sous lequel, nous tous chrétiens, nous devons combattre à l'heure présente, c'est la croix, ce qui signifie la souffrance. Mais en ce moment, qui n'est pas dans la peine ? Les douleurs de l'Église ne sont-elles pas à leur comble ? Au-dessus de la croix il y a la couronne d'épines ; l'orgueil de l'esprit a tellement perverti le sens moral que les hommes commettent des crimes inouïs sans en avoir pour ainsi dire conscience. Nous le voyons dans le jugement des insurgés de Versailles. De là un accroissement d'expiation qui est nécessaire. A la croix s'ajoute la couronne d'épines.

« Heureusement pour nous, la céleste Mère des douleurs est là, elle pleure au pied de la croix sanglante, afin de nous obtenir pardon et miséricorde. Il faut nous unir à ses larmes, nous associer à ses douleurs, et à son imitation embrasser la croix.

« Les deux cœurs sont ceux de Jésus et de Marie ; ils nous annoncent l'espérance du pardon, parce qu'ils sont la source de la pitié, de l'amour, de la condescendance et de la compassion. Le soleil et la lune signifient que les maux ne prendront fin que lorsque nous entrerons dans le règne de Marie et dans le règne de Jésus ; mais sachons bien que nous verrons l'expiation par le sang, ce qui est indiqué par les taches d'un sang frais et liquide répandues çà et là sur le linge.

« Prions en union avec l'auguste Vierge Marie au pied de la croix, et par la prière ouvrons nos cœurs à l'espérance, car des jours de prospérité et de bonheur luiront pour nous. »

VIII.— Nous pouvons donner nous-même quelques détails des marques sanglantes laissées sur une des gravures exposées à côté de la statue miraculeuse. Cette gravure qui mesure trente centimètres de hauteur sur vingt de largeur, a été envoyée par une Sœur de charité à un pieux laïque de notre connaissance, chez qui nous l'avons examinée de près. L'image représente Notre-Seigneur en croix, avec Madeleine en larmes, à genoux au pied de la croix. La tête du Sauveur est entourée de traces sanglantes formant quatre rayons ; les mains, la poitrine et les pieds du Christ sont également couverts de sang ainsi que la croix.

Mais, chose frappante, le sang s'est arrêté au-dessus du bras dont Madeleine étreint la croix contre laquelle repose aussi sa tête ; pas une trace de sang sur la pénitente, tandis que le sang apparaît de nouveau sur le bas de la croix jusqu'à terre, ainsi que sur le vase d'albâtre posé à côté de la sainte et qui disparaît littéralement sous une couche sanglante. Le côté de Notre-Seigneur est largement marqué d'un demi-cercle sanglant, terminé d'un côté par trois branches ; le soleil, la lune et plus de cent points étoilés sont figurés autour du Sauveur en traits sanglants. Enfin le titre même de la gravure porte en sang le monogramme du Christ, avec une croix sur la lettre du milieu.

Nous avons été tout saisi, en contemplant cette gravure, qui tire de ces stigmates un cachet d'originalité surhumaine. Ce sang rappelle le sang de Jésus-Christ qui crie comme sur la croix, mais non plus à son Père : Ah ! pourquoi m'abandonnez-vous, pauvres pécheurs ! pourquoi vous obstinez-vous à demander aux bourbiers de ce monde l'eau vive que la croix seule peut vous donner ?....

CHAPITRE VI.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR A UN GRAND NOMBRE DE MUSULMANS DE DAMAS QUI SE CONVERTISSENT.

(1870)

I. Travail intérieur de la grâce chez un certain nombre de musulmans de Damas. — II. Notre-Seigneur leur apparaît. — III. Ils sont adressés mystérieusement à un Père franciscain. — IV. Condamnation portée en secret contre eux par les ulémas de la ville. — V. Plusieurs sont livrés au bras séculier. — VI. Détails frappants qu'ils donnent en prison des Apparitions de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge. — VII. L'un d'eux meurt martyr de la foi, douze autres sont emmenés au loin en captivité. — VIII. Les conversions n'en continuent pas moins. — IX. Délivrance miraculeuse d'un des néophytes. — X. Conclusion.

I. — Ce n'est pas l'un des moindres signes du temps que de voir des musulmans se convertir en grand nombre [1]. « Or, lisons-nous dans l'*Univers*, il se passe en ce moment en Orient des choses faites pour exciter à un haut degré l'attention et l'intérêt des catholiques, et qui prouvent une fois de plus que, selon l'expression des livres saints, *le bras de Dieu n'est pas raccourci* [2]. Chose qui ne s'était peut-être jamais vue, des musulmans se convertissent en foule au

(1) Nous empruntons ce chapitre à *l'Univers* sémiquotid. du vendredi 3 novembre 1871 et à *la Correspondance de Rome* du 11 juin 1870, p. 288.

(2) Is. LIX. I.

christianisme, et cela à Damas, l'un des foyers les plus actifs du fanatisme mahométan, dans la ville qui a donné le signal de l'horrible massacre des chrétiens en 1860. Nous donnons sur ce mouvement extraordinaire des détails empruntés au *Tabet*, journal catholique anglais, dont l'autorité est grande parmi nos coreligionnaires de l'autre côté de la Manche et qui déclare les tenir d'une source qui lui inspire toute confiance. Le récit du correspondant du *Tablet* est trop long pour que nous puissions le reproduire tout entier, mais nous en donnons la plus grande partie et nous croyons ne rien omettre d'essentiel.

« Après avoir raconté comment un groupe de musulmans, habitant le Maydan, faubourg méridional de Damas, fut affilié à un ordre ou confrérie de derviches, appelés Shadilis, par un certain Abd-el-Karim Matar, simple villageois devenu cheik de ces derviches; après avoir expliqué ce que c'est que cette congrégation, à laquelle appartient du reste le célèbre émir Abd-el-Kader, établi à Damas, depuis quelques années, il signale la conduite des Shadilis lors de l'affreux massacre de 1860.

« Grâce à l'influence exercée par eux, dit-il, aucun chrétien ne perdit la vie dans les quartiers qu'ils habitent : beaucoup furent cachés dans leurs maisons et envoyés secrètement hors de la ville, lorsque la fureur populaire se fut un peu ralentie. Notre-Seigneur, qui promet de récompenser jusqu'à un verre d'eau donné en son nom, n'oublia pas, comme on va le voir, ces actes de miséricorde envers les malheureux chrétiens. »

II. — « Ce ne fut qu'au bout de quelques années que la grâce commença à faire son œuvre.

« Abd-el-Karim Matar et plusieurs de ses acolytes shadilis avaient l'habitude de se rassembler dans sa maison du faubourg Maydan pour leurs dévotions particulières, et ils passaient des jours et des nuits pour obtenir que Dieu les éclairât. Leur nombre variait de soixante à soixante-dix : ils étaient même quelquefois davantage. Vers 1868, ils commencèrent à être tourmentés de doutes sur la vérité de leurs croyances. *Leur religion ne les satisfaisait pas ; ils en désiraient une meilleure.* Ils devinrent inquiets, incertains, perplexes, mais, craignant d'être trahis, ils n'osaient pas révéler l'un à l'autre les pensées qui les obsédaient. Deux ans se passèrent dans dans cet état d'angoisse et de souffrance, chacun d'eux se croyant le seul à ressentir ces tourments de conscience.

« A la fin, une vision leur donna l'assurance que la religion chrétienne était celle qu'ils cherchaient. Un soir, quarante d'entre eux, ayant à leur tête Abd-el-Karim Matar, s'étaient réunis pour leurs prières habituelles, et, après avoir fait leurs exercices de dévotion, tous tombèrent endormis, et Notre-Seigneur daigna apparaître séparément à chacun d'eux. Ils s'éveillèrent tous à la fois, pleins de frayeur et d'émotion, et l'un d'entre eux, prenant courage, ayant raconté sa vision aux autres, chacun lui répondit : « *Je l'ai vu aussi.* »

« Le Christ les avait consolés, encouragés et exhortés à embrasser sa religion, et ils étaient pleins d'une joie qu'ils n'avaient jamais connue, à ce point qu'ils

voulaient d'abord courir les rues en proclamant la divinité de Jésus-Christ; mais ils furent avertis d'En-Haut qu'ils n'aboutiraient qu'à se faire égorger, et qu'ils ôteraient à la ville tout espoir de suivre leur exemple. »

III. — « Ils avaient besoin d'un guide, d'un directeur, d'un nom qui soutînt leurs pas chancelants sur la route nouvelle qu'ils avaient à suivre, et ils adressaient à Dieu de ferventes prières pour qu'il voulût bien, dans sa miséricorde, leur envoyer ce qu'ils demandaient. Un soir, comme ils étaient réunis pour leurs exercices de dévotion, le sommeil s'empara encore d'eux, et ils se virent eux-mêmes dans une église chrétienne où un vieillard à longue barbe blanche, portant un vêtement de grosse serge brune et tenant un flambeau allumé, passa devant eux, et, leur souriant avec bonté, leur répéta plusieurs fois : *Que ceux qui ont besoin de la vérité me suivent.*

« En se réveillant, ils se racontèrent mutuellement leur songe et ils se disposèrent à chercher le personnage qui leur était apparu. Ils le cherchèrent en vain dans la ville et ses environs pendant environ trois mois; mais ils ne cessèrent pas de prier. Il arriva qu'un jour un des nouveaux convertis entra par hasard dans le couvent des Pères de Terre-Sainte, établissement espagnol placé sous la protection française. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant dans le supérieur, le Père Emmanuel Forner, le personnage qu'il avait vu en songe.

« Ce saint religieux qui était le *curé latin* de Da-

mas, s'approcha et demanda au musulman ce qu'il voulait. Le néophyte répondit en racontant simplement son histoire et celle de ses compagnons et alla, en toute hâte, informer ceux-ci, qui, le lendemain, accoururent en masse au couvent. Le père les reçut avec une bonté touchante, leur donna des livres où ils pourraient apprendre tout ce qu'enseigne l'Église, et leur traça des règles quant aux prières et aux exercices de piété à faire en commun. Enfin il distribua à chacun un crucifix, comme symbole de leur foi nouvelle. Ceci se passait au commencement du printemps de 1870. Le père Emmanuel mourut en paix environ trois mois après. »

IV. — « Les convertis, arrivés maintenant au nombre d'à peu près deux cent cinquante, se réunissaient régulièrement pour prier dans la maison de l'un d'entre eux, et ces réunions attirèrent l'attention de leurs voisins musulmans. Plus tard, un ou deux crucifix furent aperçus, et les soupçons devinrent des certitudes. Les autorités locales furent informées de ce qui se passait. Les ulémas (pasteurs qui forment comme le sacerdoce de l'islamisme) furent consternés. Ils eurent plusieurs réunions chez le cheik Dabyau, musulman connu par son fanatisme, qui habitait le faubourg Maydan. Enfin, une assemblée générale fut tenue dans la maison de ville de l'émir Abd-el-Kader, qui a toujours été regardé à Damas comme un des défenseurs du Coran (Ici le narrateur donne le nom des ulémas qui composaient l'assemblée : c'étaient, en général, des hommes connus par leur haine contre les chrétiens, et

dont quelques-uns avaient pris une part très-active aux massacres de 1860). Toutefois, il faut être juste envers le président Abd-el-Kader. Il croyait remplir un devoir religieux en siégeant pour juger des hommes qui avaient apostasié sa foi, et il agissait suivant sa conscience erronée; mais, pendant le massacre de 1860, il avait protégé les chrétiens, et même il avait passé la nuit couché sur une natte, en travers du seuil de sa porte, pour empêcher que ses serviteurs algériens ne refusassent de donner asile à quelque malheureux suppliant.

« L'assemblée, après une longue discussion, prononça la sentence de mort contre les convertis. Les seuls qui firent exception furent l'émir Abd-el-Kader et le cheik el-Giani-el-Maydan, lesquels déclarèrent « qu'un homme en vie vaut toujours mieux qu'un homme mort. » Les cheiks Tantawi et el-Khani soutinrent « que tuer d'aussi grands criminels était un acte plus agréable à Allah que la prière du vendredi. »

« S'il y a une idée plus profondément enracinée qu'aucune autre dans le cerveau d'un musulman, c'est que l'homme qui a apostasié l'Islam doit mourir. Tous les moyens sont bons pour lui ôter la vie : le parjure et l'assassinat sont des actes méritoires quand ils sont employés à cette fin. Le firman du 12 février 1856 garantit, il est vrai, la vie et la liberté à *tous* ceux qui changent de religion, mais ce système de tolérance n'existe que sur le papier. On n'a jamais eu l'intention sérieuse de le mettre en pratique, et les autorités locales, dans tout l'empire ottoman, n'en tiennent pas

le moindre compte, obéissant, sans le moindre doute, à des instructions supérieures..... »

V. — « L'assemblée, toutefois, n'osant pas mettre à exécution la sentence de mort, prononça que les coupables devaient être exilés, leurs maisons détruites et leurs biens confisqués. On convoqua en secret le madjlis (tribunal), à l'insu de ses membres chrétiens, et cette junte illégale envoya pendant la nuit des troupes chargées d'occuper les rues du faubourg Maydan. On savait qu'une cinquantaine de shadilis étaient réunis pour prier dans la maison d'un certain Abou-Abbas. Lorsqu'ils sortirent pour retourner chez eux, les soldats en saisirent quatorze qu'ils emmenèrent à leurs corps de garde où ils les fouillèrent pour s'emparer de leurs crucifix. Ils furent ensuite conduits dans diverses prisons de la ville...

« Quelques jours après, ils furent amenés devant le grand tribunal secret que présidait en personne le wali, ou gouverneur général de Syrie, Mohammed-Rechid-Pacha. Ce haut fonctionnaire, protégé du grand-visir Aali-Pacha, a été chargé de gouverner la province de Syrie pendant un temps qui a dépassé cinq ans, ce qui est contraire à tous les usages, et la violence et la rapacité dont lui et ses créatures ont fait preuve, ont certainement contribué pour quelque chose au mouvement vers le christianisme. Avec un vernis d'éducation parisienne, un fond sans religion aucune, mais décidé à empêcher les conversions, parce qu'elles pourraient profiter à cette influence européenne qu'il s'est toujours efforcé de combattre, Rechid-Pacha ne cacha

mais sa conviction que des traités et des firmans touchant un sujet tel que des conversions de musulmans sont tout simplement une dépense inutile de papier, et il menace de faire périr tous ceux qui changent de religion, soit par un supplice légal, soit par un assassinat secret, menace qu'on sait n'être pas proférée en vain, vu la froide cruauté qui caractérise cet homme. Et il emploie la persécution d'autant plus volontiers qu'il veut se rendre favorables les gens pieux de sa religion, lesquels sont grandement scandalisés de sa négligence notoire à accomplir les devoirs de tout bon musulman, tels que le jeûne et la prière, et d'autres pratiques qui ne peuvent être mentionnées ici. »

Après un interrogatoire où les nouveaux chrétiens répondirent avec une simplicité et une fermeté admirables, le gouverneur général les renvoya à leurs prisons. Ils y restèrent trois mois, attendant en vain une intercession en leur faveur. L'affaire avait été conduite dans le plus grand secret : longtemps après, elle était encore ignorée de la plupart des Européens résidant à Damas. Les consuls des puissances chrétiennes n'en prirent connaissance que très-superficiellement et ne purent ou ne voulurent pas s'en mêler. Les néophytes trouvèrent pourtant un avocat dans le P. Emmanuel Forner, dont on a mentionné plus haut les rapports avec eux. Il adressa, le 29 mars 1870, un touchant appel au général de son ordre, et sa lettre parut dans la *Correspondance de Rome* du 11 juin 1870. Mais survint la guerre entre la France et la Prusse qui devint la préoccupation de tout le monde en Europe, et la lettre du P. Forner passa inaperçue.

Citons le résumé qu'en donne le *Tablet* :

VI. — « Le P. Emmanuel rapporte qu'un jour, visitant les néophytes avant leur emprisonnement (son humilité l'empêche d'indiquer la part importante qu'il a prise à leur conversion), il leur demanda s'ils pouvaient répondre de leur constance, et voici ce qu'ils lui dirent: « Nous ne croyons pas seulement par suite de vos instructions et de la lecture des livres que vous nous avez donnés, mais nous croyons parce que le Seigneur Jésus-Christ a daigné nous visiter et nous éclairer lui-même, et parce que la Sainte-Vierge en a fait autant. » Et ils ajoutèrent: « Comment serions-nous si facilement devenus chrétiens sans un tel miracle ? Le digne prêtre ne voulut pas exprimer ses doutes, par crainte de *scandaliser un de ces petits* [1]. Il désirait vivement connaître les visions et les révélations dont ils avaient parlé, mais il ne négligea pas de prendre les précautions nécessaires. Ayant assemblé ses frères et présidant lui-même la réunion, il examina et questionna les convertis séparément. Il les trouva unanimes à déclarer que, la première nuit où ils furent témoins d'une Apparition, ils avaient prié pendant plusieurs heures, et que le sommeil s'était emparé d'eux quand le Sauveur Jésus-Christ apparut à chacun d'eux en particulier.

« Ils furent éblouis par la lumière qui l'environnait, et leur effroi fut grand; mais l'un d'eux, prenant courage, dit : « Seigneur, puis-je parler ? » Il lui fut répondu : « *Parlez.* » Il demanda : « Qui êtes-vous, Sei-

[1] Matth. XVIII, 6.

prit courage et parla ; les autres répondirent, n excepter un seul : « Je l'ai vu aussi. » Dans utre occasion, la bienheureuse Vierge Marie se ıta à eux avec l'enfant Jésus dans ses bras et, le rant du doigt, répéta trois fois, d'une voix claire tincte : « *Mon fils Jésus-Christ que vous voyez vérité.* » Il y a beaucoup d'autres révélations eilleuses dont la réalité me paraît incontestable, 'ai quelque répugnance à les rapporter à cause crédules. J'ai gardé pour moi la moitié de ce que s, et je donne seulement le nécessaire. »

. — « Sur les quatorze chrétiens restés en prison, ue *le Tablet*, on en laissa sortir deux dont les ts et les amis gagnèrent les autorités par des pré- Abd-el-Karim Matar, qui avait été mis au secret e suspect d'être chrétien, tomba malade, et ses es, en offrant de l'argent et en donnant caution, rent de le ramener dans son village natal. Là, e il était forcé de garder le lit, les membres de nille se rassemblèrent autour de lui et le som-

que le courageux *Abd-el-Karim expira, premier martyr de la renaissance chrétienne.*

« Dans la nuit du Ramadan, les douze restés en prison furent envoyés secrètement, chargés de fers, d'abord à Beyrouth, puis au donjon de la forteresse des Dardanelles. Là, ils furent embarqués sur un bâtiment si mauvais et si délabré, qu'ils firent deux fois naufrage, à Rhodes et à Malte. Enfin, ils prirent terre à Tripoli, de Barbarie, puis furent confinés à Moutzouk, établissement turc fort éloigné de la régence. Leurs femmes et leurs enfants, au nombre de soixante-deux, furent laissés à Damas, où ils seraient morts de misère sans l'assistance des autres convertis et des franciscains de Terre-Sainte. Rien n'est plus touchant que la conduite de ces pauvres convertis : si l'un d'eux a quelque chose, il va aussitôt le vendre, et emploie l'argent au profit de la communauté, afin que tous ses frères puissent pourvoir un peu à leur subsistance. »

VIII.—Le terrible exemple des familles des Shadilis n'a pas arrêté le mouvement ; la persécution ne le fait jamais, et le sang des martyrs est toujours une semence de chrétiens. *Sanguis martyrum semen christianorum*, disait-on dans l'Église primitive. Mais maintenant les convertis procèdent d'une manière plus secrète. Ils s'abstiennent de réunions publiques, quoiqu'ils visitent dans l'occasion le Frère Dominique d'Avilet, père gardien du couvent de Terre-Sainte. Ils forment à présent une association organisée, avec des réunions privées, pour la prière en commun et les au-

tres précautions que doit prendre une société secrète. Le nombre des convertis s'est beaucoup accru. A la fin de 1869, il s'élevait à Damas à 500 personnes du sexe masculin ; en 1870, il s'est élevé à 4,100, et en 1871, on en compte 4,900, dont environ 700 ont été baptisés secrètement. »

Le mouvement se propage d'ailleurs et d'autres conversions de musulmans de Syrie sont signalées.

IX. — Terminons par le fait miraculeux qui suit : il est arrivé [1] à un de ces mêmes néophytes, jeune homme de vingt-trois ans, d'excellent caractère et appelé d'abord Ahmad-Esahár.

« Ce jeune homme, raconte le Père Emmanuel, était soldat de ligne, et il avait déjà vu le Seigneur et la Sainte-Vierge avec les autres néophytes. Se trouvant un jour dans la caserne avec les autres soldats, il s'était mis en prière dans un coin, lorsque tout-à-coup le Seigneur lui apparut et lui dit : « *Croyez-vous en moi ? Je suis Jésus-Christ.* » Le jeune homme répondit aussitôt comme l'aveugle-né de l'Evangile : « Seigneur, dès la première fois que je vous ai vu j'ai toujours cru en vous, » et ce disant, il l'adora. Le Seigneur ajouta : « *Vous ne resterez pas dans la milice, mais vous retournerez libre chez vous.* » « Et comment puis-je me délivrer ? » reprit le jeune homme. « *C'est moi qui y pourvoirai* » répondit le Seigneur, et la vision disparut. Le jeune homme, qui se trouvait dans un état semblable à l'extase, revient bientôt à lui-

[1] *Correspondance de Rome* du 11 juin 1870, lettre du Père Emmanuel Forner.

même et commence à crier par la caserne : « Jésus-Christ est le vrai Dieu ; » et cela sans discontinuer. Les soldats accourant l'accablent de reproches, lui couvrent la bouche de leurs mains, d'autres y mettent de la terre, et lui ne cesse de prêcher que Jésus-Christ est Dieu. Les soldats l'appellent fou et possédé ; ils le lient avec une grosse chaîne au cou, aux bras et aux pieds. Tandis que, plein de tranquillité, le néophyte se trouvait en cet état, Jésus-Christ lui apparaît de nouveau et lui dit : « *Rompez la chaîne* ». — « Et comment puis-je la rompre, puisqu'elle est de fer ? » Mais le Seigneur lui répète « *Rompez-la.* » Et il la brise aussitôt comme si elle eût été de cire.

« Les soldats le voyant libre et la chaîne rompue, en apportent une autre, et le prisonnier, s'étant laissé lier, la brise aussitôt comme la première. — Les officiers étonnés disent la chose au colonel. Celui-ci fait comparaître le jeune homme, l'accable de réprimandes, le menace, l'appelle fou et possédé. — Le jeune homme répond qu'il n'est point fou, mais chrétien. Après quoi le colonel commande qu'il soit enchaîné de nouveau, emprisonné et privé de nourriture. Mais le prisonnier brise une troisième chaîne, en brise une quatrième, et les soldats s'enfuient épouvantés. Les officiers supérieurs n'osent pas le molester davantage. Seulement, avant de le mettre en liberté, ils demandent des ordres à Constantinople, d'où l'on répond que le jeune homme doit venir devant l'autorité supérieure. Le néophyte est donc bientôt envoyé sous escorte et de nouveau libre, mais avec des menottes en bois. Arrivé, la nuit, à Diurat, village à trois heures de

Damas, il voit ouvrir la porte de la chambre et entrer la Sainte-Vierge qui brise elle-même ses menottes et le laisse libre, de sorte qu'il retourne seul et tranquillement à Damas où il se présente à l'autorité. Celle-ci le renvoie à Constantinople, mais cette fois libre et accompagné seulement de quelques soldats. Il arrive sans autre incident à Constantinople et il se présente au conseil militaire qui fait appeler des médecins. Or, sans qu'on sache pourquoi, on lui donne son congé absolu et, à cette heure, il vit libre chez lui. Voilà comment s'est accomplie la promesse ou la prédiction qui lui a été faite par Jésus-Christ.

« Je répète que je ne vous ai pas donné connaissance tout d'abord de ces faits intéressants et consolants, parce que je craignais toujours de me tomper en les admettant. Mais maintenant que j'ai pris des informations en interrogeant séparément les compagnons dudit jeune homme, et que j'ai trouvé l'uniformité dans le récit des témoins, je n'ai plus de doute sur ce qui est arrivé. Du reste, l'histoire de ce jeune homme est connue par tout Damas et les Turcs disent : « Voilà le soldat qui a brisé quatre chaînes. » Il y a même un militaire, son ancien commandant, qui, toutes les fois qu'il le rencontre, s'incline avec respect et le salue à plusieurs reprises en l'appelant *Sciekh Ahmad*, laquelle parole *Sciekh* est un titre d'honneur parmi les Turcs, mais le jeune homme y est insensible, il lui suffit d'être chrétien. »

X. — Ces faits consolants, racontés avec une entière confiance en la bonne foi de leurs correspondants par les journaux que nous avons cités, renferment probablement

quelques inexactitudes de détail, sur le chiffre des convertis par exemple, comme il résulte des informations des *Missions Catholiques*, Nos du 22 décembre 1871 et 28 juin 1872. On comprend aussi que la divulgation de ces conversions inouïes a rendu la position des néophytes et des chrétiens de l'Orient de plus en plus difficile au milieu du fanatisme musulman.

Prions donc afin que les miséricordieux desseins de Dieu sur ces contrées parviennent à rendre à la lumière de la foi cet antique berceau du Christianisme, sans que l'Occident, aujourd'hui si coupable, soit menacé de tomber à son tour dans le chaos de l'erreur et de la barbarie.

CHAPITRE VII.

LE PRODIGE DES SAINTES HOSTIES DE LARCHE, AU DIOCÈSE DE TULLE.

(1871-1872.)

I. Nombreuses manifestations de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement, à Larche. — II. Particularités des cinq premières. — III. Le 7 septembre 1871, la Sainte Hostie apparaît comme *une chair vivante*. — IV. Impressions laissées par le prodige.

I. — Comme aux jours les plus solennels de l'histoire de l'Église, les signes prophétiques se multiplient autour de nous avec une profusion et une évidence ca-

bles d'ouvrir les yeux de ceux même qui ne veulent point voir. Il est touchant surtout d'apprendre que Notre-Seigneur continue de nous avertir par des prodiges dans la sainte Eucharistie. Nous pourrions citer ici plusieurs manifestations de ce genre arrivées tout récemment; mais les renseignements nous manquent trop sur quelques unes et nous devons pour le moment nous borner au prodige des saintes Hosties qui s'est renouvelé un grand nombre de fois dans l'église paroissiale de la petite ville de Larche, au diocèse de Tulle, depuis le mois d'août 1871 jusqu'au mois d'avril dernier.

« Les événements extraordinaires qui ont eu lieu dans mon église, nous écrit M. l'abbé Loubignac, curé de Larche, m'ont tellement stupéfié que j'ai été constamment malade depuis lors, et j'en demeure encore tout étourdi. Aussi je suis absolument incapable d'en rédiger convenablement les détails circonstanciés que vous me demandez. Mais un de mes plus intimes amis M. l'abbé M...a écrit une lettre qui renferme les faits les plus essentiels racontés très-fidèlement. Cette lettre est, je crois, datée du 23 octobre 1871. Pour compléter le récit que fait cette lettre des événements en question, il me semble qu'il suffira d'ajouter qu'*ils se sont renouvelés depuis octobre* 1871, *selon l'affirmation de plusieurs de mes bons paroissiens qui en ont été les témoins, au moins une dizaine de fois, tantôt à l'entrée de la nuit à la bénédiction du soir, tantôt à Vêpres, au grand jour.* — Mais il y a déjà deux mois qu'il n'y a plus eu aucune apparition de ce genre. Mon émotion et mon épouvante, dont probablement je ne

serai jamais délivré, m'ont empêché de prendre note soit du nombre de fois que les nouvelles apparitions ont eu lieu depuis octobre 1871, soit de leur date... Il vous suffira de demander la copie exacte de la lettre de M. M... pour qu'elle vous soit envoyée immédiatement...»

II. La lettre du 23 octobre 1871 à laquelle nous renvoie le vénérable curé de Larche, nous avait déjà été discrétement communiquée par son auteur en une copie autographiée. Nous allons aonc en extraire textuellement les principaux passages.

« Cinq manifestations ou apparitions ont eu lieu, jusqu'à ce jour, dans l'humble église de la petite ville de Larche (chef-lieu de canton de la Corrèze) : la première, le jeudi, 17 août dernier ; la deuxième, le jeudi, 31 août ; la troisième, le dimanche, 3 septembre ; la quatrième, le jeudi, 7 septembre, veille de la Nativité ; la cinquième, le dimanche, 1er octobre : les quatre premières entre Notre-Dame d'août et Notre-Dame de septembre, la cinquième, le dimanche du Saint-Rosaire. Les trois premières et la cinquième ont été semblables entre elles et bien différentes de la quatrième; les unes, celles du dimanche, se sont produites en plein jour ; les autres, celles du jeudi, à l'entrée de la nuit.

« La première a eu lieu à la bénédiction du Saint-Sacrement qui se donne tous les jeudis, voici comment: M. le Curé monte à l'autel et sort du tabernacle l'ostensoir avec le Saint-Sacrement. A sa grande surprise, l'Hostie lui paraît comme transparente et d'une telle diversité de nuances qu'il conçoit de prime-abord la

crainte que les saintes espèces n'aient pas été renouvelées à temps et se soient altérées. Sous l'empire de cette préoccupation, il descend et encense ; mais, vue de la première marche de l'autel, l'Hostie le frappe de plus en plus : sa couleur est ravissante, indéfinissable, ou plutôt ce n'est pas une couleur ; l'aurore et le lever du soleil, selon l'expression de M. le Curé, peuvent seuls en donner quelque idée : l'Hostie brille d'un merveilleux éclat et rayonne, avec des rayons toutefois moins prolongés que ceux de l'ostensoir.

« N'en voulant pas croire ses yeux et craignant d'être le jouet d'une illusion, M. le Curé dit tout bas, en le touchant du coude, à l'enfant de chœur qui était à sa droite et lui présentait l'encensoir : « Regardez l'Hostie. » L'enfant regarde et, au même instant, levant et agitant les mains, il s'écrie tout enthousiasmé : « Eh !... Que c'est joli !... » Son émotion se communique comme l'étincelle aux sept ou huit enfants de chœur qui assistent l'officiant, au point que celui-ci croit devoir les rappeler au calme et au silence. Au second encensement, avant la strophe *Genitori genitoque*, le même enfant, encore hors de lui-même, dit vivement au sacristain qui présente la chape : « Regardez, regardez... » Ce dernier, attribuant l'agitation des enfants à leur légèreté et la prenant pour de la dissipation, regarde à peine et trop haut, et ne remarque rien. Mais les deux Sœurs de l'école et un certain nombre d'autres personnes voient.

« Rentrés à la sacristie, les enfants de chœur entourent M. le Curé, lui disant : « M. le Curé, c'est un miracle ! c'est un miracle !... » Ils n'eurent de lui que

cette réponse : « Ne vous préoccupez pas de ce que vous « croyez avoir vu ;... il n'y a pas lieu d'en parler... « Taisez-vous. »

« Les deuxième, troisième et cinquième manifestations furent, comme je l'ai déjà dit, semblables en tout à la première. Les enfants voient comme M. le Curé ; même agitation de leur part, quoique moins bruyante. A chaque apparition nouvelle, le premier qui la remarque, avertit les autres en disant : « Ça y est. » Malgré les recommandations de M. le Curé, ils n'ont pu s'empêcher de publier ce qu'ils ont vu, et, à chaque fois, un plus grand nombre de personnes voient, s'émeuvent et contribuent à répandre la nouvelle dans les environs et au loin. De Brive, de Terrasson, de Périgueux même on arrive aux bénédictions de Larche. On s'informe de toutes parts ; on veut savoir à quoi s'en tenir ; M. le curé reçoit plus de deux cents lettres.

« Notons, avant d'aller plus loin, une particularité qui s'est invariablement produite à toutes les manifestations, à la quatrième, dont nous parlerons bientôt, comme aux autres. Sur l'Hostie, regardée de près, se voit l'empreinte du crucifix qui en mesure de haut en en bas tout le diamètre (63 millim.). Ce crucifix n'a joué qu'un rôle effacé dans ces manifestations : il se confondait, à distance, par la teinte et les autres apparences extraordinaires, avec la partie principale de l'Hostie. Mais, à partir de la hauteur des genoux et s'appuyant sur eux, se dessinait jusqu'au pied de la croix, sous la blancheur et la physionomie habituelle du pain d'autel, comme la silhouette du corps de la Sainte-Vierge debout (on croyait du moins que c'était elle)

et enveloppée d'un manteau qui recouvrait le corps et les bras. »

III. — « La quatrieme et principale manifestation, qui s'est produite le 7 septembre, est celle qui a eu le plus de publicité et de retentissement. M. le Curé, en exposant le Saint-Sacrement, a été *tout abasourdi et effrayé*, ce sont ses expressions, de voir l'Hostie rouge de sang ou plutôt de chair et, cette fois, d'une teinte mate et sans rayonnement. Malgré son extrême émotion, il a pu descendre et encenser. Mais l'*O Salutaris* chanté, ne se possédant plus et craignant toujours quelque illusion, il est remonté à l'autel et s'adressant aux fidèles : « Mes frères, leur a-t-il dit, je n'y « tiens plus... Voilà la quatrième fois que je crois « voir des choses extraordinaires dans l'Hostie. Sont-« ce mes yeux qui me trompent ?.. Je vous prie, mes-« sieurs (il s'était tourné vers les cinq ou six bourgeois « qui étaient au banc d'œuvre), de venir voir par vous-« mêmes ce qui en est. Si quelqu'un de vous ne voit « pas absolument ce que je vois, je croirai que je me « trompe ». — Là-dessus non seulement ces cinq ou six messieurs, mais tous ceux de l'assistance qui voulurent, c'est-à-dire au moins deux à trois cents personnes sur cinq cents que pouvait contenir l'Église, qui était entièrement pleine, purent s'approcher et constater de très-près ce qui d'ailleurs se distinguait parfaitement de toutes les parties de l'Église, à savoir : *l'Hostie ressemblant à de la chair mince et vivante, dont les deux faces étaient rosées comme la joue d'un enfant de trois ans*, ou mieux toujours selon la pensée

ou l'expression de M. le Curé, *la Sainte Hostie ayant l'apparence d'un être vivant sous la forme d'une hostie.*

« Ce mouvement de va-et-vient dans l'Église se fit sans désordre réel ; seulement, la foule, sensiblement émue mais dominée par le respect, pleurait et sanglotait ; M. le Curé pleurait aussi et se soutenait à peine. Il s'était mis à la discrétion du public qui en usa largement pour examiner, durant plus d'une heure, l'ostensoir et l'Hostie sous tous les aspects. La bénédiction donnée, trois ou quatre des messieurs restèrent, afin de poursuivre plus minutieusement encore leur examen avec M. le Curé qui se prêtait à tout. Ils passèrent d'abord un quart-d'heure à la sacristie à considérer des hosties non consacrées, pour s'assurer qu'elles ne renfermaient aucun principe de coloration. Puis, les cierges éteints excepté un, l'ostensoir fut placé dans le fond du tabernacle et successivement des deux faces, devant et derrière la lumière et dans toutes sortes de positions, et le phénomène se continuait toujours le même. Enfin la confrontation, sous tous les aspects et dans les mêmes positions, d'une hostie non consacrée avec celle de l'ostensoir, acheva de convaincre ces messieurs que le phénomène était inexplicable naturellement. Sept ou huit dames et demoiselles qui se présentèrent plus tard, purent obtenir qu'on leur rouvrît l'église et le tabernacle et constater les mêmes choses.

« Remarquez que les cinq manifestations ou apparitions ont eu lieu sur trois Hosties différentes : une seulement sur la première qui fut consommée trois

jours après, le 20 août; les trois suivantes sur la deuxième qui, après quelques hésitations de M. le Curé, fut consommée vers le 15 septembre; et la dernière sur la troisième. »

IV « — Je dois vous parler encore des impressions de M. le Curé de Larche pendant et à la suite de ces événements. Il passa tour à tour par l'étonnement, l'admiration, la crainte, l'espérance. Mais le sentiment qui, dès le début et jusqu'à la fin, a dominé les autres, a été un sentiment de crainte, d'effroi : de là la pensée dont il ne peut se défendre, que nous sommes menacés de terribles épreuves,.. la privation du sommeil pendant un mois,.. ses vives et continuelles appréhensions, surtout quand il ouvre le tabernacle... Il suppose qu'il y aura d'autres apparitions et semble tout à la fois les redouter et les désirer.

« Quant aux faits en eux-mêmes et à leurs circonstances tels que je viens de les relater, il les regarde comme incontestables... « Pour ce qui est de la qualification à donner à ces faits si extraordinaires, M. le Curé dit ne pas connaître assez les lois de la physique, en particulier la théorie de la lumière, pour juger que ce qui s'est passé n'est pas selon ces lois. Ne peut-on pas croire, se demande-t-il, que la réverbération, la réfraction, la concentration, l'absorption de la lumière ont pu produire, d'après les lois de la physique, ces effets quelque étranges qu'ils paraissent ?... Cependant il est facile de comprendre, à l'émotion extrême qu'il éprouve l'orsqu'on lui en parle, qu'il croit au miracle. Il n'affirme pas, il ne prononce pas i ne juge pas, mais

il croit simplement, sans donner sa croyance comme une certitude.

« Vous verrez là, comme moi, je pense, la prudence peut-être excessive du bon prêtre, qui craint de devancer les jugements de l'Église, aux prises avec son intime et visible conviction. »

Puissions-nous obtenir de M. le Curé de Larche, malgré la profonde émotion qui pèse toujours sur lui, quelques nouveaux renseignements, relatifs aux dernières manifestations du prodige ! Nous les relaterons à la fin de l'ouvrage pour la plus grande édification de nos lecteurs. Nous ne pouvons que répéter ici l'exclamation de ce vénérable prêtre, après avoir assuré son ami, le 4 novembre 1871, de l'exactitude de son récit : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Ayez pitié de nous ! »

LIVRE DEUXIEME.

SIGNES ET APPARITIONS PROPHÉTIQUES DE LA SAINTE-VIERGE.

CHAPITRE I.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE.

(Septembre 1830.)

I. Marie, la Reine de nos combats présents. — II. Origine de la Médaille miraculeuse. — III. Marie la recommande en personne. — IV. Tactique à observer par les *Médaillés* de Marie. —V. Un mot de commentaire.— VI. Fruits merveilleux de la Médaille miraculeuse.

I. — Jamais, depuis l'ère des persécutions, la Sainte Église n'a été en butte à une guerre aussi terrible que celle dont la catholicité tout entière soutient en ce moment les suprêmes assauts. Sur ce champ de bataille, vaste comme le monde, où depuis tout un siècle se poursuit cette lutte à mort, est-il étonnant de voir se produire jusqu'à la prodigalité, les signes et les apparitions de la Mère du Christ ?

Et c'est la France, la fille aînée ou plutôt l'enfant prodigue de l'Église, qui est le théâtre préféré de l'intervention de Marie ! O bonté divine !

Et c'est au moment même où la Révolution croit son triomphe assuré, en 1830, c'est en face de son trône fastueux, à Paris même, que nous apparaîtra la Médaille miraculeuse... mais confiée aux nobles mains d'une Fille de la Charité, d'une sœur de Saint-Vincent de Paul !

II.— « Dans le courant du mois de septembre 1830, raconte l'historien officiel du prodige [1], une jeune sœur du noviciat des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul (encore en vie aujourd'hui, nous dit-on), avait vu, pendant l'oraison, un tableau représentant la Sainte-Vierge, telle qu'on la dépeint communément sous le titre d'Immaculée, en pied, revêtue d'une robe blanche et d'un manteau de couleur bleu argenté, avec un voile aurore, les bras entr'ouverts et étendus vers la terre. Ses mains étaient chargées de diamants d'où s'échappaient, comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant, qui se dirigeaient sur le globe, et avec plus d'abondance sur un certain point. La Sœur entendit en même temps une voix qui lui disait : « *Ces rayons sont le symbole des grâces que* « *Marie obtient aux hommes ; et le point du globe sur* « *lequel ils découlentle plus abondamment, c'est la*

[1] *Notice sur l'origine et les effets de Médaille miraculeuse* etc., par M***, prêtre de la Congrégation de la Mission de Saint-Lazare, 8e edit., Paris 1842. pages 27 à 32. — L'auteur est le directeur même de la novice dont il s'agit.

« *France.* » Autour du tableau elle lut l'invocation suivante, écrite en caractères d'or : *O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous !* Quelques moments après, le tableau se retourna, et sur le revers, elle vit la lettre M, surmontée d'une petite croix, et au-dessous les saints Cœurs de Jésus et de Marie. L'ayant considéré attentivement, la novice entendit de nouveau la même voix qui lui ajouta : « *Il* « *faut faire frapper une Médaille sur ce modèle, et les* « *personnes qui la porteront indulgenciée et qui fe-* « *ront avec piété cette courte prière, jouiront d'une* « *protection spéciale de la Mère de Dieu.* »

« La novice vint, dès le lendemain, me faire part de cette vision, que je regardai comme un pur effet de son imagination, et me contentai de lui dire quelques mots sur la véritable manière d'honorer Marie et de nous assurer sa protection, en imitant ses vertus. Elle se retira sans s'inquiéter et sans s'occuper davantage de sa vision. Six ou sept mois après, la vision s'étant réitérée de la même manière, la Sœur crut encore devoir m'en rendre compte ; mais je n'y attachai pas plus d'importance que la première fois, et la congédiai de même.

« Enfin, après un autre intervalle de quelques mois, elle vit et entendit les mêmes choses ; mais la voix ajouta que *la Sainte-Vierge n'était pas contente de ce qu'on négligeait ainsi de faire frapper la Médaille.*

« Cette fois, sans cependant le manifester, j'y fis plus d'attention, par la crainte surtout de déplaire à celle que l'Église nomme à si juste titre le *Refuge des pécheurs* ; d'un autre côté, toujours dominé par cette

pensée que ce pouvait être une illusion et le pur effet de son imagination trompée, je n'en fis bientôt plus aucun cas. Plusieurs semaines s'étaient passées ainsi, lorsque j'eus occasion de voir Mgr l'Archevêque ; la conversation nous donna lieu de raconter tous ces détails au vénérable prélat, qui nous dit ne voir aucun inconvénient à la confection de cette Médaille, vu surtout qu'elle n'offrait rien d'opposé à la foi de l'Eglise ; qu'au contraire, tout y était très-conforme à la piété des fidèles envers la très-Sainte-Vierge ; que par conséquent elle ne pouvait que contribuer à la faire honorer et qu'il désirait en avoir une des premières. Dès lors je me déterminai à la faire frapper.

« Mais les ravages du choléra-morbus ayant multiplié les fonctions de mon ministère, j'en ajournai l'exécution jusqu'en juin 1832, époque où elle fut frappée selon le modèle dont il est parlé ci-dessus.

« Nous ferons observer ici qu'un jour où la novice était à réfléchir s'il ne convenait pas de mettre quelques paroles sur le revers de la Médaille, comme il y en avait de l'autre côté, la voix lui dit, que le monogramme de la Sainte-Vierge, la croix et les deux cœurs, en disaient assez à l'âme chrétienne. »

III. — L'historien ajoute ici la relation de deux autres visions au sujet de cette même Médaille, visions dont plus tard fut favorisée, en Suisse, une Religieuse déjà prévenue de beaucoup d'autres grâces extraordinaires. Cette relation achève de mettre en lumière les desseins du Ciel touchant l'usage de ce signe de salut. Nous la reproduisons donc tout au long.

« Le 17 août 1835, premier jour de sa retraite, cette Religieuse fut comme ravie après la sainte Communion et vit Notre-Seigneur assis sur un trône de gloire, tenant en main un glaive. « Où vas-tu, et que cherches-tu, lui demanda-t-il ? — O Jésus ! lui répondit-elle, je vais à vous, et c'est vous seul que je cherche. — Où me cherches-tu, en quoi et par qui ? — Seigneur, c'est en moi que je vous cherche, dans votre sainte volonté et par Marie. » Ici Notre-Seigneur disparut, et la Religieuse, revenue à elle-même, réfléchissait sur les paroles du Sauveur, lorsque lui apparut la très-Sainte-Vierge toute resplendissante et toute débonnaire. Elle tenait en main une Médaille où était gravée son effigie avec l'inscription : *O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Et des faisceaux de rayons sortaient de ses mains. « *Ces rayons*, lui dit Marie, *sont le symbole des grâces que j'obtiens aux hommes.* » Et elle retourna la Médaille où la Religieuse vit la lettre M surmontée d'une petite croix, et au bas les saints Cœurs de Jésus et de Marie. « *Porte cette Médaille*, lui dit alors la Reine des Cieux, *et tu jouiras de ma protection toute spéciale : aie soin que tous ceux qui se trouvent dans quelque besoin la portent aussi, qu'on s'efforce de la leur procurer... Prépare-toi, car je te la mettrai moi-même à la fête de mon bien-aimé serviteur Bernard; aujourd'hui je la laisse dans tes mains.* » La Sainte-Vierge lui reprocha ensuite d'avoir laissé égarer cette Médaille et de ne s'être pas mise en peine de la chercher.

La religieuse avoua en effet qu'elle lui avait été

donnée dans le mois de juillet, et que, l'ayant perdue, elle n'avait point pensé à la chercher, parce qu'elle l'avait regardée comme une médaille ordinaire, ne connaissant nullement ni son origine, ni ses effets avant cette vision ; ce que le supérieur de la communauté atteste et certifie lui-même... La très-Sainte-Vierge remplit sa promesse, et le 20 du même mois, fête de saint Bernard, elle lui mit au cou la Médaille qu'elle lui avait déjà mise entre les mains. Il lui fut recommandé en même temps de la porter avec respect, d'en réciter souvent l'Invocation et de s'appliquer à la pratique des vertus de l'Immaculée Marie. »

IV. — « Pendant sa retraire (août 1836), elle vit tous les jours la Médaille comme suspendue dans les airs. D'abord elle lui apparaissait très-élevée, brillante par moments comme le soleil, et puis, comme l'or pur ; ensuite, moins haute, et seulement comme en argent; enfin, fort près de terre, et simplement comme en cuivre. La Religieuse était dans l'admiration, sans cependant comprendre ce que signifiait la représentation de ces diverses Médailles, jusqu'à ce que, pendant l'office des vêpres, elle en reçut l'explication. Une voix pleine de douceur, qu'elle ne put pas reconnaître, lui demanda quelle était celle des Médailles qu'elle préférait ? Elle répondit que c'était la plus brillante; et la même voix, la félicitant du choix qu'elle avait fait, lui dit que la Médaille brillante comme le soleil est celle des chrétiens fidèles qui, en la portant, honorent parfaitement Marie, et contribuent à procurer sa gloire ; que la Médaille en or est

elle des personnes pieuses qui ont une dévotion tendre et filiale envers Marie, mais dans le cœur de qui elle est renfermée, sans qu'elles contribuent beaucoup à faire honorer cette divine Mère ; que la Médaille en argent est celle de toutes les personnes qui la portent avec respect et dévotion, mais qui manquent parfois de constance et de générosité dans l'imitation des vertus de Marie ; et qu'enfin la Médaille qui lui a apparu comme en cuivre, est celle de quiconque, se contentant de lui adresser des prières, sans se mettre en peine de marcher sur ses traces, demeure ainsi tristement attaché à la terre. La même voix ajouta encore que, comme il y a cependant une espèce d'union particulière entre ces diverses personnes marquées, pour ainsi parler, du sceau précieux de Marie Immaculée, *elles doivent toutes s'entr'aider mutuellement d'une manière toute spéciale par la prière*, afin que, par ce puissant secours, les troisièmes puissent relever les dernières, les secondes soutenir les troisièmes, et que les premières attirent ainsi heureusement toutes les autres.

« Ces détails nous ont été communiqués de l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, à Einsideln, si renommée et si connue, tant par les grandes vertus de ses fervents religieux, que par le concours immense de fidèles qui s'y rendent de tous les pays en pèlerinage. »

V.—On vient de l'entendre, c'est Marie elle-même, la Mère de grâce et de miséricorde qui explique le signe nouveau adressé au monde entier, mais plus spé-

cialement à la France : elle veut, dans le combat qui redouble, *nous couvrir de cette Médaille comme du bouclier de sa protection toute spéciale;* elle insiste pour *qu'on ait soin que tous ceux qui sont dans la peine, portent cette Médaille;* elle demande qu'*on s'efforce même de la leur procurer*. Remarquons enfin combien *Celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille*, recommande à ses *fidèles médaillés*, qu'on nous passe le mot, de ne point marcher isolés au combat, mais de serrer leurs rangs, de se venir mutuellement en aide par la prière, afin que tous avancent, traversent les lignes ennemies et arrivent au ciel couverts des lauriers de ses parfaits serviteurs.

VI. — L'espace nous manque pour redire la diffusion inouïe, vraiment merveilleuse de la Médaille miraculeuse, répandue depuis quarante ans en nombre infini; pour énumérer seulement les guérisons, les conversions, les prodiges de tout genre opérés sous cette égide de la Reine conçue sans péché ; pour compter les confréries innombrables rangées autour de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires avec la Médaille miraculeuse pour signe de ralliement et de triomphe; enfin, pour faire voir combien le saint usage de la Médaille a contribué à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, premier bulletin de la victoire suprême qui doit se gagner en nos jours d'immense labeur contre Satan et sa tourbe révolutionnaire, par les bataillons invincibles des croyants de Marie !...

Et parmi tous ces trophées de la Médaille miraculeuse, quelle conquête que celle du 20 janvier 1842

à Marie apparut, à Rome, à l'obstiné Ratisbone et le terrassa, comme Saül sur le chemin de Damas rendant les armes au Christ immortel!

O Marie! conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!

CHAPITRE II.

APPARITION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

(19 septembre 1846)

I. Importance du fait merveilleux de la Salette. — II. La Sainte Montagne. — III. Les deux bergers Maximin et Mélanie. — IV. Prodige de l'Apparition. — V. Extérieur de Notre-Dame de la Salette. — VI. Elle se plaint des iniquités du monde, principalement du blasphème et de la profanation du dimanche, causes de grandes calamités. — VII. Secret donné aux enfants, et exhortation à une vie meilleure. — VIII. *Vous le ferez passer à tout mon peuple.* — IX. Premiers détails sur le double secret. — X. Extrait du secret de Mélanie communiqué par celle-ci, en 1870. — XI. Deux de ses lettres à sa mère en parlent aussi. — XII. Autres lettres bien caractéristiques. — XIII. Un mot du secret de Maximin. — XIV. Nouvelle Apparition de Notre-Dame de la Salette, en Lorraine, le 9 novembre 1870. — XV. Ses derniers avertissements, du 19 décembre 1870 et du 19 janvier 1871. — XVI. Ensemble des preuves de l'Apparition. — XVII. La fontaine miraculeuse. — XVIII. Le débordement du mal. — XIX. Les châtiments annoncés ne se vérifient que trop.

I. — Après le touchant appel fait par le moyen de la Médaille miraculeuse à tant d'âmes tièdes ou com-

plètement infidèles de notre siècle, la Reine de miséricorde voulut apparaître elle-même parmi nous par une suite de manifestations merveilleuses, presque sans exemple dans les annales de l'Église. C'est moins la Souveraine du monde que l'humble Servante du Seigneur et le Refuge des pécheurs qui vient courir après la brebis égarée et l'arracher aux vengeances célestes de jour en jour plus menaçantes : larmes, prières, remontrances, révélations des calamités futures, la divine bergère n'épargne rien pour nous rattacher à sa houlette bénie.

Mais son Apparition aux enfants de la Salette doit tout d'abord attirer notre attention. » Cet événement si prodigieux, dit le père Huguet [1], ouvre le grand siècle de Marie : il confirme cette vérité enseignée par saint Bernard que DANS L'ÉGLISE TOUT SE FAIT PAR MARIE ET RIEN SANS MARIE, *omnia nobis voluit habere per Mariam*, car elle est la médiatrice auprès de Jésus, le Médiateur divin et absolu par son droit de nature. Pour nous, continue le père Huguet, nous ne cessons d'avoir les yeux sur la montagne sainte d'où nous viendra le secours ; espérons qu'il descendra de là des hommes tels que les décrit, d'après saint Vincent Ferrier, le vénérable Grignon de Montfort dans son *Traité de la vraie dévotion à la très-Sainte-Vierge*. »

II. — La sainte Montagne de la Salette, située dans le Dauphiné, à environ soixante-dix kilomètres de Gre-

[1] *Notre-Dame de la Salette mieux connue*, I. p. 19, éd. 1857.

noble, appartient à la chaîne des Alpes. On y arrive ordinairement par le bourg de Corps où passe la route qui met le chef-lieu du département de l'Isère en communication avec Gap et le midi de la France. Au nord du bourg s'ouvre une gorge pittoresque, par laquelle on atteint, après une heure de marche, la commune de la Salette, formée de douze hameaux épars çà et là sur le versant des montagnes. En avançant toujours plus haut, le pèlerin rencontre encore quelques forêts de sapins et de hêtres entrecoupées de prairies. Puis les premiers sommets, qui limitent le tableau, n'étalent plus que des pâturages où, durant la belle saison, errent les troupeaux.

Au nord de la Salette, un de ces sommets se fait remarquer par sa croupe arrondie, recouverte en été d'une riche verdure et surmontée aujourd'hui d'une grande croix : c'est le *Mont sous les Baisses*, c'est la Sainte Montagne. L'air y circule en liberté, à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; on y chercherait en vain un arbre ou même un arbuste, bien loin à la ronde. Sur ce plateau, éloigné de cinq kilomètres de la Salette, et si longtemps désert, s'élève maintenant, entre deux couvents, un splendide sanctuaire, en éternel souvenir de l'Apparition du 19 septembre 1846 [1].

[1] Nous empruntons les détails de ce chapitre à la *notice historique*, par le P. J. Berthier approuvée, par Mgr de Grenoble, et à *Notre-Dame de la Salette mieux connue*, par le P. Huguet, ainsi qu'aux différents écrits sur *les secrets de la Salette*, par M. Girard, Rédacteur de la *Terre-Sainte*, de Grenoble.

III. — Or, en ce jour-là, deux petits bergers, inconnus l'un à l'autre jusque la veille, s'étaient rendus avec leurs vaches sur la montagne, où ils arrivèrent de bonne heure. Remarquons que c'était le samedi des quatre-temps de septembre, et la veille de la Fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le plus jeune des enfants, Pierre-Maximin Giraud avait à peine onze ans; Françoise-Mélanie Calvat-Mathieu allait en avoir quinze : l'un et l'autre sans aucune éducation et d'une ignorance profonde, savaient à peine faire le signe de la Croix; mais, d'un caractère tout-à-fait différent de celui de Maximin, léger et inconstant, Mélanie était timide et sauvage, mais pieuse autant que le permettait l'état d'abandon où elle avait vécu jusque-là.

Vers onze heures ils menèrent boire leurs vaches à la *Fontaine des bêtes*. Puis, bientôt après, entendant la cloche de l'Angelus, ils montèrent le long du ruisseau de la Sezia qui coule dans le ravin voisin, et prirent leur frugal repas près d'une fontaine tarie, à une vingtaine de pas au-dessous du plateau ; ils finirent par s'endormir non loin de là, à quelques pas l'un de l'autre.

Vers deux heures et demie, Mélanie, réveillée la première, appela Maximin pour aller à la découverte de leurs vaches.

Arrivés sur le plateau, ils les aperçoivent couchées sur le versant de la montagne voisine. Alors ils redescendent pour reprendre leurs sacs qu'ils avaient laissés à côté de la fontaine desséchée. Mélanie marchait la première.

IV. — Tout-à-coup elle aperçoit devant elle une clarté éblouissante. Cette lumière merveilleuse remplit le ravin et fait pâlir celle du soleil, qui brille cependant en ce moment du plus vif éclat. « Viens, dit-elle à Maximin, viens vite voir cette clarté là-bas. » Et le berger d'accourir aussitôt et de découvrir la clarté.

A ce moment la lumière s'entr'ouvre et laisse voir aux deux enfants une *Belle Dame*, environnée de gloire, mais dans l'attitude d'une profonde tristesse. Elle est assise sur une pierre, les pieds dans le lit desséché de la fontaine intermittente, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains. Puis elle écarte les mains et son visage paraît baigné de larmes, mais ces larmes sont brillantes; elles ne tombent pas à terre, elles disparaissent comme des étincelles de feu.

C'est l'heure des premières vêpres de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et l'Église chante en ce moment par toute la terre : *O quam tristis et afflicta Fuit illa benedicta Mater unigeniti !* OH ! QU'ELLE EST TRISTE ET DÉSOLÉE, LA MÈRE BÉNIE DU FILS UNIQUE DE DIEU !

V. — Recueillons avec un respect plein de religion tous les détails de cette manifestation de la Reine des Cieux. La lumière qui l'environnait, rayonnait à trois ou quatre mètres autour d'elle. Cette clarté, disent les deux témoins, était plus brillante que celle du soleil, mais d'une autre couleur. C'est elle qui, prenant des formes diverses, servait de vêtement à l'incomparable Vierge.

Le front de la céleste Messagère était ceint d'une couronne de roses étincelantes et d'un brillant diadème. Sa robe, d'une coupe très-simple, était d'une blancheur éblouissante. Un modeste fichu, également orné de roses en guirlandes, recouvrait sa poitrine. Enfin d'autres roses d'une beauté incomparable et de différentes couleurs rehaussaient sa blanche chaussure. Deux chaînes pendaient de son cou devant elle : l'une, plus grande, figurait sans doute le poids de nos iniquités sur son Cœur de mère; l'autre, plus petite, portait une croix ornée d'un Christ, éblouissant de clarté. A droite de la croix étaient des tenailles, et à gauche un marteau qui semblaient ne tenir à rien. La Sainte-Vierge avait devant elle un tablier, comme une humble servante. Mais tout était lumière. Ses cheveux n'étaient point apparents ; une sorte de guimpe lui voilait aussi le cou ; et ses mains, pendant tout le temps de son entretien avec les bergers, demeurèrent recouvertes par les longues manches de sa robe. C'est bien là l'auguste Reine des Cieux environnée de gloire, et en même temps la Vierge humble et modeste de Nazareth qui vient, en se montrant à nous, nous prêcher la simplicité chrétienne, en haine des modes insensées d'aujourd'hui.

La Mère sans tache ne permit pas que Maximin pût contempler son visage. Les rayons d'une lumière éblouissante qui en jaillissaient, ont dérobé aux regards du jeune garçon, la virginale beauté qui ravit l'œil des anges. Seule, Mélanie fut admise à contempler les traits de l'Apparition : elle a lu dans ces traits bénis l'expression d'une maternelle tendresse et d'une pro-

fonde douleur, elle a vu couler les pleurs de Celle qui ne connaît plus sans doute les tristesses de cet exil, mais qui, venant sur la terre, a dû parler le langage de la terre et se servir de l'éloquence des larmes pour mieux nous faire comprendre que nous devons enfin pleurer nos péchés et fuir les vaines joies du monde.

« Pendant tout le temps que la *Belle Dame* nous a parlé, a dit en effet la jeune bergère, elle n'a cessé de pleurer. Ses larmes s'évanouissaient dans la lumière sans tomber jusqu'à terre. Elles ruisselaient plus abondamment, tandis que la Sainte-Vierge annonçait les maux qui menacent les hommes, s'ils refusent de se convertir. »

La voix de Marie était d'une douceur telle que les mélodies les plus suaves de la terre n'en peuvent donner une idée. Aussi les deux enfants recueillirents-ils avec avidité toutes ses paroles, alors qu'ils n'en comprenaient pas le sens. Heureux nous-mêmes, si nous sommes touchés de ces accents maternels où nous sont donnés de si salutaires enseignements !

VI. — A l'aspect de la merveilleuse Dame ainsi plongée dans les larmes, Mélanie fut saisie de frayeur. « Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, » et elle laissa tomber son bâton. Maximin, effrayé lui-même, garda le sien pour se défendre et engagea la bergère à faire de même.

Mais voici que la Belle Dame se lève, croise les mains devant elle et, d'une voix douce et caressante comme une harmonie du ciel : « *Avancez, mes en-* « *fants,* » dit-elle, « *ne craignez pas ; venez, je suis* « *ici pour vous annoncer une grande nouvelle.* »

En même temps elle s'avance vers l'endroit où les enfants s'étaient endormis, à trois mètres et demi de la fontaine. Les deux bergers, pleinement rassurés par ses encouragements maternels, s'empressent de leur côté à sa rencontre et vont se placer tout près d'elle, Mélanie à sa droite, Maximin à sa gauche, mais devant l'Apparition et dans la lumière qui rayonne autour d'elle.

« *Si mon peuple ne veut pas se soumettre,* » dit alors la divine Messagère en continuant à verser des larmes, « *je suis forcée de laisser aller le bras de mon* « *Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus* « *le retenir.*

« *Depuis le temps que je souffre pour vous autres !* « *Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas,* « *je suis chargée de le prier sans cesse pour vous au-* « *tres qui n'en faites pas de cas. Vous aurez beau* « *prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récom-* « *penser la peine que j'ai prise pour vous autres.* »

Et parlant au nom du Très-Haut lui-même : « JE « VOUS AI DONNÉ, » continue Marie, « SIX JOURS POUR « TRAVAILLER, JE ME SUIS RÉSERVÉ LE SEPTIÈME, ET « L'ON NE VEUT PAS ME L'ACCORDER ! *Voilà,* » ajoute la « Mère de Dieu, « *ce qui appesantit tant le bras de* « *mon Fils.*

« *Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas* « *jurer sans y mettre le nom de mon Fils.*

« *Ce sont les deux choses qui appesantissent tant* « *le bras de mon Fils.*

« *Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous* « *autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par*

la récolte des pommes de terre ; vous n'en avez pas fait de cas. C'est au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils au milieu. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël il n'y en aura plus. »

Mélanie, ne comprenant pas le mot de pomme de terre qu'on appelle truffe dans la contrée, interroge en ce moment, du regard, Maximin là-dessus.

« *Ah ! vous ne comprenez pas bien le français,* » dit la Belle Dame avec une maternelle condescendance, « *eh bien ! je vais vous le dire autrement.* » Et elle reprend, en patois du pays, son discours à partir de ces mots : *si la récolte se gâte.* Puis elle poursuit, en continuant en patois :

« *Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout*
« *ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront ; ce qui*
« *viendra, tombera tout en poussière quand vous le*
« *battrez.*

« *Il viendra une grande famine. Avant que la fa-*
« *mine vienne, les enfants au-dessous de sept ans*
« *prendront un tremblement, et mourront entre les*
« *mains des personnes qui les tiendront, les autres*
« *feront pénitence par la famine. Les noix devien-*
« *dront mauvaises ; les raisins pourriront.* »

VII. — S'adressant ensuite tour à tour à Maximin et à Mélanie en particulier, la Sainte-Vierge leur donna à chacun un secret. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne perçoit plus aucun son. Bientôt après arrive son tour, et Maximin n'entend rien non plus de ce qui est dit à la bergère. La Reine

des Cieux confie en français un secret à Mélanie, comme elle l'a fait en cette langue au jeune garçon, mais ce secret est plus long, paraît-il, que le premier.

Puis, se faisant de nouveau entendre en patois aux deux enfants, la Sainte-Vierge reprend son discours en un langage figuré, tout biblique :

« *S'ils se convertissent*, dit-elle, *les pierres* et *les* « *rochers se changeront en monceaux de blé, et les* « *pommes de terre se trouveront ensemencées par les* *terres :* » comme si elle voulait dire que l'abondance dépasserait alors toute mesure, ainsi qu'autrefois dans la Terre promise *coulaient le lait et le miel.*

Parlant alors d'une manière plus spéciale aux deux bergers, Marie ajouta : « *Faites-vous bien votre* « *prière, mes enfants ?* »

« Oh ! non, Madame, peu, » répondirent-ils l'un et l'autre avec franchise.

« *Ah ! mes enfants,* » reprit-elle aussitôt, « *il faut* « *bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez* « *pas mieux faire, dites seulement un Pater et un* « *Ave Maria. Et quand vous aurez le temps, dites* « *davantage.*

« IL NE VA QUE QUELQUES FEMMES AGÉES A LA MESSE, « LES AUTRES TRAVAILLENT LE DIMANCHE. TOUT L'ÉTÉ ; « ET L'HIVER, QUAND ILS NE SAVENT QUE FAIRE, ILS NE « VONT A LA MESSE QUE POUR SE MOQUER DE LA RELIGION. « LE CARÊME, ILS VONT A LA BOUCHERIE COMME DES « CHIENS.

« *N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants ?* » demanda en finissant la céleste Messagère.

Et les deux enfants de répondre : « Non, Madame. »

« *Mais vous, mon enfant,* » dit-elle à Maximin, *vous devez bien en avoir vu une fois, vers la terre du Coin* (hameau de la commune de Corps), *avec votre père. Le maître de la pièce dit à votre père :* « *Venez voir mon blé gâté. Vous y êtes allés tous les* « *deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, et* « *puis il les froissa, et tout tomba en poussière. Puis* « *vous vous en êtes retournés, et quand vous étiez en-* « *core à une demi-heure de Corps, votre père vous a* « *donné un morceau de pain et vous a dit : Tiens,* « *mon enfant, mange encore du pain de cette année ;* « *je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si* « *le blé continue encore comme cela.* »

« Oh ! oui, Madame, je m'en souviens à présent, répondit Maximin, tout-à-l'heure je ne m'en ressouvenais pas. »

VIII. — La Sainte-Vierge termina son discours par les paroles suivantes, prononcées en français : » EH « BIEN ! MES ENFANTS, VOUS LE FEREZ PASSER A TOUT « MON PEUPLE. »

Puis, quittant les deux bergers, elle traverse la Sézia. Au milieu du lit du ruisseau était une pierre sur laquelle elle semble poser un instant les pieds. Elle leur répète ensuite une deuxième fois, après avoir franchi le ruisseau et sans se retourner vers eux, ces mêmes paroles : « EH BIEN ! MES ENFANTS, VOUS LE FEREZ PASSER « A TOUT MON PEUPLE ; » et elle se dirige vers le haut du plateau. Ses pieds ne font aucun mouvement; elle glisse au-dessus de l'herbe sans la faire plier, et elle ne projette aucune ombre. Entraînés par un charme

irrésistible, les enfants la suivent; Mélanie la devance même un peu, tant elle tient à ne point la perdre de vue; Maximin la suit à gauche, à deux ou trois pas en arrière. Après un parcours d'environ quarante pas, la Sainte-Vierge, arrivée sur le plateau, commence à s'élever de terre, à la hauteur d'un mètre et demi environ; elle reste un instant suspendue dans l'espace et tourne ses regards alternativement vers le ciel et vers la terre, dans la direction du sud-est. En ce moment, ses yeux rencontrent ceux de Mélanie qui se trouve toujours en face d'elle.

« Puis, racontent les naïfs enfants, nous n'avons plus vu la tête, plus vu les bras, plus vu le reste du corps. Elle semblait se fondre. — Il resta, dit Maximin, une grande clarté que je voulais attraper avec la main, ainsi que les fleurs qu'elle avait aux pieds; mais il n'y eut plus rien. Et Mélanie me dit: ce doit être une grande sainte. Et je lui dis: si nous avions su que c'était une grande sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. »

« Ah! si elle y était encore! ajouta Mélanie. Nous regardions bien pour voir si nous ne la voyions plus et je dis: Elle ne veut pas se faire voir pour que nous ne voyions pas où elle va. — Après, nous étions bien contents, et nous avons parlé de tout ce que nous avions vu. Ensuite, nous fûmes garder nos vaches. »

« Ces intéressants détails, dit le Père Berthier, sont extraits du récit même qu'en ont fait les petits pâtres, peu après le 19 septembre 1846. »

« Il viendra un temps, ajoute le Père Huguet, et nous ne le croyons pas éloigné, où la vérité de cette

Apparition sera si bien prouvée et si constante qu'on ne pourra comprendre qu'il y ait eu des incrédules, du moins parmi les catholiques, à ce sujet; car, pour les impies, leur incrédulité ne saurait étonner. A nos yeux, la dernière preuve sera l'accomplissement des fléaux annoncés dans le *secret* confié par la Reine des Cieux à chacun des enfants. »

IX. — Voici quelques détails intéressants sur ce double secret[1].

Les deux bergers avaient pendant longtemps refusé de le communiquer même au Pape. Cependant, sur le désir manifesté par le Saint-Père d'en recevoir connaissance, et sur les observations réitérées qu'on fit surtout à Mélanie de l'obligation où ils étaient de déférer aux volontés du Vicaire de Jésus-Christ, les enfants mirent leur secret par écrit et le cachetèrent avant de s'en dessaisir. On remarqua que Mélanie avait demandé, pendant sa rédaction, ce que signifiait le mot *infailliblement*, ainsi que le mot *souillé*, *ville souillée* et comment s'écrivait le mot *Antechrist*; elle avait aussi fait ouvrir sa lettre parce qu'elle voulait corriger l'inexactitude de date de deux faits devant s'accomplir en temps différents et qu'elle avait relatés ensemble. Plusieurs circonstances ont fait conjecturer que le secret de Mélanie renferme l'annonce de grands châtiments et calamités; que celui au contraire de Maximin promet grâce et pardon. On rap-

[1] Voir *Les secrets de la Salette*, brochure en vente au bureau du journal *la Terre-Sainte*, Grenoble, 1871, et *complément des secrets de la Salette*, 1872. Ibid.

porte aussi que Mélanie, sur la demande qui lui aurait été faite à plusieurs reprises si sa lettre renfermait quelques détails spécialement douloureux pour le Pape, aurait répondu « qu'un Pape doit aimer la croix. »

C'est le 18 juillet 1851, *dix-neuf ans, jour pour jour avant le* 18 *juillet* 1870 ! que les deux députés de Mgr l'évêque de Grenoble, admis à l'audience du Saint-Père, lui remirent le secret des enfants de la Salette. Après avoir pris connaissance de la lettre de Maximin : « *Voilà bien,* » dit le Pape, « *toute la sincérité et la candeur de l'enfant.* » La lettre de Mélanie impressionna tout autrement le Saint-Père : « *Ce sont, dit Pie IX, des fléaux dont la France est menacée ; elle n'est pas seule coupable : l'Allemagne, l'Italie, l'Europe entière sont coupables et méritent des châtiments. Ce n'est pas sans raison que l'Église est appelée militante ; et (se désignant lui-même de la main) vous en voyez ici le Capitaine. J'ai moins à craindre de Proudhon que de l'indifférence ou du respect humain. Vos soldats se mettent à genoux quand ils me voient, mais c'est après avoir regardé auparavant de droite et de gauche s'ils ne sont pas vus* [1]. » Sa Sainteté communiqua le contenu des deux lettres au cardinal Lambruschini, mais rien n'en transpira dans le public pour le moment.

On croit savoir toutefois que le secret de Maximin comprenait sept paragraphes. Pour celui de Mélanie,

[1] *Les secrets de la Salette,* page 71.

aujourd'hui religieuse, sous le nom de Sœur Marie-de-la-Croix, comme Mlle du Brulais lui demandait, en présence de sa supérieure, si elle se souvenait bien en quelle langue le *secret* fut confié par la Sainte-Vierge : « Je ne sais pour Maximin, répondit-elle, mais la Sainte-Vierge m'a donné le mien en français. » — « Ainsi c'est *en français* que vous avez écrit votre secret quand vous l'avez livré au Pape ? » — « Mais oui ! sans cela le Pape ne l'aurait pas compris ; le Pape ne sait pas le *patois*, je pense, dit-elle, en souriant, et j'ai écrit mon secret *comme la Sainte-Vierge me l'a dit.* » — « Vous souveniez-vous très-bien de tout pendant que vous écriviez votre secret ? » — « Oh ! que oui, je me souvenais bien. » — « On m'a dit que votre secret couvrait au moins deux pages ? » — « Deux pages !.. Je pense, » reprit-elle après avoir réfléchi, « qu'il devait bien en couvrir peut-être trois... *Je n'ai mis que les mots de la Sainte-Vierge*, et il me semble qu'il n'y en avait pas un de trop [1]. »

X. — Mais *s'il y a un temps de se taire, il y a aussi un temps de parler* [2], dit l'Esprit-Saint. Ce temps est venu, ce semble, pour les bergers de la Salette, touchant le secret qui leur a été confié à chacun par la Reine des Cieux. Ainsi le comprend du moins Mélanie Mathieu, dont plusieurs lettres ont été récemment livrées au public et font mention de certaines

[1] *Suite de l'Écho de la Sainte Montagne*, par Mlle du Brulais.
[2] Eccl., III. 7.

particularités de son secret. L'une de ces lettres, en date du 30 janvier 1870, avait jusqu'ici circulé en copies manuscrites; nous ne croyons pas davantage aujourd'hui que le contenu doive en être reproduit tout au long, nos lecteurs n'y ayant pas un véritable intérêt. Nos citations seront néanmoins assez étendues pour qu'on ne nous accuse pas de retenir la vérite captive. Notre copie a été faite sur celle que le R. P. Semenenko, recteur du collége polonais à Rome, a mise à la disposition de l'un de nos amis, M. l'abbé D..., comme nous pèlerin de Rome. La lettre même est datée du 30 janvier 1870 et adressée à M. l'abbé Bliard, à Nice. Elle présente comme un résumé des châtiments qui menacent le monde jusqu'aux derniers jours. Mélanie Mathieu fait ainsi parler la Sainte-Vierge dans cette lettre dont l'authenticité est aujourd'hui hors de doute [1].

« Ce que je vais dire maintenant ne sera pas tou-
« jours secret, vous pourrez le publier en l'année
« 1858.

« Il n'y a plus d'âmes généreuses... Dieu va frap-
« per d'une manière sans exemple. Malheur aux habi-
« tants de la terre! Dieu va épuiser sa colère et per-
« sonne ne pourra se soustraire à tant de maux
« réunis....

« La société est à la veille des fléaux les plus ter-

[1] Nous avons, pour plus d'exactitude, collationné notre texte sur celui publié par M. Girard dans son livre des *Secrets de la Salette* auquel nous renvoyons les lecteurs curieux d'avoir toute la lettre de Mélanie sous les yeux; le texte tel que M. Girard le donne, est le seul reconnu authentique par Mélanie.

« ribles et des plus grands événements ; on doit s'at-
« tendre à être gouverné par une verge de fer et à
« boire le calice de la colère de Dieu.

« Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife
« Pie IX ne sorte plus de Rome après l'année 1859 ;
« mais qu'il soit ferme et généreux ; qu'il combatte
« avec les armes de la foi et de l'amour. Je serai avec
« lui. Qu'il se méfie de Napoléon ; son cœur est double,
« et quand il voudra être à la fois pape et empereur,
« bientôt Dieu se retirera de lui. Il est cet aigle qui
« voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il
« voulait se servir pour obliger les peuples à le faire
« élever.

« L'Italie sera punie de son ambition en voulant
« secouer le joug du Seigneur des Seigneurs : aussi
« sera-t-elle livrée à la guerre ; le sang coulera de tous
« côtés ; les églises seront fermées ou profanées ; les
« prêtres, les religieux seront chassés ; on les fera
« mourir, et mourir d'une mort cruelle ; plusieurs
« abandonneront la foi, et le nombre des prêtres et
« des religieux qui se sépareront de la vraie religion
« sera grand ; parmi ces personnes il se trouvera
« même plusieurs évêques [1]....

« Plusieurs maisons religieuses perdront entière-
« ment la foi et perdront beaucoup de personnes. Les
« mauvais livres abonderont sur la terre, et les esprits

[1] Tel que l'évêque apostat Caputo, qui annonçait en 1860, au mois de septembre, qu'il célébrerait à Saint-Pierre du Vatican l'anniversaire de l'entrée de Garibaldi à Naples, et qui mourait misérablement six mois après, le jour même où il s'était proposé de célébrer cet anniversaire.

« de ténèbres répandront sur elle un relâchement « universel pour tout ce qui regarde le service de « Dieu; ils auront un très-grand pouvoir sur la na- « ture; il y aura des églises pour servir ces esprits [1]. « Des personnes seront transportées d'un lieu à un « autre par ces mauvais esprits, même des prêtres, « parce qu'ils ne se seront pas conduits par le bon es- « prit de l'Évangile, qui est un esprit d'humilité, de « charité et de zèle pour la gloire de Dieu. On fera « ressusciter des morts et des justes, soit encore les « âmes des damnés; ces âmes paraîtront comme unies « à leurs corps [2]. Il y aura en tous lieux des prodiges « extraordinaires, parce que la vraie foi s'est éteinte « et que la fausse lumière éclaire le monde, etc., etc.

« Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, « parce que pour un temps l'Église sera livrée à de « grandes persécutions ; ce sera le temps des ténèbres ; « l'Église aura une crise affreuse...

« La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre se- « ront en guerre ; le sang coulera dans les rues, le « Français se battra avec le Français, l'Italien avec « l'Italien ; puis il y aura une guerre générale qui « sera épouvantable [3]. Pour un temps, Dieu ne se « souviendra plus de la France, ni de l'Italie, parce « que l'Évangile de Jésus-Christ n'est plus connu...

« Le saint-Père souffrira beaucoup ; je serai avec

[1] Ce passage fait sans doute allusion au *Spiritisme* et aux mystères des *Sociétés secrètes*.

[2] Encore les pratiques du *Spiritisme*.

[3] Ne serait-on pas en ce moment à la veille de ce terrible onflit ?

« lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice. Les « méchants attenteront plusieurs fois à sa vie [1]...

« Ce sera pendant ce temps que naîtra l'Antechrist... « En naissant, il vomira des blasphèmes, il aura des « dents, en un mot ce sera le diable incarné ; il pous- « sera des cris effrayants, il fera des prodiges et ne se « nourrira que d'impuretés. Il aura des frères qui, « quoiqu'ils ne soient pas comme lui des démons in- « carnés, seront des enfants du mal à douze ans ; ils « se feront remarquer par les vaillantes victoires « qu'ils remporteront ; bientôt ils seront à la tête des « armées...

« Paris sera brûlé et Marseille englouti ; plusieurs « grandes villes seront ébranlées et englouties par les « tremblements de terre, etc.

« *J'adresse un pressant appel à la terre, j'appelle* « *les vrais disciples du Dieu vivant et régnant dans* « *les Cieux ; j'appelle les vrais imitateurs du Christ* « *fait homme, le seul vrai Sauveur des hommes ;* « *j'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui* « *se sont donnés à moi pour que je les conduise à* « *mon divin Fils, ceux que je porte pour ainsi dire* « *dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit ;* « *enfin j'appelle les Apôtres des derniers temps, les* « *disciples de Jésus-Christ, qui ont vécu dans le* « *mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté* « *et l'humilité, dans le mépris et le silence, dans* « *l'oraison et la mortification, dans la chasteté et* « *l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus*

[1] Probablement à l'existence politique du Pape.

« *au monde ; Il est temps qu'ils sortent et viennent*
« *éclairer la terre* [1]...

« *Allez, et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre foi soit la lumière qui vous éclaire dans ces jours de malheur, et que votre zèle vous rende comme des affamés pour la gloire et l'honneur du Dieu Très-Haut. Combattez, enfants de lumière, vous, petit nombre qui y voyez, car voici le temps des temps, la fin des fins...*

« Il est temps, le soleil s'obscurcit,... l'abîme s'ouvre, voici le roi des rois des ténèbres, voici la bête avec ses sujets...... »

« Mon très-révérend père, je livre entre vos mains cette partie du secret que j'ai reçu de la Sainte-Vierge le 19 septembre 1846, laquelle maintenant ne doit plus demeurer secrète.

« Vous en ferez ce que bon vous semblera devant Dieu et devant les hommes.

« Donné à Castellamare, ce 30 janvier 1870.

« MÉLANIE MATHIEU, bergère de la Salette.

« A M. l'abbé Félicien Bliard. »

XI. — Plusieurs journaux catholiques de province, comme la *Semaine Religieuse de Toulouse*, du 11 février 1871 et, à leur suite, l'*Univers* de Paris et le *Bien Public* de Gand, dans leur nº du 9 mars 1871,

[1] Ce passage rappelle d'une manière saisissante la prophétie de saint Vincent Ferrier sur les Apôtres des derniers temps. On la trouvera dans le Tome II.

ont livré à la publicité deux autres lettres de Mélanie Mathieu. Elles sont adressées à sa mère, l'une en date du 10 septembre 1870, l'autre du 29 novembre suivant.

Dans la première, nous remarquons ce beau passage : « Je me rappelle avec bonheur, bien chère mère et bien-aimés habitants de mon cher pays, je me rappelle ces ferventes processions que vous faisiez sur la montagne de la Salette, pour que le choléra n'atteignît pas votre pays; et la Sainte-Vierge entendit vos ardentes prières, vos pénitences, et tout ce que vous faisiez pour l'amour de Dieu. Je pense, j'espère que maintenant encore plus, vous devez faire vos si belles processions pour le salut de la France, je veux dire, afin que la France se retourne vers le bon Dieu, car il n'attend que cela pour retirer la verge dont il se sert pour flageller son peuple rebelle. Prions donc beaucoup. Oui, prions; faites vos processions comme vous les faisiez en 1846 et 1847. Croyez que Dieu vous écoutera; il écoute toujours les prières sincères des cœurs humbles. *Prions ensemble, prions et prions toujours.*

« Je n'ai jamais aimé Napoléon, parce que j'ai dans ma mémoire son histoire entière. Puisse le divin Sauveur du monde lui pardonner tout le mal qu'il a fait et qu'il fait encore!.... »

La seconde de ces lettres est trop intéressante pour que nous ne la reproduisions pas en entier ici; elle indique en peu de mots et la source du mal et le emède.

Castellamare (royaume de Naples), 29 novembre 1870.

« Ma bien chère mère,

« Que Jésus soit béni de tous les cœurs!

« J'ai reçu votre bonne lettre. Je suis très-peinée si le mari de Julie part pour la guerre. Que faire? Il faut se soumettre à la volonté du divin Maître et faire tous les sacrifices qu'il nous impose en esprit d'expiation. Devant le bon Dieu nous sommes coupables qui d'une manière, qui de l'autre.

« Vous me dites que je suis heureuse de savoir ce qui doit arriver à notre pauvre France. Réjouissez-vous de ne rien savoir. Il y a vingt-quatre ans que je savais que cette guerre arriverait; il y a vingt-deux ans que je disais que Napoléon était un fourbe, qu'il ruinait notre pauvre France; mais, au dire des grands savants, j'étais une illusionnée, la France était une nation forte, Napoléon était... Aujourd'hui, qui est illusionné? Où est la force de la France? Quand le bon Dieu, pour la punir, s'est retiré d'elle, elle est dans l'aveuglement, elle est dans l'étourdissement, elle est dans la division. Mais le mal est-il arrivé tout d'un coup? Non, chère mère. Mais ce n'est pas ici le lieu de dévoiler à des séculiers comment il est venu, ce mal. Je vous dirai seulement que si un étranger allait dans une famille et donnait aux enfants des lois contraires aux lois du père qui en est le chef, si les enfants acceptaient ces lois et laissaient celles données par leur père, ces enfants feraient preuve de peu d'amour pour leur père et mériteraient un châtiment. C'est ce qui est arrivé en France. Un ITALIEN, un..., tout en se

disant catholique, anéantissait peu à peu la loi de Dieu, réformait les écoles à sa mode diabolique, faisait introduire de mauvais livres, et les faisait lire à la jeunesse, etc., etc.

« Ainsi le monde se corrompait et devenait mauvais, et ceux qui avaient des yeux ne voyaient pas, c'est-à-dire ceux qui les premiers auraient dû s'opposer à cela, laissaient faire. Malheur à ces personnes-là! Ce ne sont pas mes paroles, mais les paroles de la Vierge qui pleurait en annonçant les fléaux du monde. Je le redis, malheur! Malheur aux chefs du peuple de Dieu! Malheur à ceux à qui les âmes sont confiées et qui les laissaient perdre!

« Vous, peuple de nos montagnes, attachez-vous fortement à la loi de Dieu; observez ses commandements jusqu'à la mort. Vivez dans l'union et la charité de Jésus-Christ. Aimez la Vierge Marie; après Dieu, elle vous est tout. Faites vos processions avec l'esprit de foi, priez pour la France coupable; priez pour notre Saint-Père le Pape Pie IX, notre Chef, le Vicaire de Jésus-Christ. Fuyez les personnes qui vous en parlent mal. Parler mal du Saint-Père, c'est parler mal de Jésus-Christ.

« Vous avez peut-être entendu parler de Garibaldi; sachez que c'est un homme de mal. Il fait ce que le diable ferait s'il avait un corps. La France a commis un autre crime en l'appelant pour aide. Hélas! Il aide au démon pour faire perdre la foi à ceux qui en ont encore un peu, et pour attirer entièrement les malédictions du bon Dieu sur le pauvre peuple.

« Enfin, la France reconnaîtra-t-elle la main de

Dieu, ou bien veut-elle être anéantie ? Prions, prions, prions beaucoup ; ne cessons pas de prier et de demander miséricorde.

« Agréez l'hommage du respect avec lequel je suis, ma bien chère mère, Votre très-attachée fille,

« MARIE DE LA CROIX, victime de Jésus. »

« L'œil de Dieu veille sur moi.
Mon salut est dans la Croix.

Vive Notre-Dame de la Salette ! »

XII. — Nous pensons intéresser nos lecteurs et achever de caractériser la mission de Mélanie, en ajoutant les trois lettres suivantes à celles qu'on vient de lire [1] :

1° Extrait d'une lettre de Mélanie à un missionnaire de la Salette.

Correnc, 16 mars 1854.

Je ne suis presque plus tourmentée par messieurs mes ouvriers (les démons) : il paraît qu'ils se reposent ; mais je ne prends pas modèle sur eux. Je tâche de faire provision pour quand viendra la Révolution française. Mes ouvriers font comme *les Prussiens*. Ils veulent un terrain qui ne *leur appartient pas*. Je ferai comme les Français, j'appellerai les bourgeois du royaume du Ciel (les anges), et nous aurons la victoire.

« La manière dont je vous écris ne doit pas vous

[1] Les Secrets de la Salette, etc. p. 91, 99 et 102.

faire penser que je suis triste : je n'ai jamais été si heureuse que depuis que je suis ici. Il me semble que c'est ici que le bon Dieu me veut [1]. Mais pourquoi vous a-t-on dit que je suis triste ? Je ne voulais pas vous parler de ma tristesse, de crainte d'augmenter vos ennuis, que je voudrais même faire disparaître en les prenant sur moi. N'est-il pas juste que la dernière des créatures, celle qui n'a commencé à prier Dieu qu'à l'âge de quinze ans [2], souffre plus que les autres et soit plus humiliée ? Ce n'est pas sans raison que la Sainte-Vierge m'a donné les secrets les plus fâcheux *au sujet de la politique.* Tout cela est pour moi un continuel déchirement de cœur.

« Vous désirez savoir quelque chose de cela (des Secrets) ; mais je n'ai pas le courage d'en écrire une seule ligne. D'ailleurs tout est effrayant. Je n'ai jamais pu penser à tout ce qui va fondre sur les peuples, surtout sur la France. Tout mon ennui vient du Secret ; mais il me semble que je fais tout ce que je peux pour ne rien laisser paraître au dehors, de cette tristesse.

« Sœur Marie de la Croix, religieuse de Notre-Dame de la Salette [3].

« L'œil de Dieu veille sur moi. »

[1] Elle était alors novice au couvent de la Providence.

[2] Ce ne fut guère qu'à partir du jour de l'Apparition qu'elle commença à prier ; auparavant elle ne savait point de prières par suite de l'abandon complet où elle avait été laissée depuis sa plus tendre enfance ; mais elle était restée simple et candide.

[3] Elle n'était point religieuse de la Salette, mais alors elle désirait le devenir, quand il y aurait une communauté fondée sous ce titre. — Il n'y a eu que des essais ; et rien encore n'est vraiment fondé.

2° Extrait d'une lettre de Mélanie à une Religieuse de la Providence, 23 juin 1871.

» Ma bien chère Sœur,

« Que Jésus soit aimé de tous les cœurs!

« ...... Notre pauvre France est bien humiliée, dites-vous. Ah ! ma chère Sœur, elle aurait bien mieux fait de s'humilier sans attendre les coups de la juste colère du Très-Haut ; et elle ferait bien maintenant de se frapper la poitrine, de réveiller sa foi, etc., etc., si elle *ne veut pas être* ENTIÈREMENT [1] *anéantie.*

« Ah! ma bonne Sœur, il y a de quoi pleurer jour et nuit, en voyant dans quel état est plongée la société!.... Ah! malheur des malheurs! On est irrité contre Dieu même. On veut faire la guerre à Dieu!.... Je n'ai jamais dit que le *Dauphiné serait protégé.* Ah! si l'on ne se dépêche pas de revenir sincèrement à Dieu, ce qui est arrivé *n'est encore rien, rien,* RIEN! Je ne veux pas décourager. Vous, ma chère Sœur, vous connaissez mille fois mieux le bon Dieu que moi. Donc, si on le prie, il est toujours plein de miséricorde, et veut toujours pardonner quand on revient sincèrement à Lui.

« Selon quelques *personnes*, je ne suis qu'une visionnaire, une illusionnée. Je m'abstiens donc de parler pour ne pas faire mépriser les paroles de vérité dont je ne suis que le bien faible et bien indigne canal. Pauvre France, elle a un voile sur les yeux, elle est comme paralysée pour la vérité! Pauvre France! malheureuse

[1] Ce mot est souligné deux fois dans l'original, ainsi que plus bas SIEN, DÉNUÉES.

France!.... Ah! ma chère Sœur, comme j'ai le cœur plein d'amertume de voir tomber ainsi une nation autrefois si pleine de religion! Quand est-ce que Dieu, dans sa miséricorde, me donnera une *poignée* de ces âmes fortes, qui ne craignent pas les hommes, et, qui, DÉNUÉES de tout, prêcheront les vérités saintes et se sacrifieront pour la gloire de Jésus-Christ !

« Si le bon Dieu me faisait rentrer en France, je l'en remercierais de tout mon cœur. Je ne demande pas de rentrer dans un couvent : je demanderais seulement d'être dans un petit village pour faire une petite école. Si la personne à qui je demanderai cette faveur était en France, et fût ce qu'elle sera, je lui aurai déjà écrit pour cela.

« La statue de Voltaire est toujours debout à Paris. Il me semble que la première chose qu'aurait dû faire M. Thiers aurait été de faire briser ce monstre de statue; mais je le comprends, Voltaire est le Dieu de la France. J'ai écrit à M. Thiers. Tant pis pour lui et pour la France, s'il n'agit pas en chrétien. J'ai fait mon devoir. Quand il s'agit de la gloire de Dieu, je ne crains ni la mort ni la prison. — Et ce qui en partie a perdu la France, c'est que le clergé a plus craint l'homme que Dieu. Ah! si je m'étendais sur ce chapitre!.... Pauvre clergé! Pauvre clergé!.... Mais non, je me trompe. Selon le clergé, je suis une illusionnée. Le clergé est bon, le clergé est désintéressé, le clergé est plein de zèle, plein de charité pour les pauvres : c'est le troupeau qui est mauvais!!!....

« Vous me dites, ma chère Sœur, que Maximin est sur la sainte Montagne. Il y plus de douze ans que

nous ne nous sommes pas écrit. Je me propose de lui écrire, et, soyez-en sûre, s'il a de quoi vivre sans faire le marchand (de liqueur), je ne lui donnerai pas du sucre. J'ai l'habitude de dire les choses clairement, ou bien s'il faut faire de passe-passe, alors je ne dis rien, plutôt que de ne pas parler clairement.

« Prions, prions ! et agréez l'hommage du respect avec lequel je suis, ma bien chère Sœur,

« Votre très-reconnaissante, indigne Sœur,

« Marie de la Croix, Victime de Jésus.

« Mon salut est dans la croix ! »

3° Lettre du 15 août 1871, à M. C. R. Girard.

« Monsieur,

« Que Jésus soit aimé de tous les cœurs !

« Voyant votre zèle et votre grande dévotion envers Notre-Dame de la Salette, je me fais un plaisir de vous écrire quoique j'en sois indigne.

« Il semble incroyable que les hommes aient la tête si dure, faudrait-il donc qu'ils soient écrasés par les fléaux de la justice de Dieu irrité, pour leur faire ouvrir les yeux et changer leur cœur. Vingt-cinq ans vont sonner depuis que la bonne, la douce Vierge Marie, la Mère de Dieu, vint pleurer sur notre Montagne. Elle pleurait, et pourquoi ? et pour qui ? c'est que *son peuple s'était dévié du chemin de la vertu, et se précipitait à grands pas dans la voie de la perdition.* Pauvre peuple ! Pauvre France ! Tu ne sais pas que tu peux être broyée comme le grain sous la meule des vengeances de Dieu...

« Il est inutile à l'heure qu'il est de parler aux hommes ; *l'aveuglement est à son comble ; il faut que Dieu leur parle et il leur parlera; mais ils ne peuvent s'imaginer comment... il faut une purge à la terre.*

« Vous désireriez, Monsieur, avoir connaissance de la lettre que j'ai écrite à M. Thiers. J'écris toujours une seule fois mes lettres ; je ne saurais donc vous dire ce que j'ai écrit. Je me rappelle seulement lui avoir dit d'*enlever la statue de Voltaire, à Paris, et tout cequi n'est pas de Dieu ou pour Dieu* ; il me semble aussi lui avoir dit que *si le gouvernement ne revenait pas à Dieu, et ne faisait pas observer ses commandements, les châtiments qui sont arrivés ne sontencore rien.* Je ne lui donnais pas mon adresse, et la lettre à sa destination fut mise à la poste de Marseille [1].

« Quand le bon Dieu voudra que je retourne dans ma pauvre France coupable, il m'en donnera les facilités. Je sais que j'en ai été, pour ainsi dire, chassée... Lorsque sera venu le moment d'écrire à ***, je le ferai volontiers. Dans ce moment, la France n'est pas digne de... Prions, prions beaucoup pour notre Saint-Père le Pape. Oh ! que c'est triste de voir, d'entendre des personnes qui font profession de servir Jésus-Christ, parler contre le Saint-Père. Je voudrais pouvoir donner ma vie pour Lui et pour l'Église. Prions beaucoup. Veuillez, Monsieur, avoir la bonté de prier pour moi,

[1] Une autre lettre de Mélanie révèle M. Thiers par un seul mot, et elle dit ce qu'il sera pour la France *Catholique* si elle l'accepte pour *Chef.*

et agréez l'hommage du respect avec lequel je suis votre très-humble et très-respectueuse,

« Sœur Marie de la Croix, Victime de Jésus.

« L'œil de Dieu veille sur moi !
« Mon salut est dans la Croix !

« Vive Notre-Dame de la Salette !

Voici enfin quelques lignes extraites des dernières lettres de Mélanie. Ces lettres sont reproduites tout au long dans le *Complément des secrets de la Salette* et semblent être comme l'écho lointain mais fidèle des confidences que Marie aurait faites à l'humble bergère.

« Pauvre France ! tu as voulu la liberté de tes actions et tu es devenue comme l'esclave d'*un non catholique* qui est la petite verge de Dieu. Tu empêchais la discipline dans les écoles, tu en as subi le premier châtiment : le désordre s'est mis dans tes régiments de soldats... Que nos prières soient continuelles; sinon, nous n'avons vu que le commencement. Que nos prières ne cessent pas ; sinon je me perds en voyant arracher jusqu'aux racines des grandes villes. Que nos prières soient pleines de la contrition la plus amère et de l'humilité la plus sincère, sinon l'Europe, l'Europe sera !... » (L. du 16 septembre 1870, à M. l'abbé Bliard, p. 84-87).

«... Comment les méchants ouvriraient-ils les yeux, puisque les bons eux-mêmes ne voient rien ? C'est un fléau que l'on ne voit pas, je veux dire, le fléau des ténèbres. Nous avons la tête dure. Il y a un quelque chose dans l'air que l'on respire comme une haine

contre Dieu. C'est épouvantable. Il nous faut des châtiments, et de très-grands châtiments.

«... Du fond de ma solitude, le cœur brisé de la douleur la plus amère, je ne cesse de dire : pauvre France! pauvre France! si tu savais ce qui t'est réservé!... et aux prêtres : malheur à vous!... Pauvre France! pauvre Europe!... si je ne connaissais pas la bonté, la miséricorde et la puissance du bon Dieu, je me laisserais aller à croire que *tout est perdu*, que Dieu veut *entièrement l'exterminer*. Mais Dieu peut faire un miracle et changer entièrement la face de l'Europe... Souffrons et offrons-nous, supplions, conjurons, promettons et immolons-nous; pensons que quand une âme se perd, elle est perdue pour toujours... » (L. au même, du 21 juin 1871.)

«... Prions beaucoup pour notre pauvre France, afin qu'elle ouvre les yeux de la foi et voie clairement que la cause de ses malheurs est son oubli pour Dieu. Pauvre France! pauvre France! et elle sera réellement pauvre France si elle ne revient pas de ses égarements.. *Elle n'a vu que le commencement de ses fléaux* si elle ne retourne pas sincèrement à son Dieu. Oh! Parisiens, que vous avez la tête dure, que vous êtes faibles en la foi! Vous souffrez la statue d'un Voltaire au sein de votre ville. Si le gouvernement d'aujourd'hui est encore (sous un autre nom) le gouvernement de Napoléon le fourbe, le voleur et l'idolâtre, vous direz à votre dieu Voltaire de vous sauver au temps du danger... Prions beaucoup pour la misérable Italie. Si le bon Dieu aiguise son épée... pauvre Italie... les chiens se désaltéreront de ton sang, pauvre Italie!!! (L. à sa mère, du 15 juillet 1871.)

«... J'ai reçu votre bonne lettre ainsi que le livre *Les secrets de la Salette.* Quoique très-occupée, j'ai parcouru votre ouvrage et les choses les plus importantes, comme cette partie de l'entretien *secret* de la Sainte Vierge, que j'ai donné à M. l'abbé Bliard ; vous l'avez reproduite exactement et surtout complètement. » — (Il est sans doute question ici du texte du secret, tel qu'il est donné dans la 2e édition *des Secrets de la Salette* et que nous avons suivi pour nos extraits). — « Il y a plus de quatre ans, poursuit Mélanie, que je suis exilée en Italie. Une digne personne, par amour de la Très-Sainte Vierge, a voulu partager avec moi cette nouvelle épreuve ; mais elle ne l'a pas fait sans avoir bien prié et bien consulté. En arrivant ici, nous trouvâmes dans le vénérable évêque un ange protecteur ; vous serez content de savoir que sa Grandeur, dès le principe, parla de nous à notre Saint-Père le Pape et tout fut arrangé... » (L. à M. Girard, du 15 septembre 1871).

« ... Ma mission n'est pas finie ; et j'en pleure, j'en gémis... Si nous avions un saint curé d'Ars, qu'aurait-il fait après la lecture de cette partie du *Secret?* Il se serait mis à pleurer ; il aurait frappé sa poitrine en disant : « C'est bien vrai, nous ne sommes pas ce que nous devrions être » et il n'aurait pas fait attention à la pauvre personne, au pauvre canal. » (Au même, L. du 24 septembre 1871.)

«... C'est de tout cœur que je m'unis à votre Association pour souffrir au lieu de notre Saint-Père le Pape. Il y a bien des années que je comprends ce devoir, et que je m'offre en victime pour le vicaire de

Jésus-Christ et pour la Sainte Église. J'étais à Corenc quand je me sentis pressée de faire cette offrande au Très-Haut. Efforcez-vous de propager cette Association ; elle rentre parfaitement dans le plan de la Salette. Oui, pleurons avec Marie ; souffrons et prions avec le Pape ; compatissons avec l'Église. Hélas ! elle n'a pas fini de souffrir ! nous ne sommes pas encore tels que nous devrions être ; *nous avons grand besoin que la Vierge Marie nous assiste et combatte avec nous, surtout au moment terrible de la débâcle des méchants acharnés contre l'Église...* » (L. au même, du 25 janvier 1872.)

Nous devons nous borner. Ces extraits suffiront à tout lecteur impartial et lui permettront de juger la Bergère de la Salette à qui, ce nous semble, une grande mission est confiée par l'Esprit de Dieu.

XIII. — Si le secret de Mélanie est en partie connu aujourd'hui, sans qu'on puisse toutefois affirmer que ce soit dans la teneur du texte transmis au Souverain-Pontife, celui de Maximin est plus lent à se produire dans la publicité, avec les garanties d'authenticité désirables.

Un recueil de prédictions, publié en 1870, à Gand, chez Van der Schelden, en langue flamande, sous le titre de *De Toekomst* (l'Avenir), a le premier mis en circulation la pièce que l'on désigne sous le nom de *Secret* de Maximin Giraud. Nous la trouvons aussi en français dans le *Supplément à l'Avenir dévoilé*, page 62, telle du reste qu'elle nous a été communiquée d'après le manuscrit même du R. P. Eymard, de pieuse

mémoire, qui, paraît-il, connaissait ce prétendu secret depuis longtemps.

Voici ce texte :

« 1° Les trois quarts de la France perdront la foi, et « la quatrième partie, qui la conservera, la pratiquera « tièdement.

« 2° La paix ne sera donnée au monde que lorsque « les hommes se seront convertis.

« 3° Une nation protestante du Nord se convertira « à la foi et, par le moyen de cette nation, les autres « nations reviendront à la foi.

« 4° Le Pape qui viendra après celui-ci ne sera pas « romain.

« 5° Et quand les hommes se seront convertis, Dieu « donnera la paix au monde.

« 6° Puis cette paix sera troublée par le monstre.

« 7° Et le monstre viendra à la fin du dix-neuvième « siècle ou, le plus tard, au commencement du ving- « tième. »

« Voilà tout ce que la Dame m'a dit. »

Nous ne nous arrêterons pas à discuter ce qu'il en est de l'authenticité de ce secret, ni de toutes les autres révélations qu'on prête à Maximin. Le mieux est d'attendre.

XIV. — Notre-Dame de la Salette n'a déjà que trop prédit dans son discours aux deux bergers les grands malheurs qui n'ont cessé de fondre sur nous depuis vingt-cinq ans. Mais son cœur maternel veille toujours au salut de ses enfants ; elle se plait même à reparaître parmi nous, sous ces mêmes traits de la Salette,

pour relever nos âmes abattues et nous tracer la voie du repentir et de l'espérance.

Ainsi nous connaissons de source certaine et tenons des témoins mêmes du fait l'apparition suivante qui a eu lieu le mercredi, 9 novembre 1870, dans une grande ville de notre chère Lorraine, alors déjà au pouvoir des Prussiens. Il était environ six heures du soir. Un pieux enfant, âgé de huit ans et demi, qui appartient à une nombreuse famille aussi recommandable pour sa probité que pour ses sentiments d'inviolable dévouement à la Sainte Église, se trouvait tout seul dans une galerie faiblement éclairée de la maison paternelle. Tout à coup il entendit une voix très-douce articuler ces paroles :

« Il ne faut pas désespérer : la France sera sauvée « par un miracle. »

L'enfant, tout surpris, leva aussitôt les yeux et aperçut à trois pas devant lui Notre-Dame de la Salette, telle qu'elle est représentée dans les statues de ce vocable. Pendant qu'il avait porté ses regards sur l'Apparition, il crut aussi comprendre qu'elle lui recommandait de ne point parler de ce fait à tout le monde et de n'en rien dire aux méchants.

Heureux au delà de toute expression à cette nouvelle d'une délivrance certaine, le jeune enfant monte à la chambre où se trouvait sa mère avec ses trois petites sœurs et la domestique, et raconte tout naïvement ce qui vient de lui arriver. La mère ne peut maîtriser son émotion et se hâte d'appeler son mari. Celui-ci arrive par la galerie où avait eu lieu l'Apparition. « Mais, dit-il vivement, qu'est-ce que cette

odeur si fine dont la galerie est toute parfumée ? Qui est-ce qui a passé par là ? » C'est comme un goût d'encens, allait-il ajouter, quand, entraîné dans la chambre où était réunie la famille, il entendit l'heureux enfant lui raconter tout ému, comme à sa mère, les paroles consolantes et la vision de Notre-Dame de la Salette. Un miracle peut en effet seul parer aux périls de l'Église et de la Patrie....

Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter plus longtemps sur cette preuve si touchante de l'amour de la Mère de miséricorde envers ceux qui souffrent. Disons seulement que nous avons appris le fait de la bouche même de l'enfant et de celle de ses parents. Nous partageons, ainsi que plusieurs de nos confrères, la conviction des parents, que cet enfant n'a dit que la vérité. On comprendra toutefois la réserve qui nous est imposée ici.

XV. — Mais en même temps que Notre-Dame de la Salette nous apporte ses divines consolations, elle ne laisse pas d'insister sur l'esprit de réparation si nécessaire en ces moments d'expiation suprême. Ainsi, le 19 décembre 1870, à une pieuse personne qui, transportée en esprit sur la montagne de la Salette, lui demandait si les maux de la France finiraient bientôt, elle répondit :

« Pas encore ! Il y a vingt-quatre ans, j'ai fait en-
« tendre mes avertissements à la France, elle ne m'a
« point écoutée ; elle s'est engloutie de plus en plus
« dans le crime. Pourquoi se montre-t-elle si rebelle ?
« Est-ce parce qu'elle a été plus favorisée que les au-

« tres nations? Est-ce parce que j'ai eu la bonté de « l'avertir? Veut-elle abuser de toutes les grâces? « Que va devenir cette France que j'ai tant aimée?....

« Les crimes des hommes sont comme une mer qui « déborde sur toute la terre. Considère, ô ma fille! « l'affliction de ta Mère. Ah! si du moins, promenant « un regard sur le monde, je trouvais assez d'âmes qui « voulussent s'unir à moi pour prier, et souffrir et « conjurer mon Fils d'arrêter sa juste colère! Mais je « n'en trouve qu'un trop petit nombre!...»

A la même personne, le 19 janvier 1871 : « Je suis « plongée, dit-elle, dans un océan d'amertume : le mal « monte sans cesse vers mon Fils, pour provoquer sa « colère. Il y a déjà eu de grandes calamités à Rome « et en France ; il y en aura encore de plus grandes et « de plus terribles pendant quelque temps. Cependant, « tout n'est pas perdu : ceux qui prient deviennent plus « nombreux. Il faut que ce nombre s'accroisse encore. « CE MOMENT EST CELUI DU TRIOMPHE DES SOCIÉTÉS SE- « CRÈTES, mais leurs desseins seront renversés... Ma- « nifeste ces choses à ton confesseur, afin qu'il en fasse « part à qui il jugera à propos, sans souci de ce qui « pourrait en résulter pour lui. Qu'il encourage les « âmes à prier et à souffrir pour me consoler. [1] »

XVI. — Que les pieux fidèles nous permettent un dernier mot pour rassurer sur le fait de la Salette certaines âmes peu disposées d'habitude à admettre d'autres miracles et d'autres prophéties que celles des

[1] Communiqué par la Re Mère X***, religieuse Dominicaine.

Livres-Saints. L'apparition de la Sainte-Vierge aux deux petits bergers a pour elle tous les genres de preuves possibles. Outre le jugement qu'en a porté, après un examen long et sérieux, Mgr l'Évêque de Grenoble, nous voyons l'autorité infaillible de Pie IX encourager constamment l'œuvre de la Sainte-Montagne, où il autorise notamment l'érection d'un sanctuaire et l'établissement des missionnaires de Notre-Dame de la Salette. Bien plus : notre Saint-Père le Pape a donné l'approbation la plus flatteuse et la plus authentique à la Dévotion à Notre-Dame de la Salette, 1° en lui accordant de nombreuses indulgences et privilèges ; 2° en faisant examiner les livres de M. l'abbé Rousselot, vicaire général de Grenoble, sur la Salette, et en déclarant qu'ils contiennent tous les caractères de la vérité ; 3° en permettant l'insertion, dans le *Journal de Rome*, des Mandements de l'Évêque de Grenoble au sujet de la Salette ; 4° en autorisant le supérieur des Missionnaires de la Salette à donner la bénédiction papale aux pèlerins accourus sur la Sainte-Montagne ; 5° en témoignant le plus vif intérêt à ce que renferment les *secrets* des deux bergers ; 6° enfin, en félicitant les personnes de Grenoble du bonheur qu'elles ont d'appartenir à un diocèse aussi privilégié de Marie. — Sa Sainteté vient enfin d'ériger la confrérie de Notre-Dame de la Salette à Rome même, dans la chapelle du Saint-Enfant Jésus.

Que dire encore de la propagation merveilleuse dans le monde entier de la Dévotion à Notre-Dame de la Salette ; du nombre immense de miracles opérés non-seulement par son invocation, mais encore en confir-

mation de la vérité de l'Apparition ; du concours inexplicable et inouï de pèlerins dont le flot se renouvelle sans cesse sur la Sainte-Montagne ?

XVII. — Une autre preuve, une preuve palpable, à la portée des plus incrédules, c'est la vertu admirable de l'eau de la Salette, de cette source autrefois intermittente, mais qui n'a cessé de couler depuis l'Apparition et sur le commandement de la Reine des Cieux, à l'endroit béni où Celle-ci a versé des larmes de compassion pour les pauvres pécheurs.

Au témoignage des personnes les plus dignes de foi cette eau, aussi utile pour la guérison des maladies de l'âme que pour celles du corps, loin de tarir comme le ruisseau du ravin, donne normalement environ trois litres par minute, avec cette circonstance souvent remarquée que le volume d'eau augmente notablement avec l'affluence des pèlerins et diminue avec leur disparition. « De plus, » dit M. Sémilien, professeur de mathématiques à l'École des arts et métiers d'Angers, dont nous venons déjà de citer le témoignage [1], « j'ai conservé, en vase clos et en vase ouvert, depuis quatre années consécutives, de l'eau de la Salette recueillie par moi-même, et je puis dire qu'après ce laps de temps, elle n'a subi aucune altération et qu'elle est toujours fort bonne à boire. On sait que l'eau exposée à l'air libre s'évapore entièrement; dans celle-ci je n'ai remarqué qu'une évaporation peu sensible. De plus, au bout de quelques mois, la plupart des eaux

[1] *Pèlerinage à la Salette.*

qui restent à l'état stagnant dans un flacon débouché, finissent par se troubler; on y voit apparaître une sorte de végétation verdâtre où le microscope découvre des animalcules qui ont la propriété de décomposer l'acide carbonique en dissolution, en fixant son carbone et en dégageant son oxygène. Je n'ai observé ce phénomène dans aucune des bouteilles contenant de l'eau de la Salette. »

XVIII.—Mais revenons à la Prophétie de la Sainte-Vierge. Marie se plaint de la pensanteur du bras de son Fils prêt à nous châtier avec la dernière rigueur, principalement à cause de la profanation du Dimanche et des blasphèmes. Que le Dimanche soit profané en France plus qu'ailleurs, et à Paris plus qu'en tout autre lieu de la France, ce n'est un mystère pour personne. Nous avons, par exemple, appris par la voix des journaux que, cette année même 1872, le Dimanche de la Fête-Dieu, à Versailles, les travaux de construction se poursuivaient à l'Hôtel-de-Ville, presque sur le passage de la procession du Très-Saint Sacrement.

Mais le blasphème, pour qui ne réfléchit pas, semble moins répandu et moins commun. Hélas ! lorsqu'on parle de blasphème, plusieurs ne comprennent plus l'étendue de ce mot ni la grandeur du mal qu'il révèle.On peut dire que la France en particulier est inondée de blasphèmes. « Ouvrez la plupart des livres qui se publient de nos jours, dit le père Huguet [1], lisez les journaux les plus répandus : à cha-

[1] *Notre-Dame de la Salette mieux connue.*

que page vous trouverez la négation de nos dogmes et de nos mystères, le mépris de nos croyances. Dans les romans, vous verrez la glorification de tous les vices les plus exécrables et la condamnation de toutes les lois que Dieu nous a imposées. Et cela est-il autre chose que des blasphèmes horribles, faits de sang-froid par les hommes les plus instruits et avec toutes les circonstances qui peuvent rendre ce péché plus grave et plus épouvantable ? » Et la France d'applaudir, sinon toujours en paroles, du moins en actions à ce débordement de la parole satanique !

La nation ne se glorifie-t-elle pas, en effet, de cette *liberté de la Presse* comme de l'une des plus glorieuses conquêtes de l'âge moderne? Liberté de la Presse ! disons libertinage de la Presse, pour parler juste. Voici ce qu'en pensait dès 1817 une sainte âme, favorisée elle-même, paraît-il, de l'esprit de prophétie :

« Ce monstre de la Presse, écrit-elle au moment même où les instances imprudentes de Châteaubriand arrachaient au pouvoir cette concession fatale, ce monstre sera si affreux, qu'il n'y en a jamais eu de semblable depuis le commencement du monde. Son souffle empoisonné et fumeux répandra une telle odeur infecte, qu'on en serait renversé (moralement parlant) sans une protection spéciale de Dieu [1]. » Aussi les Souverains-Pontifes et les Évêques n'ont-ils cessé d'avertir les fidèles de se tenir en garde contre cette doctrine de l'émancipation absolue de la pensée, véri-

[1] *Lettre du* 20 *juillet* 1817, citée par le P. Huguet. Ibid. p. 110.

table arbre de la science du bien et du mal au XIXe siècle.

XIX. — Maintenant les châtiments annoncés sont-ils arrivés en partie, le reste est-il à craindre et le bras de Dieu tombera-t-il de tout son poids sur les prévaricateurs ? Chacun sait les fléaux qui n'ont cessé de régner depuis 1846. Les fruits de la terre ont été frappés dans leurs productions les plus nécessaires à la vie de l'homme ; la maladie des pommes de terre et de la vigne a été à peu près générale, et aujourd'hui notamment encore, l'on n'est pas rassuré à ce sujet. Les animaux domestiques, si utiles à toutes les classes de la Société, n'ont pas été plus épargnés ; du ver à soie jusqu'au porc et au bœuf, tous ont été ou sont encore sous le fléau de l'épizootie. Plusieurs années de cherté se sont succédé : la statistique a établi qu'en France, plus de 70,000 personnes sont mortes en 1854, et 80,000 en 1855, par suite de la médiocrité de la récolte, malgré tous les efforts de l'assistance publique et de la charité privée contre le fléau ! Puis sont venus les épidémies, le choléra, les inondations, la guerre civile et les campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine et du Mexique, qui n'étaient en quelque sorte que le prélude de la guerre affreuse où viennent de s'épuiser et la France vaincue et l'Allemagne victorieuse, pendant que la Révolution se déchaîne de plus en plus sur l'Italie et l'Espagne en particulier, et menace de mettre toute l'Europe en sang et en flammes. La ruine de la première cité du monde moderne, de

Paris [1], la ville enchanteresse dont l'or, le faste et les plaisirs délirants ont dépassé de bien loin la maudite Babylone des anciens jours ; cette ruine semblait, il y a quelques années à peine, une chimère de pessimiste; à l'heure qu'il est, cette ruine a eu, comme autrefois celle de Jérusalem, son sinistre prélude dans la guerre étrangère et la guerre civile dont nous ne sommes pas surs d'être bien délivrés. Si Dieu ne vient pas au secours de la ville coupable qui a osé élever au comble la montagne de ses abominations, de ses impiétés et de ses blasphèmes, en faisant trôner sur l'une de ses places publiques [2] la statue de Voltaire, cet infâme avant-coureur de l'Antechrist, *que Sodome même eût banni* [3] : ah! c'en sera bientôt fait de la grande prostituée des temps modernes. La ruine totale de Paris, tel est probablement, hélas ! le dernier mot de l'un des secrets de la Salette. Et encore ce ne sera que l'un des terribles châtiments suspendus en ce moment sur le monde dévoyé.

1 Je ne désirerais me voir en possession de quelque force politique, que pour l'employer à ruiner en tous sens l'influence de Paris. Cette ville est à mes yeux le cancer de la France et le scandale du monde, une de ces Babylones dont il est dit aux Livres saints qu'il leur sera redemandé tout le sang innocent, qui est versé sur la terre.

(Lettre de L. Veuillot, du 2 fév. 1871, *Bien Public* de Gand, du 17 février 1871.)

2 On a remarqué que le dernier ministre de l'Intérieur du second Empire, M. Chevreau, qui a inauguré provisoirement, le 14 août 1872, la statue de Voltaire à Paris, éconduisait définitivement le 4 septembre suivant, de Paris et de la France, l'impératrice-régente Eugénie.

3 Paroles du comte de Maistre, *Soirée*, 4e Entretien.

Répétons donc à la suite de la sœur Marie-de-la-Croix : *Prions ensemble, prions et prions toujours.*

Nous supprimons, à la suite de ce chapitre, le récit de l'apparition de la Sainte-Vierge à Obermauerbach, en Bavière, que nous avions rapporté dans les éditions précédentes : ce fait n'a point, après vingt-quatre années d'épreuves, reçu l'approbation de l'Ordinaire ; sans oser l'improuver, nous le trouvons peu probable.

CHAPITRE III.

APPARITION DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS A CERRETTO EN TOSCANE.

(19 mai 1853.)

I. Nécessité des œuvres réparatrices en Italie.— II. Enfance prédestinée de Véronique Nucci. — III. Notre-Dame des Sept-Douleurs lui apparaît le 19 mai 1853.— IV. Pleurs et prières de la Sainte-Vierge ; Mission donnée à Véronique ; symbolisme du Refuge qui lui est indiqué contre la pluie. — V. Nouvelle apparition de Marie. — VI. Source miraculeuse. — VII. Véronique entre en Religion sous le nom de Sœur Véronique de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — VIII. Vision qu'elle a de sainte Véronique Giuliani.—IX. Vision de Notre-Seigneur tout couvert de plaies. — X. La Sainte-Vierge la visite plusieurs fois.— XI. Vie de victime de la Sœur Véronique. — XII. Sa bienheureuse mort.

I. — L'Italie, cette terre classique de la sainteté aux âges de foi, s'était à son tour laissé envahir, comme

la France et les autres peuples de la chrétienté, par l'indifférence, le sensualisme et l'irréligion. Les menées révolutionnaires gagnaient de jour en jour du terrain ; les peuples, inattentifs à la voix de Rome, écoutaient trop follement les faux prophètes, et bientôt devait se réaliser cette grande iniquité du XIXe siècle, qui s'appelle l'*Italie-Une*. Mais voici qu'au milieu de cette société prise de vertige, Dieu choisit, à la confusion des impies, une jeune bergère comme en France, pour confirmer les menaces toujours retentissantes de la Salette et ramener au bercail les foules égarées.

A l'honneur de son sexe, cette jeune fille, morte il y a peu d'années seulement, à la fleur de l'âge, est déjà déclarée Vénérable par la Sainte Église et la cause de sa Béatification est dès aujourd'hui introduite en cour de Rome [1]. Comme la pieuse bergère a parfaitement réalisé dans sa vie de sacrifice et d'immolation volontaire l'œuvre Réparatrice à laquelle Notre-Dame des Sept-Douleurs est venue convier, à Cerretto, la génération présente, nos lecteurs nous pardonneront quelques détails sur l'intérieur de cette enfant de bénédiction.

II. — Véronique-Marie-Humble Nucci, tel est son nom, nous apparaît dès son aurore comme un agneau prédestiné à la croix. Lorsque sa mère était dans l'at-

1 Voir sur ce chapitre la *Vie de la v. servante de Dieu, sœur Véronique de N.-D. des Sept-Douleurs,* Paris, au bureau *des Annales de la Sainteté au XIXe siècle,* rue de Vaugirard, 77, 1 vol. in-12.

tente de cette privilégiée du Seigneur, il lui sembla, une nuit, voir en songe une fille qui essuyait avec un linge les plaies du crucifix... « Quelle est cette fille, » demanda-t-elle à une femme inconnue que lui montrait également sa vision? « C'est Véronique, » répondit bien distinctement la femme mystérieuse. « Si Dieu me donne une fille, reprit la mère toujours en songe, je l'appellerai Véronique. » Et ainsi arriva-t-il. Véronique était la quatrième des six enfants d'Antonio Nucci et de Maria-Stella Franci, époux chrétiens du hameau de Cerretto, au diocèse de Pitigliano et Serano, en Toscane. Dès le lendemain de sa naissance, Véronique reçut le saint baptême, le 26 novembre 1841, dans l'église collégiale de Saint-Nicolas, à Sorano. Elle a conservé sans tache, comme les Louis de Gonzague, les Thérèse, les Vianney, la robe de son innocence baptismale; fait à la fois bien rare et bien consolant aujourd'hui. Citons seulement un trait de son enfance: elle n'avait que dix ans, lorsqu'elle entendit une voix du Ciel lui dire, comme elle gardait les brebis de son père: *Véronique, que fais-tu? Tu es en compagnie des agneaux; ils sont l'image et la figure du Seigneur.* Dès lors sa vie ne fut qu'une contemplation continuelle; elle ne pouvait voir un agneau sans tressaillir de joie, en souvenir de l'Agneau de Dieu.

III. — La célèbre Apparition de Notre-Dame des Sept-Douleurs à Véronique Nucci eut lieu le 19 mai 1853, le jeudi de l'octave de la Pentecôte, jour où se lit à l'Introït de la Messe le commencement du Psaume LXVII: *Exurgat Deus, et dissipentur ini-*

mici ejus ; et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus : Que Dieu se lève et que ses ennemis soient mis en déroute; et que ceux qui le haïssent, soient mis en fuite devant lui ! La jeune bergère, alors âgée de onze ans et demi et déjà admise, depuis plus d'un an, à la première communion, était dans ce moment occupée à garder, non loin d'une cabane appelée la *Casetta*, son troupeau composé d'environ trente brebis. Elle avait avec elle son petit frère Jean-Baptiste, âgé de sept à huit ans. Comme le temps s'était couvert et qu'il commençait déjà à tomber de grosses gouttes de pluie, Véronique dit à l'enfant d'aller se mettre à couvert dans la cabane. Et elle se mit elle-même en train de conduire le troupeau vers ce refuge. Pour ne pas être mouillée, elle avait retroussé sa robe et s'en était couvert la tête. Laissons-la maintenant parler elle-même d'après le rapport des commissaires ecclésiastiques.

« Pendant que je me disposais de la sorte à aller dans la cabane, dit Véronique, je vis devant moi une Dame à genoux, sans savoir moi-même d'où elle était venue. Sa taille, de la tête aux genoux, était un peu plus basse que la mienne quand j'étais debout. Étant à genoux l'une et l'autre, le haut de ma tête lui arrivait à l'endroit du cœur.

« Cette Dame me tournait les épaules quand elle m'appela. Elle me fit mettre à genoux à son côté droit, un peu en arrière, à la distance d'une plante à balais qui nous séparait. Elle était placée de telle sorte que je me trouvais à sa droite. Je voyais parfaitement sa joue droite et un côté de l'œil, d'une grande beauté.

« Elle avait une robe bleue, semée de petites fleurs rouges d'un peu moins d'un pouce de grandeur. La ceinture qu'elle portait était d'un noir brillant et pouvait être large de deux doigts.

« Elle avait sur la tête un grand voile, couleur bleu de ciel, qui lui descendait le long des épaules jusqu'aux genoux. Par devant, le front était découvert, ainsi qu'une partie de la joue. Le voile tombait ensuite sur les bras et lui couvrait les mains qu'elle tenait étendues obliquement, dans l'attitude d'une personne qui supplie ; sur le voile se remarquaient des taches rouges de forme arrondie. Elle avait sur la tête une couronne resplendissante comme l'or ; au sommet de la couronne brillait une croix d'environ huit doigts de hauteur.

« La Dame resta toujours dans la même position ; elle tourna seulement un peu la face quand elle m'appela, et éleva la main uniquement pour me faire signe d'approcher. Elle m'apparut à l'improviste, ainsi à genoux, et en me voyant elle m'appela et me parla. »

IV. — « *Véronique, venez ici, à côté de moi,* me dit-elle ; *vous ne vous mouillerez pas. Mettez-vous là à genoux.* »

« En même temps elle me fit signe avec la main, pour m'indiquer l'endroit où je devais me mettre. Et comme elle était tournée du côté de l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Aquila, moi aussi je me tournai vers le même endroit. Alors elle ajouta :

« *Disons cinq fois le Credo à mon Fils.* »

« Et nous recitâmes ensemble le Credo. Elle reprit :

« *Disons la* PROTESTA. »

« Et nous la récitâmes ensemble. Jusque là je n'avais jamais bien appris cette *Protesta*, qui est une prière que nous faisait dire notre mère ; mais à partir de ce jour, je l'ai sue parfaitement et je ne l'ai jamais oubliée (On récite sous ce nom de *Protesta* en Italie une affectueuse formule de prières à la Sainte-Vierge pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Nous donnons cette formule à la fin du volume, parce qu'elle répond parfaitement à la situation critique que nous traversons).

« *Aidez-moi à pleurer*, » me dit ensuite la Dame. Et en vérité je vis que de l'œil droit des larmes coulaient. Alors je l'interrogeai et lui dis : « Qu'avez-vous à pleurer ? »

« *Je pleure*, répondit-elle, *pour tant de pécheurs. Voyez-vous combien il pleut ? Les péchés sont bien plus nombreux que les gouttes d'eau qui tombent. Mon Fils a les mains et les pieds cloués, et cinq larges plaies ouvertes. Si les pécheurs ne se convertissent pas, mon Fils va envoyer la fin du monde. Et vous, que préférez-vous, vivre encore trois ou quatre mois, ou voir la fin du monde ?* »

« Je répondis : Je préfère mourir. Cette Dame ne dit rien là-dessus, mais elle continua de la sorte :

« *Dites chaque jour sept Pater noster, Ave Maria et Gloria en l'honneur du sang répandu.* »

« Je lui avouai que j'ignorais ce que c'était que le sang répandu. Elle continua :

« *Dites cinq Pater noster, Ave Maria et Gloria aux Cinq Plaies.* »

« Je dis alors que je me souvenais d'avoir vu les Cinq Plaies à un crucifix de plâtre qui était à la maison. Elle continua :

« *Et sept Pater, Ave et Gloria à moi-même qui m'appelle* Marie des Sept-Douleurs.

« *Maintenant allez vous-en dans la cabane, autrement vous vous mouillerez,* » dit-elle en terminant. Mais avant de nous séparer. elle me donna l'ordre de tout raconter à ma mère, dans les termes suivants :

« *Vous rappelez-vous bien ce que je vous ai dit ? Allez à la maison, racontez-le à votre mère, et recommandez-lui de dire à tous ceux qu'elle rencontrera que je m'appelle Marie des Sept-Douleurs.* »

« A ces mots, je me séparai d'elle, la laissant à genoux et je me dirigeai vers la cabane où je trouvai mon petit frère Jean-Baptiste. Peu après il cessa de pleuvoir. »

Tel est le récit naïf et touchant que fit la candide Véronique devant la commission ecclésiastique, réunie un an plus tard, le 9 septembre 1854, pour dresser l'enquête de l'Apparition.

Nous nous contenterons de faire une seule remarque qui a rapport au symbolisme de la fin de l'Apparition. Véronique reçut l'ordre de la Sainte-Vierge de se réfugier dans la cabane ou *Casetta*, sinon elle se mouillerait ; elle s'y rendit aussitôt, et peu après la pluie cessa. Il y a lieu de voir dans cet avertissement de la Mère de Douleurs une sorte de prophétie symbolique. Au milieu des châtiments que méritent les iniquités sans cesse croissantes du monde, nous devons nous unir dans la prière et la Réparation ave

eine des Cieux devenue notre suppliante et
ivec elle dans l'esprit d'immolation et de
Puis, lorsqu'à un moment donné, qui est
mminent, lorsque la coupe de la colère di-
chera jusqu'à la lie sur les coupables, il
l conviendra alors de chercher un asile sûr
ux de refuge ouverts par la Providence à
fidèles ou repentants. Il semble aussi que
les châtiments serait court, que l'Ange
eur aurait bientôt accompli son œuvre de
les méchants, et que l'heure du triomphe
luirait enfin pour la consolation des âmes
célestes avertissements de Marie.

éronique ne trouva que le lendemain soir
l'informer sa mère de ce fait merveilleux
telligence enfantine ne pouvait encore me-
la portée. La famille entière était réunie
ent; plusieurs parents et amis se trou-
ement présents au récit de la jeune fille.
de huit jours, les pèlerins affluaient déjà
rt; ils choisissaient de préférence la de-
parents de Véronique pour y loger. Afin
place de plus à offrir, le père envoya la
coucher chez une de ses tantes.

Quelques jours plus tard, alors que la jeune fille récitait dans les champs, au lieu même de l'Apparition, les prières qui avaient été recommandées, elle entendit tout à coup une voix mystérieuse qu'elle reconnut être celle de Marie, mais sans la voir elle-même. « *Véronique*, dit la voix, *allez trouver votre mère,* « *afin qu'elle vous fasse conduire à votre Évêque, à* « *qui vous annoncerez qu'une chapelle doit être éri-* « *gée en ce lieu.* »

Tel fut le retentissement de ce fait merveilleux dans toute l'Italie, tels le concours et la générosité des pèlerins, telle enfin la multitude des grâces obtenues au lieu de l'Apparition, que, dès le 8 septembre de l'année 1857, l'autorité ecclésiastique pouvait consacrer au culte cette Chapelle dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs. La trace des genoux de la Reine des Cieux était restée quelque temps empreinte dans cet endroit, ainsi que la virent de leurs yeux les parents de Véronique, l'archiprêtre de Sorano et plusieurs autres personnes dignes de foi. Malheureusement aucune mesure n'avait été prise pour défendre ces vestiges bénis contre l'indiscrétion des pèlerins qui en eurent bientôt enlevé toute la terre. Sous la pression des funestes lois, issues du joséphisme, toujours en vigueur, à cette époque, dans la Toscane, l'Évêque de Pitigliano, quoique convaincu de la vérité de l'Apparition, s'était pendant quelque temps abstenu de faire acte de juridiction à la Casetta, afin d'éviter les tracasseries de la police. La Révolution, sans s'en douter, a fait justice des lois léopoldines.

VI. — Après la consécration de la Chapelle, la p

roisse de Notre-Dame de l'Aquila d'où Ceretto dépend, fut transférée dans le nouveau sanctuaire, qui fut bientôt favorisé d'un prodige déjà arrivé à la Salette et à Lourdes et qui devait rester la preuve permanente de l'apparition de Marie en ces lieux : une source miraculeuse sortit de terre au pied du mur qui sépare l'église du presbytère, et depuis elle n'a jamais tari, hormis dans la circonstance suivante, où elle demeura à sec pendant deux mois. C'était vers le milieu du printemps de 1864 ; une multitude de pèlerins étaient arrivés : le gardien de la source,dans la crainte bien vaine que l'eau n'y vînt à manquer à cause de la foule, versa dans le bassin une certaine quantité d'eau puisée à une autre fontaine voisine :à l'instant,la source miraculeuse se trouva à sec. Lorsqu'elle reparut,la confiance des fidèles augmenta encore et avec elle les grâces et les prodiges de toute sorte obtenus par l'intercession de Notre-Dame des Sept-douleurs de l'Aquila.

VII. — La plus fidèle servante de Marie des Sept-Douleurs, celle qui n'oublia jamais les larmes de compassion versées sur les péchés du monde par la Mère de Miséricorde, ce fut l'heureuse Véronique. Dès ses plus tendres années, elle avait été l'enfant de bénédiction de la nombreuse famille d'Antoine Nucci. Admise à faire sa première communion à l'âge de dix ans, elle avait aussitôt contracté la pieuse habitude de s'approcher des sacrements *tous les quinze jours*, ou au plus tard toutes les trois semaines, lorsque les travaux de la campagne étaient trop pressants. Aussi,

un an à peine après l'Apparition, elle était entrée bonheur, sous les auspices du saint Évêque d'Aqua dente, au couvent des sœurs du Tiers-Ordre de St François, à Ischia, dans les États-Pontificaux, où fit profession le jour de la Fête du Patronage de S Joseph, le 15 mai 1859, sous le nom de *Sœur V nique de Notre-Dame des Sept-Douleurs.*

Désormais sa vie angélique ne fut plus qu'une loureuse expiation des iniquités sans nombre qu laient inonder l'Italie en particulier. A la suite campagne d'Italie (avril-juillet 1859), les souvei légitimes furent, en effet, dépossédés de leurs ronnes, une bonne partie des États-Pontificaux t bait au pouvoir du Roi-Larron après le guet-apei Castelfidardo (18 sept.); le reste était laissé aux mo moraux que l'on sait. Notre-Seigneur, la Sai Vierge, son Ange Gardien, plusieurs saints fav sèrent Véronique de leurs apparitions, pour sout sa ferveur dans le martyre volontaire qu'elle souf en esprit de réparation.

VIII. — Citons quelques-unes de ces dernières paritions ; elles feront mieux comprendre la direc que la Providence veut nous imprimer en nos te calamiteux, temps d'expiation, parce qu'ils sui des temps de grande prévarication.

Un jour, la Sœur Véronique s'était dirigée vei petit oratoire dédié à sainte Véronique Giuliani, des gloires de l'Ordre séraphique, auquel la voy appartenait par ses vœux de religion. A peine é elle parvenue en face de la petite chapelle, qu

Sainte lui apparut tout à coup; elle lui montra les stigmates sacrés de ses pieds et de ses mains, qui en faisaient un portrait vivant de Jésus crucifié. Ensuite elle lui dit « de prier beaucoup, parce que le Seigneur était extrêmement irrité à cause des iniquités qui ne cessent pas d'inonder le monde. Priez aussi, ajouta-t-elle, pour la Sainte Église qui a régné jusqu'à ce jour et règnera à jamais; priez encore, afin que les bouleversements qui agitent la terre cessent bientôt. »

IX. — Dans le courant du printemps de 1862, la Sœur Véronique, alors sacristine, était venue au jardin cueillir des fleurs pour orner l'église du couvent. Se trouvant dans l'allée de la grande Croix, comme elle était arrivée en face du signe de notre Rédemption, le Sauveur lui apparut tout couvert de sanglantes blessures. A cette vue déchirante, elle se sentit toute hors d'elle-même de compassion et s'écria :

« Ah! Seigneur, c'est vous! pardonnez-moi, c'est moi, qui vous offense! »

Notre-Seigneur lui répondit : « *Je suis si indignement offensé! Priez, priez beaucoup. Tenez-vous retirée dans votre cellule; vivez dans la paix et dans la joie intérieure. Ayez toujours votre esprit uni à Dieu; allez aussi au jardin cueillir des fleurs!* Cette vision passa aussi rapidement que l'éclair.

X. — L'angélique Sœur eut une autre Apparition non moins remarquable, à peu près au même endroit. La Sainte-Vierge s'offrit tout à coup à ses regards,

sous le même costume que la première fois, à la *Casetta*. Elle l'aperçut au pied de la Croix, au moment où elle venait d'entrer dans l'allée qui y conduit. A la vue de la Reine du Ciel, elle resta pénétrée de respect, et n'osa pas approcher davantage ; mais la Sainte-Vierge l'appela et lui dit de venir auprès d'elle.

« *Priez*, lui dit-elle, *priez mon divin Fils ; il est*
« *fatigué de supporter les prévarications des hommes:*
« *elles sont plus nombreuses que les flocons de neige*
« *quand celle-ci tombe en abondance.* » Elle ajouta :
« *Priez pour la sainte Mère l'Église catholique, afin*
« *que les tribulations du monde aient un terme.* »

Elle lui recommanda ensuite de continuer le genre de vie qu'elle avait embrassé, et dire sept Ave et un Credo à son divin Fils. La Sœur se mit aussitôt à réciter ces prières, et, au moment où elle les terminait, la vision disparut.

Dix jours environ après cette vision, Marie lui apparut de nouveau dans le jardin du couvent, à l'oratoire de Notre-Dame-du-Lis. La Sœur y vit la Mère de Dieu, tenant son adorable Fils dans ses bras. L'humble religieuse se recommanda à l'Enfant Jésus et elle supplia la Mère de Miséricorde de lui être propice, la conjurant surtout de lui obtenir le pardon de ses péchés : « Ce sont mes grands péchés, » lui disait-elle en soupirant, qui offensent tant votre divin Fils. »

A ces paroles, la Mère de Dieu sourit avec une grâce et une bonté inexprimables à l'angélique Sœur qui, jamais durant sa vie, n'avait perdu l'innocence baptismale, et elle lui dit avec une voix pleine d'onction et

de douceur : « *Non Véronique, cela n'est pas ; conti-*
« *nuez à agir comme vous le faites, continuez à prier*
« *pour les pécheurs. Vivez dans la joie de l'âme, et*
« *allez encore dans le jardin, chantant avec bonheur*
« *et allégresse le cantique de Notre-Dame-du-Lis.* »

XI. — On ne saura que dans l'éternité toutes les inventions de la Sœur Véronique pour expier en son âme et en son corps les péchés du monde que Jésus et Marie l'invitaient ainsi à laver dans les larmes de la pénitence. C'est que Notre-Seigneur, à mesure qu'il écoutait ses désirs de partager le calice de la Passion, lui enseignait en même temps à le boire, le sourire sur les lèvres. « *Pour que ses pénitences lui fussent tout à fait agréables,* » lui avait-il dit, deux ans avant qu'elle mourût, un jour qu'il avait bien voulu lui promettre que plus tard il la ferait souffrir beaucoup,
« *elle ne devait pas s'abandonner à la tristesse, parce*
« *que celle-ci abat l'esprit et enlève le courage, ni*
« *chercher avec empressement le moyen d'adoucir la*
« *souffrance. Il fallait sentir la douleur au fond du*
« *cœur, parce qu'il n'est pas possible, selon la nature,*
« *qu'il en soit autrement, mais elle devait s'appliquer*
« *à montrer un visage content et à avoir le sourire*
« *sur les lèvres.* »

Elle pratiqua ce divin précepte surtout dans la longue maladie qui la conduisit aux noces éternelles, peu de jours avant d'avoir accompli sa vingt-et-unième année. Mais, prudente et charitable pour autrui, jusque dans ses derniers moments, elle avoua à la Sœur qui remplissait à son chevet l'office d'ange consolateur,

que les douleurs, qui depuis huit mois achevaient de la consumer, étaient inexprimables: « Gardez-vous bien, » ajouta-t-elle, « ma Sœur, de demander au bon Dieu des souffrances. Le proverbe en usage dans le couvent est vrai: « *Le Seigneur a les mains larges.* »

XII. — Ainsi que cette même Sœur le lui avait assuré par une lumière prophétique, le Ciel entier sembla s'incliner vers la terre, afin de cueillir pour le Paradis ce chaste fruit de la pénitence volontaire : Véronique fut en effet assistée à l'heure de la mort par l'Archange saint Michel, ses Anges Gardiens, les saints Apôtres et par ceux qu'on aime surtout à invoquer à l'agonie, par Jésus, Marie et Joseph. Elle prit son vol vers les demeures éternelles, le 9 novembre 1862, à peine âgée de vingt ans.

A la suite de plusieurs guérisons obtenues par son intercession, peu de temps après sa mort, on ouvrit son tombeau trente-cinq jours après la sépulture, pour placer ses reliques en un lieu plus décent : au grand étonnement de tout le monde, pendant que l'humidité avait attaqué ses vêtements, le lis odorant que la vénérable défunte avait reçu au moment de la sépulture et qu'elle tenait encore à la main, avait conservé toute sa blancheur et son parfum. Le procès de béatification est introduit. Puisse l'exemple et l'intercession de l'Angélique Sœur nous venir surtout maintenant en aide devant la justice divine et nous obtenir pardon et miséricorde !

CHAPITRE IV.

APPARITION DE L'IMMACULÉE CONCEPTION A LOURDES.

(Du 11 février au 16 juillet 1858).

I. La Grotte de Lourdes. — II. Bernadette Soubirous. — III. Première Apparition de la Sainte-Vierge à Bernadette. — IV. Seconde Apparition. — V. A la troisième Apparition la Sainte-Vierge demande à Bernadette un pèlerinage de quinze jours de suite à la Grotte. — VI. Le cierge des Apparitions. — VII. *Il faut prier pour les pécheurs.* — VIII. Secret confié à Bernadette ; une chapelle à ériger. — IX. *Pénitence! Pénitence! Pénitence!* — X. Œuvres satisfactoires. — XI. Source miraculeuse. — XII. *Je suis l'Immaculée Conception.* — XIII. Adieux de Marie à Bernadette. — XIV. Entrée de Bernadette en religion.

I. — Nous continuons le récit des Apparitions prophétiques de la Sainte-Vierge par une esquisse des merveilles qui se sont passées à Lourdes, au pied de nos Pyrénées, du 11 février au 16 juillet 1858. Notre attention se portera de préférence, entre les dix-huit Apparitions de la Vierge Immaculée à Bernadette Soubirous, dans la grotte de Lourdes, sur celles qui ont quelque rapport avec les manifestations de la Salette et de Ceretto, auxquelles elles font évidemment écho [1].

[1] Voir *Notre-Dame de Lourdes*, par Henri LASSERRE, 1 vol. in-12, chez V. Palmé ; *Annales de Notre-Dame de Lourdes*, publiées par les RR. PP. Missionnaires de Lourdes ; *Les Merveilles de Lourdes*, par Mgr de Ségur, 1 vol. in-18, chez Haton.

La petite ville de Lourdes, située dans le département des Hautes-Pyrénées et le diocèse de Tarbes, ne manque pas d'importance, en raison de sa position au débouché des sept vallées du Lavedan, entre la plaine et la montagne : la clef des Pyrénées avant l'invention de l'artillerie, elle l'est encore aujourd'hui comme carrefour des eaux thermales du Midi et, depuis de longues années, elle est constamment sillonnée par les baigneurs et les touristes venus de tous les coins de l'Europe ; son chemin de fer n'a fait qu'activer ce mouvement incessant.

Cependant, jusqu'en 1858, rien n'avait troublé, non loin de cette petite ville si vivante, la solitude des roches Massabielle, au pied desquelles coule le Gave, qu'y venait à cette époque rejoindre le canal d'un moulin ; personne ne s'était non plus jusque-là préoccupé d'une grotte d'environ douze pieds de haut et d'une égale profondeur, percée à la base de ces abrupts rochers, et formant trois excavations ouvertes au dehors et superposées entre elles comme les trous d'une gigantesque éponge.

II. — Or, le 11 février 1858, le jeudi-gras de cette année, par un temps froid et couvert, mais très-calme, à l'*Angelus* de midi, une innocente jeune fille de quatorze ans, Bernadette Soubirous, l'aînée des quatre enfants d'un pauvre meunier, était venue, avec sa sœur et une autre compagne, chercher du bois mort aux environs de la grotte de Massabielle. Au moment de franchir le canal pour rejoindre les deux autres jeunes filles, elle entend tout à coup autour d'elle comme le

bruit d'un coup de vent soufflant de la prairie avec une violence irrésistible. Cependant, à sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave demeurent dans une complète immobilité. Elle est tirée de son étonnement par un second roulement impétueux de ce souffle mystérieux, suivi, en face d'elle, d'une apparition inouïe, devant laquelle la jeune fille, hors d'elle-même et comme anéantie, s'affaise et tombe à deux genoux.

III. — Au-dessus de la grotte non loin de laquelle les deux compagnes de Bernadette étaient toujours occupées à ramasser du bois mort, dans une niche rustique, haute d'environ six pieds, formée par l'une des trois excavations du roc, se tenait debout, au sein d'une clarté céleste, une Dame d'une incomparable splendeur. L'auréole qui flottait autour d'elle, plus brillante, mais plus douce que les rayons du soleil, attirait le regard, qui venait s'y reposer avec délices. La Dame elle-même était de taille moyenne, ravissante de jeunesse, belle de tous les attraits des quatre âges de la vie : c'était l'innocente candeur de l'enfance, l'incomparable pudeur de la virginité, la gravité tendre de la plus noble maternité, la sagesse consommée d'une vieillesse toujours verte qui respiraient dans ce merveilleux visage de jeune fille aux yeux plus transparents et plus suaves que l'azur des cieux.

Les vêtements, d'une étoffe inconnue à la terre, étaient aussi blancs que la neige ; la robe, longue et traînante, laissait ressortir les pieds sans chaussure,

qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche d'un églantier épanoui dans une anfractuosité du rocher; une rose dorée comme les premiers feux de l'aurore, s'épanouissait sur chacun des pieds de la Dame. Une ceinture, couleur d'azur, retenait la robe et pendait en deux longues bandes presque jusqu'aux pieds. En arrière, enveloppant dans un pli les épaules et le haut du bras, un voile blanc, fixé autour de la tête, tombait jusqu'au bas de la robe. Le seul joyau que portât l'Apparition, était un chapelet à chaîne d'or, dont les grains, étincelants de blancheur, glissaient entre les mains jointes de la Dame. Toutefois les lèvres de la Reine des Vierges demeuraient immobiles. Chaque grain qu'elle touchait était sans doute un *Amen* de bénédictions données en retour des supplications qui lui arrivaient des lèvres des âmes ferventes.

Sous les regards de Marie, Bernadette avait instinctivement pris son chapelet à la main. D'un geste grave et doux, la Vierge incomparable fit alors le signe de la croix, et la jeune fille rassurée se signa à son tour pour réciter son chapelet. Au dernier *Gloria Patri*, la Reine des Cieux, sans avoir dit un mot, disparut tout à coup pour regagner les demeures éternelles.

Bernadette se releva pour aller de son côté rejoindre ses compagnes; après s'être déchaussée, elle traversa sans peine le canal dont l'eau glacée s'attiédit soudainement sous ses pas. Chose étonnante : « c'était, disait-elle, comme de l'eau chauffée pour la vaisselle. »

IV. — Deux jours se passèrent sans que la pensée

de Bernadette vît autre chose que la scène de la Grotte. Quelle était précisément cette Apparition, elle l'ignorait encore, mais bien ardent était son désir de revoir la *Dame*, comme elle l'appelait, en parlant à ses compagnes et à ses parents de l'événement extraordinaire qui venait de l'initier si merveilleusement au monde des esprits. Enfin, le dimanche, après la grand'messe et le repas de midi terminé, Bernadette et quelques-unes de ses compagnes purent s'en retourner aux roches Massabielle; elles s'étaient munies d'eau bénite, pour conjurer tout danger.

Arrivées à la Grotte : « Prions, dit Bernadette, et récitons le chapelet. » Et toutes de se mettre à genoux, chacune priant à part soi le Rosaire. Tout à coup le visage de l'enfant se transfigura : les pieds posés sur le roc, vêtue comme la première fois, l'Apparition merveilleuse venait de se manifester à ses yeux. Les autres jeunes filles ne voyaient rien, mais la physionomie de Bernadette était telle, que lorsqu'elle leur dit : « Regardez ! la voilà, » il n'y avait pas moyen de douter. Se souvenant alors de l'usage qu'elle s'était promis de faire de l'eau bénite :

« Si vous venez de la part de Dieu, approchez, » dit Bernadette, qui se leva en aspergeant à plusieurs reprises la Dame.

A ces mots, elle vit la Sainte-Vierge s'incliner plusieurs fois, puis s'avancer presque sur le rebord du rocher, et son visage s'illuminer au nom sacré de Dieu.

« Eh ! vous ne la voyez pas ? » répétait Bernadette, plongée dans l'admiration et profondément

attendrie. » Mais elle est là, elle nous regarde... elle sourit... maintenant elle tourne la tête... voyez ses pieds... les doigts de ses pieds ;... sa ceinture vole... voyez, elle a le chapelet roulé autour de son bras... Oh! elle est si belle !... Elle a une petite figure qui semble de cire. A présent elle prend son chapelet... elle se signe... »

Bernadette se tut, s'agenouilla de nouveau, entra dans l'immobilité de l'extase et continua à réciter le chapelet que Marie semblait écouter, en faisant elle même glisser le sien entre ses doigts. A la fin de cette prière, l'Apparition s'évanouit comme la première fois.

V. — La joie dans le cœur, Bernadette n'avait désormais plus aucune appréhension de courir quelque danger en présence de la Dame. Aussi finit-elle par obtenir, le jeudi après les Cendres, une seconde permission de retourner à la Grotte, cette fois en compagnie d'une jeune fille de la Congrégation des Enfants de Marie et d'une dame de Lourdes qui, plus que toutes les autres personnes de la paroisse, avaient été frappées des détails de l'Apparition. Chemin faisant, la voyante était comme portée par une force invisible qui la rendait, elle d'ordinaire si frêle, d'une vigueur et d'une énergie inaccoutumées. Tandis que ses deux compagnes ruisselaient de sueur pour la suivre, elles descendait vers la Grotte avec une aisance et une agilité surprenantes.

Arrivée quelques minutes avant elles, Bernadette se prosterna et commença à dire son chapelet, les yeux

tournés vers la niche encore vide de la Grotte. Tout à coup elle poussa un cri. L'Apparition se trouvait encore une fois debout à quelques pas au-dessus d'elle. La Vierge admirable inclina vers l'enfant son visage tout radieux et, d'un geste de sa main, elle lui fit signe de s'approcher.

Bernadette se dressa sur ses pieds pour atteindre avec ses petits bras et sa modeste taille à la hauteur où la Dame se tenait debout. Ses deux compagnes s'avancèrent aussi pour tâcher d'entendre l'entretien qui allait s'engager. Mais la voyante, sans se retourner et, comme obéissant elle-même à un geste de l'Apparition, leur fit signe de la main de ne pas aller si loin.

« Madame » dit alors l'enfant, « si vous avez quelque chose à me communiquer, voudriez-vous avoir la bonté d'écrire qui vous êtes et ce que vous désirez. » Et elle lui présenta papier, plume et encre que lui avaient remis ses compagnes à cet effet.

La Sainte-Vierge, souriant à cette demande naïve : « *Ce que j'ai à vous dire,* » répondit-elle, « *je n'ai pas* « *besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce de* « *venir ici pendant quinze jours de suite.* »

« Je vous le promets, » dit Bernadette.

« *Et moi,* » ajouta Marie, « *je vous promets de vous* « *rendre heureuse, non point dans ce monde, mais* « *dans l'autre.* »

Bernadette, sans perdre l'Apparition de vue, retourna vers ses compagnes, en remarquant que les regards de la Dame, sans la perdre elle-même de vue, reposèrent un long moment et avec bienveillance sur

celle des deux qui n'était pas mariée et qui était heureuse d'appartenir aux Enfants de Marie.

« Elle te regarde, » dit la voyante à la pieuse congréganiste. Celle-ci n'en fut pas impressionnée pour le moment. Elle ne soupçonnait pas alors de qui venait ce regard et quelles lèvres lui envoyaient ce sourire. Mais désormais quel grand souvenir pour elle !

Comme les deux compagnes désiraient savoir si l'Apparition leur permettrait de revenir avec Bernadette durant cette quinzaine dont la jeune fille les avait informées :

« *Elles peuvent revenir avec vous*, » dit Marie, « *elles et d'autres encore. Je désire y voir du monde.* »

Ce disant, la Sainte-Vierge disparut, laissant après elle cette clarté lumineuse dont elle était entourée et qui s'évanouit elle-même peu à peu.

VI. — Nous ne suivrons pas Bernadette dans ses pèlerinages à la Grotte, où elle revit l'Apparition presque chacun des jours de la sainte quinzaine indiquée par la Vierge Immaculée. Les nombreuses éditions de *Notre-Dame de Lourdes* par M. Henri Lasserre et les *Merveilles de Lourdes* par Mgr de Ségur ont rendu ces Apparitions célèbres dans le monde catholique. Nous renvoyons à ces livres les lecteurs désireux de plus amples détails.

Ce sont les paroles de Marie que nous avons à mettre en évidence ici, paroles prophétiques en ce sens qu'elles font pressentir de grandes calamités, si nous ne conjurons la colère divine par de dignes fruits de pénitence.

Depuis la quatrième apparition [1], Bernadette, en avant, allumait chaque matin un cierge bénit et le tenait de la main gauche, tant que la Vierge se montrait. Ce fut d'abord une dame de la ville qui lui en prêta un; bientôt ses tantes lui donnèrent tour à tour leur cierge de congréganistes.

Un jour, vers la fin de son extase, Bernadette se leva, pâle encore et radieuse, se pencha vers sa plus jeune tante qui l'accompagnait ce jour-là, et lui dit : « Voulez-vous me donner votre cierge et me permettre de le laisser dans la Grotte? » Et sur l'assentiment de sa tante, l'enfant, arrivée au fond de la Grotte, enfonça dans la terre l'extrémité du cierge en l'appuyant au rocher, et le laissa allumé.

Après l'Apparition, sa tante lui demanda au retour pourquoi elle l'avait priée de lui donner son cierge et pourquoi elle l'avait ainsi déposé dans la Grotte.

« La Vision, répartit Bernadette, m'a demandé si je voulais le laisser, en m'en allant, brûler à la Grotte; et comme il était à vous, je ne pouvais pas le faire sans votre permission. »

Déjà quelques personnes avaient déposé des cierges. La Mère de Dieu voulait sans doute faire savoir qu'elle agréerait l'hommage de ces cierges qui sont comme un premier acte de repentir du pécheur, et un témoignage d'amour, de confiance et de fidélité de la part des justes.

VII. — Le troisième jour de la quinzaine, premier

[1] *Annales de Lourdes*, 1re année, p. 114.

dimanche de Carême, plusieurs milliers de personnes avaient devancé la voyante devant la Grotte, malgré l'heure matinale où elle avait coutume de s'y rendre. Avant le lever du soleil, elle était de nouveau agenouillée au-dessous de la niche où serpentait la branche d'églantier. Comme elle priait sans paraître s'apercevoir de l'attention universelle, son front s'illumina et devint rayonnant. Tous ses traits montaient et entraient comme dans une région de gloire et de splendeur incréées. La bouche entr'ouverte était béante d'admiration et paraissait aspirer le ciel. Dans ses yeux se réfléchissait une beauté invisible à la foule, mais que tous sentaient présente, et voyaient en quelque sorte sur le visage de l'enfant qui dans ce moment semblait ne plus être de ce monde.

Et néanmoins, quoique son attention fût entièrement absorbée par la contemplation de la Vierge pleine de grâces qui se montrait de nouveau à ses yeux, elle avait en partie conscience de ce qui se passait autour d'elle. Ainsi, à un certain moment, le cierge allumé qu'elle tenait habituellement en main devant la Grotte, vint à s'éteindre; aussitôt elle étendit la main pour que la personne la plus proche le rallumât.

Après quelques moments, la voyante s'avança vers la Grotte. L'Apparition s'était déplacée, et maintenant c'était par l'ouverture intérieure que Bernadete pouvait l'apercevoir. Le regard de la Sainte-Vierge en un instant parcourut toute la terre, et elle le reporta, tout imprégné de douleur, sur l'enfant agenouillée.

« Qu'avez-vous ? que faut-il faire ? » murmura Bernadette.

Vous prierez Dieu pour les pécheurs, » lui ré-
ıdit la Mère de Miséricorde ; « *vous baiserez la*
re pour la conversion des pécheurs. »

En voyant ainsi la douleur voiler, comme un nuage, admirable sérénité de la Vierge Bienheureuse, le cœur de la pauvre bergère ressentit une cruelle souffrance, et une indicible tristesse se répandit tout à coup sur ses traits. De ses yeux, toujours grands ouverts et fixés sur l'Apparition, deux larmes roulèrent sur ses joues et s'y arrêtèrent, sans tomber. En même temps Marie lui fit signe de s'avancer à genoux. Bernadette, relevant la tête après avoir collé sa bouche sur la terre, cherchait la Dame ; elle la voyait reculer lentement et la suivait, en multipliant ses humbles baisers de pénitence. Elle dépassa la ligne du rosier, entra sous la voûte de la grotte, et se tournant vers l'ouverture intérieure de la niche, elle demeura quelques instants immobile. En ce moment l'enfant voyait la Sainte-Vierge de si près, qu'il lui semblait qu'en se levant et en étendant le bras, elle aurait pu toucher à ses pieds.

En même temps, du regard et du geste elle s'adressait à la foule pour dire : Vous aussi, baisez la terre.

Plusieurs personnes se courbèrent à l'instant et, croyant obéir à un ordre de la vision, se mirent à genoux et baisèrent la terre. Mais, cette première fois la foule ne comprit pas ce que demandait Bernadette et resta immobile. L'enfant en fut contristée. Elle redescendit à genoux, toujours en baisant la terre, et revint à sa contemplation devant la niche, jusqu'à la fin de l'Apparition.

Depuis lors la pénitence pour les pécheurs fut redemandée à Bernadette qui, à chaque nouvelle apparition, montait vers la grotte et en descendait à genoux et baisant la terre. Le cœur de Marie se révélait ainsi : les pécheurs, voilà ceux qu'elle venait de préférence appeler à elle dans ce nouveau sanctuaire de Lourdes.

VIII. — Les œuvres de Dieu sont toujours traversées par la rage du démon et par l'ignorance ou les passions des hommes. Ainsi en arriva-t-il à Bernadette dès les premiers jours de la quinzaine. Nous ne pouvons redire tout ce qu'elle eut à souffrir de contradictions et de persécutions soit des particuliers, soit de l'autorité civile ; elle y eût cent fois succombé, si sa mission n'avait pas été d'En-Haut.

La Reine des Cieux voulut l'éprouver elle-même, afin sans doute de la mettre en garde contre l'amour propre et la vaine gloire. Le lendemain, lundi, l'Apparition ne se montra point.

Le mardi matin, la foule aussi persistante que Bernadette à se rendre à l'invitation de la Dame invisible, se trouvait de nouveau, avant le lever du soleil, devant la Grotte. Mais la tristesse et les angoisses de la veille avaient laissé quelques traces sur le visage de l'enfant. Elle s'agenouilla humblement comme de coutume, tenant dans l'une de ses mains un cierge bénit, et dans l'autre son chapelet. A peine était-elle prosternée, que parut l'auguste Souveraine du Paradis pour la ravir hors d'elle-même. Marie l'appela par son nom, de cette voix harmonieuse qui charme les chérubins eux-mêmes.

« *Bernadette !* » disait l'incomparable Mère.

« Me voici, » répondit l'enfant.

« *J'ai à vous dire,* » poursuivit la Sainte-Vierge, « *pour vous seule et concernant vous seule, une chose* « *secrète. Me promettez-vous de ne jamais la répéter* « *à personne en ce monde.* »

« Je vous le promets, » dit Bernadette.

Le dialogue continua et entra dans un mystère profond qu'il ne nous est ni possible ni permis de scruter.

« *Et maintenant, ma fille,* » ajouta la Vierge Immaculée, « *allez, allez dire aux prêtres que l'on m'é-* « *lève ici une chapelle.* » Et prononçant ces mots, sa physionomie, son regard et son geste semblaient promettre qu'Elle y répandrait des grâces sans nombre. Puis Elle disparut.

« Que vous a-t-Elle dit ? Que vous a-t-Elle dit ? » Cette question partit aussitôt de toutes les bouches. Bernadette, en y répondant, s'étonnait ce jour-là comme précédemment que tout le monde n'entendît point le dialogue et ne vît point la Dame. « La Vision parle cependant assez haut pour qu'on l'entende, disait-elle ; et moi aussi j'élève la voix comme à l'ordinaire. » Or, durant l'extase, on remarquait bien les lèvres de l'enfant qui s'agitaient, mais c'était tout, on ne percevait aucun son.

IX. — Huit jours après les Cendres, le mercredi 24 février, où l'Église célébrait la fête de l'Apôtre élu à la place du traître Judas, une scène, plus saisissante encore que celle de la veille, se passa au moment de

l'Apparition. Un fonctionnaire public, incrédule jusque-là, fut l'une des conquêtes de la journée. Témoin de la transfiguration de Bernadette au moment de l'Apparition, il a admirablement rendu compte de ses propres impressions.

« Bernadette n'était plus Bernadette, dit-il. C'était un ange du ciel plongé dans d'inénarrables ravissements. Elle n'avait plus le même visage : une autre intelligence, une autre vie, j'allais dire une autre âme s'y peignait. Son attitude, ses moindres gestes, la manière, par exemple, dont elle faisait le signe de la Croix, avait une noblesse, une dignité, une grandeur plus que humaine. Elle ouvrait de grands yeux insatiables de voir, des yeux béants et presque immobiles ; elle craignait, ce semble, de baisser la paupière et de perdre, un seul instant, la vue ravissante de la merveille qu'elle contemplait. Elle souriait à cet être invisible, et tout cela donnait bien l'idée de l'extase et de la béatitude. Elle écoutait avec l'expression du respect le plus profond ou, pour mieux dire, de la vénération la plus absolue, mêlée à un amour sans limites et au plus doux des ravissements. Quelquefois cependant une teinte de tristesse passait sur son visage, mais l'expression habituelle était celle d'une grande joie... »

A un certain moment, Bernadette s'avança sur ses genoux, des bords du Gave où elle priait, jusqu'au fond de la Grotte ; les personnes, qui étaient sur son passage, l'entendirent très-distinctement prononcer alors ces paroles :

« *Pénitence! Pénitence! Pénitence!* »

Ce jour-là même, Bernadette, rendant compte, comme la veille, de tout ce qui venait de se passer, à M. le Curé de Lourdes, qui avait demandé *un signe* avant de se décider à rien: « J'ai vu, dit-elle, la Vision et je lui ai dit:

« Monsieur le Curé vous demande de donner quelques preuves; par exemple, de faire fleurir le rosier sauvage qui est sous vos pieds, parce que ma parole ne suffit pas aux prêtres et qu'ils ne veulent pas s'en rapporter à moi. » Alors Elle a souri, mais sans parler. Puis Elle m'a dit de prier pour les pécheurs, et m'a recommandé de monter à genoux jusqu'au fond de la Grotte. Et Elle a crié par trois fois ces mots:

« PÉNITENCE ! PÉNITENCE ! PÉNITENCE ! »

que j'ai répétés en me traînant sur mes genoux jusqu'au fond de la Grotte. Là Elle m'a révelé encore un second secret qui m'est personnel. Puis elle a disparu. »

X. — Le huitième jour de la Quinzaine, le jeudi, 25 février, l'Église, dans sa prière publique du Bréviaire, avait récité ces paroles du Psalmiste: » *Tu es Deus qui facis mirabilia; notam fecisti in populis virtutem tuam;... viderunt te aquæ, Deus, viderunt te aquæ, et timuerunt, et turbatæ sunt abyssi* (Ps. 76): *Vous êtes le Dieu qui fait des merveilles; vous avez montré votre puissance aux multitudes;....* LES EAUX VOUS ONT APERÇU ET ELLES ONT TRESSAILLI en votre présence, *et les abîmes ont été remués;* » ce jour, par une merveilleuse coïncidence, vit naître du fond de la

Grotte, pendant l'Apparition, la source bénie, cette source qui, par les guérisons spirituelles et corporelles sans nombre arrivées par son moyen, est le symbole vivant de la *rénovation morale*, l'objet de tous les désirs de la Vierge Immaculée.

La Reine des Cieux avait commencé, ce jour-là, par confier un dernier secret à Bernadette :

« *Ma fille,* » lui dit-elle, *je veux vous confier,* « *toujours pour vous seule et concernant vous seule,* « *un dernier secret que, pas plus que les deux autres,* « *vous ne révélerez à personne au monde.* »

Qu'a-t-il été dit dans ces mystérieuses communications où Marie ouvrait à trois reprises son cœur maternel à l'innocente enfant et pour elle seule? Nul ne le sait, mais on peut conjecturer que ces secrets devaient avoir rapport à la mission de Bernadette et à sa vocation, ainsi qu'à la grande part qu'elle aurait à prendre aux œuvres de Réparation seules capables de conjurer ou du moins d'adoucir les catastrophes en voie de s'accomplir aujourd'hui.

La Mère de Dieu lui enseigna aussi une prière en la lui faisant répéter mot par mot avec une souveraine condescendance. Cette prière, l'enfant la récitait à toutes les Apparitions; mais les plus vives instances n'ont pu obtenir qu'elle la fît connaître, comme la plus minutieuse attention n'a pu en saisir une syllabe sur ses lèvres.

Après lui avoir confié le troisième secret : « *Maintenant,* » reprit la Sainte-Vierge peu de moments après avoir confié ce secret, « *allez boire, et vous laver à la Fontaine, et manger de l'herbe qui a* « *poussé à côté.* »

Comme l'enfant, sans perdre l'Apparition de vue, se dirigeait vers la rivière, aucune autre eau ne coulant auprès des rochers Massabielle :

« *N'allez point là* » poursuivit la Mère de Dieu; *je* « *n'ai point dit de boire au Gave; allez à la Fontaine,* « *elle est ici.* » Et, étendant sa main souveraine à laquelle obéissent le ciel et la terre, elle montra du doigt à l'enfant, au côté droit de la Grotte, ce même coin desséché vers lequel, la veille au matin, elle l'avait déjà fait monter.

Bernadette, arrivée sur ses genoux à ce même endroit, n'aperçut devant elle aucune trace de fontaine. Seulement, tout contre le roc, poussaient ça et là quelques touffes de cette herbe, de la famille des Saxifrages, que l'on nomme *la Dorine.*

De plus en plus humble et obéissante, la petite bergère, avec cette foi simple qui plaît tant au cœur de Dieu, se baissa et, grattant le sol de ses mains débiles, elle se mit à creuser la terre. Tout à coup, sous l'action de ses doigts, le sol devint humide et, du sein du rocher que recouvrait la terre, une eau mystérieuse se fit jour goutte à goutte, de manière à remplir le creux, de la grandeur d'un verre, qu'elle avait achevé de former.

Mais comment porter à ses lèvres cette eau mêlée de terre toute bourbeuse? Trois fois elle essaya d'en boire, sans qu'elle se sentît la force de l'avaler. Toutefois elle parvint à surmonter les répugnances de la nature; sous les yeux de l'Apparition qui souriait sans doute à sa bonne volonté, elle fit un suprême effort, but, se lava et mangea quelque brin d'herbe du rocher.

La Sainte-Vierge arrêta alors sur Bernadette un regard de satisfaction maternelle et, un instant après, elle disparut à ses yeux.

L'émotion de la multitude avait grandi devant ce prodige. A peine l'extase terminée, chacun voulut voir de ses yeux la cavité merveilleuse, plonger son mouchoir dans la source et en porter au moins une goutte à ses lèvres. De sorte que la Fontaine naissante dont le bassin s'agrandissait ainsi peu à peu, prit en quelques heures l'aspect d'une flaque d'eau; et la source, à mesure qu'on y puisait, devint de plus en plus abondante.

XI.—Le lendemain, l'Apparition ne se montra point; mais la Fontaine, jaillissant des mystérieuses profondeurs du rocher, grandissait à vue d'œil par un jet toujours plus abondant. Ce ne fut néanmoins qu'au bout de quelques jours, après avoir augmenté en quelque sorte d'heure en heure, qu'elle cessa de croître et devint tout à fait limpide.

Depuis lors elle s'échappe de la terre par une veine d'eau très-considérable, à peu près de la grosseur du bras d'un enfant, toujours abondante et claire comme le cristal, avec ce caractère d'inépuisable durée propre aux sources d'eau vive.

Ce même vendredi, 26 février, où l'Apparition fit défaut, la fête du jour coïncidait encore merveilleusement avec les premières ondées de la source miraculeuse qui avait surgi la veille, et maintenant visible à tous les regards, ruisselait du sol incliné de la Grotte dans la direction du Gave, sous les yeux émer-

veillés de la multitude : l'Église célébrait la fête de la Sainte-Lance et des Clous de Notre-Seigneur. A Matines, elle avait dit : « *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris : Il y aura, en ce jour-ci, pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, une fontaine ouverte, servant à la purification des pécheurs.* A l'Introït de la messe, elle chantait : *Vidi aquam egredientem de templo, a latere dextro, et omnes ad quos pervenit aqua ista, salvi facti sunt : J'ai vu une eau qui jaillissait du temple, du côté droit, et tous ceux à qui cette eau parvenait, étaient sauvés.* Enfin, à la fin de la messe, elle lisait l'Évangile de la férie racontant la descente de l'Ange qui, agitant l'eau de la piscine probatique, lui communiquait la vertu de guérir le premier malade entré en ce moment dans l'eau. Nous n'insistons pas sur ces rapprochements vraiment prophétiques. L'Église, au nom du Refuge des pécheurs, proclamait une fois de plus, en cette solennelle rencontre, la nécessité, après l'innocence perdue, du second baptême, celui des larmes de la pénitence.

XII. — Le jeudi, 4 mars, plus de vingt mille personnes s'étaient rassemblées devant les roches Massabielle, pour assister à la clôture des quinze jours de pèlerinage. Bernadette, tout entière à la pensée de revoir, au moins encore une fois, l'incomparable beauté de la Dame, ne prenait point garde aux cris : « *Voilà la Sainte,* » et aux autres témoignages de respect avec lesquels la foule l'accueillait. Quand elle se prosterna,

tout ce peuple, d'un mouvement spontané, tomba lui-même à genoux.

L'Apparition, comme les jours précédents, avait commandé à l'enfant d'aller boire et de se laver à la fontaine, et de manger de l'herbe du rocher; puis elle lui avait de nouveau ordonné de se rendre vers les prêtres et de leur dire qu'elle voulait une chapelle et des processions en ce lieu. Mais en vain cette fois encore l'enfant avait prié la Dame de lui dire son nom.

La Reine des Cieux lui avait réservé cette faveur pour la prochaine fête de son Annonciation. Ce jour-là, Bernadette entendit au fond de son âme la voix intérieure qui l'appelait comme précédemment à la Grotte, où elle eut hâte de se rendre. Toute la ville fut bientôt à sa suite. On remarquait surtout dans la foule le grand nombre de ceux qui avaient déjà été guéris par la source miraculeuse. Dès que l'enfant fut tombée à genoux, l'Apparition se manifesta avec sa splendeur accoutumée.

« O Madame ! » lui dit Bernadette, « veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ? »

La majestueuse Apparition sourit et ne répondit point. Devant le silence de la vision, la jeune fille insista et reprit : « O Madame ! Veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ? »

L'Apparition parut rayonner davantage, comme si sa joie allait grandissant, et elle ne répondit point encore. L'enfant redoubla ses instances et prononça pour la troisième fois ces paroles :

« O Madame! Veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom? »

L'Apparition semblait de plus en plus entrer dans la gloire bienheureuse, toujours sans répondre. A une quatrième demande de l'humble et confiante bergère, la Dame, qui avait les mains jointes, les disjoignit, en faisant glisser sur son bras droit le chapelet à chaîne d'or et aux grains d'albâtre. Elle ouvrit alors ses deux bras et les inclina vers la terre comme pour montrer à tous les hommes ses mains pleines de bénédictions. Puis, les élevant vers le ciel, elle les rejoignit avec ferveur et, regardant les demeures éternelles avec une ineffable gratitude, elle répondit :

« JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION. »

Ayant dit ces mots, elle disparut pour ne plus se montrer à Bernadette que le lundi de Pâques, 5 avril suivant, et le vendredi, 16 juillet de la même année. Par cet admirable nom d'Immaculée Conception que prenait la Reine des Cieux dans la Grotte et auprès de la source miraculeuse de Lourdes, elle témoignait sa souveraine satisfaction à la Sainte-Église Romaine pour le dogme récemment promulgué touchant cet incomparable privilége; elle rappelait en même temps à notre siècle que l'humanité entière est déchue de l'innocence originelle, et qu'il ne nous reste d'autre remède que la vie pénitente à laquelle son divin Fils nous convie par l'exemple de toute sa vie comme par l'ensemble de sa doctrine.

XIII. — Les deux dernières Apparitions de Marie à Bernadette, à la distance où elles se trouvent des précédentes, paraissent en être la suprême confirmation pour nous, en même temps qu'elles devaient consoler l'humble bergère du départ de la Mère de Miséricorde que ses yeux mortels avaient été trop heureux de contempler si souvent. En lui apparaissant le lundi de Pâques, la Vierge Immaculée lui laissait assez comprendre combien elle se plaît à la résurrection spirituelle des âmes qui sert de couronnement à la Sainte-Quarantaine.

Ses derniers adieux, arrivés le vendredi 16 juillet, où l'Église célèbre la Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, ramènent encore la pensée vers les austérités de la vie spirituelle : tous les fidèles savent, en effet, que l'ordre religieux du Mont-Carmel est l'un des plus rigoureux qui existent; l'abstinence et la vie d'oraison des Carmélites sont proverbiales. L'humble habit du Saint-Scapulaire donné par Marie elle-même à l'ordre du Mont-Carmel, cet habit devenu le bouclier de tout chrétien fervent, est spécialement glorifié dans la solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel. Marie, en prenant congé de Bernadette, en ce beau jour, semblait donc lui dire un adieu tout à fait symbolique; comme son divin Fils, elle nous enseignait par-là que, pour nous élever jusqu'à l'éternel trône des cieux, il fallait passer le cours de cette vie terrestre dans les abaissements et les humiliations de Nazareth, de Bethléhem et du Calvaire, qu'elle venait de résumer dans son triple cri de *Pénitence*.

Ce cri prophétique ne s'est point perdu dans le vide.

Des foules innombrables de pèlerins lui ont fait écho. Leur reconnaissance venant en aide au zélé Curé et aux heureux paroissiens de Lourdes, a élevé, sur la Grotte, à la Vierge Immaculée, un magnifique sanctuaire d'où les grâces les plus abondantes découlent à flots, comme l'onde mystérieuse de la source qui en est le symbole.

XIV. — Qui a cependant mieux répondu que Bernadette à l'attente de la Vierge Immaculée ?

Après avoir grandi dans la souffrance et la piété, à l'hospice de Lourdes, sous la garde maternelle des religieuses, Bernadette, depuis longtemps pressée de se soustraire à l'admiration qui la fatiguait et de se donner entièrement à Dieu, est entrée, à Nevers, dans la Congrégation dite des sœurs de la Charité de Nevers, sous le nom de sœur Marie-Bernard. L'humble vierge semble vouée à la douleur, et des crises pénibles viennent souvent ébranler sa santé habituellement chétive.

Néanmoins, le 30 octobre 1867, elle faisait sa profession religieuse. Elle a vingt-sept ans passés aujourd'hui. Un dernier trait la dépeindra; c'est une Sœur de la communauté de Nevers qui écrit à une de ses compagnes, sans se douter de la publicité que mérite son témoignage. Voici ce qu'elle dit de Bernadette, en 1868 :

« C'est toujours une charmante enfant, pieuse
« comme un ange, douce comme un agneau et simple

« comme une colombe. Que le bon Dieu daigne nous la « conserver ! Elle fait tant de bien à voir [1]. »

Puisse donc son souvenir et ses exemples, retracés ici en peu de mots, faire le même bien à nos lecteurs !

CHAPITRE V.

LES VIERGES MIRACULEUSES DE ROME ET D'ITALIE.

(1796-1871)

I. Madones miraculeuses de 1796, à St Nicolas des Lorrains à Rome, à Ancône ; les Madones *dell' Archetto*, de la rue *delle Muratte*, de St André *della Valle* et autres ; quelques particularités de ces prodiges. — II. Madone de Rimini : commencement du prodige, le 11 mai 1850 ; l'évêque de Césène y vient notamment en pèlerinage ; effets merveilleux de la *Mère de la Miséricorde* sur les croyants et sur les impies. — III. La Madone *Auxilium Christianorum* près de Spolète, en 1862. Mgr Arnaldi, archevêque de Spolète, constate ce prodige et en rend compte dans plusieurs relations ; profond symbolisme que renferment diverses circonstances de ces événements. —IV. La Madone de Vicovaro : *Advocata nostra ;* symptôme des calamités prochaines ; lettre d'un prêtre lorrain sur son pèlerinage à Vicovaro : *Beati qui non vide-*

[1] Annales de Notre-Dame de Lourdes, n. du 30 avril 1898, p. 15.

runt et crediderunt. — V. La Madone de Pie IX, à Rome : son origine ; elle verse des larmes ; motifs d'espérer contre toute espérance.

I. — Bien des lecteurs nous ont demandé de les renseigner sur les Madones miraculeuses de Rome et d'Italie, si nombreuses dans ce siècle de sang et de boue que la Révolution appelle le siècle des lumières.

La tâche nous sourit, les livres seuls nous font défaut. Voici du moins quelques lignes empruntées à des sources sûres, en attendant de plus amples documents.

Disons d'abord quelques mots des Madones miraculeuses de la première Révolution [1]. Ce n'est pas en effet une grâce réservée uniquement à notre temps que ces prodiges qui éclatent à l'approche des calamités publiques et ont lieu de préférence sur les Images de la Sainte-Vierge à quelque vocable qu'elles appartiennent. Marie n'est-elle pas en effet, ainsi que saint Alphonse de Liguori se plaît à l'appeler, en s'appuyant sur saint Basile, n'est-elle pas comme un *Hôpital public, Publicum valetudinarium* [2] ? Et comme aucun fléau plus que la Révolution ne jette autant d'âmes malheureuses hors du sentier de la justice pour les abandonner demi-mourantes sur le grand chemin de l'infortune, il est digne de la miséricorde divine de nous manifester ainsi les trésors de pitié confiés au Cœur incomparable de la Mère du Christ.

[1] Voir *la Guirlande de Marie*, nos de novembre 1869, et avril, mai, juin 1870.

[2] *Œuvres de saint Alphonse de Liguori.* édit. Casterman tom I, p. 354.

Rapprochement frappant entre Rome et la Lorraine! C'est dans l'église Saint-Nicolas-des-Lorrains, *San Nicolo dei Lorenesi*, située dans le quartier de la place Navone, qu'eut lieu à Rome le premier prodige des Vierges miraculeuses, en 1796. L'Italie était alors au début des guerres sacriléges qui devaient envoyer Pie VI mourir en exil et Pie VII languir en prison dans notre malheureuse France, alors et maintenant encore si oublieuse de ses devoirs de Fille aînée de l'Église! Les prêtres de Saint-Nicolas-des-Lorrains avaient coutume de réciter en commun, tous les samedis, une heure avant le coucher du soleil, les litanies de la Très-Sainte-Vierge devant le Maître-Autel où était vénéré un tableau de la Madone dont un pieux jésuite s'était longtemps servi dans ses prédications. Or, au mois de juin 1796, M. Rinaldi, l'un d'eux, vit à plusieurs reprises, pendant cette récitation, la sainte Image ouvrir et fermer les yeux. Il n'osa d'abord parler de cette vision; mais les faits merveilleux qui éclatèrent bientôt de tous côtés à Rome et dans d'autres villes d'Italie, le trouvèrent moins timide pour rendre gloire à Marie, et, le prodige ayant eu de nouveau lieu sous ses yeux comme sous ceux d'autres personnes, il ne craignit plus, nous le verrons plus loin, de confesser toute la vérité.

Dans ce même mois, le 25, on vit, à Ancône, une autre Image de la Sainte-Vierge, connue sous le nom de Vierge de *San-Ciriaco*, également ouvrir et fermer les yeux. Le prodige continua les jours suivants et semblait avoir pris un caractère permanent. Aussi, le 6 juillet suivant, le cardinal Ranuzzi, sous les yeux

de qui ces choses se passaient, ordonna d'imprimer et de publier un récit de l'événement. Ces nouvelles produisirent une profonde sensation à Rome et n'étaient toutefois que le prélude des faits extraordinaires qui allaient favoriser la Ville sainte elle-même.

Dès le 9 juillet 1796, à neuf heures du matin, près de la place des Saints-Apôtres, un passant vit tout à coup la Madone *Dell'Archetto* ouvrir et fermer les yeux comme celle de *San-Ciriaco*. Cette Image, qui subsiste encore aujourd'hui, si toutefois *Rome-Libre* le souffre, est un simple buste, peint à l'huile, tenant la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, et ayant les yeux ouverts. Franchissant la grille qui protégeait l'Image de toute atteinte des passants, un des témoins du prodige approcha jusqu'en face d'elle. A son arrivée le tableau avait les yeux ouverts et les prunelles visibles comme d'habitude. Voilà qu'après une courte attente, l'orbite des yeux se voile, les paupières se rejoignent et les yeux sont miraculeusement fermés. Pas d'illusion possible. Un moment après, les paupières supérieures reprennent dans le tableau leur place naturelle. Les autres spectateurs avaient vu absolument tous ces mêmes détails du prodige. — Un autre témoin, M. de Cupis, avait trouvé, à son arrivée devant la Madone, le peuple calme, recueilli et récitant les Litanies de Lorette. Tout à coup, a-t-il raconté, la prière cesse, une immense acclamation se fait entendre et de toutes les bouches éclatent ces cris : *Vive, vive Marie ! La voici, la voici ! Voyez ! Voyez !* En cet instant, en effet, les sourcils se courbent en arc, les paupières supérieures

se relèvent et l'Image merveilleuse arrête sur le peuple un regard affectueux. Le témoin versait des larmes et ses pleurs redoublaient aux cris de la multitude dont l'enthousiasme attestait le renouvellement et la persistance du miracle.

A la nouvelle d'un fait si extraordinaire, le marquis del Bufalo, l'un des personnages les plus considérables de Rome, était sorti de sa demeure, et se dirigeait vers le palais Casali, afin de vérifier l'événement. Il rencontre en chemin la marquise Massini. La marquise lui dit : « Le palais Casali est inabordable ; vous chercherez en vain à approcher ; au surplus, le même prodige a lieu dans la rue *Delle Muratte* ; allez-y, la presse y est moindre. » Le prodige se renouvelait en effet dans la partie de la rue *Delle Muratte* qui avoisine la fontaine de Trevi. Ici le tableau représentait Marie les mains jointes sur la poitrine, le regard dirigé vers le ciel. Dans le mouvement surnaturel des yeux, la prunelle s'élevait avec lenteur, et disparaissait presque tout entière sous la paupière supérieure, puis redescendait à la position naturelle. Le marquis Del Bufalo a vu, dit-il, le miracle se renouveler un grand nombre de fois en un quart d'heure. Sur ce point, de même qu'au palais Casali, le peuple faisait retentir l'air de ses acclamations. Le miracle s'y est reproduit tous les jours durant plusieurs mois de suite. L'Image a quelquefois promené ses regards avec tendresse sur la foule, comme pour exprimer que Marie était sensible aux hommages du peuple.

Mais le miracle n'éclatait pas seulement sur les points dont nous venons de parler. Vers neuf heures et

demie du matin, toujours à la date du 9 juillet 1796, une dame, passant devant l'église de Saint-André *Delle Valle*, voit, au-dessus de l'atelier d'un artiste qui travaillait la pierre, une Image de la Sainte-Vierge, une *Mater Dolorosa* ouvrir et fermer les yeux. Elle appelle aussitôt l'individu à qui appartient l'atelier. C'était le sieur Catoli. Lui-même avait peint l'image treize ans auparavant. Il sort, regarde le tableau, et suppose la dame frappée d'hallucination, car il n'aperçoit aucun mouvement; un sentiment de dévotion le porte toutefois à nettoyer l'image ternie par la poussière. Il prend une échelle, monte, mais au même instant, il voit avec stupeur la prunelle de l'œil fuir et disparaître presque entièrement sous la paupière supérieure. Le fait s'ébruite, le peuple accourt, la foule grossit, et ici commence, pour se renouveler pendant plusieurs mois, une scène toute pareille à celles que nous avons déjà décrites. Le peuple ayant remarqué que le prodige se multipliait durant les litanies, en allongeait la récitation, afin de jouir plus longtemps de la vue du miracle.

Le phénomène se propageait d'heure en heure; avant la fin de la journée, on le constatait dans presque tous les quartiers de Rome. Les ateliers se fermaient, les travaux étaient suspendus, la foule se croisait dans toutes les directions. L'agitation se prolongea jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Le lendemain, 10 juillet, les rues furent de nouveau envahies. Ce jour-là et les jours suivants, le cercle du miracle s'agrandit encore. Une foule d'églises eurent leurs Madones miraculeuses. La nomenclature que nous avons sous

les yeux en signale plus de cent. Quelquefois, la Vierge tutélaire du foyer domestique elle-même, l'Image léguée par les aïeux, a daigné s'animer et jeter un regard consolateur sur quelque famille éplorée.

Mais revenons, pour conclure cette première série de prodiges, à l'église Saint-Nicolas-des-Lorrains. Lorsque la Madone, qu'on y vénérait, avait fait éclater sa vertu merveilleuse devant la foule dans ce concert de miracles dont retentissait maintenant toute la Ville sainte, le pauvre M. Rinaldi, en punition de sa timidité sans doute, cessait de la voir en cet état surnaturel et il s'en prenait humblement à son indignité. Dieu fut touché de sa douleur et dès le lendemain le pieux ecclésiastique put mêler ses acclamations à celles du peuple.

Remarquons, en effet, que les Madones miraculeuses ne sont pas toujours visibles à chaque spectateur. Ainsi, à Rome en 1796, un jeune chirurgien anglais, M. Pater, frappé d'un aveuglement pareil à celui de M. Rinaldi, ne craignit pas d'avouer le fait dans sa déposition et il dit surtout l'émotion profonde qu'il éprouva lorsque, pour la première fois, le voile tomba de ses yeux et qu'il contempla avec la foule les impressions miraculeuses de la Madone. — Notons encore que ce n'étaient pas toujours les images en renom qui attiraient ainsi les regards : ainsi, dans un oratoire dépendant de l'église de la Nativité de Notre-Seigneur, c'est sur la plus humble, la plus antique, la plus délaissée des images de ce sanctuaire que le miracle se produit. Que ne pouvons-nous, en finissant, redire avec quelques autres particularités, les guérisons, les con-

versions, les œuvres pieuses dont ces manifestations furent la source? Ici, au milieu d'un groupe, c'est un jeune homme qui tombe à genoux et s'écrie devant la foule : « Grâces vous soient rendues ô Marie ; un jour de plus, et mon âme était perdue pour l'éternité! » Là, on vit reverdir, après quatre mois, et cela sous le soleil de Rome, trois branches de lis demeurées avec d'autres fleurs devant une de ces Madones, et se maintenir plusieurs autres mois dans leur nouvelle fraîcheur. Ailleurs, sur quelques images, les traits de la figure se ranimèrent et s'embellirent encore, et les couleurs de quelques unes de ces Vierges sont restées, depuis, plus brillantes et plus vivres. Une Madone, celle de la *Grotta Pia*, prit durant le miracle une expression de profonde douleur et les témoins virent une larme couler de ses yeux. A de rares exceptions près, le prodige a exclusivement eu lieu sur des images de la Sainte-Vierge, soit peintes soit quelquefois sculptées. Un beau tableau de la Madone, dû au pinceau de Sasso Ferrato et placé dans une chapelle, est au nombre des chefs-d'œuvre dont, à cette époque, la touche miraculeuse a achevé de consacrer la popularité [1].

Pendant que ces événements se passaient à Rome, le même prodige déjà constaté à Ancône, nous l'avons vu, avait lieu dans beaucoup d'autres villes des États-Pontificaux. Cette espèce d'ubiquité du miracle, ayant duré cinq ou six mois, les témoins s'en peuvent compter par centaines de mille, sans exagération, la population seule de Rome étant à cette époque de cent

[1] *Voir la Guirlande de Marie*, nº de mai 1870.

quatre-vingt mille âmes. Il ne fallait rien moins que cette assistance visible de la Reine des Cieux, pour empêcher l'œuvre révolutionnaire et bonapartiste contre le Saint-Siége de créer à la papauté une situation désespérée au sein de l'Italie.

II. — Déroutée mais non découragée, la conjuration satanique, écrasée sous le talon de Celle qui est bénie entre toutes les femmes, se remit à l'œuvre avec une persistance infernale et nous arrivons bientôt aux révolutions de 1830 et de 1848 dont le dernier acte se joue en ce moment. Entre tous les secours que le divin Maître prodigue à la Sainte Église dans cette suprême tempête, nous voyons de nouveau briller l'Étoile de la mer et, entre autres, les prodiges de ses images miraculeuses se renouveler à Rome, en Italie, en Lorraine et sans doute aussi en d'autres contrées du monde catholique. Redire ici les merveilles des sanctuaires de Rimini, Fossombronne, Spolète, Vicovaro, Trevi,Afile, Subiaco, San-Gregorio, Tivoli, Monticelli, de tant d'autres lieux célèbres et de Rome surtout, cela nous est impossible et par le défaut d'espace et par le manque de documents bien authentiques. Nous choisissons de préférence, en Italie, les manifestations de Rimini, Spolète, Vicovaro et Rome dont notre mémoire a conservé le doux souvenir.

Rimini est une ville épiscopale des États de l'Église, d'environ quinze mille âmes, située dans les Romagnes, sur les bords de la mer Adriatique, au milieu d'un paysage charmant. Déjà célèbre dans l'histoire depuis les temps les plus reculés, sa Madone miracu-

leuse l'a popularisée dans le monde entier. Évidemment cette Image était prédestinée à de grandes choses. Elle avait été peinte dans la célèbre année de 1796, sous l'influence, très-probablement, des prodiges qui remuèrent alors si à fond le sens religieux des artistes aussi bien que du peuple. Haute d'environ soixante-cinq centimètres sur quarante-cinq de large, la toile représente la Sainte-Vierge en buste, les mains superposées sur là poitrine, la tête légèrement penchée vers l'épaule droite, les yeux tournés au ciel et admirables d'expression comme la composition tout entière. A la mort du peintre, Joseph Soleri Brancoleoni, en 1810, sa famille offrit le précieux tableau à l'église du couvent voisin qui avait autrefois appartenu aux religieuses de Sainte-Claire et se trouve depuis 1824 en la possession des missionnaires du Précieux Sang. Ceux-ci ont exposé la sainte Image à la vénération des fidèles dans une chapelle latérale de l'église, sous le titre de Mère de la Miséricorde, *Madre della Misericordia.*

Or le 11 mai 1850, le samedi dans l'octave de l'Ascension [1], une pieuse dame de la ville, venant à passer auprès de l'église de Sainte-Claire, en compagnie de sa fille adoptive et d'une autre enfant, se sentit intérieurement sollicitée à y entrer ; ce qu'elle fit avec les deux enfants, et elles se rendirent ensemble dans la

[1] Nous tirons ces détails de deux ouvrages allemands, l'un le *Marianum ou légendaire de la Sainte-Vierge,* publié à Ratisbonne chez Pustet, l'autre, une *notice du Prodige de Rimini,* éditée à Aix-la-Chapelle et que nous a gracieusement communiquée un vénérable Prélat, très-dévoué au culte de la Miraculeuse Madone.

chapelle de la Mère de la Miséricorde. « Récitons ici un Ave, » dit-elle à sa fille adoptive. Celle-ci n'a pas encore achevé la prière qu'elle appelle sa mère et lui fait remarquer que la Madone remue les yeux et la regarde. A peine la mère s'est-elle approchée de l'autel pour s'assurer du fait, que l'Image dirige sur celle-ci un regard plein de suavité, puis élève les yeux vers le ciel, au point que les prunelles disparaissent sous les paupières. Le doute n'était pas possible, car les deux enfants aussi bien que la Dame voyaient le prodige qui dura ainsi une demi-heure environ. Le lendemain dimanche, comme la Dame était indisposée, les deux enfants retournèrent seules devant la Madone, sans avoir dit un mot à personne, ainsi qu'il le leur avait été recommandé. Précaution inutile, le prodige se renouvela devant elles et deux autres personnes en prière dans la chapelle, mais avec une telle évidence qu'elles ne purent s'empêcher de crier au miracle. En peu d'instants toute la ville leur fit écho et à l'heure de Vêpres l'église se trouva trop étroite pour contenir la foule des fidèles.

Le vicaire général du diocèse, en l'absence de l'Évêque, fut aussitôt saisi de l'affaire pour l'instruire canoniquement. Il se rendit de sa personne à l'église et, après avoir vénéré la sainte Image, il la sortit lui-même de la chapelle pour l'exposer sur le maître-autel, aux regards et à la dévotion de la multitude, pendant que tout le monde fondait en larmes et que de toutes parts, au dehors comme dans le lieu saint, retentissaient ces acclamations : *Vive Jésus ! Vive Marie ! Plus de péchés ! Plus de blasphèmes !* C'était le

plan de campagne de Notre-Dame de la Salette merveilleusement réalisé. Le prodige se prolongea ce jour-là bien avant dans la soirée, mais avec une expression si suppliante vers le ciel qu'on eût dit que miséricorde allait être faite à tous.

Il se renouvela à différentes reprises chaque jour, et n'avait pas discontinué lorsque l'Évêque diocésain ordonna que la Madone Miraculeuse fût transférée, la veille de la Pentecôte, dans la grande église de Saint-Jean l'Évangéliste où les missionnaires du Précieux Sang commencèrent en même temps les exercices d'une mission. Le 19 mai, jour de la Pentecôte, Mgr Salvator Leziroli vint lui-même dans la soirée prier devant la sainte Image dont il avait sans peine constaté l'état miraculeux. Les yeux de la Madone firent une telle impression sur lui par leurs mouvements merveilleux, qu'il trembla de tous ses membres, tomba presque sans connaissance et fondit en larmes. On ne saurait dire les miracles de grâce et de conversions opérés pendant la mission sur les milliers de visiteurs venus souvent de fort loin devant la *Madre della Misericordia*. Aussi la clôture des saints exercices se termina-t-elle par une marche triomphale de la Vierge Miraculeuse à travers les principales rues de Rimini, sous la présidence de plusieurs évêques et d'un grand nombre de chanoines et d'ecclésiastiques du clergé tant séculier que régulier qui avaient peine à se frayer un chemin à travers la foule. Le prodige continua pendant de longues semaines encore. La vérité n'en fut que mieux démontrée. Pour les simples fidèles, ils n'avaient pas le moindre doute, l'Évêque

s'étant solennellement prononcé. Quant aux esprits légers, frondeurs ou impies, ils étaient eux-mêmes le plus souvent foudroyés par les regards souverains de la Sainte Image. Ces regards étaient ordinairement dirigés vers le ciel, comme pour implorer miséricorde ; souvent aussi ils se portaient vers la foule ou se mouvaient à droite et à gauche, ou bien la pupille étincelait comme un diamant. L'Image elle-même revêtait une grâce, une beauté, une puissance d'attraction qui n'étaient point de la terre. Après avoir passé des heures en sa présence, on la quittait à regret et sans nulle fatigue, c'était comme une vision du ciel. La mission se continuait par ces seuls regards qui terrassaient les pécheurs, effrayaient les âmes attiédies et portaient aux plus héroïques résolutions les cœurs embrasés de l'amour du Christ. Pendant le saint sacrifice de la Messe, bien des pèlerins ont aussi remarqué que les traits de la Madone, d'habitude empreints d'une tristesse profonde, changeaient de couleur à l'élévation et prenaient un air de joie qui portait la consolation dans les cœurs.

Parmi les pieux visiteurs de la Sainte Image, nous remarquons l'Évêque de Césène. Un de ses chanoines était venu et n'avait rien vu ; un second avait suivi celui-ci et avait été témoin du prodige. L'Évêque lui-même n'ayant alors plus de doute, se rendit devant la Madone et se mit en prières. « *Et cinq minutes durant*, a-t-il ensuite avoué, *je contemplai les sept merveilles du paradis ; mais mes yeux furent impuissants à soutenir plus longtemps un tel spectacle.* »

A la date du 28 juin suivant, on estimait à soixante-

le nombre des pèlerins venus en procession
nent devant la Madone. Parmi les simples
notons deux officiers autrichiens qui avaient
ver de loin les mouvements des yeux. Mais
ncore croire à leurs propres impressions, ils
rent à l'Évêque de Rimini la permission de
le tableau dans leurs mains pour le considé-
ir. Munis de çette autorisation, ils reçoivent
u devant eux. Mais au même instant le regard
done devient si perçant qu'ils tombent à ge-
nme foudroyés l'un et l'autre : après s'être
leur émotion, ils détachent leurs décorations
oitrine et les déposent sur l'autel en témoi-
leur bienheureuse défaite.

vu le miracle, écrit un autre pèlerin ; j'ai
é attentivement la Merveilleuse Image à
et à l'aide de lunettes ; je l'ai fixée de près et
à droite et à gauche comme en face ; je sais
t elle est et quelle impression elle a fait sur
je devais cependant décrire ce que j'ai vu et
les mots me feraient défaut. Sous la toile ina-
emblent vivre des yeux véritables qui se meu-
sens divers comme le font nos propres yeux ;
i vus en action en plein jour comme la nuit, je
trouvé le lendemain tout seul à l'église, de-

ville est changée, renouvelée dans ses habitudes chrétiennes ; les marchands de poissons ont fait entre eux le pacte de se reprendre les uns les autres, s'ils venaient à retomber parfois dans leur maudite coutume. Bien des malheureux aussi, qui s'étaient affiliés aux sociétés secrètes, ont rompu avec elles, dût-il leur en coûter la vie. — Une conversion qui a encore fait sensation est celle de plusieurs libres penseurs venus à Rimini en compagnie de certains peintres, se promettant entre eux de bien se divertir au compte de la foule. Ils s'étaient rendus à l'église devant la Madone Miraculeuse et pensaient bientôt tenir en mains les fils du complot. Mais à peine avaient-ils regardé en face la Sainte Image que celle-ci les fixa d'un œil sévère, pâlit aussitôt et laissa une larme s'échapper de l'œil droit. Attérrés les uns et les autres à ce spectacle d'En-Haut : *Miséricorde ! Miséricorde* s'écrièrent-ils tous ; *Plus de vengeance! Plus de haine contre les prêtres ! Plus de péchés !* Et ce soir-là même les confesseurs qui se trouvaient dans l'église durent les réconcilier avec Dieu.

Ces miracles de la grâce étaient symbolisés par beaucoup d'autres guérisons opérées sur les corps des malades et des affligés : les aveugles retrouvaient la vue, les paralytiques l'usage de leurs membres, les muets la parole, les incurables la plénitude de la santé, ainsi qu'en font foi les actes de la procédure ouverte par l'autorité ecclésiastique. — Demandera-t-on maintenant ce que pouvait signifier le Prodige de Rimini ? Les faits parlent par eux-mêmes. La Sainte-Vierge venait détruire par avance l'empire de Satan dans

uvre Italie tombée, à cause de sa tiédeur, à
i d'une secte vendue à l'enfer et présidée
e dans ses réunions occultes par Satan en
e. Marie avait choisi pour premier théâtre de
on ce pays des Romagnes par lequel la Révo-
llait commencer la spoliation du Saint-Siége
era, espérons-le, le premier à secouer ce joug
t sanglant, pour recueillir dans la joie ce que
ne a semé dans les larmes.

— Nous allons maintenant redire les miséri-
de Marie dans les États pontificaux, après les
tes spoliations dont l'Italie s'est rendue cou-
l'égard du Saint-Siége.
entre même de la Péninsule, sous le beau ciel
brie, dans le diocèse de Spolète et la paroisse
t-Luc, entre Castelrinaldi et Montefalco, ra-
Igr Arnaldi, Archevêque de Spolète, « s'élève
e campagne, loin des habitations et des routes,
aut d'un petit monticule, une ancienne image
rès-Sainte-Vierge Marie, peinte à fresque dans
he et qui représente la Mère de Dieu tenant
sé l'Enfant Jésus. A côté, on aperçoit quelques
d'autres figures de saints, entièrement déco-
t devenues presque invisibles : c'est ce qui

du pouvoir temporel de Rome dont nous sommes aujourd'hui témoins ! — « Cette niche, continue Mgr Arnaldi, occupe le chevet, unique vestige à peu près de l'*antique édifice*, ainsi qu'il m'a été donné de le constater par les actes des visites pastorales, en date du 24 septembre 1713. On ignore, y lit-on, comment fut fondée cette église ; elle est de grandeur moyenne, de forme oblongue, bien construite et bien couverte, avec deux portes, une sur le devant et l'autre de côté ; un seul autel en fait l'ornement ; dans le mur est une niche où se trouvent peintes avec les images de la Bienheureuse Vierge Marie et de l'Enfant Jésus dans les bras de sa Mère, celles des saints Barthélemy, Sébastien, Blaise et Roch. Il subsiste encore un pan de mur, poursuit Mgr Arnaldi, à l'endroit où se trouvait anciennement l'entrée de l'église ; du reste, de mémoire d'homme et au-delà, ce lieu était totalement abandonné et ne servait plus de refuge qu'aux reptiles et surtout aux serpents. » — Nouvelle analogie avec les nouveaux maîtres de Rome.

« Depuis quelques mois, continue l'Archevêque, cette vénérable Image avait en quelque sorte réveillé son culte *au moyen d'une voix qu'avait entendue plusieurs fois un enfant âgé de moins de cinq ans*, nommé *Henri*, et qui l'avait appelé par son nom ; elle s'était même montrée à cet enfant d'une manière dont il n'a pas su rendre bien compte. Néanmoins, on n'en parla guère avant le 19 mars dernier. Un jeune villageois des environs, âgé de trente ans, successivement atteint de beaucoup de maladies devenues chroniques et abandonné des médecins, *se sentit inspiré* d'aller

dite Image. Il a raconté qu'après s'être re-
lé à la Vierge en ce lieu, il s'est senti à l'ins-
rendre ses forces perdues, et qu'en peu de
ans recourir à aucun remède naturel, il a re-
une parfaite santé. D'autres personnes égale-
ans pouvoir expliquer comment ni pourquoi, se
nties poussées à aller vénérer cette sainte Image
evenait déjà célèbre, et ont obtenu des grâces
ées.

es événements rappelèrent à la mémoire et dans
ntretiens des habitants de la contrée cette voix
due par l'enfant, dont on ne parlait plus, parce
naturellement on n'avait, comme on le devait,
né à son récit ni crédit ni importance. Ce fut alors
on apprit, quant à ce même enfant, qu'au moment
l'Apparition qu'il aurait eue, sa mère l'avait perdu
ns pouvoir jusque là le retrouver, et le revit enfin près
la chapelle en ruines. On se souvint aussi qu'une
nme de bonne vie, que Dieu avait éprouvée par de
ves afflictions, et que l'esprit malin avait tourmen-
, avait, au moment de sa mort, arrivée depuis un
, annoncé que la Très-Sainte-Vierge voulait rece-
ir dans ce lieu un nouveau culte et de nouveaux
nneurs; qu'on y construirait un temple, et que les
èles y accourraient en grande foule.

« Il est vrai, de fait, qu'une affluence très-considé-
ble de peuple s'y rend non-seulement de mon dio-
e tout entier, mais des autres diocèses voisins, tels
Todi, Pérouse, Foligno, Nocera, Narni, Norcia,
.; ce concours s'accroît de jour en jour, surtout aux
rs de fête, jusqu'à cinq à six mille personnes. C'est

là le plus grand prodige, le prodige vraiment extraordinaire, car il ne se reproduit pas dans les autres découvertes merveilleuses du même genre. La grande affluence des fidèles qui accourent de toutes parts, comme conduits par une lumière et par une force célestes; cette affluence spontanée, ce concours inexplicable et indescriptible est le miracle des miracles: les ennemis de l'Église, les chrétiens qui chancellent dans leur foi, sont eux-mêmes contraints d'avouer qu'on ne saurait expliquer ce saint enthousiasme des populations; car (disent-ils dans leur malice) *il est impossible de l'attribuer à l'habileté des prêtres.* Beaucoup de malades se disent guéris, beaucoup de grâces singulières et prodigieuses ont été obtenues, et quoiqu'il soit nécessaire de procéder avec les plus grandes précautions pour bien discerner les bruits et les faits, il paraît indubitable qu'une femme de famille honorable, atteinte d'une maladie mortelle, a été guérie par l'invocation de la Sainte Image. Un tout jeune homme du hameau de San-Giacomo, qui avait eu les pieds écrasés par les roues d'une voiture et ne pouvait se soutenir qu'en s'appuyant sur des béquilles, eut à peine visité la vénérable Image, qu'il éprouva une merveilleuse amélioration; laissant là ses béquilles il put retourner chez lui sans leur aide, et depuis il est parfaitement rétabli. On cite encore d'autres guérisons semblables. Il faut ajouter que plusieurs hommes, des plus corrompus et des plus incrédules, étant venus visiter la Sainte Image en s'en moquant comme d'une *pacotille de prêtres*, ont senti malgré eux, en arrivant là, le besoin de s'agenouiller et de prier, et en sont

partis avec des sentiments tout autres, en publiant hautement les prodiges de Marie : le changement opéré en ces personnes corrompues d'esprit et de cœur a produit une sainte impression sur les peuples.

« Cependant, dès que le curé dudit village m'eut informé de tout ce qui se passait, je lui prescrivis d'enregistrer minutieusement les faits et les circonstances qu'il croirait pouvoir contribuer à la gloire de la Très-Sainte-Vierge. Je voulus ensuite que deux des principaux habitants, personnes solvables, fussent dépositaires et gardiens des offrandes laissées par les fidèles, et fissent connaître chaque semaine le montant de leurs recettes. L'officier de police de Montefalco, dans le périmètre duquel se trouve le village, se transporta par un caprice arbitraire au Sanctuaire, le mois d'avril dernier, et prétendit forcer les dépositaires à lui rendre compte des offrandes qu'ils avaient recueillies, avec l'intention de se mêler d'une affaire religieuse tout à fait étrangère à ses attributions. Je fis de justes représentations, je soutins mes droits, et quoique au temps actuel, et sous le despotisme tyrannique du Gouvernement, on se flatte toujours vainement d'obtenir justice, quand il s'agit des droits de l'Église et du clergé, mes représentations franches et nettes ont cette fois abouti à un résultat ; d'ailleurs les fidèles étaient aussi résolus de faire valoir mes raisons *par des actes ;* voilà pourquoi l'officier de police a battu en retraite.

« Le 8 du mois courant, je me rendis moi-même sur les lieux, accompagné de mon vicaire général et d'autres ecclésiastiques, pour vénérer la Sainte Image et

aussi pour ne pas manquer de donner l'exemple, ainsi qu'il appartient au pasteur ; j'y trouvai plusieurs milliers de pèlerins et je pleurai de consolation et d'attendrissement. Je prescrivis la restauration de l'image un peu endommagée en diverses parties ; et comme le montant des pieuses offrandes qui avaient été recueillies s'élevait déjà à la somme de 600 écus environ, j'ordonnai que, suivant un plan régulier, on jetât au plus tôt les fondations d'une nouvelle église, afin que les fidèles vissent se réaliser l'emploi de leurs offrandes. En même temps on s'occupe à préparer les matériaux, et dans peu de jours on décidera quel plan il convient de choisir parmi ceux qui ont été proposés.

« Afin de promouvoir plus activement la gloire de Marie et la dévotion des fidèles à une si auguste Mère, j'ai fait également couvrir, d'une manière provisoire, mais décente, la niche dans laquelle on vénère l'Image thaumaturge, et j'ai voulu qu'on y érigeât un autel pour y célébrer la sainte messe. Ces dispositions ont procuré une consolation indicible aux fidèles, et le concours de toute sorte de personnes va croissant chaque jour, et déjà l'on célèbre beaucoup de messes dans ce sanctuaire.

« Comme la divine Image ne portait aucun vocable, j'ai cru bon de la nommer *Auxilium christianorum*, nom qui, à tous les égards, paraît lui mieux convenir, et le 24 du courant, jour consacré à Marie *Secours des chrétiens*, j'irai célébrer la messe à l'autel érigé d'après mes instructions. J'ai aussi pourvu à ce qu'il se trouve toujours un *prêtre* à la garde du sanctuaire, ou du moins quelque laïque d'une probité

reconnue, et j'ai ordonné qu'on y chante plusieurs fois par jour les Litanies de Lorette, et *trois Ave* et *Gloria* pour la conservation et le triomphe du Souverain-Pontife, notre Roi et Père bien-aimé.

« Je me suis ensuite empressé de faire reproduire à mon compte, sur cuivre, l'effigie de l'Image miraculeuse, afin de pouvoir en tirer des gravures et les répandre gratuitement, pour augmenter la dévotion publique, et empêcher en même temps le trafic par lequel on avilit trop souvent le culte divin. Comme il y a à Spolète un honnête et habile graveur, c'est lui que j'ai chargé de la reproduction sur cuivre, et j'espère qu'il nous fournira un ouvrage accompli.

« Au moment où j'écris, j'apprends une nouvelle grâce qui est encore plus merveilleuse que celles que j'ai rapportées ci-dessus. Une jeune fille d'Aquajura faisait son noviciat au monastère de Sainte-Marie-*della Stella*, où elle devait prendre l'habit de converse. Elle fut atteinte d'une affection rhumatismale universelle, qui paralysa tous ses membres et la força de retourner dans sa famille. Ses parents, pleins de sollicitude, eurent beau employer tous les remèdes, ils ne purent jamais obtenir la guérison de la malade, et, depuis quatre ans, elle gisait toujours étendue sur son lit, en proie à son mal chronique. Quand elle entendit parler des grâces accordées par l'Image thaumaturge, elle témoigna le désir d'y être conduite en chariot, et à peine se trouva-t-elle devant la vénérable Image qu'elle reconnut dans son état un mieux notable, et bientôt elle sentit ses membres s'assouplir de telle sorte, qu'elle regagna à pied la maison paternelle.

On dit que d'autres grâces singulières ont été obtenues par des personnes de Foligno ; mais je ne suis pas à même d'en faire une relation exacte.

« Quant à présent, tout ce que je puis ajouter, c'est que la dévotion envers Marie va toujours croissant d'une manière extrêmement consolante pour mon cœur. Que Dieu soit à jamais béni d'avoir daigné, dans sa miséricorde, ranimer la foi dans toute l'Ombrie par la manifestation prodigieuse de sa puissante Mère, Marie ! Bénie soit la Vierge, qui, pour cette manifestation, a daigné choisir de préférence l'archevêché de Spolète ! Bénis soient Jésus et Marie, qui, par cette manifestation miséricordieuse, ouvrent le cœur des catholiques à de plus vives espérances et leur permettent d'entrevoir le prochain triomphe de l'Église et de son auguste Chef, et la conversion des pauvres pécheurs !

« Spolète, 17 mai 1862.

† JEAN-BAPTISTE ARNALDI,
Archevêque de Spolète. »

Ajoutons, d'après le *Rosier de Marie* [1], que le concours des fidèles ne s'est pas sensiblement ralenti devant l'Image miraculeuse, pendant l'été de 1862. Ce concours a été et est encore, dit-il, accompagné des marques les plus touchantes de piété et de dévotion. Les prières des fidèles des pays les plus éloignés sont pleines de ferveur et de foi : leurs chants sont pieux, et grande est l'expression de leur confiance, en s'approchant de l'Image sacrée pour demander les grâces

[1] N° du 19 juillet 1862, p. 313.

nt besoin. La vue de tant de fidèles accourus
de Marie, leur foi, leur dévotion présentent
cle admirable, qui a frappé même ceux qui,
ts en matière de foi, ne s'y sont rendus que
t de curiosité. Tous les dimanches, on voit
le tous les pays circonvoisins de longues et
ses processions précédées d'une bannière de la
ierge, en faisant retentir la vallée de cantiques
eur de Marie. Le nombre de ces processions
efois atteint le chiffre de vingt-et-un et plu-
enaient de contrées très-éloignées, telles que
, d'Assise et des montagnes de l'Ombrie.
sainte voit à toutes les heures de la journée
es prosternés devant elle, et même pendant
Les offrandes qui arrivent à l'Archevêque, à
bâtir une église sur les ruines de la petite
, prouvent combien est générale la dévotion
ette Image miraculeuse de la Sainte-Vierge.
à recueilli plus de 10,000 francs en argent,
ne quantité d'objets précieux, de cierges et
choses semblables. Les travaux vont com-
incessamment; la dépense est évaluée à 40,000
mais on a la certitude que la piété des fidèles
cette somme. Devant cette Image sacrée, à la
aque messe, on récite habituellement la prière
e :

sternés à vos pieds, ô Vierge Marie Imma-
Fille du Père éternel, Mère du Verbe incarné,
se très-pure du Saint-Esprit, et notre Mère
ueuse, nous vous supplions d'agréer et d'exau-
s prières.

« Vous êtes la Mère du salut, notre médiatrice, l'es-« pérance des pécheurs, la consolation des affligés, le « soutien de la foi des chrétiens, la destructrice des « hérésies, la terreur de l'enfer, le refuge des malheu-« reux et la dispensatrice de toutes les grâces. C'est « pourquoi, contrits et humiliés, nous vous prions de « nous obtenir à tous le salut de l'âme et du corps, « d'apaiser la colère de Dieu, afin qu'il cesse de nous « châtier, et de nous donner la vraie consolation, qui « consiste à posséder la grâce. Vierge très-sainte, « conservez par votre médiation tous les fidèles dans « la persévérance, dans la foi, dans le respect dû à « l'Église. Prenez soin du Souverain Pontife Pie IX, « des pasteurs, des prêtres et de tout le peuple chré-« tien. Obtenez-nous la véritable paix, afin que tous « les princes chrétiens et toutes les nations catho-« liques, faisant trève aux hostilités, s'occupent à dé-« fendre la sainte religion de votre Fils Jésus-Christ, « à détruire l'incrédulité, l'hérésie et le schisme, et que « tous les catholiques, multipliant les bonnes œuvres « et persévérant en même temps dans le bien jusqu'à « la fin, puissent recevoir au ciel la couronne de « gloire. »

Nous rapporterons, pour terminer cette courte notice, le miracle suivant publié par Mgr l'Archevêque de Spolète dans sa sixième *Relation* sur l'Image Miraculeuse dite *Auxilium christianorum*. Après s'être justifié du retard qu'il semblait avoir mis à la publication de ce nouveau recueil des gloires de Marie, le saint prélat, dit le *Rosier de Marie*, relate notamment le prodige que voici :

« Thérèse, femme d'Ulysse Agostini, originaire de Soriano, province de Viterbe, gisait depuis onze mois dans son lit par suite d'une attaque d'hydropisie, ainsi que l'ont constaté MM. Moretti, médecin de Viterbe, Lorenzetti, chirurgien de Capina, Boani, médecin de Viterchiano, et le médecin même de Soriano. Tous avaient unanimement ordonné l'opération, présentée toutefois comme très-dangereuse par M. Moretti. Dans ces perplexités, la malade voyant qu'elle n'avait rien à attendre des secours de l'art médical, se tourna vers la Sainte-Vierge, vers Marie, l'ange tutélaire des chrétiens, *Auxilium christianorum.* Quoique épuisée de forces, car son corps ne pouvait recevoir ni garder aucun aliment, elle se détermina, au mois de juillet dernier, à entreprendre les soixante milles de distance qui la séparaient du sanctuaire de la Mère de Dieu. Arrivée devant la sainte chapelle, elle sentit, en y entrant, pénétrer dans son cœur une douce espérance, ou, pour mieux dire, la certitude de sa guérison. Elle se jeta, pleine de ferveur, à genoux devant l'auguste Vierge, purifia son âme aux sources salutaires de la pénitence, se présenta à la Table où l'on distribue le pain des forts, et demanda à Marie, avec toute la vivacité de sa foi, la grâce sa guérison. Sa prière fut entendue : elle n'avait pas encore mis les pieds hors de la petite église, qu'elle sentit ses vêtements lui glisser le long du corps. « Ah ! ma pauvre Anne, s'écria-t-elle tout étonnée, en s'adressant à la femme qui l'avait accompagnée ; que signifie cela ? Il me semble que je perds tous mes vêtements ! » La vérité, c'est que Marie avait commencé de l'exaucer. En effet,

[illegible] a complètement disparu dep
[illegible] et elle jouit en ce moment d'une san
[illegible] dernier, elle est venue
[illegible] à la douce Mère de Jé
[illegible] a fait célébrer une messe
[illegible] en *ex voto*, une belle mé
d'argent.

Telle est l'impression produite dans toute l'
par les grâces et les prodiges sans nombre de la V
Miraculeuse du pays de Spolète, qu'à notre pèler
de 1870 aux sanctuaires de Rome et de l'Ital
[illegible] le Père *Jean-Antoine* que nous visitâme
sa pauvre cellule de capucin, au couvent *del*
à Turin, nous offrit en souvenir l'une de ces p
images de Notre-Dame Auxiliatrice que Mgr A
a fait graver. Elle ne quitte pas notre Bréviair
exécution est admirable ; entre autres détails, l'E
Jésus tient dans ses mains une colombe qui ba
ailes vers Marie : puissent l'Italie et toute la chré
retrouver *la simplicité* de la colombe !

IV. — De la Madone du pays de Spolète nous
vons à celle de Vicovaro. « Sur toute la ligne s
des confins pontificaux, écrit-on de Rome à la
1868 au *Bien public* de Gand [1], à Trevi, Afil
biaco, Vicovaro, San-Gregorio, Tivoli et Montic
y a des tableaux représentant la Sainte-Vierge
yeux de l'image se meuvent. Est ce un signe d
ou le présage de nouvelles épreuves ?..... » Les é

[1] [illegible] p. 648.

ont que trop répondu à cette question sur la
tion de tant de prodiges. A tant de larmes
versons, il n'y a que Marie pour suprême
rice.

ro est un bourg, de douze à treize cents âmes
situé sur la route de Rome à Subiaco, à mi-
Déjà, à l'époque de la Révolution, lors de la
occupation française, l'église de cette loca-
été du nombre des sanctuaires illustrés par
es Miraculeuses. La Madone qu'on y vénère
itre d'*Advocata nostra* et qui est peinte sur
it alors remué les yeux, ainsi qu'il est constaté
locuments authentiques et que le racontent
ijourd'hui les vieillards de l'endroit. Depuis
fait mémoire de cet événement par une fête
qui a lieu le 22 juillet de chaque année. C'est
te, le 22 juillet 1863, que le miracle de la
use Madone a recommencé. Après quarante
si que l'atteste l'*Osservatore Romano*[1], il
jours. « Voici, dit-il, le quarantième jour que
ieuse image de la Sainte-Vierge, vénérée sous
Advocata nostra à Vicovaro, renouvelle quo-
nent le miracle, tantôt plus et tantôt moins
levant maintenant les regards vers le ciel,
fois les abaissant vers la terre, ou les pro-
loucement sur ses enfants prosternés, venus
s côtés pour former sa couronne, pour s'eni-
a royale présence et pour la supplier, dans ces
nentables, pour eux-mêmes, pour l'Église et

de Marie, n. du 19 septembre 1863, p. 494.

pour son suprême Pasteur. Et de fait, c'est la croyance universelle des personnes innombrables venues à Vicovaro des pays voisins et éloignés, que ce mouvement admirable des yeux, et spécialement ce changement continuel de la couleur du visage sacré de Marie tantôt en nuance pâle et mélancolique, tantôt en nuance rubiconde et comme de suffocation, n'est pas sans relations avec les événements du jour. »

La population de Rome, en particulier, s'y portait en foule; le 15 août de la même année, on y comptait près de dix mille personnes[1]. Tous les jours partaient des caravanes à pied de la Ville sainte, chantant pendant le pèlerinage des cantiques et récitant de dévotes prières à la Sainte-Vierge[2]. Le prodige n'était pas continuel, quoique se renouvelant chaque jour, à cette époque. Mais l'effet n'en était pas moins salutaire sur les pieux fidèles accourus vers leur Avocate des Cieux.

Un de nos prédécesseurs à Haute-Kontz, M. l'abbé Hoffmann, aujourd'hui Archiprêtre de Rohrbach, a rendu compte de son pèlerinage à Vicovaro, dans le *Rosier de Marie*[3]. Qu'il nous permette de lui céder ici la parole, afin de consoler par son exemple ceux qui visitent les Vierges Miraculeuses au temps d prodige sans qu'il leur soit néanmoins donné de ri voir que par les yeux de la foi.

« Arrivés à Vicovaro, le jeudi 8 septembre, v midi, écrit M. l'abbé Hoffmann, nous fûmes d'ab

[1] *Rosier de Marie*, n. du 5 septembre 1863.
[2] *Ibid.*, n. du 5 octobre 1865.
[3] *Ibid.*, n. du 14 novembre 1863.

. Après avoir passé plus d'une heure devant la
ne, nous reprîmes notre route, nous réservant, à
retour, d'y séjourner plus longtemps dans l'es-
e voir le miracle. Le vendredi soir, nous étions
our de Subiaco. Comme il n'y a pas d'auberge à
aro, nous dûmes descendre chez l'instituteur, qui
accueillit avec bonheur et fit de son mieux pour
héberger : on voyait qu'il était tout fier d'avoir à
des prêtres français, et certes, nous ne lui ferons
injure de dire qu'il y cherchait son intérêt. C'est
ne s'il nous a compté ses déboursés, et, quand au
t il nous baisa respectueusement la main, nous
ns que cet homme, pieux et instruit, voulait
tout honorer et servir le prêtre. Nous lui en con-
ns bon souvenir.

ne fois casés, et nos ordres donnés pour le repas
ir, nous nous hâtâmes d'aller passer une heure
t la Vierge. Même foule de pèlerins, même
llement, même silence que la première fois.
le souper nous y retournâmes jusqu'à dix heures.

ci : Les yeux de la Vierge sont, comme ceux de la colombe, des modèles de simplicité, de vérité et de miséricorde. On comprend à quels riches développements et à quelles applications peut prêter cette pensée si féconde. Il traita son sujet en maître, au milieu du recueillement le plus profond et le plus sympatique.

« Vers la fin de son discours, il conclut par ces paroles : Ayons donc aussi comme la Vierge, la simplicité, la vérité et la miséricorde, non-seulement dans le regard, mais dans le cœur, sur la langue et dans nos actions. Puis il s'écria avec vivacité : *Evviva Maria !* Son instruction était finie ; mais le peuple répondit aussitôt à ce cri : *Evviva Maria ! Evviva Maria !*..... Cela dura quelques instants ; des milliers de voix, voix d'enfants et de vieillards, voix de femmes et de jeunes filles, voix indigènes et étrangères, toutes répétaient avec bonheur et sincérité cette glorieuse exclamation. C'était le cri de la foi, de l'espérance et de l'amour envers Marie. Nous admirions l'expression vive, recueillie, modeste et touchante de ce brave et pauvre peuple qui, depuis quarante jours, venait ainsi chaque soir prier aux pieds de la Madone, et dont la ferveur avait obtenu déjà deux guérisons miraculeuses, celle d'un paralytique et celle d'une femme affligée d'une fièvre opiniâtre et dangereuse. Nous avons interrogé cette femme, et certes, sa relation était empreinte de tous les caractères de véracité que le plus incrédule puisse exiger.

« Le lendemain, samedi 5 septembre, dès cinq heures du matin, nous disions notre messe à l'autel même où est déposée la sainte Image. Un zouave ponti-

le enfant de Tourcoing (Nord), y communia
otion achevée, il alla signer comme témoin
il avait vu le miracle la veille.
attendions encore la même faveur ; d'impa-
ous allâmes en demander en quelque sorte
es au curé, au vicaire et à l'instituteur de la
On nous montra les registres où des milliers
ns de toutes les conditions avaient signé,
yant vu le mouvement des yeux, les larmes,
mortelle, le soulèvement de la poitrine et
es étincelles sortir des mains de la Madone.
ons discuté; nous avons fait parler ces té-
ous avons poussé notre examen jusqu'à tour-
ir de l'autel, pour nous convaincre, par nos
n'était pas possible d'user de quelque stra-
our opérer ces phénomènes. Tout cela n'a fait
enter notre foi. Qu'on le sache donc bien :
ge est une peinture à l'huile, d'une main cer-
t exercée ; elle est placée sur le maître-autel;
re, elle est toute dégagée, de manière à
tre examinée de près ; le miracle arrive ordi-
t vers neuf ou dix heures du matin par un
radieux soleil, devant une foule attentive et
de gens de foi et d'incrédules. Y a-t-il là
tromper ou d'être trompé ? Pour nous, après
endu les témoins, examiné les lieux avec une
sévère, nous étions tellement convaincus de
du fait que nous n'avions plus même une forte
e voir de nos yeux ; la vue n'eût plus rien
notre foi. Aussi, pressés de rentrer à Rome
imanche, nous quittâmes Vicovaro vers sept

9.

heures du matin nous disant avec le Sauveur : « Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu ! » Nous ajouterions volontiers : Ce n'est pas ainsi que l'homme invente ; ce n'est pas ainsi qu'il trompe ! »

V. — Nous terminerons ce chapitre par trop incomplet, nous le regrettons plus que personne, par quelques mots au sujet de la Madone miraculeuse d'Italie la plus récente, la *Madonna del Papa.* Nous les empruntons à la *Correspondance* de Genève, l'une des feuilles du monde catholique les mieux informées [1].

« Quelqu'un a dit cette profonde parole : « Jamais la rage de l'enfer n'est plus grande que lorsqu'il plaît à Dieu de se faire voir aux hommes. » Rien n'est plus vrai et plus souvent démontré par des exemples.

« On ne parle ici, depuis hier, que d'un miracle dont toute la ville de Rome est témoin. Il s'agit d'une image de la Très-Sainte-Vierge, placée au-dessus de la porte du couvent de Saint-Chrysogone, au Transtévère, et qui, au témoignage d'une multitude qui stationne sur la place, remue les yeux.

« Une image de la Vierge qui se mêle de faire un miracle ! Devinez, si vous le pouvez, les hurlements de fureur de la presse athée, ses ricanements et ses blasphèmes. Sa rage est d'autant plus grande que cette Image sainte, en faisant un miracle, ne proclame pas seulement la puissance et la miséricorde de la Très-Sainte-Vierge, mais célèbre du même coup la gloire de Pie IX, cet illustre glorificateur de Marie.

[1] Voir le *Bien public* de Gand, du 9 juin 1871 : Lettre de Rome du 27 mai précédent.

« Voici comment. Personne n'ignore que le Saint-Père, si persécuté par la perversité des hommes, est, en revanche, favorisé des grâces les plus insignes de Dieu. Déjà, en plusieurs occasions, la Bonté divine lui a communiqué la vertu de guérir les malades condamnés par la science. Or l'image en question a été placée sur la porte d'entrée d'un hospice bâti par la princesse Odescalchi, en mémoire et en reconnaissance de sa guérison opérée instantanément, il y a six ans, par les prières et la bénédiction de Pie IX. A côté de la Vierge il y a deux autres images, celle d'un saint Trinitaire que la Princesse avait invoqué, et celle de Pie IX dans l'attitude de la prière. Le peuple appelle communément cette image de la Vierge *la Madonna del Papa*. Voilà le second et plus violent motif de la frénésie dont la presse révolutionnaire s'est sentie transportée à la nouvelle de ce miracle. Plus il est évident, plus il est attesté par la multitude qui, dès le matin, encombre la place de Saint-Chrysogone et ses abords, plus s'exalte la fureur des journaux.

« Je me suis rendu sur le lieu du Prodige, et voici ce qui m'a été raconté par un très-grand nombre de témoins. Une pauvre mère, dont les brigands florentins avaient enlevé le fils pour la conscription, était venue tout éplorée à l'église des Pères Trinitaires pour y chercher quelque consolation et les forces dont elle avait besoin pour supporter le coup cruel qui la frappait. En sortant de l'église, elle jette les yeux sur la Madone et s'écrie : « O Mère toute-puissante ! quand donc nous délivrerez-vous de ces brigands qui nous arrachent nos enfants pour les pervertir ? » Au même

instant elle tombe à genoux et pousse un grand cri. Les personnes qui, en ce moment, traversaient la place, s'arrêtent et se mettent à montrer, à tous ceux qui arrivaient, la sainte Image dont les yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour. Le peuple, à ce bruit, accourt de toute part, et, depuis lors, la place ne désemplit plus. On illumine la façade de l'édifice dans laquelle est enchâssée la sainte Image, et l'on entend de tous les côtés ce mot bien fait pour allumer le dépit et la rage de nos libérateurs : « *la Madonna del Papa ha fatto un miracolo !* »

« Plusieurs fois la police piémontaise a tâché de disperser la foule ; celle-ci s'obstine, et la place est pleine nuit et jour, et les cierges allumés, placés par le peuple tout autour de la Madone, sont sans cesse renouvelés, et le peuple, que la tyrannie de la liberté révolutionnaire a poussé à bout, espère et dit à haute voix que ce miracle est le premier signal de la délivrance. Les hommes instruits partagent cette espérance des classes populaires. Tout le monde voit dans ce fait extraordinaire une nouvelle marque des grâces dont le Seigneur comble en tout temps son Église. C'est pour les Romains un motif particulier de joie que la Puissance divine ait cette fois-ci choisi, pour se manifester, l'image de la Vierge, auprès de laquelle se tient agenouillé et transfiguré par la prière le « *vrai Pape de la Madone.* »

« A cette occasion on se raconte tous les prodiges opérés par le Saint que Dieu a placé à la tête de son Église et, au milieu des tritesses qui accablent tous les cœurs, ces souvenirs font concevoir pour l'avenir les plus consolantes espérances.

« Chacun se dit qu'il n'est pas possible que le saint Pape, comblé par le Ciel de tant de faveurs et de gloires, n'ait pas été réservé pour assister au futur et prochain triomphe de l'Église. Ne sommes-nous pas à la veille du 16 juin, de l'achèvement de cette longue période que le règne d'aucun Pape, depuis saint Pierre, n'a encore dépassée ! Cette circonstance inouïe ajoute encore à nos espérances et répand dans le camp des enfants de l'Église une animation joyeuse. Mais comme par une espèce de contre-coup de notre joie, la fureur des ennemis de Dieu s'exalte jusqu'à la démence. Hier la *Capitale*, ne pouvant nier l'enthousiasme du peuple qui croit au miracle, prétendait que ce n'est qu'une jonglerie des religieux Trinitaires. Ce seraient eux, d'après cette mauvaise feuille, qui accréditent ce prétendu mirale. Par malheur, afin de fermer la bouche à la Révolution ou, du moins, de lui ôter ce prétexte, ces religieux ont affecté de se tenir à l'écart, d'observer une attitude purement passive. Le peuple ayant voulu que leur Église fournisse des chandeliers et des tentures pour décorer l'Image Miraculeuse, ils s'y sont constamment refusés et pas un ne s'est montré, depuis deux jours, sur la place qui est devant leur église. Nous tenons ces détails de la personne même qui a été envoyée sur les lieux par l'autorité ecclésiastique, pour vérifier le fait.

« Réveillons donc et notre courage et notre espérance. L'époque du Calvaire fut aussi celle des grands prodiges ; après le Calvaire, la Résurrection. Un Pape prisonnier, qui souffre la passion et qui fait des miracles, est assuré du triomphe ; c'est dans la nature et dans la

force même des choses. Groupons-nous courageusement autour de lui, et la victoire ne tardera pas à nous venir...... »

Remarquons, en terminant cet extrait, que la Madone de Pie IX est voisine de l'Église des Trinitaires de Saint-Chrysogone, où repose aujourd'hui la dépouille miraculeuse de l'une des grandes protectrices de Rome et du Saint-Père, le corps conservé intact d'Anna-Maria-Taïgi.

CHAPITRE VI.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE, AU VATICAN.

(avril 1850.)

I. Première Apparition à une Dame protestante, dans la chapelle domestique de Pie IX. — II. Seconde Apparition, à Saint-Jean de Latran. — III. Troisième Apparition, à l'audience du Vatican.

I. — Nous venons de terminer l'esquisse rapide des Vierges Miraculeuses de Rome et d'Italie par le trait de la Madone de Pie IX. Mais ce n'est là qu'une des nombreuses glorifications de l'illustre et saint Pontife par la Reine des Cieux. Il l'a exaltée dans sa jeunesse comme dans un âge plus avancé et sur le trône pontifical ; Marie, de son côté, le comble de ses faveurs les plus signalées, depuis vingt-cinq ans qu'il est au gouvernail de la Sainte Église. Choisissons ici le magnifique exemple qu'elle nous a donné en 1850 de son maternel dévoûment à Pie IX comme Souverain Pon-

tife : il importe de ne point passer sous silence cette démonstration vraiment prophétique pour notre temps si affreusement dérouté, faute de soumission, nous allions dire faute de dévotion au Pilote de la barque de Pierre : *Allez à Pie IX*, semble-t-elle nous dire, *allez à lui comme tenant la place de Jésus-Christ, si vous ne voulez sombrer à jamais sur la perfide mer du monde moderne.* Il s'agit d'une triple Apparition de Marie arrivée à Rome, au moment de la rentrée de Pie IX dans la Ville éternelle, à son retour de Gaëte. Le récit en a été communiqué aux journaux catholiques par un officier de l'armée d'occupation, en mai 1850 ; voici le texte de sa lettre, tel que le Père Huguet le rapporte dans les *Faits surnaturels de la Vie de Pie IX*[1].

« Un de nos officiers, M. G..., se promenait aux environs du Vatican avec sa femme et ses deux enfants âgés, l'un, de douze ans, l'autre, de dix. C'était quelques jours avant la rentrée du Saint-Père. Madame G... était protestante ; seulement il faut dire qu'au moins jusqu'alors elle s'était acquittée fidèlement de ses devoirs, en toute bonne foi, selon sa croyance. Aussi disait-elle dans ce moment même à son mari : « Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus, si j'étais catholique. » Soit curiosité, soit pressentiment irrésistible, Mme G... témoigna à son mari le désir de voir les appartements du Pape. L'officier voulut la satisfaire, et les portes leur furent ouvertes. En parcourant les principales pièces du palais, on arriva à la chapelle particulière du Pape. En y entrant, Mme

[1] Un volume in-18, chez Josserand, à Lyon, 3e édit., p. 24.

G... aperçut un prie-Dieu couvert d'un tapis de velours rouge ; pensant avec raison que c'était la place où Pie IX implorait chaque jour pour l'univers les bénédictions du Seigneur, elle s'y agenouilla, persuadée qu'elle y recueillerait du bonheur pour elle et pour les siens. La tête appuyée dans ses mains, elle pria avec ferveur quelques minutes, et, par une pieuse habitude, en opposition pourtant avec les principes de ses coreligionnaires, elle recommanda ses enfants à la Sainte-Vierge. Elle leva ensuite les yeux, et vit soudain au-dessus de l'autel une dame environnée d'une auréole éblouissante, qui tenait ses deux enfants par la main, et devant l'autel, le Pape tourné vers elle... Frappée et émue tout à la fois d'un tel spectacle, sa tendresse maternelle se trouva surtout alarmée, et son premier mouvement fut de s'assurer si ses deux fils étaient encore à ses côtés. Son émotion était si visible, que M. G... en eut de l'inquiétude. Pour la dissiper, elle prétexta une petite indisposition, sans s'expliquer davantage ; mais l'empreinte de ce tableau était tellement gravée dans son esprit, qu'elle ne l'oubliait pas un instant. »

II. — « Quelques jours après, le 12 avril, à l'arrivée du Saint-Père, Mme G... se rendit, avec beaucoup d'autres dames, à la tribune qui leur était réservée dans la basilique de Saint-Jean de Latran. A peine eut-elle aperçu le Pape, que Mme G... reconnut parfaitement tous les traits de Pie IX, tels qu'elle les avait vus dans la chapelle. Elle fut déjà vivement saisie ; mais lorsqu'elle aperçut au-dessus de lui, dans la

même position et avec le même éclat qu'au Vatican, l'image de la Très-Sainte-Vierge, elle ne fut plus maîtresse de son émotion, et l'on crut qu'elle allait se trouver mal. Ayant repris ses sens, elle dissimula la cause de son trouble et garda encore son secret. »

III. — « Un troisième assaut lui était réservé. Le jour fixé pour la réception des dames de nos officiers par Sa Sainteté, Mme G... se trouva des plus exactes au rendez-vous. Tout le monde était rangé sur deux lignes, au milieu desquelles le Saint-Père passait en donnant sa bénédiction à droite et à gauche. Arrivé devant Mme G... et ses deux fils, le Vicaire de Jésus-Christ s'arrêta, comme pour le représenter plus vivement en caressant les enfants. Il s'informa avec bonté des noms de ceux qui étaient à ses pieds, leur donna à chacun un chapelet, et semblait vouloir les gratifier d'une bénédiction particulière, en posant ses mains sacrées sur leurs deux têtes. L'heureuse mère était ivre de joie. Mais qu'éprouva-t-elle lorsqu'elle vit encore au-dessus du Souverain Pontife, et de la même manière que les deux fois précédentes, l'éclatante image de Celle que les catholiques appellent *la Mère de Dieu !*... Mme G... s'était sentie, dès la première et la deuxième Apparition, pressée de quitter sa religion ; elle avait résisté, mais à la troisième elle se rendit. Après avoir passé la nuit suivante dans les larmes, elle déclara à son mari qu'elle était résolue à abjurer le protestantisme. Celui-ci seconda sa résolution, et l'abjuration se fit, avec toutes les cérémonies prescrites, le vendredi 17 mai, dans une chapelle

intérieure de la Trinité-du-Mont ; et le jeudi suivant, Mme G... put s'asseoir à la sainte table avec son mari et ses deux enfants. Le cardinal-vicaire les communia et il confirma ensuite la nouvelle catholique.

« Au moment où le cardinal et sa suite allaient se retirer, le brave M. G... détacha de sa poitrine sa décoration et demanda à tracer quelques lignes dont voici à peu près le sens : « Les grâces que j'ai reçues aujourd'hui, ainsi que ma famille, sont si grandes, que je ne saurais les reconnaître. Ma décoration est ce que j'ai de plus précieux ; je la laisse sur l'autel de la Sainte-Vierge comme un témoignage de ma reconnaissance. »

Puissent les âmes qui errent encore hors du bercail de l'Église catholique ou qui se sont laissées prendre jusqu'ici aux erreurs du Libéralisme si souvent déjà condamnées par Pie IX et ses prédécesseurs, puissent-elles, à la lecture de ces lignes, comprendre l'appel Prophétique de la céleste Bergère et se jeter enfin dans les bras du Père commun des fidèles comme dans les bras de Jésus-Christ même !

CHAPITRE VII.

NOUVELLES APPARITIONS DE NOTRE-DAME-DES-ANGES ET OPPORTUNITÉ DE LA RESTAURATION DE SON CULTE DANS LA SAINTE ÉGLISE.

(1856-1872.)

I. — Relations intimes du culte de Notre-Dame-des-Anges avec les nécessités actuelles de l'Église. — II. Notre-Dame-des-Anges de la Portioncule, en Italie. — III. Célèbre Indulgence obtenue par Saint-François d'Assise. — IV. Restauration de cette Dévotion à notre époque. — V. Guérison du Père de Bray. — VI. Institution de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Anges à Pouvourville, près Toulouse. — VII. Apparition du Père de Bray à une agonisante. — VIII. La prière *Auguste Reine des Cieux*.

I. — Bien des indices nous prouvent, en dehors des prophéties modernes, que Satan est en ce moment déchaîné, avec ses légions de démons, contre l'Église militante. Sans parler des erreurs sans nombre qui obscurcissent les intelligences et du relâchement inouï qui s'est emparé de toutes les classes de la société et y a compromis les bonnes mœurs et avili les caractères, à ne parler que des abominations des tables tournantes et du spiritisme, et à ne considérer que le travail de démolition occulte des sociétés secrètes de haut et bas étage contre la plupart des institutions du monde religieux, sans que les gouvernements y veuillent prendre

garde, si encore ils n'en sont pas complices : tout cet ensemble de faits néfastes porte évidemment l'empreinte de l'action directe des esprits infernaux pour quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

L'Église serait donc bien en péril si l'Auguste Vierge Marie ne veillait sans cesse sur elle et n'accourait à son secours, au plus fort du danger, avec ses invincibles légions d'anges. Il est vrai que la prière doit faire appel à sa miséricorde ; mais la Mère de Dieu y a encore pourvu, en ranimant de nos jours parmi les fidèles l'admirable dévotion à Notre-Dame-des-Anges. Cette dévotion répond si bien aux nécessités présentes, qu'il n'est pas hors de propos d'en entretenir les lecteurs des *Voix Prophétiques*.

II.— Qui n'a entendu parler [1] des merveilleux sanctuaires d'Assise ? Après Rome et Lorette, l'Italie ne possède rien de comparable à ce berceau de l'ordre séraphique. Mais telle est cependant l'action destructive du temps et des révolutions, que le monument le plus sacré d'Assise, l'admirable chapelle de Notre-Dame-des-Anges, enclose comme sous un dais sublime dans l'immense église de la Portioncule, ne réveillait plus de nos jours qu'un vague souvenir des prodiges auxquels ce sanctuaire doit son impérissable renommée,

[1] Voir pour plus de détails les articles publiés par le *Rosier de Marie*, depuis le 24 février 1872 jusqu'au mois de juillet suivant, — et *Notice historique sur la Dévotion de Notre-Dame-des-Anges* par M. Deville, de Toulouse.

lorsqu'il plut à Marie de nous rappeler par de récents miracles combien il nous serait salutaire de l'invoquer de préférence sous ce glorieux titre de Reine des Anges qui est le vocable séculaire de son autel privilégié de la Portioncule.

Mais éclairons d'abord les merveilles du présent par quelques mots de l'histoire des origines de ce sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges.

La tradition rapporte que dès le quatorzième siècle, où cette chapelle avait été élevée par des pèlerins de Terre-Sainte et dediée à l'Assomption de la Très-Sainte-Vierge, bien des fois les voyageurs et les personnes du voisinage y avaient remarqué des lumières célestes, accompagnées de concerts angéliques en l'honneur de la Reine du Ciel.

Saint Bonaventure parle de ces apparitions des Anges et de la Sainte-Vierge comme d'un fait notoire et indubitable. Saint François d'Assise en fut lui-même informé par un prêtre, son compatriote, lorsqu'il vint se fixer auprès de cette chapelle sans autre intention d'abord que de la restaurer; ce prêtre lui raconta qu'il avait été plusieurs fois témoin de ces prodiges dont l'avait aussi entretenu un laboureur des environs. François apprit du reste bientôt, par sa propre expérience, combien Marie et les Anges se plaisaient en ce lieu.

L'église appartenait alors aux Bénédictins du mont Subazio, non loin de là. Ils possédaient de plus autour de l'humble sanctuaire un petit enclos qu'ils appelaient leur petite parcelle de terre, leur *portioncule*, d'où l'église avait elle-même pris le nom de Portion-

cule. Cependant le peuple l'appelait plus communément Notre-Dame-des-Anges, la *Madonna degli Angioli*, à cause des fréquentes apparitions qu'y faisait la Sainte-Vierge avec les esprits bienheureux.

Après avoir restauré cette église, François, qui voyait son ordre à peine fondé, déjà à l'étroit autour de lui, demanda aux Bénédictins du Mont Subasio ce sanctuaire avec le terrain y attenant. L'Abbé lui en fit gracieusement la concession, à la seule condition que si son ordre se développait, la Portioncule serait toujours regardée comme le berceau du nouvel institut. Heureux d'acquiescer à cette condition, François vint le même jour avec un de ses religieux prendre possession de Notre-dame-des-Anges.

Or, la nuit suivante, pendant qu'il y était en oraison, il vit sur l'autel, à la faveur d'une éclatante lumière, Notre Seigneur Jésus-Christ, sa très-sainte Mère et une multitude d'anges qui le regardaient avec beaucoup de douceur : « Je suis venu avec ma Mère, « lui dit Notre Seigneur, pour vous établir, vous et « les vôtres, dans ce lieu qui nous est fort cher. »

Le lendemain François convoqua tous ses religieux et leur communiqua cette vision afin de leur inspirer un grand respect pour le sanctuaire qui devenait ainsi le berceau définitif de son ordre. Ce fut là, en effet, que le saint passa les seize dernières années de sa vie ; là qu'il pria, qu'il souffrit, qu'il fut favorisé bien des fois encore des visions les plus merveilleuses de la Reine des Anges et de son divin Fils ; à côté de là enfin qu'il rendit son dernier soupir, couché sur la terre nue, en achevant le Psaume 141 et disant : « Les justes m'attendent avec votre récompense. »

Avant de mourir, il avait une dernière fois recommandé à ses frères d'avoir toujours la plus grande vénération pour le sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, parce que la Sainte-Vierge lui avait révélé qu'elle aimait singulièrement cette église entre toutes celles qui lui ont été dédiées. « Gardez-vous bien, mes enfants, leur dit-il, de jamais abandonner ce lieu; et si on vous en chasse par un côté, rentrez-y par l'autre, car il est saint, c'est la demeure de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge Marie sa Mère. »

III. — Saint François avait d'ailleurs grandement contribué à rendre vénérable le sanctuaire de Notre-Dame des Anges par la célèbre indulgence dite de la Portioncule qu'il obtint de Notre-Seigneur lui-même, dans les circonstances suivantes. Une nuit qu'il priait dans le voisinage pour la conversion des pécheurs dont le malheureux état l'attristait profondément, il fut averti par un Ange d'aller à l'église où il trouverait Notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère accompagnés d'une multitude d'esprits célestes. Plein d'allégresse, il s'y rendit aussitôt et se prosterna devant l'Apparition pour offrir ses hommages à la Majesté du Fils de Dieu.

« François, lui dit alors Notre-Seigneur, le zèle « que vous et les vôtres avez pour le salut des âmes, « m'engage à vous permettre de demander pour elles « quelque faveur, à la gloire de mon nom. » Ravi de tant de bonté, le saint fit alors cette prière : « Notre Père très-saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté de nous

accorder que tous ceux qui visiteront cette église reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés au prêtre, et je prie la Bienheureuse Vierge votre Mère et l'avocate de tous les hommes, d'intercéder pour me faire obtenir cette grâce. » Et sur l'intercession de Marie, Notre-Seigneur accéda à la prière de son serviteur : « François, lui « dit-il, vous demandez une grande faveur, et je vous « en accorderai encore de plus grandes. Je vous « accorde dès maintenant celle-ci. Je veux néanmoins « que vous alliez trouvez mon Vicaire à qui j'ai donné « le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui deman- « diez la même indulgence. »

Les compagnons du saint entendirent ce dialogue de leurs cellules ; ils virent aussi la lumière céleste qui resplendissait dans l'église et les troupes d'anges qui accompagnaient Notre-Seigneur et sa Bienheureuse Mère, mais une frayeur respectueuse les retint à l'écart.

Le Pape Honorius était alors non loin de là, à Pérouse avec la cour romaine. Il fit bon accueil à François et lui accorda cette indulgence à perpétuité, mais seulement pour un jour par an, de la veille au soir, au soir du lendemain. Dans une autre apparition, Notre-Seigneur, sur la prière de François, détermina que l'époque de l'indulgence fût depuis le soir du jour où l'Apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses liens jusqu'au soir du lendemain, c'est-à-dire du premier au deux août. Ce qui fut encore confirmé par le Souverain Pontife qui chargea sept évêques de se rendre à Assise, le premier jour du mois d'août suivant, pour promul-

guer son décret. Les sept prélats consacrèrent en même temps la merveilleuse église de Notre-Dame-des-Anges à laquelle on n'a plus touché depuis. La piété des Souverains Pontifes et des princes catholiques l'a entourée d'une autre église, vaste et magnifique; mais, c'est toujours à la petite chapelle placée directement sous le dôme de cette basilique, que les fidèles vont faire leurs dévotions,

Le Pape Innocent XII, par vénération pour ce lieu saint et pour accomplir à la lettre le vœu de saint François, étendit, par sa Bulle du 18 août 1695, à tous les jours de l'année l'indulgence plénière de la Portioncule. Et c'est ainsi qu'à notre retour du tombeau des Apôtres nous avons, les 15 et 16 février 1870, eu la consolation de jouir à plusieurs reprises de ces divines faveurs. Le gouvernement italien a supprimé, il est vrai, le couvent des Pères Franciscains attenant à l'église de Notre-Dame-des-Anges, mais ses décrets n'ont force de loi ni au ciel ni dans les cœurs des fidèles, et jamais Roi d'Italie ni quelque autre Nabuchodonosor que ce soit ne verront se presser autour de leur trône les multitudes que l'on voit surtout le deux août de chaque année accourir à l'humble mais béni sanctuaire de la Portioncule.

IV. On sait que cette indulgence a été, depuis deux siècles, étendue, mais pour le deux août seulement, et à certaines conditions, à toutes les églises franciscaines du monde catholique, et aussi à certaines églises et chapelles qui en font la demande à Rome. Mais la

fin de cette indulgence, le culte de Notre-Dame-des-Anges même était comme tombé dans l'oubli pour la plupart des chrétiens, auprès des pécheurs surtout. Voilà la raison des nouveaux prodiges que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, assuré que nous sommes de voir les désirs de la Reine des Cieux agréés avec amour par les fidèles.

Dès 1852 une personne pieuse, comme nous le savons par une de ses lettres datée de Rennes, le 11 août 1871, avait ressenti une souffrance inouïe qui dura quatre jours, c'est-à-dire tout le temps qu'elle passa à Assise pour y attendre la fête du 2 août, et Notre-Seigneur lui avait fait comprendre par un rayon intérieur, qu'elle souffrait pour l'ingratitude des hommes qui laissaient tomber en désuétude la si grande grâce que sa Mère leur avait obtenue ; puis une seconde illumination plus distincte que la première, avait indiqué à cette personne que, pour arriver à restaurer dans le monde entier le culte de Notre-Dame-des-Anges, elle devait faire célébrer de nombreuses messes au tombeau même de saint François d'Assise. Ce qui eut lieu. Puis, deux ans après, la même personne se retrouvant dans la grande église de la Portioncule, à l'endroit même où saint François avait rendu sa belle âme à Dieu, Notre-Seigneur lui avait montré intérieurement qu'il fallait faire dire des neuvaines de messes à saint François, au cœur de la Très-Sainte-Vierge et à son Sacré Cœur pour obtenir le renouvellement de la Dévotion à Notre-Dame-des-Anges ; il lui avait aussi fait comprendre qu'il fallait demander par ces neuvaines de messes et d'autres encore à l'autel de la chapelle

miraculeuse, un ou plusieurs miracles en faveur de cette restauration. Les messes furent acquittées, cette personne pria beaucoup, des âmes ferventes s'unirent à elle à la même intention ; mais la faveur à obtenir était grande et deux ans se passèrent encore avant qu'eût lieu la guérison miraculeuse de M. de Bray, aujourd'hui l'Apôtre privilégié de la Dévotion à Notre-Dame-des-Anges.

V. — Depuis trente ans, M. Marie-Frédéric de Bray fils d'un ancien receveur général des finances, sous la Restauration, était atteint d'une très-grave maladie qui s'était compliquée depuis environ deux ans de trois autres également mortelles. Tous les moyens ordinaires et extraordinaires avaient été tentés; les plus illustres médecins de Paris, de Montpellier, de Turin et de Florence avaient été consultés; la science avait déclaré son impuissance, et Dieu lui-même semblait sourd à toutes les prières. Le saint prince de Hohenlohe avait aussi prié pour lui sur la demande que lui en avaient faite Son Eminence le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, et Leurs Excellences les cousins du malade, le comte de Bray, mort ambassadeur de Bavière à la cour de Vienne, et père du comte actuel de Bray, ancien ministre des affaires étrangères du royaume de Bavière, ainsi que le comte de Mathezanco, mort ambassadeur de Prusse auprès de la cour de Vienne; mais les prières du thaumaturge allemand n'avaient non plus obtenu aucun résultat.

Le malade était sans espoir et condamné à mourir ; il était encore dans la force de l'âge (trente-six ans), et il n'avait jamais goûté aucune douceur de la vie, par suite du constant état de souffrance où il était depuis l'âge de six ans.

Il était très-pieux et avait une immense dévotion à la Sainte-Vierge. Un jour, il entendit la voix de cette divine Mère qui lui disait : « Fais le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-des-Anges, à Assise, et je te guérirai. »

Quelques jours après, les médecins étant venus, déclarèrent qu'à huit heures du soir il aurait cessé d'exister. « Il n'a plus de pouls, l'agonie va cesser, et il s'éteindra sans qu'on s'en aperçoive, » dirent-ils à tous les paysans qui étaient descendus du village pour avoir des nouvelles du malade (c'était le 22 juillet 1856).

Tout à coup, au moment où l'horloge du château de Bellevue, propriété de la famille de Bray, sonnait minuit, et où le mourant exhalait son dernier soupir, il recueillit ce qui lui restait de forces pour dire, de sa voix défaillante, à la Reine des Anges qui l'assistait : « Je fais mon vœu. » A l'istant même il fut guéri, le mal disparut et la vie revint. « Je suis guéri » s'écria-t-il; et à la stupéfaction de sa mère et de ses parents, il se leva, en effet, radicalement guéri.

Le lendemain, le médecin qui le soignait depuis plus de trente ans et qui croyait bien ne plus le retrouver en vie, ne put s'empêcher de s'écrier en le voyant debout : « C'est un véritable miracle. » En effet, c'en

était un, et tout à fait digne de la puissance et de la bonté de Marie.

Quelques jours après, appelé par Sa Grandeur Monseigneur Mioland, archevêque de Toulouse, qui désirait connaître les détails de cette guérison, le docteur Portes confirma au pieux prélat les faits déjà connus, en lui disant : « Monseigneur, s'il le faut, je l'attesterai et le signerai de mon sang. »

On comprend qu'après un tel bienfait, l'heureux enfant de Marie n'eut rien de plus pressé que de lui témoigner sa reconnaissance. Accompagné d'un ami de sa famille, Monseigneur d'Estrade, camérier du Saint-Père, il partit pour Rome, où il se reposa quelques jours, et de là il se rendit à Assise pour faire le pèlerinage qu'il avait promis dans son vœu.

Là, aux pieds de l'auguste Vierge, dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, il eut une vision dont tous les détails furent communiqués au Révérend Père de Villefort, très-versé dans la connaissance des choses de Dieu et dans la conduite des âmes, au très-Révérend Père Beckx, général de la Compagnie de Jésus, et enfin au Souverain-Pontife Pie IX.

A la suite de cette vision, il commença à Rome ses études théologiques. Deux ans après, en 1858, il fut ordonné prêtre par Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, que la Providence avait amené à Rome tout exprès dans ce but ; et le même jour, le Révérend Père général l'admit dans la Compagnie de Jésus, où, comme lui avait dit la Très-Saint-Vierge, « il devait apprendre l'obéissance. »

VI. — Le premier pas était fait dans la voie des miracles. La Très-Sainte-Vierge ne devait pas s'arrêter. Cependant plusieurs années se passèrent encore avant que sa volonté fût clairement manifestée.

En reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu, le Révérend Père de Bray fit demander au Souverain-Pontife Pie IX, par l'entremise de Monseigneur d'Estrade, la faveur insigne de l'indulgence de la Portioncule, pour la paroisse qui avait été le théâtre du miracle de sa guérison.

Pouvourville, dans la circonscription duquel se trouve le château de Bellevue, est un gracieux petit village situé sur un coteau, à une heure de Toulouse environ, sur la route de Montpellier. On croit que la dévotion de la Portioncule y existait autrefois, mais le souvenir s'en était complètement effacé et personne n'en soupçonnait plus l'existence (Voyez quelques détails, à ce sujet, dans une petite Notice historique sur Notre-Dame-des-Anges, composée par un pieux pèlerin en 1867, et imprimée chez Barbou frères, à Limoges, 1869).

Lorsque l'auguste Pie IX, dont on connaît la dévotion à la Très-Sainte-Vierge, eut entendu le récit de la guérison miraculeuse du Père de Bray, il accorda sur-le-champ, et avec un bonheur indicible, la faveur qui lui était demandée.

Les habitants de Pouvourville accueillirent avec la plus grande joie l'heureuse nouvelle. Dès lors ils résolurent de célébrer cette fête comme une des plus solennelles de l'année. « L'on vit en ce jour cesser dans cette paroisse et à plusieurs milles à la ronde,

tous les travaux des champs : vieillards, femmes et enfants rivalisèrent de zèle pour témoigner à Marie de leur filiale dévotion. Depuis lors, leurs sentiments n'ont pas changé. Le 2 août, la même fête ramène chez eux les mêmes manifestations de foi et d'amour. Au moment où nous écrivons ces lignes, un pèlerin de Notre-Dame-des-Anges nous raconte que le 2 août des années 1865, 66, 67, 70, 71, une multitude de pieux fidèles étaient venus de tous les diocèses voisins ; on comptait même des habitants de Paris et de la Bretagne, de l'Italie et de l'Angleterre, et même de la malheureuse Pologne. »

Désormais, l'antique dévotion de Pouvourville à Notre-Dame-des-Anges était manifestement rétablie. La chapelle de l'église paroissiale, dédiée à la Sainte-Vierge, fut désignée par Monseigneur Desprez, archevêque de Toulouse, pour être le sanctuaire provisoire de Notre-Dame-des-Anges, en attendant que les aumônes des pieux fidèles permettent d'élever à la Reine du ciel une église qui soit digne d'elle et de son divin Fils.

VII. — La reconnaissance du Révérend Père de Bray ne devait pas s'arrêter là. La faveur particulière qu'il avait obtenue pour Pouvourville n'était qu'une première satisfaction accordée à la foi expensive de ses compatriotes. L'auguste Vierge lui fit bientôt connaître qu'elle voulait autre chose de lui.

Il lui tardait de voir enfin le monde apprécier l'immense bienfait qu'elle lui avait obtenu dans la concession de la Portioncule, et elle inspira à son humble

serviteur la pensée de fonder, dans le lieu même où il avait été miraculeusement guéri, une association de prières qui aurait pour but de la remercier de ce grand bienfait et de l'honorer spécialement sous le titre de Notre-Dame-des-Anges. Cette association, en s'étendant à toutes les parties de l'univers, devait ouvrir à toutes les âmes un accès facile aux grâces que la Reine du ciel répandait avec tant d'abondance sur ceux qui avaient déjà mis en elle leur confiance et imploré son secours.

Fonder une association de prières qui embrassât le monde entier était une pensée ambitieuse, si elle ne fût venue de la Très-Sainte-Vierge elle-même. Le Père, craignant une illusion, hésita longtemps avant de céder à cette inspiration. Mais l'auguste Vierge lui apparut environnée de mille millions d'anges, et avec une bonté de mère renouvela sa demande, et le Révérend Père de Bray se mit enfin en devoir de lui obéir.

VIII. — Il y a des volumes entiers à lire aujourd'hui sur les miracles opérés depuis ces dernières années par l'invocation de Notre-Dame-des-Anges, miracles de guérison, miracles de conversion surtout, au récit desquels l'âme fidèle ne peut que se répandre en actions de grâces devant Jésus et Marie, avec bon espoir pour l'avenir. Obligé de nous borner, nous nous en tiendrons à l'un des plus récents où il y a double prodige, le Père de Bray y apparaissant par bilocation.

C'est la mère de l'enfant miraculée, lady M. Murray qui écrit elle-même, en date du 14 juin 1872, à M.

Deville, secrétaire de l'œuvre de Notre-Dame-des-Anges à Toulouse[1] :

« Voici, Monsieur, le motif pour lequel je m'adresse à vous. J'ai eu six enfants, j'en ai perdu cinq, qui, j'espère, jouissent aujourd'hui de la vision de Dieu. La seule enfant qui me reste est une jeune fille de dix-neuf ans, bonne et pure comme un ange ; atteinte depuis deux ans de la même maladie qui a emporté ses frères et sœurs, elle était à toute extrémité, mercredi dernier 12, pendant que nous étions à Agen, venant de Bordeaux, et comptant nous rendre à petites journées à Lourdes. Et tandis que nous récitions les prières des agonisants (j'oubliais de vous dire que ma fille venait de recevoir les derniers sacrements), pendant donc que nous récitions les prières des agonisants dans les larmes et au milieu des sanglots de ma mère, de ma sœur et de mon mari, nous vîmes la porte de la chambre qui s'ouvrit : c'était un prêtre qui entrait. S'approchant de nous, il nous dit avec bonté : « Mes enfants, pourquoi pleurez-vous ? »

— Pourquoi ! dis-je avec une frénésie de douleur, ne voyez-vous donc pas que ma fille se meurt, si déjà elle n'est morte !...

— Mais non, ne pleurez pas, nous dit-il, ayez confiance. »

Prenant alors la main de ma fille, qui ne donnait plus aucun signe de vie, il leva les yeux vers le ciel et, après quelques moments de prières, lui dit : « Ma fille, au nom du Seigneur Jésus, au nom de Marie Reine des Anges, levez-vous et marchez. »

[1] Voir le *Rosier de Marie*, nº du 20 juillet 1872 page

Au même instant, ma fille ouvrit les yeux, s'assit sur son séant et d'un seul bond se précipita dans mes bras.

Vous dire ma joie passe toute idée!... Quant au prêtre, il avait disparu, personne dans la maison ne l'avait vu ni entrer ni sortir; et quand je revins auprès de ma fille et de ma famille dans la joie, disant : J'ai interrogé les personnes de la maison, personne ne l'a vu ni entrer ni sortir. « Et comment voulez-vous, maman, me dit Isabelle, notre miraculée, comment voulez-vous qu'on l'ait vu! c'est le Père de Bray!...

— Il est donc à Agen? dit mon mari.

— Eh non! papa, il est à Toulouse.

— Mais comment veux-tu, ma fille, qu'il soit à Toulouse en même temps qu'il est à Agen?

— Ah! mon père, c'est le secret de Dieu. »

Là-dessus, mon mari sortit pour faire demander par le télégraphe à Toulouse, si le Père de Bray y était. Vers le soir, on apporta la réponse qui nous annonçait que le Père de Bray n'avait pas quitté Toulouse depuis plusieurs mois.

— Mais, disait mon mari à ma fille pendant le dîner, comment sais-tu, Isabelle, que c'était le Père de Bray?

— Je l'ai su, papa, au moment où j'allais rendre mon dernier soupir. La Sainte-Vierge m'est apparue, et elle m'a dit : « Ma fille, aie confiance, voilà que je t'envoie le directeur de mon Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Anges, il te rappellera à la vie. »

Immédiatement je revins à la vie, et quand j'ouvris les yeux, je vis ce Père, et les seules paroles que j'ai

entendu sortir de sa bouche ont été celles-ci : « Je suis l'envoyé de Notre-Dame-des-Anges, son ambassadeur sur la terre ; je suis le Père de Bray. »

Voilà, Monsieur, pourquoi je tenais tant à vous voir, ne pouvant voir le Père de Bray ; et, si je ne lui ai point envoyé cette relation à lui-même, c'est que l'on m'a dit que toute correspondance directe était arrêtée.

Veuillez, Monsieur, présenter au Père de Bray mes respects et l'hommage de ma profonde reconnaissance.

Agréez vous-même, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. Lady M. MURRAY.

IX. — A ceux qui désireraient une formule spéciale de prière à la Reine des Anges, nous conseillerons particulièrement celle que la Sainte-Vierge enseigna elle-même, comme tout porte à le croire, à une Religieuse de la Congrégation des *Filles de Marie*, dans une Apparition qui eut lieu, en avril 1866, au monastère de Notre-Dame-du-Refuge, à Anglet, diocèse de Bayonne.

« *Les prédictions de la Salette vont s'accomplir*, lui annonça-t-elle : *dites qu'on prie beaucoup pour apaiser la colère de Dieu.* »

Illuminée d'un rayon de la clarté divine, cette âme pieuse vit, en effet, en esprit, les démons répandus sur la terre où ils exerçaient d'affreux ravages. Élevant alors, dans sa vision, ses regards alarmés vers Marie pour réclamer sa protection toute puissante, elle entendit cette bonne Mère lui dire que les démons étaient bien réellement déchaînés dans le monde, mais que l'heure était venue de l'invoquer comme Reine des

Anges et de lui demander d'envoyer ses légions d'esprits bienheureux pour combattre les esprits infernaux et les refouler dans l'abîme. « Mais, ma Mère, » lui répondit la Religieuse avec une candeur toute filiale, « vous qui êtes si puissante et si bonne, ne pourriez-« vous pas nous envoyer vos anges de vous-même et « sans que nous vous le demandions ? »

« *Non*, dit la Très-Sainte-Vierge ; *la prière est une condition imposée par Dieu lui-même pour l'obtention de la grâce.* »

« Eh bien ! ma Mère, » reprit la pieuse fille de Ma-« rie, « voudriez-vous du moins me faire connaître « comment il faut vous invoquer ? »

La Mère de Dieu se rendit au désir de cette sainte âme et lui communiqua alors la prière suivante, connue sans doute de plus d'un de nos lecteurs, mais que nous donnons ici, afin d'aider encore, à la dernière heure, à sa plus grande propagation.

PRIÈRE. *Auguste Reine des Cieux, souveraine Maîtresse des Anges, vous qui, dès le commencement, avez reçu de Dieu le pouvoir et la mission d'écraser la tête de Satan ; nous vous le demandons humblement, envoyez vos Légions saintes, pour que, sous vos ordres et par votre puissance, elles poursuivent les démons, les combattent partout, répriment leur audace et les refoulent dans l'abîme.*

Heureuse d'avoir été exaucée par sa Mère du ciel, l'humble Religieuse, afin d'échapper à toute illusion, s'en ouvrit au vénérable abbé Cestac, directeur de la communauté de Notre-Dame-du-Refuge, d'Anglet. Devenu dépositaire de cette prière, le *Bon Père* que

la mort a enlevé depuis trois ans à la Congrégation des Filles de Marie dont il était le fondateur, crut avant tout de son devoir de soumettre cette belle formule au jugement préalable de Mgr Lacroix, Evêque de Bayonne, qui l'approuva, telle que nous venons de la donner. M. l'abbé Cestac la fit aussitôt imprimer à cinq cent mille exemplaires pour la répandre au loin. Des traductions en ont popularisé les paroles dans presque toutes les langues de l'Europe, sous le patronage de plusieurs archevêques et évêques.

Dans la communauté même de Notre-Dame du Refuge elle se récite plusieurs fois le jour, et tout le monde y est persuadé qu'elle attire d'abondantes grâces sur la Congrégation vouée d'ailleurs d'une manière toute particulière à la Sainte-Vierge.

Après tant d'exemples et de sollicitations venus de tous côtés, nous imiterons les millions de fidèles qui ont déjà donné leur nom et leur cœur à la Dévotion de Notre-Dame-des-Anges. Les douleurs toujours plus poignantes du présent suscitent d'ailleurs chaque jour de nouvelles adhésions à ce culte si consolant de la Reine des milices célestes. Ainsi l'Allemagne catholique vient encore d'en entendre célébrer les avantages par l'un de ses plus savants prélats. Mgr l'Evêque de Paderborn, dans une Lettre pastorale du 8 juillet dernier, où il constate la décadence toujours croissante de nos temps, considère l'égide de Marie comme l'abri sous lequel l'Église trouvera un refuge assuré contre les persécutions. En même temps il glorifie essentiellement la Mère du Sauveur sous le titre de Notre-Dame-des-Anges, ces mêmes Anges vainqueurs des forces

sataniques au commencement du monde, et marchant depuis de triomphe en triomphe sous les regards de celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille.

Vive Notre-Dame-des-Anges !

Vivent les saints Anges de Notre-Dame !

CHAPITRE VIII.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A PHILIPPSDORF, EN BOHÊME.

(1866)

I. Maladie désespérée de Marie-Madeleine Kadé, de Philippsdorf. — II. La Sainte-Vierge apparaît à la mourante, le 13 janvier 1866. — III. Sa guérison instantanée. — IV. Commencement du nouveau Pèlerinage.

I. — Si chères que soient l'Italie et la France au cœur de la Reine des Cieux, celle-ci se plaît à répandre sur toute la chrétienté l'abondance de ses faveurs, comme Mère de grâce et de miséricorde. De là, tant de prodiges et d'apparitions de sa part dans les deux hémisphères, de là, au nord et au midi tant de nouveaux sanctuaires suscités par elle à côté des anciens, afin que justes et pécheurs, dans cette fatale tiédeur où languit la société moderne, sachent clairement d'où il faut attendre le salut.

L'Empire d'Autriche, par un contraste frappant, sentit ainsi la douce main de Marie lui venir en aide alors que, dans cette triste guerre de 1866, ses hommes d'état et ses guerriers, livrés aux sophistes, laissèrent l'ennemi s'avancer triomphant jusque sous les murs de Vienne. A la corruption des mœurs et à l'inconsistance des convictions, le *Secours des chrétiens* venait donner en spectacle la candeur angélique et l'invincible confiance d'une humble fille des champs dont elle voulut bien guérir les horribles plaies, symboles vivants des plaies morales de sa patrie [1].

Comme à La Salette et à Lourdes, le lieu de la nouvelle Apparition est admirablement choisi pour attirer de bien loin l'attention sur les desseins miséricordieux de Marie. Philippsdorf, où la scène va se passer est un village tout catholique, d'environ mille âmes, de la paroisse de Georgswald, situé en Bohême, au diocèse de Leitmeritz, non loin des frontières de la Saxe et de la Prusse. La miraculée est une jeune personne du nom de Marie-Madeleine Kadé, née le 5 juin 1835, maintenant orpheline de père et de mère, et retirée dans la famille de Joseph Kadé, son frère unique qui exerce la profession de tisserand. Ame simple et modeste, d'une vertu sincère et sans ostentation, menant une vie toute d'abnégation sous l'œil maternel de la Reine des vierges, Marie-Madeleine avait été passée au creuset de la souffrance depuis sa dix-neuvième année. Récem-

[1] Nous avons puisé les détails qui suivent dans l'ouvrage allemand intitulé : *Maria, das Heil der Kranken*, von P. Franz Storch, in-18, Leitmeritz 1867.—Voir aussi le *Rosier de Marie*, no du 10 mars 1866 et du 30 mars 1867.

ment encore, elle avait fait une grave maladie dont elle guérit, il est vrai, mais dont le germe lui resta néanmoins et dégénera bientôt en plaies purulentes qui lui couvrirent tout le côté gauche, jusqu'à exiger un double pansement par jour. L'infection en était presque insupportable. Cependant la malade, animée d'une patience admirable et d'une sainte résignation, avait reçu les derniers sacrements et, condamnée par la médecine qui ne voyait plus de remède possible, elle s'était tout abandonnée au bon plaisir de Dieu.

II.—La journée du 12 janvier 1866 venait de se passer dans un redoublement de douleurs tellement violentes qu'elles avaient fait frémir tous les assistants. Vers minuit, Marie-Madeleine pria son frère qui venait encore de lui donner ses soins, d'aller se reposer ; il ne resta pour la veiller qu'une de ses amies d'enfance du nom de Véronique Kindermann. Vers deux heures du matin, la patiente pria celle-ci de l'asperger d'eau bénite et de vouloir bien réciter avec elle le *Memorare*. Puis elle lui dit d'une voix éteinte qu'elle avait pleine confiance que le bon Dieu ne lui donnerait pas plus à souffrir qu'elle ne pourrait supporter et qu'au plus fort de la peine, l'assistance de Dieu n'en serait que plus assurée ; et elle l'engagea à prendre elle-même quelque repos. Ce que fit Véronique qui s'endormit bientôt, la tête appuyée contre le chevet de son amie. Marie-Madeleine, toujours en proie aux plus vives souffrances et sans aucun sommeil, trouvait sa consolation à élever souvent ses regards vers une image de Notre-Dame-des-Douleurs, suspendue à la muraille auprès de son lit.

Tout à coup, ce samedi, 13 janvier, vers quatre heures du matin, une clarté éblouissante se répandit dans la chambre à peine éclairée par la lueur d'une lampe de nuit ; le lit en fut environné comme s'il eût été exposé en plein soleil : « Réveille-toi, dit aussitôt Marie-Madeleine à Véronique ; vois comme il fait clair ici. » En même temps, la malade aperçoit à droite du lit, à ses pieds, une Dame, pleine de majesté, resplendissante de lumière, recouverte d'un manteau d'une éblouissante blancheur. Son visage avait l'éclat du soleil ; une couronne radieuse, comme l'or, reposait sur sa tête, tandis que l'ampleur des vêtements recouvrait les mains et les pieds de l'Apparition. Une profonde émotion avait saisi la malade que Véronique, sans se douter de rien, s'efforçait en vain de calmer.

« A genoux donc, lui dit Madeleine, ne la vois-tu pas devant nous ? » Et elle se couvrait les yeux de la main, tant était éblouissant l'aspect de Celle qu'elle avait reconnue pour la Très-Sainte-Vierge. Sa garde-malade, persuadée qu'elle délirait, se saisit de ses mains sans rencontrer toutefois de résistance, car Marie-Madeleine était toujours dans le même saisissement. Cependant, elle avait joint les mains et sans autre préoccupation que celle de rendre hommage à la Reine des Cieux, elle se mit à réciter le *Magnificat* : « *Mon âme*, s'écria-t-elle, *glorifie le Seigneur* et *mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.* » L'incomparable Reine des Anges l'arrêtant à ces derniers mots, d'une voix douce et suave au-delà de toute expression : « *Mon enfant*, lui dit-elle, *de ce moment vous êtes sauve.* » — En allemand, le mot *Heil* signi-

fie également salut, sauveur, comme en ce passage, *in Deo salutari meo*, et être sauve ou *guéri*, comme dans la réponse de Marie, *von jetzt an heilt es*. — En même temps la Vision disparut et avec elle la splendeur céleste qui avait illuminé la chambre.

III. — Marie-Madeleine acheva le cantique d'action de grâces toujours tremblante d'émotion mais en plein repos d'esprit et de cœur : elle se sentait radicalement guérie. A peine remise de ses transports, elle fit appeler son frère et sa belle-sœur qu'elle accueillit par ce cri d'allégresse : « *Je suis guérie, je suis guérie, c'est Elle qui me l'a dit.* » Ils crurent d'abord à un accès de fièvre ; mais en la voyant dans toute la plénitude de ses facultés leur raconter toutes les circonstances de l'Apparition, se mouvoir librement et passer fortement sa main, sans éprouver de douleur, sur tout le côté qui la veille encore n'était qu'une affreuse plaie ; en entendant sa voix tout-à-l'heure encore mourante et maintenant forte et sonore, en considérant son côté qu'elle débarrassa sous leurs yeux de toutes les compresses et qu'ils reconnurent parfaitement sain et recouvert d'une nouvelle peau, comme du reste le médecin s'en assura lui-même peu après, il fallut bien se rendre à l'évidence et proclamer le miracle. Tous ensemble, ravis d'admiration, unirent leur voix en une commune prière d'action de grâces. Après quoi Marie-Madeleine se leva sans aucun secours, plus agile et mieux portante qu'elle ne l'avait jamais été. Dans la maison logeaient six braves ouvriers de fabrique qui connaissaient bien tout ce que la maladie avait de dé-

spéré. Quel ne fut pas leur étonnement quand, à ur lever, ils virent en pleine santé celle qu'ils royaient voir morte d'un jour à l'autre! A la nouelle de ce qui venait de se passer dans la chaumière ls tombèrent tous à genoux et prièrent longtemps, au milieu des larmes d'une joie céleste, avec tous les ssistants.

Le lendemain, fête du très-saint Nom de Jésus, Marie-Madeleine désirait aller, sans plus de retard, à l'église paroissiale qui est à une demi-lieue de là, pour y rendre grâces au Seigneur et à son Auguste Mère. Mais, par suite du mauvais temps d'hiver et sur les instances de son frère, elle retarda sa sortie jusqu'au samedi suivant où elle voulut s'approcher publiquement des sacrements. L'église paroissiale ne pouvait contenir la foule accourue de toutes parts pour s'unir aux actions de grâces de la miraculée. Cette guérison, juridiquement constatée depuis, a été le point de départ des plus abondants fruits de salut dans toute la contrée.

IV. — L'année ne s'était point écoulée sans que de nouvelles faveurs eussent clairement manifesté la volonté de Marie de voir un sanctuaire s'élever sur l'emplacement de la chaumière bénie. La guérison subite d'une pauvre fille en proie depuis onze ans à la paralysie et sujette à des crises effrayantes, guérison arrivée le 8 janvier 1867, dans la chambre de Marie-Madeleine Kadé, avait principalement contribué à enthousiasmer les fidèles. « Il faut, dirent-ils tous d'une voix, célébrer l'anniveraire de l'Apparition du 13 janvier

dernier avec toute la solennité possible. » Or voici ce qu'un pieux ecclésiastique du Tyrol, l'abbé Von der Muhle écrivait le 10 mars 1867, au *Rosier de Marie*, au sujet de ce premier anniversaire [1].

« Le 14 janvier 1867, on a célébré le premier anniversaire de l'apparition de la Sainte-Vierge et de la guérison de Madeleine Kadé, à Philippsdorf. La cérémonie devait avoir le lieu le 13, jour du miracle ; mais pour ne point troubler l'ordre des offices divins de ce dimanche, on l'avait remise au lundi. C'est le peuple lui-même qui a conçu et organisé cette fête, comme par enchantement ; le programme convenu, on alla simplement demander l'assentiment et la participation du clergé et des autorités, qui s'y prêtèrent de bon cœur. Il fut d'abord décidé qu'une illumination générale aurait lieu le dimanche soir. Et, en effet, à l'entrée de la nuit, rien de plus touchant que de voir la pauvre petite maison de la famille Kadé, toute scintillante de plusieurs centaines de lampions. La modeste chambre de Madeleine, où l'Immaculée Mère de Jésus daigna venir elle-même la guérir, et où se trouve maintenant un beau petit autel surmonté de l'image de cette bonne Mère, était toute transformée en paradis : partout des fleurs et des guirlandes, des cierges et des bougies, des transparents avec les inscriptions les plus pieuses. Non contents d'avoir contribué à cette décoration, tous les habitants du village illuminèrent leur propre maison, les plus aisés venant en aide aux plus pauvres. Il régnait un tel élan parmi

[1] Voir *Rosier de Marie*, n° du samedi 30 mars 1867.

cette population, qu'on éleva à la hâte plusieurs arcs de triomphe avec transparents et inscriptions, tout brillants de lumières surtout dans les rues qui conduisent à la maison du miracle.

« Mais ce fut le lendemain que la grande fête surpassa toute attente. Le clergé de Georswald avait accepté de faire un office solennel dans l'église paroissiale. Dès le grand matin, tout était en mouvement dans la contrée; un enthousiasme extraordinaire s'emparait des âmes; tout le monde voulait être de la fête. La foule arrivait de tous côtés et par tous les chemins; les membres des diverses congrégations pieuses s'étaient réunis en corps avec leurs insignes et leurs bannières. Plusieurs corps de pompiers et de vétérans, avec leur musique, cédèrent à l'entrain du peuple, ainsi que les autorités locales elles-mêmes. Tout était assemblé pour la grand'messe de neuf heures, en sorte que l'église se trouva beaucoup trop petite. Après l'office, une immense procession, d'au moins dix mille âmes, s'organisa pour se rendre de Georswald à Philippsdorf, bannières déployées, et entremêlant les chants, la musique et le chapelet récité à haute voix. Quand on arriva au village, la surprise et les émotions ne firent qu'augmenter à la vue de plusieurs autres milliers de personnes qui s'y trouvaient déjà et accouraient encore.

« La foule était tellement compacte que le clergé et les autorités ne purent arriver à la maison bénie qu'avec peine, et en se faisant frayer un passage par les pompiers et les vétérans. Le curé de Georgswald prit alors la parole et improvisa un chaleureux discours. En voici quelques pensées;

« Avant d'offrir ici au Seigneur et à sa divine Mère nos vives prières d'actions de grâces, je ne puis m'empêcher de vous adresser quelques paroles. Ce n'est point un discours médité, ce ne sont que quelques pensées, quelques effusions échappées du cœur. C'est, en vérité, un événement aussi consolant que mémorable, que de nous voir aujourd'hui assemblés en si grand nombre autour de cette chétive maison. Il y a un an, ce n'était que la simple habitation d'une pauvre famille de tisserand, complètement inconnue du monde; et cette chambre était la demeure d'une pauvre malade, abandonnée sur sa couche de douleur sans espoir de guérison. Qui eût alors pensé à venir ici en pèlerinage, à y venir prier, à y chercher la paix et la consolation, un remède à tous les maux de l'âme et du corps? Qui eût pensé qu'ici est une source de la grâce, un lieu privilégié, où l'âme trouve un facile accès jusqu'à Dieu par l'intermédiaire de l'Immaculée Vierge Marie?... Et cependant, voyez comme le Seigneur est admirable dans ses œuvres; rien ne lui est impossible; en un moment il a réalisé cette merveille!... Ni vous, chrétiens, ni nous, prêtres, n'y sommes pour rien : la main du Tout-Puissant a tout fait. A lui seul reconnaissance, amour et gloire !...

« Je ne vous parlerai point de l'événement prodigieux dont nous célébrons l'anniversaire, ni du concours du peuple ici qui va croissant, ni des grâces nombreuses qui ont déjà été obtenues, ni de cette guérison subite, il y a huit jours, nouvelle confirmation éclatante de toutes les autres faveurs déjà accordées par notre bonne et tendre Mère du ciel. Vous

avez tout cela aussi bien que moi. Mais quand je vois cette multitude à perte de vue, et que je me demande : Pourquoi sommes-nous donc tous ici assemblés?... Ah! mon cœur et vos cœurs donnent la même réponse : C'est la reconnaissance... Oui, c'est bien la reconnaissance, comme un instinct irrésistible, ou, mieux, comme un élan spontané d'ardente piété filiale ; c'est la reconnaissance vivement sentie et débordant des cœurs, qui nous a tous poussés et conduits en ce lieu béni.

« Quand fut célébré le premier anniversaire de l'apparition de la Sainte-Vierge à la Salette, en France, cinquante mille personnes se trouvèrent présentes. Il me semble que nous aurions eu aujourd'hui le même spectacle, si cette fête fût tombée en été, puisque, malgré la rude saison de l'hiver et la difficulté des chemins, nous voilà tant de milliers accourus ici de loin comme de près. Je le répète, ce n'est point le désir de faire une démonstration, ni aucun autre motif humain, qui nous a réunis ; car personne n'y avait songé, personne n'y avait donné occasion. Ce n'est que la reconnaissance, la foi, la confiance et l'amour à Marie-Immaculée, notre divine Mère. Et nous avons l'espoir bien fondé qu'elle continuera ici à exercer, d'une manière sensible, sa bonté et sa miséricorde. Oui, mes frères, ne pouvons-nous pas dès à présent, exprimer le désir et l'espérance de voir bientôt, à la place de cette pauvre maison, s'élever un magnifique sanctuaire, digne de Celle que le Seigneur a établie comme la Mère de toutes grâces, et où des milliers d'âmes viendront sans cesse l'honorer et l'invoquer sous ses

titres si efficaces de Santé des infirmes, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, Secours de tous les chrétiens. Mais, pour cela, ne devançons pas les décisions des autorités supérieures, et attendons avec confiance les bénédictions du ciel. Dans ce doux et consolant espoir, donnons maintenant à nos sentiments leur véritable expression, en adressant nos actions de grâces et nos prières à l'auguste Marie, notre bonne et puissante médiatrice près du Cœur de son divin Fils Jésus. »

« Ces paroles du cœur émurent vivement tous les assistants, et il est facile de se figurer avec quels transports on chanta des hymmes d'actions de grâces, et avec quelle ferveur on récita des prières, telles que les litanies de la Sainte-Vierge. Le souvenir de cette journée restera ineffaçable dans toute la contrée, et fixe ainsi, d'une manière bien éclatante, l'ouverture d'un nouveau pèlerinage, qui, on ne peut en douter, va devenir célèbre pour la gloire de Dieu, l'honneur de Marie-Immaculée, et la consolation des âmes fidèles. C'est ainsi que le Seigneur est toujours admirable dans ses œuvres, et qu'il choisit ce qu'il y a de petit et d'obscur en ce monde pour opérer de grandes choses et manifester ses desseins de miséricorde. »

Un splendide sanctuaire remplace aujourd'hui en effet la pauvre chaumière de Philippsdorf. Ce n'est pas l'une des moindres places fortes opposées par le ciel, dans la catholique Autriche, à l'invasion de l'erreur impudente, de la corruption officielle et de la force brutale : puissent de ce côté encore les portes de l'enfer ne pas prévaloir contre la Sainte-Église !

CHAPITRE IX.

APPARITION DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE DE PONTMAIN.

(17 janvier 1871)

I. Relation des différentes Apparitions entre elles. — II. Première scène de l'Apparition de Pontmain, la Sainte-Vierge se montre aux seuls enfants. — III. Seconde scène, un nimbe bleu environne la Sainte-Vierge. — IV. L'Apparition grandit. — V. *Mais priez mes enfants.* — VI. *Dieu vous exaucera en peu de temps.* — VII. *Mon fils se laisse toucher.* — VIII. L'Apparition applaudit aux prières faites pour la France. — IX. Le Crucifix rouge. — X. Les quatre bougies du nimbe sont allumées. — XI. La Sainte-Vierge disparaît. — XII. Le culte de *Notre-Dame d'Espérance de Pontmain* confirmé par jugement de Mgr l'Évêque de Laval.

I. — L'action est désormais engagée entre le ciel et la terre. Le monde se transforme maintenant en un vaste champ de bataille où la justice divine a donné rendez-vous à tous les fléaux, pour vider à fond sa cause trois fois sainte. Mais Marie, la Vierge clémente, la Mère de grâce et de miséricorde, que nous avons trop peu écoutée quand il était encore temps, veut bien aussi prendre part au combat, tant son cœur saigne de nous voir manquer la seule issue salutaire dans cette lutte inégale. Toutefois elle parle moins qu'elle n'agit par les Apparitions symboliques comme à Pontmain, ou par des mouvements merveilleux de ses Images bé-

nies comme dans la Maison de Refuge à Nancy, ou encore par des guérisons miraculeuses pleines de significations dans les circonstances présentes, comme à Walschbronn en Lorraine, à Saint-Louis en Amérique, ainsi que nous le dirons dans ce chapitre et les suivants.

Le merveilleux événement de Pontmain est aujourd'hui connu du monde entier [1]. Nous essaierons moins d'en retracer toutes les circonstances que d'expliquer les principaux enseignements qu'il contient pour l'avenir de la chrétienté.

Remarquons tout d'abord que le Prodige a eu lieu le soir de la Vigile de la Chaire de Saint-Pierre, le 17 janvier 1871 ; et qu'un miracle de premier ordre est venu confirmer la vérité de l'Apparition, à Pontmain même, le 29 juin suivant, fête des Saints-Apôtres Pierre et Paul. Ainsi Marie elle-même nous crie d'une manière bien significative : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia, où est Pierre, là est la vraie Eglise.*

II. — C'était donc le 17 janvier 1871, à l'entrée de la nuit; cinq heures avaient sonné à l'horloge de l'église de Pontmain, humble et fervente paroisse du diocèse de Laval, située non loin de la Bretagne et de la Normandie, dans le département de la Mayenne.

Deux pieux écoliers, Eugène et Joseph Barbedette,

[1] Voir notamment *l'Événement de Pontmain*, par M. l'abbé Richard; les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* nº d'août et suiv.; les *Annales de la Sainteté au XIXe siècle*, nº d'octobre 1871, et la *Lettre Pastorale* de Mgr l'Évêque de Laval, du 2 février 1872.

le premier âgé de douze ans, le second de dix, travaillaient avec leur père dans la grange attenant à leur maison, quand l'un d'eux qui avait profité d'un moment de répit pour aller voir le temps qu'il faisait, aperçut tout à coup au-dessus de la maison en face de lui une belle et grande Dame : c'était la Très-Sainte-Vierge.

Elle était revêtue d'une robe bleue, parsemée d'étoiles d'or, aux manches larges et pendantes, sans ceinture, et qui lui retombait du cou jusqu'aux pieds, comme un long surplis; sa chaussure, bleue comme la robe, était rehaussée d'un nœud de ruban d'or en forme de rosette. Un voile noir lui cachant entièrement les cheveux, les oreilles et le haut du front, et descendait des épaules jusqu'aux coudes. Elle portait sur la tête une couronne d'or sans autre ornement qu'un léger liseré rouge par le milieu, en souvenir du Sang qui a racheté le monde. Cette couronne pouvait avoir vingt centimètres de hauteur et allait en s'élargissant comme un cone renversé. La figure de la Dame était d'une beauté incomparable. Sa pose, les mains étendues et abaissées, rappelait celle de l'image de la Vierge Immaculée.

Eugène prit tout d'abord cette Apparation pour l'annonce de la mort de son frère aîné, alors à l'armée et qui n'avait plus donné de ses nouvelles depuis trois semaines. Il n'avait pas peur néanmoins, rassuré qu'il était par le sourire de la Dame.

Cette scène admirable le tenait en contemplation depuis un quart d'heure, lorsque l'ensevelisseuse de la paroisse sortit de la grange où elle avait eu une

conversation avec le père Barbedette. Mais elle ne vit rien, ni les parents d'Eugène ni aucune autre grande personne. Le frère d'Eugène au contraire fit la même description que lui de cette Dame qu'il voyait aussi.

Cependant, frappée de l'accent de sincérité de ses enfants, qu'elle savait d'ailleurs incapables de mensonge, leur mère leur dit que c'était peut-être la Sainte-Vierge et qu'il fallait réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur, ce qu'ils firent tous ensemble. Les enfants ne se donnèrent presque pas le temps de souper, tant ils étaient désireux de contempler encore la belle Dame.

« Puisque vous retournez voir, dit leur mère, récitez encore cinq *Pater* et cinq *Ave*, mais debout, parce qu'il fait froid. » Le ciel était en effet tout brillant d'étoiles pendant que la neige couvrait la terre.

De retour, au bout de quelques minutes, ils dirent : « C'est tout pareil... La Dame est grande comme Sœur Vitaline. »

« Allons, dit la mère, il faut aller chercher Sœur Vitaline ; les Sœurs sont meilleures que vous, elles verront donc aussi ! » Remarquons ici que l'école de Pontmain est tenue par trois Sœurs *Adoratrices de la Justice divine*. En ce moment, la supérieure était absente. La Sœur Vitaline se rendit à l'appel d'Eugène et de sa mère ; mais, pas plus que les parents, elle ne vit rien. Elle alla alors chercher trois jeunes pensionnaires dont l'une âgée de onze ans, et l'autre âgée de neuf, toutes les deux du diocèse de Rennes, virent à leur tour la merveilleuse Apparition. Cependant ni Sœur Vitaline, ni les autres grandes personnes *ne voyaient* toujours rien.

Monsieur le Curé fut alors averti du prodige. Le vénérable pasteur, qui dirigeait la paroisse depuis 1836, fut frappé d'une sainte terreur en entendant parler d'Apparition de la Sainte-Vierge. Quelque temps immobile sous le poids de l'émotion qui l'accablait, le fidèle représentant de Jésus-Christ finit cependant par recueillir ses forces et se diriger vers la maison Barbedette. La compagne de Sœur Vitaline, Sœur Marie-Edouard et beaucoup d'autres personnes y étaient également arrivées, attirées par le bruit du merveilleux événement. Mais les quatre enfants continuaient seuls à jouir de ce spectacle, ainsi qu'un jeune garçon du nom d'Eugène Friteau, à peine âgé de six ans, et une toute petite fille qui n'avait pas encore trois ans ; celle-ci agitait les bras en s'écriant dans une ivresse charmante : *le Jésus ! le Jésus !* Pendant qu'on s'était ainsi rassemblé, la Sœur Vitaline, debout au milieu du chemin, s'était mise à réciter le chapelet des Martyrs Japonais, composé des actes de foi, d'espérance et de charité et de plusieurs invocations indulgenciées.

III. — Cependant, au moment où le vénérable Curé approchait de la porte de la grange, une seconde scène avait lieu dans l'Apparition : « Voilà quelque chose qui se fait, » s'écrièrent les enfants tous ensemble. Et ils racontèrent à M. le Curé qu'ils voyaient un grand cercle, du même bleu que la robe, de forme ovale, large comme la main, se dessiner à une distance de cinquante centimètres, autour de la Dame. Le cercle supportait à l'intérieur quatre bougies, dont deux

fixées à la hauteur des épaules de l'Apparition, et deux à la hauteur de ses genoux. Ils remarquèrent en même temps une petite croix rouge suspendue sur la poitrine de la Sainte-Vierge. Nous verrons plus loin ce que pouvait signifier ce cercle symbolique.

Près de cinquante personnes étaient alors rassemblées autour des enfants, les unes ajoutant foi à leur récit, les autres toujours incrédules, et provoquant même des éclats de rire dans la foule. « Voilà qu'elle tombe dans la tristesse, dit alors Eugène Barbedette. » La Dame prenait, en effet, au lieu de son ineffable sourire, une expression de profonde tristesse, lorsque l'attention se portait ailleurs que sur elle ou qu'on se permettait des propos inconvenants à son sujet. Mais le pieux Curé fit faire silence.

« M. le Curé, lui dit alors la Sœur Marie-Edouard, si vous parliez à la Sainte-Vierge ? »

« Prions, mes enfants, » fut sa réponse. Et tout le monde sans exception tomba à genoux, pendant que la Sœur Marie-Edouard commençait le chapelet auquel répondirent les assistants.

IV. — Ici se produisit la troisième scène de l'Apparition. Pendant la récitation du chapelet, la Dame grandit tout à coup. « Elle est maintenant deux fois grande comme Sœur Vitaline, » dirent les enfants. Le cercle bleu s'étendit en même temps, les étoiles se rangèrent sur le passage de la Dame et s'inclinèrent sous ses pieds. Elles s'étaient multipliées sur sa robe qui en était devenue comme toute dorée. Cet agrandissement de taille pendant qu'on priait ne signific-

ait-il pas que Marie devient toute-puissante pour nous, lorsque nos humbles prières lèvent tout obstacle à son intervention ?

V.—Une quatrième scène succéda bientôt à celle-ci. Sœur Marie-Edouard venait d'entonner le Magnificat sur le grand ton de Bretagne, quand les quatre enfants (les deux plus jeunes étant partis) annoncèrent tous ensemble un nouveau prodige. Un grand écriteau, blanc comme la neige, venait de se déployer, sur une longueur d'environ douze mètres, sous les pieds de Marie, pendant qu'une main invisible, semblait-il, traçait, sur ce fond éclatant, de belles lettres d'or. Le mot MAIS fut d'abord formé et brilla tout seul sur la bande pendant environ dix minutes. Vinrent ensuite les mots : PRIEZ MES ENFANTS, terminés à la fin du Magnificat. Quelqu'un objectant dans la suite que la Sainte-Vierge n'avait pu commencer une phrase par le mot *mais*, l'une des enfants répondit :« Sœur Vitaline sait pourtant bien le français: eh bien ! quand elle est fatiguée de voir qu'on ne travaille point, elle donne un grand coup sur l'estrade et dit: mais étudiez donc, mais étudiez donc ! »

Ces premiers mots de l'inscription invariablement épelés par chacun des enfants, avaient frappé la foule d'une émotion profonde; personne ne se permettait plus une objection et beaucoup pleuraient. La belle Dame avait repris son doux sourire. Il était alors environ sept heures et demie.

VI. — Une cinquième scène qui est comme le prolongement de la précédente eut lieu, pendant que, sur

l'invitation du vénérable Curé, on s'était mis à chanter les Litanies de la Sainte-Vierge, afin de la prier de manifester sa volonté. Dès la première invocation, de nouvelles lettres d'or apparurent et formèrent les mots suivants, au complet à la fin des Litanies: DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. Ils achevaient la première ligne de l'inscription. Puis venait un point en or, aussi grand que les lettres, semblable, disaient les enfants, à un soleil.

Cette phrase au complet: MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS, ne serait-elle pas l'annonce du prochain triomphe de la Sainte Église et le point d'or, semblable à un soleil, ne nous annoncerait-il pas l'ère de prospérité inouïe après laquelle soupire l'humanité entière et qui sera le sixième âge de la chrétienté, celui qui doit précéder la fin du monde ?

Les assistants qui ne pensaient qu'aux préoccupations du moment, furent comblés de joie à ces mots: c'étaient des exclamations, des sanglots et des larmes, tant l'émotion avait grandi. La Dame regardait les enfants en leur continuant son sourire céleste.

VII. — La sixième scène se produisit pendant le chant de l'*Inviolata* et du *Salve Regina*. A *l'Inviolata* les enfants annoncèrent que de nouvelles lettres apparaissaient sur l'écriteau, mais sur une seconde ligne. Au moment où l'on finissait de chanter : *o Mater alma, Christi carissima! ô douce et bien-aimée Mère du Christ,* les voyants avaient épelé, lettre par lettre, ces mots: « MON FILS. » Il y eut dans la foule un frémissement, une émotion indicible.

— C'est bien la Sainte-Vierge, dirent les enfants.

— C'est Elle, répéta la foule.

Le *Salve Regina* avait suivi *l'Inviolata*.

A la fin de l'antienne, les enfants lurent : « MON FILS SE LAISSE TOUCHER. »

Un grand trait doré comme les lettres se forma lentement au-dessous de cette seconde ligne. Les chants avaient cessé. La foule, émue et recueillie, priait, pendant que la voix des enfants répétait à chaque instant l'inscription complète.

Ainsi Marie nous ramène à Jésus ; si elle prie et nous fait prier avec elle, c'est pour toucher son Fils, le seul vrai Médiateur entre Dieu et les hommes : il n'y a de salut possible qu'en lui et par lui. Et c'est parce que nos politiques aveugles ne veulent pas comprendre ce mystère, qu'ils ne rendent possible la restauration de la Société qu'après un naufrage complet de ce que l'on est convenu d'appeler le *Monde moderne*, et qui n'est que le *Monde infidèle*.

VIII. — On était redevenu silencieux quand, sur l'invitation de M. le Curé, la Sœur Marie-Edouard entonna un cantique à la Sainte-Vierge. Son patriotisme tomba juste : *Mère de l'espérance*, chanta-t-elle, —*Dont le nom est si doux*, — PROTÉGEZ NOTRE FRANCE, *Priez, priez pour nous !*

En ce moment la septième scène de l'Apparition frappait les yeux des enfants. La Sainte-Vierge éleva à la hauteur de ses épaules les mains qu'Elle tenait abaissées et étendues jusque-là, et agitant les doigts lentement, comme si Elle eût accompagné le chant du

cantique, Elle regardait les enfants avec un sourire d'une douceur infinie.

« Voilà qu'Elle rit, » s'écriaient-ils, et ils sautaient joyeusement, battaient des mains, en répétant cent fois, avec une expression qu'on ne saurait rendre :

« Oh ! qu'Elle est belle ! Oh ! qu'Elle est belle ! » Et les transports de la foule redoublaient.

Ne voyons-nous pas ici la Sainte-Vierge applaudir d'avance à la renaissance de la Fille aînée de l'Église, comptant la ramener à sa ferveur primitive de nation très-chrétienne et la replacer à la tête du monde catholique sous la direction du Vicaire de Jésus-Christ ? Mais nous l'avons dit, il faut d'abord faire table rase de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès moderne et qui n'est au fond que le règne déguisé de la triple concupiscence.

IX. — La huitième scène va nous faire voir, ce semble, les épreuves suprêmes qui doivent achever cette épuration des peuples. A la fin du cantique, l'inscription restée complète environ dix minutes avait disparu. Pendant que se chantait un second cantique, — *Mon doux Jésus, enfin voici le temps — De pardonner à nos cœurs pénitents*, dont on alternait les strophes avec le *Parce Domine*, le visage de la Sainte-Vierge s'assombrit sous le voile d'une tristesse profonde. Les enfants virent en même temps l'Apparition s'incliner et saisir une croix rouge d'environ soixante centimètres de hauteur sur laquelle était un Christ de même couleur ; ses deux mains, demeurées à la hauteur de ses épaules pendant le premier cantique,

tenaient maintenant la croix un peu inclinée vers les enfants comme pour la leur présenter. Au sommet de celle-ci se lisait en lettres rouges sur un écriteau blanc : Jésus-Christ. La Sainte-Vierge, triste et recueillie, semblait prier avec les assistants.

C'est ici, croyons-nous, le moment le plus solennel et le plus mystérieux de l'Apparition de Pontmain. Ce Christ ensanglanté nous représente comme un nouveau passage de la mer Rouge après les coups de l'Ange exterminateur : les pécheurs impénitents seront précipités en masse, par des calamités inattendues, dans les abîmes éternels, pendant que le reste de la chrétienté atteindra la terre promise non sans beaucoup d'angoisses et de larmes, comme le Christ ne ressuscita qu'après les ignominies et le supplice de la Croix.

X. — Cependant une neuvième scène avait lieu. Une étoile partit soudain de dessous les pieds de la Sainte-Vierge, traversa vers la gauche le cercle bleu, alluma successivement les quatres bougies et finit par aller se placer au-dessus de la tête de l'Apparition où elle demeura suspendue. On priait toujours dans la foule. L'*Ave maris Stella* fut alors chanté et, pendant cette hymne, le crucifix rouge disparut. La Dame étendit de nouveau les bras, dans la pose de l'Immaculée-Conception. Puis, sur chacune de ses épaules apparut une petite croix blanche, haute d'environ vingt centimètres, qui y était comme plantée. Marie avait repris son sourire maternel.

Ne voyons-nous pas ici le complet épanouissement

du règne de Marie dans le sixième âge de l'Église? Ces quatre bougies ne figureraient-elles pas la diffusion de toute vérité aux quatre coins du monde sous l'impulsion du grand Pontife dont Pie IX est le miraculeux précurseur, et que saint Malachie désigne dans sa Prophétie de la succession des Papes par ces mots frappants : *Lumen in cælo?* Et les deux croix ne seraient-elles pas le symbole des âmes apostoliques, hommes et femmes qui, dans les derniers temps, doivent contribuer si puissamment à la perfection du règne de Notre-Seigneur ici bas?

XI. — La dernière scène allait avoir lieu. Il était environ huit heures et demie. Sur l'invitation du vénérable Curé de faire la prière du soir en commun, tout le monde s'était mis à genoux. Vers l'examen de conscience, les enfants, les yeux toujours fixés sur la Reine des Cieux, annoncèrent qu'un grand voile blanc partait de dessous ses pieds, montait lentement et la couvrait d'abord à moitié pour s'élever ensuite peu à peu et l'envelopper jusqu'à la tête. Puis les enfants ne virent plus que le visage toujours ravissant de la Dame qui leur souriait encore. Insensiblement disparurent ensuite la tête elle-même, la couronne, l'étoile, le cercle bleu et les bougies qui étaient restées allumées jusqu'à la fin. Il était un peu moins de neuf heures. Chacun se retira profondément impressionné d'un si grand prodige, dont le souvenir et les fruits seront impérissables.

XII. — Depuis lors, en effet, toute la contrée est restée sous le coup de ce merveilleux événement. L'af-

fluence des fidèles au lieu de l'Apparition se changea bientôt en pèlerinages réguliers qui n'ont plus discontinué désormais. Les paroisses se rendent aujourd'hui processionnellement à Pontmain, non-seulement du diocèse de Laval, mais de ceux de Rennes et de Coutances. Des grâces nombreuses sont obtenues au lieu de l'Apparition, des guérisons frappantes s'y opèrent, les pécheurs se convertissent, la foi reprend son empire dans les âmes et les pieux fidèles sentent leur ferveur redoubler, au pied de cette colonne érigée maintenant au-dessous du lieu où la Reine des Cieux daigna se montrer aux enfants. Le plus jeune des garçons, Eugène Friteau, a été cueilli pour le Ciel comme un lis sans tache; il avait fait sa première communion avant de mourir et le 6 mai dernier, un samedi, il était enterré, le visage radieux et charmant comme celui d'un ange. En présence de tant de circonstances favorables, l'Évêque diocésain, Mgr Wicart qui administrait, l'été suivant, la confirmation dans l'église de Pontmain, y a publié les grandeurs de Marie et manifesté hautement sa croyance au récit sincère et naïf des humbles témoins de la Reine des Cieux.

Bien plus, Sa Grandeur, après avoir attentivement suivi l'ensemble des faits depuis le moment de l'Apparition, et s'appuyant sur une suite d'enquêtes et de consultations les plus rigoureuses, a cru le moment venu de se prononcer.

« Nous jugeons, déclare Mgr Wicart, dans sa *Lettre Pastorale* du 2 février 1872, que l'Immaculée Vierge Marie Mère de Dieu a véritablement apparu, le 17 janvier 1871, dans le hameau de Pontmain...

« Nous autorisons dans notre diocèse le culte de la Bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de *Notre-Dame-d'Espérance de Pontmain*...

« Répondant aux vœux qui nous ont été exprimés de toutes parts, nous avons formé le dessein d'élever un sanctuaire en l'honneur de Marie sur le terrain même au-dessus duquel elle a daigné apparaître... »

Puissent nos lecteurs se réjouir d'un tel résultat et honorer souvent Marie de ce doux titre de *Notre-Dame-d'Espérance !*

CHAPITRE X.

LA VIERGE MIRACULEUSE DE LA MAISON DE SECOURS, A NANCY.

(1870 — 1872)

I. Importance de cette manifestation. — II. Promesses faites au lit de mort par une juive convertie. — III. Le prodige du 20 novembre 1870. — IV. Un témoin du prodige, aux fêtes de Noël de la même année. — V. La Vierge Miraculeuse console une veuve désolée de la mort subite de son mari. — VI. Visite de Mlle Antoinette Gault, de son neveu et de sa nièce Henri et Louise de Bouteiller, de Metz, le 5 septembre 1871 ; scènes touchantes de la Vierge Miraculeuse, espoir qu'elle laissa dans l'âme des trois pèlerins. — VII. Pèlerinage d'une jeune personne originaire du pays de Bitche : douleur

et larmes de la Vierge Miraculeuse. — VIII et IX. Deux guérisons obtenues devant la Vierge Miraculeuse. — X. Ce qu'enseignent les larmes de la Sainte-Image. — XI. Récentes manifestations de 1872 ; demeurons où nous sommes, et ne cessons d'espérer.

I. — La catholique Lorraine s'est de tous temps distinguée par sa grande dévotion à la Sainte-Vierge. Est-il étonnant que dans nos tristes jours la Reine des Cieux se souvienne comme par le passé de cette fidèle province ?

S'il ne nous est pas loisible de redire ici toutes nos espérances, voici du moins, parmi les plus récentes faveurs de la Mère de Dieu en ces contrées, une des plus consolantes qui puisse être accordée à nos foyers en deuil. Les témoins du prodige ne se comptent plus. Plusieurs d'entre eux, dignes à tous égards de la confiance de nos lecteurs, ont bien voulu nous communiquer les détails qui suivent des faits merveilleux arrivés sous leurs yeux ou opérés en leur faveur.

Dans la capitale même de notre infortunée Lorraine, à deux pas du faubourg Saint-Pierre et à l'extrémité de la rue des Quatre-Églises, l'une des plus paisibles de Nancy, se remarque un ancien couvent affecté maintenant au Dispensaire départemental, sous la direction des Sœurs Hospitalières de Saint-Charles, et vulgairement appelé la *Maison de Secours*. L'un des services de l'établissement est voué au traitement des victimes sans nom, dont la débauche ne sait plus que faire, mais que la religion, toujours compatissante, ne désespère pas de rendre à Dieu, sinon à la vie. Et

de fait, la mèche encore fumante s'y est bien des fois rallumée au feu sacré du saint amour : témoin cette statue de l'Immaculée-Conception achetée, il y a peu d'années, pour leur tribune, par les filles déchues qu'abrite la Maison de Secours ; humble statue, produit de l'industrie plutôt qu'œuvre d'art, et qui est néanmoins devenue *la Vierge Miraculeuse de Nancy*.

Écoutons donc cette Voix Prophétique, dont le sens mystérieux se dégage facilement du symbolisme des circonstances : comme le divin Maître, abandonné des sages et des prudents du siècle, s'en allait boire et manger avec les pécheurs publics pour ramener à son Père ces âmes moins perverses que défaillantes ; ainsi Marie, le Refuge des pécheurs, proclame ici, avec tout l'éclat des miracles, à la face des obstinés de la civilisation moderne, qu'elle n'attend de pardon et ne conserve d'espoir que pour les humbles de cœur, les pécheurs contrits et les prodigues repentants. *En vérité*, semble-t-elle redire à la foule des orgueilleux, *les publicains et les femmes sans mœurs vous devanceront dans le royaume de Dieu : Amen dico vobis, quia publicani et meretrices præcedent vos in Regnum Dei*[1].

II. — Vers le milieu de novembre 1870, alors que Strasbourg était écrasé et comme enseveli sous ses ruines fumantes, et que Metz, défendu par quatre maréchaux et quatre-vingt généraux, capitulait avec moins d'honneur, une pauvre juive se mourait dans la Maison de Secours de Nancy. Atteinte, par suite de son inconduite, de la putréfaction anticipée du tom-

[1] Matth., xxi, 31.

beau, elle avait, à la dernière heure, prêté l'oreille à la voix infatigable du Bon Pasteur, et reçu les sacrements de Baptême, d'Eucharistie et de Confirmation sur son lit de douleur. Parfaitement convertie, elle rendait grâces à Dieu au milieu des plus horribles souffrances, et s'estimait heureuse de pouvoir mourir comme à petit feu, pour expier les scandales de sa vie. Elle vécut ainsi encore huit jours. Peu de moments avant d'expirer, le dimanche, 20 novembre, vers deux heures du matin, la bonne Sœur hospitalière qui la veillait, se penchant vers elle, lui dit : « Hé bien ! quand vous serez au ciel, vous prierez bien pour vos pauvres compagnes. » — « *Oh ! oui, ma Sœur*, répondit la néophyte, *je prierai bien, je demanderai à la Sainte-Vierge une marque de sa protection pour mes malheureuses compagnes de désordre. Voyez-vous, nous sommes si mauvaises, si endurcies dans le vice, qu'il faut une grande grâce pour nous en retirer. Voilà six ans que le Bon Dieu me pressait de me convertir et j'ai résisté jusqu'à la dernière heure !* »

Et la brebis retrouvée s'endormit saintement dans le baiser du Seigneur.

III. — Le soir de ce même jour, ses compagnes du dispensaire s'étaient rendues, comme de coutume, à la tribune qui leur est réservée dans la chapelle de la Maison pour l'assistance aux offices. C'est une pièce carrée où l'on arrive par un sombre escalier ; elle est éclairée, à gauche, par deux fenêtres ordinaires qui donnent sur la rue et font face au banc des religieuses chargées de la surveillance. Entre les deux fenêtres,

sur une planchette remplacée depuis par un petit autel, repose la statue de la Sainte-Vierge, dite Immaculée-Conception, où s'accomplissent, depuis plus d'un an déjà, tant de faits merveilleux. Elle mesure un peu moins d'un mètre de hauteur ; sa composition est en une sorte de carton-pierre ; la robe et le voile sont peints en blanc avec un liséré doré, ainsi que le manteau qui est rejeté en arrière avec beaucoup de grâce. La pose de la Vierge respire la modestie et le recueillement : les bras sont croisés sur la poitrine, les mains remontant vers les épaules ; la tête, légèrement inclinée à droite, a les yeux baissés et presque fermés. Le visage est de couleur de chair ; les yeux laissent voir le bas des prunelles qui sont bleues, mais mornes et sans nul éclat. Le front est découvert et ceint d'une couronne ducale. Enfin la statue pose sur un hémisphère où se tord le serpent écrasé sous le talon de Celle qui est bénie entre toutes les femmes.

A la fin de l'office qui se terminait par le chant d'un cantique à la Sainte-Vierge, avec ces mots *Sauve, sauve la France*, dans le refrain, comme les pauvres filles en étaient à ces paroles patriotiques, la Statue ouvrit tout à coup les yeux par trois fois. Grand fut leur émoi à cet aspect ; elles ne peuvent plus maîtriser leur émotion, elles s'agitent et s'écrient que la Sainte-Vierge a ouvert les yeux. Les Sœurs qui étaient dans le bas de la chapelle, ne comprenant rien à ce bruit étrange, accourent à la tribune et sont elles-mêmes encore témoins du prodige. Elles eurent cette fois de la peine à faire sortir les pauvres filles de leur tribune. Le soir, après le souper, on retourna à la cha-

pelle. La supérieure des Sœurs, absente de la maison pendant l'après-midi, vint se placer en face de la statue. A peine eut-on recommencé le cantique avec son refrain « *Sauve, sauve la France,* » que la sainte Image ouvrit de nouveau les yeux, à deux reprises. Mais tant d'émotions s'étaient succédé ce jour-là dans la Maison de Secours, qu'une illusion semblait quelque peu à redouter. La digne supérieure ne dit donc rien de ses impressions, mais elle conjura la Sainte-Vierge de lui accorder de voir le miracle sans lui laisser le moindre doute à ce sujet; ce qui eut lieu l'un des jours suivants d'une manière éclatante.

IV. — « Pour moi, continue Madame Marie-Pauline Hesse, de Metz, dont nous venons en grande partie de résumer les notes, je ne me sentais pas digne de voir le prodige; redoutant, dans ma visite à la Sainte-Vierge de Secours, tout sentiment de curiosité, je ne demandais rien; mais ma confiance était sans bornes, et, comme ces filles égarées, j'avais bien des grâces à attendre. Dieu le savait, et j'ai vu, bien vu, parfaitement vu.

« C'était le 25 décembre 1870, le saint jour de Noël, à quatre heures du soir, que je pénétrai dans le merveilleux sanctuaire. La première impression que je ressentis fut vive: ce qui me saisit tout d'abord en contemplant la statue, ce fut l'expression d'une profonde tristesse empreinte sur son visage; il y avait comme la réflexion de douleurs morales et physiques imprimée sur cette douce figure que je ne saurais mieux comparer qu'à la plus frappante image de la ré-

signation. Je restai une demi-heure à ses pieds. Durant ce temps je remarquais bien dans la statue un léger vacillement des yeux, l'œil gauche s'ouvrant néanmoins plus que le droit, par la raison, ce me semble, que le côté gauche de la statue est tourné vers le chœur de la chapelle où reposent dans le tabernacle, le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ cachés et comme anéantis ; de plus, il y a encore dans cette même tribune, toujours à gauche de la statue, un crucifix suspendu au mur : donc rien d'étonnant à ce mouvement plus grand de l'œil gauche, la Très-Sainte-Vierge ne demandant qu'une chose, les âmes pour Jésus, les âmes pour Dieu.

« Voici ce que j'ai encore vu. Je me défiais de moi-même, et puis, mue par ce grand désir de voir encore, je désirais rester plus longtemps ; mais l'heure de l'office était arrivée et toutes les places allaient être occupées par ces pauvres filles. Cependant, sur mon désir de rester, on me donna une place aux pieds de l'Image vénérée, à la droite. Je me trouvai ainsi au milieu de ces malheureuses créatures et, les voyant toutes si jeunes et déjà si avilies, mon cœur s'émut d'une profonde compassion et mes yeux s'élevèrent tout naturellement vers la Très-Sainte-Vierge. Je fus alors doucement saisie : je vis très-distinctement les yeux de la statue se mouvoir, se tourner d'abord vers les pauvres filles et puis revenir vers moi, à deux reprises différentes. Le premier mouvement s'était encore une fois effectué du côté gauche ; du reste je n'ai jamais été visiter la sainte Image, sans que chaque fois je n'ai eu à observer la même chose.

« Je me sentis alors vivement pressée de prier pour la conversion des pécheurs : en ce moment je vis ce petit visage qui m'avait frappé tout d'abord par son expression de profonde tristesse, je le vis s'animer; c'était maintenant une candide et pure figure d'enfant, tournant vers moi ses yeux pleins de vie. De bleus et mats qu'ils étaient auparavant, ils étaient devenus noirs et brillants, et attachaient sur moi un regard profond, d'une douceur extrême. Aussi n'oublierai-je jamais, je l'espère, cet instant de bonheur qui n'est pas de ce monde et dont par moments je me sens encore aujourd'hui pénétrée. Je sentis ce regard de la Sainte-Vierge s'attacher sur moi à deux reprises différentes et pendant un certain temps.

« Le lendemain, fête de Saint-Étienne, je ressentis la même impression à différentes reprises. Le 28, fête des Saints-Innocents, je remarquai quelques variations dans les regards de la sainte Image, mais je ne puis pas dire qu'elle me regarda comme les jours précédents. Seulement, un peu avant de me retirer, je vis ses paupières se soulever et les prunelles disparaître sous des larmes; ses yeux devinrent alors brillants comme du cristal. Ce fut l'instant de penser, et tout reprit son aspect ordinaire.

« Plusieurs fois encore, à d'autres époques où je revis la sainte Image, j'ai eu la grâce de sentir le doux regard de la Sainte-Vierge s'arrêter sur le mien...

« Metz, le 3 octobre 1871.

« Signé : Marie-Pauline Hesse. »

V. — La même dame fut témoin d'une grande grâce de consolation accordée à sa parente, Madame de Bonneval, de Nancy. Celle-ci avait été témoin du prodige de la statue miraculeuse dès les premiers jours; le 14 décembre 1870 notamment elle lui avait vu les yeux tout ouverts et pleins de larmes, pendant dix minutes qu'elle l'avait considérée de près, ainsi qu'elle nous l'a écrit. Aussi devint-elle l'une des servantes les plus assidues et les plus ferventes de l'Image miraculeuse.

« Le samedi, 15 avril 1871, nous écrit-elle, j'allai prier la Vierge de la Maison de Secours. Je la regardais tranquillement, quand tout à coup elle devint tellement pâle, que je jetai un cri : je pressentais un grand malheur, mais je ne pensais pas que c'était à moi qu'il était réservé !...

« Le 25 du même mois, me trouvant accablée d'une profonde tristesse dont je ne pouvais m'expliquer la cause, j'allai prier la Vierge de la maison de Secours pour obtenir courage et résignation dans les épreuves que Dieu pourrait m'envoyer ; je m'en retournai chez moi fortifiée. Il était trois heures.

« A six heures mon mari tombait foudroyé par une attaque, ayant conservé cependant assez de présence d'esprit pour s'unir aux dernières prières. L'agonie était longue !.. Je demandai à la Sainte-Vierge de lui être présente, de l'assister auprès de son divin Fils... Je le regardai moribond, il avait l'air satisfait.

« Le premier mai, je retournai à la maison de Secours et je demandai tout haut à la Sainte-Vierge si elle avait assisté mon mari au moment de la mort

« *Dites, dites-le moi !.. ouvrez-moi les yeux, dites-moi que vous étiez-là !* » Elle les ouvrit par trois fois : ils étaient noirs, brillants, avec des cils magnifiques ; toute sa physionomie respirait la satisfaction. Puis tout à coup ses yeux redevinrent bleus, se fixèrent sur moi et se retournèrent ensuite sur ma nièce qui m'avait accompagnée. »

Signée : P. de Bonneval.

VI. — Les détails suivants d'une visite faite à la Vierge Miraculeuse de Nancy, le mardi 5 septembre 1871, ne manquent pas non plus d'intérêt ; la foi profonde et l'esprit de piété, dont ils sont empreints, rendent d'ailleurs tout commentaire inutile.

« J'étais à Nancy avec Louise et Henri de Bouteiller, mes petits neveux, l'une âgée de quatorze ans, l'autre de douze, nous écrit Mademoiselle Antoinette Gault, de Metz. Nous voulions profiter de notre voyage pour visiter la Vierge Miraculeuse, dont on parle beaucoup à Metz depuis quelque temps. Elle se trouve à l'Hospice du Refuge, espèce de Maison du Bon-Pasteur, qui nous fut indiquée. Là on nous fit monter une sorte d'escalier de grenier, qui nous donna accès par une petite porte dans une pièce très-basse (Mlle Gault n'avait pas d'abord remarqué qu'elle était à la tribune de la chapelle). Cette petite chambre est garnie de bancs en bois blanc, avec un autel entre deux fenêtres. La Sainte-Vierge qui y est placée peut avoir cinquante centimètres de hauteur [1] ; elle est peinte en blanc ;

[1] (La mesure exacte de la statue est de 0m, 85 de hauteur).

elle a les yeux très-baissés et bleus, les joues un peu colorées mais sans art, les mains croisées sur la poitrine, un filet d'or autour du manteau ; un bouquet de roses blanches artificielles était à ses pieds, et deux vases de fleurs blanches de chaque côté ; trois bougies brûlaient à un candélabre devant la statue. Tout cela n'avait rien de plus imposant que ce que l'on voit dans toutes les salles d'asile de village. Il y a, en face de l'autel, un banc d'église, où priait dévotement une des Sœurs de l'établissement...

« Je croyais d'abord que la Vierge, dont on parlait tant, était Notre-Dame de Bon-Secours ; et puis, que c'était, dans une église, une belle grande statue ouvrant et fermant les yeux avec un doux sourire. Je fixai longtemps cette petite Vierge qui n'accusait aucun mouvement. La Sœur sortit, nous étions seuls. Je changeai de place, je m'approchai, je m'éloignai pour éviter l'effet des deux jours qui font souvent vaciller les objets qu'on regarde longtemps. « Est-ce que vous voyez, vous ? dis-je aux enfants. — Rien, absolument rien, ma tante. — Eh bien ! ni moi non plus. La bonne Vierge ne veut rien nous montrer, à ce qu'il semble. » Nous achevons nos prières et nous sortons. La portière nous demande si nous avons vu. — « Rien du tout, répondîmes-nous tous les trois. Nous ne nous plaignons pas, dis-je ; c'est à la volonté de la Sainte-Vierge, en laquelle nous continuerons à avoir confiance de tout notre cœur. » Chemin faisant, nous nous communiquions nos réflexions qui étaient exactement les mêmes, sauf que je croyais avoir un peu vu la paupière gauche plus soulevée ; mais c'était si vague qu'il

n'eût été impossible de jurer pour oui ou non. Nous étions un peu confus cependant, mais la déception commune nous consolait.... »

Laissant à l'hôtel Louise et Henri de Bouteiller qui avaient prétexté la chaleur et des lettres à écrire, Mlle Gault se remit en chemin pour la Maison de Secours, où son neveu croyait avoir perdu une médaille qu'il avait fait toucher avec des chapelets à l'Image Miraculeuse. Les circuits d'une route incertaine l'amenèrent devant l'église Saint-Sébastien; elle y entra. « Là, agenouillée sur un prie-dieu en face du crucifix qui fait le fond du maître-autel, saisie d'une tristesse indicible, poursuit Mlle Gault, je fis cette prière :

« O mon Sauveur Jésus-Christ, nous sommes si « malheureux à Metz, si malheureux de n'être plus fran- « çais? ne pourriez-vous donc pas nous donner une « petite espérance d'être réunis bientôt à notre patrie? « Je vous en conjure par l'entremise de votre Sainte « Mère. Je vais tâcher de voir encore la Vierge de « l'Hospice. Peut-être verrai-je seule? Si je ne vois « pas, mon Dieu, que votre volonté soit faite! » Et elle trouva, au sortir de l'église, une religieuse étrangère à la ville qui, se rappelant toutefois le toit aigu de l'établissement, la remit dans son chemin. Louise et Henri l'avaient précédée devant la Vierge Miraculeuse. « Je les trouve, poursuit-elle, comme en extase devant la Sainte-Vierge avec deux demoiselles qui attendaient depuis quelque temps le miracle sans succès. — « Et la médaille l'avez-vous trouvée? » — « Non, ma tante. » — Je cherche à mon tour, et parcourant la pièce, je vois que nous sommes dans une tribune

qui donne sur la chapelle. Je me mets à genoux contre la balustrade, en face du Tabernacle, faisant cette prière :

« Mon Dieu, je vous en prie, donnez à ces enfants « un signe visible de la protection de Marie : qu'il im- « prime la foi la plus vive dans leur cœur pendant « toute leur vie ! Pour moi, je consens à en être privée, « car ma conviction pourra en rester aussi solide. Je « serais bienheureuse d'une semblable faveur, mais « j'en fais volontiers le sacrifice pour mes neveux. »

« Et je retourne auprès de la statue. Voyez-vous quelque chose, Mesdemoiselles, et vous, mes enfants? » — « Rien du tout, pas le moindre mouvement. » — Fatiguées, les demoiselles se retirent ; une femme qui priait là, se retire aussi. — « Il faut dire les Litanies de la Sainte-Vierge, repris-je. Henri, récite-les, toi ; nous répondrons. » — « Oui, dit Louise, et encore le chapelet. » — « Mais ne regardez plus la Sainte-Vierge; laissez-la faire. Vos yeux fatigués ne sauraient plus ce qu'ils voient. » — Les voilà tous les deux prosternés, Louise au coin de l'autel, Henri tourné du côté de la chapelle, priant avec une ferveur que je voudrais toujours leur voir.

« Tout à coup Henri tourne la tête et s'écrie : *La voilà qui ouvre la bouche !* Nous nous levons tous les trois, et nous nous serrons contre l'autel pour bien voir si Henri ne se trompait pas. C'était bien vrai, et ce que l'un disait voir, les autres le voyaient aussi. « *La bouche est encore entr'ouverte. — On voit l'intérieur plus foncé. — Les lèvres tremblent comme pour pleurer. — Elle n'a pas cependant de larmes. — Elle a l'air si triste ! Oh ! comme les coins de la*

bouche sont baissés, le milieu relevé. — Elle fait la bouche carrée comme quand on pleure. — Elle se colore, elle s'anime. — Ah! comme elle a du chagrin! Pauvre petite Vierge!... »

« Faisons, dis-je, des actes de foi, beaucoup d'actes de foi. » Et pendant qu'ils les faisaient, je disais intérieurement : « Vous êtes bien fâchée, n'est-ce pas, ma « bonne Sainte-Vierge, à cause des Nancéens qui sont « si mauvais, qui ont si peu de foi (par Nancéens « j'entendais tous les français incrédules). Nous ne « sommes pas ainsi à Metz : nous croyons à votre pro- « tection, aux avertissements que vous avez vous- « même donnés à toute la France. Nous espérons fer- « mement que vous exaucerez nos prières et que vous « nous délivrerez bientôt miraculeusement de nos en- « nemis. »

« Les enfants remarquèrent que les yeux étaient beaucoup plus levés, surtout la paupière gauche, comme je l'avais vue le matin... Les prunelles étaient d'un beau bleu transparent. Nous étions tous les trois bien émus et bien touchés. Cela a duré trois ou quatre minutes. Le temps pressait, il fallait nous retirer. Ce que nous avons fait avec reconnaissance. De la porte nous avons jeté un dernier regard : la statue avait repris son état naturel.

« Voilà ce que j'ai à vous dire en toute vérité ; mes neveux l'affirment comme moi.

« Signés : Antoinette Gault, Henri de Boutellier, Louise de Boutellier, habitants de Metz. »

Dans une lettre, en date du lundi, 20 novembre dernier, Melle Gault, après nous avoir dit un mot des pho-

tographies de la statue miraculeuse, que nous savons avoir été tirées par les soins de madame de Bonneval, ajoute : « Nous vîmes la bouche beaucoup plus contractée et la face exprimant bien plus vivement la douleur et la tristesse. Cela m'a causé, M. le Curé, une joie extrême et m'a confirmée dans l'espérance que notre bien-aimée protectrice nous a donné véritablement une marque de sa bienveillance pour nous, pour les Messins en particulier (on dit que les personnes de Metz sont témoins du prodige en bien plus grand nombre que celles de Nancy).

« On dit aussi qu'un miracle s'est opéré pour une personne qui avait un mal dangereux à la main...

« Je vous salue, M. le Curé, en Notre-Seigneur et en sa digne Mère. Signée : A. Gault. »

VII. — Nous traduisons littéralement la lettre suivante, écrite en allemand par une pieuse domestique, native du pays de Bitche, en condition à Metz ; sa lettre nous est adressée en date du 28 septembre 1871, et signée Catherine Beyer ; elle nous a été transmise par un chanoine honoraire de Metz.

« .... Comme j'avais déjà fort souvent entendu dire qu'il y avait à Nancy une Image de la Mère de Dieu qui ouvrait et fermait les yeux, je ressentais en moi un grand désir de la voir. L'occasion s'en étant présentée, je la saisis avec joie. C'était le 28 juin de cette année, une de mes sœurs m'accompagnait. Nous arrivâmes le matin, vers dix heures, devant la sainte Image, et aussitôt nos regards se dirigèrent vers elle. La statue avait en ce moment les yeux tellement

fermés, que nous ne pouvions pas même bien les distinguer. A dire vrai, j'étais peinée intérieurement : ou bien l'on m'a induite en erreur, pensais-je en moi-même, ou bien je ne suis pas digne de contempler le prodige.

« Cependant nous nous mettons à genoux et récitons le chapelet et le petit office de l'Immaculée-Conception. Sur ces entrefaites, entre un Monsieur accompagné d'une personne de la Maison, et ils s'agenouillent de leur côté devant la statue. Quelques moments après, le visiteur se lève pour considérer l'Image, et voilà qu'il pousse l'autre personne en disant : « Voyez donc ! » Nous nous empressons alors de regarder nous-mêmes et nous voyons fort bien les yeux s'ouvrir, l'œil gauche toutefois plus que l'œil droit : ils étaient d'un bleu de ciel et d'une admirable beauté. *Ils se remplirent de larmes comme pour pleurer*, pendant qu'une tristesse profonde s'était répandue sur toute la figure de la Vierge dont les traits semblaient vivants.

« Ma sœur et moi nous fûmes tellement saisies à ce spectacle, que nous dûmes laisser un libre cours à nos larmes. « *C'est vraiment une statue miraculeuse*, s'écria tout haut le visiteur ; *personne ne me fera jamais croire le contraire.* »

« Ma sœur et moi nous n'avions échangé aucune parole entre nous, pendant environ une heure que nous avions passée aux pieds de la sainte Image. Lorsque nous fûmes sorties de la chapelle : « As-tu remarqué, me dit ma sœur, comme la Sainte-Vierge avait les yeux fermés à notre arrivée et comme elle les a ensuite ouverts ? Et elle me raconta en même temps

tout ce qui l'avait frappée : c'était exactement ce que j'avais remarqué moi-même. Nous n'avions pas le temps de nous arrêter davantage ; mais qu'il nous en coûta de nous éloigner et combien de fois n'ai-je pas, en chemin, souhaité de pouvoir revenir aux pieds de la sainte Image !

« Loué soit Jésus-Christ ! »

VIII. — Parmi les guérisons bien constatées, obtenues devant la sainte Image, nous rapporterons les deux suivantes dont nous avons sous les yeux le récit signé de plusieurs témoins. Nous n'entendons du reste nullement nous prononcer d'une manière absolue sur le caractère surnaturel et divin de ces faits prodigieux dont l'appréciation juridique appartient tout d'abord à l'Ordinaire diocésain.

Il y avait à peine quinze jours que les prodiges de la Statue de la Sainte-Vierge avaient commencé dans la Maison de Secours de Nancy, que déjà les malades accouraient avec la foule des fidèles pour implorer l'assistance de Marie devant son Image miraculeuse. Une pieuse jeune fille, née à Wolmunster, au diocèse de Metz, le 14 mars 1850, du nom de Marie Bintz et depuis longtemps orpheline de père et de mère, fut la première guérie dans les circonstances suivantes. Elle était à l'hôpital de Nancy depuis le 2 juin 1870, atteinte à la hanche droite d'une coxalgie si violente que la jambe avait subi un raccourcissement de dix centimètres. Trois mois d'un douloureux traitement n'avaient abouti qu'à rendre la pauvre fille de plus en plus impotente. On était alors au mardi, 6 décembre, fête de saint Nicolas, l'illustre patron de la Lorraine.

Comme on parlait beaucoup à Saint-Charles de la nouvelle Vierge Miraculeuse, Marie Bintz témoigna l'extrême désir qu'elle ressentait d'aller demander, devant la sainte Image, une guérison que les remèdes humains étaient désormais incapables de lui procurer, et le jour même, elle s'achemina péniblement, avec une vingtaine d'autres malades vers la Maison de Secours. Les infirmes avaient promis chacune une bougie à la Vierge, en cas de guérison. Marie Bintz toute seule s'était empressée d'acheter la sienne en chemin dans la conviction intime qu'elle serait exaucée avant même que la bougie ne fût brûlée.

Arrivée devant la Statue Miraculeuse, elle put déjà poser à terre son pied malade. Puis, au moment où fut chanté le cantique « *Patronne de la France* » désormais célèbre dans la Maison de Secours, la pieuse fille vit la Statue ouvrir les yeux et lui donner ainsi l'assurance que sa confiance ne serait point trompée. Et de fait la patiente s'en retourna sans le secours de ses crosses, mais ne pouvant toutefois encore plier le genou en souffrance. Rentrée à Saint-Charles, elle s'assit près du fourneau dans la salle où était son lit. Tout à coup il se fit dans son genou un craquement qui fut entendu de toutes ses compagnes fort étonnées de ce phénomène : mais la malade se trouva à l'instant radicalement guérie, tout malaise avait disparu et à l'admiration de toute la salle elle se mit à marcher comme si jamais elle n'avait eu d'infirmité. Dès le lendemain elle aidait à laver la lessive dans la maison. Nous avons vu, le 15 juin 1872, l'heureuse protégée de la Sainte-Vierge au couvent des Dames de

l'Assomption de Nancy où elle s'est consacrée à la vie religieuse : son air de santé aussi bien que ses paroles nous ont appris combien on peut compter sur le *Salut des Infirmes*.

IX. — Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis la guérison de Marie Bintz, qu'une nouvelle faveur de ce genre vint réjouir une autre orpheline, bien pieuse, toute dévouée à Dieu et également désireuse d'entrer en religion.

« Augustine Benel souffrait depuis trois mois d'un panaris. Son bras en était enflé jusqu'au coude, et des grosseurs s'étaient formées sous l'aisselle. Elle ne goûtait plus de repos ni le jour, ni la nuit, et le médecin lui avait déclaré qu'elle en avait encore pour plusieurs mois.

« Elle se décida, le 14 décembre, à aller faire toucher son doigt malade à la Vierge Miraculeuse de la Maison de Secours. A peine l'eut-elle fait, que les douleurs cessèrent et, pour la première fois depuis sa cruelle indisposition, elle goûta, la nuit suivante, un profond sommeil. Étant ensuite allée trouver le médecin pour l'opération, elle jeta celui-ci dans une profonde surprise de la voir, pendant qu'il lui coupait les chairs jusqu'au germe du panaris, impassible et n'éprouvant pas la moindre douleur.

« Immédiatement après l'opération, Augustine retourna à la chapelle de la Maison de Secours ; comme elle se répandait intérieurement en actions de grâces devant la sainte Image, celle-ci ouvrit les yeux et les fixa sur la miraculée, en présence d'un grand nombre de personnes témoins du fait.

« Au sortir de la chapelle, la patiente sentit tomber les linges qui enveloppaient son bras ; elle développa ceux du doigt qui se trouva guéri : il était net et sans aucune cicatrice.

« Etonné d'une guérison si subite, le médecin questiona Augustine Benel sur les remèdes qu'elle avait employés ; celle-ci lui raconta simplement les faits qu'il reconnut au-dessus de la compétence de la science. »

Cette guérison nous est attestée dans les termes précédents par plusieurs personnes notables de Nancy, dont deux Sœurs de Saint-Charles et Emilie de Bouvier et Madame de Bonneval.

X. — Ces guérisons ont beaucoup contribué à rendre cher aux âmes pieuses le culte de l'Image de la Vierge Immaculée dans son humble sanctuaire de la Maison de Secours. Mais les faveurs accordées ainsi aux infirmes semblent avoir un but plus direct, visant plutôt aux misères de l'âme, qu'il nous importe tant de faire cesser. Voilà pourquoi sans doute la nouvelle Statue Miraculeuse se montre si souvent aux regards des fidèles avec ce profond sentiment de tristesse et ces larmes mystérieuses dont nous ont entretenu plusieurs témoins oculaires.

« J'étais à Nancy, le 25 novembre, jour de la fête de sainte Catherine, nous écrit encore Madame Hesse, en date du 10 décembre 1871 ; c'était un samedi, qui fut pour moi un jour de grâces. J'allai donc voir, dans l'après-midi de ce jour, ma bien-aimée petite Vierge, car je lui dois bien des grâces, de ces grâces

que l'on ne dit pas, mais qui n'en sont pas moins, pour les personnes qui les obtiennent, des bienfaits évidents. Ce jour je trouvai une profonde impression de tristesse sur le visage de la sainte Image; c'était comme lors de ma première visite, le jour de Noël 1870. Dès mon arrivée, je fus saisie de l'expression douloureuse répandue sur la figure de la Sainte-Vierge. Mais, au bout de peu de temps, son doux visage perdit cette expression, et je crus voir alors ses yeux s'ouvrir davantage, devenir plus noirs et plus brillants et s'arrêter doucement sur moi : j'ai ressenti, en ce moment-là, une impression qui n'était pas ordinaire et qui m'assure du miracle à ce moment-là même. Ce que j'éprouvai alors n'était pas l'effet de la prière; non, c'était une douce attraction qui m'élevait vers la Sainte-Vierge et me rendait complètement étrangère à tout ce qui m'entourait. Cette impression ne fut pas longue, mais tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle fut réelle, et à cette heure même, où je suis loin de cette chère Image, j'en ressens encore toute la suavité.

« Ce même jour 25 novembre, ma tante était avec moi; elle vit aussi quelques mouvements dans les yeux. Au moment de notre départ, quand, près de la porte entr'ouverte, je jetai sur la vénérée Image un dernier regard d'adieu, je lui retrouvai son air triste et abattu que j'avais remarqué à notre arrivée. »

XI. — Bien des fois dans les mois écoulés de 1872, le prodige des mouvements de la sainte Image s'est renouvelé. On parle d'une Mère provinciale de Saint-Charles qui en janvier se sentit comme forcée de re-

garder la Statue devant laquelle elle se tenait en prière; elle lui vit les yeux ouverts pendant près d'une heure.

Un élève d'une institution ecclésiastique de Nancy a vu le même prodige le lendemain de sa première communion, au mois de mai, comme il faisait une visite d'actions de grâces dans la chapelle de la Maison de Secours. Mais terminons par un fait qui est sans doute un trait de lumière aux pauvres annexés de la Lorraine et de l'Alsace. Madame Marie-Pauline Hesse, dont le témoignage a toute notre confiance, nous permettra de la citer une dernière fois.

« Depuis ma dernière lettre, nous écrit-elle de Metz, le 25 avril 1872, j'ai été à Nancy; mon voyage a été rapide, à peine suis-je restée une journée en cette ville; mais le Bon Dieu m'a donné assez de temps pour rendre une petite visite à notre vénérée Vierge de Secours. C'était le samedi 13 de ce mois, et j'ose à peine avouer que cette fois encore j'ai eu la faveur de voir le doux regard de la sainte Image s'arrêter sur moi. J'étais toute seule dans la chapelle : je recommandais à Marie tout ce que j'ai de famille, de bienfaiteurs et d'amis sur la terre; je pensais aussi à notre pays de France et surtout à notre chère ville de Metz. Je demandai à ma petite Vierge sa protection pour tous et ses lumières afin qu'en ce moment décisif pour nous autres Français habitant un pays annexé, je connaisse la volonté de Dieu sur moi et sur les miens, car pour moi, je n'ai au cœur qu'un désir : que je sois dans cette chère ville de Metz que j'aime comme un être vivant bien que n'étant pas mon pays

natal, ou que je sois au centre de la France ou même à l'extrémité du monde, peu m'importe pourvu que je réside là où Dieu me veut. Aux pieds de la Vierge de Secours, dans un moment où je désirais savoir si la Providence veut que je reste à Metz ou que je parte pour Paris....., j'implorai à cet effet les lumières de la divine Mère du Sauveur. Or, quelques jours plus tard mon mari prit sa résolution, et, par le concours de diverses circonstances imprévues, il décida que nous resterions à Metz. Je ne doute pas un seul instant que notre chère petite Vierge de Secours ne soit intervenue en cette rencontre. Aussi n'ai-je pas besoin de vous dire avec quelle confiance je me remets entre ses mains avec tous les miens pour nos intérêts du temps et de l'éternité..... »

Nous partageons cette confiance en l'Immaculée Vierge Marie. Avec tous nos frères les fidèles du Christ, qui demeurent fixés en Lorraine et en Alsace, nous disons : O Vierge de secours, nous espérons toujours en vous, nous ne serons pas confondus !

CHAPITRE XI.

L'ADMIRABLE GUÉRISON DE BARBARA CONRAD, DE WALSCHBRONN, AU PAYS DE BITCHE.

(le 15 août 1871.)

I. — La guérison de Barbe Conrad, à cause de son symbolisme, est pleine d'enseignements dans la crise actuelle. — II. Patrie et famille de la miraculée. — III. Les différentes phases de sa maladie. — IV. Les trois médecins qui la soignent demeurent sans espoir de guérison. — V. Le démon se rend visible, mais il est repoussé à plusieurs reprises par la Sainte-Vierge et saint Joseph. — VI. Confiance de la malade en Notre-Dame de Perpétuel-Secours. — VII. Première phase de sa guérison miraculeuse. — VIII. La patiente annonce les signes qui précèdent sa délivrance. — IX. Sa guérison admirable le jour de l'Assomption, 1871. — X. Les dernières traces de malaise disparaissent à la suite de deux pèlerinages; une singularité. — XI. Influence salutaire de ce fait miraculeux dans le pays. — XII. Portée religieuse et sociale de cette guérison.

I. — Le pays de Bitche, au diocèse de Metz, et toutes les localités avoisinantes de la Lorraine, de l'Alsace et du Palatinat sont encore sous l'impression d'une guérison à la fois miraculeuse et profondément symbolique, arrivée dans la paroisse de Walschbronn et dont le coup décisif a eu lieu le jour même de l'Assomption, 15 août 1871, au retour de la procession

nationale de la Sainte-Vierge, pendant la bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement.

Ici nous ne sommes plus en présence d'une pécheresse convertie au lit de mort qui obtient, à son entrée dans l'éternité bienheureuse, comme la pauvre juive de la Maison de Secours de Nancy, un signe d'éclatante miséricorde de la Vierge Immaculée; un spectacle non moins saisissant, mais d'une toute autre nature nous est offert par le divin Maître, aux confins de ce catholique pays de Bitche où la foi aussi bien que le patriotisme est demeurée inébranlable : c'est une toute jeune fille, encore dans la candeur de l'innocence baptismale comme un tendre lis éclos sous un beau soleil, qu'il nous montre, à l'âge de huit à dix ans, mystérieusement aux prises, pendant plus de dix-huit mois, avec une maladie humainement inexplicable, parce que Satan en est l'agent invisible. Le nom reçu au baptême par la patiente que nous verrons aussi éprouvée que Job sur son fumier, ce nom a quelque chose de mystique dans sa signification littérale : l'enfant s'appelle Barbe, *Barbara* en latin et en allemand; dans sa maladie comme dans sa guérison, elle va nous présenter une image frappante de l'état de barbarie sans exemple où le démon compte réduire la société moderne sous le couvert d'une civilisation avancée et d'un progrès indéfini, et dont le Christ seul peut rompre le charme trompeur et guérir les plaies mortelles. Cette victime sans défense, ainsi liée et torturée par l'esprit malin, nous ramène en effet aux œuvres de miséricorde du divin Sauveur habitant parmi nous; dans les guérisons qu'il a opérées, il y a

le plus souvent, selon la remarque des saints Pères, un enseignement pour les peuples aussi bien qu'une grâce pour les patients : ainsi le temps où s'est produit la longue et étrange maladie de la miraculée est exactement celui des luttes de la Sainte Église rassemblée en Concile au Vatican et des défaillances inouïes de la France, en proie au-dedans comme au-dehors à toutes les horreurs de la guerre ; ainsi l'heure surtout où éclatait la guérison de l'enfant était le moment où Marie recevait de notre patrie en deuil le tribut public de ses hommages séculaires. Mais pourquoi insister d'avance sur la partie prophétique de ce fait admirable ? Que chacun de nos lecteurs veuille suivre notre récit en toute simplicité d'esprit et de cœur et il admirera comme nous les enseignements merveilleux que nous y donne Notre-Seigneur par sa Mère toute-puissante.

Nos renseignements sont d'ailleurs puisés aux sources les plus authentiques : outre le récit communiqué à la *Semaine Religieuse de la Lorraine*, par un ecclésiastique de Metz des mieux informés, nous avons sous les yeux plusieurs documents signés des parents mêmes de l'enfant guérie miraculeusement et une suite de notes que nous avons recueillies de notre côté dans un voyage que nous avons fait à Walschbronn. Si l'autorité diocésaine n'a pas cru devoir provoquer ou du moins approuver une relation authentique de l'événement, c'est qu'elle a été uniquement arrêtée par l'excessive timidité beaucoup plus que par le défaut de conviction des hommes de l'art qui n'ont pu se résoudre à donner par écrit les attestations qui leur étaient

demandées.[1] Nous espérons néanmoins que cet obstacle ne sera pas toujours insurmontable et que nous aurons un jour la consolation de voir cette manifestation de la divine miséricorde revêtue de la sanction de la Sainte-Église.

II. — A douze kilomètres de l'imprenable rocher de Bitche, lorsqu'on suit le cours de la Horn, le long de la frontière bavaroise, apparaît sur la droite, au milieu d'un charmant vallon, comme un riant oasis au sein de cette nature alpestre, le village de Walschbronn, bien reconnaissable à sa vieille tour en ruines qui domine d'antiques bains romains. La belle nature n'est cependant que le moindre attrait de cette paroisse, de l'archiprêtré de Wolmunster : la foi y est demeurée forte, les mœurs y sont pures et les familles s'y glorifient de la fécondité florissante de la vigne et de l'olivier. Jean-Nicolas Conrad, le père de l'enfant miraculée, résume par le trait suivant tout ce que nous pourrions ajouter à la louange de cette population de douze cents âmes, administrée depuis 1826 par le même curé : « *Je commence au nom de Jésus, Marie et Joseph et je vais vous écrire ce miracle.* » Ainsi débute la Relation que le père a bien voulu, sur notre demande, nous adresser de la guérison de sa fille Barbe. Des neuf enfants que lui a donnés sa pieuse épouse Marie-Anne Conrad, deux sont morts en bas âge, encore revêtus de l'innocence baptismale ; trois

[1] *Semaine Religieuse de la Lorraine*, N° du 8 octobre 1871 p. 281.

garçons sont les aînés de Barbe qui les suit avec trois autres sœurs plus jeunes qu'elle. On s'aperçoit à première vue, dans cette famille, que la religion est en honneur parmi tous ses membres et que les parents y prêchent surtout d'exemple à leurs enfants. La mère, qui a l'œil à tout, sait néanmoins trouver du temps pour s'approcher de la sainte Communion même pendant la semaine. Le père, après avoir comme jeune homme, payé sa dette à la patrie, au 3e Cuirassiers, est revenu à la charrue de ses ancêtres ; il sait également lire et écrire en français et en allemand et a été maire de la commune avant l'annexion prussienne, sans que jamais la plus parfaite harmonie ait un instant cessé de régner entre lui et son vieux curé qui l'a baptisé, l'a admis à la première communion et a béni son mariage. Les rares libertins de la paroisse sont les seuls à se plaindre de cette union des autorités ecclésiastique et civile dans l'heureux vallon de Walschbronn.

III. — Une croix bien pesante attendait cependant cette famille qui vivait en paix avec Dieu et les hommes. A l'époque où les Évêques du monde catholique, fidèles à l'appel du Souverain Pontife, se mettaient en route pour le Saint Concile du Vatican, malgré tous les obstacles suscités par Satan, une maladie de langueur s'était tout à coup emparée de Barbe Conrad, vers la Saint-Michel 1869. A peine âgée de huit ans et demi, étant née le 17 mai 1861, elle devint languissante et chétive, au point de ne pouvoir plus fréquenter que de loin en loin l'école de la Sœur insti-

tutrice et l'église où, dès ses premières années, elle faisait ses délices de visiter les autels. Le 30 janvier 1870 la vit pour la dernière fois dans le lieu saint; comme les RR. PP. Rédemptoristes du couvent de Téterchen prêchaient en ce moment le renouvellement de la mission à Walschbronn, Barbe Conrad voulut, malgré son jeune âge, recevoir de leurs mains le saint Scapulaire et par un suprême effort elle parvint à se traîner jusqu'à l'église. Ainsi couverte des livrées de la Reine des Anges, elle regagna la maison paternelle, d'où elle ne devait plus sortir que le 15 août de l'année suivante. A partir du milieu du mois de février 1870, elle se trouva clouée sur un lit de douleur sans pareil.

De semaine en semaine le mal ne fit qu'empirer; une étrange maladie l'envahit et paralysa successivement presque toutes les branches du système nerveux: le corps et l'âme allaient être enchaînés chez elle par une puissance invisible et néfaste, la même qui couvre en ce moment encore le monde entier d'un inextricable réseau. L'état de la malade devint lamentable: par suite de la contraction des nerfs, les jambes s'étaient repliées sur elles-mêmes et les pieds étaient remontés à la hauteur des reins; les bras avaient en même temps subi neuf crises successives, les unes toujours plus longues que les autres, pendant lesquelles ils avait été violemment ramenés en arrière, les poings croisés l'un par dessus l'autre et tellement fermés qu'il était impossible d'en séparer les doigts et moins encore d'ouvrir les mains; il n'y avait plus de mouvement possible ni des bras, ni des jambes.

Avant cet état de captivité des bras et des jambes

la malade avait eu des accès de convulsion si violents qu'il s'en était suivi une prostration complète de ses forces et que les parents demandèrent que les derniers sacrements lui fussent administrés ; ce qui eut lieu le dimanche de la Passion, 3 avril 1870, jour où elle reçut aussi la sainte Communion, à cause de son instruction et de sa piété, bien qu'elle n'eut pas encore neuf ans.

Si la mort ne s'en suivit pas, l'anéantissement où la patiente allait être plongée devait n'en être que plus terrible ; elle fut prise jusqu'au mardi après Pâques, pendant neuf jours consécutifs, de saisissements violents qui l'empêchaient momentanément de parler, d'entendre et même intérieurement de réfléchir et de penser. Puis survint une surdité complète accompagnée de mutisme, pendant plus d'un an de durée. Son âme était elle-même devenue comme inerte et semblait retombée à l'état d'enfance avec tout le corps. A la fin d'avril la paralysie s'étendit jusqu'à la langue, au point que celle-ci vint à pendre de toute sa longueur hors de la bouche, ne rentrant que rarement et étant ainsi restée une fois jusqu'à onze jours, sans qu'il fût possible de faire rien avaler à la malade.

La langue rentra dans la bouche après six semaines, vers le commencement de juin 1870. Mais les crises nerveuses et l'état violent de la malade continuaient toujours, sans qu'aucun remède humain y pût apporter de changement ni le moindre adoucissement.

IV. — Dès le début de la maladie, le médecin cantonnal de Wolmunster avait été consulté ; il était

même venu voir l'enfant, mais, après quelques mois de traitement, il avait déclaré que ses soins étaient inutiles et que les remèdes étaient en pure perte, vu l'état désespéré de la patiente. On fit alors appel aux soins et à la science du médecin catholique de Pirmasens qui vint voir l'enfant le samedi-saint 1870, peu de jours après qu'elle s'était trouvée en danger de mort. C'est lui qui continua le plus longtemps ses remèdes et ses visites à l'infortunée. Mais, comme dans l'intervalle, il avait à deux reprises témoigné qu'il désespérait de la guérison, le père de l'enfant était allé jusqu'à Strasbourg consulter l'un des médecins les plus réputés de la Faculté. Celui-ci avait prescrit les mêmes remèdes que son confrère de Pirmasens, en ajoutant que Dieu seul pouvait venir en aide dans cette extrémité. La dernière visite du médecin bavarois eut lieu le lundi de la Pentecôte, 29 mai 1871, sans laisser plus d'espoir qu'auparavant à la famille désolée. Les hommes de l'art s'étaient ainsi prononcés en connaissance de cause sur la maladie de Barbe Conrad : selon eux, les moyens humains étaient impuissants. Nous allons voir combien, sans le savoir, ils avaient raison de penser ainsi.

V. — Dès la première période de la maladie, alors que la patiente n'était torturée que par des crises nerveuses, Satan s'était plusieurs fois montré à elle. Il se tenait à la tête du lit de sa victime, lui apparaissait sous des traits horribles et cherchait à la porter au mal par les plus affreuses tentations. L'enfant se lamentait hautement à de telles attaques : elle deman-

dait alors de l'eau bénite, s'en signait dévotement et en aspergeait aussi l'endroit où se tenait le malin esprit. Ces pratiques ne manquaient jamais de la soulager.

Le samedi avant le dimanche des Rameaux, 9 avril 1870, dans la matinée, le tentateur revint notamment à la charge, comme pour l'emporter. Barbe en éprouva tout d'abord une telle frayeur qu'il fallut la retenir de force dans son lit. Elle ne cessait en même temps de repousser le démon des gestes et de la voix, le menaçant des bras, crachant sur lui, le regardant d'un œil de mépris, et s'écriant tout haut devant les personnes qui remplissaient la chambre : *Va-t-en, chien de l'enfer, je n'ai rien de commun avec toi, tu en as bien assez dans l'abîme, va-t-en ! C'est au ciel, auprès de la Sainte-Vierge que je veux aller.* »

Après avoir répandu de l'eau bénite devant elle, la malade tourna tout à coup la tête vers la muraille qui était ornée, au-dessus de son lit, d'images saintes : ses traits devinrent alors souriants, ses yeux semblaient contempler un être invisible qui planait dans l'espace et de ses deux bras étendus elle s'efforçait d'attirer l'Apparition à elle ; puis, comme sous le rayonnement d'une vive lumière, elle porta la main au-dessus de ses yeux toujours fixés en l'air : « *C'est avec vous que je veux aller*, s'écria-t-elle, *est-ce que vous viendrez bientôt me chercher ?... Je ne veux plus rester ici... Ah ! prenez-moi avec vous.* »

Le dimanche des Rameaux et le lundi-saint, les mêmes scènes de frayeurs et de joies se renouvelèrent, toujours dans la matinée. Mais à ces deux reprises

Barbe fit sur elle-même le signe de la Croix, au moment de l'Apparition céleste, en disant : « *Vous l'avez* « *chassé! Vous l'avez chassé!* » Et comme sa mère lui demandait, après que tout était rentré dans le calme, pourquoi elle s'était ainsi signée : « *Vous ne* « *l'avez donc pas vue*, répondit l'enfant étonnée ; *ce* « *n'était pas moi qui me signais, mais la Sainte-* « *Vierge qui m'avait pris la main pour faire le si-* « *gne de la Croix. J'ai senti sa douce main tenir la* « *mienne dans ce moment.* »

Sa mère lui ayant ensuite demandé comment était la Sainte-Vierge dans ces apparitions : « O maman, « répondit la malade, je ne puis dire combien elle « était belle, ni combien elle m'a témoigné d'amour. « Elle avait sur la tête un voile blanc qui retombait « jusqu'aux coudes ; un manteau bleu de ciel l'enve- « loppait presqu'entièrement et ne laissait qu'entre- « voir sa robe rouge ; sa chaussure était couverte de « fleurs et rehaussée de boucles d'or. Une couronne « brillante comme le soleil ornait sa tête d'où les che- « veux retombaient sur ses épaules. Ses mains étaient « posées en croix l'une par dessus l'autre sur la poi- « trine. L'Apparition rayonnait de toutes parts et était « environnée d'une splendide auréole. En me quittant « la Sainte-Vierge me promit de revenir l'an prochain « à ces trois mêmes jours. »

C'est ce qui eut lieu en effet, au retour de la Semaine-Sainte, les 1, 2 et 3 avril 1871. On se rappelle que saint Joseph venait d'être proclamé par le Souverain-Pontife Protecteur de l'Église universelle et que sa fête s'était célébrée le IVe dimanche du carême avec un

éclat inaccoutumé. La pauvre mère de la patiente s'était adressée, après cette solennité, au saint Patriarche et l'avait conjuré, neuf jours durant, de venir au secours de son infortunée fille. Cette prière fut exaucée au-delà de toute attente. Le saint Époux de Marie l'accompagna en effet dans sa nouvelle Apparition à la pauvre enfant. Sourde-muette et paralysée cette fois, elle ne put témoigner sa joie que par ses regards qui se dirigaient sur l'image de saint Joseph, seul moyen qui lui restait de faire connaître la présence du Père nourricier de Jésus auprès de son lit de douleur. Le saint, ainsi qu'elle le raconta plus tard, portait une longue robe rouge sur laquelle se détachait sa barbe grise; ses souliers étaient fleuris et rehaussés de boucles d'or comme ceux de la Sainte-Vierge. Celle-ci adressa, comme l'année précédente, la parole à Barbe, lui recommanda tout particulièrement de bien obéir, une fois guérie, à son père et à sa mère, et prit congé d'elle en lui disant qu'elle ne reviendrait plus.

VI. — Nous avons reproduit ces apparitions dans les termes mêmes où elles nous ont été racontées de vive voix et par écrit par Barbe Conrad et ses parents. C'est notre persuasion aussi bien que celle de MM. le Curé et le Vicaire de Walschbronn, que l'intervention du démon n'est pas à révoquer en doute dans cette maladie mystérieuse, non plus que le secours de la Sainte-Vierge et de saint Joseph. Mais voyons l'effet des moyens surnaturels employés avec d'autant plus de foi et de persévérance contre le mal que les médecins avaient déclaré sans détour qu'ils se sentaient hors d'état de venir efficacement en aide à la patiente.

La malade avait appris à vénérer et à aimer la Sainte-Vierge dès ses plus tendres années; sa dévotion à la Mère de Dieu s'était développée principalement à la suite de la Mission prêchée dans la paroisse, l'automne de 1868, par les RR. PP. Rédemptoristes de Téterchen qui y avaient propagé le culte de Notre-Dame de Perpétuel-Secours. Depuis lors, la jeune servante de Marie ne laissa jamais s'écouler un jour sans offrir son cœur à la Vierge de Perpétuel-Secours et sans réciter quelques prières à cette intention. Ce fut principalement à elle que la malade aimait à demander assistance et consolation pendant les dix-huit mois qu'elle passa entre la vie et la mort. L'image de Notre-Dame de Perpétuel-Secours était suspendue à la muraille, au-dessus de son lit de douleur, au milieu d'une foule d'autres cadres pieux qui lui faisaient comme un céleste cortége. Et alors même que la patiente était réduite au seul sens de la vue, ses yeux se reportaient comme d'habitude vers sa madone de prédilection qui, de son côté, ne fit jamais défaut à son enfant de douleurs.

Citons seulement, à cette occasion, un trait arrivé un jour du mois d'avril 1871. Barbe se trouvait ce jour-là en proie à l'une des plus atroces crises de sa maladie. Ses douleurs la torturaient principalement à la tête, aux bras et aux jambes; parfois la respiration vint à lui faire tout à fait défaut, au point que sa mère la crut au moment d'expirer. Mais en ces extrémités, on vit la patiente porter comme d'habitude les yeux vers l'image de Notre-Dame de Perpétuel-Secours pendant qu'un murmure inintelligible agitait ses lè-

vres défaillantes. Aussitôt son visage où se peignait tout à l'heure l'image de la mort, devient tout rayonnant de joie, le calme succède à l'agitation de la fièvre, et tout symptôme douloureux disparaît. Lorsque plus tard l'usage de la parole lui fut rendu, sa mère lui demanda si peut-être la Sainte-Vierge lui était encore apparue alors : « *Non*, dit l'enfant, *mais je l'ai* « *invoquée et elle est aussitôt venue à mon aide. Ah !* « *que je l'aime de mon côté, cette bonne et tendre* « *mère de Perpétuel-Secours !* » Aussi cherchait-elle à faire partager autour d'elle sa confiance en sa Madone chérie. Sa mère raconte, par exemple, qu'à deux reprises, une fois au printemps et une autre fois pendant l'été de 1871, elle se trouvait, auprès du lit de Barbe, entièrement découragée et abattue de l'état désespéré de son enfant. Celle-ci, sans le moindre signe de sa mère, reporta successivement ses regards sur elle et sur l'image vénérée de Notre-Dame de Perpétuel-Secours, faisant comprendre par les gesticulations de sa tête que de là viendraient aide et assistance, en temps opportun : « Mais quand donc ? » fit la mère par signes. — « *Quand nous l'aurons longtemps priée et* « *invoquée* » répliqua des yeux et de la tête l'innocente victime. Nous verrons que sa confiance ne fut pas trompée.

VII. — Dès l'été de 1870 un premier soulagement avait été apporté à tant de souffrances endurées, il faut le dire, sans nulle plainte et avec une égalité d'âme sans exemple. L'infaillibilité doctrinale du Pape venait d'être proclamée au Saint Concile du Vatican,

lorsqu'un Père Capucin, qui avait prêché une Première Messe aux environs de Walschbronn, dans sa paroisse natale, se rendit auprès de la malade, le 25 juillet. Tout ce qu'il en avait entendu raconter, tout ce qu'il vit de ses propres yeux le convainquit de l'action de Satan dans cette maladie qui déroutait tous les calculs de la médecine. Le pieux disciple de saint François, sans faire d'éclat et d'une manière toute privée, eut recours aux prières de l'exorcisme. A partir de ce moment, quoiqu'on l'ait peu remarqué d'abord, la maladie perdit de sa violence habituelle, et les souffrances se trouvèrent adoucies comme par enchantement.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois que le ministère du prêtre fit sentir son efficacité surnaturelle à la malade. Nous avons déjà vu combien l'eau bénite lui apportait de soulagement, mais nous n'avions pas noté que lorsque le Vicaire de la paroisse faisait lui-même les aspersions autour de la patiente, au moment où elle voyait le démon, celui-ci reculait beaucoup plus loin que si l'enfant ou un laïque l'avait conjuré. De même encore les rameaux bénits le dimanche de la semaine-sainte, apportaient un tel soulagement à Barbe qu'elle ne pouvait s'en dessaisir pendant longtemps et qu'il fallut en laisser au moins une branche attachée à son lit.

Survint la procession de la Fête-Dieu du dimanche 18 juin 1871. Des fenêtres de la malade on apercevait le reposoir élevé en face par la Sœur institutrice, devant son école. Lorsque le Saint Sacrement y fut arrivé, l'enfant demanda à être levée sur son lit au moment de la bénédiction. Et Jésus, qui passe encore aujourd'hui parmi nous en faisant le bien, apporta à

l'innocente victime une triple grâce de sa miséricorde : Barbe sentit alors ses facultés intellectuelles reprendre leur plénitude ; sa langue appesantie jusque-là commença à se délier : « *Mon Dieu, je vous aime,* » murmura-t-elle aussitôt à son Sauveur ; enfin ses jambes se détendirent peu-à-peu pour reprendre, au bout de la semaine, leur position naturelle, mais sans que la marche fût encore possible.

A quelques semaines de là, le dimanche, 9 juillet, la paroisse de Walschbronn célébrait sa fête patronale de Saint-Benoît. Cette solennité qui rappelle la translation des reliques du Bienheureux Patriarche, mentionnée dans le martyrologe, au 11 de ce mois, fut comme la seconde phase de la guérison de la malade. Elle avait une grande confiance en saint Benoît, invoqué spécialement, on le sait, contre le malin esprit : ce jour-là, elle recommença à parler distinctement et elle fut heureuse de faire connaître alors le changement survenu dans son intelligence et ses facultés intérieures lors de la procession du Saint Sacrement. Au bout de quelques jours sa langue se trouva parfaitement libre, après quinze mois de captivité. Poussée par un secret pressentiment : « *Je pense bien,* dit-elle, *que le jour de l'Assomption la Sainte-Vierge viendra encore à mon secours pour compléter ma guérison.* »

VIII. — Cependant les parents qui depuis longtemps redoublaient de confiance en Dieu pour obtenir le rétablissement de leur enfant, et n'avaient rien négligé dans ce but, s'étaient adressés, sur ces entrefaites, aux

Pères Rédemptoristes de Téterchen, leur exprimant le désir de faire recommander la malade aux prières publiques qui ont lieu chaque dimanche dans leur chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Perpétuel-Secours : ce qui se fit à la fin de juillet. On s'intéressa aussi au sort de la jeune fille, dans ce même couvent, pendant le triduo solennel du Doctorat de saint Alphonse et le jour de la fête du bienheureux Pontife, célébrés du dimanche 30 juillet au mercredi 2 août suivant. Or, ce dernier jour, la patiente entendit tout à coup dans le secret de son âme une voix intérieure lui donner l'assurance de sa guérison pour le 15 août suivant. Aussitôt elle se mit sur son séant et appelant sa mère ; « Maman, » s'écria-t-elle toute joyeuse, « je serai guérie à l'Assomption ; mes mains redeviendront tout à fait libres, mes jambes raffermies pourront encore une fois me porter et je ne serai plus « comme les petits enfants abondonnée aux plus humiliantes misères de la nature. » Sans oser assurer que cette Voix consolatrice était celle de la Sainte-Vierge, l'enfant ne conservait pas le moindre doute de sa guérison prochaine ; elle en parlait à tout le monde comme d'un fait assuré et elle insistait auprès de sa mère afin que celle-ci lui fit préparer ses habits pour ce beau jour. La pauvre femme osait à peine en croire ses oreilles ; mais se rendant enfin aux instances de l'enfant, elle lui demanda si on n'avait pas eu tort de ne plus appeler le médecin, puisque la guérison était si probable. « Mais non ! dit Barbe, les médecins « n'y peuvent rien : cette maladie n'a rien de naturel. « N'avez-vous donc pas remarqué que je suis une fois

« restée onze jours consécutifs sans prendre ni nourri-
« ture, ni besoin d'aucune sorte? Çela est ici humai-
« nement inexplicable. Soyez-en sûre, c'est la Sainte-
« Vierge qui me guérira le jour de l'Assomption. »

Afin de mettre Notre-Dame de Perpétuel-Secours en quelque sorte en demeure d'accomplir son œuvre sans défaut, le saint sacrifice de la Messe fut offert à son autel privilégié, au couvent de Téterchen, le samedi 12 août. Et dès l'aube du lendemain, la patiente reçut une connaissance très-circonstanciée de la manière dont elle allait être guérie: ses mains, assurait-elle, devaient revenir neuf fois à leur état naturel au moment de l'élévation et de la bénédiction du Saint Sacrement, ainsi que pendant la procession du 15 août, pour reprendre encore huit fois leur étrange position au dos; mais, à la bénédiction qui suivrait la procession, la délivrance serait enfin complète, sauf une certaine faiblesse dans les jambes qui continuerait encore quelque temps. Ce qui eut lieu à la lettre. A chaque élévation et bénédiction, les mains rendues à elles-mêmes permettaient à la malade de se signer et de se frapper la poitrine pour adorer Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie; puis, après le dernier signe de Croix, elles retournaient sur le dos. On remarqua même que l'enfant avait la connaissance infuse de ces moments de grâce: il n'est pas en effet dans l'usage de tinter la cloche à l'élévation de la messe basse, et comme la Sœur institutrice qui avait, en ces circonstances, pris ce soin sur elle, s'était à une reprise trouvée en retard, au moment de l'élévation de la messe basse, l'enfant fit, à l'instant précis, son adora-

tion et elle avait fini de se frapper la poitrine et de se signer quand la cloche vint à tinter. Elle l'avait du reste déclaré à la chère Sœur. « *Celui qui m'a dévoilé toutes ces circonstances, saura aussi m'en indiquer les moments.* »

IX. — Le jour de l'Assomption arrivé, la paroisse de Walschbronn était dans une attente solennelle : tout le monde connaissait la malade de longue date, on se redisait de l'un à l'autre les grâces qu'elle avait déjà obtenues, on savait qu'elle avait annoncé à qui voulait l'entendre qu'elle viendrait à l'église témoigner publiquement sa reconnaissance à la Sainte-Vierge, à l'issue des Vêpres ; aussi le doute n'était guère possible et la plupart des fidèles étaient désireux de joindre leurs actions de grâces à celles de la miraculée.

Au moment où la procession triomphale vint à passer, Barbe Conrad, portée entre les bras de sa mère à l'une des fenêtres de sa chambre, s'écria pleine de confiance, en voyant approcher la statue de la Sainte-Vierge : «*Bonne Mère, ô tendre Mère, rendez-moi aujourd'hui, en cette belle fête, l'usage de mes mains !* » Et, en présence d'un grand nombre de personnes qui l'entouraient, ses mains revinrent, en ce moment, pour la huitième fois devant elle. La mère ne put alors retenir ses larmes. « Maman, il ne faut plus pleurer, » lui dit l'enfant toujours plus confiante, « mes mains iront encore une fois se croiser sur le « dos, mais, pendant la bénédiction, elles reviendront « et demeureront enfin libres. » Ainsi il arriva : quel-

ques instants plus tard, comme les cloches annonçaient le moment où les fidèles étaient prosternés en adoration devant le Saint Sacrement, l'enfant s'écria tout à coup qu'elle était guérie. Elle n'avait pas, en effet, achevé de parler, que ses bras et ses jambes avaient secoué leurs chaînes invisibles et définitivement repris leur liberté. La miraculée se précipita aussitôt à bas de son lit qu'elle n'avait plus quitté depuis dix-huit mois, s'habilla elle-même,et se mit à marcher devant les assistants qui rendaient gloire à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. Elle voulut aller à l'instant à l'église où les fidèles récitaient, comme de coutume, le chapelet après Vêpres. Le père portait lui-même dans ses bras l'enfant encore trop faible pour faire rapidement ce trajet. Un saint frémissement parcourut la foule et chacun fut saisi d'admiration à la vue de la miraculée qui venait de quitter les bras de son père pour se rendre sans nul appui devant la statue triomphale de la Sainte-Vierge exposée au haut de la nef, et continuer à haute voix les Litanies qui terminaient le chapelet. A son retour à la maison, elle trouva les fidèles rangés sur deux lignes, ne pouvant assez la féliciter de sa merveilleuse guérison; presque tous avaient les larmes aux yeux, tant l'émotion générale était profonde.

X. — Mais, nous l'avons dit en commençant, Barbe Conrad était l'image symbolique de la société actuelle captive sous le charme de la civilisation moderne qui n'est autre chose que le joug habilement dissimulé de Satan; sa guérison ne devait devenir parfaite que gra-

duellement, ainsi qu'il arrive de la conversion des nations : celle-ci n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'une semaine, et elle ne saurait durer chez un peuple livre à l'ingratitude et à la tiédeur. Aussi la miraculée et sa famille comprirent toute la grandeur de leur dette de reconnaissance envers la Mère de Miséricorde. Dès le lendemain de l'Assomption, Barbe Conrad assistait à une messe solennelle d'actions de grâces à la suitede laquelle la pieuse enfant, après avoir récité publiquement le chapelet, laissa déborder tout haut de son cœur les sentiments d'amour et de gratitude qui l'inondaient d'une sainte ivresse et qu'elle traduisit, devant toute l'assistance, en un langage charmant d'innocente simplicité. Le 8 septembre suivant, elle faisait le pèlerinage de Marienthal, avec son père, sa mère et ses six frères et sœurs. En quittant ce sanctuaire si populaire en Alsace et en Lorraine, la jeune fille, qui supportait jusque-là difficilement la marche, se sentit assez forte pour se passer de tout appui et regagner toute seule l'auberge où la famille était descendue. Restait une dette de gratitude à payer au sanctuaire de Notre-Dame de Perpétuel-Secours de Téterchen. La jeune fille s'y rendit en voiture avec son père et sa mère, le dimanche 17 septembre suivant, jour où se célébrait la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Elle clôtura son pèlerinage par une neuvaine à sa bien-aimée Madone de Perpétuel-Secours et depuis lors les derniers malaises de la marche ont disparu et avec eux toute trace de l'affreuse maladie.

Remarquons, en terminant, une singularité dans les

goûts de Barbe Conrad : elle ne peut endurer la vue d'une poupée. Ainsi dans la matinée même du jour de l'Assomption où elle fut guérie, une de ses camarades du voisinage étant venue la voir avec une poupée à la main, la malade se sentit à l'instant saisie d'angoisses aussi étranges que douloureuses : mais un regard suppliant jeté vers l'image vénérée de Notre-Dame de Perpétuel-Secours la délivra à l'instant de ce malaise subit, comme si une main invisible le lui avait enlevé. Le même fait se renouvela encore au retour du pèlerinage de Téterchen, non loin de Sarreguemines, où la vue d'une poupée aux mains d'une enfant secoua douloureusement les nerfs de la jeune fille. Ce ne fut non plus que l'affaire d'une invocation à sa Madone bien-aimée et le calme revint.

XI.— Cette guérison a été féconde en fruits de salut. Barbe Conrad, malgré son jeune âge, a retiré de cette longue épreuve une horreur de plus en plus vive du péché, une confiance sans borne en la Sainte-Vierge sa libératrice, et une réserve de caractère qui est d'un excellent présage pour l'avenir. En dehors de la maison paternelle elle ne se sent d'attrait que pour l'église et l'école, uniquement désireuse qu'elle est de connaître le Seigneur et de lui appartenir sans retour. Le saint Rosaire, avec ses quinze dizaines consacrées aux principaux mystères de la religion, lui sert à acquitter chaque jour, au pied des autels, sa dette de reconnaissance à Notre-Dame de Perpétuel-Secours.

Si elle devait un instant l'oublier, la voix publique ne cesserait de lui en rappeler le souvenir : même un

gendarme protestant du canton lui disait, en effet, dès le lendemain de l'Assomption, combien elle avait de grâces à rendre à Dieu. Cet homme, qui avait fréquenté à raison de sa charge la maison de Jean-Nicolas Conrad, précédemment maire de Walschbronn, et avait en une rencontre avoué à toute la famille qu'il ne croyait à rien, fut si frappé de la guérison de la patiente dont il avait souvent vu l'état lamentable, qu'il ne craignit pas de proclamer publiquement, peu de jours après le miracle, sa foi et sa confiance en Marie en s'écriant tout haut : « *Maintenant je crois en la Sainte-Vierge.* »

Toute la paroisse et le pays tout entier partagent aussi de plus en plus la confiance de la miraculée en Notre-Seigneur présent comme Dieu et comme homme tout ensemble dans la Sainte Eucharistie où il réside, s'immole et se donne pour le salut du monde ; chacun a recours, avec elle, à la Mère toute-puissante du Christ pour trouver de la force et de la résignation dans les épreuves présentes comme aussi de l'espoir en un meilleur avenir. Le médecin, qui a suivi la maladie dans toutes ses phases, n'a pu se refuser à reconnaître que l'assurance de l'enfant à annoncer d'avance les principales circonstances de sa guérison le déroutait : tous les subterfuges de la science et de l'amour-propre tombent ainsi devant cet aveu indirect de l'intervention d'En-Haut. D'ailleurs aucune trace de la maladie n'a reparu depuis un an, comme nous l'a écrit le père de Barbe Conrad, en date du 4 août 1872.

XII. — Ce serait toutefois restreindre à des proportions trop étroites la portée de ce prodige, que de vouloir n'y reconnaître qu'une faveur privée.

Nous sommes persuadé, quant à nous, que cette enfant de la Sainte Église que Satan avait attachée et comme enchaînée pendant dix-huit mois, ainsi qu'il avait autrefois tenu courbée pendant dix-huit ans une fille d'Abraham : *Hanc filiam Abrahæ quam alligavit satanas, ecce decem et octo annis* [1], nous a été montrée tour à tour captive et délivrée, pour qu'en sa personne fussent manifestés et l'état de chute mystérieuse de la société moderne sous le joug perfide de l'esprit de ténèbres, et la possibilité d'une restauration religieuse et sociale uniquement par le Christ comme seule source de salut, et par la Mère du Christ à qui celui-ci a donné d'écraser en son nom la tête du serpent jusqu'à la fin des siècles. Le temps et les circonstances ne nous permettent pas de développer ici toute notre pensée ; mais les faits parlent assez d'eux-mêmes dans cette courte notice : à chacun de voir, de juger le monde et de se juger lui-même pour n'être pas jugé et condamné avec le monde [2].

[1] Luc. XIII, 16.
[2] 1 Cor. XI, 32.

CHAPITRE XII.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A SAINT-LOUIS, AUX ÉTATS-UNIS.

I. Maladie de Thérèse Schaffer. — II. Sa guérison instantanée. — III. Paroles que lui adresse la Sainte-Vierge. — IV. Le caractère prodigieux de la guérison est constaté.

(25 août 1871)

I. — Nous poursuivons ce bulletin des admirables miséricordes de la Sainte-Vierge par le récit d'une guérison miraculeuse, arrivée dans la ville de Saint-Louis, aux États-Unis, le 25 août dernier, à la suite d'une Apparition de la Reine des Vierges. Ce sont les circonstances de l'Apparition qui nous engagent à donner la préférence à ce fait merveilleux sur une foule d'autres de ce genre : Marie y a proclamé une fois de plus l'excellence de la Virginité, à la face d'un siècle et dans un pays où l'on voudrait tout réduire à la vie matérielle.

« Une jeune fille, Thérèse Schaffer, élevée dans l'asile Saint-Vincent pour les orphelins allemands, lisons-nous dans le *Monde* du 30 octobre 1871, avait été adoptée, à l'âge de dix ans, par la famille dont elle porte depuis le nom ; elle y avait vécu calme et heureuse lorsqu'il y a deux ans, ayant atteint sa vingtième année, elle sentit sa santé graduellement s'affaiblir. Le docteur Cooper, qui la soignait, reconnut une grosse tumeur

à la poitrine et dans la région du foie. Plusieurs autres médecins furent appelés pour conjurer le mal qui ne fit néanmoins qu'empirer sous l'action des remèdes. La malade fut alors transportée dans l'infirmerie récemment ouverte par les Sœurs de la Merci dans leur couvent situé en face de la maison Schaffer. Les médecins y continuèrent leurs soins à Thérèse. »

II. — « Forcée de s'aliter au commencement de juillet dernier et voyant l'inefficacité des remèdes humains pour la guérison, la malade entreprit avec les Sœurs de la Merci une neuvaine de prières à la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Les neuf jours s'écoulèrent ; elle n'éprouva aucun changement ; loin de là, sa position empirait. Elle ne se découragea point, et de concert avec une autre malade, Madeleine Heinstadt, elle commença une seconde neuvaine en l'honneur de la Sainte-Vierge, en récitant tous les jours les litanies du Très-Saint Cœur de Marie. A mesure que la neuvaine avançait, Thérèse devenait plus faible, ne pouvant rien prendre, ni faire des mouvements. Sa fin semblait prochaine et inévitable.

« Le 24 août, la neuvaine s'achevait. Comme la position de Thérèse était désespérée, elle se confessa, et le lendemain, samedi 25 août, elle reçut le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Le docteur Cooper déclara, vers onze heures du matin, qu'elle ne pouvait passer la journée. La jeune malade était sans connaissance et dans une complète immobilité. On s'attendait à lui voir rendre le dernier souffle d'un moment à l'autre. Mais, à peine le prêtre et le médecin s'étaient-ils

retirés qu'ils furent rappelés, et quelle n'est pas leur surprise de voir Thérèse assise sur son lit et leur dire d'une voix claire et naturelle : « Je suis bien ; je veux retourner à la maison. — Oui, dit le Père, lui montrant le ciel, vous voulez aller à votre maison là-haut. » On pensait qu'elle délirait, mais comme elle persistait à déclarer qu'elle était guérie, la Sœur qui l'assistait, appuya fortement la main sur le siége du mal, et ne découvrit plus de tumeur. Thérèse n'éprouvait plus aucune douleur. Que s'était-il donc passé ? La Sœur lui demanda qui l'avait guérie. »

III. — « C'est la Sainte-Vierge, répondit-elle. » Puis elle raconta avec une grande simplicité qu'avant de recevoir l'Extrême-Onction elle se réveilla de son assoupissement, ouvrit les yeux et vit à la droite de son lit la Bienheureuse Vierge Marie, au milieu d'une lumière éblouissante. La Reine du Ciel avait un vêtement d'une éclatante blancheur, avec un voile également blanc, et sur la tête une couronne d'or avec des étoiles; elle tenait sa main droite appuyée sur la poitrine. Thérèse fut d'abord effrayée de cette apparition, mais ses craintes disparurent quand la Sainte-Vierge lui demanda si elle promettait de faire ce qu'elle exigerait, pour être guérie. — « Oui, répondit Thérèse, je le promets. *Voulez-vous faire placer dans cette chambre un tableau représentant l'apparition qui vous est faite ?* — Je le veux. - *Voulez-vous vous engager à entrer dans un couvent, ou bien vous dévouer à assister les malades ?* — Oui, dit Thérèse ; à la mort de ma mère, je ferai ce que

vous demandez. — *Dès que votre mère sera ensevelie, vous entrerez dans un couvent,* ajouta la Sainte-Vierge. Et en disant ces mots, elle disparut. Thérèse retomba dans son insensibilité pendant qu'on l'administrait. Au moment de l'Apparition, il n'y avait dans l'appartement qu'une de ses amies, miss Anna Wentz, entrée depuis dans la maison du Bon-Pasteur. Cette jeune demoiselle ne vit pas la Sainte-Vierge et n'entendit aucune voix; mais elle remarqua sur la face de Thérèse quelque chose d'extraordinaire et de céleste. De plus, elle comprit quelques-unes de ses réponses. »

IV. — « C'était l'heure du dîner. Thérèse demanda à manger. Elle se leva, prit sa réfection, se rendit ensuite à la chapelle, où elle demeura plus d'une heure en prières à genoux. Elle parcourut ensuite le couvent et visita ses parents.

« Le lendemain, le docteur Jarnall faisait la visite quotidienne des malades, et il ne fut pas peu déconcerté en voyant la jeune Thérèse venir à sa rencontre en pleine santé et le sourire sur les lèvres. Le lundi 27, le docteur Jarnall, avec trois autres médecins, firent un examen attentif de l'état de Thérèse. Elle était parfaitement guérie, et n'avait aucune trace de sa maladie.

« Après avoir passé plusieurs jours avec les Sœurs, Thérèse est retournée chez ses parents et a repris ses occupations du ménage sans ressentir aucune fatigue.

« Le R. P. Ascheider raconta ce fait dans tous ses détails, et le communiqua aux journaux catholiques ;

il y ajouta le certificat délivré par les trois médecins qui avaient soigné la malade, les docteurs Jarnall, Papin et Cooper. Ce certificat ne laisse rien à désirer. Thérèse était bien dûment atteinte d'une maladie au foie avec une grosse tumeur située près du foie et dans la région abdominale, qui lui causait des souffrances intolérables. Divers genres de traitements lui furent inutilement appliqués, et son état ne laissait aucune espérance. Le Docteur Jarnall déclara que, le samedi matin, il affirmait aux Sœurs que sa fin était imminente, et que le lendemain il la trouva complètement guérie.Les autres docteurs affirment qu'ils ont examiné Thérèse le lundi 29, et qu'ils n'ont découvert aucune trace de maladie. »

Nous n'ajouterons qu'un mot de commentaire. La Sainte-Vierge a posé pour l'une des conditions de la guérison qu'un tableau commémoratif en perpétuât le souvenir : elle proclame donc une fois de plus que les grâces du Seigneur, ainsi accordées, doivent avoir du retentissement et que la publicité est ici un devoir et une bonne action.

Mais surtout Marie demande à la jeune fille qu'elle se voue à jamais à la sainte virginité, et c'est sur ce point que nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Nous répéterons toujours, à la suite de saint Paul, que le mariage est un grand sacrement dans l'Église; mais nous aimerons aussi à redire avec lui, alors surtout que la Reine des Vierges semble nous y inviter, que la virginité est bien plus sainte encore ; virginité abritée à l'ombre des cloîtres ou sanctifiée dans les fatigues des écoles et au chevet des malades ; virginité observée

dans le monde, dans les différents Tiers-Ordres et les œuvres laïques qui en sont la meilleure sauve-garde : ah! qui nous aidera à porter bien haut cet étendard privilégié de Jésus et de Marie, dans ce siècle tombé si bas parce qu'il n'est rien moins que vierge : O dix-neuvième siècle, les Vierges te sauveront!

CHAPITRE XIII.

DEUX APPARITIONS DE LA SAINTE-VIERGE, A CHAPELLES, EN SUISSE.

(1871-1872)

I. Caractère général de ces deux Apparitions. — II. Apparition du 4 août 1871. — III. Apparition du jour de l'Ascension, 9 mai 1872.

I.— Nous sommes dans l'allégresse d'apprendre que la Reine des Anges a favorisé tout récemment le diocèse de Lausanne de sa visite miséricordieuse, aux confins des cantons de Fribourg et de Vaud. Dans cette Suisse autrefois si libre et si paisible, alors que l'unité de croyance faisait la force du pacte fédéral, le malheur s'est assis aujourd'hui presqu'à tous les foyers par suite de l'hospitalité accordée à toutes les erreurs et à toutes les folies de l'esprit humain : encore un pas en avant, et sur cette terre si fière de son indépendance, le Christ et son Église ne trouve-

raient plus une pierre où reposer en sécurité! Mais Marie a entendu la plainte de ses enfants désolés: terrible à l'hérésie comme une armée rangée en bataille, elle s'est portée au foyer même de la rébellion, elle a foulé le sol de la Suisse révolutionnaire pour donner au troupeau demeuré fidèle la ferme assurance que l'issue de la lutte ne dépendrait, sous son égide, que de la générosité et de la sainte ardeur des croyants. Les dates mêmes ont ici leur enseignement: la première des deux apparitions que nous signalons a eu lieu le jour de la fête de Saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et de la dévotion du très-saint Rosaire, comme si la Reine des Cieux voulait insinuer que c'est par la prière et la sainteté de vie, l'abnégation et la souffrance volontaire plus que par les protestations et les discours que les catholiques doivent lutter; la seconde apparition s'est passée le jour de la fête de l'Ascension, comme pronostic joyeux d'un triomphe aussi magnifique qu'inespéré : après la Passion et la Croix, la gloire !

II. — C'était dans la soirée du 4 août 1871, dans la paroisse catholique de Promasens dont l'église est célèbre par un Crucifix miraculeux.

A peu de distance de là, dans l'annexe de Chapelles, une jeune fille, à peine âgée de vingt et un ans, du nom de Marie Françoise ou *Fanchette* Décotterd, languissait sur son lit de douleur, en proie à un mal affreux : la plante des pieds de l'angélique patiente était rongée par deux horribles chancres. Le mal était invé-

téré; il avait débuté, peu après la première Communion de Fanchette qui sentit d'abord ses jambes s'affaiblir, puis ses genoux ployer sous le poids de son corps, et enfin une impotence complète s'emparer de ses membres et la retenir indéfiniment au lit. Sa douleur était d'autant plus grande que ses pieux parents dont elle était l'enfant chérie, avaient en vain essayé de tous les remèdes dans leur sollicitude pour elle. Sans plus d'espoir du côté des hommes, la famille avait tenté d'arracher au ciel la guérison de Fanchette, et sa mère, sa sœur, une amie de la maison et une petite orpheline élevée chez ces bons laboureurs venaient d'achever ce jour-là même une neuvaine de prières.

La soirée s'était passée néanmoins sans aucun indice de mieux dans l'état de la malade : mais parfaitement résignée à la volonté de Dieu, l'innocente victime n'avait rien perdu de son calme habituel et elle continuait à élever vers le ciel son regard paisible et résigné, pendant que le calme de la nuit s'était fait dans l'humble chaumière où tout le monde dormait.

Tout à coup une clarté éblouissante remplit la chambre de la malade : portée sur une nuée de gloire, au milieu du silence le plus solennel, la Vierge Immaculée apparaît en même temps aux yeux émerveillés de Fanchette.

Les paroles de la Reine des Cieux que la discrétion ne nous permet pas de rapporter tout au long pour le moment, apportent un baume fortifiant à l'heureux enfant de Marie, car elles lui font pressentir le retour

peu éloigné des Évêques de Lausanne dans leur vieille cité Épiscopale, après trois longs siècles d'absence.

« *Comme vous venez de me prier et que vous priez*
« *toujours,* » avait dit d'abord l'Apparition, « *je viens*
« *vous annoncer de grandes nouvelles......*

« *Je suis la Très-Sainte-Vierge, appelée Marie, la*
« *Mère de Jésus.*

« *Il ne vous faut pas prier pour votre guérison. C'est*
« *fini. Ayez toujours bien patience comme vous avez*
« *eu jusqu'à présent. La fin viendra avant que ce soit*
« *trop longtemps.* »

En ce moment, onze heures du soir, l'heure de matines, dans les communautés contemplatives, sonnait à la petite horloge de la chaumière. La patiente, enivrée de délices, avait oublié toutes ses souffrances, ou plutôt elle était heureuse d'avoir à remettre aux mains de la Reine des martyrs quelques petits mérites de satisfaction et de réparation pour être ajoutés aux trésors d'expiations qui préparent la Régénération du monde.

« Ma Très-Sainte-Vierge, appelée Marie, la Mère de Jésus, » répondit l'innocente jeune fille, « je ne puis assez vous offrir de prières et de remerciements pour ces grandes nouvelles que vous venez de m'annoncer. »

Et la vision disparut. Le divin Maître avait attaché une Victime volontaire de plus à sa suite dans la montée du Calvaire si chère aux âmes d'élite de la Sainte Église. En disant à Marie-Françoise de ne plus prier pour sa guérison, la Mère de Dieu, dont le langage s'abaisse aux locutions usuelles du diocèse de Lausanne, lui donne clairement à entendre que le grand bien de la paix religieuse et civile n'est pas encore pro-

che, et qu'il faut le hâter à force de pénitence et de saintes larmes.

Avec cet appoint volontaire des justes, le plateau de la miséricorde finira par l'emporter sur celui de la justice, et pour longtemps les sauvages fils de Brutus rentreront dans l'ombre de leurs tanières sataniques. L'appel fut compris de Marie-Françoise.

III. — Cependant le printemps de 1872 avait ramené la saison des fleurs en Suisse comme ailleurs ; une révision de la Constitution Helvétique avait en même temps germé dans le camp révolutionnaire, et le dimanche 12 mai devait, sous le rayonnement bien ménagé du suffrage universel, faire éclore cette fleur vénéneuse qu'une majorité de *nons* pouvait toutefois refouler dans l'ombre. Or, à l'aube du 9 mai, vers l'heure matinale où la cloche de l'Angelus annonçait au loin l'aurore de la belle fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, il plut à la Reine des Anges d'apparaître de nouveau dans l'humble chaumière de Chapelles. Elle pensait sans doute au vote du dimanche suivant.

Fanchette se trouvait encore en ce moment en proie à une pénible insomnie, par suite d'atroces souffrances qui étaient allées en progressant depuis quelques jours, au point qu'on l'avait crue plusieurs fois à sa dernière heure. Elle était à bout de forces, lorsque tout à coup une douce lumière vint inonder sa chambre et suspendre comme par enchantement les ardeurs cuisantes du chancre. En même temps la malade, ravie d'admiration, vit apparaître de nouveau la Très-Sainte-Vierge, vêtue d'une robe blanche, un crucifix sur la

poitrine, et les mains jointes comme sur la sainte Montagne de la Salette. Les lèvres bénies de la Reine des Anges s'ouvrirent et à trois reprises la pieuse Fan-chette en recueillit des paroles d'une douceur et d'u charme ineffables.

« *Je reviens encore une fois auprès de vous* » lu dit Marie. « *C'est la mort que je viens vous annonce* « *vous recevrez la récompense infinie et le bonhe* « *éternel.... Je suis la Très-Sainte-Vierge appel* « *Marie, la Mère de Jésus.* »

Avec une confiance toute filiale, la malade s'oublia toujours elle-même pour ne songer qu'aux nécessit du prochain, exposa alors à la Mère de grâce et miséricorde les demandes qu'elle avait été chargée lui faire en cas d'une seconde apparition. Après av reçu la réponse de la Vierge très-Clémente, Fanche lui offrit l'hommage de sa reconnaissance : « Ma Tr Sainte-Vierge, appelée Marie, la Mère de Jésus » dit-elle, « il m'est impossible de pouvoir assez v remercier de ce grand bonheur que j'ai de vous auprès de moi. »

Peu de moments après, Celle que l'Église salue titre de Tour de David et de Porte du Ciel, rega les demeures éternelles, en donnant une nouv assurance à son enfant que sa couronne était gag depuis longtemps et que ses longues souffra s'ajouteraient au trésor spirituel de la Sainte Ég

Depuis lors, Marie-Françoise Décotterd, touj entre la vie et la mort, semble s'acheminer, pa chemin de fleurs incomparables, vers la Jérus céleste, tant elle est heureuse de voir sa vie se

sumer à petit feu pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de ses frères.

Le vénérable Curé de Promasens est pleinement convaincu de la réalité de ces Apparitions; ses pieux paroissiens qui appellent l'héroïque victime « *la Sainte,* » partagent l'opinion de leur pasteur. Tel est aussi le sentiment de notre correspondant de Suisse qui a recueilli ces particularités à Promasens même et dans la chaumière des époux Décotterd. Puisse le jugement de l'Ordinaire écarter tous les doutes!

CHAPITRE XIV.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A L'HOPITAL, AU DIOCÈSE DE METZ.

I. Scène de l'Apparition. — II. Ses circonstances. — III. Enseignements qui en ressortent.

(7 juillet 1872)

I. — Nous avons déjà signalé deux apparitions de la Sainte-Vierge arrivées dans le diocèse de Metz depuis que, séparé de la mère-patrie, il porte le nom de Lorraine allemande; l'une, arrivée peu de jours après la reddition de Metz, est mentionnée à la suite de l'apparition de Notre-Dame de la Salette[1]; l'autre a eu lieu à Walschbronn, au chevet de Barbe Conrad, visitée

[1] Voir plus haut Liv. II, Ch. II, page 122-124.

à deux reprises par la Reine des Cieux qui était, la seconde fois, accompagnée de saint Joseph.

Au moment de mettre sous presse, la veille de l'Assomption, 14 août 1872, nous arrive la nouvelle d'une troisième apparition de Marie dans notre cher diocèse. Ce fait prodigieux s'est passé dans l'église paroissiale de l'Hôpital, village situé à quelques lieues de Forbach dont le nom rappelle le triste début de la guerre de 1870. On était au dimanche soir, 7 juillet 1872, jour où se célébrait la fête du très-précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous tirons les détails suivants, au sujet de cette Apparition, d'une lettre écrite de l'Hôpital, à la date du 5 août 1872, par une personne digne de toute confiance, qui tient le fait de la bouche même de l'écolière favorisée de la vision. « Voici, raconte cette personne, le récit exact de l'enfant:

« J'ai vu à l'église, dans la petite allée, sous la chaire à prêcher, une Sainte-Vierge de la grandeur de la nôtre à l'école (d'environ un mètre). Elle avait une couronne sur la tête et de beaux cheveux blonds lui tombaient sur le dos. Je ne me rappelle pas son habillement, mais je crois que c'était en or. Elle avait les bras un peu étendus, et tenait dans la main droite une boule blanche et dans la gauche une boule noire. De la boule blanche je voyais sortir des gouttes d'eau, et de la boule noire des gouttes de sang, mais sans les voir tomber à terre. L'Apparition avait à sa droite des soldats français, habillés en bleu avec képi et fusil, et à sa gauche, des soldats ennemis, habillés en vert avec raies rouges aux pantalons et ils avaient des sabres. Je l'ai vue pendant tout le sermon et la bénédiction

En sortant de l'église, elle y était encore ; j'ai tourné la tête, étant au milieu de l'église, et je l'ai encore vue; j'ai regardé en prenant de l'eau bénite, elle n'y était plus.

II. — « Cette vision, continue la lettre, a duré à peu près une heure; c'était le 7 juillet, pendant les prières du soir, entre huit et neuf heures. La petite fille qui a eu cette apparition de la Sainte-Vierge, s'appelle Clémentine G...; elle est fille unique d'un marchand de Carling (annexe de l'Hôpital); elle a dix ans et demi, et c'est une enfant bien élevée et qui paraît encore bien innocente.

« Quand elle a vu la Sainte-Vierge, elle poussait ses voisines et leur montrait la place de l'Apparition avec force signes, mais on ne la comprenait pas. Ses compagnes remarquèrent en même temps qu'elle était pâle et tremblante, mais sans pouvoir s'expliquer l'émotion de l'enfant. Ce n'est qu'après être sorties de l'église qu'elles lui demandèrent ce qu'elle avait. Elle leur répondit qu'elle avait vu la Sainte-Vierge à la place qu'elle leur avait montrée, et elle leur demanda à son tour si elles ne l'avaient pas vue. Toutes répondirent que non.

« M. le Curé a demandé à l'enfant à quoi elle pensait avant de voir la Sainte-Vierge. Elle a répondu qu'elle pensait aux souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ et de plusieurs martyrs, entre autres Sainte Agnès.

M. le Curé l'a encore questionnée sur ce qu'elle avait pu voir la Sainte-Vierge alors qu'il faisait

déjà si sombre à l'église que lui-même voyait à peine assez clair pour lire les prières du salut. « Je ne sais pas, répondit-elle, comment cela se faisait, mais je voyais aussi bien que maintenant. » Il était huit heures du matin quand M. le Curé l'interrogea ainsi.

III. — Remarquons dans ce prodige qui fait d'ailleurs le sujet des conversations dans le pays depuis un mois et ne peut être révoqué en doute, plusieurs circonstances dignes d'attention : c'est dans le mois de juillet qu'il a lieu, mois où éclata la guerre de 1870 ; inutile d'insister sur cette fête du très-précieux sang de Notre-Seigneur; le fait se produit tard, aux derniers exercices religieux de la paroisse, comme pour nous inculquer la persévérance dans les œuvres réparatrices; du côté du soldat français, un zouave pontifical peut-être, est le globe blanc d'où sortent des espèces de larmes, signe de pardon ; du côté gauche où se tient le soldat ennemi, le globe est noir et sanglant, ce qui pourrait signifier que l'issue des luttes futures ne lui serait point favorable; c'est enfin une enfant, pleine de candeur qui voit l'Apparition pendant le sermon et la bénédiction, comme si Marie voulait nous enseigner que c'est par une inviolable fidélité aux lois de la Sainte Église que les nations se guérissent et se relèvent de leurs défaites.

CHAPITRE XV.

LES APPARITIONS DE LA SAINTE-VIERGE, PRÈS DE NEUBOIS, EN ALSACE

(1872)

Dévotion séculaire de l'Alsace à la Sainte-Vierge. — II. Les récentes Apparitions près de Neubois. — III. Quelques particularités de ces Apparitions.

I. — Nous terminons ce récit des Apparitions prophétiques de la Sainte-Vierge à notre époque par quelques mots sur les prodiges dont une forêt du centre de l'Alsace est en ce moment même le théâtre.

Cette province compte jusqu'à soixante-six sanctuaires ou lieux de pèlerinage consacrés à la Reine des Cieux. Ce serait presque le cas de dire à l'adresse de Marie que *noblesse oblige.* Mais son cœur incomparable a la mémoire des hommages de ses fidèles serviteurs comme il ressent aussi leurs angoisses. Mais quelle admirable manifestation de sa sollicitude maternelle ne réservait-elle pas au diocèse de Strasbourg dans la crise actuelle ? Tout ce que nous en a récemment raconté un missionnaire de France, de passage dans nos contrées ; tout ce qui nous en est écrit ou nous est communiqué de l'Alsace, nous engage à parler dès maintenant de ces touchantes Apparitions de la Sainte-Vierge. Nous en parlerons d'ailleurs plus au long dans le livre supplémentaire qui termine le second volume des *Voix Prophétiques* si les détails qui nous sont promis à ce sujet nous arrivent à temps.

II. —« Voici une nouvelle qui fait grand bruit dans Schélestadt et les environs, écrit une dame de cette ville à sa fille, à la date du 10 août 1872. Il n'y a que les impies pour nier le prodige, car des centaines de personnes qui ont vu de leurs yeux, attestent la vérité de ce que je vais te dire.

« A deux lieues de Schélestadt, entre Neubois et Diffenbach (on va en chemin de fer jusqu'au val de Villé, puis il y a encore une demi-lieue à faire à pied), se trouve une forêt où plusieurs petites filles étaient allées cueillir des myrtilles, il y a environ un mois. Voilà qu'en se relevant, elles aperçoivent devant elles une grande Dame toute blanche qui leur fait signe de la suivre; mais elles ne l'osèrent pas, tant elles étaient saisies de crainte. De retour à Neubois, elles informèrent la Sœur institutrice de ce qui venait de se passer. Celle-ci, usant de ses moments libres, les accompagna le lendemain et les jours suivants, pendant dix-sept jours, au lieu de l'Apparition, mais toujours sans rien voir, pendant que les enfants s'écriaient chaque fois : *Mais vous ne la voyez donc pas ? La voici devant vous !* »

Enfin, la bonne Sœur promit l'impossible au Bon Dieu s'il lui accordait la grâce de voir l'Apparition. Le dix-huitième jour, elle la vit et la voit depuis lors, tous les jours. La Sainte-Vierge lui a parlé ; mais la bonne Sœur ne veut pas divulguer ce qu'elle lui a dit: elle assure seulement que les choses qui lui ont été confiées ne doivent pas nous épouvanter, car elles sont consolantes pour nous.

« Il y a énormément de monde dans cette forêt; on

y voit quelquefois jusqu'à mille personnes désireuses de contempler l'Apparition. Deux personnes peuvent être l'une à côté de l'autre, l'une la voit et l'autre ne la voit pas.

« Une jeune fille de Diffenbach m'a raconté qu'elle l'a vue en robe blanche, voile blanc, ceinture bleue. D'autres fois on la voit en habits étincelants d'or, environnée de nuages. Enfin c'est une chose bien extraordinaire qu'on puisse la voir tous les jours depuis un mois que cela dure. J'avais résolu, pour y aller, d'attendre jusque mercredi, mais j'ai hâte de m'y rendre. Prie pour moi afin que je la voie.

« Il y a en ce moment, dit-on, un soldat français qui ne peut plus se détacher, de ravissement, de la place où il l'a vue.

« Je te dirai dans ma prochaine lettre tout ce que je saurai de cette histoire merveilleuse. »

III. — Ajoutons quelques traits à ces premières données.

« Un garde forestier qui demeure près de là, nous écrit un religieux de ces environs, ayant aussi vu l'Apparition, demande le baptême et l'entrée dans l'Église catholique. »

D'après ce qu'il nous dit encore, c'est le 2 août que la Sœur institutrice a eu pour la première fois le bonheur de voir le prodige. Or, qu'on veuille bien le remarquer, ce jour est consacré à célébrer la fête de Notre-Dame-des-Anges, et c'est après la récitation de la prière « *Auguste Reine des Cieux, Souveraine Maîtresse des Anges* » bien connue de nos lecteurs,

que la Sainte-Vierge se montre ordinairement aux écolières de Neubois.

On nous a assuré aussi que le 16 juillet l'Apparition avait eu lieu dans une chapelle de la Sainte-Vierge, située sur l'autre versant de la forêt. Deux anges se montrèrent d'abord; puis quatre; puis une grande multitude d'esprits célestes se montra avec la Reine des Cieux.

Ah! puissent ces détails nous être plus amplement confirmés par des documents bien circonstanciés! Puisse Marie nous retirer de l'abîme, nous convertir, nous sauver du joug étranger et plus encore du joug du péché!

Mater misericordiæ, ad te clamamus, exules filii Evæ! Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle! Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte!

LIVRE III.

SIGNES ET APPARITIONS DES SAINTS.

CHAPITRE I.

L'ARCHANGE SAINT MICHEL, GÉNÉRALISSIME DES FORCES CATHOLIQUES DANS LA LUTTE ACTUELLE.

(1872)

I. Comment saint Michel combat pour l'Église ; la campagne de Russie. — II. Il est toujours le généralissime des combats du Seigneur. — III. Chapelet de saint Michel et ses précieuses indulgences. — IV Confrérie du Mont-Saint-Michel en France.

I. — Les Anges et les Bienheureux du ciel ainsi que les âmes du Purgatoire font suite à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère dans l'assistance visible qu'ils prêtent à l'Église militante, en nos temps d'expiation et de douloureuse régénération de la chrétienté. Il n'est peut-être pas un pays catholique qui n'ait été rendu attentif à la lutte par quelque signe ou apparition de leur part ; mais on peut dire que les nations les plus

éprouvées sont encore ici les plus favorisées, et ainsi la France et l'Italie se retrouvent en première ligne en présence de cette intervention d'En-Haut.

Il convient d'appeler tout d'abord l'attention des pieux fidèles sur le rôle immense, et cependant inaperçu de beaucoup d'entre eux, du glorieux Archange saint Michel dans nos présents combats. Tout le monde sait qu'il est un des protecteurs de la Sainte Église et le Patron spécial de la France catholique; mais combien peu de chrétiens sont attentifs à se ranger dévotement sous la bannière et à se mettre sous la protection du saint Archange! Combien peu, si nous pouvons nous exprimer ainsi, prennent le mot d'ordre auprès de cet invincible et ardent généralissime des forces catholiques!

Pour convaincre nos lecteurs que l'épée invincible du Chef de la Milice céleste ne repose jamais en face des ennemis de l'Église, fussent-ils des Français, nous nous contenterons de citer une page de la vie du vénérable Père François-Xavier Bianchi, mort en odeur de sainteté à Naples, le 31 janvier 1815 [1].

« Les désastres de la campagne de Russie furent également prédits par François Bianchi, raconte l'abbé de Valette. François promettait au jeune ecclésiastique D. Gabriel Buonocore le prochain triomphe de l'Église, et comme celui-ci se refusait à y croire parce que Napoléon était encore au comble de sa puissance et que les débuts de sa dernière campagne étaient merveilleusement heureux, Bianchi, sans lui répondre, se

1 *Vie du V. Bianchi*, par l'abbé de Valette, Paris, chez Putois-Cretté, 1871, pag. 195.

mit à sourire. A quelques jours de là, le chevalier Buonocore, oncle de ce jeune homme, étant venu voir le Père, après qu'on eut chanté le *Te Deum*, pour l'entrée à Moscou, il lui dit : « Pourquoi es-tu triste ? — Comment voulez-vous que je ne le sois pas ? Vous savez qu'on vient de chanter le *Te Deum*. — Ils auraient mieux fait de chanter le *Miserere*. » Et comme Buonocore lui objectait qu'on pouvait bien exagérer un succès, mais non l'inventer tout à fait, Bianchi s'écria comme hors de lui : « *Saint Michel, saint Michel, avec son épée, a déjà presque détruit toute l'armée française entrée à Moscou. Une âme l'a vu dans l'oraison.* Notez le jour où nous sommes, et vous saurez bientôt ce qu'a fait la main du Seigneur. » Ce n'est donc pas dans l'Ancien Testament qu'il faut reléguer l'épée de saint Michel et de ses Anges. Elle demeure vaillamment au service de l'Église de Dieu jusqu'à la fin des siècles, avec ou contre les *Francs*, selon qu'ils se montrent fidèles ou non à leur vocation de peuple *très-chrétien*.

II. — « Dans la seconde moitié d'avril de cette année 1872, écrit un pieux correspondant au *Rosier de Marie* [1], je reçus une lettre d'une âme qui m'est unie en Dieu et que le bon Maître éclaire surnaturellement.

« Elle avait été frappée, dans son oraison, de la triste et universelle impuissance des gens de bien en face du mal toujours croissant. Les bonnes volontés catho-

[1] N° du samedi 22 juin 1872, p. 462. *Le Chapelet de saint Michel.*

liques encore nombreuses dans le monde, lui apparaissaient éparses et sans lien, et c'est ce qui rendait leurs efforts inutiles pour le bien général, faute d'un chef, un, fort, puissant qui pût les concentrer et les coordonner.

« Elle vit alors que ce chef, un, fort, puissant, était saint Michel, et que toutes ces volontés éparses, disséminées dans le monde entier, devaient être remises sous sa conduite. Il fallait pour cela faire la consécration de cette armée de bonnes volontés catholiques au seul chef capable de la diriger, de la gouverner, de la conduire, de la rendre invincible. Elle le fit, et elle acquit la conviction que saint Michel se chargeait de cette œuvre et qu'il devenait par là le généralissime des armées catholiques de la terre pour l'Église. »

Cette communication est trop conforme à la tradition catholique relativement au glorieux patronage de saint Michel sur l'Église universelle, pour qu'elle nous inspire quelque défiance. Si Notre-Dame des Anges est aujourd'hui plus que jamais la dépositaire de nos destinées, saint Michel devient comme son aide-de-camp général, réglant sous les ordres de Marie, l'ordre des combats du Seigneur.

III. — Disons un mot du *Chapelet de saint Michel* recommandé à la personne dont il vient d'être question, par l'inspiration du saint Archange, comme elle le conjurait, le jour de sa fête, le 29 septembre, de lui faire connaître une prière qui vint de lui et par laquelle elle put l'honorer.

Ce chapelet ou Couronne Angélique en l'honneur

du glorieux saint Michel Archange, fut révélé par ce puissant chef de la Milice des cieux lui-même. « Apparaissant un jour, lisons-nous dans la Notice de cette dévotion, imprimée en 1860, à Lorette, avec permission de l'Ordinaire [1], apparaissant à la grande servante de Dieu, Antonia d'Astonaco en Portugal, qui lui était très-dévouée, il lui dit qu'il voulait être révéré par neuf salutations correspondant aux neuf chœurs des Anges, salutations qui consisteraient dans la récitation d'un *Pater* et de trois *Ave* en l'honneur des trois hiérarchies angéliques, et qui se termineraient à la dernière des neuf salutations, par quatre *Pater*, le premier en son honneur, le deuxième en l'honneur de saint Gabriel, le troisième à saint Raphaël, et le quatrième à l'Ange Gardien.

« Tel est l'hommage que lui suggéra et que choisit pour lui-même le glorieux prince de la cour céleste. Il promit, en retour, à quiconque le vénérerait de cette manière avant la sainte communion, d'obtenir qu'un ange de chacun des neuf chœurs lui fut assigné pour l'accompagner à la sainte Table. De plus, à celui qui réciterait ces neuf salutations chaque jour, il promit son assistance continuelle pendant la vie ainsi que celle des saints Anges, et il ajouta qu'un tel fidèle obtiendrait après sa mort la délivrance de son âme et de celle de ses parents des peines du purgatoire. C'est là ce qui est rapporté dans la vie de la vénérable Antonia d'Astonaço, livre II, chapitre 74. »

De précieuses indulgences ont été accordées à ce

[1] Voir le *Rosier de Marie*, No du samedi 29 juin 1872, 471.

chapelet par le Saint-Siége Apostolique en 1851 et 1852. En tête du décret de la sacrée Congrégation des Rites on lit[1] : « C'est une pieuse tradition des temps passés que l'archange saint Michel, prince de la milice céleste, déclara à une pieuse femme qui avait l'habitude de l'honorer chaque jour par des actes particuliers de dévotion, qu'il lui serait agréable de voir introduire l'usage d'une certaine formule de prières en son honneur et en l'honneur de tous les saints Anges du Ciel ; qu'il récompenserait pour cela ses dévots serviteurs en venant à leur secours par les plus abondantes faveurs dans les besoins publics, surtout dans ceux de l'Église catholique dont il est le protecteur perpétuel, de même qu'il le fut autrefois de la Synagogue d'Israël. De là vient que cette formule de prières en l'honneur du saint Archange faisait les délices d'une carmélite du monastère de Vetralla, au diocèse de Viterbe, décédée en odeur de sainteté en 1715, après beaucoup de maladies très-pénibles endurées par elle pendant de très-longues années, avec une héroïque patience ; de sorte que cette pratique s'y étant maintenue sans interruption jusqu'à présent, y persévère avantageusement encore aujourd'hui. » (Formule et chapelet de la Couronne angélique se trouvent à la librairie catholique de A. Arnold, à Lille).

IV. — Nous remplissons un de nos devoirs de congréganiste vétéran des saints Anges en recommandant ainsi à nos lecteurs la dévotion du glorieux saint

[1] Voir *Rosier de Marie*, No du 6 juillet 1872, p. 484.

Michel. Par tout ce qui vient d'être dit, ils peuvent voir combien cette dévotion répond aux nécessités présentes. Ceux d'entre eux qui seraient désireux d'appartenir à une de ses confréries, pourraient envoyer leur nom et s'adresser pour tous renseignements à M. l'abbé Robert, supérieur du Mont-Saint-Michel (Manche) et directeur de la confrérie établie dans l'église de ce pèlerinage célèbre.

CHAPITRE II.

APPARITION DU BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA, A WIENA.

(1819)

I. La Pologne sera reconstituée dans son ancienne nationalité. — II. Le dominicain Korzeniecki invoque à cet effet le vénérable martyr André Bobola, en 1819. — III. Celui-ci lui apparaît et le console. — IV. Preuve qu'il lui laisse de la vision.

I. — Nous suivrons de préférence l'ordre chronologique dans le récit des manifestations des saints en faveur de la Sainte Église, dans ce siècle, et nous commençons par le patron de l'héroïque Pologne, assurément l'une des contrées les plus éprouvées de la chrétienté.

Bien des prophéties ont soutenu l'espérance de ce peuple, grandement coupable, il est vrai, mais aussi puni par une oppression séculaire qui laisse bien loin derrière elle la captivité de Babylone. Malheureusement

la voix de la Révolution a été plus écoutée de nos jours que celle de l'Église et l'on pourrait dire que c'en est maintenant fait de la Pologne, si les promesses du Ciel n'étaient point là pour donner l'assurance du contraire. L'heure impossible et miraculeuse de la délivrance est proche, croyons-nous ; comment celle-ci aura-t-elle lieu, c'est le secret que le Ciel nous a laissé entrevoir dans l'Apparition prophétique du vénérable André Bobola, béatifié, on le sait, le 30 octobre 1851, avec Germaine Cousin, l'humble bergère de Pibrac.

II. — Ce saint martyr, originaire d'une des plus nobles familles du Palatinat de Sandomir, était entré chez les Jésuites en 1611, à l'âge de dix-neuf ans. Son zèle lui mérita la haine des schismatiques russes qui le mirent à mort, à Janow, par la main des cosaques, le 16 mai 1637, au milieu de supplices inouïs dans les fastes de l'Église.

Des apparitions fréquentes, des miracles éclatants, des faveurs sans nombre rendirent bientôt populaire dans toute la Pologne le saint martyr, dont le corps s'est conservé incorruptible jusqu'aujourd'hui dans l'église des Dominicains de Poloçk. André Bobola est devenu dès lors l'un des patrons de sa patrie. On y a recours à lui en toutes sortes de circonstances difficiles ; mais ses compatriotes lui demandent de préférence la constance dans la foi au milieu des persécutions et la fidélité à la cause de la Pologne, qui, selon une de ses prédictions, doit être rétablie comme nationalité. Or, dans le courant de l'année 1819, un saint religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le Père

Korzeniecki, du couvent de Wilna, en Lithuanie, gémissait, dans le secret de sa cellule, sur le sort de plus en plus malheureux de sa patrie et sur l'inaction forcée à laquelle l'avait lui-même condamné la police russe que ses prédications et ses écrits inquiétaient, sans ombre de raison.

Accablé de tristesse, le Père ouvrit, à une heure avancée de la soirée, la fenêtre de sa chambre; les yeux fixés au ciel, il se mit à invoquer le Bienheureux André Bobola, pour qui, dès son jeune âge, il avait toujours eu une dévotion particulière, bien que l'Église n'eût pas encore élevé sur les autels le martyr de Janow. Il rappelait au Bienheureux qu'il y avait déjà bien des années qu'il avait prédit la résurrection de l'infortunée Pologne et qu'il était temps que sa prophétie se réalisât enfin, s'il ne voulait pas voir sa patrie se perdre pour jamais dans le schisme et l'hérésie.

III. — Quand le Père eût fini sa prière, la nuit était déjà fort avancée. Au moment de se coucher, il vit tout à coup debout au milieu de sa cellule un vénérable personnage, portant le costume de jésuite, qui lui dit :

« Me voici, Père Korzeniecki, je suis celui à qui vous venez de vous adresser. Rouvrez votre fenêtre et vous apercevrez des choses que vous n'avez jamais vues. »

A ces mots, le dominicain, quoique tout saisi, ouvre sa fenêtre. Quelle n'est pas sa surprise de n'avoir plus sous les yeux l'étroit jardin du couvent avec son mur d'enceinte, mais de vastes, d'immenses plaines qui s'étendent jusqu'à l'horizon !

« La plaine qui se déroule devant vous » continua le bienheureux André Bobola, « c'est le territoire de Pinsk où j'eus la gloire de souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ : mais regardez de nouveau, et vous connaîtrez ce que vous désirez savoir. »

En ce moment, comme le Père regardait une seconde fois au dehors, la plaine lui apparut tout à coup couverte d'innombrables masses de Russes, de Turcs, de Français, d'Anglais, d'Autrichiens, de Prussiens et d'autres peuples encore, que le religieux ne put distinguer exactement, se combattant dans une mêlée horrible comme dans les guerres les plus sanglantes. Le Père ne comprenait rien à cet affreux spectacle.

« *Quand*, lui dit le bienheureux Martyr, *la guerre dont vous venez de contempler le tableau, aura fait place à la paix, alors la Pologne sera rétablie, et j'en serai reconnu le principal Patron.* »

Et comme le dominicain, la joie dans l'âme, mais craignant néanmoins de se tromper, demandait un signe de la réalité de cette vision :

« C'est moi, reprit le Bienheureux, qui vous donne l'assurance de tout ceci : la vision que vous avez sous les yeux est réelle et vraie, et tout s'exécutera de point en point comme je vous l'ai annoncé. Maintenant, prenez votre repos. Moi, pour vous donner un signe de la vérité de ce que vous avez vu et entendu, je veux, avant de vous quitter, imprimer sur votre bureau les traces de ma main. « En disant ces mots, le saint toucha de sa main la table du Père Korzeniecki, et à l'instant disparut.

IV. — Revenu des transports où l'avait jeté l'Apparition de son bien-aimé martyr, le dominicain s'approcha de sa table et y vit très-nettement dessinée l'empreinte de la main droite du Bienheureux. Le lendemain, à son réveil, il n'eut rien de plus pressé que de s'assurer de nouveau de la réalité du fait : en présence de ces vestiges miraculeux, parfaitement visibles, il sentit tous ses doutes s'évanouir. Le Père, inondé de joie, convoqua aussitôt tous les religieux du couvent. Tous ensemble constatèrent la réalité de l'empreinte laissée par le Bienheureux. D'autres religieux, entre autres les Jésuites du grand collége de Polock, eurent communication de l'heureux événement, et c'est l'un d'eux, le Père Gregorio Felkierzamb, qui a donné les détails de l'Apparition dans une lettre écrite en italien, de Nice, 13 avril 1854, à un autre Père jésuite, de résidence à Lyon.

Nous avons eu sous les yeux une copie manuscrite de cette lettre traduite en français ; elle nous a été communiquée par un supérieur d'une des maisons de la Compagnie en France ; nous l'avons confrontée avec les textes imprimés par les journaux et elle nous a paru de la plus grande exactitude ; aussi l'avons-nous suivie dans le récit que nous venons de faire. On en pourra trouver le texte italien dans la *Civilta Cattolica*, année 1854.

Nous nous réjouissons de cet espoir donné à la Pologne de voir bientôt tomber ses chaînes. Puissent les trois grandes puissances copartageantes mieux entendre leurs intérêts, faire droit aux vœux de tout le monde civilisé et reconstituer enfin, sans nouvelle

effusion de sang, ce peuple héroïque dont l'esclavage n'est pour elles-mêmes qu'un ferment de plus de discorde et d'inguérissable malaise !

CHAPITRE III.

ÉPINES QUI CROISSENT DE NOS JOURS DANS LE CŒUR DE SAINTE TÉRÈSE.

(1836-1872)

I. Le cœur de sainte Térèse miraculeusement conservé jusqu'à nos jours. — II. Quatre épines en sont récemment sorties. — III. Coïncidence de ces différentes épines avec les événements ; enseignements qu'elles nous donnent.

I. — La communion des saints s'affirme dans l'Église catholique par des preuves chaque jour plus nombreuses et plus satisfaisantes. Pendant que les ennemis de toute vérité et de toute justice rêvent un *socialisme* ou un *communisme* contre nature à établir entre tous les membres de la famille humaine, les fidèles du Christ jouissent, sous la conduite des pasteurs légitimes et la suprématie universelle du Souverain Pontife, de la plus vaste communauté de biens spirituels qui se puisse concevoir ; non-seulement ils sont unis entre eux sur la terre par les admirables liens de la prière, des sacrements et du culte divin, mais toutes les âmes fidèles de l'autre monde, tous les esprits

bienheureux se joignent à Jésus et à Marie pour témoigner aux membres de l'Église militante combien ils s'empressent de les assister devant Dieu et combien leur amour croît en proportion des périls conjurés contre la barque de Pierre.

Le prodige *des épines* du cœur de sainte Térèse n'est-il pas une preuve admirable de cette vivante fraternité entre le ciel et la terre ? Nos pieux lecteurs savent peut-être que le corps de la séraphique Vierge d'Avila, conservé en grande partie au monastère des carmélites d'Albe de Tormez, en Espagne, est demeuré exempt, depuis trois siècles, de la corruption du tombeau. — Quant au cœur de la Sainte, vénéré dans le même monastère, il est resté en quelque sorte vivant. « Il est aujourd'hui renfermé, dit un témoin oculaire [1], dans un cœur de cristal qui fait partie d'un magnifique reliquaire. Ainsi on peut le voir à souhait et le considérer sous toutes ses faces... A peine fut-il montré à la piété des fidèles, que Dieu lui accorda la gloire des miracles. Il commença dès lors à répandre cette céleste odeur qu'il n'a jamais cessé d'exhaler jusqu'à ce jour. Ce parfum, comme l'attestent tous les historiens et comme le peuvent témoigner tous ceux qui ont eu le bonheur de le respirer, est d'une suavité à laquelle on ne peut comparer aucun parfum d'ici-bas... Outre cette suave émanation, miracle toujours subsistant, Dieu a voulu glorifier ce cœur, un de ceux qui l'ont le plus aimé sur la terre, par

1 Le Père Bouix, S. J., traducteur des Œuvres complètes de sainte Térèse. Voir tom 1, Vie de la Sainte, ch. XXX, note de la page 359.

une étonnante série de prodiges. On y a vu plusieurs fois s'y représenter les images de Notre Seigneur, de la Très-Sainte-Vierge et de saint Joseph... De plus, la chaleur exhalée par ce cœur a fait éclater plusieurs fois le cristal où il était renfermé, et pour cette raison on a dû laisser une ouverture à la partie supérieure. C'est ce que l'on voit dans le cristal qui le renferme maintenant. Quant aux miracles opérés par ce Cœur pour le bien spirituel des âmes, ils sont en très-grand nombre. » Ainsi parle le Père Bouix qui a eu l'insigne bonheur de tenir, en 1849, le cœur de sainte Térèse dans ses mains, au monastère d'Albe.

II. — Or, il est arrivé, parmi tant d'autres prodiges dont ce Cœur admirable est l'instrument béni, que des épines y sont apparues depuis la régence de la Reine Christine et le règne de sa fille Isabelle jusqu'au jour où nous écrivons ces lignes. C'est d'après un document authentique qui nous a été adressé le 8 novembre 1871, d'un monastère du Carmel de France, que nous allons donner les détails suivants au sujet de ces épines miraculeuses et prophétiques.

Comme la précieuse relique est renfermée dans un cristal très-fin et très-transparent, le prodige a été observé de fort près. A droite et à gauche du saint Cœur, on voit des pointes de bois qui en ont la couleur et qui en sortent sous la forme d'épines. « On dirait, nous écrit à ce sujet une Carmélite, que ce Cœur inanimé ressent encore les outrages que tant de malheureux font à Notre Seigneur dans la personne de son digne Vicaire, notre saint et bien-aimé Pape.

Pie IX, et à toute l'Église. » En même temps que ce cœur, toujours si dévoué à l'Épouse mystique de Jésus-Christ, lui témoigne ainsi sa peine, il semble aussi inviter les fidèles les plus zélés du cloître et du monde à redoubler de pénitences et d'humiliations volontaires afin de hâter l'heure de la délivrance.

III. — Ces épines sont au nombre de quatre maintenant. Les deux premières ont été aperçues tout d'abord aux premières vêpres de la fête de saint Joseph, en l'année 1836, par une religieuse qui est morte depuis; le lendemain, jour de la fête de ce saint Patriarche, si cher à l'ordre du Carmel, toutes les religieuses du monastère dont deux y sont encore survivantes, les virent parfaitement à leur tour. Remarquons qu'au commencement de cette année 1836, on avait en Espagne à la tête des affaires le fameux *Mendizabal*, ennemi déclaré de l'Église et persécuteur acharné des ordres religieux : c'est lui qui força la régente Christine à commencer la suppression des couvents, et dès lors se développèrent une série d'actes révolutionnaires qui épouvantèrent l'Europe et bouleversèrent la catholique Espagne. Cependant Christine vint à bout de se débarrasser de ce monstre dès le 15 mai 1836. Mais l'œuvre antichrétienne devait se poursuivre dans ce malheureux pays, privé comme bien d'autres contrées de ses souverains légitimes. — Les deux épines grandirent peu à peu et, d'imperceptibles qu'elles étaient à leur origine, elles sont devenues très-grosses et ont aujourd'hui chacune plus de deux pouces de longueur. La troisième se vit pour la pre-

mière fois en 1864, le 27 août, jour où l'ordre du Carmel célèbre la mémoire de la blessure que fit au cœur de sainte Térèse le dard enflammé d'un Séraphin, blessure de divin amour dont les traces sont demeurées visibles : de là, la fête de la Transverbération du cœur de sainte Térèse ; puisse cette fête s'étendre bientôt à toute l'Église ! Quand les religieuses remarquèrent la troisième épine, celle-ci n'était guère plus apparente que la pointe d'une épingle : elle a maintenant atteint un pouce de longueur et elle est grosse à proportion. C'était comme la préface lointaine de la chute d'Isabelle, qu'on pouvait croire bien assise sur son trône, et l'annonce de nouvelles calamités pour l'Espagne et toute la chrétienté.

Enfin on commence maintenant à voir une quatrième épine, du côté droit. Elle semble sortir de la partie inférieure du saint Cœur pour monter vers le haut. Elle n'était pas encore apparente à la date du 19 août 1871, jour où Mgr l'Évêque de Salamanque attestait l'authenticité du portrait du cœur de sainte Térèse envoyé aux Carmélites de France et où il disait que « c'est l'unique portrait véritable qui en a été peint depuis qu'on a commencé à apercevoir les admirables épines qui sortent dudit cœur et qui sont aujourd'hui au nombre de trois fort grandes. »

Que nous présage cette dernière épine si profonde qu'elle semble traverser de part en part le cœur de la séraphique Réformatrice du Carmel ? N'est-ce pas une réponse à ceux des ministres et des simples fidèles de l'Église qui veulent croire que tout finira par s'ar-

ranger comme par le passé, grâce aux inépuisables ressources du progrès et du libéralisme modernes ? Hélas ! hélas ! les Pontifes sacrés à la suite du chef inspiré de l'Église ne cessent de réclamer de nous des prières continuelles et ferventes pour obtenir de Dieu qu'il apaise *l'effroyante tempête qui menace la société tout entière* [1], et l'on voudrait encore nous faire attendre quelque chose de l'industrie ou du bon vouloir des politiques ! Ils seront eux-mêmes demain engloutis, comme les généraux de Pharaon avec leurs soldats, dans les flots sanglants de la Révolution sur le point de balayer toutes ses digues.

Pendant que sainte Térèse redouble de supplications au ciel, pendant que son admirable Cœur se hérisse des épines d'une pénitence mystique, suivons la séraphique Vierge dans l'unique voie de salut qu'elle nous trace d'une manière si saisissante : les premiers à souffrir comme elle pour la Sainte Église seront un jour aussi les premiers à se réjouir du suprême triomphe qui nous attend.

1 Lettre pastorale de Mgr l'Évêque de Metz relative au *Denier de Saint-Pierre*, du 8 décembre 1871.

CHAPITRE IV.

PRODIGE DE LA STATUE DE SAINT DOMINIQUE, ARRIVÉ A SURIANO, EN CALABRE.

(Le 15 septembre 1870.)

I. Coïncidence du prodige avec l'attentat contre Rome. — II. Le sanctuaire de Suriano. — III. Commencement du prodige. — IV. La statue de saint Dominique prêche la foule des pèlerins. — V. Le prodige est surnaturel et divin. — VI. Ce qu'il présage et ce qu'il enseigne.

I. — Rome est le centre du monde des âmes, comme la France en est le misssionnaire privilégié. Est-il donc étonnant que la voix prophétique des prodiges retentisse et éclate, comme la foudre, à la veille de chaque attentat sacrilége contre la Ville éternelle? Avant les larmes de la Madone de Pie IX, la statue du Prêcheur par excellence, l'image vénérée de saint Dominique avait prophétisé, dans son Église de Suriano, le jour même où, par suite de l'invasion des dernières provinces des États-Pontificaux, toute communication avec la Ville sainte était interrompue et que l'Italie-Une envoyait hypocritement son parlementaire à Pie IX.

Une *Lettre circulaire* du Révérendissime Père Jandel, Maître-général des Frères-Prêcheurs, adressée le 8 décembre 1870 aux provinciaux de l'Ordre, nous a apporté la première nouvelle bien authentique

lu prodige ; la *Correspondance de Rome*, du 25 mars 1871, nous l'a fait ensuite connaître dans ses principaux détails, en nous donnant le texte du jugement canonique rendu le 11 février précédent par Mgr l'Évêque de Mileto au sujet de ce fait prophétique. C'est en puisant principalement à ces deux sources, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit du récent miracle de Suriano (Soriano en italien). Mais nous engageons les pieux fidèles à lire l'intéressante brochure que vient de publier à ce sujet le R. Père Rouard de Card sous le titre de « *Le miracle de saint Dominique à Soriano* » et où sont rapportées, outre les deux pièces susdites, une foule de circonstances du plus grand intérêt[1].

II. — L'Italie entière professe la plus grande vénération pour l'image miraculeuse de saint Dominique dont fut dotée, en 1530, par la Reine des Cieux elle-même, l'Église d'un pauvre couvent récemment fondé par les fils du grand Patriarche à Suriano, au diocèse de Mileto, en Calabre, non loin d'*Aspromonte*. Le glorieux fondateur des Frères-Prêcheurs a depuis été choisi comme Patron par le royaume de Naples, à la suite des prodiges sans nombre opérés dans ce sanctuaire[2].

[1] Brochure, in-8° de 96 pages, à Louvain, chez Fonteyn, à Paris chez Poussielgue Frères.

[2] En 1530, le 15 septembre, une image miraculeuse, peinte sur toile, représentant saint Dominique, fut remise par la Sainte-Vierge aux Religieux du Couvent de Suriano dont la

Même en nos temps de sourde persécution, l'église des Dominicains de Suriano est toujours en vénération dans la province calabraise, les contrées voisines et même les pays étrangers.

Aussi, le 15 septembre 1870, la Fête et le Pèlerinage commémoratifs de l'Image miraculeuse de saint Dominique eurent-ils lieu à Suriano, au milieu d'un grand concours de fidèles comme d'habitude, avec première messe qui se chante à deux heures du matin, sous le nom de *messe du cadre*, parce que c'est à cette heure que, suivant la tradition, l'Image miraculeuse fut apportée par la Sainte-Vierge. Mais, par suite du malheur des temps, la procession qui avait lieu à onze heures du matin après la grand'messe, n'eut pas lieu cette fois, au grand regret des fidèles. C'est à cette procession qu'était portée triomphalement la statue du saint. Dès la veille, cette statue, qu'il ne faut pas confondre avec l'Image miraculeuse même, avait été exposée comme d'habitude dans l'église, en dehors du

pauvreté était extrême. Ce lieu devint aussitôt célèbre par le concours des pèlerins et le nombre prodigieux des miracles qui s'y opéraient : ainsi les notaires chargés de constater juridiquement ces miracles, en recueillirent, pour une période de soixante-dix ans, quinze cent quatre-vingt-quatre, dont soixante résurrections ; encore n'avaient-ils inscrit que les plus marquants Les Souverains Pontifes accordèrent en conséquence de nombreux priviléges au sanctuaire de Suriano ; ils fixèrent notamment au 15 septembre la fête commémorative de l'image miraculeuse et, en 1644, ils étendirent cette fête à tout l'Ordre dominicain.

Voir, pour plus de détails, l' *Année Dominicaine*, Bulletin de septembre 1868, page 390.

sanctuaire, non loin et un peu à gauche du maître-autel. Elle est de bois massif et de grandeur naturelle, sculptée et peinte, représentant saint Dominique. On l'avait fixée solidement sur deux tables, sous un pavillon en carton doré, orné de draperies dont les cordons ne touchaient pas la statue.

III. — Déjà la veille de la fête, un de ceux qui avaient aidé à placer la statue et qui était resté ensuite encore quelques moments à l'église, avait remarqué certains mouvements de la statue, mais sans y ajouter d'importance, croyant à une illusion. Le même jour vers midi, un peintre entré à l'église pour en voir l'ornementation avait de même remarqué que la statue voulait comme s'approcher de lui, s'inclinant d'une certaine manière et comme si elle se portait en avant ; mais il n'avait pas osé communiquer à personne ses impressions.

Après la messe de la nuit, une jeune personne demeurée en oraison dans l'église, remarqua à son tour certains mouvements de la statue et s'assura qu'ils étaient bien réels ; mais s'apercevant que seule elle était favorisée de cette grâce, elle demanda à saint Dominique de se manifester à tous, surtout aux hommes de peu de foi, afin qu'ils pussent aussi contempler le prodige. Elle éprouva d'abord une grande crainte, mais ensuite elle ressentit une grande confiance et, dans ce moment, elle avait dans sa pensée le triomphe de la foi et celui du Souverain-Pontife.

Dans la matinée quelques observations de ce genre furent aussi faites par plusieurs autres personnes

pieuses dont l'une demandait à saint Dominique de donner aussi aux autres de contempler sa gloire et d'allumer la charité divine dans tous les cœurs.

A onze heures du matin, quelques filles pieuses se trouvaient en oraison dans l'église. Plusieurs y avaient passé la nuit et se proposaient de rester auprès de la statue jusqu'au soir, pour faire *la veillée du Saint* qui consiste, suivant un touchant usage du pays, à ne pas sortir de l'église et à ne prendre aucune nourriture jusqu'à la fin de la journée. Elles furent à leur tour témoins du prodige, et elles s'assurèrent qu'il était bien réel et non l'effet d'une illusion.

Ces personnes, par des motifs de prudence ou de réserve qui s'expliquent, n'osèrent d'abord rien divulguer et n'en parlèrent qu'à leurs amis et à leurs familles.

IV. — Mais vers midi le prodige devint public. Avertie par les cris d'admiration qu'il excitait dans l'église, la foule des habitants de Suriano et celle des étrangers réunis pour la foire, accoururent dans le lieu saint et, pendant plus d'une heure, il leur fut donné de contempler le miracle, selon la déclaration des nombreux témoins entendus pour l'enquête et choisis parmi ceux qui avaient pu le mieux observer le prodige. La statue se mouvait en avant et en arrière et de gauche à droite, c'est-à-dire en forme de croix, les tables, sur lesquelles elle avait été solidement fixée, demeurant immobiles. On la vit s'élever à la hauteur d'un palme et son mouvement se localiser dans la tête ; la main droite, qui est fermée, s'ouvrit et s'agita ; le lis de la

main gauche se mouvait dans tous les sens, ainsi que l'auréole et l'étoilet métallique placé autour de la tête. Pendant ces mouvements prodigieux, le visage se colora, passant de l'incarnat le plus vif à une pâleur extrême et exprimant successivement l'indignation et le calme; le front se rida, la figure se baigna de sueur, tandis que les yeux se mouvaient en tous sens, tantôt sévères et menaçants, tantôt tristes; mais le plus souvent, chose à remarquer, ils se tournaient vers une image de Notre-Dame du Rosaire placée dans le voisinage, avec une expression admirable de douceur et de confiance. La parole seule fit défaut à la statue, car les lèvres s'ouvraient comme celles d'un homme qui veut parler: on eût dit un prédicateur en chaire.

V. — Pendant tout ce temps, les premiers spectateurs et ceux qui ne cessaient d'arriver multipliaient leurs prières, leurs larmes, leurs cris d'étonnement et leurs acclamations.

Pour satisfaire ceux qui redoutaient une illusion d'optique ou quelque supercherie, on enleva le pavillon qui surmontait la statue; les mouvements n'en devinrent que plus prononcés. Plusieurs fois et par plusieurs personnes, elle fut prise à bras dans le dessein de la rendre immobile, mais on la vit entraîner au contraire avec elle ceux qui cherchaient ainsi à la maintenir.

Évidemment aucune cause naturelle n'était en jeu; le vent ne se faisait point sentir, aucune oscillation n'agitait même les draperies du pavillon avant qu'il fût enlevé, et les cierges allumés à côté de la statue

brûlaient sans nul mouvement insolite de la flamme.

Mais si aucune explication naturelle du fait ne peut être donnée, les circonstances de temps, de lieu et les effets moraux produits sur la population, excluent toute autre intervention qui ne serait pas vraiment surnaturelle, conclut le savant Évêque de Mileto.

« Considérant d'ailleurs, poursuit-il, qu'il est à notre connaissance et établi par l'enquête, que des grâces singulières, même dans l'ordre temporel, ont été obtenues et que les effets moraux ont été excellents pour le peuple de Suriano comme pour celui du diocèse ; le saint Nom de Dieu invoqué, Nous déclarons que tout est surnaturel et miraculeux dans les mouvements de la statue de saint Dominique, arrivés le 15 septembre 1870, ainsi que Nous venons de l'exposer. Mileto, 11 février 1871. »

VI. — Que penser cependant des secrets desseins de Dieu dans ce prodige ? Les effets de conversion et de ferveur énumérés plus haut, les faveurs obtenues même dans l'ordre temporel et la coïncidence du prodige avec l'attentat perpétré contre les quelques provinces demeurées jusque-là au Souverain Pontife : tous ces faits parlent d'eux-mêmes. Ne devons-nous pas aussi être très-frappés de cette circonstance que *les yeux de la statue se tournaient le plus souvent dans leurs mouvements vers l'image de Notre-Dame du Saint Rosaire, et étaient alors tout pénétrés de respect, de douceur et de confiance ?* Dans la croisade actuelle contre les innombrables ennemis de la Sainte Église,

le plus privilégié des serviteurs de la Reine des Cieux ne semble-t-il pas ainsi nous crier comme un Héraut du ciel : « Soldats du Christ, rappelez-vous Muret, « Lépante, Vienne, où Notre-Dame du très-Saint Ro-« saire a vaincu pendant que l'Église en larmes com-« battait, moins sur les champs de bataille que dans « l'arène de la pénitence et des œuvres satisfactoires « dont le Rosaire est l'arme préférée ?.. »

« Nous savons, conclut le R^me^ Père Jandel, que *toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité*; aussi les douloureuses conjonctures dans lesquelles ce prodige s'est accompli, nous permettent de le regarder comme un avertissement d'En-Haut. Ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu nous montrer par ce signe, que les péchés du monde ont comblé le calice de sa colère et nous animer à redoubler notre ferveur, afin de désarmer sa justice ? Mais quelle que soit l'intention de Dieu dans cet événement de famille, enflammés d'un saint zèle, marchons en dignes fils sur les traces du saint Patriarche ; implorons, par des prières assidues, la miséricorde de Dieu, afin qu'il daigne apaiser sa colère et accorder des jours tranquilles à l'Église et à la Société. »

CHAPITRE V.

APPARITION DE LA VÉNÉRABLE ROSE VENERINI, A ROME.

(1871)

I. Maladie mortelle de Victoire Romanini. — II. Premières apparitions de la V. Rose Venerini. — III. Commencement de guérison. — IV. Dernière apparition et réponses d'extrême consolation pour le Saint-Père. — V. Témoignage de la religieuse miraculée.

I. — Une espérance de plus nous arrive de la Ville Éternelle. *La Correspondance de Rome* du samedi 27 mai 1871[1] relate le fait suivant, *pour désabuser les incrédules*, dit-elle en tête d'un article qu'elle emprunte au journal romain *la Vergine*, rédigé par Mgr Anivitti. Nous lui laissons la parole.

« Victoire Romanini, de Viterbe, avait pris l'habit, en 1865, chez les *Pieuses Maîtresses* de Viterbe, fondées directement par la Vénérable Rose Venerini, qui établit ensuite celles de Rome appelées du *Gesù*, et qui sont, depuis longues années, séparées des premières.

« La santé de Victoire Romanini avait notablement souffert à Viterbe dans les malheureux jours du mois de septembre 1870; aussi ayant reçu, vers le mois d'octobre, la visite d'une de ses tantes, prieure de l'hospice des veuves fondé à Rome, à la *Lungara*, par la charité de M. Nicolas Calestrini, celle-ci obtint des

[1] *Corr. de Rome*, n. 641, p. 146 et 147

Supérieures que la malade fût confié à ses soins, et dès lors Victoire vint se faire traiter à Rome.

« S'étant trouvée mieux, et désireuse d'être utile et fidèle à son Institut, elle écrivit à ses Supérieures pour les prier de la rappeler. On lui répondit de ne rentrer à Viterbe qu'après parfaite guérison.

« Le dernier jour d'avril, elle fut prise de la petite vérole, à laquelle s'unit, presque aussitôt une fièvre compliquée d'une éruption érésipélateuse avec pustules et croûtes qui lui couvrirent le visage et même tout le corps.

« Le 5 mai, elle se trouvait réduite à une telle extrémité qu'on jugea devoir lui porter le saint Viatique. Le lendemain, samedi, se sentant plus mal encore, et craignant de ne pouvoir recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance si l'on tardait à la lui administrer, Victoire la demanda et on fit droit à sa prière.

« L'état de l'infirme était fort grave et bien digne de compassion. A une fièvre ardente se joignaient d'intenses douleurs aux entrailles ; la gorge était obstruée au point de ne laisser passer même de liquide sans provoquer des spasmes et des crises mortelles. La figure et le corps étaient couverts d'escarres et de bubons très-incommodes ; la langue et le palais dévorés par une soif horrible ; et puis elle avait de temps en temps des accès convulsifs qui duraient plusieurs heures. »

II. — « Cependant Victoire supportait avec une patience édifiante tant de maux réunis lorsqu'une vision céleste vint la consoler. C'était la *Vénérable*

Fondatrice Rose Venerini, qui, après lui avoir inspiré une foi vive, lui ordonnait de se faire donner ses reliques par la Supérieure générale des Pieuses Maîtresses appelées du *Gesù*, lui promettant alors la guérison : en attendant, qu'elle ranimât sa confiance et se ressouvînt de l'exécution fidèle des promesses qu'elle avait faites, il y avait un certain nombre d'années, à saint Louis, son protecteur.

« Le samedi, 6 mai, l'infirme raconta l'apparition ; mais, par suite de diverses circonstances, la Mère générale n'en eut avis que sur le midi du jour suivant, et elle promit aussitôt que vers le soir elle irait consoler la malade en lui apportant les reliques désirées.

« Cependant, en cette même matinée du dimanche, la vénérable fondatrice se fit voir de nouveau à Victoire, l'exhortant à la patience, lui apprenant que la Mère générale ne viendrait que tard dans la soirée (et elle désigna l'heure), accompagnée d'autres religieuses ; mais elle devait avoir une foi vive et laisser de côté les remèdes humains.

« La jeune malade obéissante fit connaître à sa tante, qui l'assistait avec amour et lui offrait des médecines, qu'elle eût à éloigner du lit tout remède, et comme cette dernière lui adressait des remontrances et lui rappelait les ordres du médecin, Victoire répondit : — *Foi vive !* — seules paroles à peu près qu'elle pût prononcer. La tante feignit donc d'emporter les médicaments, mais par le fait, en secret, elle en mit une partie dans le lait dont elle versait de temps en temps quelques gouttes dans la bouche ulcérée de l'infirme. Alors il fut impossible d'obtenir de Victoire qu'elle prît même une gorgée de ce lait.

« Sur l'après-midi, la malade souffrit encore des crises mortelles qui durèrent jusque vers 5 heures. A 6 heures, la Mère générale, accompagnée de trois autres maîtresses, se présenta avec les reliques si désirées de la vénérable Fondatrice; ces reliques consistaient en un morceau de toile que la V. Venerini avait eu à son usage. On enleva un fil de cette toile, et, au moyen d'un peu d'eau, on le fit, avec grands efforts, avaler à la patiente, qui fit signe aux assistants de se mettre en prières. C'était le moment où la vénérable Fondatrice, visible seulement à l'infirme, bénissait ses filles rassemblées en ce lieu.

« Sur ces entrefaites le médecin arriva. Voyant, chez la malade, les signes d'une mort prochaine, il dit aux assistants qu'elle ne passerait pas minuit. Aussi les religieuses, après avoir demandé à Victoire qu'elle priât pour elles dans le ciel, se retirèrent. »

III. — « Vers 7 heures et demie, c'est-à-dire moins d'une heure plus tard, Victoire demanda d'une voix claire, à boire à sa tante, en lui disant qu'elle avait grand' soif. La tante ne savait qu'offrir ; la jeune religieuse indiqua un verre d'eau qui était là tout préparé. La tante le lui porte, et l'infirme, s'étant assise d'elle-même sur le lit, le prend, le boit d'un seul trait et annonce à la Prieure étonnée qu'elle en boirait bien encore un second. Elle savait, du reste, qu'elle était entièrement guérie, elle avait senti s'en aller de l tête, de la gorge et de la poitrine toute souffrance. Grande fut la joie de la Prieure ; mais plus grande encore, lorsque Victoire demanda à manger. De fait

elle soupa avec appétit, et se livra ensuite à un tranquille sommeil.

« Mais voilà qu'en ce sommeil, la vénérable Fondatrice lui apparaît de nouveau, et, la touchant de sa ceinture en toutes les parties où elle avait souffert des infirmités, elle lui répétait : « Désormais te voilà parfaitement guérie; je te veux dans l'Institut pour le bien des âmes. Je veux que ce fait soit publié *pour désabuser celui qui ne croit pas* (*a disiganno di chi non crede*). Tu remercieras aussi ton protecteur saint Louis, et sois attentive à maintenir toujours les promesses que tu lui as faites. » La jeune religieuse se sentait guérie non-seulement du mal qui l'avait conduite aux portes de la mort, il y avait quelques heures, mais encore d'autres maux habituels et chroniques dont elle souffrait depuis diverses années. Aussi, remplie de gratitude à l'occasion de la faveur reçue, *elle pensa tout de suite au Saint-Père, et le recommanda à sa bienfaitrice celeste, dont elle reçut des réponses d'extrême consolation et de confort pour les prières faites dans l'intention d'éloigner les divins fléaux.* »

IV.— « Au matin du lundi, 8 mai, Victoire Romanini se levait, pleine de santé et de force, du lit de ses douleurs et de son agonie, le laissant couvert des escarres qui d'elles-mêmes étaient tombées de son corps guéri; elle se prosternait au pied de l'autel pour recevoir le pain de vie en actions de grâces du prodige opéré en elle; puis, avec sa tante, elle se rendait à pied de la *Longara* à l'Église de Saint-Ignace, afin de remercier saint Louis; elle allait ensuite au *Gesù*, où repo-

nt les ossements de sa Vénérable Fondatrice; enfin le visitait les deux établissements de Pieuses Maîtresses de son institut, et, toute joyeuse, rentrait à sa maison, où elle mangea, avec les autres pauvres veuves, les mets habituels de cette communauté.

« M. Bertoldi, le médecin, ne savait encore rien de ce qui était arrivé depuis sa dernière visite. Il était au contraire tout hésitant pour savoir s'il devait ou non se présenter dans un lieu où il croyait devoir trouver le cadavre de sa cliente. Cependant il y alla, et fut surpris de voir l'ex-malade venir à sa rencontre, robuste et pleine de santé. Aussi voulut-il sur-le-champ réunir toutes les preuves de nature à démontrer la perfection de la guérison; il les trouva et en si grand nombre, qu'il dut rester convaincu qu'elle était pleine et complète. Alors il attesta à haute voix, comme bientôt après par écrit, qu'une telle guérison était vraiment *instantanée, parfaite*, et il affirma, selon sa science et sa conscience, qu'*elle n'aurait pu être obtenue par des moyens humains.* »

V. — Nous trouvons dans une lettre de la miraculée au sujet de sa guérison, le passage suivant qui complète le récit de *la Correspondance de Rome*[1].

« J'étais guérie. Dans mon bonheur, je m'écriai : « Sainte Mère, vous pensez à moi; et pour le Saint-Père, que faites-vous ? — Je désirais en ce moment et demandais le triomphe immédiat du Souverain Pon-

[1] Voir *le Rosaire de Marie* du 19 juillet 1871.

tife. — Elle me répondit par ces paroles que je répète mot pour mot : « *Un peu plus de temps et le triomphe « viendra ; mais il y aura un épouvantable châtiment. « Priez, priez, priez, car la prière peut diminuer la punition...* » Et la vénérable Mère disparut.

« Je fus ensuite présentée au cardinal-vicaire qui lut l'attestation du médecin ; et le Saint-Père a voulu entendre de ma bouche le récit de ce prodige, qui l'émut profondément .. »

Qu'ajouterons-nous à ce touchant récit ? Ne nous lassons pas de croire aux promesses divines ; continuons avec une humble et filiale persévérance à nous offrir au Seigneur comme des hosties vivantes pour le salut de Rome et de la chrétienté, bien certains que les jours d'extrême consolation suivront bientôt pour nous ; mais prions aussi beaucoup afin que les pécheurs ne s'obstinent pas plus longtemps dans leurs iniquités.

CHAPITRE VI.

LE PRODIGE DE LA STATUE DE SAINT FÉLIX, A NOLE, PENDANT LA RÉCENTE ÉRUPTION DU VÉSUVE.

(1872)

I. Célébrité de saint Félix de Nole. — II. Sa statue se tourne subitement contre le Vésuve.

I. — Nous marchons, en ces jours ténébreux, de merveille en merveille, de *virtute in virtutem*. Voici saint Félix de Nole qui reparaît lui-même sur la scène des miracles et nous rappelle son antique gloire. Ce

thaumaturge, comme le raconte le *Martyrologe romain*[1] d'après saint Paulin, avait vers le milieu du troisième siècle été jeté en prison par ses persécuteurs, mis à la torture et étendu tout enchaîné sur des débris de pots cassés, d'où il fut délivré, la nuit suivante, par un ange qui lui ouvrit les portes du cachot ; après la persécution il fit des conversions sans nombre, par l'exemple de sa vie et par l'éclat de sa doctrine, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, entouré de la gloire de ses miracles. C'est quelque chose qui étonne l'esprit que la multitude des prodiges que Dieu a opérés depuis lors par saint Félix de Nole. La renommée de ses vertus et de sa puissance s'était tellement répandue que les fidèles venaient des extrémités du monde pour prier à son sépulcre, au point que saint Augustin lui-même en était dans la stupéfaction. « Toi qui ne refuses rien qui t'est demandé par ceux qui viennent t'invoquer, lui dit saint Damase dans un de ses poëmes, toi qui ne souffres pas qu'aucun d'eux reprenne, le cœur triste, le chemin de son pays, c'est par toi que je fus sauvé, c'est toi qui brisas mes fers. »

II. — Ces citations expliqueront au lecteur, habituellement en garde aujourd'hui contre les manifestations surnaturelles, pourquoi nous acceptons de confiance le prodige suivant de la statue de saint Félix, sur la simple foi des journaux religieux. Le fait s'est passé vers les premiers jours de mai 1872, pendant la récente éruption du Vésuve non loin duquel

1 Voir les *Petits Bollandistes*, Tom. I, 14 janvier, p. 333, édition de 1866.

est située la ville de Nole. « Nous trouvons dans l'*Universo* de Naples, dit le *Propagateur de la Dévotion à saint Joseph* [1], les détails intéressants qui suivent:

On nous écrit de Nole : « Le peuple est tout ému du prodige arrivé avant-hier. Au moment où je vous écris, la place qui s'étend auprès de la station du chemin de fer, est illuminée en l'honneur de notre principal patron, saint Félix.

« Voici le fait : une petite fille s'était enfuie en s'écriant que la statue de saint Félix allait tomber sur elle, et la pauvre enfant n'avait été tranquille qu'à son arrivée à la maison où la fièvre l'a saisie.

« On courut aussitôt à la place où s'élève la statue en marbre blanc de notre saint patron. La statue avait jusque là la face tournée vers la partie septentrionale de la ville, maintenant on la voit regardant le Vésuve situé presque à l'occident de Nole. On remarque aussi que le piédestal de la statue n'a pas bougé. Mais ce qui est plus extraordinaire, la main qui était appuyée auparavant sur le flanc et n'ouvrait que trois doigts, se voit maintenant étendue dans la direction du Vésuve, et les cinq doigts sont ouverts.

« C'est un fait remarqué par tout le monde, et celui qui vous écrit a lui-même vu la chose. On a cherché, il est vrai, à faire croire que ces changements ne sont point arrivés. Mais l'opinion publique a universellement réclamé, et ce fait palpable et visible à tous doit forcer même les esprits forts à s'incliner respectueusement.

[1] *N° du mois de juillet* 1872, p. 349.

« Depuis trois jours le peuple fête cet heureux événement. Il nourrit la ferme espérance que tout péril est conjuré pour la ville de Nole, puisque ses saints patrons la défendent par des signes si visibles et si éclatants. »

Qui ne voit dans ce fait et dans d'autres signes semblables comme une voix du ciel qui nous invite à professer envers les patrons des royaumes et des cités aussi bien que des corporations et des simples fidèles en particulier, l'antique confiance des âges de foi : *Si Dieu et les saints sont pour nous, qui sera désormais fort contre nous ?* Les saints patrons ne nous manquent pas, c'est nous, hélas ! qui en pratique manquons de foi, de confiance, de respect à leur égard. De ce côté, encore un mur de défense à relever.

CHAPITRE VII.

LES PRODIGES DU TOMBEAU DE SAINTE PHILOMÈNE, A MUGNANO.

(1872)

I. Reliques merveilleuses de sainte Philomène. — II. L'ancre que tenait sa main disparaît. — III. Son sang devient noir.

I. — Aujourd'hui même où nous sommes amené à écrire ces lignes en l'honneur de sainte Philomène, vierge et martyre, il se trouve fortuitement que nous

sommes au 10 août, jour auquel le martyrologe romain rapporte la fête de l'illustre thaumaturge du dix-neuvième siècle. Nous acceptons cette coïncidence comme une gentillesse de la *chère petite sainte* du vénérable curé d'Ars.

Beaucoup de nos lecteurs sont familiers avec les détails du culte des reliques de sainte Philomène. Disons en peu de mots que depuis le 25 mai 1802 où ces dépouilles sacrées ont été retrouvées dans les catacombes de sainte Priscille, à Rome, pour être transférées peu de temps après à Mugnano, dans le diocèse de Nole, elles n'ont cessé de faire des prodiges [1].

Ainsi on vit, en 1814, le corps artificiel dans lequel sont renfermés les précieux ossements de l'héroïque vierge, s'asseoir modestement dans la châsse avec tous les ornements dont il était revêtu, au lieu de rester étendu comme il était primitivement. En même temps le visage avait perdu ses premiers traits ; les lèvres surtout qui auparavant étaient difformes, respiraient une grâce merveilleuse qui, jointe à la candeur de la physionomie et à l'incarnat des joues, ravissait maintenant les yeux : et cependant les quatre sceaux de la châsse étaient demeurés intacts et la clef était toujours à Naples.

II. — Jusqu'en ces derniers temps, la sainte effigie avançait le pied et tenait en main une ancre, en souvenir de l'un des instruments du supplice de Philomène, quand elle fut précipitée dans le Tibre. Or, depuis

[1] Voir *les Petits Bollandistes*, tome VIII, p. 239.

l'invasion piémontaise, nous racontait récemment un missionnaire apostolique revenant d'un pèlerinage à Mugnano, le pied s'est retiré et l'ancre a disparu non-seulement de la main de la sainte, mais aussi dc la châsse, sans que celle-ci ait été ouverte, ainsi que le témoigne l'état des sceaux demeurés intacts sur les parois. L'ancre est le signe de l'espérance. Est-ce l'âge d'or ou l'âge de fer que présage ainsi sainte Philomène à l'Italie piémontisée ? Est-ce défiance de sa part vis-à-vis de l'Italie-une ? Est-ce un encouragement à l'ère du progrès moderne ? O ancre de salut! puisses-tu bientôt reparaître à la main bénie de Philomène !

III. — Le même pèlerin nous a affirmé un autre prodige arrivé sous ses yeux en avril dernier, à ce même tombeau. On sait que le sang de la sainte a été précieusement recueilli avec ses ossements, lors de l'invention de ces glorieuses reliques dans les catacombes. Il était demeuré, par petites parcelles desséchées, adhérent aux parois du vase auquel il avait été primitivement confié par la piété des fidèles. Lorsqu'on en eût détaché et recueilli les différents fragments dans une urne en cristal, les personnages qui étaient présents virent tout à coup, à leur grande admiration, étinceler l'urne où les parcelles sacrées présentaient l'aspect de l'or, de l'argent et des pierres précieuses les plus brillantes, en sorte que ce sang desséché et d'une teinte brune un moment auparavant, resplendissait de l'éclat des couleurs les plus vives, telles qu'elles brillent dans l'arc-en-ciel.

Or, ces précieuses parcelles, toujours conser

avec le plus grand soin dans l'urne de cristal où elles prennent différents aspects sous les yeux des pèlerins, ont été vues par ce missionnaire sous la forme des sacrés cœurs de Jésus et de Marie.

On fit aussi, sous ses yeux, un signe de croix avec l'urne sacrée à l'intention d'appeler la bénédiction de la sainte sur la personne de l'auguste Pie IX : or, à ce moment, le sang de sainte Philomène devint tout à coup noir! Que les âmes pieuses qui liront ces lignes redoublent donc de supplications devant le divin Maître afin que le Souverain-Pontife abreuvé des eaux du torrent jusqu'à la lie, relève bientôt la tête, au jour immanquable du triomphe!

CHAPITRE VIII.

LE CŒUR DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL PLEIN DE VIE EN 1872.

I Prodiges du saint cœur de 1789 à 1793. — II. Ce qui lui arrive de 1828 à 1831. — III. Son état de 1858 à 1872.

I. — Bien de nos lecteurs connaissent l'admirable *Vie de sainte Chantal* par M. l'abbé Bougaud récemment nommé à l'Évêché d'Autun. Nous y lisons, touchant le cœur de sainte Chantal, l'indication suivante [1] : « Ce cœur qui a tant aimé et qui a tant

[1] Tom. II, ch. 35, p. 566, 2e édit.

souffert, qui a battu pour de si grandes choses et qui a été brisé par de si grandes douleurs : le cœur de cette femme si forte et si tendre se gonfle parfois comme un cœur qui souffre, et on l'a vu à la veille des grandes crises qui ont désolé l'Église, s'enfler et grossir à la manière d'un cœur qui va éclater en sanglots. » Puis, dans une note du plus haut intérêt [1] pour nous, l'illustre auteur cite plusieurs pièces justificatives qui établissent cet état miraculeux et prophétique du cœur de sainte Chantal. Nous allons les résumer ici pour la consolation de nos lecteurs.

Avant la révolution de 1793, la relique du cœur de sainte Jeanne-Françoise de Chantal était conservée dans le monastère de la Visitation de Moulins en Bourbonnais, où la Sainte était morte en 1641. Madame la duchesse de Montmorency qui avait reçu le dernier soupir de son incomparable amie, et avait envoyé son précieux corps, préalablement embaumé, à Annecy où il devait reposer à côté de celui de saint François de Sales, avait retenu néanmoins le cœur de la bienheureuse fondatrice pour le monastère de Moulins, et après l'embaumement l'avait fait enchâsser dans un grand reliquaire d'argent, enrichi de pierreries, soutenu par des anges [2]. Le cœur lui-même était renfermé dans un petit reliquaire de vermeil, à doubles cristaux, à travers lesquels on pouvait facilement le voir. Or depuis très-longtemps les religieuses s'étaient aperçues que cette relique, vénérée dans la chambre même où était morte leur sainte Mère, était

[1] Note III, tom II, p. 583 et suiv.
[2] Ibid. Ch. 34, tom. II, p. 526.

d'une couleur fort brune, desséchée, aplatie, avait en quelque sorte perdu la forme d'un cœur et semblait diminuer notablement, lorsque le 13 décembre 1789, jour anniversaire du glorieux trépas de la Sainte, leur confesseur leur inspira de rendre quelques hommages particuliers à ce bienheureux cœur afin d'intéresser sainte Chantal, dans ces moments d'affliction, à la conservation de son Ordre et d'obtenir ses prières pour l'Église et l'État. Ce qu'ayant aussitôt fait les religieuses, des changements merveilleux furent constatés, le soir, dans l'état de la précieuse relique, à la grande admiration de la communauté. Le cœur touchait en ce moment du haut en bas les deux extrémités du reliquaire, tandis qu'auparavant il y avait un vide notable dans le haut. Les oreillettes s'étaient élargies ; par le bas, la pointe était retournée comme si elle était comprimée ; le cœur s'était gonflé et avait repris la forme et la couleur d'un cœur embaumé qu'il n'avait presque plus. En un mot il était *de toute beauté*, selon le témoignage du confesseur qui n'avait pu en détourner les yeux, le matin à la messe où il avait été le premier à constater le prodige.

Le 24 mars suivant la sainte relique était toujours dans le même état de beauté et de dilatation, et un habile chirurgien anatomiste, après l'avoir bien examinée, constatait que la grosseur et la consistance qu'elle avait ainsi acquise ne pouvait être qu'un effet surnaturel, l'expérience démontrant que les corps embaumés ou desséchés depuis un certain temps, ne reprennent jamais d'eux-mêmes de consistance, d'exension et de dilatation. Enfin, à la date du 3 juin 1793,

la dernière supérieure de Moulins attestait que le saint cœur était toujours dans le même état de beauté. Étoile mystique de la Visitation en ces années de tempêtes sanglantes, l'admirable relique présageait de meilleures destinées à l'Église et en particulier aux pieuses filles de sainte Chantal.

II. — Comme beaucoup d'autres communautés, le monastère de la Visitation de Moulins se reconstitua en effet après la tourmente ; ses religieuses se réunirent d'abord à la Charité-sur-Loire, emportant avec elles le cœur de leur bienheureuse Mère, et de là elles vinrent définitivement se fixer à Nevers, toujours en possession de leur précieux trésor.

Elles étaient encore à la Charité-sur-Loire le 4 mai 1831, jour où le vicaire général de Nevers vint constater dans leur monastère les divers changements survenus dans le cœur de sainte Chantal depuis la fin de juillet 1828. On se rappelle les fameuses Ordonnances de 1828 contre les Jésuites et les établissements ecclésiastiques dont le pouvoir civil prétendait limiter le nombre des élèves, dans *le Royaume très-chrétien* : c'était le début de la révolution de juillet.

Or les religieuses de la Visitation de la Charité-sur-Loire ont toutes unanimement affirmé : 1° qu'elles avaient remarqué vers les derniers jours du mois de juillet 1828 que le cœur de sainte Chantal avait diminué d'un peu plus d'un tiers ; de telle sorte qu'il ne touchait plus d'aucun côté aux bords intérieurs du reliquaire fait en forme de cœur ; 2° que n'ayant plus considéré cette précieuse relique depuis lors, elles ne se sont aperçues positivement d'un changement

notable dans ce saint cœur que le 2 juin 1829, et que depuis ce jour, elles l'ont vu prendre un développement remarquable, surtout au commencement d'octobre 1830. A cette époque la partie supérieure et la partie inférieure du saint cœur touchaient d'une manière bien visible les deux extrémités du reliquaire; 3° que le 4 mai 1831, jour de l'enquête, elles remarquaient que la partie supérieure du saint cœur avait subi un aplatissement notable, perdu quelque chose de sa largeur et que la partie supérieure s'était gonflée et étendue des deux côtés, surtout du côté gauche du cœur, de manière à se presser contre le bord intérieur du reliquaire. « Quant à la cause de ces changements, conclut le vicaire général de Nevers, nous croyons qu'elle appartient à l'ordre surnaturel : ce qui doit ranimer notre foi et soutenir notre espérance, dans les temps difficiles où nous vivons;... car *Dieu n'a pas coutume d'opérer de telles merveilles en faveur de ceux qu'il est décidé à abandonner en punition de leurs crimes.* »

III.— Depuis longtemps les Visitandines de Moulins ont quitté leur refuge de la Charité-sur-Loire, pour venir se fixer à Nevers. Quels signes le saint cœur de leur fondatrice leur a-t-il donné depuis ? Voici, à ce sujet, la réponse que nous avons reçue le 16 août 1872 des pieuses Visitandines de Nevers :

« Le saint cœur est en ce moment dans toute sa *beauté*, comme il a toujours été depuis 1858, époque à laquelle il fut couvert de gouttelettes liquides d'une couleur roussâtre. En 1789... il prit du développement.

En 1829 et 1830 il grossit encore; mais depuis 1858 il est demeuré dans le même état : il semble toujours *plein de vie* et fait l'admiration des nombreux pèlerins qui le vénèrent. Il faut bien vous avouer que nous le considérons souvent pour essayer de saisir quelques pronostics, mais nous pensons avec vérité que nous ne sommes pas dignes de voir ce miracle. »

Mais cette année 1858 où il redevient plein de vie, est l'année où Notre-Dame de Lourdes criait par trois fois *Pénitence;* où Napoléon III et Cavour complotaient à Plombières l'asservissement de l'Église si habilement conduit jusqu'à nos jours! Et pendant cette période le cœur de sainte Chantal conserve *toute sa beauté*, il se *montre plein de vie !* Ah! ne vient-il pas nous redire par là ces paroles du divin Maître rassurant ses Apôtres avant l'obscurcissement momentané de sa Passion : « *Ayez confiance, enfants de l'Église persécutée; vous avez le monde entier contre vous, mais vous avez les Anges et les Saints du ciel devant Dieu pour vous; suez le sang de la pénitence, pendant que le monde se réjouit déjà de votre ruine, et c'est vous qui vaincrez bientôt le monde par nous et avec nous.* » Amen!

CHAPITRE IX.

APPARITIONS PROPHÉTIQUES D'UNE AME DU PURGATOIRE DANS UN MONASTÈRE DE MALINES EN BELGIQUE.

(1870)

I. Une jeune française, religieuse dans un monastère de Belgique, voit en Purgatoire l'âme de son père récemment décédé. — II. Grandeur des peines du Purgatoire surtout pour les personnes consacrées à Dieu. — III. Particularités du jugement du défunt. — IV. Différentes questions de la religieuse et réponses du père. — V. Les Prédictions de la Salette se réalisent contre la France; principales causes de la chute de celle-ci. — VI. L'âme est délivrée, après trois mois, le jour de Noël 1870. — VII. La religieuse meurt pour l'Église et la France, le 23 juin 1871.

I. — Vers le milieu du mois de septembre 1870, une jeune professe du monastère des religieuses Rédemptoristines de Malines, en Belgique [1], ressentit tout à coup une peine indicible au plus intime de son âme. Ne sachant à quelle cause attribuer cette tristesse qui ne la quittait plus et qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant, elle s'efforça, mais en vain, de la surmonter ou du

[1] Voir la brochure que nous avons publiée sur ces *Apparitions prophétiques*, d'après les notes qui nous ont été fournies par le monastère de la Sœur *Marie-Séraphine*. Nous comptons publier prochainement sa Vie avec le détail le plus complet de ces Apparitions.

moins de s'en distraire. La Sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus, pour ne la désigner ici que par son nom de Religion, était devenue, pour elle-même comme pour ses compagnes, une véritable énigme; elle, jusque-là si gaie, si ouverte, si joyeuse, si française enfin par le caractère comme par la naissance, elle se demandait à elle-même d'où pouvait se faire que, dès sa première année de profession, la douleur et les larmes devinssent ainsi son partage.

Enfin, le 29 septembre, lui arriva de Chateauroux une lettre en retard de deux semaines, par suite des catastrophes lamentables que tout le monde connaît: elle annonçait le décès du père de la Sœur Marie-Séraphine, mort le 17 de ce même mois. Tout s'expliquait ainsi.

A partir de ce jour, la pauvre Sœur dont les angoisses ne devenaient que plus vives, entendit souvent des gémissements qui lui rappelaient les exclamations entrecoupées de son père lorsqu'il était dans la peine. Une voix bien distincte lui criait sans relâche: « *Ma chère fille, aie pitié de moi! aie pitié de moi!* »

Le 4 octobre suivant, de nouveaux tourments commencèrent pour la Sœur; elle devint fort souffrante. Ses douleurs se portèrent principalement à la tête où elles étaient presque intolérables et durèrent, avec cette intensité, jusqu'au milieu du mois.

Le 14 au soir, comme la Sœur, de plus en plus malade, venait de se coucher, elle vit tout à coup venir à elle, entre son lit et la muraille, son pauvre père tout environné de flammes et en proie à une extrême tristesse. A cet aspect, elle fut saisie d'une telle compassion, qu'elle poussa des cris plaintifs sans même s'a-

percevoir qu'elle rompait le silence. Il lui semblait en même temps être à son tour brûlée par ces flammes.

Le lendemain, 15, vers la même heure, au moment où elle récitait, au pied de son lit, le *Salve Regina* de règle, elle vit de nouveau son père à la même place que la veille, au milieu des flammes. C'est à ce même moment qu'elle le verra désormais, pendant les fréquentes apparitions qu'il fera jusqu'à sa délivrance. Cette fois, la Sœur se demandait intérieurement s'il avait peut-être commis quelque injustice dans ses affaires. Mais son père, répondant à sa pensée, lui dit : « *Non, je n'ai commis aucune injustice ; mais je souffre pour mes impatiences continuelles et pour d'autres fautes qu'il ne m'est pas permis de te dire.* »

II. — Le 17, la Sœur revit son père plongé dans la tristesse, mais non dans les flammes. Il se plaignait d'avoir été soulagé moins que la veille dans ses tourments.

« Pauvre père, lui dit sa fille, tu ne sais donc pas que les Sœurs ne peuvent prier toute la journée : nous avons notre Règle, nos occupations, des emplois divers à remplir. »

« *Je ne demande pas*, reprit-il alors, *qu'on soit toujours en prière, mais qu'on m'applique des intentions, des indulgences.*

« *Si l'on ne vient à ton secours, tu seras tourmentée sans relâche : le Bon Dieu m'a permis de m'en prendre à toi. Oh ! ma chère fille, souviens-toi que tu t'es offerte en victime, le jour de ton oblation : tu dois en subir les conséquences.*

« *Regarde, regarde cette citerne de feu où je suis plongé! Nous sommes ici plusieurs centaines. Oh! si l'on savait ce que c'est que le Purgatoire, on souffrirait tout pour l'éviter et pour venir en aide aux pauvres âmes qui y sont prisonnières. Tu dois devenir une sainte religieuse et observer fidèlement les plus petits points de la Règle.*

« *Le Purgatoire des religieux est quelque chose de terrible!* »

La Sœur vit en effet cette citerne enflammée d'où sortaient d'épais nuages d'une noire fumée : « L'impression qu'elle fit sur moi, disait la Sœur, ne s'effacera plus de ma mémoire. »

Comme le père disparaissait et se replongeait dans la citerne, il s'écria, à plusieurs reprises, en montrant sa langue desséchée et brûlante :

« *J'ai soif! J'ai soif!* »

III. — A partir de ces jours, la Sœur continua de voir régulièrement chaque soir son père, à peu près dans le même état de souffrance et de désolation. Il n'était plus, il est vrai, environné de flammes comme le premier jour de l'Apparition, mais il disparaissait chaque fois dans la citerne en s'écriant : « *J'ai soif! J'ai soif!* »

Une fois il dit à sa fille : « *Il y a bien longtemps que je ne suis venu te voir!* »

« Pauvre père! lui répondit la Sœur, mais tu es venu hier au soir! »

« *Oh!* répartit alors celui-ci, *si je dois rester en Purgatoire durant trois mois, c'est une éternité!..*

« *J'étais condamné*, dit-il encore, *à plusieurs années de Purgatoire ; mais je dois à la Très-Sainte Vierge Marie, qui a intercédé pour moi, de n'avoir que quelques mois.* »

Cette grâce de pouvoir venir implorer du secours, racontait la Sœur, était la récompense des bonnes œuvres de son père. Ainsi, il avait été très-dévot à la Sainte-Vierge en l'honneur de laquelle, dans les dernières années, il s'approchait des sacrements, à chacune de ses fêtes ; il professait une grande miséricorde pour les malheureux et ne se ménageait aucune peine pour les œuvres de charité, à tel point qu'il avait été même quêter de maison en maison pour venir en aide à la fondation d'une maison de Petites-Sœurs des pauvres dans sa ville natale, etc.

IV. — La Sœur fit, à différentes fois, diverses autres demandes à son père; mais il ne fut pas toujours permis à celui-ci de satisfaire à chacune d'elles.

« Les âmes du Purgatoire, lui demanda-t-elle un jour, connaissent-elles ceux qui prient pour elles et peuvent-elles prier pour les fidèles de ce monde ? » La réponse fut *affirmative*.

« Ces âmes, ajouta la Sœur, souffrent-elles en pensant aux péchés qui se commettent journellement ici bas, surtout dans leur famille ?

« *Oui*, répartit le père ; *c'est même un de leurs châtiments.* »

Vers la fin de novembre, le 23, la Sœur vit son père comme d'habitude, mais il semblait plus près d'elle qu'à l'ordinaire ; ce qui lui causa des souffrances ex-

trêmement aiguës. Elle croyait être toute de feu, tant elle était devenue brûlante, surtout aux oreilles.

Le père l'informa alors que si la communauté continuait à prier pour lui, il serait délivré aux fêtes de Noël. Il est à remarquer que les œuvres les plus secrètes que l'on offrait à Dieu à son intention, le soulagaient aussitôt, en même temps qu'il en avait la pleine connaissance. Ainsi vit-il tout ce qu'une religieuse, occupée des exercices d'une retraite particulière et toute dévouée à sa délivrance, lui avait mérité d'adoucissement par sa grande ferveur et son héroïque charité.

La Sœur, continuant sur ces entrefaites à interroger son père, lui demanda, toujours guidée par sa supérieure ou son confesseur, si cette doctrine était véridique, à savoir : que tous les tourments des martyrs sont au-dessous des souffrances du Purgatoire. Il répondit que c'était bien vrai.

Elle demanda ensuite si toutes les personnes qui sont dans la confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel et portent comme telles le saint Scapulaire, sont délivrées du Purgatoire, le premier samedi après leur mort. « *Oui, si elles ont fidèlement rempli leurs obligations à cet effet*, fut la réponse. »

A cette demande : y a-t-il réellement des âmes qui restent cinquante ans en purgatoire, le défunt répondit : « *Oui, et même il y en a qui sont condamnées à expier leurs péchés jusqu'à la fin du monde : ce sont des âmes bien coupables et bien délaissées.* »

V. — Le 3 décembre, son père, quoique toujours triste, lui apparut déjà resplendissant.

Elle lui demanda ce jour-là, par obéissance, 1° si la Très-Sainte-Vierge s'était réellement montrée sur la montagne de la Salette : *réponse affirmative ;* 2° si c'étaient les prédictions de la Salette qui se réalisaient alors contre la France : *nouvelle réponse affirmative ;* 3° enfin si la France se relèverait de cette ruine lamentable :

« *La France,* répondit le père, *est bien humiliée, mais aussi elle est bien coupable ; elle a fait une lourde chute dont elle ne se relèvera qu'en redevenant chrétienne.*

« *La France est coupable, surtout par la violation du repos du dimanche, par un vice affreux qui y est devenu si commun, et surtout par le blasphème. oh ! les blasphèmes !* ajouta-t-il, *ils y sont horribles et attirent la colère de Dieu. Voilà les trois choses qu'elle doit principalement éviter.*

« *Oui, la France se relèvera, mais il ne m'est pas permis de t'en dire le moment.* »

Ces trois grands crimes dont la Reine des nations s'est depuis de longues années rendue coupable à la face du monde comme devant Dieu, nous les trouvons également signalés par la bouche des Pasteurs des peuples, les Évêques ; l'un des plus éloquents d'entre eux, Mgr Dechamps, archevêque de Malines, stigmatisait encore dans son mandement de Carême, du 2 février 1871, ces trois péchés nationaux avec une sévérité toute apostolique.

« Le sanctuaire de la famille est souillé, dit-il, et cette souillure, érigée en système, est devenue le thème favori de la littérature et des théâtres... Mais il

est une autre profanation qui montre encore plus d'audace, puisqu'elle s'érige en juge de ceux qui ne l'imitent pas. Oubliant que toute paternité vient de Dieu : *Ex quo omnis paternitas nominatur*[1], elle veut être elle-même sa providence et déterminer à son gré le nombre des âmes qui lui sont confiées. C'est là l'un des plus grands péchés d'un grand peuple, non de lui seul, sans doute, mais de lui surtout : la profanation des sources de la vie.

« ... Qui n'a été témoin, dans une grande partie de la grande nation dont je vous parle, de l'oubli public de Dieu ? Parcourez ses villes et ses campagnes, et, dans une foule de localités, vous y trouverez ses temples déserts, les jours consacrés au Dieu vivant...

« L'orgueil donc et un orgueil insensé; la corruption et une corruption effrontée ; l'oubli de Dieu, le mépris de la loi divine, les blasphèmes contre la Rédemption répandus par la presse comme les eaux d'un torrent, mais surtout par la presse de la grande ville, de la capitale du monde moderne ; la voilà, telle que nous la voyons, l'apostasie qui force la justice divine à frapper le monde[2]. »

VI. — Depuis ce jour, 3 décembre, les entretiens de la Sœur avec son père cessèrent jusqu'à la nuit de Noël ; elle ne le revit même plus, dans l'intervalle, à partir du 14, où l'âme lui sembla de plus en plus resplendissante.

[1] Ephes. III, 15.
[2] Mandement de Carême 1871, p. 449-452.

Cependant, la veille de Noël, la pauvre Sœur était si souffrante qu'il lui semblа presque impossible de pouvoir se traîner jusqu'à la chapelle. Elle vint néanmoins assister à la messe de minuit, sans doute par la secrète assistance de son père qui devait en cette heureuse nuit lui annoncer sa délivrance suprême.

Il lui apparut, en effet, entre les deux élévations de la première messe, brillant comme le soleil.

« *J'ai achevé mon temps d'expiation*, lui dit-il, tout rayonnant de béatitude. *Je viens te remercier, toi, ma chère fille, et ta communauté qui a tant prié pour moi. A mon tour maintenant je prierai pour vous toutes.* »

La Sœur rentrée dans sa chambre revit une dernière fois son père. Tout heureuse de le contempler dans la gloire, elle le conjura en même temps de demander pour elle, avec sa guérison, les forces nécessaires pour bien observer sa sainte Règle.

« *Je demanderai pour toi*, reprit-il aussitôt, *une soumission parfaite à la sainte volonté de Dieu et la grâce d'entrer au ciel sans passer par le Purgatoire.* »

Et il disparut sans retour. Le défunt était, dans cette dernière vision, si resplendissant que sa fille ne put qu'entrevoir son visage, d'un éclat éblouissant, et assez seulement pour bien reconnaître les traits de son père ; tout le reste de sa personne était comme perdu dans la lumière.

A partir de ce moment, la joie et le bonheur de la Sœur Marie-Séraphine furent à leur comble : elle ressentit désormais en son âme une paix ineffable jointe à une certitude invincible de n'avoir pas été en butte

à l'illusion des sens ni aux tromperies du démon, comme elle l'avait tant redouté.

VII. — Cependant une nouvelle maladie, maladie hélas ! trop inconnue de la génération présente, s'était emparée de la Sœur, *la maladie du ciel*, tant était enflammé son désir d'aller s'unir à son Dieu comme venait de le faire son père bien-aimé. Elle s'était d'ailleurs offerte en victime. Ce double désir d'union et de sacrifice fut bientôt exaucé.

En ce jour même de Noël où la Sœur Marie-Séraphine avait recouvré toute la joie des anciens jours, elle se sentit déjà atteinte des premiers germes de la maladie de poitrine qui devait, six mois plus tard, mettre le comble à ses vœux. Ses souffrances furent longues et cruelles, mais elle les endura avec une patience de martyr. La nuit de sa mort angélique, qui arriva le vendredi 23 juin, fin de l'octave du Sacré-Cœur dont elle portait en religion le nom sacré, s'appelant Sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus, cette nuit-là même, peu d'instants avant de partir pour les demeures éternelles, elle redisait encore les cantiques des jours sans nuages de son noviciat et de sa profession.

Pourrions-nous oublier que, jusqu'à ses derniers moments, elle répétait en soupirant, chrétienne avant tout, mais toujours française : « *Oh ! ma chère France, que tu es à plaindre d'avoir perdu la foi ! Puisses-tu cesser de provoquer la colère de Dieu, et redevenir chrétienne !* »

La Sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus

décédée le 23 juin 1871, dans sa quatrième année de Religion, était née le 2 octobre 1843, et avait reçu sur les fonts baptismaux un nom de prédestinée *Marie-Angèle !*

Espérons que les apparitions prophétiques qui mirent le comble à ses mérites ici bas, ne seront pas perdues pour tant de frères attiédis ou égarés qui viendraient à en prendre connaissance ainsi que les âmes pieuses à qui elles sont spécialement dédiées.

O France, ô patrie bien-aimée, ô Reine du monde dans l'humiliation comme dans la grandeur, renais au bonheur en renaissant à Dieu !

APPENDICE.

AVEUX DU DÉMON PENDANT UN EXORCISME, A STANTZ, EN SUISSE,

(Le 28 mars 1848.)

I. Le démon déclare combien est horrible le péché. — II. Il insiste sur la nécessité de la prière et de la pénitence.

I. — Le démon est le père du mensonge: c'est de lui que vient la fameuse formule si largement exploitée de nos libres penseurs : *Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose.* Mais pour sa confusion éternelle, l'ennemi de notre salut est quelquefois obligé de dire la vérité, comme nous le voyons dans l'Évangile et comme il arrive parfois aussi dans les exorcismes.

Nos lecteurs nous pardonneront donc de les faire assister, dans cet appendice qui est peut-être ici le mieux à sa place, à une scène qui s'est passée à Stanz, en Suisse, le 28 mars 1848. C'est d'un élève du séminaire de Fribourg que nous la tenons, comme tout à fait authentique.

La religieuse exorcisée et le Père capucin exorcisant vivaient encore il y a peu de temps. Nous donnerons successivement les demandes faites par celui-ci au malin esprit et les réponses de ce dernier.

Demande. — « Déclare-nous ce que Dieu, le Père Tout-Puissant, t'a commandé de publier. »

Réponse. — « Si vous saviez ce que c'est que le péché, vous pleureriez; je pleurerais moi-même, si je le pouvais, mais pour moi il n'est plus d'espérance. Nous, les démons, nous sommes horribles devant *Celui qui est au-dessus de nous* (le diable, n'osant prononcer le nom de Dieu, l'appelle ici *Celui qui est au-dessus de nous*) ; mais le péché est encore plus horrible que nous. »

II. — D. — « Et de notre patrie (la Suisse) que dois-tu nous dévoiler ? »

R. — « Elle sera malheureuse, si les fléaux, qui la menacent, n'en sont point détournés à force de prières et de pénitences. Votre canton sera plongé dans les malheurs ; vous êtes menacés de punitions terribles. *Celui qui est au-dessus de nous* vous enverra des orages, une stérilité en grains et en fruits. Les années suivantes, on verra la peste, la famine, la guerre. Pour détourner ces fléaux, *Celui qui est au-dessus de nous* veut que vous fassiez des processions. Allez trois fois à Saxelen (à la chapelle du Bienheureux Nicolas de Flüe), trois fois à Rigenbach, une fois à l'église du Monastère de Saint Prosper. Ce saint-là n'est pas honoré et connu ainsi que le voudrait *Celui qui est au-dessus de nous*. De ces processions, les unes se feront au printemps, les autres en été, les autres en automne. »

D. — « Les fléaux seront-ils écartés de cette maière ? »

R. — « Si ce n'est entièrement, du moins en partie. »

D. — « Notre patrie sera-t-elle heureuse plus tard ? »

R. — « Si les prières restent inefficaces, elle sera encore plus tard malheureuse. »

D. — « La Providence qu'a-t-elle destiné aux peuples ? »

R. — « Si l'on ne prie pas efficacement, la Suisse verra la guerre. Un gouvernement central règnera sur la Suisse en roi ; son règne sera de courte durée. Ensuite la Religion deviendra florissante. Beaucoup parmi vous ne verront plus ce que j'avance ici : ceux qui le verront, seront dispersés et déprimés par la main du tyran. »

D. — « La Suisse sera-t-elle libre ensuite ? »

R. — « Oui. »

D. — « Mais ne pourrait-on pas écarter ces malheurs ? »

R. — « Par la prière l'on préviendra la tyrannie et en particulier aussi la guerre. »

D. — « Mais connais-tu bien l'avenir ? »

R. — « De moi-même, je n'en connais rien; mais *Celui qui est au-dessus de nous* a voulu que j'en sache quelque chose ; toutefois ce n'est pas lui-même qui me parle, c'est un de ses anges. Oui, moi je fus aussi un être bienheureux. Je dis, je vis, je compris ce qu'aucun de vous n'a vu ni compris. »

D. — « Satan, qu'as-tu encore à déclarer dans cette assemblée ? »

R. — « Qu'elle prie, se convertisse et fasse péni-

tence ; qu'elle quitte le péché, mais surtout tel et tel vice... Vous n'êtes point tous heureux, mais vous pouvez le devenir. »

D. — « Ai-je eu un but politique ou moral aujourd'hui ? »

R. — « Moral. »

D. — « N'as-tu plus rien à dire ? »

R. — « Si vous ne croyez pas à la vérité des paroles que j'ai dû vous annoncer, vous resteriez incrédules, un ange du Ciel devrait-il les confirmer.

Ainsi l'ange de ténèbres est obligé de venir confesser lui-même la toute-puissance de la prière devant Dieu. C'est bien comme dit saint Alphonse-Marie de Liguori : « *Qui prie, se sauve; qui ne prie pas, se damne.* »

LIVRE QUATRIÈME.

LES PRINCIPALES STIGMATISÉES DU XIXe SIÈCLE.

Les annales de l'Église nous ont conservé le souvenir d'un grand nombre de saints et de bienheureux favorisés, à la suite du séraphin d'Assise, de la grâce des Stigmates. Par cette communication réelle et cette transmission douloureuse des plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ces amants de la croix ont offert au monde, dans leur chair mortelle, l'un des spectacles les plus capables de réveiller la foi et la contrition chez les pécheurs endurcis et de ranimer dans la multitude des âmes tièdes les flammes de l'amour divin : ainsi s'exprime la Sainte-Église dans l'office de la fête des Stigmates de saint François d'Assise [1]. Plus les temps étaient critiques, plus Dieu, dans sa miséricorde, multipliait ces signes prophétiques si propres à détourner les coups de sa justice. De là dans notre siècle, plus qu'en aucun autre, cette succession non

[1] « Domine Jesu Christe qui, refrigescente mundo, ad inflammandum corda nostra tui amoris igne, in carne beatissimi Francisci, passionis tuæ sacra stigmata renovasti ; concede propitius, ut ejus meritis et precibus, crucem jugiter feramus et dignos fructus pœnitentiæ faciamus. » *Die XXII sept., in Impressione SS. Stigmatum S. Francisci, Oratio.*

interrompue de stigmatisées, depuis Anne-Catherine Emmerich si connue de nos pieux lecteurs et dont il sera question dans la seconde partie de cet ouvrage, jusqu'à Marie de Moerl, l'extatique du Tyrol, et Louise Lateau, l'humble stigmatisée de la Belgique. Le cloître, du reste, comme le siècle, a eu cet attendrissant spectacle des victimes volontaires aussi avides d'épuiser jusqu'à la lie le calice de la Passion, que le monde est altéré des joies mortelles de la triple concupiscence. Voilà encore l'une des causes secrètes des grâces répandues à profusion sur la chrétienté, envers et contre tous les crimes qui menacent de nous déborder.

Cependant, comme Satan sait habilement contrefaire les œuvres de Dieu et qu'il ne cesse d'opposer les faits de la mystique diabolique aux prodiges de la mystique divine, nous ne citerons ici que des personnes stigmatisées aussi connues par la sainteté de leur vie que par les conversions et les grâces dont elles ont été l'instrument providentiel.

Puisse, quelque jour, notre plume, à défaut d'une autre, retracer plus au long le tableau de ces âmes si éprises de Jésus crucifié !

Nous nous bornerons, pour le moment, à quelques traits de leur vie merveilleuse, d'après les sources les plus authentiques et quelquefois d'après nos propres souvenirs. Nous faisons d'ailleurs remarquer à nos lecteurs que l'Église ne se hâte jamais de se prononcer au sujet des faits de stigmatisation. Ici donc nous n'émettons que notre sentiment personnel, appuyé sur des grandes probabilités, en attendant le jugement de l'Église.

CHAPITRE PREMIER.

MARIE DE MOERL.

(1812-1868)

I. Sa première jeunesse. — II. Son état extatique attire les populations du Tyrol. — III. Apparition de stigmates en 1834. — IV. Maison paternelle de Marie de Moerl. — V. Sa vie intérieure. — VI. Comment la Passion de Notre-Seigneur agit sur elle. — VII. Sa conduite avec les personnes du dehors. — VIII. Tableau de la stigmatisée en extase. — IX. Elle passe de la maison paternelle au couvent des Franciscaines. — X. Elle connaît l'intérieur des âmes. — XI. Elle s'immole pour la Sainte-Église-Romaine. — XII. Sa bienheureuse mort.

I. — Nommer Marie de Moerl, c'est évoquer, pour ceux qui l'ont connue ou qui en ont seulement entendu parler, une vision céleste, de chérubin plutôt que de sainte [1]. Elle naquit le 16 octobre 1812, à Kaltern, dans le Tyrol autrichien, d'une pieuse et noble famille réduite par le malheur à tenir auberge pour subvenir aux nécessités de la vie. Arrivée à l'âge où toute jeune fille ne rêve que roses sans épines, Marie de Moerl se trouva, par suite de la mort de sa mère, le seul appui de son père, resté veuf avec neuf enfants dont le plus

[1] Voir *la Mystique*, de Görrès, édition Poussielgue ; *Notice* sur *trois vierges du Tyrol*, par l'abbé Nicolas, Lyon 1843 ; *Les plaies sanglantes du Christ*, Metz, 1844 ; *Les feuilles historiques et politiques* de Munich, etc.

jeune n'avait que dix jours. Pieuse et intérieure comme elle l'était déjà, elle se trouva néanmoins plongée dans une douleur si profonde, qu'on la vit encore pleurer sa mère trois ans après l'avoir perdue. Nous notons ce détail à l'adresse des esprits superficiels et inconsidérés qui ne cessent de prétendre que la piété est incompatible avec l'amour filial. Dès ses plus tendres années, les malades excitaient surtout sa compassion; elle priait pour eux, les visitait avec bonheur et ne les quittait jamais sans quelques bonnes paroles de consolation.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les épreuves sans nom par où la divine Providence la fit passer, de l'âge de quinze à vingt ans, afin de la purifier comme l'or dans la fournaise, avant d'en faire la merveille de notre siècle par une vie de continuelle extase dans la stigmatisation. Job, sur son fumier, fut moins torturé par la souffrance et moins persécuté par Satan, que l'angélique vierge de Kaltern. Ces épreuves admirablement racontées par Görrès [1], ne cessèrent qu'au mois de juin 1833, après qu'on eut, avec la permission de l'Évêque, employé les exorcismes de l'Église, tout à fait en secret et sans que personne le sût. Dès ce temps, elle appartenait au Tiers-Ordre séculier de Saint-François et elle avait de plus fait vœu d'obéissance et de chasteté perpétuelle. Comme sainte Térèse, sa patronne du Tiers-Ordre, elle était arrivée à dire souvent : « Ou souffrir, Seigneur, ou mourir ! »

[1] *Mystique*, liv. V, ch. 28, et liv. VIII, ch. 29.

II. — Ainsi préparée, elle avait été insensiblement élevée à l'état extatique, sans qu'on s'en aperçut d'abord. L'émotion de sa famille fut vive, lorsque le 2 février 1832, fête de la Purification de la Sainte-Vierge, la patiente, que son état maladif retenait toujours au lit, se trouva, après la sainte communion, subitement ravie dans une brillante extase de vingt-six heures, qui ne cessa que sur l'ordre de son confesseur, à ces mots : *Par obéissance.* Peu à peu l'extase devint presque continuelle. Il ne restait plus de doute au sujet du principe divin qui agissait dans Marie de Moerl, bien que nulle enquête officielle ne fût encore intervenue. Aussi vit-on, dans l'été de 1833, le Tyrol s'ébranler joyeusement à cette nouvelle.

« Tout à coup, raconte Görrès[1], et de tous les points à la fois, un mouvement général s'était emparé du peuple. On arrivait en foule pour voir de ses yeux un phénomène qu'on connaissait bien à la vérité par les légendes, mais qu'on n'espérait plus depuis longtemps voir en réalité. Les processions des paroisses se succédaient sans interruption à Kaltern, précédées de la bannière et de la croix, et le concours fut immense. Depuis la fin du mois de juillet jusqu'au 15 septembre de cette année, plus de quarante mille personnes de toutes les conditions visitèrent l'extatique, dont tous les sens, ouverts en apparence, étaient réellement fermés au monde extérieur, et dont les prières et les méditations étaient tout intérieures. On voulait admirer ce spectacle et s'édifier à sa vue. Personne ne pou-

[1] Mystique, liv. V, ch. 28.

vait s'expliquer ce concours. Le clergé, qui craint plutôt, et en partie avec raison, les apparitions de ce genre, n'était pour rien dans cette affluence. Il semblait plutôt que le même esprit qui opérait dans l'extatique, émût et poussât toutes ces masses, pour les rendre témoins des merveilles qu'il opérait. Aussi tout se passa dans le plus grand ordre, et on n'eut à déplorer aucun excès pendant les sept semaines que dura ce grand concours ; et cependant il y eut des jours où l'étroite chambre de la patiente, qui pouvait contenir tout au plus quarante ou cinquante personnes, fut visitée par près de trois mille pèlerins.

« L'autorité temporelle et l'autorité spirituelle désirèrent néanmoins mettre fin à ces pèlerinages. La police eut les inquiétudes qu'elle a ordinairement dans ces circonstances ; et le peuple fut averti qu'à partir de cette époque on ne laisserait plus entrer personne. La nouvelle s'en répandit bientôt par tout le pays, et les pèlerinages cessèrent sans mécontentement ni murmures. Mais les curés eurent encore longtemps à se féliciter de l'impression que cette apparition avait laissée dans le peuple. A la fin de l'automne de cette année, le prince-évêque de Trente vint à Kaltern, commença une information et entendit plusieurs témoins après leur avoir fait prêter serment. On ne publia point le résultat de cette information ni les déclarations des témoins, parce que l'affaire ne parut pas encore mûre pour un jugement définitif. Le Prince-Évêque voulait avant tout avoir un appui, pour pouvoir donner ensuite toutes les explications nécessaires au gouvernement, qui soupçonnait dans tous ces phénomènes une super-

stition nuisible ou une fraude pieuse, ou au moins des illusions provenant d'une trop grande simplicité. L'Évêque déclara seulement que la maladie de Marie de Moerl ne présentait point à la vérité les caractères de la sainteté, mais qu'en même temps sa piété bien reconnue n'était point une maladie. Dès lors la police fut moins tracassière dans ses mesures. »

III. — La Providence avait ses vues de miséricorde dans cette renommée de sainteté qui venait d'amener un instant la foule autour de l'angélique vierge du Tyrol. Elle allait maintenant confier à l'extatique les joyaux de la Passion et l'orner des stigmates sacrés comme d'autant de perles divines qui devaient jusqu'à sa mort rayonner sur tant d'âmes coupables ou indécices et les ramener au bercail des prédestinés. Écoutons encore Görrès, qui s'est plu à nous retracer, de son pinceau de maître, le tableau de cette existence toute céleste [1].

« L'intérieur de l'extatique s'était développé dans le calme, sans qu'elle se fût en quelque sorte aperçue de tout le bruit qui venait de se faire autour d'elle, et son âme avait acquis une maturité toujours croissante.

« Les stigmates avaient paru sur son corps, et la chose s'était passée chez elle aussi simplement que chez les autres stigmatisées. Déjà, dans l'automme de 1833, son confesseur avait remarqué par hasard que cette partie des mains où les plaies parurent plus tard,

[1] Mystique, liv. V, ch 28.

commençait à devenir plus profonde, comme si elle eût été sous la pression d'un corps en demi-relief. En même temps, ces parties devenaient douloureuses, et des crampes s'y manifestaient fréquemment. Il conjectura dès lors que les stigmates ne tarderaient pas à paraître, et l'événement justifia ses conjectures. A la Chandeleur, le 2 février 1834, il lui trouva à la main un linge avec lequel elle s'essuyait de temps en temps les mains, effrayée comme un enfant de ce qu'elle y voyait. Comme il aperçut du sang sur ce linge, il lui demanda ce que cela signifiait. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien elle-même, qu'elle avait dû se blesser jusqu'au sang. Mais c'étaient réellement les stigmates, qui restèrent désormais fixés sur les mains, qui bientôt se montrèrent aussi sur les pieds, et auxquels se joignit en même temps la plaie du cœur. La manière dont le père Capistran, son confesseur, agit avec elle est si simple, et manifeste si peu de prétention au merveilleux, qu'il ne lui demanda pas même ce qui s'était passé dans son intérieur et ce qui avait pu donner occasion à l'apparition de ces stigmates. Ils étaient à peu près ronds, s'étendant un peu en longueur; ils avaient trois ou quatre lignes de diamètre, et étaient fixés aux deux mains et aux deux pieds. Le jeudi soir et le vendredi, ces plaies laissaient très-souvent couler des gouttes d'un sang clair. Les autres jours, elles étaient recouvertes d'une croûte de sang desséché, sans qu'on pût remarquer ni inflammation, ni ulcération, ni aucun vestige de lymphe. Elle cacha la chose, comme elle cachait en général tout ce qui pouvait trahir son état intérieur. Mais en 1834, à l'occasion

d'une procession solennelle, l'extase de jubilation se révéla chez elle. Un jour elle la surprit en présence de plusieurs témoins ; alors on la vit semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix, plongée dans les joies de l'amour. Tous les assistants purent voir sur ses mains les stigmates, et la chose ne put demeurer secrète désormais. »

IV. — « Sa santé était restée chétive, continue Gœrrès. Dans l'automne de 1834, elle tomba malade, et fut attaquée de convulsions très-douloureuses, qui durèrent plusieurs semaines. Cependant, depuis les fêtes de Noël, ou plutôt depuis le jour de l'Immaculée-Conception, elle reprit sa fraîcheur et sa bonne mine, et se conserva dans cet état jusqu'à la fin de l'été de l'année suivante. C'est dans l'automne de cette même année que, faisant un voyage dans le midi du Tyrol, je la vis plusieurs fois. Kaltern, le lieu de sa naissance, est situé dans une contrée ravissante. Sur la rive droite de l'Adige, à partir de l'embouchure de l'Eisac, s'élève une montagne d'une hauteur moyenne, d'un aspect gracieux, qui se prolonge dans un espace de deux à trois lieues, et dont les racines se confondent avec celles d'une chaîne plus élevée qui sépare la vallée de l'Adige du Nonsberg. Entre ces chaînes est un vallon situé à trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de l'Adige, au milieu duquel est un petit lac clair et limpide, entouré de vignobles. C'est là, sur une pente légère, que s'élève Kaltern avec ses maisons de pierre d'un style antique, environné de

frais paysages, de villages, de châteaux, de calvaires, avec une vue magnifique et très-étendue sur les sommets neigeux des Alpes, d'un côté, et de l'autre, à travers les pointes nues ou boisées des montagnes, dans la vallée de l'Adige jusqu'à Trente.

« C'est une de ces maisons en pierre, comme on les bâtissait au XVe et au XVIe siècles, qu'habite Marie de Moerl. Elle couche dans une chambre blanche et nette, sur un matelas assez dur, dans un lit dont le linge est toujours tenu très-propre. A côté du lit est un petit autel domestique. Derrière elle, quelques images, pour lesquelles elle a une dévotion particulière, sont attachées aux piliers des fenêtres qui, selon l'usage du pays, sont garnies de jalousies pour tempérer l'éclat trop vif de la lumière, et pour rafraîchir l'air si chaud de ce climat. Marie de Moerl est d'une taille moyenne, d'une structure délicate, comme l'est généralement dans ce pays le peuple allemand auquel se sont mêlées successivement tant de races différentes, mais dans lequel paraît prédominer le sang franco-rhénan. Pour toute nourriture, elle prend de temps en temps, quand le besoin la sollicite ou que son confesseur l'ordonne, quelques grains de raisin, ou quelque autre fruit, ou un peu de pain. Par suite de cette exiguïté de nourriture, elle est devenue très-maigre ; elle ne l'est pas cependant plus que ne le sont beaucoup d'autres qui mènent une vie ordinaire. Son visage avait même alors un certain embonpoint, qui varie néanmoins beaucoup selon l'état où elle se trouve. »

V. — « La première fois que j'allai chez elle, je la trouvai dans la position où elle est la plus grande partie du jour, à genoux à l'extrémité de son lit, en extase. Ses mains croisées sur la poitrine laissaient voir les stigmates; son visage était tourné vers l'église et regardait un peu en haut : ses yeux levés vers le ciel exprimaient une absorption profonde que rien du dehors ne pouvait déranger. On ne remarquait en elle aucun mouvement, excepté celui que produit la respiration ou la déglutition. Quelquefois on apercevait comme une légère oscillation : c'était un spectacle que je ne puis comparer qu'à celui qu'offriraient les anges, si nous les voyions prosternés en prière au pied du trône de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'il produise une aussi forte impression sur tous ceux qui en sont témoins. Les cœurs les plus durs ne peuvent résister à cette vue. L'étonnement, la joie et la piété ont fait couler bien des larmes autour d'elle. Dans ses extases, d'après le rapport de ceux qui dirigent sa conscience et de son curé, elle est occupée depuis quatre ans à contempler la vie et la Passion du Christ, et à honorer le Saint Sacrement. Ses prières sont réglées d'après l'ordre de l'année ecclésiastique ; elle en a écrit quelques-unes pour son confesseur, et elles sont, d'après le témoignage de celui-ci, pleines de chaleur, d'onction et d'édification. La faculté qu'elle a de voir les choses lointaines, soit dans l'espace, soit dans le temps, a pour objet unique ce qui tient à l'Église ou à la piété ; et bien différente des somnambules, elle ignore aussi complètement que les autres hommes ce qui se passe en son propre corps. Les événements

qu'elle a prédits n'avaient rien qui pût les faire pressentir au moment où elle les a prévus ; mais leur accomplissement a toujours uniquement dépendu de la volonté humaine, libre et inconstante dans ses actes, et de la Providence divine. Elle n'a jamais parlé qu'à son confesseur de ses visions et de leur liaison intime. Mais, comme le cercle de ses connaissances est très-borné, elle a souvent bien de la peine à trouver un nom pour exprimer les choses qu'elle a vues. Cependant l'ensemble de l'image qui est dans son esprit se manifeste clairement dans le maintien et la pose de son corps qui toujours prend une part plus ou moins grande à l'objet de ses visions. Ainsi, on la voit à Noël bercer avec une grande joie l'Enfant nouveau-né dans ses bras ; le jour des Rois, elle l'adore à genoux derrière les Mages. Elle assiste aux noces de Cana, à table, appuyée sur le côté, circonstance qu'elle n'a pu apprendre par les moyens extérieurs, puisque les tableaux des églises ne rendent point cette ancienne manière de s'asseoir à table. Sa personne tout entière exprime aussi parfaitement dans les autres jours la forme de l'objet qu'elle médite. »

VI. — « Mais l'objet le plus fréquent de ses contemplations, c'est la Passion du Christ, et c'est elle aussi qui produit en elle l'impression la plus profonde, et qui s'exprime le plus vivement au dehors. C'est surtout dans la semaine sainte que cette impression pénètre plus avant dans son être, et que l'image qui la reproduit au dehors est plus complète. Cependant la contemplation de ce mystère revient tous les vendredis

de l'année, et offre ainsi une occasion fréquente d'en observer les merveilleux effets. Ici se montre encore le caractère qui la distingue dans la manière simple et naturelle dont s'accomplit la représentation de ce grand mystère; car on peut en suivre toutes les phases, depuis son origine jusqu'à son entier développement, et chaque scène de ce grand drame porte l'empreinte de sa personnalité. On voit que son esprit a depuis longtemps acquis la faculté non-seulement de considérer de loin ou d'effleurer par ses extrémités l'objet de ses méditations, comme il arrive ordinairement dans la vie, mais encore de se poser tout près de lui, de pénétrer jusque dans sa substance, et de se mettre ainsi vis-à-vis de lui dans les rapports les plus intimes. Son esprit s'abandonne tellement à l'objet qui l'occupe, que celui-ci lui devient en quelque sorte plus immédiatement uni qu'il ne l'est à soi-même, et qu'il change de rôle avec lui. Alors l'esprit fait de l'objet tout ce qu'il veut, et le forme à son image. A mesure que ce procédé d'assimilation se développe, nous voyons le reflet de l'action intérieure apparaître au dehors dans le corps; et la contemplation, prenant en celui-ci une forme extérieure, devient de nouveau un objet de contemplation pour l'observateur.

« L'action commence déjà dans la matinée du vendredi : et, si l'on en suit le développement, on voit que de même que plusieurs pensent en parlant, ou plutôt parlent en pensant, sans avoir la conscience des paroles qu'ils prononcent, ainsi notre extatique médite la Passion en la reproduisant, ou plutôt la reproduit en

la contemplant, sans avoir la conscience de son action. Aussi le mouvement en est-il d'abord doux et régulier; puis, à mesure qu'elle devient et plus douloureuse et plus saisissante, les traits qui la représentent en Marie de Moerl, prennent une empreinte plus profonde et deviennent plus reconnaissables. Enfin, lorsque l'heure de la mort arrive, et que les douleurs ont pénétré jusqu'au fond le plus intime de l'âme, l'image de la mort ressort de tous les traits de cette femme. Elle est là, à genoux sur son lit, les mains croisées sur la poitrine. Autour d'elle règne un profond silence, qu'interrompt à peine le souffle des assistants. Vous diriez alors que le soleil de la vie descend pour elle vers son couchant, et qu'à mesure que sa lumière s'affaiblit, les ombres de la mort, sortant de leurs abîmes, montent peu à peu vers elle, cachent successivement tous ses membres sous leurs voiles ténébreux, et arrivent en foule autour de son âme, qui s'abîme dans son impuissance dès que la dernière lueur s'est éteinte. Elle était pâle pendant toute l'action; mais vers la fin vous la voyez pâlir encore davantage. Le frisson de la mort parcourt tous ses os, et la vie s'affaisse dans des ombres toujours plus épaisses. Les soupirs qui s'échappent avec peine de sa poitrine annoncent que l'oppression devient plus forte. De ses yeux immobiles coulent de grosses larmes qui descendent lentement sur ses joues; de légers mouvements entr'ouvrent toujours davantage la bouche: comme ces éclairs qui précèdent l'orage, ils forment d'abord des cercles plus étroits, puis ils semblent creuser le visage dans toute sa largeur, et deviennent enfin si violents que de temps en

temps ils ébranlent le corps tout entier. Les soupirs se sont changés en un gémissement qui navre le cœur; une rougeur sombre enveloppe les joues; la langue épaissie semble être collée contre le palais desséché. Les convulsions deviennent toujours plus violentes et plus profondes. Les mains, qui d'abord s'affaissaient peu à peu, glissent plus vite. Les ongles deviennent bleus, et les doigts s'entrelacent convulsivement les uns dans les autres. Le râle de la mort se fait entendre du fond du gosier. Le souffle, toujours plus pressé, se détache avec d'incroyables efforts de la poitrine, qui semble comme liée par des cercles de fer. Les traits se déforment et ne sont plus reconnaissables. La bouche de cette image douloureuse est ouverte dans toute sa largeur; son nez se retire, ses yeux immobiles vont se briser dans leurs orbites. Quelques soupirs peuvent encore, à de longs intervalles, se faire jour à travers les organes que la mort a roidis. Le dernier va s'échapper. Alors le visage se penche, et la tête, portant déjà tous les signes de la mort, s'affaisse dans un complet évanouissement : c'est une autre figure que vous ne sauriez reconnaître. Tout reste dans cette position deux minutes à peu près. Puis la tête se relève, les mains remontent vers la poitrine, le visage reprend sa forme et son calme. Elle est à genoux, tranquille, les yeux levés au ciel, et occupée à présenter à Dieu l'hommage de sa reconnaissance. La même scène se renouvelle chaque semaine, toujours la même quant aux traits principaux, mais offrant chaque fois des traits particuliers, qui sont comme l'expression de ses dispositions intérieures; c'est ce dont je me suis con-

vaincu plusieurs fois par une observation attentive. Car il n'y a rien d'appris dans toute cette action ; elle coule sans art du fond de la nature de cette femme, comme la source coule du rocher. Aussi ne peut-on rien apercevoir de faux, de forcé ou d'exagéré dans toute cette représentation ; et si elle mourait véritablement, elle ne mourrait pas autrement. »

VII. — « Quelque absorbée qu'elle soit dans ses contemplations, c'est toujours Gœrrès qui parle, un seul mot de son confesseur ou de toute autre personne qui est dans un rapport spirituel avec elle, suffit pour la rappeler aussitôt à elle-même, sans qu'on puisse remarquer aucune transition. Elle ne prend que le temps qui lui est nécessaire pour se reconnaître et pour ouvrir les yeux, elle est à l'instant comme si elle n'eût jamais eu d'extase. Son expression est autre ; vous diriez un enfant naïf qui a conservé sa simplicité et sa candeur. Aussi la première chose qu'elle fait à son réveil, quand elle aperçoit des témoins, c'est de cacher sous la couverture ses mains stigmatisées, comme un enfant qui s'est taché ses manchettes avec de l'encre, et qui cache ses mains en voyant arriver sa mère. Accoutumée déjà à ce concours d'étrangers, elle regarde autour d'elle avec une sorte de curiosité, donnant à chacun un salut amical. Elle n'est pas à son aise quand l'impression de ces scènes si saisissantes est encore trop visible dans ceux qui en ont été témoins, ou quand on s'approche d'elle avec une sorte de vénération ou de solennité, et elle cherche par un enjouement sans prétention à effacer ces impressions si profondes. Comme

elle ne parle point depuis longtemps, elle cherche à se faire comprendre par des signes; et lorsque cela ne suffit pas, elle regarde son confesseur, comme pour lui dire de l'aider et de parler pour elle; vous diriez un enfant qui ne peut encore prononcer aucune parole.

« Ses yeux bruns expriment l'enjouement et la candeur de l'enfance; son regard est si clair qu'on peut par lui pénétrer jusqu'aux plus profonds abîmes de son âme; et l'on est bientôt convaincu qu'il n'y a pas dans tout son être un seul coin obscur où pourrait se cacher la moindre fraude. On ne saurait découvrir en elle aucune trace d'exagération ou d'affectation, ni de fade sentimentalité, ni d'hypocrisie, ni d'orgueil. On n'aperçoit partout que l'expression d'une jeunesse dont la sérénité et la candeur se sont conservées dans la simplicité de l'innocence, et qui s'abandonne même volontiers au badinage, parce que le tact sûr et délicat qu'elle possède sait écarter tout ce qui pourrait paraître inconvenant. Lorsqu'elle est au milieu de ses amies, elle peut, une fois revenue à elle-même, rester plus longtemps dans cet état; mais on sent qu'il lui faut, pour cela, de grands efforts de volonté; car l'extase est devenue son état naturel, et l'état ordinaire des autres hommes est pour elle quelque chose d'artificiel et d'inaccoutumé. Au milieu d'un entretien, lorsqu'elle semble prendre à tout le plus vif intérêt, on voit tout à coup ses yeux s'appesantir, et dans une seconde, sans aucune transition, elle est prise par l'extase. Pendant que j'étais à Kaltern, on l'avait priée de tenir sur les fonts un enfant nouveau-né. Elle l'avait pris dans les bras avec la plus grande joie et montrait le plus

vif intérêt à toute la cérémonie : mais pendant le temps que dura celle-ci, elle tomba plusieurs fois en extase, et il fallut la rappeler à elle. »

VIII. — « C'est un spectacle singulier que la vue de ces extases. Couchée sur le dos, elle semble nager sur des flots de lumière, et jette encore autour d'elle un regard joyeux ; puis, tout à coup, on la voit plonger peu à peu comme dans un abîme. Les flots jouent encore un instant autour d'elle, puis lui couvrent le visage de leurs eaux, et on la dirait enveloppée d'une lumière diaphane. Alors aussi l'enfant naïf a disparu. Souvent, lorsqu'elle est dans des dispositions favorables, on voit briller ses yeux bruns au milieu de ses traits glorifiés. Ouverts dans toute leur largeur, sans saisir aucun objet particulier, ils semblent lancer comme dans l'infini tous leurs rayons. Lorsqu'elle se livre à ses méditations et à ses exercices de piété, il ne faut pas croire qu'elle néglige pour cela les soins de sa famille. De son lit, elle conduit toute sa maison, dont elle partageait autrefois le gouvernement avec une sœur que la mort lui a enlevée depuis. Comme l'intervention de quelques bonnes âmes lui a procuré depuis quelques années une pension, et qu'elle n'a besoin de rien pour elle-même, elle consacre cette pension à l'éducation de ses frères et sœurs, qu'elle a placés dans divers instituts, selon leurs dispositions. Tous les jours, vers deux heures après-midi, elle s'occupe de ses affaires. Son confesseur la rappelle à elle-même ; elle confère avec lui des difficultés qu'elle éprouve, et donne ses ordres, s'occupe de tout, pense

à tout, prévient tous les besoins de ceux à qui elle s'intéresse; et le sens pratique qu'elle possède fait que tout autour d'elle est disposé dans le meilleur ordre. »

IX. — Marie de Moerl demeura ainsi dans le monde jusqu'à la mort de son père, arrivée dans les premiers mois de 1841. Une de ses jeunes sœurs était alors encore auprès d'elle pour lui donner ses soins : Marie lui rechercha une position honnête. Puis, après avoir mis ordre aux affaires de la famille, qui étaient toujours demeurées jusque-là entre ses mains, elle consentit à aller occuper un petit appartement au couvent des Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François, situé à dix minutes de Kaltern, dans un site riant. C'est là, dans l'humble cellule où elle acheva le reste de sa vie, qu'elle reçut la visite des grands et des petits, des ecclésiastiques et des laïques, des catholiques et des protestants, des fidèles et des incrédules dont bien peu, venus de loin ou de près, résistèrent à la voix de Dieu.

« La chambre de Marie de Moerl, dit un de ces pèlerins[1], a environ trois mètres et demi de long, sur deux mètres et demi de large. En face de la porte est un autel domestique. Elle en avait un semblable, peut-être le même, dans la maison paternelle, où depuis quelques années l'évêque de Trente avait permis de dire la messe une fois par semaine. Le lit est au fond, du côté opposé; vers le pied du lit est une porte qui

[1] *Notice*, etc., par M. l'abbé Nicolas, p. 69.

donne dans la chapelle du couvent; la stigmatisée peut ainsi entendre la messe. A côté, entre le lit et la fenêtre, est un prie-dieu, et vis-à-vis, une commode où toutes ses hardes sont tenues avec ordre. Quelques images proprement encadrées ornent la chambre. Nous entendîmes le roucoulement de deux tourterelles; on nous dit qu'elle se récréait quelquefois à les caresser; c'est lorsque son confesseur croit utile de lui prescrire quelque distraction.»

X. — Pour rendre plus efficace son action sur les âmes, Dieu lui avait communiqué d'autres dons extraordinaires, comme la connaissance des choses cachées et des événements futurs, ainsi qu'une ardeur de prière qui obtenait du ciel les grâces les plus signalées. Pour ne citer qu'un trait de sa clairvoyance surnaturelle, voici ce que raconte le Dr Riccardi [1].

« Un religieux, qui s'était recommandé à ses prières, reçut d'elle une de ces réponses dans laquelle, sans blesser en rien les ménagements pleins de délicatesse qu'il lui convenait d'observer à l'égard d'un homme de ce caractère, elle appela vivement son attention sur un défaut qu'il nourrissait depuis longtemps et qui ne pouvait être connu que de lui seul. Comme elle ne voulait pas, en présence d'autres personnes, dire quelque chose qui pût l'humilier, sa charité ingénieuse trouva tout à coup un autre moyen : elle saisit un psautier qui se trouvait sous le coussin

[1] Esquise historique, etc., citée dans *les Plaies sanglantes du Christ*, par M. Veyland, p. 237.

de son lit, l'ouvrit et montra avec le doigt un passage qui désignait précisément le défaut qu'elle voulait lui faire remarquer. Le religieux lut le passage indiqué, fut consterné et fondit en larmes; pour elle, elle reprit le livre de ses mains avec un sourire, et rentra presque aussitôt en extase. »

XI. — La sainte Église Romaine occupait par-dessus tout les pensées et les affections de la stigmatisée. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, elle se tint comme Moïse sur la montagne, en présence du Seigneur, priant et souffrant pour l'Épouse du Christ, si persécutée de nos jours.

« Ainsi, racontent les *Feuilles historiques et politiques* de Munich que nous traduisons ici [1], elle fut en proie, à partir du 8 septembre 1867, à de grandes épreuves intérieures. Il semblait qu'elle fût en présence d'un ennemi invisible qui la jetait dans un état de tristesse, d'angoisse et d'oppression impossible à décrire et qui, à partir du 17 septembre, sembla lui enlever pour plusieurs semaines tout sentiment d'elle-même. Elle ne voyait plus de tout côté que des troupes ennemies qui tramaient contre elle une grande persécution, qui tombaient sur elle, l'emmenaient captive et voulaient la conduire à la mort. Elle les voyait et les entendait avec leurs projets sanglants contre la Religion et le peuple fidèle; elle était couverte de sarcasmes par ces fantômes qui lui racontaient avec une joie satanique qu'ils tenaient le Pape captif et

1 *Die hist. polit. Blätter*, tom LXI, p. 467.

qu'ils allaient détruire les églises et les couvents, et frapper son propre pays. » Vers le milieu d'octobre, la crise entra peu à peu dans sa décroissance, jusqu'à ce que la patiente se trouvât enfin en état de recevoir la sainte Communion, à partir du 23 de ce mois. Qu'avait-elle fait en réalité, pendant cette tempête de l'âme? Elle le raconta plus tard, en disant que, dans la nuit du 7 au 8 septembre, elle s'était sentie excitée à prier pour le Pape et pour l'Empereur, et qu'à partir de ce moment, elle avait commencé à souffrir. En effet, pendant ce même temps, les Garibaldiens préparaient leur sanglante invasion des États de l'Église qui provoqua, dans la seconde moitié d'octobre, la dernière intervention française où *le chassepot fit merveille* sur les Garibaldiens et donna quelque répit à la Ville éternelle.

XII. — A d'autres maintenant de prendre la place de la séraphique Vierge de Kaltern. Elle a mené à bonne fin les combats du Seigneur, elle touche aux demeures éternelles, la couronne est prête. Comme elle l'avait appris depuis plusieurs années dans l'oraison, elle devait mourir *quand tout serait blanc*. Ce qui arriva au commencement de 1868.

« A mesure qu'approchait l'heure bienheureuse du départ, racontent encore les *Feuilles historiques et politiques* de Munich [1], les stigmates des mains et des pieds devenaient moins apparents ; bientôt il n'en resta

[1] *Die histor. polit. Blätter*. tom. LXI, *ibid*.

plus qu'une trace bleuâtre qui s'effaça même complètement lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir. Le soir du 6 janvier elle reçut les derniers sacrements. Tous ceux qui l'assistaient la croyaient déjà à l'extrémité; mais elle laissa comprendre par signes que le moment suprême n'était pas venu. Conservant toute sa connaissance, elle reçut encore chaque jour, un peu après minuit, le saint Viatique qui lui fut ainsi administré une dernière fois le 11 janvier: deux heures après, survint l'agonie douce et paisible de l'angélique servante du Christ. Elle gardait le silence que le doux nom de Jésus venait seulement interrompre parfois sur ses lèvres. Puis un des assistants l'entendit murmurer: *Oh! que c'est beau! Oh! que c'est beau!* La respiration devint plus lente et sans effort comme sans douleur, Marie de Moerl s'endormit dans le baiser du Seigneur.

« Pendant deux jours toute la contrée avoisinante envoya des milliers de pèlerins vénérer sa dépouille mortelle, exposée dans l'église du couvent sur un riant catafalque. On l'avait revêtue de blanc comme une fiancée, un voile sur la tête, une couronne à ses pieds. A la voir ainsi, les âmes étaient transportées et les cœurs inondés d'une profonde paix. Ses traits respiraient à la fois la majesté de la matrone et les grâces de la jeune fille; son front était grave, ses yeux méditatifs et ses lèvres souriantes; ses mains transparentes comme l'albâtre, étaient délicatement colorées de rose; lorsqu'on ôta ensuite le voile de sa tête, il semblait qu'on la revoyait encore en vie, tant sa belle chevelure faisait ressortir les charmes de sa physio-

nomie ; le trait dominant de son visage était une paisible et suave résignation. » Elle repose, au cimetière de Kaltern, dans le caveau de sa famille ; mais son souvenir, après sa mort ainsi que pendant sa vie, demeure comme un parfum céleste répandu au loin dans la sainte Église.

En présence de telles âmes, on s'explique que le mal soit encore quelque peu maîtrisé, alors que toute puissance lui est donnée sous nos yeux, et on s'étonne moins que les couronnes tiennent encore sur la tête de quelques souverains et que des pays tels que le Tyrol puissent conserver intacte la foi de leurs pères. Ah! Seigneur, multipliez autour de nous ce sel de la terre, ces lampes vigilantes du sanctuaire, ces vierges admirables qui ne consentent plus à vivre que de la passion et des plaies sanglantes du Christ!

CHAPITRE II.

L'ADDOLORATA DE CAPRIANA OU MARIE-DOMINIQUE LAZZARI.

(1815-18. .)

I. Piété précoce de la patiente. — II. Ses premières souffrances. — III. Les stigmates douloureux lui sont accordés par le Seigneur. — IV. Sa vie intérieure. — V. Ses rapports avec les étrangers. -- VI. Autres dons surnaturels. — VII. Ce qu'elle endura le Vendredi-Saint 1836.

I. — Il n'entre pas dans notre dessein de tracer l'esquisse biographique de toutes les stigmatisées de ces derniers temps; nous passerons donc sous silence et Crescenzia Nieklutsch, du diocèse de Botzen, et Julienne Weiskircher, d'Ulrichkirchen, près de Vienne en Autriche; et plusieurs autres encore que le cloître abrite et qui ne nous pardonneraient même pas de les nommer. Mais, comme contraste de l'extatique de Kaltern, nous devons nous arrêter devant Marie-Dominique Lazzari, que ses souffrances inouïes ont surnommée l'*Addolorata* ou la *Patiente* de Capriana, autre village du diocèse de Trente. Contemporaine de Marie de Moerl, mais ravie plus tôt qu'elle à cette vallée de larmes, elle fut appelée à partager les plaies sanglantes de Notre-Seigneur vers l'âge de dix-huit ans, sans jamais connaître ni les splendeurs de l'extase, ni aucun des enivrements de la vie spirituelle;

à Marie de Moerl le Thabor; à l'Addolorata de Capriana le Calvaire! Écoutons ce qu'en raconte don Antonio Riccardi [1].

« Marie Dominique naquit en 1816, d'un pauvre meunier, et fut élevée, selon son humble condition, avec ses deux frères et ses deux sœurs, à l'ombre du toit paternel. Dans l'intérieur de la maison, elle donnait ses soins au moulin qui faisait vivre la famille, et elle consacrait à la prière, à la lecture des bons livres, notamment des œuvres de saint Alphonse de Liguori, et surtout à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur, les intervalles de temps que ses occupations laissaient libres. Elle donnait également à ses exercices de piété les courts moments que d'autres eussent accordés au repos, et elle en agissait ainsi, même lorsqu'elle allait avec les siens dans les champs pour couper l'herbe ou pour recueillir le foin. Naturellement réservée et pieuse, elle ne se distinguait cependant au dehors par aucun de ces signes d'une ferveur extraordinaire qui scandalisent tant les faux sages de notre siècle, et qu'ils qualifient si volontiers de bigotisme. Toutefois, elle évitait généralement les relations ou les conversations inutiles avec les hommes; elle aimait les voies intérieures, et, dans ces entretiens particuliers qui l'unissaient, dès lors, toute à Dieu, elle faisait ses délices de la sainte Communion. Ainsi elle suivait le chemin de la perfection sans paraître s'éloigner du genre de vie que mènent d'ordinaire les filles pieuses de sa condition et de son âge. »

1 *Notice historique*, citée dans *Les Plaies Sanglantes du Christ*, p. 259.

II. — « Née avec une forte constitution, elle n'avait pas cessé, depuis sa naissance, de jouir d'une bonne santé, lorsqu'au mois d'août 1833 elle fut attaquée de la maladie régnante à cette époque, la grippe. Elle en fut guérie au bout de huit jours, après avoir perdu, par les saignées, une assez grande quantité de sang. Quoiqu'elle fût délivrée de ce mal, il lui resta cependant un tel épuisement de forces, qu'il lui fut impossible de quitter le lit depuis cette époque Les médecins les plus habiles et les plus instruits, successivement consultés, n'ont jamais pu comprendre cette singulière prostration qui résistait si opiniâtrement à toutes les ressources de l'art. Quelque temps après, elle commença à éprouver des douleurs assez vives, surtout à l'estomac, à la tête, aux pieds et aux mains. Quoique accablée par ces souffrances, elle était calme et résignée, et c'est elle qui prodiguait les consolations les plus affectueuses à ses parents désolés de la voir souffrir ainsi. Le seul soupir, le seul épanchement qu'elle permettait à ses douleurs, fut de s'écrier, *ah ! mon Dieu !* invocation qu'elle prononçait d'une voix lamentable, du fond de son cœur. Après quelques jours de repos, ses spasmes se renouvelèrent avec plus d'intensité, et avec eux ses exclamations de douleur devinrent plus vives et plus fréquentes. Sa situation empira, et elle fut livrée à des souffrances extrêmes qui lui arrachaient des cris d'une telle violence, qu'il paraissait merveilleux qu'elle ne succombât ni à son martyre ni à ses lamentations.

« Le 10 avril de l'année suivante, elle but un demi verre d'eau dans lequel on avait fait tremper un petit

morceau de pain ; depuis ce jour, elle n'a plus pris d'aliments ni de boissons. »

III. — Le feu de la tribulation avait ainsi purifié cette âme, et l'avait rendue mûre pour une plus haute perfection. Le moment était venu où le divin Époux des âmes allait donner à sa fidèle servante une marque publique et admirable de la prédilection dont il l'avait déjà honorée ; l'heure allait sonner où les sacrés stigmates, qui depuis le 10 janvier 1834, se trouvaient, à la vérité, imprimés mais cachés encore dans la face intérieure des mains, devaient les percer d'outre en outre et se manifester ainsi à tous les regards.

« Cependant les stigmates qui perçaient les mains, les pieds et le côté de ce disciple du Calvaire, continue le Dr Riccardi, ne suffisaient pas pour la transformer en une image parfaite de l'Homme-Dieu crucifié ; il lui manquait la couronne pour compléter sa royauté sur la nature animale si avide de plaisirs, et le Roi de gloire voulut bien la lui imposer lui-même sur le front. Il lui donna donc cette couronne d'épines si riche en tortures, que jadis il avait honorée de ses tempes divines ; il voulut que cette nouvelle faveur vînt éclater à tous les yeux, et ce fut environ trois semaines après la manifestation des stigmates, que Marie-Dominique reçut l'empreinte glorieuse de ce sanglant couronnement. Oui, il faudrait qu'il portât dans son sein un cœur de rocher, celui qui verrait cette héroïne chrétienne lutter contre les douleurs atroces que lui impose le vendredi de chaque semaine, sans y rencontrer un sentiment de pitié, d'admiration ou de généreuse sympathie !

« La position que Marie-Dominique conserve habituellement, c'est d'être étendue sur le dos dans son pauvre petit grabat, les mains jointes et touchant presque au menton. Ses cheveux épars tombent sur ses épaules ; ses yeux sont fermés et mouillés de larmes ; sa bouche ne s'ouvre qu'à la plainte et au gémissement ; sa tête est percée de plus de quarante trous ; ses mains sont perforées par de larges blessures, et de ces plaies nombreuses s'échappe en abondance un sang toujours rouge et vif. Ce n'est pas tout : des ruisseaux de sang coulent également des stigmates qui transpercent les deux pieds, et d'autres jaillisent de l'ouverture du côté qui représente ou plutôt qui réalise de nouveau le coup de lance... Qui pourrait peindre dignement les douleurs et les angoisses mortelles de ce martyre prolongé qui saisit d'horreur et de pitié les simples spectateurs ! N'est-ce pas avec vérité que la victime peut s'écrier ici, comme autrefois Séphora à Moïse : *Vous m'êtes un époux de sang : Sponsus sanguinum tu mihi es.* En effet, tous les draps de lit et les linges qui sont autour d'elle, sont imbibés de sang, et le sang couvre tellement son visage, qu'on pourrait lui appliquer ce passage où le prophète Isaïe dit, en parlant du Christ : *que son visage est pour ainsi dire caché dans des flots de sang : Virum dolosum et scientem infirmitatem, et quasi absconditus est vultus ejus.* Ce sang virginal qui coule en abondance, et ces gémissements lamentables qu'elle fait entendre le long du jour pendant la sanglante méditation de la Passion, sont un puissant langage qui saisit violemment le cœur des assistants, un langage qu'il nous est impossible de retracer fidèlement avec une plume. »

IV. — « Les vendredis de chaque semaine, régulièrement, les plaies nombreuses de sa tête deviennent saignantes, et le sang coule aux heures correspondantes à celles où l'Évangile nous apprend qu'a eu lieu le couronnement de Jésus-Christ. De leur côté, les stigmates des pieds, des mains et du côté commencent à saigner précisément dans le temps où s'est accompli le crucifiement, et où le Sauveur est resté cloué sur l'arbre de douleur. Selon les lois ordinaires de la nature et de la raison, on devrait croire que de si fréquentes et de si copieuses effusions de sang dussent amener, en peu de temps, un épuisement total des forces vitales, mais il n'en est rien. Malgré ses souffrances perpétuelles, malgré ses angoisses et ses afflictions qui, depuis tant d'années, depuis plus de dix ans, ne lui laissent de repos ni jour ni nuit, Marie-Dominique non-seulement n'est pas épuisée, mais, comme nous l'avons déjà dit, elle n'éprouve pas même le besoin de prendre des aliments, et le fait est que, depuis le 10 avril 1834, *elle n'a pris ni nourriture ni boisson*. Seulement, tous les huit jours, elle ramine et fortifie son âme en s'unissant au Dieu des forts, à son Consolateur céleste, à son Époux Eucharistique. A ce sujet, nous ferons remarquer au lecteur le fait suivant qui se reproduit habituellement à Capriana, c'est que, plusieurs jours avant celui où elle doit communier, elle a coutume de prévenir l'un de ses directeurs du jour et souvent même de l'heure à laquelle il lui sera donné de recevoir la sainte Eucharistie. Et effectivement à l'heure indiquée d'avance, elle communie sans difficulté, tandis qu'en tout autre jour ou

n tout autre moment, il lui serait impossible de rien avaler.

« Par mesure de propreté, les personnes de sa famille qui la servent, recueillent le sang qui coule de ses plaies dans de petits linges qu'on met autour de ses blessures. On blanchit ensuite ces linges sans en mettre aucun en réserve; on conserve cependant un mouchoir blanc dont elle s'est servie pour cacher les stigmates de ses mains, avant qu'ils les eussent transpercées. Sur ce mouchoir on lit, imprimées en caractères de sang, les initiales suivantes, disposées dans cet ordre :

B. V. M. A.
M. D. L. D. C.

« Ces initiales on été, dit-on, interprétées ainsi par elle-même : BEATA VIRGO MARIA ASSISTENS MARIÆ DOMINICIÆ LAZZARI DE CAPRIANA, c'est-à-dire, *la Bienheureuse Vierge Marie assistant Marie-Dominique Lazzari de Capriana.*

« Ce qu'il y a de certain, c'est que la sainte fille a une dévotion toute particulière pour la Vierge bienheureuse dont elle porte le nom, et elle avoue qu'elle reçoit d'elle une assistance spéciale dans ses douleurs. »

V. — « Elle prête son attention à ceux qui veulent lui parler, mais on voit que cette complaisance lui coûte quelques efforts sur elle-même. En effet sa faiblesse est extrême et, d'un autre côté, elle éprouve et a toujours éprouvé une certaine répugnance à s'engager dans d'inutiles entretiens avec les hommes ;

cependant, quand on lui adresse des questions, elle y répond de bonne grâce, quoique en peu de mots. *Elle n'est jamais tombée en extase*, mais elle vit dans un état continuel de recueillement, de prière et de méditation. Telle est son humilité et son amour de la solitude, qu'elle a souvent demandé et, à la fin, obtenu du Prince-Évêque de Trente et du juge de Cavalèse, qu'il fût défendu, même aux personnes du pays, de la visiter. Son âme voudrait errer perpétuellement dans les montagnes solitaires où croissent les myrrhes; c'est là qu'elle brûle de s'abreuver au calice amer de son Dieu.

« Quoique réduite à une grande pauvreté, sa famille *ne reçoit rien* de qui que ce soit et sous quelque prétexte que ce soit. Elle-même dit quelquefois à ses parents que, puisque Dieu avait voulu qu'ils naquissent dans l'indigence, ils devaient, par cette voie qui lui est agréable, chercher les richesses éternelles du ciel. »

VI. — « La finesse de son ouïe tient du prodige; elle entend et peut répéter facilement les paroles de l'instruction pastorale qui est faite au peuple dans l'église paroissiale, éloignée cependant de près de six cents pas de l'humble demeure où elle est alitée.

« On cite aussi plusieurs prophéties par lesquelles il paraît constant que le Seigneur a voulu manifester la sainteté de son épouse souffrante. Un ecclésiastique d'Allemagne atteste que Marie-Dominique lui a parlé plus de six minutes en fort bon allemand et dans un ordre d'idées très-édifiantes, très-spirituelles, et cependant on sait qu'elle n'a jamais appris cette langue. Je

pourrais, si je le croyais nécessaire, citer ici un grand nombre de témoins attestant qu'elle a connu, plusieurs jours à l'avance, l'arrivée de quelques personnes étrangères, entièrement inconnues dans le Tyrol, qui venaient la visiter, mais je ne veux raconter au lecteur, ainsi que je l'ai promis, que les faits que j'ai vus et entendus moi-même, ou ceux que j'ai puisés aux sources les plus sûres, de matière que chacun puisse après moi les vérifier soi-même. Je laisserai donc à Dieu le soin de faire éclater la gloire de ses œuvres merveilleuses au moyen de ces preuves frappantes et lumineuses qui ne lui ont jamais manqué pour la manisfestation de la vérité, et je me contenterai d'ajouter quelques mots à cette notice, pour donner au lecteur une idée de l'état actuel de la *Patiente* de Capriana. »

VII. — « Le martyre que cette pure et innocente victime eut à subir le vendredi-saint de l'année 1836, est surtout remarquable. Telle fut l'effusion de sang qu'elle perdit, ce jour, telle fut la violence des convulsions qui l'accablèrent, telle fut la force de la cruelle intensité des souffrances qui s'emparèrent à la fois de tous ses membres, que, vaincue par la faiblesse humaine et non point par le défaut de courage, elle tombait en pamoison, et semblait près d'expirer de douleurs et d'angoisses. Vers la troisième heure de l'après-midi, elle inclina la tête et la laissa retomber sur le coussin ; elle semblait morte ; son visage était pâle, ses yeux fermés, sa voix éteinte, son corps sans mouvement ; elle resta dans cet état extrême pendant trois semaines ne donnant d'autre signe de vie que le peu

de chaleur qu'elle conserva. Cette mort mystique était si semblable à la mort réelle, que le bruit de son trépas courut dans le Tyrol. Mais Dieu, qui voulait nous conserver plus longtemps une image de son Fils crucifié, ne permit pas à la mort d'approcher d'elle, et après vingt jours d'évanouissement, il la rappela à ses premières et plus vives douleurs. Elle continue maintenant à souffrir avec une entière résignation, à ne prendre de nourriture d'*aucune espèce*, et Dieu seul sait combien de temps cet état merveilleux pourra durer encore, après avoir déjà duré plus de dix ans.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que, si elle persévère jusqu'à la fin, la félicité éternelle deviendra son partage ; car il est écrit, dans l'apôtre saint Paul, que ceux que Dieu a prédestinés, il a voulu qu'ils fussent *conformes à son Fils*, et qu'ils partageront ses consolations, comme ils ont partagé ses souffrances. Pour nous, qu'il nous suffise de savoir que tous ceux qui visitent la Patiente de Capriana ne la quittent qu'avec des sentiments d'édification, de foi et de piété, et qu'ainsi le Seigneur a obtenu de cette existence miraculeuse, de ce martyre prolongé, le résultat qu'il se proposait : la sanctification des âmes et sa propre gloire. »

Nous ignorons en quelle année Marie-Dominique Lazzari a cueilli la palme si laborieusement acquise de l'immortalité.

CHAPITRE III.

LA SŒUR BERTINE BOUQUILLION, RELIGIEUSE DE L'HOPITAL SAINT-LOUIS, A SAINT-OMER.

(1800-1850)

I. Une perle cachée mais retrouvée. — II. Vocation de Sœur Bertine.— III. La Sœur Joseph, en Purgatoire, lui apparaît du 10 septembre au 1er novembre 1822. — IV. Elle lui fait connaître les circonstances de sa mort presque subite. — V. Sœur Bertine accepte de partager avec elle et pour elle les flammes expiatrices. — VI. Délivrance de la Sœur Joseph. — VII. Correction fraternelle faite au nom de la défunte. — VIII. Sœur Bertine reçoit les stigmates à cette occasion et les conserve jusqu'à sa mort. — IX. Leur description et douleur qu'ils font endurer à la Sœur. — X. L'humilité de celle-ci la porte à jeter au feu la correspondance de son frère. — XI. Ses admirables vertus. — XII. Ses relations avec le monde surnaturel. — XIII. Ses prophéties. — XIV. Sa bienheureuse mort.

I. — Nous avons ouvert ce quatrième Livre par le tableau attendrissant des stigmatisées du Tyrol que tant de pieux récits ont rendues populaires dans la sainte Église. Cependant elles n'ont pas été les premières, dans ce siècle efféminé, à marcher si virilement, à la suite d'Anne-Catherine Emmerich, dans la voie sanglante de la Passion. Dès l'année 1822, une jeune religieuse d'une communauté hospitalière de la

ville de Saint-Omer, au diocèse d'Arras, consolait l'Église de France par une vie toute céleste, vrai parterre mystique dont la stigmatisation ne fut que l'une des admirables fleurs. Mais ce parterre embaumé rappelle, par l'oubli où il est resté, l'éloge que l'Esprit-Saint fait de l'Épouse du Cantique des cantiques, « qu'elle est un jardin bien fermé, *hortus conclusus, soror mea, sponsa.* La Sœur Bertine avait, il est vrai, contribué largement à cet effacemeut de sa vie devant les hommes en détruisant, comme nous le verrons, un grand nombre de lettres et de papiers où il était question d'elle. Depuis plus de vingt ans néanmoins qu'est morte l'humble Sœur, le souvenir de ses vertus continue de répandre, autour de sa tombe, la bonne odeur de Jésus-Christ avec une telle persistance que le parfum en est arrivé jusqu'à nous. Comment dès lors garder plus longtemps le silence et ne pas révéler à la France et à la chrétienté en détresse cette âme si belle à contempler, si digne d'être imitée, peut-être même si puissante à nous exaucer! Plusieurs ecclésiastiques bien renseignés, du diocèse d'Arras, un chanoine notamment, sont venus à notre secours à cette occasion ; ils nous ont communiqué de précieux documents et des notes prises sur les pièces officielles déposées aux archives de l'Évêché ; de sorte que la notice présente offre toutes les garanties d'authenticité historique si désirables en un pareil sujet.

II. — La Sœur Bertine Bouquillion appartenait à une honorable et pieuse famille de Saint-Omer où elle naquit en 1800. D'une grande douceur de carac-

tère, elle se concilia tous les cœurs dès ses premières années, ainsi que le témoigna, en 1824, une de ses amies, ancienne pensionnaire des Ursulines de cette ville chez lesquelles Bertine avait été en classe, comme externe, jusqu'à l'âge de seize ans. Sa vocation pour la vie religieuse dans une maison hospitalière s'était dès lors déclarée, et loin de se décourager par le refus de ses parents d'acquiescer aussitôt à ses désirs, elle avait résolument commencé son noviciat sous le toit paternel en faisant les ouvrages les plus pénibles et les plus bas de la maison. En vain, quatre ans plus tard, un riche négociant la rechercha-t-il en mariage, son cœur demeura inébranlable dans sa résolution de n'appartenir qu'à Dieu seul. L'épreuve était décisive du côté de la terre comme de celui du ciel, libre de suivre sa vocation, Bertine, qui n'avait plus qu'à se fixer sur le choix d'une maison religieuse, eut l'inspiration de visiter l'hospice Saint-Louis de sa ville natale : c'est là que l'appelait le Seigneur, comme elle le comprit à l'émotion profonde qui s'empara alors de son âme et qui persista, une fois sa résolution prise, malgré toutes les objections soulevées par cette décision inattendue. Dieu venait d'envoyer un ange de paix à l'hospice Saint-Louis où la Sœur fit ses vœux le 23 avril 1822. « Quel bonheur pour ses parents d'avoir de tels enfants ! dit son amie de pension : l'aînée consacrée à Dieu dans une maison hospitalière ; le second, prêtre et la troisième, religieuse Ursuline ! Tous les trois sont des modèles d'édification et le Seigneur récompense aujourd'hui leurs parents d'une manière bien signalée. »

III. — Or, à quelques mois de là, le 10 septembre 1822, à huit heures du soir, Sœur Bertine qui était alors la plus jeune professe de l'hospice, vit tout à coup lui apparaître, comme elle était couchée à l'infirmerie par suite d'une indisposition, la Sœur Joseph Permecke, religieuse de la même maison, décédée le 23 juillet, à la suite d'un coup d'apoplexie foudroyante qui l'avait mise dans l'impossibilité de se confesser et de recevoir le saint Viatique.

« Je vis bien distinctement, dit-elle dans ses dépositions authentiques où nous puisons ce récit, la sœur Joseph en habits de religieuse, s'approcher de moi, et je lui entendis dire ces paroles : « Ayez pitié « d'une âme souffrante, d'une consœur ! » Je fus effrayée, poursuit-elle, et me cachai sous ma couverture. La vision disparut. Je la pris pour une illusion ; mais réfléchissant que j'étais bien éveillée, je ne savais qu'en penser. Je racontai donc le fait à ma supérieure et à quelques consœurs qui me dirent que si la sœur m'apparaissait encore, il fallait la saluer de ces mots : « *Loué soit Jésus-Christ* [1]. »

« Elle revint effectivement le lendemain, à la même heure. Je me servis du salut indiqué auquel elle me répondit : « Ainsi soit-il. Quel bonheur ! c'est toujours « autant de gagné. » Je la priai de ne plus venir et lui demandai pourquoi elle s'adressait à moi, la dernière de la maison : « c'est, me dit-elle, parce que j'ai con- « fiance en vous et que je sais que vous ferez tout ce « dont je vous prierai. »

[1] Il y a cent jours d'indulgence attachés à ce salut, par la Bulle *Reddituri*, du 11 juillet 1587, de Sixte V.

Alors et dans des apparitions ultérieures, la défunte donna à la Sœur Bertine la commission d'aller recevoir de l'argent qui lui était dû de plusieurs personnes, avec détermination de l'emploi de ces différentes sommes à diverses bonnes œuvres. Elle lui remit même, un jour, une quittance avec prière d'aller en toucher le montant auprès d'une personne de la ville ; la communauté n'y vit que du papier blanc, tandis que la Sœur et la personne à qui fut présentée la quittance, y lurent une obligation en bonne forme à rembourser. La défunte fournit enfin à Sœur Bertine les moyens de tirer d'une grande épreuve une pauvre servante injustement accusée de vol.

IV. — La Sœur Joseph fit aussi connaître, avant sa délivrance, à sa pieuse confidente les circonstances si saisissantes de sa mort : « sans signe de vie au dehors, mais non pas privée de connaissance, elle avait ressenti le bienfait de l'absolution et de l'Extrême-Onction qui lui avaient été conférées ; et comme il lui était impossible de manifester par aucun moyen la pleine connaissance qui lui restait pendant l'administration des derniers sacrements, elle avait pensé à pouvoir se recommander d'une manière quelconque à ses consœurs ; et comme elle était de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel et qu'elle avait récité de temps à autre des prières à cette occasion ainsi qu'aux Anges-Gardiens, elle avait conjuré, en ce péril suprême, la Mère de Dieu et son Bon Ange de lui obtenir une augmentation de contrition en vue de son salut, et la grâce d'apparaître à une de ses consœurs. »

Mais voyons en quelques mots la suite de ces apparitions avant d'en venir aux stigmates de sœur Bertine.

V. — « Qui aurait cru, » s'écria une fois, en toute humilité, la défunte, « qu'une misérable comme moi « eût pu obtenir le bonheur de parler à une Sœur dis- « posée à bien vouloir soulager mon âme et celles des « personnes pour qui j'étais chargée de faire dire des « messes! »

« Une autre fois, c'est la Sœur Bertine qui parle, la Sœur Joseph m'apparut et me dit d'un air de plus en plus consterné qu'elle était extrêmement souffrante et que je la verrais telle qu'elle était. Alors je commençai à la voir dans les flammes à peu près jusqu'aux genoux et, comme elle cherchait toujours à exciter ma commisération, je lui déclarai que j'étais disposée à partager ses peines et même à sacrifier ma vie pour la soulager. Elle me répondit que Dieu n'exigeait pas le sacrifice de ma vie, mais que je ressentirais bientôt les mêmes douleurs qu'elle. Alors elle me prit la main : aussitôt je vis et ressentis des flammes qui me brûlaient la main et le bras jusqu'au coude. Dans les apparitions suivantes je commençai à me trouver dans les flammes comme elle, et en même proportion, et à chaque vision la flamme augmentait graduellement, jusqu'à ce qu'enfin nous nous vîmes entièrement ensevelies dans les flammes qui s'élevaient au-dessus de nos têtes. Nous nous trouvâmes cinq à six fois dans ce dernier état, pendant environ un quart d'heure chaque fois. Les flammes ont ensuite décru, dans les mêmes proportions qu'elles avaient augmenté,

de sorte que, la dernière fois qu'elle m'apparut, le feu ne nous allait que jusqu'aux genoux. La défunte me dit aussi que malgré ses souffrances, il était bien heureux qu'une malheureuse pécheresse comme elle, pût avoir l'espoir de jouir, un jour, de la gloire de Dieu »

Ici les commissaires, chargés de l'enquête, font la remarque suivante : « Frappés de l'air calme et tranquille avec lequel Sœur Bertine nous racontait ces apparitions du milieu des flammes, nous lui demandâmes si elle avait une vraie idée du feu, et si elle ressentait, pendant ces visions, les mêmes douleurs qu'elle éprouvait dans un feu réel. Elle nous répondit que pendant sa vie elle s'était brûlée bien des fois, et que pendant ces visions elle éprouvait les mêmes douleurs que si elle s'était jetée dans une fournaise embrasée. La supérieure et plusieurs religieuses nous ont assuré qu'ayant touché la main de Sœur Bertine au sortir des flammes, elles n'en pouvaient soutenir la chaleur. » Ces terribles souffrances lui arrivaient la nuit, le jour, au dortoir, au jardin, sans ordre proprement dit de temps ni de lieu. Il en était de même des autres visions. Il lui était dit d'ailleurs qu'une immense consolation accompagnait ces souffrances et ces flammes, c'était l'assurance d'en sortir un jour pour monter au ciel.

VI. — Voici ce que Sœur Bertine raconte de la délivrance de la défunte : « Le 8 octobre, Sœur Joseph m'apparut pendant la Messe ; je la vis environnée d'une clarté dont l'éclat me fit tomber du banc sur lequel j'étais à genoux. Les quatre jours suivants, elle

continua de m'apparaître pendant la Messe ; la clarté dont je l'avais vue environnée la première fois, augmentait à chaque vision d'une manière très-sensible, et je ne pouvais qu'à peine supporter la vivacité de cette lumière. » En même temps elle voyait un ange dont les traits se montraient successivement et peu à peu, comme pour indiquer la purification graduelle de l'âme qui allait être conduite au ciel.

« Le premier novembre, au matin, continue Sœur Bertine, je récitais mes Petites-Heures, lorsque je fus tout à coup frappée et environnée d'une grande clarté. Je vis des choses si ravissantes qu'il m'est impossible de les dépeindre. Je vis Sœur Joseph en Purgatoire, et en même temps douze anges qui venaient à elle avec un autre ange que l'ange Gardien qui était à côté de moi, me déclara être saint Michel. En même temps je vis un grand nombre d'autres âmes dans les flammes, l'air triste, mais qui marquait l'espérance. Je les ai entendues se recommander à Dieu d'une voix plaintive : « *Mon Dieu, ayez pitié de nous ! Mon* « *Dieu, pardonnez-nous ! Nous avons beaucoup pé-* « *ché ; nos souffrances ne sont rien ; nous espérons* « *jouir de votre gloire.* »

« Je vis ensuite Sœur Joseph, au milieu de ces anges monter dans l'espace. Les cieux s'ouvrirent tout à coup au large et il en sortit un éclat impossible à décrire. J'entendis alors un concert ravissant et je suivis des yeux Sœur Joseph, jusqu'à ce que tout se fut refermé sur elle ; je n'ai plus rien vu. » En même temps que se passait cette scène invisible, la Sœur Bertine était dans une extase complète, sans aucun mouve-

ment ni respiration bien sensibles, les bras d'abord en croix, puis soutenus par les sœurs Cécile et Élisabeth, comme celles-ci l'attestèrent avec la supérieure.

VII. — Mais que s'était-il passé, pendant ces deux mois d'immolation volontaire, dans la personne de Sœur Bertine ? Au plus fort de l'épreuve, la défunte lui avait révélé des choses très-fortes à l'adresse de plusieurs de ses consœurs et lui avait fait une obligation de les leur dire sans crainte. L'émotion fut d'abord grande dans la communauté, et les esprits étaient partagés ; mais lorsque la pieuse Sœur, à la suite de ses communications avec Sœur Joseph, dit aux religieuses ses compagnes, le jour de la Saint-Michel, qu'elle recevrait les stigmates de Notre-Seigneur, en preuve de la vérité de ses avertissements, chacune d'elles se demandait si Sœur Bertine avait encore bien sa tête à elle.

VIII. — On ne demeura pas longtemps en suspens : dès le lendemain, au moment où elle venait de recevoir la sainte Communion, le sang coula de ses mains, à l'endroit où les clous avaient percé celles de Notre-Seigneur. Le 1er octobre, les stigmates parurent simultanément aux deux mains et aux deux pieds ; le 2, le côté saigna ; le 3, il parut à la tête une couronne tressée d'épines, sur une largeur de trois doigts, les gouttes de sang sortant à une distance d'un doigt l'une de l'autre ; le 4, les stigmates se manifestèrent enfin à tous ces endroits à la fois. L'émotion était à

son comble dans la communauté : les religieuses n'eurent plus de peine à ajouter foi aux avertissements souvent bien sévères qui regardaient une foule d'abus tolérés parmi elles et qui disparurent enfin pour leur plus grand bien spirituel. Ainsi se trouva vérifiée cette parole souvent redite par la Sœur Joseph qu'*elle venait pour la paix et non pour le trouble.*

Cependant les supérieurs ecclésiastiques, consultés dans cette rencontre si extraordinaire, n'eurent pas de peine à y découvrir l'œuvre du Seigneur. Ils en informèrent aussitôt Mgr La Tour d'Auvergne, Évêque d'Arras, qui nomma une commission de théologiens et de médecins pour faire une information exacte de l'affaire. Or le sentiment de cette commission fut unanime à se prononcer en faveur du prodige. Au jugement des examinateurs ecclésiastiques comme à celui des médecins, il fut reconnu en outre que Sœur Bertine avait une grande solidité de jugement, un esprit parfaitement sain, sans compter que sa santé était à la hauteur de ses qualités intellectuelles et morales. L'Évêque, après avoir attentivement examiné les procès-verbaux et être venu lui-même en personne continuer l'épreuve, se prononça définitivement pour le caractère surnaturel des stigmates de la Sœur Bertine. Après son départ, le prélat écrivit à celle-ci une lettre de direction où il l'engageait principalement à se maintenir, au milieu de toutes ces faveurs, dans le chemin de la sainte humilité. Il revit la Sœur presque chaque fois qu'il venait à Saint-Omer, ne cessant de lui recommander par-dessus tout de s'abîmer dans son néant.

Nous verrons combien elle fut fidèle à pratiquer ces sages conseils et combien elle se regardait en toute vérité comme une pauvre pécheresse et comme la dernière de toutes ses consœurs. Mais, en attendant, quelle sensation indescriptible autour d'elle ! Dans la maison, la communauté était comme refondue, la règle observée dans ses moindres prescriptions, l'harmonie la plus parfaite rétablie entre toutes les religieuses qui ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme entre elles : jamais, en un mot, tant de ferveur ne s'était vue dans la maison. L'émotion gagna la ville d'où l'on se présentait à tout moment pour voir la stigmatisée, au point qu'il fallut en venir à défendre ces visites. L'enthousiasme arriva à son comble, mais pour faire bientôt place à la malice et à la calomnie et, après une joie si pure, il sembla que l'enfer, jaloux du bien qui allait se faire, s'était déchaîné contre la stigmatisée. Elle souffrit néanmoins tous ces trait de la malveillance avec un complet abandon à la volonté de Dieu. L'épreuve était passagère ; elle tomba de soi et la Sœur n'en sortit, comme l'or de la fournaise, que plus pure et que plus dégagée du piége si subtil de la vaine gloire. Ses stigmates continuèrent à se présenter tous les vendredis et à toutes les grandes fêtes de l'année notamment, jusque peu de temps avant sa mort.

IX. — Essayons maintenant d'en donner une description sommaire, d'après les rapports authentiques. La couronne d'épines se constate encore aujourd'hui

sur les coiffes ou bonnets de toile qui ont été pieusement conservés de la Sœur Bertine. Ces traces sont en forme de trois cercles concentriques et mouchetés, comme si les épines avaient percé la tête de la stigmatisée. Ces trois cercles se rencontrent sur toutes les coiffes et le nombre des blessures paraissant venir de grosses épines, est constamment d'une centaine environ. Quant aux stigmates des mains, des pieds et du côté, quelquefois le sang était fluide et en sortait en abondance ; le plus souvent, il suintait, comme de la sueur. Beaucoup de personnes ont vu notamment le sang sortir des mains ; quand on l'essuyait, la peau apparaissait intacte, mais bientôt après le sang se montrait de nouveau.

Évidemment de grandes douleurs accompagnaient les stigmates. « Nous interrogeâmes Sœur Bertine sur les douleurs qu'elle ressentait, disent les examinateurs officiels. Elle nous répondit qu'elle éprouvait les mêmes douleurs et aussi violentes, que si on lui enfonçait des clous dans les pieds et dans les mains et un poignard dans le côté, et des épines dans la tête ; que ces douleurs étaient continuelles, le jour comme la nuit ; qu'elles n'étaient cependant pas toujours aussi vives, mais qu'elles avaient plus d'intensité quand le sang était sur le point de paraître, et qu'elle se sentait soulagée lorsqu'il coulait. — Mais, ajoutâmes-nous, pourriez-vous vous faire une idée des douleurs que vous ressentiriez, si l'on vous enfonçait actuellement un clou dans la main ? — Oui, répondit-elle, et je ne crois pas que je souffrirais plus que je souffre maintenant. — Mais comment, en endurant des douleurs

aussi cuisantes, pouvez-vous avoir un air calme, paisible et comme impassible ? — Je n'en sais rien, répondit-elle avec le même calme ; le Bon Dieu sans doute a pitié de moi et m'assiste. »

X. — Cette dernière réponse peint Sœur Bertine au naturel. Jamais on ne vit de candeur plus grande, ni de plus admirable simplicité chrétienne ; son humilité était à toute épreuve. Le trait suivant la fera suffisamment connaître. Comme nous l'avons dit, son frère était prêtre. Il résidait non loin de Saint-Omer. Un jour donc Sœur Bertine dit en riant à ses compagnes : «Il faut que je m'en aille aujourd'hui en expédition. L'abbé a beaucoup de qualités, sans doute, mais il manque d'ordre. Je suis sûre que son presbytère a besoin d'une grande revue ; il faut que j'aille voir comment tout y est rangé. » Et la voilà dans le presbytère, en l'absence de son frère, cherchant et empaquetant tous les papiers et toutes les lettres où il était question d'elle et des faveurs qui liu étaient accordées du Ciel ; puis, rentrant dans sa communauté, chargée d'un véritable fardeau de documents : « Allons ! allons ! dit-elle à une Sœur de la cuisine, venez vite m'aider à brûler tout cela. Vous imaginez-vous un homme comme l'abbé, qui laisse traîner tant de papiers inutiles ? Ha ! ha ! comme il sera charmé quan l il rentrera ! » Et la Sœur, croyant bien faire, l'aida à détruire tous ces témoignages des vertus de Sœur Bertine, se rendant ainsi complice de cet héroïque vandalisme. L'abbé, on le comprend, ne

fut pas enchanté du tout de la visite de sa sœur, mais comment se fâcher contre elle, en présence d'une telle preuve de sa sainteté ? Il était lui-même un prêtre accompli, digne à la fois d'être témoin et victime d'une si noble action.

XI. — Néanmoins le souvenir des vertus de Sœur Bertine est resté comme un héritage impérissable dans sa communauté de l'Hospice Saint-Louis, à Saint-Omer. Après tant d'années, en effet, que l'humble stigmatisée est passée à une vie meilleure, ses consœurs se plaisent encore aujourd'hui à redire toute la beauté de son âme. Elle, si favorisée de Dieu, ne semblait se plaire qu'aux occupations les plus pénibles et les plus viles de l'hospice : quoique d'une condition aisée, comme nous l'avons vu, elle se livrait sans ménagement, comme si elle y avait passé toute sa vie, aux travaux si pénibles de la buanderie, aux veilles fatigantes près du chevet des malades, aux moindres détails de la maison, comme de laver, recurer, nettoyer les ustensiles de cuisine, etc : c'était tout son bonheur. Les stigmates apparaissaient-ils, elle se tenait à l'écart et fuyait toute visite ; son mécontentement venait même à éclater ainsi que son chagrin, quand quelqu'un s'oubliait à lui témoigner de la vénération. Plus tard même, pour éviter tout retour sur soi et écarter l'ombre d'une tentation d'amour-propre, elle pria Notre-Seigneur de lui faire perdre le souvenir de toutes les faveurs et des attentions dont elle se voyait environnée, et sa demande lui fut pleinement accordée. Une telle humilité, au milieu de tant de faveurs, rend

bien croyable l'opinion de ses consœurs qu'elle avait conservé jusqu'à la mort son innocence baptismale. Si oublieuse d'elle-même, elle ne pouvait qu'être tout à ses Sœurs en même temps qu'aux malades ; elle aimait par dessus tout la paix avec le prochain et elle avait le don de la faire régner autour d'elle, ce qui la rendait chère à tout le monde, tant aussi étaient grandes ses attentions, ses prévenances, sa douceur et sa bonté exquise. Cependant l'activité de son âme s'était principalement tournée vers les saintes victimes du Purgatoire. Notre-Seigneur les lui fit voir en grand nombre, après la Sœur Joseph qu'elle avait délivrée au prix des plus cruelles souffrances. Pour hâter leur réunion au Souverain Bien, elle offrait à Dieu ses actions, ses peines, ses mortifications, ses douleurs et toutes ses œuvres de piété, et il lui fut donné d'en délivrer ainsi une multitude, après avoir abrégé le temps de leur expiation.

XII. — Parmi les autres dons extraordinaires dont fut favorisée la Sœur Bertine, et que nous ne devons pas laisser même ici en oubli, mentionnons d'abord ses relations fréquentes avec les saints Anges. Ainsi elle vit souvent son Ange Gardien sous les traits d'un charmant enfant de huit à neuf ans. L'Archange Raphaël se montra lui-même à elle, au moment où avaient lieu les apparitions de la Sœur Joseph. Il lui dit qu'elle devait communiquer des choses tout intimes à ses consœurs, et dans une seconde apparition ; « Dites ceci à la communauté, ajouta-t-il avec feu :

Travaillez et *sondez vos cœurs !... Sondez vos cœurs !...* » Citons en passant qu'un jour, au moment de la communion, la sainte Hostie s'échappa des mains du prêtre et la Sœur reçut le corps de Notre-Seigneur de la main d'un Ange.

Elle vit aussi le saint Patriarche Hénoch. Peut-être venait-il lui annoncer que le temps de sa mission sur la terre, avec Elie, n'était plus éloigné.

Elle eut également une vision de l'enfer où elle aperçut plusieurs personnes de sa connaissance. Elle y vit aussi un conquérant dont le nom a retenti dans l'histoire : il était enveloppé de flammes et portait sur sa tête un diadème de feu où se lisait également en lettres de feu le grand crime de sa vie.

Dieu avait encore favorisé la Sœur du don de l'extase ; elle fut d'abord ravie fréquemment en public, puis rien ne parut plus au dehors, l'humble Sœur ayant obtenu de Notre-Seigneur de vivre cachée en lui sans que le monde s'occupât beaucoup de sa personne.

Mais elle avait beau fuir la vénération publique, sa renommée de sainteté lui avait gagné tous les cœurs et bien des personnes recouraient en toute confiance à ses prières, alors qu'il ne leur restait plus de ressources du côté des hommes. On cite par exemple une malade, atteinte d'un cancer, qui, s'étant recommandée à elle, se trouva bientôt radicalement guérie.

XIII. — Enfin l'humble Sœur fut douée de l'esprit de prophétie. Voici les principales révélations qui lui

furent faites par l'intermédiaire de son Ange Gardien et dont l'authenticité est bien constatée :

1° « *L'Ordre des Frères-Prêcheurs refleurira en France.* »

Remarquons que sa communauté suivait alors en partie la règle de saint Dominique et que ce bienheureux Patriarche était honoré comme patron de la maison; cette prédiction est d'ailleurs de beaucoup antérieure à la renaissance des Dominicains parmi nous.

2° « *La fin des temps approche et l'Antechrist ne* « *doit pas tarder à venir.* » « Nous ne le verrons pas, « à la vérité, dit la Sœur Bertine, ni les consœurs qui « nous succèderont; mais celles qui viendront après, « tomberont sous sa domination. Lors de son avénement, rien ne sera changé dans la maison; tout y sera « dans l'ordre habituel; les exercices religieux, les « travaux, les occupations dans les salles des malades, « tout se fera comme de coutume, quand tout à coup « nos sœurs apprendront qu'il est le maître : ce qui « arrivera à la fin de ce siècle ou au commencement « de l'autre. »

« 3° *Le dernier des rois de France qui règnera lors* « *de l'avénement de l'Antechrist, périra dans une* « *bataille et son corps restera abandonné et privé de* « *sépulture.* »

4° « *Quant à la fin du monde, ce n'est pas pour ce* « *siècle; mais de* 1900 *à* 1950 *le jugement y sera.* »

On attribue encore plusieurs autres prophéties à Sœur Bertine, par exemple sur le petit nombre des vraies stigmatisées après elle; mais on n'est pas certain de l'exactitude de ces assertions.

XIV. — Comme bien des prédestinées, la Sœur Bertine avait eu connaissance bien à l'avance du temps de sa mort : elle avait bien des fois confié, dans l'intimité, à quelques-unes de ses consœurs qu'elle ne parviendrait pas à la vieillesse. Ses dernières recommandations à ses Consœurs réunies autour d'elle, furent celles du disciple Bien-aimé : « Mes chères « Sœurs, aimez-vous les unes les autres. » Elle s'endormit en effet dans le Seigneur, munie de tous les Sacrements de l'Église, le jour de la conversion de saint Paul, 1850, à l'âge de quarante-neuf ans et dix mois : c'était un vendredi. Cette coïncidence du vendredi avec celle des stigmates qui saignèrent pendant vingt-huit ans, tous les vendredis, inspira le chronogramme suivant qu'on voit encore aujourd'hui gravé sur sa tombe dans le petit enclos du cimetière réservé à la sépulture des religieuses hospitalières :

IesV CrVCIFIXI Instar, pIa bertIna, sVaVIter ponens CapVt, obDorMIVIt hora tertIa ferIæ seXtæ sVæ IanVarII.

« Comme Jésus en croix, la pieuse Bertine, inclinant doucement la tête, s'est endormie dans le Seigneur, le vendredi, son jour de prédilection, à la troisième heure (neuf heures du matin), le 25 janvier 1850. »

Puissent ces quelques lignes commencer à tirer de l'écrin de l'oubli cette perle trop précieuse pour demeurer toujours cachée!

CHAPITRE IV.

LA SOEUR ESPÉRANCE-DE-JÉSUS, RELIGIEUSE, AU CANADA

I. Esquisse de la stigmatisée du Canada. — II. Ses premières années et sa grande innocence. — III. Ses stigmates. — IV. Ses relations avec les âmes du Purgatoire. — V. Autres dons merveilleux.

I. — Deux lettres, venues récemment du Canada, nous ont révélé l'existence, au delà des mers, de la pieuse stigmatisée, connue dans le diocèse de Québec sous le nom de sœur Espérance de Jésus.

La première de ces lettres, adressée à une Religieuse de notre voisinage, en date du 18 mars 1872, nous a été communiquée avec la plus gracieuse bienveillance. Nous y lisons le passage suivant qui trace une esquisse rapide de la stigmatisée.

« Je vous envoie la photographie[1] d'une Religieuse du nom de Sœur Espérance-de-Jésus. La photographie n'est pas très-réussie. Elle vous montre néanmoins bien distinctement deux plaies sur les mains de la Sœur. La stigmatisée a les mêmes plaies aux pieds et au cœur, et cela depuis huit ans. Telle que la photographie la représente, elle est en extase.

« La Sœur Espérance-de-Jésus est une enfant gâtée de la Providence. Son innocence est angélique. Sa vie est une vie de souffrances continuelles, on pourrait dire

[1] Photographie tirée évidemment à l'insu de la Sœur, alors qu'elle était en extase.

de torture, surtout chaque vendredi. Depuis qu'elle est ici, je ne pense pas qu'elle ait mangé plus de trois fois et encore elle n'a pu retenir ce qu'elle avait pris. J'ai défendu de lui donner autre chose qu'un peu d'eau froide. Quelquefois aussi elle prend le jus d'une orange ou d'un morceau de pomme. Avec ce régime et ces souffrances, elle a toutes les apparences d'une parfaite santé.

« Elle est la consolation et, on peut dire, l'ange de de ses Sœurs, auxquelles elle donne les conseils les plus nets et les plus solides, quoique, humainement parlant, elle ne sache rien. »

II. — La lettre suivante, datée du 17 juin 1872, nous a été adressée à nous-même par le même prêtre, en réponse à celle que nous venions de lui écrire pour obtenir de plus amples renseignements au sujet de l'angélique Sœur.

« A mon retour d'une mission de quelques semaines, y lisons-nous, je trouve votre lettre à laquelle je me hâte de répondre. Il n'y a rien eu de publié jusqu'ici dans les journaux sur notre stigmatisée.

« Vitaline Gagnon naquit, il y a vingt-cinq ans, de parents pauvres, du diocèse de Québec. Elle donna des marques de piété dès sa plus tendre enfance. Toute jeune, elle éprouvait déjà un grand bonheur à réciter des *Ave Maria* sur les tombes du cimetière où elle aimait à passer de longues heures, surtout après la tombée du jour. Elle a toujours été conservée dans l'ignorance de tout ce qui répugne à la modestie :

ainsi elle raconte encore aujourd'hui avec une naïveté admirable et en toute bonne foi, comment, Dieu l'ayant créée et mise au monde, elle fut trouvée dans une souche.

« Vers l'âge de treize ans, elle entra au noviciat des Sœurs hospitalières de Québec. Mais elle en sortit, sur l'avis du médecin qui déclarait ce genre de vie incompatible avec sa santé. Jusque-là il n'y a eu rien de frappant ou au moins de bien prononcé dans son état surnaturel.

« Quelque temps après, elle se présenta chez les Sœurs Grises, à Ottawa, et fut admise, après avoir été instantanément guérie d'un toux que l'on croyait incurable : menacée en effet d'être de nouveau renvoyée du couvent, à cause de sa faible santé et de son manque d'instruction, elle était allée se prosterner aux pieds de l'image de la Sainte-Vierge, pour se relever à jamais guérie de sa toux. »

III.—« Deux ans après son admission, elle fit profession et reçut, le même jour, les stigmates. Il y a huit ans de cela, et depuis lors les stigmates n'ont cessé de saigner tous les vendredis et toutes les fois qu'elle offre ses souffrances pour obtenir une grâce pour les personnes recommandées à ses prières. En cet état, elle a passé deux ans sans prendre aucune nourriture solide : quelques gouttes de vin lui suffisaient, quoiqu'elle souffrît presque continuellement toutes sortes de tourments, comme la flagellation de Notre-Seigneur, le supplice du crucifiement, à tel point que tout son corps n'était plus qu'une plaie. Cependant extérieure-

ment elle portait tous les indices d'une parfaite santé' jusqu'à avoir de l'embonpoint. La flagellation se faisait sentir aux personnes placées auprès d'elle ; il leur semblait en entendre les coups, pendant que la pauvre Sœur était soulevée par la violence et la force d'un bras invisible. De ses plaies sort une eau toujours parfumée, exhalant tantôt l'odeur de la rose, tantôt celle du lys, etc. Il suffit de rester quelques minutes dans la pièce où elle se trouve, pour être tout imprégné de parfums qui persistent assez longtemps. »

IV.—« La Sœur offre toutes ses souffrances, pour les âmes du Purgatoire qui viennent souvent la trouver et lui laissent d'ordinaire quelque marque de leur passage.

« Il y a à peine six mois, je fus appelé pendant la nuit auprès d'un malade que certainement elle ne connaissait pas. Le lendemain elle me dit : « Votre malade va mourir, il faut le préparer. » Les médecins prétendaient tout le contraire. Or, quelques jours après, mon malade mourait dans les meilleurs sentiments. Peu de semaines auparavant elle m'avait annoncé qu'elle aurait bientôt la visite d'une âme du Purgatoire. Et, en effet, huit jours après la mort de ce malade, elle me montra au-dessus de son pied une empreinte de main comme aurait pu en produire une main incandescente. C'était, me dit-elle, mon pauvre patient qui était mort. En huit mois de temps, elle a reçu six ou sept marques de ce genre. Pendant les sept années précédentes, elle éprouva à peu près les mêmes choses, mais je n'étais pas alors dans la con-

fidence de son intérieur. Je ne parle que de ce que j'ai vu et connu. »

V.—« Ses extases sont de tous les jours. Elle voit, dit-elle, les âmes de nos amis et connaissances. En parlant des ces âmes qu'elle n'a pas connues, la plupart du temps, elle ne s'écarte jamais de ce que les autres en peuvent savoir.

« Un jour, pendant son action de grâces, elle aperçut un oiseau sur un arbre, non loin de la fenêtre entr'ouverte de la chapelle : aussitôt elle l'appelle, et l'oiseau de se rendre à son invitation et de venir se percher sur le tabernacle, en chantant les louanges du Seigneur.

« Quant aux prophéties, je crois qu'elle en a faites, mais je n'en connais aucune qu'il soit à propos de relater ici.

« Enfin ses conseils se sont toujours fait remarquer par leur justesse. Quand on la consulte pour quelque bien spirituel ou même temporel, il est impossible de ne pas remarquer en elle une sorte d'intuition qui fait dire qu'elle lit au fond de l'âme les intentions les plus cachées.

« Voilà à peu près tout ce que je puis vous dire pour le moment. Plus tard il me sera permis de vous satisfaire davantage et de revenir plus au long sur cet intéressant sujet. » Nous y comptons.

CHAPITRE V.

MARGUERITE BAYS, LA STIGMATISÉE DE LA PIERRE, EN SUISSE.

I. Marguerite Bays demeurée inconnue jusqu'ici.—II. Sa vie édifiante. — III. Sa guérison miraculeuse, le 8 décembre 1854, suivie de stigmates. — IV. Ses souffrances mystérieuses. — V. Autres dons. — VI. Communion admirable. — VII. Relations avec les âmes du Purgatoire.

I. — Nous voici dans la patrie de Guillaume-Tell et du Bienheureux Nicolas de Flue, profitant de quelques jours de vacances pour voler, sur les ailes de la vapeur, de l'Alsace à la Vendée en passant par la Suisse, dans le dessein de visiter dans leur solitude quelques âmes privilégiées, aussi peu connues du monde que largement prévenues des faveurs du Père céleste. Le soir du 16 octobre 1872, jour où la Suisse catholique fêtait saint Gal,l'un de ses premiers apôtres, nous descendions, entre Fribourg et Lausanne, à la station de Siviriez, en quête du hameau de La Pierre, l'une des nombreuses annexes de cette paroisse. Nous voulions voir de nos yeux et entendre de nos oreilles l'humble stigmatisée Marguerite Bays, dont la vie et les souffrances nous avaient déjà grandement édifié, d'après les lettres de quelques uns de nos correspondants. Le digne curé de Siviriez eut l'obligeance de nous accompagner dans notre visite, comme il nous ménagea, le lendemain, la douce joie de donner la sainte commu-

nion à la stigmatisée. C'est donc autant d'après nos propres souvenirs et nos impressions personnelles que d'après les notes bien authentiques, mises à notre disposition par plusieurs personnes honorées de la confiance de Marguerite Bays, que nous allons tracer ce chapitre, complétement inédit jusqu'à ce jour.

II. — Le hameau de La Pierre, vulgairement appelé *La Pierra* dans le pays, est situé à une demi-lieue de Siviriez, dans le riant vallon de la Glane, l'un des affluents de la Sarine, en amont de Fribourg. Les chaumières en sont dispersées, comme dans presque toutes les campagnes environnantes, entre jardins, sillons et prairies; elles sont construites en bois et, avec leur simple rez-de-chaussée, couronné d'un large avant-toit, elles font au loin l'effet de vastes ruches, abritées sous de splendides bouquets de verdure. Tel est en particulier l'aspect de la maison rustique où continue de demeurer, depuis la mort de ses parents, avec ses frères, une belle-sœur et ses nièces, Marguerite Bays, ou *Gothon* Bays, comme on dit dans la paroisse.

L'humble fille est aujourd'hui âgée d'environ cinquante-cinq ans. Couturière autrefois, elle partage maintenant les soins du ménage de ses frères et les assiste, selon ses forces, dans l'exploitation de la ferme qui les fait vivre à la sueur de leur front. La part de Marthe n'absorbe pas cependant celle de Marie chez la stigmatisée qui est considérée, dans ce paisible et laborieux intérieur, plutôt comme une mère que comme une sœur. Aussi, fidèle à accomplir scrupuleusement la règle du Tiers-Ordre de Saint-François

auquel elle appartient depuis longtemps, Marguerite se rend chaque jour de bonne heure à la paroisse pour y faire le chemin de la Croix et assister à la sainte Messe où elle communie plusieurs fois la semaine. Sa modestie est sans affectation, sa piété angélique, sa charité pour le prochain inépuisable. Elle est regardée comme une sainte dans toute la paroisse, sans toutefois que personne paraisse y faire attention, tant est grande sa simplicité, tant elle fuit d'instinct le bruit et les occasions de paraître. Jusqu'ici la publicité ne s'est point occupée d'elle; puissent même ces lignes porter au loin la bonne odeur de ses vertus, sans lui amener jamais aucun visiteur importun ni aucun admirateur indiscret!

La dévotion de Marguerite la porte de préférence vers le culte de la Passion de Notre-Seigneur et de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge. Cet amour pour Jésus-Christ en Croix lui vient de son père toujours fort affectionné aux souffrances du divin Sauveur. Quant à sa vénération pour l'Immaculée-Conception, elle résulte peut-être de la grande faveur qui lui fut faite par la Sainte-Vierge, le 8 décembre 1854, le jour même où Pie IX proclamait le dogme de l'Immaculée-Conception de la Mère de Dieu. C'est aussi le moment solennel de la vie de Marguerite Bays nous devons entrer dans quelque détail à ce sujet.

III.—Rien de particulier n'avait jusque-là signalé la pieuse fille à l'attention des fidèles. Tourmentée avant cette époque par un hoquet douloureux que les remèdes n'avaient fait qu'irriter, elle n'en fut délivrée

que pour subir une épreuve tout autrement crucifiante : un cancer se déclara à la poitrine et nécessita bientôt une opération dans le vif, qui lui mit presque les côtes à nu. Le cancer n'en reparut pas moins et la patiente se vit sur les bords de la tombe. Recourant alors à Marie-Immaculée, elle implora son assistance toute-puissante par une neuvaine qui, par une coïncidence providentielle, se terminait le 8 décembre 1854. En ce jour, solennel entre tous, de la Fête de l'Immaculée-Conception, la très-sainte Vierge daigna apparaître à sa dévote servante et la guérit aussitôt.

« C'est grâce à ma protection, » lui dit Marie, « que « vous êtes guérie. Mais vous êtes appelée à d'autres « souffrances. La perversité du monde est si grande « que je ne puis retenir le bras de mon Fils, outragé « surtout par le blasphème, la profanation des saints « jours, l'impureté, l'abandon ou la négligence de la « prière et l'oubli de Dieu. Pour tant de crimes et pour « m'aider à retenir le bras de mon Fils, vous souffrirez « un tourment tout particulier. » En disant ces mots, la Mère de Dieu remit à Marguerite une croix que celle-ci s'empressa de porter sur son cœur, pendant que des lèvres de la miraculée s'échappait, comme par inspiration, la prière suivante, à jamais gravée dans sa mémoire depuis lors :

« O Sainte Victime, attirez-moi après vous ; nous « marcherons ensemble. Que je souffre avec vous, cela « est juste ; n'écoutez pas mes répugnances. Que j'accomplisse en ma chair ce qui manque à vos souf« frances ! J'embrasse la croix, je veux mourir avec « vous. C'est dans la plaie de votre Sacré Cœur que je « désire rendre mon dernier soupir. »

IV. — A partir de ce moment Marguerite Bays, toujours désireuse jusque-là de pouvoir acquitter sa dette de reconnaissance envers la Pasion de Notre-Seigneur, se trouva surabondamment exaucée : elle se sentit frappée d'un mal mystérieux qui la ramenait sur son lit de douleur, chaque vendredi, pour augmenter d'intensité pendant le carême et se résoudre, le vendredi-saint, en d'atroces tortures : à ce jour sacré, on la voit, chaque année, réduite à l'agonie, de midi à trois heures du soir ; puis elle entre dans un état d'anéantissement et d'inanition voisin de la mort, et au bout seulement d'une heure et demie environ, la vie renaît par degrés. Revenue entièrement à elle-même, la stigmatisée se trouve transfigurée, toute trace de douleur a disparu et sa physionomie est d'un rayonnement indescriptible.

La meilleure preuve de la cause surnaturelle de ses souffrances, c'est sa santé florissante en dehors des vendredis, et du carême. Pendant de longues années Marguerite avait même dû prendre des remèdes contre cette maladie mystérieuse du vendredi, mais au lieu de lui apporter quelque soulagement, ils avaient produit l'effet contraire.

Les stigmates ne sont toutefois apparents chez elle que pendant la sainte Quarantaine où ils deviennent de plus en plus visibles et sanglants à mesure que le vendredi-saint approche ; ils disparaissent ensuite extérieurement, à partir de ce jour. En 1870 Marguerite, par une exception qu'on ne pourrait s'expliquer, n'eut pas les stigmates. Interrogée à ce sujet et forcée, au nom de l'obéissance, d'en découvrir la raison, elle

avoua en rougissant qu'elle avait redoublé de prières auprès de Notre-Seigneur pour ne point en recevoir *ces marques*, afin, disait-elle, de ne scandaliser personne. Mais elle n'a été exaucée que pour une fois.
« Aujourd'hui-même, vendredi-saint, 27 mars 1872, nous écrit un de nos correspondants, devant plusieurs prêtres et religieux, accompagnés d'un docteur en médecine, la stigmatisée de La Pierre a subi, dans des circonstances admirables, et l'agonie de la passion et les douleurs de l'extase. Celle-ci commença vers trois heures. Pendant que le docteur constatait le sommeil extatique et que la science se livrait à ses investigations, le visage de la stigmatisée portait l'empreinte d'une douleur indicible. J'appris ensuite, à son réveil, par l'intermédiaire de son Directeur, qu'elle avait assisté au supplice de la Flagellation où elle venait de voir les bourreaux se rechanger à trois reprises, épuisant toutes les fureurs de l'enfer vaincu sur le corps adorable du Sauveur. »

V. — Le don des stigmates n'est pas la seule faveur dont Notre-Seigneur a daigné enrichir l'humble campagnarde. Il la guide habituellement par une voix surnaturelle qui lui parle, sans que personne ne paraisse, et qui lui intime les volontés du ciel, en la remettant d'ailleurs toujours aux décisions de son Directeur. La voix lui a défendu d'opposer des *mais* et des *si* aux ordres de celui-ci.

Le lundi-saint de cette année 1872, qui était le 25 mars, la stigmatisée, retenue chez elle par ses souffrances habituelles du carême, vit tout à coup

apparaître sous ses yeux l'inscription suivante, tracée sur deux bandes :

« PRIÈRE ! PÉNITENCE ! »

C'était, en deux mots, la formule de l'unique remède à la situation désespérée du monde chrétien.

VI. — Une autre fois, comme elle était gravement malade, en un jour de fête, et que ses souffrances mystérieuses l'avaient mise dans l'impossibilité de se rendre à l'église pour recevoir la communion, elle vit tout à coup une sainte hostie lui apparaître dans son étroite cellule, et se tenir à la hauteur de sa bouche comme pour l'inviter à communier. Marguerite, trop humble pour se croire digne d'une telle faveur, craignit un piége du démon et n'ouvrit point la bouche pour recevoir l'hostie prodigieuse. Celle-ci s'approcha alors de ses lèvres et se ploya contre elles, en signe de la vérité de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur. Convaincue par cette violence suave et par une attraction intérieure que le divin Maître la conviait au banquet eucharistique, elle l'adora et le reçut en son cœur, au milieu des transports de la plus vive gratitude.

VII. — On ne sera pas étonné d'apprendre que Marguerite Bays est en relation avec les âmes du Purgatoire. Son père est venu lui-même réclamer l'assistance de ses suffrages. Comme elle lui demandait quelle était la cause de ses tourments, il lui répondit qu'il était retenu dans les flammes expia-

trices principalement pour s'être trop occupé de la pêche, le dimanche, bien qu'il n'eût pas pour cela négligé l'assistance aux offices.

Une autre fois, la stigmatisée fut chargée d'avertir une religieuse Bernardine, de sa connaissance, de bien prier pour la délivrance de son propre père, en purgatoire depuis plusieurs années. La religieuse venait de doter son couvent d'un chemin de la croix, sur l'observation que lui avait faite Marguerite du grand bien spirituel attaché à cette dévotion : elle fut ainsi la première récompensée de cette libéralité et de cet acte de soumission aux conseils de l'humble stigmatisée.

Nous nous bornons aujourd'hui à ces quelques lignes, sans toutefois cacher à nos lecteurs le bonheur que nous avons éprouvé de voir nos *Voix Prophétiques* parmi les livres de prédilection de Marguerite : elle a compris cet appel à la pénitence et à la Réparation volontaire ; sa prière en est devenue encore plus fervente, son immolation plus complète. Un tel suffrage nous console surabondamment de n'être point compris ni goûté de chacun.

CHAPITRE VI.

PALMA-MARIA-ADDOLORATA MATARRELLI, D'ORIA, PRÈS BRINDES, EN ITALIE.

I. État de pauvreté de Palma. — II. Comment elle a été comblée de grâces et a reçu les stigmates. — III. Divers détails sur l'état de la stigmatisée. — IV. Ses autres souffrances. — V. Dons mystiques ; communions prodigieuses. — VI. Enquête de l'autorité civile. — VII. Don de bilocation et de vue à distance. — VIII. Résumé de ses prédictions. — IX. Trois lettres qui rectifient la prédiction qui lui est attribuée au sujet des prochaines calamités.

I. — Les renseignements les plus précis nous ont été donnés, soit de vive voix, par des voyageurs revenus d'Oria, soit par écrit, par de nombreux témoins oculaires, au sujet de la stigmatisée d'Italie : nous l'aurions ainsi nous-même vue et entendue, que nous ne pourrions en parler avec plus de détails que nous allons le faire ; néanmoins nous réservons, plus spécialement ici, le jugement des supérieurs ecclésiastiques, tant les faits d'Oria sont prodigieux et inouis.

Commençons par dire que nous avons, dans l'édition précédente, donné à tort le nom de *Signora* à Palma. La pieuse femme n'est pas une Signora, c'est-à-dire une Dame, selon l'acception ordinaire de ce mot : elle appartient par sa naissance aux derniers rangs de la société ; elle a été mariée, de janvier 1844 à juillet 1850, avec un pauvre berger de qui elle a eu

plusieurs enfants, tous morts en bas-âge; depuis, elle a été recueillie, avec sa vieille mère, dans une famille aisée d'Oria, où elle demeure désormais. L'indigence a donc été, de tout temps, son partage; dans sa jeunesse, elle a gagné son pain à la sueur de son front, et aujourd'hui qu'elle appartient au Tiers-Ordre de Saint-François, auquel elle s'est affiliée, étant déjà veuve et sur l'ordre de la Sainte-Vierge, elle pratique par vertu et par vœu la pauvreté volontaire sans jamais retenir pour elle rien de ce qui lui est donné par la générosité des fidèles : elle ne sait que donner. Quelques autres inexactitudes de détail se sont encore glissées dans notre première notice sur Palma, nous nous empressons de les corriger plus loin.

II. — Palma-Maria-Addolorata Matarrelli est née à Oria, ville épiscopale de la province ecclésiastique de Tarente, au royaume de Naples, le jeudi-saint, 31 mars 1825. Elle fut baptisée le samedi-saint suivant, des mains mêmes de l'Évêque d'Oria, suivant l'antique usage, encore en vigueur en Italie, de ne conférer, le samedi-saint, le baptême qu'à la cathédrale, dans les résidences épiscopales. La stigmatisée est appelée d'ordinaire Palma, nom destiné à rappeler sans doute sa naissance dans la semaine du dimanche des Rameaux ou des Palmes; mais ne peut-on pas aussi voir dans ce nom une signification prophétique de la vie militante et réparatrice de la stigmatisée?

Elle ne sait ni lire ni écrire; mais, prévenue dès sa plus tendre jeunesse, de grâces extraordinaires, et admise comme dans l'intimité du divin Maître, elle

parle des mystères de notre sainte Religion et des voies de la vie spirituelle avec une sûreté de doctrine admirable.

Elle n'a reçu les stigmates qu'en 1857, alors que se tramaient dans l'ombre les desseins sataniques que la révolution a depuis produits au grand jour et qui ne tendent à rien moins qu'à la ruine de la Sainte Église. C'était le 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte-Croix ; Palma se trouvait en prière devant un crucifix, dans l'église de Saint-François d'Assise, à Oria. Elle vit alors des rayons partir de l'image de Jésus crucifié, et sentant qu'elle allait recevoir la grâce des stigmates : « Ah ! Seigneur, qu'ils soient intérieurs et demeurent invisibles, » s'écria-t-elle du fond de son cœur. Elle n'avait en effet d'autre désir que de vivre cachée aux yeux du monde. « Oui, » lui répondit le Seigneur, « les stigmates resteront intérieurs ; mais je les ouvrirai et je les fermerai selon mon bon plaisir. »

III. — Et c'est ainsi que les stigmates sont portés par Palma. La seule couronne d'épines est toujours prête à paraître, soit pour l'édification des pieux visiteurs, soit pour la confusion des incrédules, selon qu'il plaît à Dieu de consoler les uns et d'humilier les autres : les blessures de cette couronne s'ouvrent alors tout à coup, le sang en découle, parfois en grande abondance et alors la stigmatisée semble un autre *Ecce Homo*, puis les plaies se referment.

Quant aux stigmates des mains et des pieds, ils ne donnent de sang que les vendredis de carême, aux

fêtes de la Sainte-Croix et le jour de Saint-François d'Assise. Voici ceque raconte à ce sujet un pèlerin qui a vu la sainte veuve en avril 1872 : « Palma n'a plus actuellement les stigmates d'une façon régulière. Pendant le dernier carême, elles les a eus, puis la stigmatisation (sanglante) a cessé, mais maintenant elle revient, pour et selon ses visiteurs. Elle avait le front très-net, dans mes deux premières visites; puis, après son action de grâces nous avons vu, mes compagnons et moi, de quatre points du milieu du front sortir quatre filets de sang aussi larges que le petit doigt, qui ont arrosé le visage et les mains de la patiente. Un linge blanc lui a eté donné pour s'essuyer, ce qui a produit sur le linge non pas des taches, mais des emblèmes très-nets, figurant des cœurs enflammés, des clous, des glaives. Cela est prodigieux et je l'ai vu de mes propres yeux. » Ces derniers détails nous sont confirmés par un missionnaire qui a récemment visité Palma, pendant que la stigmatisation était apparente. Ses mains, à la différence des stigmates de Louise Lateau, par exemple, sont comme transpercées; elles présentent une ouverture oblongue, visible des deux côtés, mais sans être perforées de part en part.

La plaie du côté est la plus active. « Le sang du cœur, nous écrit l'un des directeurs de Palma, le chanoine Vincent de Angelis, ne se montre pas seulement le vendredi, mais continuellement. Le cœur de Palma est un volcan: tantôt il donne du sang, tantôt de l'eau et du sang, tantôt c'est un foyer d'incendie, et toujours il imprime des emblèmes par le feu ou par le sang. » Nous avons eu sous les yeux plusieurs lin-

ges provenant de Palma et portant différentes empreintes, comme le suivant, par exemple, que nous a fait voir le R. P. Séraphin, Passionniste, du couvent d'Ere, près de Tournay : ce linge de flanelle, qui avait été appliqué, il n'y a pas longtemps, sur la plaie du côté, donna pour empreinte l'image de la Croix ; et les gouttes de sang, au nombre de vingt à trente qui s'y étaient imprégnées, avaient brûlé l'étoffe et l'avaient percée à jour, en forme de petites flammes, comme si on y avait passé obliquement des fers chauds.

Le vendredi, 27 octobre 1871, M. le Dr Imbert-Gourbeyre, avec qui nous avons l'honneur d'être en relation, constatait cet état de divin incendie : « J'ai vu, écrit-il, pendant la demi-heure d'extase, toute une chemise blanche brûlée sur son corps et recevoir des impressions merveilleuses. J'ai senti, et fort, l'odeur du brûlé. On ne voit ni feu, ni flammes. Le thermomètre ne m'a rien accusé. » Nous savons que le célèbre professeur prépare un ouvrage du plus haut intérêt, sur Palma et sur Louise Lateau. Nous y renvoyons nos lecteurs.

IV. Le genre de vie de la stigmatisée d'Oria est en rapport avec cet état merveilleux. Ainsi, depuis le milieu de 1865, elle ne prend plus aucun aliment solide, mais elle se contente de loin en loin d'un peu de café ou d'autre liquide, et encore rejette-t-elle fréquemment le peu qu'elle en a pris. En retour de ce jeûne extraordinaire, il lui arrive, chaque jour dans l'après-midi, une sorte de manne céleste qui se fond à l'instant dans sa bouche.

Les souffrances continuelles qu'elle endure, lui rendent le mouvement difficile et la marche très-pénible. « Elle est impotente, écrit le Dr Imbert-Gourbeyre, toujours assise sur un fauteuil ou sur son lit, toujours criblée de douleurs. » Son dos est labouré d'une large plaie sans cesse ouverte et saignante, qui lui fait ressentir les douleurs de la flagellation; elle en a une autre pareille, à l'épaule. Son épine dorsale est déboîtée. Qoique son supplice dure toujours, il redouble néanmoins d'intensité et de violence dans les moments où la révolution éclate en fureurs, en impiétés et en blasphèmes contre l'Église et son Chef auguste. Ainsi le carême de 1871 lui a été particulièrement cruel, sans doute à cause des excès des communeux de Paris pour qui ni les personnes ni les choses les plus vénérables n'étaient plus sacrées; chaque vendredi, elle donnait de la couronne d'épines plus d'une livre de sang, comme une victime d'agréable odeur sur laquelle se déchargeait la colère du Ciel.

V. — En retour de ces souffrances qui tiennent du martyre, Notre-Seigneur console son héroïque servante par les plus grandes faveurs. Ainsi elle a souvent des extases pendant lesquelles elle parle d'une manière admirable et sans interruption, ou bien elle se met alors à improviser des cantiques, à l'exemple de sainte Marie-Madeleine de Pazzi; ou encore, elle répond, dans le cours de l'extase, aux pieuses questions qui lui sont posées. Elle est aussi en relation avec les âmes du Purgatoire pour qui elle souffre continuellement.

On raconte encore bien des conversions de grands pécheurs ramenés à Dieu par ses soins.

Mais, ce que plus d'un de nos lecteurs aura peine à croire, elle reçoit très-souvent, pendant l'extase, la sainte Communion de la main même de Notre-Seigneur ou des saints, avec des hosties consacrées, prises invisiblement dans différentes églises ; il lui arrive aussi parfois de recevoir cette communion surnaturelle hors de l'état extatique, et à plusieurs reprises le même jour. Notre-Seigneur la soutient et la fortifie par ce secours tout divin dans ses horribles souffrances. Ces communions admirables ont souvent eu lieu sous les yeux des assistants qui voyaient la sainte Hostie venir se placer sur les lèvres de l'Addolorata et reposer sur sa langue ; mais ils n'apercevaient jamais la main qui portait les espèces sacramentelles.

En certains moments, on a aussi remarqué qu'il s'exhalait de son corps souffrant une odeur d'huile aromatique très-agréable et d'un parfum indéfinissable. Voilà pour les phénomènes extérieurs. Mais il ne nous a guère été donné de pénétrer les scènes bien plus merveilleuses qui se passent en son âme. Ses différents confesseurs et directeurs ont épuisé les épreuves sur elle, et sont demeurés individuellement convaincus du bon esprit qui l'anime, sans pouvoir constater rien de diabolique en ces faits. Rome connaît toutes ces choses étonnantes, mais vu les temps critiques que traverse le Saint-Siége, il n'a pas été possible jusqu'ici de soumettre Palma à toutes les formalités d'une enquête canonique : ce qui aura évidemment lieu plus tard, car il se passe dans sa personne

des phénomènes mystiques vraiment extraordinaires et presque incroyables.

VI. — En attendant cette épreuve décisive, le bras séculier a fait sans s'en douter les affaires de l'Église. L'autorité italienne, qui du Piémont s'est répandue comme une lave sinistre sur toute la Péninsule, avait cru le bon ordre menacé par la sainte veuve et celle-ci fut soumise à une enquête qui fut pour elle un vrai martyre. Comme elle est extatique en même temps que stigmatisée, l'inquisition porta principalement sur la réalité de l'extase : or les examinateurs lui enfoncèrent, pendant le ravissement, une longue aiguille jusqu'aux os des mains, lui brûlèrent les membres et les flancs avec des lames chauffées jusqu'au rouge, et lui percèrent les doigts entre les ongles et les chairs. Ces cruelles expériences n'ont rencontré qu'une insensibilité complète pendant l'extase, mais ensuite la patiente, revenue à elle, ne s'aperçut que trop combien on l'avait mise à l'épreuve. Les membres de l'enquête ne purent s'empêcher en même temps de déclarer, à l'unanimité, que le fait de l'extase, qui avait été divulgué entre autres, était bien réel; mais qu'il leur était impossible de l'expliquer par les données de la science. Ils la laissèrent donc en paix, vaincus sinon convaincus, et ils ne purent s'empêcher en la quittant de lui témoigner leur vénération. Après ces épreuves, l'extatique s'écria : « Que le Seigneur soit loué et remercié parce que nous sommes enfin arrivés au terme et que tout est fini ! »

VII. — Nous terminerons ces trop courts aperçus par quelques mots sur la vue prophétique de la stigmatisée d'Oria et les prédictions qu'on lui attribue. L'un de ses Directeurs écrivait, il y a peu de temps, à un religieux de notre connaissance qu'elle connaît surnaturellement, depuis trois ans, Louise Lateau, la stigmatisée de Belgique et qu'elle l'a vue plusieurs fois dans ses extases, entre autres le vendredi-saint de 1870 où la sainte Veuve l'aperçut telle qu'elle se trouvait réellement dans la chaumière de Bois-d'Haine, devenue toute semblable au Crucifix, les lèvres enflées, le visage défait et livide, les plaies saignantes. Elle a aussi donné à son confesseur l'assurance que tout ce que Louise Lateau éprouve d'extraordinaire, comme la stigmatisation et l'extase, est surnaturel et vient vraiment de Dieu. Elle connaît, par sa vue prophétique, d'autres âmes d'élite suscitées çà et là dans la chrétienté, jusqu'en Amérique et en Chine, comme des étoiles mystérieuses dont Dieu compte se servir pour ranimer la foi des peuples et les rendre attentifs aux mérites trop méconnus de la Passion de Notre-Seigneur. Palma veille sur ces âmes d'élite qui lui sont en quelque sorte confiées; elle les visite en esprit, les soutient de ses prières et fait quelquefois parvenir à leurs directeurs des avis surprenants par leur justesse et leur profondeur.

Nous avons reçu nous-même une réponse de Palma au sujet d'un fait mystique qui nous laissait quelque doute, réponse qui s'est trouvée d'accord avec la preuve manifeste qui nous a été faite d'ailleurs et en même temps, touchant l'erreur où nous avions été in-

duit sur ce fait. Il s'agit de la *Prière au Réveil*, imprimée à la suite de notre opuscule des *Apparitions Prophétiques* de 1870 : nous la donnions comme communiquée par la Sainte-Vierge, ainsi qu'on nous l'avait assuré de bonne foi ; mais nous avons appris, depuis, qu'un excellent curé alsacien l'avait composée, et Palma nous avait fait dire de son côté que cette formule n'était pas d'origine surnaturelle.

L'ensemble de nos données au sujet de cette prière nous fait croire qu'elle a servi d'instrument à un fait de *mystique diabolique*. Mais il serait prématuré d'entrer ici dans aucun détail. En tout cas Satan aurait mal conduit ses affaires, car il n'aurait contribué qu'à propager au loin une excellente formule de bonne intention pour le moment du réveil.

VIII. — Voici le résumé des prédictions de Palma. Quoique les versions des Prophéties qu'on lui prête présentent quelques variantes, comme cela arrive toujours avec un texte oral transmis indéfiniment de bouche en bouche, nous avons néanmoins remarqué qu'elles concordent entre elles dans les points suivants : « 1° La « République sera proclamée en France, en Espagne « et en Italie, et y sera suivie de la guerre civile ; « 2° une mort violente menace Louis Napoléon, loin « des Tuileries ; 3° aux troubles de la Révolution se « joindront d'autres châtiments, comme la peste et la « famine ; 4° des signes extraordinaires paraîtront dans « le ciel ; 5° Rome sera particulièrement éprouvée et « quelques dignitaires de l'Église y seront immolés « par les méchants ; 6° mais au moment où les démo-

« crates voudront s'emparer de la Ville-Sainte, sans « doute après la chute du Roi-Larron, ils seront ar- « rêtés aux portes et fuiront épouvantés et broyés sous « les coups de l'Ange exterminateur, qui, du temps des « Juifs, immola les 185,000 hommes de l'armée de « Sennachérib ; 7° enfin, après une guerre de très-courte « durée, la vraie paix sera faite et le Pape de l'Imma- « culée-Conception verra encore le commencement du « triomphe de l'Église... » Puisse le Seigneur hâter ces heureux jours!

IX. Mais qu'en est-il au juste de la prédiction qu'on a attribuée à Palma touchant les grands châtiments qui devaient, selon elle, éclater au mois de juillet 1872, quoiqu'il n'en ait rien été? Nous avons sous les yeux des documents bien authentiques qui prouvent qu'on a exagéré la portée des expressions même de Palma. Rétablissons la vérité, car nous y voyons un immense intérêt.

D'abord il est certain que Palma a eu des visions sur l'avenir. Voici, à ce sujet, un passage d'une lettre d'un religieux français à une personne de Metz de qui nous avons reçu cette communication, il y a environ six mois : « En 1867, écrit ce religieux, j'ai vu, à Lorette, le confesseur de la stigmatisée Palma, d'Oria, qui allait à Rome faire plusieurs communications au Saint-Père. « Ce sera court, me disait-il ; la France « sera la première punie et la première relevée. Il ne « faut pas espérer de joies pour le Saint-Père avant la « fin de 1873, et notre dernière crise, celle de la grande

« et effrayante justice et de la grande miséricorde, ne « tarderait pas beaucoup. La proclamation de la République en Espagne serait le signal. »

Voici, d'autre part, ce que nous lisons dans une note du mois d'octobre 1872, d'une personne récemment revenue d'Oria après un séjour assez long dans cette ville, où elle a fréquemment vu et entendu Palma. Après avoir parlé des calamités annoncées par celle-ci pour le mois de juillet 1872, elle ajoute : « On était si sûr en Italie de voir éclater ces fléaux au temps déterminé, que les enfants mêmes s'écriaient dans les rues : « *Oh ! nous allons bientôt mourir*. Rien n'étant cependant arrivé, on en demanda l'explication à Palma. Elle répondit que Dieu avait pris en considération les ferventes prières des âmes pieuses et qu'il fallait continuer de prier, parce que la prière bien fervente saurait encore ainsi détourner une partie de la punition qui attend le monde. Elle a aussi affirmé que le triomphe de l'Église aurait lieu avant la fin de 1873. » — Nous ferons remarquer ici un détail piquant d'actualité à nos lecteurs français. Comme cette personne, dont Palma ne connaissait extérieurement la nationalité en aucune façon, essuyait le front saignant de la stigmatisée : « *Que faites-vous là, petite prussienne ?* » lui dit-elle avec une petite pointe d'humeur, comme pour faire sentir à la visiteuse, native *de Cologne*, que ses sympathies n'étaient pas pour la Prusse.

Enfin voici ce que nous écrivait, en date du 19 octobre 1872, la pieuse bergère de la Salette, Sœur Marie de la Croix, touchant une entrevue qu'elle venait d'avoir avec Palma, le mercredi, 2 octobre :

« Je parlais encore, quand elle s'écria : » Oui, oui, « ils sont là, les fléaux, nous y sommes, nous y tou- « chons.... Il y aura quelque chose, et partout il y aura « du mal. » Après avoir parlé de différentes choses, je rappelai ma compagne et la sœur de charité. Nous parlâmes alors entre nous des *ténèbres*, et Palma disait « Nous y sommes, aux ténèbres, elles sont répandues « sur la terre » — Oui, lui dis-je ; mais les autres ténèbres viendront-elles aussi ? « Elles viennent « toujours plus obscures, » dit-elle. Alors je lui dis : Mais je veux dire les ténèbres extérieures.... — « Ah ! « vous voulez dire quand les démons sortiront de l'enfer « et que l'air sera corrompu ? Mais ce n'est pas encore. » Je sais bien, lui ai-je répondu, que ce n'est pas encore, et que ce ne sera qu'après les massacres, et les grands massacres. Ce sera la dernière plaie, et puis Dieu fera le grand miracle, le triomphe de l'Église. »

CHAPITRE VII.

LOUISE LATEAU, DE BOIS-D'HAINE, EN BELGIQUE.

I. Sources authentiques des renseignements sur la stigmatisée de Bois-d'Haine. — II. Premières années de Louise Lateau. — III. Son héroïque charité à l'égard du prochain. — IV. Elle reçoit les stigmates à dix-huit ans. — V. Les extases suivent bientôt après. — VI. Ses dispositions, au début de ces phénomènes extraordinaires. — VII. Ses grands progrès dans les voies mystiques. — VIII. Admi-

rables scènes, lors de la visite d'un Évêque missionnaire. — IX. Un libre-penseur converti à la vue de la stigmatisée. — X. Sentiment d'un examinateur ecclésiastique. — XI. Vie intérieure de Louise. — XII. Ses souffrances pour l'Église. — XIII. Ses impressions prophétiques.

I. — Pendant que l'extatique de Kaltern rendait à Dieu sa belle âme et allait renforcer, devant le Seigneur, la phalange glorieuse des invincibles défenseurs de la sainte Épouse du Christ, une humble fille du peuple prenait aussitôt sa place dans l'Église militante, non plus, cette fois, au fond des paisibles montagnes du Tyrol, mais en plein pays d'industrie et de chemins de fer, à égale distance de Paris, de Londres et de Cologne, dans un beau village de la Belgique : trois mois s'étaient en effet à peine écoulés depuis le bienheureux trépas de Marie de Moerl, quand Louise Lateau, de Bois-d'Haine, fut appelée au printemps de 1868, à donner à nos contrées le saisissant spectacle de la stigmatisation et de l'extase. La rumeur publique en porta rapidement la nouvelle dans tout le diocèse de Tournai et dans toute la Belgique, pour se répandre de là en France, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'au delà des mers. Les foules accoururent aussitôt autour de la pauvre chaumière où chaque vendredi les plaies sanglantes du Christ revivaient dans une candide vierge à peine sortie de l'adolescence ; chacun en parla selon les dispositions de son cœur plus que d'après les récits des témoins ; les feuilles publiques s'emparèrent elles-mêmes de ces faits prodigieux, la plupart, il est vrai, pour s'en faire une arme nouvelle

contre la religion, et aujourd'hui même la polémique est loin d'avoir rendu les armes. Dès lors intervint une enquête de la part de l'autorité ecclésiastique à qui il incombe plus qu'à nulle autre de séparer la paille du bon grain, comme aussi de fermer la bouche aux impies et de réjouir les enfants de Dieu en tirant la lumière de dessous le boisseau.

Déjà l'une des pièces capitales de l'enquête a été publiée : c'est l'*Etude médicale sur Louise Lateau, de Bois-d'Haine, sa vie, ses Extases et ses Stigmates*, par le Dr Lefebvre, l'illustre et courageux professeur de médecine à l'université catholique de Louvain [1]. Quoique les faits y soient examinés tout spécialement au point de vue de la science médicale, l'auteur a néanmoins eu la bonne inspiration d'éclairer la question par des aperçus religieux et moraux où il étudie en passant le côté qui intéresse le plus nos lecteurs, c'est-à-dire la vie et les vertus de la stigmatisée, l'impression édifiante qu'elle produit sur les visiteurs, et les splendeurs surnaturelles qu'elle contemple dans ce commerce si intime avec le monde invisible. En attendant les autres rapports de l'enquête ecclésiastique qu'on nous assure être unanimes à conclure, comme le fait indirectement le Dr Lefebvre, en faveur de la réalité surnaturelle des stigmates et des extases de Louise Lateau, ce qui laisse présumer une solution favorable de la part de la Sainte Église, on nous annonce du Dr Imbert-Gourbeyre, de la Faculté de

[1] *Louise Lateau* etc., 1 vol. in-12, de 360 p. 1870, Louvain, chez Peeters. Paris, chez Dillet ; on annonce une nouvelle édition de l'ouvrage.

Clermont-Ferrand, sur les faits mystiques de Bois-d'Haine un ouvrage dans le genre de celui de M. Lasserre sur Notre-Dame de Lourdes : qu'il soit à son tour le bienvenu auprès de nos lecteurs. Nous puiserons, en attendant, bien des détails dans le savant livre du Dr Lefebvre ainsi que dans les *articles biographiques*, si édifiants, en cours de publication, au sujet de Louise Lateau, dans *la Bonne Lecture*, publication semi-mensuelle de l'éditeur H. Casterman, de Tournai; nous ne négligerons pas toutefois nos propres souvenirs, ni surtout plusieurs communications intéressantes que de pieux et savants ecclésiastiques et de zélés fidèles ont bien voulu nous faire, à la suite de leurs visites à Bois-d'Haine.

II. — Quel bonheur, en franchissant le seuil béni de la chaumière de Louise Lateau, de se rappeler ce chant du Roi-Prophète : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui !* Quelle joie suave d'en trouver si admirablement l'application dans cette pieuse fille des champs, tirée par le Seigneur de la poussière de l'abandon, et recueillie par lui de dessus la paille de l'indigence, pour monter les degrés sublimes de la vie contemplative et prendre rang parmi les privilégiés du Très-Haut !

Nous voyons encore, comme photographiée sous nos yeux, dans un riant paysage du Hainaut, à un quart d'heure de la station de Manage et parmi les maisons proprettes, groupées çà et là, du village de Bois-d'Haine, une blanche chaumière se détachant, toute isolée,

ur un bouquet d'arbres, près d'une chapelle rustique, et dominant une pelouse verdoyante qui la laisse à découvert quand on arrive de l'église paroissiale, dédiée à saint Jean-Baptiste ; le toit de tuiles rouges n'abrite, sous son humble faîte, qu'un simple rez-de-chaussée dont les fenêtres, garnies de barreaux de fer, ouvrent en avant et en arrière sur le jardin, resserré lui-même entre le grand chemin et la pelouse ; calme et solitaire pendant la semaine, cette maison ressemble, par fois le vendredi, à une ville assiégée, tant ses alentours sont alors occupés par la foule. Ces derniers traits disent assez que nous sommes devant la demeure de la stigmatisée Louise Lateau et de sa famille. L'intérieur, restauré quelque peu, il n'y a pas longtemps, n'en porte pas moins le cachet de la pauvreté chrétienne : il se compose aujourd'hui de quatre pièces fort modestes dont la première est précédée, au-dedans, d'un petit porche en menuiserie grossière ; elle sert pour le ménage et les travaux de couture ; de là on pénètre dans la cuisine qui donne accès à droite, dans l'étroite cellule de Louise, et à gauche, dans la chambre réservée à sa mère et à ses deux sœurs.

C'est dans cette étroite maison dont une propreté exquise fait tout l'ornement que, l'année et la semaine même où s'éteignit la stigmatisée de Saint-Omer, c'est-à-dire le 30 janvier 1850, naquit Anne-Louise, la plus jeune des trois enfants des époux Lateau. Peu de mois après, le père vint à mourir, laissant sa veuve avec sa jeune famille dans un état voisin de la misère. Aussi Louise dut-elle, dès l'âge de huit ans, essayer de la vie de domestique. Plus tard on trouva moyen de l'en-

voyer quelque temps à l'école où, grâce à ses heureuses dispositions, elle apprit avec le catéchisme quelque peu à lire et à écrire. A onze ans elle faisait sa première communion. Puis nous la voyons entrer en condition chez une personne de sa parenté et, à la mort de celle-ci, chez une dame de Bruxelles à qui elle avait été recommandée. Mais Dieu ne lui montra un moment les distractions du monde que pour lui rendre plus chère la solitude des champs et le voisinage du sanctuaire : au bout de quelques mois, une maladie la ramena sous le toit de sa mère qui la plaça, après une prompte guérison, dans une petite ferme de Manage, d'où elle revint au bout de quelque temps auprès des siens afin d'apprendre l'état de couturière. Depuis lors elle n'a plus quitté Bois-d'Haine.

III. — Ame simple et droite, douée d'un grand bon sens, mais sans finesse comme sans enthousiasme, elle a passé ses premières années dans le parfait accomplissement du double précepte de l'amour de Dieu et du prochain. Pauvre elle-même et n'ayant pour vivre que le fruit de ses labeurs quotidiens, elle a toujours eu néanmoins la passion de secourir les pauvres.

« Presque enfant, dit le Dr Lefebvre, elle se dévouait au soin des malades avec un complet abandon d'elle-même et un tact singulier ; aujourd'hui encore, quand dans le village un cas de maladie sérieuse se présente, c'est Louise qu'on appelle, et elle accepte avec joie les devoirs d'une sœur de charité ; quand quelqu'un meurt, c'est presque toujours Louise qui l'ensevelit. En 1866, le choléra qui régnait en Belgi-

que, apparut à Bois-d'Haine. Il n'y fit pas précisément de grands ravages, mais, comme dans beaucoup d'autres localités, il sema l'épouvante autour de lui, et il fut l'occasion d'actes de faiblesse que l'on comprend, que l'on excuse, mais qu'on voudrait, pour l'honneur de l'humanité, n'avoir pas à enregistrer. Ainsi, le fléau sévit d'abord sur une famille d'ouvriers, composée de sept personnes. Les quatre fils, cédant à une terreur panique, abandonnèrent la maison, laissant leur père, leur mère et leur sœur en proie aux atteintes de la maladie. Le curé, dont d'autres malades réclamaient les secours, fit prévenir Louise ; elle s'installa dans la maison délaissée, soigna seule, jusqu'à leur dernière heure, le père et la mère, qui moururent dans la même journée ; elle continua ses soins et ses consolations à leur fille jusqu'au moment où les fils, pris sans doute de quelques remords, rentrèrent un moment dans la chaumière pour enlever la malade et la transporter dans un autre asile. Restée seule, Louise ensevelit les deux morts, puis se faisant aider de sa sœur Adeline, elle les déposa dans le cercueil et parvint à les porter hors de la maison infectée. Quelques hommes, s'encourageant de l'exemple de ces jeunes filles, vinrent prendre les corps pour les porter au cimetière. Louise, à côté du médecin et du curé, continua son œuvre pendant toute la durée de l'épidémie. Elle ne quitta pas les maisons où le fléau avait pénétré ; ne pouvant se trouver partout à la fois, elle soigna en un mois dix cholériques, continua à ensevelir les morts et souvent à les transporter au cimetière. A cette époque, c'était presque un enfant : elle n'avait que seize ans. »

IV. — L'innocente ouvrière avait été insensiblement préparée par ce noble dévouement à ses semblables, comme par les privations de la pauvreté et les souffrances de plusieurs maladies, à son initiation à la vie mystique. La première impression des stigmates eut lieu le vendredi de la deuxième semaine après Pâques, 24 avril 1868 ; elle avait alors dix-huit ans. « Ce jour-là, raconte le Dr Lefebvre, la jeune fille remarqua qu'elle perdait du sang par le côté gauche de la poitrine. Avec sa réserve habituelle, elle garda le silence sur ce fait. Le vendredi suivant, l'écoulement se reproduisit au même endroit ; en outre il s'échappa du sang par la face dorsale des deux pieds. Elle ne divulgua pas davantage ce nouvel incident, mais elle le confia au directeur de sa conscience. Le prêtre, tout en considérant le phénomène comme extraordinaire, ne voulut pas en préoccuper l'imagination de la jeune personne ; il la rassura et l'engagea à n'en rien dire. Le troisième vendredi, c'est-à-dire le 8 mai, le sang coula pendant la nuit du côté gauche et des deux pieds. Vers neuf heures du matin, il s'échappa largement des deux mains, tant par leur face dorsale que par leur face palmaire. On ne pouvait plus songer à tenir le fait secret, et le curé de Bois-d'Haine engagea Louise à consulter un médecin. Depuis cette époque, le saignement s'est reproduit aux mêmes points, à peu près tous les vendredis, avec quelques variations que nous noterons plus loin. Enfin, le 25 septembre 1868, le sang suinta du front » et depuis cette date l'empreinte de la couronne d'épines se dessine en un bandeau sanglant autour de sa tête, le vendredi de chaque semaine.

A la différence des stigmatisées du Tyrol et de Palma, Louise Lateau n'est pas assujétie à des souffrances extérieures, et elle peut vaquer à son travail de couture pendant le reste de la semaine : son front ne porte alors aucune empreinte de la couronne d'épines ; ses mains qu'elle tient d'ailleurs toujours couvertes de mitaines, pour ne point attirer l'attention du public, présentent seulement dans leur milieu des places légèrements rosées.

Les premiers symptômes de la stigmatisation apparaissent dès la soirée du jeudi ; mais le sang ne commence à couler que dans la nuit, presque toujours entre minuit et une heure. L'écoulement ne se produit pas sur tous les stigmates à la fois, mais il s'établit successivement et sans ordre déterminé. La quantité de sang que la stigmatisée perd chaque vendredi est variable. Pendant les premiers mois qui ont suivi l'apparition des stigmates, avant que les extases se montrassent, l'écoulement était plus abondant et se prolongeait plus longtemps qu'aujourd'hui : il durait souvent vingt-quatre heures, et l'on évalue à un litre le sang qui s'échappait des plaies. Mais on reste certainement au-dessous de la vérité en évaluant la quantité moyenne de sang ainsi perdu, à deux cent cinquante grammes. Ajoutons que les stigmates sont douloureux : bien que l'extrême discrétion de Louise ne permette pas toujours de constater l'intensité de ses souffrances, le jeu de sa physionomie, son attitude et ses mouvements accusent malgré elle les tourments qu'elle endure. La stigmatisation cesse à des heures variables ; le lendemain, il n'en reste plus que

des places un peu luisantes : inutile d'ajouter qu'il n'y a aucune apparence de suppuration. Le samedi de très-grand matin, sans nulle fatigue, Louise se remet au travail qu'elle n'interrompt que pour aller à l'église et visiter les malades.

V. — L'extase, qui accompagne maintenant chez Louise la stigmatisation, dans le milieu de la journée du vendredi, a commencé peu de mois après le début du premier prodige. Cet état se renouvelle régulièrement tous les vendredis dans l'après-midi, pour se terminer dans la soirée ; quelquefois elle a aussi lieu en d'autres moments, comme à quelques grandes solennités, soit à la maison, soit, mais très-rarement, à l'église. Elle débute d'une manière inattendue, et le plus souvent dans le recueillement du silence et de la prière, car Louise n'a d'autre désir, le vendredi, que de rester en méditation, loin de tout bruit et de toute conversation inutile. Le chapelet en main, elle se tient dans sa cellule, assise sur une chaise ; ses mains saignantes sont jointes sous le linge dont elle les voile ; son attitude est recueillie, sa figure calme et sereine, quand tout à coup les yeux s'arrêtent, fixes, immobiles, tournés vers le ciel : l'extase a commencé.

« Pendant la plus grande partie du ravissement, dit le Dr Lefebvre, que nous allons laisser décrire les principales scènes des extases de Louise Lateau, celle-ci reste assise. Le corps légèrement porté en avant, repose sur le bord de la chaise, dans l'immobilité d'une statue ; les mains ensanglantées sont appuyées sur les

genoux et cachées dans le linge qui les enveloppe ; les paupières écartées sont immobiles et les yeux sont portés en haut et un peu à droite. L'expression de la figure de la jeune fille est celle d'une attention profonde qui l'absorberait complètement; on la dirait perdue dans une contemplation lointaine. La physionomie, comme l'attitude, change souvent. Tantôt les traits s'épanouissent, les yeux s'humectent, un sourire de béatitude entr'ouvre la bouche; tantôt les paupières tombent et voilent à demi le regard: le visage se contracte, des larmes coulent lentement sur les joues; tantôt encore elle pâlit, la physionomie reflète une expression de terreur profonde, accompagnée souvent de tressaillement et d'un cri étouffé. Quelquefois le tronc exécute un mouvement de rotation lent, et les yeux se meuvent comme pour suivre un cortége invisible. D'autres fois elle se soulève, s'avance ; elle repose sur la pointe des pieds, on la dirait prête à s'échapper ; les mains s'élèvent, se joignent ou restent ouvertes dans la position des *orantes* des catacombes ; les lèvres s'agitent, elle est comme haletante, le regard s'anime ; cette figure, commune avant l'extase, se transfigure et s'illumine d'une beauté vraiment idéale. Ajoutez à ce spectacle l'appareil des stigmates ; le front couronné de son diadème sanglant d'où le sang descend en filets le long des tempes et des joues, des mains petites et blanches, marquées à leur centre d'une plaie mystérieuse, d'où partent, comme des rayons, des traînées de sang ; placez devant cet étrange spectacle des groupes d'hommes et de femmes de toute condition, et parmi lesquels on ne surprend pas une seule figure qui

n'exprime une émotion respectueuse, et vous aurez une idée des scènes dont nous avons été les témoins à Bois-d'Haine.

« Vers une heure et demie, à l'approche de la scène du prosternement que je vais décrire, assez souvent l'extatique tombe à genoux, les mains jointes, le corps fortement penché en avant ; sa figure prend un caractère de contemplation de plus en plus profonde. Elle reste dans son attitude pendant environ une demi-heure, se relève et s'assied. Vers deux heures, la scène change. L'extatique s'incline un peu en avant, se soulève avec une certaine lenteur, puis brusquement, et comme par un mouvement de projection, elle tombe la face contre terre. Dans cette position, elle est étendue sur le sol, couchée sur la poitrine, la tête reposant sur le bras gauche ; les yeux sont fermés; la bouche est entr'ouverte; les membres inférieurs sont étendus en ligne droite et la robe les recouvre jusqu'aux talons. A trois heures, elle fait un mouvement brusque : les membres supérieurs s'étendent transversalement en croix, les deux pieds se croisent, le dos du pied droit reposant sur la plante du pied gauche.

« Elle reste dans cette situation jusque vers cinq heures. A ce moment, elle se relève comme d'un bond et se met à genoux dans l'attitude de l'oraison. Après quelques minutes d'absorption profonde, elle se rassied...

« L'extase se termine par une scène effrayante : les bras tombent le long du corps, la tête s'incline sur la poitrine, les yeux se ferment, le nez s'effile, la face prend une pâleur morte, elle se couvre d'une sueur froide ;

les mains sont glacées, le pouls est absolument imperceptible : elle râle.

« Cet état dure dix à quinze minutes, puis la vie se réveille. La chaleur se ranime, le pouls se relève, les joues se colorent ; mais pendant quelques minutes encore c'est l'expression indéfinissable de l'extase. Tout à coup les paupières s'abaissent, les traits se détendent, les yeux se portent doucement d'une personne à l'autre, l'extase est terminée. »

VI. — « Quand on suit avec quelque attention les différentes phases du ravissement, continue le Dr Lefebvre, on est bientôt convaincu que, pendant leur durée, l'intelligence, loin d'être endormie, jouit au contraire d'une grande activité. Louise n'a aucune conscience des actes extérieurs qu'elle accomplit et de ce qui s'est passé autour d'elle, mais elle se rappelle parfaitement ce qui s'est passé dans son esprit.

« J'ai interrogé souvent la jeune personne sur ce point. Ses souvenirs sont très-nets et très-précis ; mais elle éprouve toujours une vive répugnance à en rendre compte, et peu de personnes en ont reçu la confidence. Toutefois, comme on lui avait donné l'ordre, de la part de son Évêque, de répondre à toutes mes questions, elle l'a fait simplement, sobrement et nettement. D'après son récit, quand l'extase commence, elle se trouve plongée dans une grande et vive lumière ; bientôt des figures se dessinent sous ses yeux ; les différentes scènes de la Passion passent successivement devant elle : elle les raconte brièvement, mais avec une netteté singulière. Elle voit le Sauveur, dont

elle décrit la personne, les vêtements, les plaies, la couronne d'épines, la croix. Il ne fait aucune attention à elle, ne la regarde pas, ne lui parle pas. Elle décrit avec la même précision et la même netteté les personnes qui l'entourent : les apôtres, les saintes femmes, les juifs.

« Depuis le jeudi à midi, où elle dîne plus légèrement encore que de coutume, jusqu'au samedi à huit heures du matin, Louise ne prend absolument aucun aliment et n'absorbe pas une goutte d'eau. Elle n'en éprouve pas le besoin et, du reste, elle ne supporte rien. Il m'est arrivé plusieurs fois de lui ordonner, le vendredi, de prendre quelques aliments ou quelque boisson ; elle les acceptait sans aucune résistance ; mais, au bout de peu de minutes, tout était rejeté. Malgré cette abstinence complète de boissons, la langue, examinée à différentes heures de la journée, a toujours été trouvée large et humide.

« Louise rentre sans transition du monde invisible dans la vie ordinaire. Elle n'accuse ni courbature, ni mal de tête, ni malaise quelconque. Le corps est dispos, la figure sereine, le regard limpide et calme, l'intelligence nette. »

VII. — Cet état de la stigmatisée, tel que le Dr Lefebvre vient de nous le décrire, s'est considérablement modifié depuis 1869 ; à l'extérieur, rien ne paraît changé au premier abord ; mais d'après le témoignage des personnes de la famille, et surtout d'après les observations des guides de sa conscience, Louise Lateau marche aujourd'hui à grands pas vers les sommets

ardus de la vie mystique. Ainsi depuis le vendredi, 31 mars 1871, jour où se célébrait la fête de la Compassion de la Sainte-Vierge, elle ne prend plus aucune nourriture, nous assure-t-on, et toute sa boisson se réduit à une ou deux gorgées d'eau, le vendredi, après la sainte communion qui lui est apportée pendant que saignent les stigmates; encore cette eau n'est-elle que l'ablution des doigts du prêtre qui vient de la communier. Elle ne souffre nullement d'ailleurs de la faim ou de la soif et n'éprouve aucun besoin de boire ou de manger. Lorsque, par obéissance, elle essaie de prendre quelque aliment, elle se trouve dans l'impossibilité de le retenir et le rejette aussitôt. Cependant chaque jour elle reçoit le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ sans difficulté, mais c'est le pain de vie que les paroles sacramentelles ont divinisé; car, pour une simple hostie, non consacrée, ainsi que l'épreuve en a été faite, Louise ne peut pas plus la digérer que tout autre aliment. On a même remarqué que les rares jours où il ne lui était pas donné de communier, ses forces, toujours jusqu'à ce moment d'une vigueur étonnante, déclinaient sensiblement et qu'elle demeurait dans cet état de faiblesse jusqu'à ce que la sainte Eucharistie lui était de nouveau administrée en véritable pain quotidien de l'âme et du corps. Aussi toute l'économie de son existence physique s'en trouve-t-elle admirablement modifiée; elle se livre sans fatigue aux travaux les plus pénibles du ménage, elle travaille au jardin, elle veille les malades, et après une journée dont pas une minute n'est perdue, elle passe la nuit sans sommeil, dans une sereine contemplation des œuvres de

Dieu. Le pouls cependant, ainsi que l'ont à plusieurs reprises constaté les médecins, demeure large, plein, meilleur même que par le passé, et atteste que les conditions de vitalité sont chez la stigmatisée dans l'état le plus florissant. On dirait que son corps prélude à l'immortalité de la vie bienheureuse et qu'affranchi des misères de la vie animale, il n'est plus pour Louise que le chaste vêtement de l'âme et l'instrument docile et infatigable de ses opérations à l'extérieur. Mais si l'angélique jeune fille ne ressent plus ni froid, ni chaud, ni faim, ni soif, elle reçoit du fond de son âme, en tous ses membres, des douleurs presque continuelles à endurer, en participation à la Passion du divin Maître : elle se trouve alors comme en état de victime volontaire devant la justice divine qui se venge sur elle des crimes du monde. Sainte Térese, si versée dans ces questions de la mystique expérimentale, dit, dans l'un de ses écrits, que les simples fidèles, étrangers à ces voies extraordinaires, ne pourraient endurer pendant une heure ces immenses douleurs des contemplatifs. Et cependant, toujours contrairement aux lois naturelles, Louise, rendue à elle-même après ces douleurs de l'extase, se trouve comme renouvelée et elle retrouve en même temps toute la plénitude de ses forces. Ajoutons qu'actuellement l'extase du vendredi dure moins longtemps qu'autrefois et se passe dans l'après-midi, entre deux et cinq heures du soir : ce qui est au jugement de ses Directeurs, une conséquence de ses progrès dans la vie mystique. Ainsi aujourd'hui, pendant tout le temps de l'extase, non seulement elle voit à différentes re-

prises les grandes scènes de la Passion, mais, par une lumière plus délicate encore et plus sublime, son intelligence découvre par intervalle la grandeur de Dieu qui l'absorbe plus ou moins dans le souverain Bien, en même temps qu'elle la met en présence de son propre néant. Dans cet état, son âme, placée comme sur un haut sommet, contemple en un clin d'œil des splendeurs immenses et de plus en plus merveilleuses [1], prémices de la béatitude réservée aux cœurs purs.

VIII. — Mais retraçons, dans ses principaux détails, et en preuve de l'état surnaturel de la stigmatisée, la scène admirable qui se passa dans la chaumière de Bois-d'Haine, le vendredi 13 août 1869, en présence notamment d'un Évêque missionnaire, Mgr d'Herbomez, évêque de la Colombie Britannique, accompagné de M. l'abbé Mortier, supérieur du collége de Bavay, au diocèse de Cambrai, qui nous a lui-même communiqué ces renseignements [2]. Ils s'étaient rendus chez Louise Lateau, vers huit heures et demie du matin. Conformément aux prescriptions de l'un de ses Directeurs qui tentait de combattre l'extase par tous les moyens possibles, la pieuse fille, malgré ses stigmates tout saignants, se tenait assise devant sa machine à coudre où elle s'évertuait à travailler. La couronne d'épines apparaissait parfaitement dessinée

[1] Voir Scaramelli, Directoire mystique, IV Traité, ch. 8 et suiv.

[2] En date du 15 novembre 1871.

autour de sa tête : le front était couvert de sang caillé, les joues sillonnées de filets humides, les cheveux et le bonnet transpercés. La main gauche saignait à l'intérieur et à l'extérieur, la droite n'était sanglante qu'au dehors. Pendant que Louise mettait sa machine en mouvement, elle était forcée de s'essuyer fréquemment les mains. L'Évêque l'interrompit dans son travail et le dialogue suivant eut lieu :

— Voyez-vous quelquefois Notre-Seigneur ?
— Oui, quelquefois, fit Louise avec timidité.
— Vous parle-il ?
— Je n'entends jamais rien.
— Voyez-vous la Sainte-Vierge ?
— Oui, quelquefois.
— Comment est-elle ?
— Elle est triste.
— Voudriez-vous ne pas avoir ces plaies ?
— Je voudrais en être délivrée.
— Le demandez-vous ?
— Je le demande toujours ; cependant que la volonté de Dieu soit faite !

Après ce court entretien, Louise se remit au travail ; mais bientôt la machine vint à s'arrêter subitement, la jeune fille était tombée en extase, les deux mains immobiles sur la couseuse. Puis ses mains se levèrent insensiblement et se joignirent devant elle, pendant qu'elle se tournait vers l'orient, dans la direction de l'église.

A la présentation de la croix pectorale contenant

une parcelle de la vraie Croix, l'extatique éprouve un tressaillement de joie.

Laissée ensuite à elle-même, elle donne des signes d'une vive douleur, sa tête se penche un peu et des larmes coulent sur sa joue gauche.

A la présentation d'une pièce de monnaie, d'une montre, elle demeure insensible et complètement étrangère à ce qui se passe autour d'elle. Une médaille bénite amène un léger sourire sur ses lèvres; mais devant la croix pectorale de l'Évêque, le tressaillement de joie précédent se renouvelle.

Cependant le digne curé de la paroisse, M. l'abbé Niels, qui venait d'administrer une malade, s'était arrêté auprès de la fenêtre de Louise et suivait de l'extérieur la scène de l'extase.

On sait que les prêtres des campagnes portent quelquefois, pour l'administration des derniers sacrements, les espèces Eucharistiques et les Saintes-Huiles dans deux vases d'argent réunis et qu'on sépare au moment des cérémonies sacrées. Celui qui est destiné au Saint Sacrement porte le nom de custode. Ce genre de vases sacrés est commode pour les longues courses aux annexes, néanmoins il n'est que toléré et nous savons, par exemple, que les statuts diocésains de Metz le défendent comme trop peu révérencieux pour la sainte Eucharistie. Quoiqu'il en soit de ce détail liturgique, l'idée vint à Mgr d'Herbomez d'essayer sur Louise l'effet du contact de la boîte aux Saintes-Huiles, personne ne se doutant que la custode qui y était alors adhérente, dût encore renfermer la moindre parcelle consacrée. Un quatrième témoin, M. le ministre

d'État Dechamps, venait d'arriver et ainsi les faits suivants ont été parfaitement constatés.

A la présentation de la boîte aux Saintes-Huiles, un sourire très-accentué illumina le visage de la stigmatisée, en extase, qui fit, comme saisie d'une sainte avidité, un triple élan vers les vases sacrés, tandis que la croix pectorale de l'Évêque ne produisait sur elle qu'un sourire gracieux. De dix heures à midi, on avait à plusieurs reprises constaté l'effet des objets bénis. Ainsi on avait présenté aux lèvres de Louise de l'eau de la Salette; elle l'accepta, toujours dans le ravissement, avec un angélique sourire, et la but avec délices. Comme elle venait de tomber à genoux, vers midi, on approcha de nouveau la boîte aux Saintes-Huiles qui la fit tressaillir et se relever; elle la suivit alors et, à un moment d'arrêt de celui qui la portait, elle tomba à genoux comme en adoration, les mains jointes, tressaillantes et étendues vers les vases sacrés ; sa figure était vraiment séraphique. M. l'abbé Mortier se retira un peu, tenant toujours la custode et les Saintes-Huiles entre les mains; elle suivit le prêtre qui reculait lentement. Elle était moitié agenouillée, moitié levée, penchée en avant, les mains jointes: on eût dit qu'elle était attirée par un aimant et qu'elle glissait plutôt qu'elle ne marchait. M. l'abbé Mortier et Mgr d'Herbomez lui firent faire ainsi le tour de la chambre; chaque fois qu'on s'arrêtait, Louise tombait à genoux dans l'attitude de l'adoration. Quand on fut revenu près de sa chaise, on éloigna d'elle les vases sacrés ; elle se rassit, rentra dans son immobilité, et les scènes ordinaires de l'extase se continuèrent comme les autres vendredis.

Vers une heure de l'après-midi, M. le Curé, suivant toujours la scène, du dehors, par la fenêtre qui donne sur le jardin, dit à l'extatique en latin: *Redi* (c'est-à-dire revenez à vous). Aussitôt elle reprit ses sens et sa figure revint à son aspect accoutumé. Mais trouvant à découvert ses mains ensanglantées, elle les cacha aussitôt.

— Qu'avez-vous vu, lui demanda Mgr d'Herbomez?

Louise, avant de répondre, regarda d'abord si personne d'étranger à l'autorisation de son Évêque n'était dans la chambre. Puis elle dit:

— J'ai vu Jésus portant sa croix. Il est tombé. Il y avait beaucoup de lumières, les unes plus brillantes, les autres plus douces. Je ne puis exprimer ce que j'ai vu.

— Notre-Seigneur souffre-t-il beaucoup.

— Oui.

— Souffrez-vous?

— Intérieurement.

— Pressentez-vous le moment du ravissement?

— Non.

Et en effet l'extase la reprit subitement, pendant qu'on lui parlait. Peu après eut lieu le prosternement contre terre dont nous avons déjà parlé. On présenta alors la boîte aux Saintes-Huiles au-dessus d'elle: aussitôt un tressaillement subit se fit en elle, sa figure devint rayonnante, tout le corps se souleva de terre pour ne retomber en prostration qu'après l'éloignement des vases sacrés.

Mgr d'Herbomez eut alors seulement le soupçon qu'une parcelle presque imperceptible de la sainte

Hostie pouvait être restée dans la custode. Sans oser l'ouvrir pour le moment, il détacha les deux vases sacrés l'un de l'autre. « Il présenta d'abord la boîte aux Saintes-Huiles à Louise; il put l'approcher sans qu'elle fit de mouvement, et quand il lui en toucha les lèvres, elle sourit simplement, comme elle le fait au contact des objets bénis. Mais quand on présenta la custode, à la distance de deux mètres, la même scène d'adoration à genoux et de ravissement qui vient d'être décrite, se renouvela tout entière.

En attendant qu'on put vérifier le fait à l'église, lorsque l'extase toucha à sa fin, ce qui eut lieu plus lentement que sur l'ordre précédent de M. le Curé, les questions suivantes furent encore faites à la stigmatisée par Mgr d'Herbomez :

— Qu'avez vous encore vu?

— Le crucifiement, Jésus mourant en croix et Jésus détaché de la croix.

— En quelle circonstance Jésus-Christ semblait-il souffrir le plus?

— Au moment où il a été crucifié.

— Qu'avez-vous vu de plus?

— Deux lumières, l'une plus pénétrante, qui sortait des plaies du Sauveur et qui venait comme me percer, tandis que l'autre, plus douce, m'apportait le calme et la joie dans le cœur.

L'entretien fini, elle se remit aussitôt à travailler.

Cependant un grand acte de religion restait à remplir aux personnes de l'assistance; elles se rendirent avec Mgr d'Herbomez à l'église paroissiale pour examiner l'état de la custode avec toute l'attention et la

révérence possible. Comme chacun avait fini par s'en convaincre dans les dernières scènes de la chaumière, il fut constaté qu'une parcelle eucharistique était restée dans la custode. Ainsi le divin Maître que Louise Lateau vénère avec une ardeur séraphique dans le très-saint Sacrement de l'autel, avait voulu intervenir inopinément en sa faveur et donner de sa stigmatisation et de ses extases la preuve la plus émouvante comme la plus irrécusable.

IX. — Puisque nous en sommes aux appréciations de l'état surnaturel de la stigmatisée de Bois-d'Haine, nos lecteurs prendront volontiers connaissance de quelques lettres déjà livrées à la publicité et qui, provenant d'hommes compétents, les rassureront et les édifieront en même temps. Voici comment s'exprime le Dr Imbert-Gourbeyre dans sa lettre adressée à l'*Univers*, en date de Nice, 27 novembre 1871.

« Le *Siècle* cite dans ses colonnes le récit du révérend père Ubald, capucin, racontant sa visite à la stigmatisée de Belgique, et s'écrie pour tout commentaire : *Est-ce assez fort ?*

« Près de trois cents médecins ont déjà examiné Louise Lateau, sans parler de plusieurs Évêques et d'une foule d'ecclésiastiques et de laïques : or, il n'est venu à la pensée d'aucun de ces témoins de nier la réalité des faits : *Est-ce assez fort ?*

« Je n'ai pas l'honneur d'être capucin, mais en revanche je suis médecin. Depuis trois ans, je suis allé quatre fois à Bois-d'Haine, et après examen pratique

dans toutes les règles, je ne crains point d'affirmer que le fait de Louise Lateau est essentiellement miraculeux. *Est-ce assez fort ?*

« Le treize octobre dernier, j'assistais encore au miracle de la stigmatisation. Quinze jours après, j'allais étudier au fond de l'Italie une autre stigmatisée, et là, pendant quatre jours, j'ai été témoin des miracles les plus surprenants.

« Ce que j'ai vu, je le raconterai en publiant, dans quelques mois, l'histoire des stigmatisées de Bois-d'Haine et d'Oria. C'est bien alors que le *Siècle* pourra s'écrier : *C'est de plus fort en plus fort !* Mais ce qui n'est pas fort, c'est de plaisanter sur des faits aussi graves et AUSSI RÉELS, alors qu'il est si facile de les vérifier.

« La rédaction du *Siècle* n'a qu'à demander à Mgr l'Évêque de Tournai la permission d'assister, un vendredi, à la stigmatisation de Louise Lateau ; nul doute que les portes ne soient ouvertes à cette collection d'esprits forts. Toutefois, je dois prévenir ces messieurs du *Siècle*, du grand danger qu'il y a à Bois-d'Haine : témoin l'histoire suivante arrivée à un de mes confrères.

« Ce médecin était aussi de la force du *Siècle*, libre-penseur et franc-maçon. C'était pendant l'enquête médicale, un vendredi, le 8 janvier 1869 ; il y avait foule autour de la chaumière. Le docteur D*** avait été chargé par ses amis les francs-maçons d'aller à Bois-d'Haine à l'effet de surveiller et de démasquer la *comédie cléricale* qui s'y jouait. Comme il était dépourvu d'autorisation, l'entrée lui fut refusée. Irrité de ce refus, le

docteur déclamait et gesticulait au milieu de la foule, quand M. Dechamps passa. Le ministre d'État s'arrêta pour se rendre compte du bruit qui se faisait.

« Monsieur, lui dit vivement le docteur incrédule, on admet chez Louise Lateau des médecins catholiques dont le témoignage est acquis d'avance, et moi dont les opinions rationalistes sont connues, on me ferme la porte !

« M. Deschamps lui répondit :

« Si vous êtes médecin, on vous laissera entrer. Connaissez-vous l'un des médecins qui se trouvent dans la chaumière ?

« Oui, dit M. D***, je connais le docteur Alfred Boulain.

« Et immédiatement il fut introduit dans la chambre de Louise ; il y resta pendant plusieurs heures, et examina avec attention les faits extraordinaires qu'il avait sous les yeux.

« Le soir, les frères et amis de la libre pensée attendaient tous à la gare le retour du docteur, s'apprêtant à faire gorge-chaude avec lui de la *comédie* de Bois-d'Haine. Grande fut leur stupéfaction, quand mon confrère les aborda d'un air sérieux et pensif, en leur disant:

« Mes amis, je ne crois pas aux miracles, mais j'ai été témoin d'un fait tellement extraordinaire qu'il est défendu d'en rire ; pour moi, il me fait profondément réfléchir.

« Il y réfléchit si bien, que quelque temps après il se convertissait.

« Le docteur D*** est mort au commencement de

cette année. Pendant sa maladie, il se fit recommander aux prières de Louise Lateau.

« Tel est le grand danger que pourrait courir la rédaction du *Siècle* en allant visiter la stigmatisée de Belgique: si ces messieurs n'allaient pas à confesse, du moins ils apprendraient à respecter la vérité. »

X. — Voici maintenant le témoignage du R. Père Bernard Van Loo, Récollet de Malines, tel que nous le lisons dans sa lettre du 17 septembre 1871. « Cet excellent et docte Religieux, dit le Père Séraphin, qui a déjà occupé les premières charges dans son Ordre, commença son enquête à Bois-d'Haine au mois de juillet 1869 et l'a continuée pendant plus de deux ans. Dans l'exercice de cette charge, il n'y est pas allé de main morte ; nous aurions même voulu qu'il n'eût pas poussé si loin la rigueur ; cependant, il l'a fait et nous l'en remercions. Or, voulez-vous savoir, Monsieur, quelle a été la dernière conclusion de ce rigide inquisiteur ? Lisez la lettre suivante qu'il écrivit, le 17 septembre 1871, au R. P. Verhaege, de la Congrégation de Picpus ; voici de quelle manière il s'exprime :

« Mon Révérend et bien cher Père,

« Depuis quelque temps, grâces à Dieu, j'ai pu me persuader que Louise est véritablement une âme privilégiée ; que sa patience, sa résignation, son humilité, son obéissance et sa mortification sont suffisamment prouvées par l'expérience de trois années, et que par conséquent on peut et on doit repousser toutes les

difficultés apparentes que le R. P. H*** et moi avons remarquées (ou relevées) dans le fait de Bois-d'Haine.

« Outre cette grande preuve qui est la marque principale de l'action divine, nous pouvons ajouter l'impression favorable quelle laisse aux visiteurs, ainsi que le sentiment presque unanime de ceux qui l'ont examinée et qui, pour la plupart, étaient des hommes distingués par leur savoir et leur piété. Je ne doute nullement qu'ils n'aient été éclairés par l'Esprit-Saint qui assiste plus facilement ceux qui considèrent les faits avec une simplicité chrétienne, que ceux qui par leur charge sont obligés de raisonner, de chercher des objections, et de se montrer défiants aussi longtemps qu'ils ne peuvent pas les résoudre et les anéantir. Or, tel fut mon cas, mon Révérend Père, et c'est aussi celui des promoteurs de la foi qui s'occupent à chercher des difficultés et qui ne se rendent qu'après avoir trouvé une solution parfaite. Après ce moment, ils deviennent eux-mêmes les grands défenseurs des saints. C'est en ce sens que j'ai déjà écrit à Monseigneur l'Évêque de Tournay, et vous ne devez pas craindre de me ranger parmi ceux *qui sont convaincus de l'action divine.* »

XI. — Après ces témoignages si favorables à la cause de Louise Lateau, arrêtons-nous encore quelques moments devant cette âme transfigurée à un si haut point par la grâce et qui conserve néanmoins des détracteurs jusque dans les rangs du clergé; s'ils sont de bonne foi et que ces pages tombent sous

leurs yeux, ils n'auront pas de peine à changer de sentiment. Voici quelques notes dont nous garantissons l'authenticité mais que, par discrétion, nous transcrivons sans nom d'auteur ; elles seront d'ailleurs, nous l'espérons, livrées plus tard à la publicité sans être abrégées comme dans les lignes suivantes.

« Jusqu'ici, écrit un docte religieux de notre connaissance, Louise Lateau n'a jamais connu de tentation contre la foi, jamais un doute contre cette vertu n'a traversé son esprit. La pensée qu'il y a tant de malheureux qui n'ont pas cette vertu si nécessaire ou qui l'ont perdue, afflige son cœur, surtout lorsqu'elle en entend parler. Déjà dans ses plus jeunes années, le malheur de ces pécheurs la touchait et elle se sentait portée à prier pour eux.

« Mais aujourd'hui qu'elle contemple le bienfait de la foi dans toute sa plénitude, elle ne se contente plus de prier pour les incrédules et les infidèles, elle s'offre en quelque sorte à leur place en victime volontaire et elle leur fait une large part dans ses souffrances. Telle est en même temps sa soumission à l'autorité de l'Église, à qui est confié le dépôt de la foi, qu'elle dit un jour avec feu qu'elle sacrifierait toutes les visions et les révélations imaginables, plutôt que de céder sur le moindre article de foi, lors même que ces visions lui montreraient le ciel ouvert.

« Passant de la spéculation à la pratique, Louise Lateau a grandi dans la pensée habituelle de Dieu, et aujourd'hui il lui serait impossible de ne pas marcher continuellement en cette présence auguste, au point qu'elle éprouve autant de difficulté de s'en distraire

un moment, que la plupart des hommes de se recueillir. Ce qui l'absorbe le plus souvent, c'est le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur pour laquelle elle a toujours eu beaucoup de dévotion.

« Mais elle ne se contente pas des lumières qu'elle puise à ce sujet dans l'oraison, la parole de Dieu telle qu'elle est distribuée au peuple chrétien du haut de la chaire de vérité par le pasteur de la paroisse, lui est comme une manne céleste dont elle se plaît à se nourrir: avec cet esprit de foi, le moindre prône de son curé l'emporte sur les beaux sermons qu'il faudrait aller chercher au loin. Si dévouée à la parole de son pasteur, avec quelle ardeur et quelle dévotion laisse-t-elle sa pensée et ses affections se porter vers le Souverain-Pontife ! Depuis que Pie IX est comme dans les fers au Vatican, elle ne cesse de prier et de s'immoler pour lui plus que pour tout autre, non pas précisément à cause de ses qualités personnelles, mais surtout parce qu'il est le successeur de Pierre et le Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi en est-il aussi de la personne de son Évêque. Celui-ci, dans sa haute prudence ne s'est pas encore prononcé en faveur des stigmates et des extases de Louise ; il a plutôt paru jusqu'ici n'y point ajouter foi et il n'a négligé aucune mesure capable de déjouer tout calcul humain ou toute illusion diabolique en cette rencontre; en sorte que le vénérable Prélat, humainement parlant, aurait toutes les préventions de la stigmatisée contre lui, si celle-ci était capable de ressentiment; mais elle ne voit en lui que le premier représentant de Jésus-Christ dans le diocèse et, quoique bien des princes de l'Église soient

venus dans l'humble chaumière de Bois-d'Haine, aucun n'y est autant en vénération que Mgr l'Évêque de Tournai. Telle est même l'autorité du prélat sur la stigmatisée que, s'il lui ordonnait de quitter sa mère dont elle est le Benjamin chéri, Louise, nous le savons, ne balancerait pas un moment à quitter sa chaumière pour embrasser un genre de vie encore plus retirée et ensevelir, dans le cloître, les splendeurs dont il plaît à Dieu de la couronner.

« D'une foi si vive et si pratique ne peut sortir qu'une espérance sans bornes comme sans défaillance. Aussi de constantes aspirations vers une perfection sublime dont nous ne soupçonnons pas les hauteurs, stimulent sans cesse le zèle de Louise Lateau ; elle s'y sent continuellement entraînée, mais elle voit aussi quels abîmes de misères et de faiblesses lui restent à franchir; et néanmoins le calme de l'humilité ne l'abandonne pas un moment: « Je fais ce que je peux » dit-elle, « et je laisse le reste entre les mains du Bon Dieu. » Interrogée dans quel but elle désirait souffrir : « Dans le but, » répondit-elle, « de procurer à « Dieu plus de gloire, de satisfaire pour les péchés et « de ressembler de plus en plus à Notre Seigneur. La « vie présente est bien une lourde charge, mais *le désir « des souffrances fait qu'on aime cette vie.* » Ainsi eût dit sainte Térèse. Un autre trait dépeint admirablement toute sa confiance en Dieu. Nous avons vu que sa mère s'était trouvée réduite à un état voisin de la misère, à la mort prématurée du père; maintenant les trois enfants ont grandi et leur travail a peu à peu amélioré le sort de la famille. « Vous devez être contente, dit-

on à ce propos à Louise, de ce qu'il ne manque presque plus rien chez vous? » — « Au contraire, » répondit-elle; « je trouve qu'autrefois c'était mieux « qu'à présent. Je regrette beaucoup la pauvreté passée. » — « Mais au moins vous devez être heureuse pour votre mère et vos sœurs?» — « Je n'y pense pas; « je n'aime pas qu'on soit plus riche! » C'était répondre en vrai disciple du Pauvre d'Assise, car Louise appartient, depuis plusieurs années, ainsi que ses sœurs, au Tiers-Ordre de Saint François. Sans souci du côté des choses de ce monde, elle n'est jamais non plus préoccupée de sa santé, ni des dangers qu'elle peut courir auprès des malades atteints du choléra, du typhus ou de la variole: elle n'a que l'idée d'exercer la charité; pour le reste, elle s'abandonne entièrement entre les mains de Dieu.

« Le sentiment de son néant est aussi profond chez elle qu'est vive sa confiance en Dieu. « Je sens que je ne suis rien, » dit-elle un jour à l'un de ses Directeurs. — « Mais vous n'ignorez pas cependant que vous recevez beaucoup de grâces? » — « Non, je ne l'ignore « pas; mais je pense bien aussi qu'il n'y a là rien de « moi. Au milieu de ces grâces, je remercie Dieu et je « crains de plus en plus de l'offenser... Je sens que « sans la grâce on ne peut faire aucun bien. Je ne sais « pas pourquoi, mais je sens que c'est là la plus « grande grâce de Dieu. » — Hélas! si nos hommes d'État pouvaient entendre ce langage et le goûter, le char des affaires publiques sortirait enfin de la fange au lieu de s'y embourber chaque jour davantage et d'*aller jusqu'au fond*.

« Une telle âme n'était pas faite pour se complaire dans le péché qui est par essence le souverain mal et la source de tous les maux : « Comment pouvez-vous, lui dit-on, vous faire une idée du péché mortel, ne l'ayant jamais commis vous-même ? » — « Je com-« prends combien le péché mortel doit être grand, « puisque je vois déjà si grand en moi le péché « véniel. J'ai toujours eu en horreur le péché mortel, « mais depuis longtemps j'éprouve autant d'horreur « du péché véniel que j'en éprouvais auparavant du « péché mortel. »

« Ainsi s'explique cet ensemble harmonieux de vertus qui ressort de toute la conduite de l'humble jeune fille. Grave et réservée en toutes ses démarches, elle n'a jamais su se permettre le moindre badinage, depuis son enfance. Elle est gaie sans dissipation, modeste sans affectation et prudente autant que candide. La douceur, si chère au divin Maître, semble née avec elle, tant elle en a donné de preuves dans les occasions les plus difficiles. Tout enfin est dans l'ordre chez elle, les moindres vertus aussi bien que les plus grandes, et c'est par cet ensemble de vertus toujours en œuvres qu'elle conserve, nourrit et augmente l'amour de Dieu en son cœur. »

Mais il faut nous borner, malgré le charme que nous éprouvons à nous rencontrer dans nos souvenirs en conformité d'appréciations avec l'auteur de ces notes. Ce spectacle des vertus de la stigmatisée devrait faire comprendre à tant de personnes à qui la chaumière de Bois-d'Haine reste fermée le vendredi, qu'une simple visite pendant la semaine, pour conten-

ter fort peu leur pieuse curiosité, n'en serait pas moins salutaire à leur âme. Humble, Louise Lateau aime à se recommander aux prières d'autrui ; charitable, elle ne refuse pas de prier pour le prochain, et nous savons combien son fraternel souvenir est efficace devant Dieu. Par discrétion, nous ne parlerons pas des grâces attribuées à ses mérites et à ses prières, en faveur des particuliers.

XII. — Mettons plutôt sous les yeux de nos lecteurs le côté social de la vie de Louise Lateau, et voyons comme elle est une de ces âmes d'élite prédestinées par la miséricorde divine à contrebalancer les efforts toujours plus puissants des impies contre le trône et l'autel. Nous choisissons de préférence l'envahissement de Rome par les Piémontais en 1870, et le triomphe de la Commune de Paris en 1871, en empruntant les faits correspondants de la vie de Louise Lateau au récit que nous en trouvons dans la *Bonne Lecture* de Tournai.

« L'armée piémontaise bloqua la ville sainte, et, le 20 septembre 1870, y entra suivie de tout ce qu'il y avait de plus dégradé et de plus immonde dans toute l'Italie. Alors, les maux commencèrent plus que jamais à fondre sur l'Église ; le gouvernement Pontifical fut remplacé par un gouvernement franc-maçonnique, et le Saint-Père lui-même se trouva prisonnier dans son palais du Vatican.

« La jeune stigmatisée de Bois-d'Haine ignorait complétement tout ce qui se passait en Italie et spécialement à Rome, et tous les maux qu'on préparait à

l'Église ; cependant, Dieu semblait appesantir sa main sur elle, avec la même proportion que les maux de l'Église prenaient leur accroissement. Les directeurs de Louise s'aperçurent que, vers la fin du mois d'août, ses souffrances intérieures et extérieures augmentèrent notablement d'intensité. Cette intensité s'accrut encore considérablement dans la première moitié du mois de septembre. Mais le 20 du mois, lors de l'entrée des Piémontais à Rome, les souffrances de la jeune stigmatisée atteignirent un tel degré, qu'elles étaient devenues presque insupportables. Cet état de choses continua chez Louise jusqu'au commencement de décembre, et ce fut seulement le jour de l'Immaculée-Conception que toute souffrance accablante disparut. Elle se trouva, ce jour-là, plus unie à Dieu, et recouvra une bonne partie de ce calme dont elle n'avait plus joui depuis longtemps. Par ce changement si subit, arrivé dans un jour si glorieux pour Marie, Dieu voulait peut-être faire pressentir que l'Église, si violemment opprimée par ses ennemis, ne recouvrerait le calme et la liberté que par l'intercession de Celle qui en est la principale Protectrice, et qui en a toujours été la Maîtresse et la Mère.

« Une coïncidence encore plus significative eut lieu pendant la semaine-sainte de l'année suivante 1871. On se rappelle que, cette année-là, la semaine-sainte fut composée de jours néfastes, dont on ne désire point voir le retour pour l'honneur de l'humanité. On se rappelle que Rome et Paris furent le théâtre de scènes affreuses. Cette année-là ; la semaine-sainte, à Rome, se passa dans un véritable deuil ; Rome était

riste et son aspect faisait peur. Pie IX put à peine réciter les offices de cette grande semaine, comme les anciens Papes martyrs les récitaient dans les Catacombes. Les milliers d'étrangers qui affluaient à Rome, les autres années, étaient remplacés par des sicaires, par des émigrés chargés de vices et de misère, qui ne respiraient que le vol et l'assassinat. Les théâtres restèrent ouverts toute la semaine-sainte ; on profana le mercredi-saint par l'enterrement solidaire public de Montecchi, mort en libre-penseur. On profana le vendredi-saint (7 avril) par un dîner fait dans des conditions diaboliques, et pendant lequel on plaça un crucifix sur la table, pour lui porter ensuite des toasts d'un impiété abominable. On profana la semaine-sainte tout entière par des profanations secrètes et horribles de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion.

« Et à Paris, que d'horreurs pendant cette même semaine ! Après la guerre étrangère, la guerre civile avait éclaté, et, pendant la semaine-sainte, elle était presque à l'apogée de sa fureur. Quelle guerre que cette guerre civile de Paris ! On aurait dit que des démons sortis de l'enfer s'étaient incarnés dans les deux sexes pour faire, sous une forme humaine, la guerre à Dieu, à son Christ, à son Église, à ses ministres, à sa loi. On arrêta un grand nombre d'honnêtes gens, de fervents catholiques, de prêtres, de religieux, auxquels on joignit Mgr l'Archevêque, pour les immoler tous, un peu plus tard, à la fureur d'une Commune composée de tout ce qu'il y avait de plus dégradé sur la surface de la terre. Là aussi, on an-

nonça, pour le jour du vendredi-saint, jour de la mort du Sauveur, un grand banquet, en dépit de la loi de l'Église, et, de plus, on vit écrit dans les affiches, en toutes lettres, *qu'on y mangerait du prêtre.* Là aussi, on profana les églises et les saints tabernacles ; il y eut des hommes qui voulurent forcer des religieux à jurer qu'*il n'y a pas de Dieu.*

« Or pendant que ces crimes sacriléges se commettaient à Rome et à Paris, avant même que la connaissance en parvînt en Belgique dans tous leurs détails, une réparation expiatoire s'opérait à Bois-d'Haine sur la personne de Louise Lateau, réparation qui n'a été connue jusqu'ici que des directeurs de Louise, et qu'il est bon, pensons-nous, de faire connaître à nos lecteurs pour leur édification et pour qu'ils connaissent encore mieux Louise Lateau. Nous empruntons ce récit au R. P. Séraphin, qui a bien voulu nous le communiquer, et qui a été le témoin oculaire de tout ce qu'il avance.

« Dieu a toujours eu sur la terre des âmes d'élite, dit-il, qui, par la sainteté de leur vie, par leurs prières et leur amour pour les souffrances, expient, au moins en partie, les crimes des grands pécheurs, les crimes des nations, et qui apaisent la colère divine. On l'a vu dans sainte Angèle de Foligno, dans la bienheureuse Hosanna de Mantoue, dans la bienheureuse Alix ou Alize de Schaerbeeck et dans d'autres saintes âmes qui, en mille rencontres, ont exercé l'office de réparatrices et de victimes expiatoires auprès de Dieu, et qui, par leurs prières et leurs souffrances, ont retardé au moins les châtiments du Ciel que de

grands coupables avaient mérités par leurs péchés.

« Voilà précisément ce que j'ai vu à Bois-d'Haine dans la personne de Louise Lateau, surtout le vendredi-saint 1871. J'ai vu cette pauvre et vertueuse fille sous le pressoir de la souffrance ; et, en la voyant ainsi souffrir, je n'ai pu m'empêcher de me dire en moi-même : Voici la victime d'expiation pour les crimes qui se commettent en ce moment, surtout à Rome et à Paris ; et quand, quelques jours plus tard, ces tristes nouvelles des deux grandes capitales de l'Europe sont venues à ma connaissance avec leurs affreux détails, je n'y ai vu que la confirmation de mon pressentiment.

« Les souffrances de Louise, disparues tout à coup le 8 décembre 1870, reparurent de nouveau et s'accrurent à l'approche du carême de 1871 et augmentèrent d'intensité à mesure que le carême avançait. Le jour des Rameaux (2 avril), Louise eut le pressentiment qu'elle souffrirait, cette semaine, beaucoup plus que par le passé et surtout le vendredi-saint. Ce pressentiment réveilla en elle le désir de souffrir davantage, et ce désir allait toujours en augmentant. A mesure aussi que la semaine-sainte touchait à son terme, le martyre de Louise devint plus rigoureux. La nuit du jeudi au vendredi-saint, les stigmates s'ouvrirent à l'ordinaire, quoique avec un surcroît de douleur qui n'avait pas eu lieu dans les vendredis précédents. Mais c'est dans la matinée de ce vendredi à jamais mémorable, que je vis chez Louise ce que je n'avais jamais vu jusqu'alors et ce que je n'ai plus vu dans la suite. Elle était réduite à un véritable état

d'agonie qui dura des heures entières. On l'avait dit presque mourante ou en danger évident de mort; elle-même dit qu'elle allait peut-être mourir ce jour-là. Son confesseur la visita vers 9 heures et demie, et il en fut presque effrayé. Il la trouva affaissée et accablée sous le poids de la souffrance. Elle était incapable de prononcer une parole qui pût être facilement comprise. Sa langue était embarrassée et semblait s'être épaissie. A peine Louise pouvait-elle balbutier quelques mots qui, le plus souvent, restaient incompris. Son regard, contre son habitude, était dans un mouvement continuel : on eût dit le regard d'une âme en proie à des peines atroces dont elle ne saurait donner l'explication. Si je ne l'avais pas connue auparavant, je l'aurais prise pour une idiote. Par moments, elle exprimait au naturel ce que nous appelons l'*Ecce-Homo*. Par son regard et par ses mains, elle semblait continuellement à la recherche d'un objet qu'elle ne pouvait jamais saisir. Elle froissait et épluchait du bout des doigts, à la manière des mourants, tantôt son tablier, tantôt son mouchoir, tantôt un autre linge qu'elle avait auprès d'elle. Tantôt elle le laissait tomber, tantôt elle le ramassait; elle le laissait tomber encore, pour le ramasser de nouveau. C'était la carphologie qui se voit souvent chez les mourants. Parfois elle se baissait pour ramasser un objet que personne ne voyait; un peu plus tard, elle se levait et marchait malgré toutes les douleurs qu'elle ressentait dans les pieds, chose qu'elle n'a jamais su faire les autres vendredis; un moment après elle s'asséyait de nouveau sans trouver de repos.

« Son confesseur lui demande : *Mais n'avez-vous pas, Louise, demandé à Dieu de souffrir moins que cela* ? Elle répond comme une personne qui a perdu la parole, et, en coupant et en répétant les syllabes, elle dit enfin d'une manière à peine intelligible : « *Non, au contraire.... La volonté du bon Dieu....* » Un peu plus tard, M. le Curé lui dit : « Louise, n'avez-vous pas demandé de souffrir pour les autres ? » Elle répond : « *Je demande toujours de souffrir pour les autres : j'offre toutes mes souffrances pour le Souverain Pontife.* » Elle ajoute avec beaucoup de peine que les douleurs de l'esprit sont inexplicables, et que, quant au corps, il n'y en a pas une seule partie qui ne soit dans la souffrance. « Vous ne mourrez pas sans avoir reçu l'Extrême-Onction, » lui dit encore son confesseur.— « *J'espère que non*, » répond-elle. — Êtes-vous inquiète ? lui dit enfin son directeur.— « *Oh ! non*, » répond-elle d'un air toujours souffrant et toujours résigné.

« M. le Curé ne crut pas prudent de la laisser seule, et, de retour chez lui, il m'engagea à le remplacer auprès d'elle. Je la trouvai dans le même état de souffrance que je viens de décrire. Au moment où je l'abordais, elle me reconnut ; un peu plus tard, elle me prit pour un ministre protestant, ce qui me causa une certaine hilarité qui fit sourire Louise elle-même, toute souffrante qu'elle était. Elle balbutiait presque continuellement des paroles que je ne compris guère, malgré toute l'attention que j'y mettais. Ce jour-là, les souffrances reculèrent l'extase d'une heure et demie. Je croyais que l'extase n'aurait point lieu, quand, à deux heures et trois quarts, je vis tout à coup

Louise absorbée en Dieu. C'était l'extase qui commençait à l'ordinaire, et qui changea, en un clin d'œil, les traits de son visage. Toute trace de souffrance disparut en ce moment. Cependant, après l'extase, on vit de nouveau chez Louise un reste des souffrances précédentes ; et, d'après le rapport de M. le Curé, elle en conserva les traces pendant deux ou trois jours.

« Quelle différence entre Rome, Paris et Bois-d'Haine dans cette semaine-sainte! ajoute le P. Séraphin. A Rome et à Paris, on ne fait qu'insulter Dieu; à Bois-d'Haine, on expie ces crimes. A Rome et à Paris, Dieu fait semblant de ne point voir les abominations qui s'y commettent : à Bois-d'Haine, Dieu exerce avec miséricorde une partie de sa justice sur une vertueuse fille, et il accepte ses prières et ses souffrances en réparation du mal qui se fait dans les deux principales villes du monde civilisé. A Rome et à Paris, c'est le démon qui aveugle les hommes pour les rendre malheureux ; à Bois-d'Haine, c'est la Justice divine, tempérée par la Miséricorde, qui frappe l'innocent pour épargner les pécheurs et pour leur donner le temps de se reconnaître et de faire pénitence.

« Louise souffre donc pour expier les péchés des hommes et pour le bien de l'Église. Ce jour-là surtout, le jour du vendredi-saint et la semaine-sainte tout entière, Dieu ne la faisait souffrir que comme victime d'expiation et comme personne spécialement choisie pour cela. J'en suis d'autant plus convaincu, que je sais pertinemment que, pendant le même ca-

rême, pendant la même semaine-sainte, pendant l
même vendredi-saint, deux autres stigmatisées, qu
je connais de réputation par le canal de leurs direc
teurs, et qui sont plus élevées en sainteté que Louis
ont souffert plus qu'elle, et ont expié, sous le pressoi
de la souffrance la plus aiguë et la plus extraordinair
les nombreuses abominations qui avaient lieu en Itali
et en France. »

XIII. — On nous a bien des fois parlé de Prophé
ties qu'aurait faites Louise Lateau ; il n'en est rien ; d
moins jusqu'ici elle n'a paru avoir aucune connaissanc
de l'avenir.

« Mais depuis le mois de septembre 1871, nou
écrit l'un de ses directeurs, il est arrivé plusieur
fois chez Louise certaines particularités qui donnen
à penser, et qui inspirent des inquiétudes sur ce qu
doit arriver. Un certain nombre de personnes parm
lesquelles étaient des ecclésiastiques français, s
trouvaient avec moi devant Louise pendant son extas
Un de ces messieurs fit à haute voix cette prière
« *Mon Jésus... miséricorde... pour la France !* » I
avait laissé entre ces trois membres de phrase un cer
tain intervalle. Qu'arriva-t-il ? Aux mots « *Mo
Jésus* » Louise sourit d'une manière très-prononcée
elle fit la même chose au mot « *miséricorde ;* » ma
lorsque le prêtre ajouta « *pour la France* » la scèn
changea du tout au tout. A ces derniers mots, l
visage de Louise s'assombrit tout à coup ; elle prit u
air d'indignation et, dans son extase, il y avait je n
sais quel frémissement chez elle qui faisait couri

sur ses lèvres comme un mouvement convulsif. Les autres ecclésiastiques et des Dames, également françaises, répétèrent successivement la même prière et chaque fois Louise frémissait aux mots « *pour la France.* »

« Comme je suis en correspondance avec le respectable Directeur de Palma Matarrelli, la stigmatisée d'Oria, qui est favorisée du don de prophétie, j'ai donné connaissance à son père spirituel de ce fait, arrivé déjà plusieurs fois à Bois-d'Haine. Cet ecclésiastique qui a la confiance de Palma, me répondit sur ce point par une lettre datée du 9 octobre 1871, et arrivée hier, dans laquelle il me dit ce qui suit :

« Pour ce qui est de Louise, c'est à bon droit qu'elle « a frémi d'indignation aux mots « miséricorde *pour* « *la France,* » car Dieu lui-même est indigné contre la « France et la justice divine ne s'est pas encore plei- « nement déchargée sur elle. La statue de Voltaire « est encore debout, le gouvernement n'agit pas en « catholique, et une cohue d'impies, de scélérats et « d'incorrigibles inondent encore ce Royaume. Un se- « cond coup de la Justice divine va être frappé, il ne « tardera pas. Alors seulement la Justice divine sera « apaisée et la conversion sera générale. »

« Voilà ce qui m'a été écrit à ce sujet. Usez prudemment de la communication que je vous en donne. N'en faites pas un article de foi. »

Dans une autre lettre du Directeur de Palma, plusieurs détails frappants sont donnés de l'état de Louise Lateau, d'après la vénérable stigmatisée d'Oria qui a pénétré, de son coup d'œil prophétique,

les phénomènes mystiques qui s'opèrent dans son angélique émule. Or, il y est dit « qu'on devait troubler le moins possible Louise par des interrogations durant l'extase, qu'il fallait attendre qu'elle fût arrivée à un plus haut degré de contemplation et qu'alors elle parlerait d'elle-même et qu'on pourrait dans ce cas l'interroger sur les choses qui lui seraient manifestées. »

Quelle que soit la signification de ce frémissement extatique, qu'il soit le reflet de la colère divine justement irritée contre l'obstination de la masse du peuple français dans l'irréligion ou l'indifférence et le respect humain, ou qu'il soit l'effet des sentiments personnels de Louise Lateau à la vue des outrages faits à la Majesté du Seigneur : en attendant que peut-être elle vienne à s'expliquer elle-même dans l'extase, nous croyons cette scène bien propre à faire réfléchir les âmes pieuses aussi bien que les esprits mondains : tout s'accorde en effet à présager une crise suprême contre laquelle, comme sur un navire en proie à la tempête, il n'y a pas un effort de trop à opposer, si l'on ne veut périr, corps et biens, dans un épouvantable naufrage.

Nous nous sommes étendu un peu plus longuement sur les faits de Bois-d'Haine parce que, ce nous semble, ils nous regardent tout spécialement. Jusqu'à ce nom de *Louise*, tout y est hautement éloquent ! O France de saint Louis, reviens sur tes pas en quittant le chemin sacrilége de la Révolution ; reprends croyance à l'autel et au trône de tes pères : le secret de ton salut est renfermé dans les replis de la blanche oriflamme de saint Louis et de Louis XVI.

LIVRE CINQUIÈME.

SIGNES PROPHÉTIQUES DANS LES ÉLÉMENTS ET LES RÉVOLUTIONS DE CE MONDE.

La Révolution a tellement pénétré dans les idées et les mœurs contemporaines, que les masses se sont habituées à reléguer bien loin du gouvernement de ce monde la main paternelle mais juste du Tout-Puissant. « Que la Divinité se mêle encore des affaires des hommes, cela n'est plus de notre temps, » nous disait tout récemment un habile généalogiste de Paris, que ni les Prussiens ni les Communeux n'avaient encore désillusionné. La plupart de nos lettrés et même de nos illettrés déraisonnent de même.

Pour nous, quand les Livres saints et la Tradition ne nous en auraient pas instruits par l'enseignement de l'Église, nous serions pleinement convaincus du gouvernement suprême de la Providence par la seule vue de ce qui se passe sous nos yeux depuis 1830. Après comme avant Jésus-Christ, Dieu a son peuple de prédilection, chargé de frayer le chemin dans le monde à sa vérité et à sa loi, et l'Église comme la synagogue doit avoir son peuple choisi, libre après tout de lui venir en aide, de la négliger ou même de l'abandonner

et de la persécuter. Mais alors que la France a le malheur d'en venir à cet extrême oubli de sa vocation et d'y entraîner les autres peuples chrétiens à sa suite, nous sommes témoins des mêmes châtiments qu'endura autrefois Israël, pour ses prévarications.

De concert avec les avertissements des prophètes, les signes, avant-coureurs de la colère divine, éclatent alors dans les éléments, comme il arrivait du temps des Juifs, selon cette parole de Joël[1] : « Je « ferai aussi paraître des prodiges dans le ciel, et sur « la terre du sang, du feu et des tourbillons de fumée; « le soleil deviendra ténébreux, la lune sera de sang, « avant qu'éclate le grand, l'horrible jour du Sei- « gneur. » Ces signes nous sont prodigués, sous le règne de la loi de grâce qui est surtout une loi d'amour: Notre Seigneur fait marcher de front ces précurseurs de sa justice irritée, avec les Apparitions des saints et les Prophéties des voyants : il veut rendre ainsi moins cruels pour les justes les fléaux de la colère divine et ramener plus efficacement par-là les pécheurs qui rentrent d'ordinaire en eux-mêmes moins par amour que par crainte.

Nous ne voulons citer, à l'appui de notre appréciation des signes actuels, que le sentiment du Chef de la catholicité, de l'immortel et invincible Pie IX. Voici ce qu'il écrivait en tête de son Bref aux Membres de l'œuvre du Vœu National pour la délivrance du Souverain-Pontife et le salut de la France; œuvre ayant pour but la construction d'une église au Sacré-Cœur

[1] Joël, II, 30 et 31.

de Jésus en esprit de réparation publique des crimes de la société contemporaine : « Chers Fils, salut et Bénédiction Apostolique. Tandis que *les signes de la main vengeresse de Dieu se manifestent si visiblement dans les calamités qui affligent les nations et font craindre des maux encore plus grands,* nous avons appris que vous aviez formé l'excellent dessein d'élever dans votre noble et illustre cité un monument destiné à exciter l'esprit de religion et à enflammer la charité... Certes nous donnons notre entière approbation à votre zèle et à votre piété, etc. »

Ainsi les signes se manifestent visiblement, selon Pie IX, dans les calamités présentes et font craindre des maux encore plus grands, si les peuples n'écoutent pas les derniers avertissements d'En-Haut.

Choisissons donc les plus frappants de ces signes contemporains qu'il est bon de remettre en mémoire et de grouper comme les dix plaies d'Égypte, afin de réveiller, si c'est possible, ceux qui ne demandent qu'à dormir, et de rendre les fidèles encore plus soucieux de leur salut et de celui des pécheurs.

Nous voyons tous les éléments comme émus du danger suprême de l'univers : l'air, l'eau, le feu, la terre vont élever la voix à leur manière. Le concours des événements a lui-même son éloquence et jusqu'à certains nombres mystérieux nous avertissent de l'imminence des catastrophes.

CHAPITRE I.

LES AURORES BORÉALES DES 24 ET 25 OCTOBRE 1870, ET DU 4 FÉVRIER 1872.

I. — Le langage des phénomènes sidéraux. — II. Aspect de l'aurore boréale des 24 et 25 octobre 1870, et sa coïncidence avec notre défaite. — III. L'aurore boréale ou plutôt universelle du dimanche, 4 février 1872, jour de la solennité de la Purification de la Sainte-Vierge.

I. — Rien n'est indifférent pour le chrétien fidèle, toujours attentif et recueilli devant les œuvres de Dieu ; persuadé de la vérité de cette parole du Sauveur que *pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la volonté du Père céleste*, il est habitué à se tenir prêt à tout événement, surtout lorsque vient à éclater dans la nature quelque phénomène extraordinaire que la science peut, sans doute expliquer, mais que la foi seule commente au point de vue éminemment pratique de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Sans donner dans les écarts condamnables de l'astrologie, nous pouvons donc nous appliquer à entendre le langage des cieux comme nous demeurons frappés devant la terre qui tremble, le feu qui s'échappe en torrents de lave du sein des montagnes, les fleuves qui rompent leurs digues et répandent au loin la dévastation et la misère : les étoiles ont en effet été

créées, dit saint Grégoire, pour l'homme [1]; elles sont, dit saint Augustin, la langue des cieux [2], comme il arriva aux Mages de le comprendre à la naissance du Fils de Dieu. Notre-Seigneur d'ailleurs nous assure qu'à l'approche des calamités de la fin des temps les signes en paraîtraient jusque dans le soleil, la lune et les étoiles [3]: *erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium.*

Nous ne pensons en conséquence favoriser en rien la superstition en appelant l'attention de nos lecteurs sur l'apparition des comètes et des aurores boréales en dehors principalement des prévisions de la science. Ces phénomènes célestes ont marqué les plus grands faits de l'histoire. Ainsi lorsque Xerxès vint fondre sur l'Europe avec plus d'un million d'hommes, une comète avait paru peu de temps auparavant dans les cieux; il en fut de même à la ruine de Cartage par Scipion, à la mort de César assassiné en plein Sénat par Brutus. Le soleil lui-même, personne ne l'ignore, s'obcurcit à la mort du divin Sauveur, non seulement à Jérusalem, mais dans le monde entier, selon le témoignage si célèbre de saint Denys l'Aréopagite. Dans l'histoire moderne nous voyons des comètes annoncer, par exemple, la ruine de Jérusalem sous Titus et Vespasien, l'invasion de la chrétienté par les Goths et les Mahométans, et de nos jours, le désastre de la campagne de Russie en 1812. Plus récemment, nous

[1] Hom. x in Evang.
[2] Serm. II de Epiph.
[3] Luc. XXI.

trouvons les deux comètes de 1853 et 1854, précédant les tremblements de terre, le choléra, la famine et la guerre ; en septembre 1858 une nouvelle comète signale la prochaine campagne d'Italie si funeste à la chrétienté tout entière ; et depuis, les comètes se sont multipliées avec nos malheurs.

II. — Ce coup-d'œil sur le passé fera mieux ressortir la portée des aurores boréales de l'automne 1870 et du 4 février 1872. Metz, avec sa gigantesque ceinture de forts, avait ralenti le flot de l'invasion allemande et entretenu l'espoir de voir une nouvelle armée se former en France pour conjurer le péril et la honte d'une immense défaite. Mais Dieu était contre la France coupable. Et la semaine même où l'incapacité sinon la trahison de Bazaine allait livrer à l'ennemi des remparts imprenables jusque-là, il sembla que le Seigneur voulut allumer de sa main, aux yeux de l'Europe entière, les torches funèbres de l'agonie de la France et peut-être de l'Europe civilisée, car la Commune n'en est encore qu'à ses débuts...

Jamais, de mémoire d'homme, pareilles lueurs n'avaient éclairé les ténèbres de la nuit comme le soir du lundi 24 octobre 1870, et du lendemain 25. L'aurore boréale qui signala ces deux nuits fut tellement ardente, qu'elle s'étendit comme un atmosphère de feu tout autour de la France, gagnant l'Espagne et l'Italie et atteignant jusqu'à Constantinople [1].

1 Voir l'ouvrage italien *J. Futuri Destini,* Turin, 1871, p. 216.

Nos journaux de Lorraine avait forcément cédé la parole au canon qui seul retentissait jusqu'à nos coteaux de la basse Moselle ; aussi nous ne pouvons apporter ici le témoignage des feuilles publiques. Autour de nous il n'était question que d'un immense incendie dont le vague foyer apparaissait au loin vers le nord. Était-ce encore quelque ville en feu sous l'artillerie infernale des prussiens ? C'est ce que l'on se demandait avec terreur, lorsque les jours suivants on apprit la nouvelle et de l'aurore boréale et de la ruine de la France par suite de la capitulation de Metz.

Le phénomène put être mieux observé en dehors du théâtre de la guerre. D'après le journal *l'Ordre et la Liberté* de Caen [1], cette aurore boréale a été pour son intensité et sa durée l'une des plus rares qui aient été vues dans nos régions. Elle a duré plusieurs heures. « Une partie immense du ciel, dit un autre journal du Calvados [2], était d'une forte teinte de pourpre ou, pour parler plus exactement, d'une couleur de sang qui, dans les circonstances actuelles, produisait sur tous la plus vive impression. [3] »

« Malgré soi, continue le même journal, on voyait une frappante analogie entre les phénomènes et les événements, et on se rappelait que souvent des événements sidéraux semblent annoncer des événements

1 No du 27 octobre 1870.

2 *Journal de Lisieux*, no du 26 octobre 1870.

3 Immédiatement avant la chute du Sonderbund, en Suisse, 1847, on vit une immense aurore boréale. On sait que le triomphe de la franc-maçonnerie en Suisse, fut le signal de la révolution de 1848, qui fit le tour de l'Europe.

terrestres. En ce moment où la France inquiète attend le résultat de la partie décisive qui va se jouer sur la Loire, le public s'est montré très-impressionné par cette aurore boréale.

« Une aurore boréale très-peu intense et de fort peu d'étendue avait déjà été vue à Lisieux, il y a quatre mois, quelque temps avant la guerre. »

Le confrère obligeant de qui nous recevons ces extraits de journaux, M. l'abbé Radiguet, confirme l'impression morale faite sur le public par le phénomène. Pendant qu'il considérait de sa fenêtre l'aurore boréale dans toute son intensité, il recueillit notamment le trait suivant de la conversation très-animée engagée au dehors entre deux femmes du peuple: « Ah ! tu as beau dire, je ne croirai jamais qu'il y ait « des gens assez malheureux, assez méchants, pour « faire rougir le ciel comme cela. » Les communeux auront sans doute convaincu la pauvre femme que le ciel n'avait pas rougi sans raison.

III. — Bien autrement saisissant a été le spectacle grandiose et merveilleux de l'aurore boréale qui signala la soirée du 4 février 1872, dimanche de la Sexagésime où, pour bien des pays concordataires, se célébrait aussi la solennité de la Purification de la Sainte-Vierge, transférée de l'avant-veille. A Paris, à Bruxelles, à Constantinople, dans les régions australes de l'Amérique et de l'Océanie le phénomène a frappé tous les yeux ; il a ainsi paru dans le monde entier dont les deux hémisphères ont été comme enveloppés de ses flammes mystérieuses.

Voici ce qu'en dit le *Courrier de Bruxelles*[1] :

« Une aurore boréale des plus remarquables s'est montrée hier soir. Elle était vraiment splendide. Vers six heures du soir, une teinte rougeâtre a commencé à se montrer pour disparaître insensiblement. C'était l'aurore de l'aurore boréale elle-même. Ces apparitions de lumière rougeâtre, mêlée d'opale, firent croire d'abord à un vaste et lointain incendie. C'est vers huit heures que le phénomène s'est développé avec plus d'intensité. Il a duré dans tout son éclat jusque vers dix heures du soir ; à minuit et demie il se montrait encore. Une gerbe lumineuse partant du Nord passait à côté de la constellation de la grande Ourse, couvrait d'un manteau rouge et rose les étoiles qui brillaient cependant derrière d'un très-vif éclat et allait se perdre fort avant dans le ciel en se mouvant insensiblement. Les rayons présentaient des alternatives d'intensité variable et des mouvements qui rappelaient le jeu d'un immense éventail teint de jaune, d'opale et de rouge. Vers une heure du matin le phénomène disparut lentement.

« L'aurore boréale de dimanche, au commencement de la soirée, a fait croire à peu près partout, autour de Bruxelles, à un vaste incendie, et l'alarme a été donnée dans beaucoup de localités.

« Depuis longtemps on n'avait vu un phénomène météorologique aussi prononcé dans nos contrées. »

Nous renvoyons aux journaux de Paris, du commencement de février 1872, nos lecteurs désireux de plus

1 N° du mardi, 6 février.

de détails. Ils y trouveront, par exemple, une com
nication de M. Chapelas, d'après ses intéressantes ob
vations à l'établissement du Luxembourg. Elle dé
ainsi [1] : « Dans la soirée du 4 février, depuis
heures quarante-cinq minutes du soir, jusque
minuit environ, nous avons observé un phénom
non seulement assez rare sous nos latitudes, mais
cette fois, par les particularités exceptionnelles q
présentait, peut à juste titre figurer, dans les ann
de la météréologie, comme un événement scientifi
remarquable. » L'article se termine ainsi : « En ré
mé, cette apparition était extrêmement remarqu
en ce sens qu'elle occupait le ciel entier, et qu'
présentait trois phases principales ; la première
produisant au nord, comme cela a lieu ordinairem
la deuxième, aux environs de l'équateur ; et la t
sième enfin, dans la partie sud du ciel qui offr
comme nous venons de le dire, tous les indices d'
aurore australe. Ce phénomène a aussi été très-rem
quable par son mouvement de translation très-acc
tué de l'est à l'ouest. »

Ce qui nous frappe dans cette aurore en quel
sorte universelle, c'est et son étendue, et sa coïn
dence avec le jour où ce célébrait en France et d
bien des pays chrétiens la solennité de la Purifi
tion de la Sainte-Vierge. On sait que c'est en ce s
jour de l'année qu'a lieu la bénédiction solennelle
cierges portés ensuite à la procession ; on se rappe
aussi la prophétie que fit en ce jour le saint vieill

1 Le *Petit Moniteur univ.* du 7 février.

Siméon, à Marie : « *Cet enfant est prédestiné pour la* « *ruine comme pour la résurrection de plusieurs en* « *Israël, et en signe de contradiction. Et votre âme* « *même sera percée d'un glaive de douleur, à la ma-* « *nifestation des pensées secrètes de beaucoup.* »

Ces rapprochements nous font partager le sentiment de bien des fidèles touchant le prodige : il nous présage une épreuve suprême qui fera le tour du monde et de laquelle ne se tireront heureusement que les dévots de Marie et les pécheurs repentants. Un prochain avenir dira si nous sommes dans le vrai.

CHAPITRE II.

CROIX LUMINEUSE AUTOUR DE LA LUNE, DANS LA NUIT DU 8 DÉCEMBRE 1870.

I. Dieu flagelle pour sauver. — II. Description de la croix lumineuse. — III. Ce qu'elle nous enseigne et nous donne à espérer.

I. — Le saint patriarche Tobie, en rendant grâces à Dieu devant l'archange Raphaël, commençait par s'écrier : « *Seigneur, vous êtes grand, et votre règne est éternel, par tous les siècles ; car si vous flagellez, c'est pour sauver ; si vous conduisez aux abîmes, c'est pour en ramener, et personne ne peut échapper à votre main* [1]. »

[1] Tob. XIII, 1-2.

Ainsi en a-t-il toujours été et en sera-t-il jusqu'à la fin des siècles : la miséricorde divine nous ménage les espérances à proportion des croix que nous impose sa justice, et jusque dans les menaces du Seigneur déborde son amour. Telle est, selon nous, la portée de cette croix lumineuse qui apparut, le 8 décembre 1870, autour de la pleine lune et qui a été particulièrement observée dans les diocèses de Bayeux et de Coutances, sur terre, comme de la mer d'où le spectacle était magnifique. C'est encore un de ces signes providentiels auxquels on n'a pas été assez attentif dans le moment et qu'il est bon de rappeler au souvenir des fidèles. Les savants appellent ce prodige du nom de *Halo*, sous lequel se désignent les rayonnements qui apparaissent quelquefois autour du soleil et, plus souvent dans la nuit, autour de la lune, lorsque ces astres brillent à travers des vapeurs nuageuses. Mais écoutons le récit du prodige tel que l'a donné un professeur de sciences physiques, dans le journal l'*Ordre et la Liberté* de Caen [1] :

« II. — Le jeudi 8 décembre, à 5 heures 40 minutes
« du soir, les habitants de la côte nord du Calvados ont
« été témoins d'un halo lunaire très-remarquable. De
« l'aveu des marins, ayant trente années de naviga-
« tion, jamais pareil phénomène n'est apparu à leurs
« yeux.

« Autour de la lune, tout à fait dans le sens verti-
« cal et horizontal, est apparue une croix lumineuse,

[1] N° du 23 decembre 1870.

« à contours et arêtes vives, géométriquement arrêtés.
« Au centre de la croix se détachait le disque brillant
« de l'astre parfaitement circulaire; l'ombre de ses
« montagnes figurait merveilleusement l'image d'une
« tête humaine sensiblement penchée vers l'est. La
« planète Jupiter brillait de son éclat le plus vif au-
« dessus de la croix; un nuage obscur, isolé, à bords
« lumineux et frangés, semblait faire socle. Les flots
« de la mer, d'un calme parfait, réfléchissaient le phé-
« nomène en splendide image, étincelante et diaman-
« tée, du large à la rive.

« La durée du phénomène dans toute sa splendeur
« a été de trente minutes. Les bras de la croix s'affai-
« blissant graduellement de la partie externe jusqu'à
« la partie moyenne, se sont résolus en une ligne lumi-
« neuse. Puis l'arbre vertical a disparu de la même
« manière. La durée totale du phénomène a été de
« cent quarante minutes environ.

« A Bretteville-le-Rabet, distant de 35 kilomètres
« de la mer, le phénomène a été observé. Tous les
« habitants de la côte peuvent justifier la description
« ci-dessus aux yeux de ceux qui la croiraient exa-
« gérée. »

« Astronomiquement parlant, il s'est produit à l'est
« de la constellation dite le *Bouvier*..... » — (Suit, à
l'adresse des âmes mystiques, une phrase de tous
points inexacte et où la bonne foi de l'auteur a été
probablement surprise, car pas une syllabe de la Prophétie de Blois à laquelle il prête ici un trait de
pure invention, ne fait allusion à quelque signe particulier pour la nuit du 8 décembre). — « La physique,

« continue ensuite le narrateur, fournit une explication « rationnelle du phénomène, mais la date de son ap- « parition ne saurait être négligée, les chrétiens « plaçant leur foi avant la science humaine » (c'est-à-dire estimant les biens du ciel à une plus haute valeur que ceux de la terre, et en cela personne au monde, intérieurement du moins, n'ose leur donner tort) « en conserveront pieusement le souvenir. » L'article se termine par une explication physique du phénomène.

Nous allons compléter cette description par l'extrait suivant d'une lettre que nous adresse, en date du 6 janvier 1872, M. l'abbé Radiguet, du petit séminaire de Lisieux, à l'obligeance de qui nos lecteurs sont redevables de tout cet intéressant chapitre. Ce digne prêtre s'en remet à notre discrétion pour l'agencement du récit; nous préférons lui laisser simplement la parole, afin de ne rien perdre de ses précieuses notes.

« Venons-en à la croix lunaire *miraculeuse* du 8 décembre, que plusieurs de nos élèves ont vue ici, à Lisieux, du séminaire, au troisième étage; que tous mes frères et presque toutes les personnes de ma famille ont contemplée à douze lieues d'ici, et que j'ai eu le bonheur d'entrevoir moi-même, quoique sur son déclin, lorsque les bras de la croix s'étaient déjà obscurcis, laissant à leur place une sorte de traînée plus sombre que la blancheur du ciel, par suite d'une espèce de brouillard peu épais surtout dans la région de la lune, faisait ressortir sensiblement.

« J'avoue que j'étais heureux de jouir de ce spectacle

tout nouveau pour moi et que j'y voyais dès lors un signe de salut pour la France. Eh bien! cependant, quoique mes yeux aient eu de la peine à se détacher d'un spectacle si beau et si consolant, il ne m'est venu aucunement à l'idée d'en faire un croquis; ce n'est que quinze jours plus tard, en lisant l'article du journal de Caen, que cette pensée m'est venue et que j'ai bien regretté de n'en avoir pas fait quelque petit dessin. Fort heureusement l'auteur de l'article, professeur de sciences, a pris, en face du phénomène, un dessin exact du prodige, il le fait graver actuellement et, sitôt que les copies en seront prêtes, je vous en enverrai un exemplaire...

« Je vous ferai remarquer toutefois que l'un de mes frères, qui aide mon père dans les travaux des champs, a pu assez observer le phénomène pour m'en retracer, à un an de distance, un petit dessin dont voici, en quelques traits, la copie, en attendant mieux. » — (Dans le texte de la lettre figure ici une croix dessinée à la plume, dont le narrateur va donner la description qui suit:) — « La lune au centre; des sortes de gerbes lumineuses partant de l'astre et allant en s'élargissant quelque peu chacune de son côté jusqu'à leur extrémité, puis flanquées sur leurs bords d'arêtes lumineuses ou rayons de couleurs différentes et plus brillants que tout le reste Les gerbes étaient d'une teinte blafarde, d'une lumière plus blanche que celle de la lune, mais plus pâle que celle des rayons, autant que mes frères ont pu se le rappeler et que je m'en ressouviens moi-même. Du reste il faut voir ce qu'en dit l'auteur de l'article qui doit être le plus compétent dans toute

cette matière et qui a été, comme eux, témoin du phénomène, à une distance assez éloignée de chez nous et tout aussi favorable à l'observation.

« Souvent je me rappelle ce fait que je regarde comme un prodige, et je ne puis m'empêcher d'éprouver, en y pensant, un sentiment de joie, d'espérance et de bonheur. Je regrette seulement de ne pas l'avoir observé dès le principe. »

III. — Réfléchissons maintenant aux particularités de cette croix lumineuse et essayons en même temps d'en saisir du moins quelque peu la portée symbolique.

Elle a d'abord lieu le 8 décembre, jour consacré à l'Immaculée Conception de la très-Sainte-Vierge : ce privilége incomparable de Marie étant devenu, depuis la proclamation solennelle qui en a été faite par Pie IX, le 8 décembre 1854, comme dogme de foi catholique, un motif de grandes espérances pour l'Eglise tout entière, donne tout d'abord au prodige un cachet surnaturel d'un profond effet sur les âmes. Qui sait si les trois années d'épreuve signalées par Marie Lataste ne toucheront pas à leur dernier terme le 8 décembre 1873 ?...

Ce 8 décembre 1870, la lune, par une autre coïncidence mystérieuse, arrivait à sa plénitude et nous présentait ainsi l'image de la Reine des anges et des hommes, pleine de grâce parce que le Seigneur est avec elle : Marie se montrait à nos yeux sous le voile de l'un de ses plus gracieux symboles, afin de nous

ramener, du fond de l'abîme où nous ont plongés nos infidélités trop nombreuses et trop criminelles, dans le seul chemin qui conduise à la paix et au bonheur. C'était en effet au moment le plus calamiteux de la guerre : du côté de la terre, les espérances s'évanouissaient l'une après l'autre; il ne restait plus qu'à lever les yeux au Ciel.

Mais quelle issue nous indique la Mère de grâces et de miséricorde ? La Croix ! Elle proclame et sur terre et sur mer, par un calme admirable, qu'au lieu de nous écouter sans cesse nous-mêmes et de ne rechercher que les jouissances énervantes de ce monde, il faut nous renoncer nous-mêmes pour écouter l'Eglise et accepter à deux mains, chacun des jours de notre vie, la croix militante du combat des passions, à la suite de son divin Fils, dont toute la vie n'a été qu'une longue croix et un dur martyre enduré pour nous. Il n'y a pas d'autre salut, moins aujourd'hui que jamais.

La lune présentait, comme le remarque le journal de Caen lui-même, l'image d'une tête humaine penchée vers l'est. Il semble que par là nous sommes envoyés à l'école du Christ par l'imitation de Marie, la vivante et douce image de son divin Fils.

Les rayons qui partent de la croix. symbolisent la vraie gloire du chrétien fidèle, qui consiste à suivre les préceptes et les exemples de Jésus et de Marie.

Ces rayons si brillants partent de gerbes moins lumineuses qui symbolisent l'humilité des bonnes œuvres : ici bas, celles-ci doivent demeurer comme voilées, afin d'échapper à l'ennemi du salut si habile

à corrompre par la vaine gloire le bien qu'il ne peut empêcher.

Nous nous bornons à ces aperçus que chacun peut poursuivre, sous l'œil de Marie, Etoile de la mer de ce monde, et Secours des chrétiens.

CHAPITRE III.

SERPENT PRODIGIEUX VU DANS LES AIRS A JARNY PRÈS DE METZ.

(Jeudi, 31 août 1871.)

I. Apparition d'un serpent nuageux dans les airs. — II. Transformations qu'il subit. -- III. Circonstances du début et de la fin du phénomène. -- IV. Sa signification probable

I. — Les journaux du pays de Metz n'ont point parlé, que nous sachions, d'un étrange météore qui a paru dans les airs, en plein jour, le 31 août 1871, au-dessus de la vallée de l'Orne et de la région avoisinante, entre Metz et Etain, dans la partie non annexée de l'ancien département de la Moselle. Cependant les nombreux témoins du prodige ont été vivement frappés de divers traits du phénomène ainsi que de sa durée, et l'impression générale a été que de graves événements se préparaient encore, avant la paix universelle si ardemment désirée de tous. C'est principalement à Jarny, près de Conflans, que le météore

été observé, ainsi qu'il résulte de plusieurs relations qui nous ont été adressées à cette occasion. Nous allons reproduire les principaux passages de ces documents, assuré d'avance qu'ils intéresseront nos lecteurs.

« Jeudi, 31 août 1871, vers midi moins un quart, nous écrit la Supérieure des religieuses de Jarny, une dame vint nous dire qu'on voyait quelque chose d'extraordinaire dans le ciel. Nous sortons toutes immédiatement, et après avoir regardé, d'un cri unanime : *C'est un serpent*, disons-nous. Tel est aussi le sentiment de toutes les personnes qui ont vu le prodige, ici et ailleurs.

« Ce phénomène a paru d'une manière plus ou moins frappante, non-seulement à Jarny, mais dans plusieurs villages des environs, comme Friauville, Conflans, Jouaville et Vernéville.

« Nous avons pris des renseignements auprès de la personne qui la première a vu le prodige et l'a fait remarquer aux autres. Elle nous a dit que, travaillant dans les champs, elle avait aperçu quelque chose d'extraordinaire qui paraissait sortir d'un nuage et que l'ayant considérée avec attention, elle avait distingué une forme de serpent énorme. La tête, grosse et allongée, était repliée, la gueule en bas ; et la queue, très-longue, s'étendait vers la terre, en s'agitant avec force. Cette personne dit que pour un moment la queue était si près de la terre qu'elle semblait toucher le sol. Cela a duré assez longtemps. Elle dit aussi qu'il sortait de ce serpent une espèce de fumée accompagnée d'un sifflement semblable à celui de la vapeur s'échap-

pant d'une locomotive. Ceci nous a aussi été dit par plusieurs autres personnes.

« Nous avons demandé de quelle couleur était ce serpent; on nous a répondu qu'il est difficile de le dire au juste, mais que cela tirait sur le noir. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il était impossible d'y fixer longtemps les regards, tant la vue en était fatiguée.

« Le serpent se dessinait parfaitement sur l'azur des cieux. Son corps, nous semblait-il, était d'un gris très-foncé, presque noir. Il se trouvait entre deux nuages blanchâtres, sans s'y mêler cependant, étant plus bas que ceux-ci, et lorsqu'il s'agitait, on en distinguait parfaitement les formes qui se détachaient sur ces nuages. L'intérieur du corps paraissait se crisper continuellement, et de temps en temps il en sortait une espèce de fumée. La partie du corps qui représentait la tête, était tournée dans la direction de Paris, et la queue vers Metz, ou vers la Prusse, si vous voulez.

« Ce serpent était énorme. Pour en donner une idée, je dirai qu'il occupait un espace semblable à celui qui est entre l'église Saint-Martin, de Metz, et l'Évêché, c'est-à-dire environ deux cents mètres.

« Quant à la forme de la tête, nous n'avons pu la distinguer nous-mêmes, parce qu'il y avait déjà au moins vingt minutes que le phénomène avait commencé, lorsqu'on nous a prévenues; les formes alors n'en étaient plus aussi distinctes.

II. — « Une jeune personne de vingt ans, continue la religieuse, nous a donné les détails suivants, con-

firmés par plusieurs personnes : le dernier jeudi du mois d'août, vers onze heures et demie, elle entendit crier au dehors : *Que cela est drôle ! On n'a jamais vu chose semblable.* Elle sortit aussitôt et vit distinctement, dans le ciel, un gros serpent très-long dont la tête, donnant sur un nuage, ressemblait à celle d'un chabot (poisson à grosse tête plate) ; le corps paraissait couvert d'écailles et la queue qui se dessinait sur un ciel bleu, remuait continuellement : on eût dit une bête en peine. Le serpent était d'abord tout noir, puis il devint blanc, mais pour reprendre de nouveau la couleur noire. Il s'est alors divisé en deux, pendant sept à huit minutes ; après quoi les deux tronçons se sont réunis et ont formé de leurs replis la lettre M majuscule, le premier jambage s'agitant toujours vivement. — Ce dernier détail nous a aussi été donné par un jeune fermier revenant de voyage : il nous a dit avoir vu un bel M majeur, très-noir ; mais il en était si impressionné, qu'il s'est hâté de rentrer chez lui pour prévenir ses parents de ce qui se passait.

« Un vieillard, fort brave homme, et plusieurs personnes occupées dans les champs, ont vu le serpent remuer et s'agiter si fort, qu'elles ont cru qu'il allait tomber sur elles ; il en sortait, à ce moment encore, une espèce de fumée. Une vieille femme, travaillant à un kilomètre de sa maison, y est retournée en grande hâte, à ce mouvement que fit le serpent vers la terre ; la frayeur avait rendu l'agilité de la jeunesse à la pauvre vieille.

« Des personnes d'un village voisin de Jarny, de Friauville probablement, doivent encore avoir été té-

moins des faits suivants, mais il ne nous a pas été possible de nous renseigner auprès d'elles sur ces circonstances qu'on ne peut ainsi communiquer que sous toutes réserves : on aurait vu un bel S et un bel M majuscules, puis un pied sur le serpent dont la tête, d'abord tournée vers la terre, s'est vivement relevée vers le ciel, comme pour riposter à un voix d'En-Haut : ensuite il s'est débattu vivement, en descendant vers la terre, comme si quelqu'un l'avait foudroyé. C'est l'impression des personnes témoins de ces mouvements et ce qui les a portées à prendre la fuite, pensant qu'il allait tomber sur la terre. »

III. — « Sur la fin du phénomène, ajoute la religieuse, il y a eu un fort tourbillon qui a dispersé l'avoine répandue dans un champ où se trouvaient des travailleurs.

« Une autre personne nous a dit que ce tourbillon avait enlevé le regain auquel on était occupé, et qu'il avait été tellement dispersé au loin qu'il a été impossible de le recueillir.

« Un vieillard qui nous a confirmé différents détails déjà rapportés plus haut et qui comparaît la tête du serpent à une énorme tête d'âne ou de mulet (sans oreilles,) ce vieillard nous a dit que sa femme avait vu, au moment même où paraissait le serpent, de vives lueurs rouges entre le nord et le couchant, par conséquent dans la même direction que celle de la tête. Et ce même vieillard ajoutait : « Tout cela, ce sont des signes, car je me rappelle, comme je travail

lais, il y a quarante-deux ans, dans les champs avec plusieurs personnes, que j'ai vu avec elles en plein midi des lueurs rouges, bleues, jaunes, toutes très-vives, du côté des Ardennes, et peu après est arrivée la révolution de 1830. Ce sera encore quelque chose comme cela qui nous arrivera. »

IV. Chaque témoin raisonnait à sa manière sur la signification de ce prodige que personne ne voulait néanmoins considérer comme un de ces mille agencements que prennent parfois les nuages. Le ciel est en effet serein et peu de nuages apparaissent dans l'espace, quand se fait tout à coup voir ce serpent vaporeux, à la couleur changeante, mais noir au début et à la fin du phénomène ; il est précédé de lueurs sinistres et suivi d'un tourbillon de vent qui disperse au loin l'avoine et le regain fraîchement fauchés. Une ou deux lettres mystérieuses sont formées de ses replis, un instant divisés. C'est un serpent qui vient dévorer la France, disaient les uns : la Sainte-Vierge, ajoutaient les autres, a écrasé le serpent, elle a mis son pied dessus, c'est elle qui le vaincra ; d'autres enfin concluaient tout court que *Marie sauvera la France.*

Malgré nos informations que l'hiver ne nous a pas permis de pousser jusqu'au bout, nous sommes persuadé, par ces seuls détails, que ce phénomène a une signification providentielle.

Il apparaît à la fin du mois d'août, à un an de distance de la double défaite de la France au dehors et au dedans ; c'est en plein midi qu'il se passe et c'est

sous la forme d'un serpent tour à tour noir et bla
puis encore noir, qu'il se montre : n'est-ce pas l'ima
du triomphe momentané de la Révolution, de ce
savante transformation de Satan, qu'il nous m
devant les yeux? Mais Satan, si démesurée que s
sa force, est refoulé sous le talon de la Vierge Imm
culée; il est obligé de confesser lui-même que
Salut nous arrive par *Marie;* il ne se rendra tou
fois qu'en jetant la terreur autour de nous par u
crise suprême qui finira dans d'épouvantables co
vulsions pour le progrès moderne. Les événeme
achèveront sous peu ce bref commentaire.

CHAPITRE IV.

APPARITIONS DE SIGNES BELLIQUEUX DANS LES A

I. Quelques souvenirs de scènes pareilles dans la Bibl
l'Histoire moderne. — II. Mirage mystérieux
Westphalie, le 22 janvier 1854. — III. Bataille aérien
en Pologne. — IV. Marche militaire du Nord au Sud
V. et du Sud au Nord, dans le pays de Bade. — VI. Au
phénomènes, à Rieden. — VII. Mêmes scènes obser
dans les airs, à Chémery, près Thionville.

I. — Avant de nous occuper des batailles aërienn
signalées en si grand nombre, dansces derniers tem
par les journaux de toute nuance, il n'est pas hors
propos de mettre sous les yeux de nos lecteurs qu
ques prodiges de ce genre arrivés dans les sièc
passés.

La plus célèbre comme la plus avérée de ces app

ritions se lit au deuxième livre des Machabées ; elle se rapporte aux temps calamiteux des persécutions et des guerres d'Antiochus Epiphanes contre la Judée. « En « ce temps-là[1], raconte l'annaliste sacré, il arriva que « l'on vit, de tous les points de la ville de Jérusalem, « pendant quarante jours, des hommes à cheval qui « couraient en l'air, habillés de drap d'or et armés de « lances à la façon des cohortes ; on remarquait des « escadrons qui couraient les uns contre les autres ; « des combats d'homme à homme ; des luttes où s'agi- « taient les boucliers ; des multitudes de soldats ar- « més de casques et d'épées nues ; on apercevait enfin « des dards lancés, des armes d'or étincelantes et des « cuirasses de toutes formes. C'est pourquoi, ajoute le « narrateur, toute la ville faisait des vœux pour voir « tourner ces prodiges à l'avantage du peuple de Dieu : « *Omnes rogabant in bonum monstra converti.* » Ce qui eut lieu en effet, à la suite des victoires de Mathathias et de ses immortels fils, les Machabées.

« Ces prodiges, dit le savant commentateur Corneille de La Pierre[2], eurent lieu par le ministère des Anges qui, sur l'ordre de Dieu, simulèrent ces appareils guerriers et ces bataillons par le moyen des vapeurs atmosphériques, afin d'avertir les Juifs des persécutions sanglantes qu'allait leur faire endurer Antiochus Ephiphanes et des luttes qu'aurait à soutenir contre lui Judas Machabée et ses frères. »

Puis l'illustre jésuite rappelle d'autres signes et

[1] II. Mach., c. v, 14. v 1-4.
[2] In II librum Mach., c. v, tom. iv, p. 518, éd. Vivès.

apparitions de ce genre, tels que ces armées immenses qui se montrèrent dans les airs, aux yeux des Juifs, peu de jours avant la prise de Jérusalem par Titus, comme le raconte l'historien Josèphe[1]; tels encore que ces armées de feu dont parle saint Grégoire-le-Grand[2] en témoin oculaire, et qui parurent en l'air peu de temps avant l'invasion de l'Italie par les barbares, en signe, dit l'illustre Docteur de l'Église, de ces flots de sang humain qui allaient inonder la terre. « J'ai moi-même souvenance, ajoute Corneille de La Pierre, de signes aëriens de ce genre que j'ai vu apparaître en Belgique, dans ma jeunesse, avant le début des guerres dont ce pays fut plus tard le théâtre, signes interprétés par de savants personnages, comme des avant-coureurs de ces événements. »

II. – Venons-en maintenant à un phénomène vraiment prophétique qui parut dans les airs en Westphalie, le 22 janvier 1854, et dont la nouvelle fit grande sensation dans toute l'Allemagne. Nous en traduisons le compte-rendu dans le N°20, année 1854. du *Saurbot*, feuille protestante de Sarrebruck[3], ainsi qu'il suit :

« Le 22 janvier on a observé près de Büderich, village situé sur la grand' route, entre *Unna* et *Werl*, un imposant phénomène (mirage) que la foule a interprété comme un pronostic de la grande bataille du

1 De Bello j. l. VII, c. 12.
2 Hom. I in Evang.
3 *Dienstag*, 14 *Februar* 1854.

Bouleau dont il est question dans les traditions populaires.

« Pour en venir au fait, voici ce qu'un grand nombre de témoins oculaires ont affirmé avoir vu, le 22 janvier dernier, un peu avant le coucher du soleil, de la hauteur de Schlückingen où est située une maison isolée : une immense armée se trouvait en marche vers la forêt de Schafhaus. Lorsqu'on se baissait jusqu'à terre, le regard s'étendait sans obstacle dessous le pied des chevaux, jusqu'à l'horizon, et l'on remarquait leurs mouvements en détail. On apercevait aussi des masses de fantassins en nombreux bataillons dont on voyait étinceler les mousquets. A leur suite arrivait un convoi de voitures qui s'étendait à perte de vue et fut enveloppé par la cavalerie en marche vers le village de *Hemmerde.* L'uniforme de la cavalerie était blanc. Lorsque l'infanterie fut arrivée dans la forêt de Schafhaus et que la cavalerie se trouva tout près de là, les arbres disparurent au milieu d'une épaisse fumée. Le coucher du soleil vint mettre fin à ce drame d'un si haut intérêt. »

Nous avons dit que ce prodige frappa vivement les esprits en Allemagne. L'autorité fit une enquête à ce sujet ; de nombreux témoins furent entendus, et le phénomène fut soumis au jugement du savant M. de Humbold. Il se prononça pour un *mirage.* Mais peut-être verrons-nous si c'était un mirage présent ou plutôt *futur.*

III. — Nous allons maintenant assister à un véritable défilé de ces bataillons aériens, d'une date pos-

térieure à la guerre franco-allemande. C'est d'abord en Pologne que la scène se passe. « Le 2 février 1871, ainsi que le rapporte la *Gazette de Posen* dans l'un de ses numéros dudit mois, les habitants du village de Golaze, district de Pétrikaw (Posen), ont été témoins, pendant deux heures, d'une grande bataille que se livraient des troupes fantastiques sur leur territoire. La ligne de bataille se développait en zig-zag sur une très-grande étendue : cavalerie et infanterie étaient en rang. On distinguait parfaitement les drapeaux et les casques des uhlans, ainsi que la coupe de leur uniforme, mais non la couleur ; les figures étaient également distinctes, malgré un épais brouillard où elles se mouvaient.

« L'infanterie tourbillonnait en avant ; la cavalerie tombait sur elle ; des cavaliers se détachaient de la masse pour engager des escarmouches ; puis des colonnes entières se précipitèrent les unes sur les autres, s'élançant à l'arme blanche, revenant sur elles-mêmes, se poursuivant sans relâche, avec des chances diverses. Un peu plus loin, des divisions de cavalerie se tenaient immobiles vis-à-vis les unes des autres. Devant chaque division on voyait un cavalier, également immobile, l'épée baissée à la main. Soudain l'épée se lève, le cheval se précipite en avant avec une ardeur merveilleuse qui entraîne toute la division.

« Sous les pas des chevaux la neige vole à obscurcir l'horizon ; les colonnes ennemies s'engagent en même temps dans une mêlée indescriptible et présentent une masse noire, mobile, qui, à la fin, fait explosion

comme une mine, et part en éclats; le champ de bataille en demeure jonché d'hommes et de chevaux. L'illusion était parfois telle, qu'on pouvait voir tomber les cavaliers en bas de leurs montures; les combattants couvraient le sol comme des flocons de neige; on apercevait les chevaux abandonnés qui couraient çà et là en liberté.

« Des cris d'effroi s'élevèrent à cette vue parmi la foule des spectateurs; femmes et enfants coururent affolés vers leurs maisons. Cependant ce jour là, le ciel était serein, excepté autour des combattants qu'enveloppait un brouillard très-intense. Mais la scène était si rapprochée, que les hommes apparaissaient de grandeur naturelle. Les plus savants parmi la foule reconnurent dans cette apparition un simple mirage. Il se trouva même deux curieux qui s'avancèrent vers ces troupes fantastiques; on les vit, mais non sans émotion, passer à travers ces masses serrées et fouler aux pieds les cadavres; mais eux-mêmes ne voyaient rien de tout cela. Revenus sur leurs pas, ils avaient comme précédemment le même spectacle sous les yeux. Le phénomène dura jusqu'à ce que le dernier rayon du soleil eut disparu à l'horizon. A mesure que l'astre du jour baissait, les masses de combattants devenaient plus distinctes. Enfin la bataille disparut par-dessus les cimes d'un bois voisin, dans un lointain obscur.»

Était-ce un pur effet d'optique? était-ce, au lendemain de l'armistice, un pronostic pour l'avenir? Nous abandonnons la réponse au lecteur.

IV. — Les deux journaux allemands suivants, *Deutsche Volksblatt* de Stuttgard, et le *Badisch Beobachter*, du 6 août 1871, nous racontent une apparition d'armée dans les airs qui a fait sensation sur l bords du Rhin et en Suisse où l'excellente feuille Saint-Gall, le *Volksblatt* en a donné le résumé suivant dans son n° du 19 août, reproduit par le *Courrier* *Bruxelles* du 24 septembre dont voici le texte :

« Dix-huit personnes ont déclaré de la manière plus formelle, prêtes, s'il le faut, à le confirmer serment, que se trouvant le 22 juillet à *** (à Steim dans le pays de Bade, d'après le *Badischer Beobacht* vers les huit heures et demie du soir, devant l'aube de l'*Aigle*, l'une d'elles leva la tête vers le ciel et pou un cri de surprise. Toutes alors regardèrent en ha et virent distinctement une grande route, allant nord au sud. Sur cette route chevauchait, la couron en tête, un grand et superbe cavalier, montant coursier magnifique. Après lui venaient des officie puis de l'infanterie, les capitaines à cheval deva leurs compagnies, puis la cavalerie, l'artillerie, chariots, etc. C'était, au dire d'un des spectateu soldat revenu du service, comme une armée ma chant à la bataille. Lorsque le roi eut passé devant rocher, il parut alors comme un officier ordinai mais sa tête était mutilée. Bientôt l'apparition s'év nouit à l'horizon austral. »

V. — « Quelques jours plus tard, joute *le Courri de Bruxelles*, des petites filles de sept à huit ans, r venant chez elles le soir, vers sept heures, du cim

tière G..., virent dans le ciel une multitude de soldats marchant du sud au nord.

« Notre correspondant pressa ces enfants de questions et put se convaincre que ces petites filles naïves et innocentes disaient la pure vérité. »

VI. — Dans son numéro du 26 août, le *San-Galler Volksblatt*, dit le *Courrier de Bruxelles*, ajoute :

« On nous écrit d'un lieu tout voisin, de Rieden, que, le même jour et à la même heure, plusieurs personnes de cet endroit ont observé les mêmes apparitions.

« Jamais, dit-on, nous n'avons rien vu de plus beau. La magnifique rougeur du soir, les nuages brillants, ornés de fastueux chemins de fer, de soldats, de troupes de toute espèce et de toutes les armes, tout cela nous jeta dans un profond étonnement. Ce magnifique spectacle put être observé pendant une demi-heure. »

VII. — Enfin, pour abréger ce chapitre, nous dirons en peu de mots, « que, vers le commencement de ce même mois de juillet 1871, quatre petits garçons, de douze à quinze ans, occupés à garder les vaches, à une demi-lieue du village de Chémery, dans l'arrondissement de Thionville, ont tout à coup aperçu dans les airs un grand nombre de soldats arrivant de deux directions différentes et faisant leur jonction ensemble pour s'avancer dans la direction du village. Les uns portaient l'uniforme français ordinaire, les autres étaient vêtus de blanc. Ces troupes composées de fan-

tassins et de cavaliers, arrivaient par détachements. Le défilé dura environ une heure. »

Ces détails nous sont affirmés par une personne bien connue de ces quatre jeunes garçons qui lui ont fait le récit de leur vision sans nulle contradiction de détails, ni aucune apparence de supercherie ou d'illusion.

Que veulent dire toutes ces scènes belliqueuses, après tant de sang versé? N'y a-t-il pas dans cette persistance des éléments à nous parler de guerre, une pressante invitation à la vigilance chrétienne, personne n'étant plus sûr de son lendemain !...

CHAPITRE V.

LE TORRENT DES CARCERI DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE.

I. Saint François d'Assise au couvent des Carceri. — II. Sa prédiction relative aux débordements du torrent del Fosso qu'il condamne à rester habituellement à sec. — III. Derniers débordements du torrent et coïncidences remarquables des calamités qui les suivent.

I. — Une réputation de six siècles a rendu célèbre dans le monde chrétien le torrent prophétique des *Carceri* ou *Prisons* de saint-François, à une lieue d'Assise.

Mais qu'est-ce d'abord que ces *Carceri* ou *Prisons* du bienheureux Patriarche? « C'est, [1] répond le Père

[1] *Bulletin du Concile*, tom. II, septembre 1870, p. 285 et suiv.

Ramière [1], l'idéal de la pauvreté franciscaine... Nous croyons avoir saisi cet idéal à Saint-Damien (au couvent sanctifié par la vie et la mort de sainte Claire); mais nous nous trompions. Plus exigeant que nous, dans son amour passionné du dénûment, saint François n'avait trouvé ni à Saint-Damien ni à la Portioncule la pleine satisfaction de ses aspirations, et il était allé, avec quelques-uns des frères, en quête d'une demeure encore plus misérable. Dans cette chasse à la poursuite de ce que les hommes fuient, il était arrivé sur les bords d'un ravin hérissé de rochers et ombragé par de grands arbres. Il remarqua, au milieu de ces rochers, un certain nombre de grottes basses et étroites, qui semblaient faites exprès pour servir de prison à des reclus volontaires, et il crut avoir trouvé, enfin, une habitation parfaitement au gré de sa chère épouse, la pauvreté. Une petite chapelle avait été élevée, dans ce lieu sauvage, par la piété des bûcherons et des gardiens de chèvres. François l'adopta, et donna à la madone qui y était honorée, le titre de Madone des prisons, *delle Carceri*, et le nouveau monastère lui-même n'eut pas d'autre nom. On construisit en pierres sèches un mur d'enceintes pour former la clôture; le petit sanctuaire fut un peu agrandi, et aux cavernes du rocher on joignit quelques cellules, qui ne le cèdent en rien aux premières, soit pour la commodité, soit pour le luxe du dénûment. C'est là que saint François aimait à se retirer pour faire une pénitence plus rigoureuse, et l'on montre encore l'auge creusée dans la roche vive qui lui servait de lit. De son vivant et après sa mort, les plus fervents parmi ses disciples ont affec-

tionné cette demeure, et il n'est pas, dans tout le ravin, une caverne qui ne conserve comme un baume le souvenir de quelque illustre pénitent. Il en est une si étroite que deux personnes ne sauraient y passer de front, et si basse, qu'un homme de taille médiocre ne pourrait pas s'y tenir debout. Elle a pourtant servi, pendant trente années, de cellule à un saint pénitent.

II. — « Or, au-dessous de toutes ces cavernes, au fond du ravin, est le lit desséché de ce torrent mystérieux auquel la tradition attribue une vertu prophétique. Dans les temps ordinaires, ce torrent est toujours à sec, même après les plus grandes pluies. La terre absorbe toute l'eau qui coule des deux versants de la montagne. Quelquefois, pourtant, une pluie médiocre suffit pour former un ruisseau qui coule à la façon des torrents ordinaires ; et l'on a toujours remarqué que ce phénomène se produit à l'approche des calamités publiques. »

Le torrent est prodigieux, non-seulement par la manière dont il se forme, mais aussi par le mode dont il disparaît à peu de distance de sa source. A un moment inopiné, sans que personne en puisse pénétrer la cause, l'eau sort tout à coup dans le *Fosso* ou ravin, s'y précipite en flots abondants et, avant même d'avoir atteint l'enceinte de la clôture des champs du monastère, à cent mètres environ, elle disparaît comme elle était arrivée, sans qu'on puisse savoir où elle continue son cours. Ce phénomène merveilleux a nécessairement attiré l'attention publique, car il est de tradition que l'eau ne coule dans ce ravin que par un effet de la bé-

nédiction de saint François. La nature obéissait, on le sait, au Séraphin d'Assise et le temps n'a rien changé à ce qu'il a obtenu par ses prières.

Le Saint, est-il raconté, allait souvent faire oraison, la nuit, avec ses compagnons, près du ravin au bord duquel sont les Carceri. Et comme il arrivait quelquefois que le bruit du courant à travers les rochers troublait la méditation des frères, le Saint ordonna au ruisseau de disparaître et il dit à ses religieux qu'on ne reverrait plus le torrent que lorsque le monde et l'Italie en particulier se trouveraient à la veille de quelque grave événement. Le torrent se trouva à l'instant à sec et, depuis, l'histoire a toujours vérifié la parole de Saint François. Aussi, sous le gouvernement pontifical les religieux des Carceri étaient-ils obligés de donner avis à Rome et au municipe d'Assise de l'apparition de ce funeste présage. Mais aujourd'hui l'Italie-Une est trop en progrès pour s'arrêter à de pareils signes : les franciscains aussi bien que les pieux fidèles n'en continuent pas moins à observer le torrent, et nous allons voir qui a raison [1].

III. — En 1827, pour ne pas remonter plus haut, le *Fosso* fut rempli d'eau, le 29 octobre, durant neuf heures. Or, à cette époque il y eut une cherté qui règna trois ans, puis vinrent les révolutions, suivies de tremblements de terre qui désolèrent le pays. La

[1] Consulter pour plus de détails l'ouvrage italien *J. Futuri Destini* publié à Turin par Mgr C. D. da Macello, tipografia Foa, 7e édit., p. 108.

basilique de Notre-Dame-des-Anges, à la Chartreus de Rome, s'écroula en partie alors, pour être, il es vrai, magnifiquement restaurée de nos jours par le disciples de saint Bruno.

En 1836, le 18 septembre, le torrent reparut pen- dant une heure et demie, et l'on vit bientôt après l choléra envahir, dans la Péninsule, Ancone, Rome e Naples, sans compter d'autres villes.

En 1843, le 25 juin, à l'entrée de la nuit, au momen où les religieux des Carceri se rendaient au chœur, u fracas subit se fit entendre. Surpris et effrayés de c grand bruit dont ils ne soupçonnèrent pas tout d'abor la cause, les frères accoururent autour de leur supé- rieur. Celui-ci, qui ne pensait pas non plus au torrent, fut surpris lui-même et, en sortant au dehors pou mieux distinguer ce que ce pouvait être, il entendit le torrent rouler de nouveau au fond du ravin ses flots retentissants : « Malheureux que nous sommes, s'écria-t-il, c'est le torrent qui a reparu : que va-t-il arriver ? » Et tous se mirent aussitôt en prière pour apaiser la colère divine. Le lendemain on put consta- ter les ravages faits par les eaux. Tout le monde sait le déluge de maux qui signala cette période en Italie, en France et dans l'Europe entière, selon les prédic- tions de la Sainte-Vierge à la Sœur Saint Pierre, du Carmel de Tours, et ensuite aux deux bergers de la Salette.

En 1858 l'eau reparut encore dans le *Fosso*, et moins d'une année après avait lieu la guerre d'Italie dont on ne comprit bien toutes les conséquences que lorsque Pie IX fut successivement dépouillé de tous

ses États et l'Italie vouée comme une pauvre esclave à tous les déportements de l'esprit révolutionnaire.

En 1869, le 30 janvier, sans pluie ni neige, alors même que le temps était à la gelée, l'eau surgit tout à coup, dans la matinée, à une hauteur de trois mètres et demi et se précipita avec impétuosité et au milieu d'un vent violent, jusqu'à l'endroit appelé la *pierre rouge*, *pietra rossa*, ce qui pronostiquerait, selon la tradition, un fléau de sang. A onze heures et demie de la même matinée, tout avait déjà disparu. Pendant ce temps un religieux se mourait au couvent des Carceri. « Qu'y a-t-il donc ? » dit-il au père qui l'assistait à l'agonie. Celui-ci, pour ne pas le troubler, lui répondit que ce n'était rien, que c'était le vent d'hiver... « Non, non, reprit le mourant, ce n'est pas le vent seul qui fait tout ce bruit, ouvrez la fenêtre et vous verrez que c'est le *Fosso* qui se remplit encore une fois d'eau. Pauvres religieux ! je meurs, mais vous restez : que vous aurez à souffrir ! » Et il expira. — Une très-pieuse Sœur franciscaine de quatre-vingt-dix ans, en apprenant la nouvelle du débordement, s'écria : « *Trois heures et demie d'eau, trois ans et demi de douleurs et de larmes.* » Puisse cette religieuse seulement avoir dit vrai : nous n'aurions plus alors que moins d'une année d'épreuves définitives à attendre et la fin de 1872 verrait au moins poindre l'aurore des beaux jours si souvent annoncés et qui toujours semblent fuir devant nous.

En 1871, le terrible torrent a redoublé ses pronostics lugubres. « On a vu, écrit-on de Rome, le 10 juillet [1], à l'*Universo* de Naples, le ravin de saint

[1] L'*Univers*, N° du 19 juillet 1871.

François se remplir d'eau depuis quelques jours. Le 21 et le 26 juin particulièrement, on a remarqué qu'il était extraordinairement plein, et il en fut fait rapport au Père Général des Franciscains qui habite à Rome le couvent de l'Ara Cœli. Attendons-nous donc encore à quelque grave châtiment et prions afin que nous voyions ensuite refleurir la paix tant désirée. » Il est à remarquer que le 21 juin était le jour du vingt-cinquième anniversaire du couronnement de Pie IX, et que cette dernière semaine de juin voyait se faire les préparatifs de l'entrée du Roi *galantuomo* à Rome le 2 juillet suivant.

Enfin une récente lettre d'Assise nous apprend que le torrent des Carceri se trouva encore à flots le 20 *septembre* 1872, vers une heure et demie, et que dans la matinée du lendemain il coula aussi pendant quelque peu de temps. Cette date du 20 septembre se passe de tout commentaire. Après tant de calamités qui ont toujours suivi de si près l'apparition du torrent des Carceri, on peut appeler ces eaux des Voix Prophétiques dans toute la rigueur du mot et leur appliquer ces paroles du Psaume XXVIII : *Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit : Dominus super aquas multas* [1]. La voix du Seigneur a retenti sur les eaux, la voix du Dieu de majesté a éclaté comme un tonnerre ; le Seigneur s'est fait entendre sur les grandes eaux. Puisse enfin la terre le comprendre et l'écouter.

[1] Ps XXVIII, v. 3.

CHAPITRE VI.

LE DÉBORDEMENT DU TIBRE

(27, 28 et 29 décembre 1870).

I. Contraste entre le présent et le passé.—II. Les trois jours de la crue du Tibre. — III. Quelques circonstances à noter.

I. — Nous avons prêté peu d'attention au prodigieux débordement du Tibre qui inonda pendant trois jours la plupart des quartiers habités de Rome, à la fin de décembre 1870. La guerre appelait ailleurs nos préoccupations. Si nous considérons néanmoins toutes les circonstances du fléau, il nous sera impossible de ne pas y reconnaître un nouveau signe des temps calamiteux dont nous n'avons pas encore le dernier mot. Autrefois, à l'approche de la venue du divin Sauveur, Rome avait vu tout à coup jaillir une fontaine d'huile qui coula pendant un jour avec tant d'abondance, qu'elle descendait jusqu'au Tibre. Dans cette fontaine d'huile sortie du sein de la terre et dont l'emplacement se remarque encore aujourd'hui, à l'entrée du chœur de la Basilique de Sainte-Marie-in-Trastevere, les chrétiens virent plus tard un témoignage de l'éternelle miséricorde de Dieu, annonçant ainsi au premier peuple du monde l'avénement du Prince de la paix. Quel contraste entre ces flots d'huile salutaire et les ondes fangeuses du Tibre sous lesquelles la Ville éternelle se trouva subitement

ensevelie, trois jours durant ! L'inondation avait été prédite par la vénérable Anna-Maria Taïgi [1] et elle coïncidait avec les préparatifs de la première visite de Victor-Emmanuel à Rome, ce qui a vivement frappé les esprits en Italie.

II. — Voici ce qu'on écrit de Rome à ce sujet, le 2 janvier 1871, à la *Semaine religieuse de Tournay* [2] :

« Cette inondation est regardée ici comme une image des temps actuels. Aucune n'a été aussi élevée et aussi désastreuse que celle-ci. C'est un spectacle navrant. Il y a eu dix mètres au-dessus du niveau ordinaire du Tibre. Les églises Sainte-Marie du Peuple, Saint-Roch, Saint-Jérôme, la Rotonde, la Madeleine et même Saint-Charles au Corso ont été inondées. Dans plusieurs rues il est difficile de porter des secours à cause de l'impétuosité du torrent. Des fenêtres des maisons, on voit des femmes et des enfants tendre les bras et agiter un drapeau blanc ; ils demandent des secours. Les journaux de tous les partis indistinctement accusent la nouvelle municipalité, qui n'a rien su, comme à l'ordinaire, ni prévenir ni organiser. Les pertes sont incalculables ; on ignore également le nombre des personnes noyées. Les désastres déjà si formidables de la ville sont peu, dit-on, en présence de ceux de la campagne. Qu'il vous suffise de savoir que l'inondation, commencée le 27, augmenta les 28 et 29, à ce point qu'au palais Madama, au ministère

[1] Voir la *Vénérable Anna-Maria Taïgi*, par le P. Calixte liv. III, c. 12, p. 270, 3e édit.

[2] *Bien Public* de Gand, nº du 8 janvier 1871.

des finances, des documents et des registres d'une grande valeur furent anéantis. A la Banque romaine on a perdu une quantité de billets. Des bateliers arrivent et apportent de Naples pour un million de pain. Le gazomètre ne fonctionnant plus, on supplée au gaz en éclairant les fenêtres des maisons. Toutes les marchandises sont perdues. Le Tibre baisse enfin,quoiqu'il continue à pleuvoir; et là où l'eau a séjourné, il n'y a pas possibilité de mettre le pied, à cause de l'épaisseur du limon et de la vase déposée.

« Rome est inondée, or qu'est-ce qu'une inondation? C'est une violation momentanée du cours régulier de l'eau. Que laisse une inondation ? Elle laisse des douleurs, des misères, des ruines qui demandent beaucoup d'argent et de fatigues pour les réparer. C'est un déluge envoyé de Dieu pour laver la terre des iniquités qui la couvrent. Or, voilà la situation physique et morale de Rome. Coïncidence étrange: en 1864, Florence, déclarée capitale,s'est vue envahie par l'Arno en même temps que par son hôte royal, comme Rome en 1870 l'a été par le Tibre et par la même tête couronnée, qui semble ainsi traîner avec elle toutes les calamités. Ne sont-ce pas là des avertissements pour les peuples ? »

Comme la Révolution dont elle est le signe prophétique, l'inondation a causé d'épouvantables désastres, et les journaux des 29, 30 et 31 décembre sont pleins de détails de cet affreux événement. *Le maximum de l'inondation a été atteint le troisième jour*, 29, où elle a dépassé de trente pieds le niveau ordinaire du Tibre, qui n'a point eu cette hauteur dans les autres débor-

III. — Groupons quelques détails d
tion, pour mieux en faire ressortir les

Nous ne dirons rien de la parcimon
tive à venir au secours des malheureu
fléau, tandis que le Saint-Père prodig
en nature et en argent, malgré la d
trouve lui-même. Parmi les noyés
trouve le frère de Samuel Allatri, un
organisateurs des ovations révolutio
plébiscite.

Le Roi est arrivé le 31 décembre à q
matin, et avant de quitter la station d
il se retourna vers le chef de gare p
mander, tant il avait à cœur de se prod
gement de la misère publique, d'avoir l
tenir prêt le même jour, à cinq heu
convoi pour Florence.

Une bande de gamins, payés pour fai
trations patriotiques en l'absence du v

A San-Marcello, quelques bouquets de fleurs, maladroitement lancés dans la voiture royale, firent sauter le chapeau de Sa Majesté et la décoiffèrent. Le cortège ne parcourut que les quartiers les plus éloignés de l'inondation, sans entrer dans aucune basilique.

Enfin le Roi est parti sous les plus fâcheux auspices : quelques instants après son passage à Orbetello, première station de la Toscane, la gare de cette station s'est écroulée, à la suite d'un tremblement de terre.

L'inondation du Tibre s'est ainsi trouvée commentée par ces divers incidents : elle laisse entrevoir un autre cataclysme où la Révolution s'ensevelira elle-même en croyant y précipiter la Sainte-Église.

CHAPITRE VII.

INONDATIONS EN ITALIE, EN FRANCE, EN SUISSE, EN ALLEMAGNE, ETC. PENDANT L'AUTOMNE DE 1872.

I. Inondation en Italie. — II. Mêmes calamités en France, en Suisse, en Allemagne, etc.

I. — Le torrent *des Carceri*, nous l'avons vu, s'est récemment mis à couler, au triste et lamentable anniversaire de l'occupation de Rome par les Italiens arrivée, comme chacun le sait, le 20 septembre 1870. Cela n'annonçait rien de bon. A peine un mois est-il passé, que les pluies d'automne couvrent l'Italie d'un véritable déluge où vient s'abîmer la fortune et le

bien-être de milliers de familles, pendant que l'Ét
lui-même, déjà si ruineux, y voit sombrer une part
des ressources qui lui restent. On se croirait revei
aux dix plaies d'Égypte. Il suffit d'ouvrir les journaı
pour se convaincre que le monde subit dès maintena
le poids de la colère divine.

« Nous lisons dans le journal de Florence, rappor
le *Bien Public* de Gand du 6 novembre 1872 :

« L'*Opinione* revient sur le sujet des inondations
c'est pour donner des détails plus précis et plus lame
tables encore que ceux que nous lui avons emprunt
sur la gravité du désastre.

« De nouvelles informations, écrit M. Dina, et d
calculs plus exacts sur l'étendue des territoires e
vahis par l'inondation dans les provinces de Mantoı
et de Ferrare, sont venus nous prouver que le malhe
dépasse de beaucoup la première idée que nous avo
cherché d'en donner au lecteur dans notre numé
d'hier, bien que, même d'après ces premières donné
très-incomplètes, il fût déjà très-grave.

« Le terrain inondé mesure environ mille kilomètr
carrés : c'est une étendue égale à l'espace qui sépa
Turin de Naples sur la largeur d'un kilomètre. E
effet, par les brèches de l'Oglio et du Pô à St-Ben
detto et autres endroits environnants, les eaux o
submergé trois cent onze kilomètres carrés de te
rains ; par la brèche de Revere six cent trente-cinq k
lomètres carrés se sont trouvés envahis par les eau

« A Casalmaggiore et Ostiglia le danger est enco
menaçant. Selon les calculs des ingénieurs hydrau
liques, si une rupture de la digue venait à avoir lieu

Casalmaggiore, le territoire inondé serait de 332 kilomètres carrés; et si le Pô s'ouvrait une brèche vers Ostiglia il couvrirait de ses eaux 1,753 kilomètres; cela fait trembler, rien que d'y penser.

« Espérons que les eaux baisseront, et que les digues pourront résister à la violence du fleuve. Les pertes se comptent déjà par beaucoup de millions, et les familles réduites à la misère par des dizaines de mille. C'est un malheur auquel la charité des individus, si ardente et si généreuse qu'elle soit, ne peut opposer rien d'efficace. Il est nécessaire et urgent que l'État y pourvoie. »

Le 8 novembre, le *Bien Public* est plus navrant encore.

« Le *Times*, écrit-il, trace un tableau effrayant des inondations qui désolent l'Italie :

« L'habitant des plaines de Mantoue, de Rovigo, de Ferrare et de Modène sait qu'il a pour ainsi dire une mer suspendue au-dessus de sa tête; que le cours de chaque rivière et de chaque canal est non-seulement de niveau avec le toit de sa maison, mais encore, dans certains cas, avec le clocher de l'église paroissiale, et que la simple crevasse d'une digue ou le débord de l'énorme masse liquide suffirait à provoquer une catastrophe. L'Italie semble être cette année sous le coup d'un désastre sans précédents. Les eaux se sont élevées à des hauteurs inconnues. Les deux tiers de la province de Mantoue et un tiers de celle de Ferrare ont été submergées. Plus de 20,000 familles sont sans abri.

« De vastes étendues de sol sont transformées en lacs, à la surface desquels on distingue la pointe des

arbres, le sommet des toits, et les cadavres flottant des animaux domestiques. Granges, fermes, si solidement bâties en ces contrées, et beaucoup d'églises n'ont pu résister à la violence de ce déluge. Un grand nombre d'êtres humains ont péri, et la condition des survivants n'est guère moins à déplorer. Le bétail arraché aux flots se meurt faute de fourrage. La moisson engrangée, les champs emblavés, tout est perdu. La plus riche des plaines, il y a à peine un mois, est devenue un marais affreux, destiné à garder pendant de longues années les marques de la dévastation. Et les ravages ne sont pas limités aux basses terres du Pô; partout les rivières se répandent hors de leur lit : les eaux couvrent la Péninsule. »

« Cela dit, le *Times* s'étonne que la *Civiltà cattolica* voie dans cette calamité un de ces signes terribles par lesquels Dieu annonce aux hommes que l'abomination de leurs péchés a lassé sa patience et sa justice. Pour lui, le Dieu des chrétiens, le Dieu qui, selon l'expression de Pascal, *confond la nature*, est simplement un horloger incapable de rien changer à la montre douée de mouvement par l'industrie de ses mains... Le *Times*, ferré à glace sur une foule de questions politiques, n'en est pas encore aux éléments de la politique providentielle.

Un peu plus loin, le même numéro du *Bien Public* de Gand, rapporte la correspondance romaine qui suit :

« On s'occupe plus en ce moment des inondations de la Haute-Italie que de politique. C'est un véritable désastre, sans oublier ce qu'un pareil fléau nous prom

de misères pour l'avenir, fièvres, famine, édifices ruinés, maladies des gens et des bêtes. Les italianissimes qui ont si furieusement aboyé contre la prétendue incurie des papes et contre la *crasse ignorance* des ingénieurs romains, auxquels ils attribuaient, avec leur loyauté ordinaire, l'effroyable inondation du Tibre en 1870, ont reçu cette année un vigoureux soufflet appliqué par la Providence, et cent fois mérité. Car eux, les présomptueux incapables, ils *occupent*, depuis douze ans, les Marches et l'Ombrie (sans parler du reste), et non-seulement ils n'ont pas même fait les travaux que le gouvernement pontifical conduisait avec une vigilante attention, mais ils ont tout laissé dépérir, et les gazettes sont remplies des reproches et des cris de douleur que les municipalités entendent pousser aux populations ruinées, et qu'elles adressent aussi à l'administration supérieure. Mais les italianissimes ne se déconcertent pas pour si peu, et les misères qui ne les atteignent pas eux-mêmes ne leur font ni froid ni chaud. Pour vous donner une idée des routes, je vous dirai qu'un voyageur parti l'autre soir de Civita-Vecchia s'est trouvé bloqué par l'inondation à Palo, et qu'il y est resté quarante-huit heures. Or, Palo est à une heure de Rome. »

II.—Il serait du reste difficile de rencontrer quelque région d'une certaine étendue qui n'ait pas été visitée par le fléau de ces inondations de l'automne 1872. La plupart des grands fleuves et bien des rivières de la France sont sortis de leur lit, rompant les digues, emportant quelquefois les ponts, promenant au loin

le deuil et la dévastation dans les campagnes et les bas quartiers des villes. Il en est de même de la Suisse où les pluies continuelles depuis le commencement d'octobre ont de nouveau causé des inondations dans plusieurs cantons, et produit de grands désastres.

On raconte encore que dans la nuit du 5 au 6 octobre, le village de Marmils, situé au pied du Septimer a été en quelque sorte couvert par un énorme éboulement de pierres, suivi d'une masse effrayante d'eau entraînant tout sur son passage. C'est un désastre complet : les prairies, seules ressources des habitants ne sont plus qu'une immense nappe de gravier et de débris apportés par les eaux. Pour comble de malheur l'hiver se faisait déjà sentir en octobre dans ces parages ; il neigeait très-fort et d'une manière continue ; il n'y avait pas moins d'un pied de neige à Coire.

Si nous regardons aux nouvelles d'Allemagne, elles ne sont pas plus consolantes. Déjà au mois d'août 1872 l'Autriche, par exemple, était visitée par le fléau des inondations. Ainsi nous lisons dans le *Bien Public* de Gand, du 24 août, que de nouvelles inondations ont eu lieu en Autriche. Le district de Teschen est inondé. La Vistule, l'Alsa et l'Ostrawetza ont débordé. Deux ponts ont été détruits et plusieurs autres endommagés. Les communications sur le chemin de fer d'Ostrau à Friedland sont suspendues ; plusieurs personnes ont péri.

Nos lecteurs compléteront cet aperçu que nous donnons des inondations actuelles, dans lesquelles nous voyons comme un dernier avertissement de la miséricorde divine, toujours désireuse de sauver le

monde pourvu qu'il se convertisse. Le dévouement du clergé, dans ces calamités, fait bien voir aux populations combien l'Église est impatiente de venir en aide à ceux qui souffrent. Nous ne citerons que Mgr Plantier, évêque de Nîmes, se rendant au péril de sa vie, dans les localités envahies par les eaux, pour porter des secours et des encouragements à ses diocésains visités par le malheur.

Que ne peut-on donc pas attendre de la Sainte Église pour la restauration de l'ordre social et l'apaisement des flots tout autrement redoutables de la démocratie dévoyée au souffle de la Révolution ?

CHAPITRE VIII.

L'ÉRUPTION DU VÉSUVE EN 1872.

I. Premières catastrophes. — II. Les ravages du volcan. — III. Pronostics populaires. — IV. Vive l'Église !

I. — Après avoir rapporté quelques signes dans les éléments de l'air et de l'eau, nous voici aux signes du feu. Certes le feu a parlé de nos jours, en termes non équivoques, de la justice de Dieu et de ses droits indignements outragés. Les incendies n'ont jamais été si fréquents : l'incendie de Chicago est encore présent à la mémoire de tout le monde ; aujourd'hui c'est le tour de Boston, dont le désastre égale peut-être

celui de la première ville. Mais l'incendie de Pari par la Commune est d'une éloquence plus grand encore : le feu a passé là surtout où l'iniquité avai abondé ; les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, ont été terri blement ravagés, tandis que les églises, la Saint Chapelle notamment qui se trouvait environnée d'édi fices en flammes, ont été préservés.

Mais venons-en à la dernière éruption du Vésuv au printemps de 1872. Elle comptera parmi les pl violentes de l'histoire de ce volcan célèbre. Ses débu ont surtout été terribles par le grand nombre de vi times qui y ont laissé la vie, principalement parı les étrangers accourus pour être témoins de l'éruptio Dès le 24 avril, le Vésuve était en feu ; des déton tions formidables se faisaient entendre ; il sembl qu'on assistait à une de ces batailles formidables da lesquelles sept cents canons tirent à la fois. Aus les populations de la montagne étaient-elles tout sur pied, et le 25 où les étrangers affluaient Naples, on voyait voitures et piétons se croiser, s les routes conduisant au volcan, avec la fou effarée des indigènes qui fuyaient, emportant leu objets les plus précieux et chassant leurs troupea devant eux. La peur avait été bonne conseillère. Da la nuit du 25 au 26, le volcan se fit tout à coup jo avec une intensité inattendue, par une multitude fissures très-éloignées du cratère principal. L'un ces gouffres enflammés s'ouvrit notamment le lo du chemin de l'Observatoire où se trouvaient u foule de curieux. En un instant, la plupart de malheureux se virent renversés par les explosio

bombardés de projectiles en fusion, cernés par des courants de lave brûlante, aveuglés par l'horrible fumée qui enveloppait toute la montagne, condamnés enfin à périr de la mort la plus inattendue comme la plus affreuse.

Pie IX a fait allusion à cette catastrophe, dans la réponse qu'il adressait, le dimanche 28 avril, à la nombreuse députation de romains qui étaient venus lui témoigner leur fidélité au nom des paroisses des Saints-Apôtres et des Saints-Vincent et Anastase[1] ! « Le désastre tout récent de Naples, notre voisine, « dit-il, peut encore nous servir d'exemple. Un grand « nombre de personnes ont eu l'imprudence de s'ap- « procher sans réflexion du feu dévorant qui sortait « avec impétuosité des bouches du Volcan et beau- « coup d'entre elles sont restées victimes de leur cu- « riosité mal entendue. Il en est ainsi de ceux qui « fraternisent avec la révolution et avec les révolu- « tionnaires, dans l'espoir de dominer la première et « de réprimer les seconds. Insensés ! les uns et les « autres seront la proie de la flamme dévorante qui « les entoure. »

II. — Dans la journée du 26 et la nuit suivante, l'éruption atteignit des proportions formidables. La nuit surtout offrit un spectacle à donner le frisson aux plus courageux : le ciel reflétait d'une manière lugubre l'incandescence du volcan ; on eût dit une immense conflagration de toute la contrée. Des fleuves

[1] Voir le *Catholique de Rome*, nº du 29 et 30 avril 1872.

de feu s'échappaient des différents cratères et sillonnaient les flancs de la montagne en plusieurs directions ; l'éclat s'en réfléchissait dans la mer qui était comme toute teinte de sang.

Le plus considérable de ces courants de lave se dirigeait droit vers Naples, ravageant et incendiant arbres et maisons sur son passage, et arrivait jusqu'à Ponticelli, c'est-à-dire à moitié chemin de la grande ville. Le deuxième courant, d'une abondance et d'une rapidité terrible, s'était dirigé vers les deux villes importantes de la côte, Torre del Greco et Résina, mais s'arrêta heureusement avant d'en atteindre les faubourgs. Deux autres villes étaient encore menacées par d'autres courants.

Pendant ce temps et les jours suivants, le cratère principal continuait à lancer des torrents de scories brûlantes qui s'élançaient quelquefois à plus de mille mètres de hauteur, en colonne de feu, pour retomber de tous côtés en pluie enflammée sur les campagnes et les villes voisines ; l'énorme nuée qui s'était accumulée au-dessus de la montagne, s'abaissait lentement et finissait par envelopper de ténèbres tout le pays environnant. Cette nuée crevant toujours en pluie orageuse, joint son bruissement et ses éclats de tonnerre avec les mugissements du volcan, et les lueurs des éclairs avec celles des bombes de laves. Il y eut un moment où le nuage funèbre s'étendait sur un espace de plus de quinze lieues, de Salerne à Capoue, se résolvant ça et là en une pluie abondante et boueuse. La montagne, invisible pendant deux jours, ne manifestait au loin son activité que par de sourdes

détonations qui faisaient trembler les maisons et vibrer les vitres jusqu'à Naples. Par intervalle, le vent balayait l'atmosphère et laissait alors apparaître le volcan dont l'immense colonne de fumée ressemblait à un gigantesque pin-parasol. Enfin, après une dernière série de convulsions de la montagne qui avait fait redouter de nouveaux désastres, l'éruption cessa pour faire place à une pluie de cendres qui inonda les villes et les campagnes à une hauteur plus ou moins considérable. La durée totale de l'éruption s'étendit du 24 avril au 1er mai.

III. — Tels sont les traits principaux de ce phénomène prodigieux. Les circonstances où il s'est produit peuvent lui servir de commentaire. « Nous lisons en effet dans l'*Indépendant* de Naples, dit le *Catholique de Rome*[1], le rapprochement suivant entre la simultanéité à Naples des malheurs publics et de l'arrivée des princes de la maison de Savoie :

« 1860. Première entrée de Victor-Emmanuel à Naples. Une pluie diluvienne de plusieurs jours empêche les fêtes et ruine les coûteux préparatifs de réjouissance officielle.

« 1863. Autre entrée; autre déluge accompagné de roulements de tonnerre et d'éclats de foudre qui tuent huit personnes.

« 1865. Le roi d'Italie retourne à Naples. Choléra.

« 1866. Arrivée du prince Eugène de Carignan à Pizzo Falcone, un éboulement occasionne la ruine de plusieurs maisons et la mort d'un grand nombre de personnes.

« 1867. Le prince Amédée visite Naples. Une p
drière éclate à Pausilippe et tue cinquante person

« 1869. Naissance du prince de Naples, fils
prince Humbert. Des pluies torrentielles empêch
et gâtent tous les préparatifs de l'illumination.

« 1872. Victor Emmanuel est à Naples ; et le V
suve commence sa terrible éruption. »

« Pures coïncidences, dira-t-on : tant que vous v
drez. Mais le peuple va plus loin ; et là où l'on
voudrait voir que le hasard, il découvre le doigt
Dieu.

« Le peuple a-t-il toujours tort ? »

IV. — En même temps que le peuple était fra
de ces coïncidences, il trouvait dans le dévouement
clergé et dans l'assistance du ciel un motif de p
pour résister au volcan révolutionnaire, tout aut
ment redoutable, qui menace de l'entraîner a
abîmes. Les journaux hostiles à la religion ne p
vaient s'empêcher de reconnaître tout ce qu'il y av
de noble charité et d'infatigable zèle à secourir les v
times de l'éruption, de la part du cardinal archevê
de Naples, admirablement secondé par ses prêtres
ses religieux. N'oublions point de mentionner au
l'abbé Diego Franco de Altamura, professeur, coad
teur de l'illustre Palmieri à l'observatoire du Vésu
au moment du plus grand péril, il était accouru de
poste dangereux et s'était porté au secours des v
times asphyxiées ou brûlées par l'explosion souda
du volcan.

Nous avons déjà raconté, dans le troisième livre

cette première partie, le prodige de la statue de saint Félix de Nole qui a eu lieu pendant que l'éruption était dans toute sa force. Le miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier, l'illustre protecteur de Naples, eut aussi lieu, à la suite des prières d'action de grâces célébrées en son honneur. Il avait été transporté processionnellement dans l'église de Sainte-Claire. Il est renfermé dans deux fioles conservées dans un magnifique reliquaire en argent. Celles-ci furent placées, dans cette église, sur l'autel où était exposée la tête de saint Janvier. Après vingt-sept minutes de prières solennelles, le sang jusque-là coagulé, devint d'abord glutineux, puis se liquéfia entièrement et apparut écumant. L'émotion du peuple était indescriptible. Reporté en triomphe au Dôme, il se trouva de nouveau coagulé et desséché. Puisse ce pauvre peuple ne plus oublier d'où lui vient le salut.

CHAPITRE IX.

INCENDIES DE LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY ET DE LA CELLULE DE LUTHER A ERFURTH.

I. La cathédrale de Cantorbéry échappe à un grand incendie, le 3 septembre 1872. — II. La cellule de Luther à Erfurth est entièrement détruite par les flammes, le 7 mars précédent.

I. — Que nos lecteurs nous pardonnent de leur remettre en mémoire l'incendie de deux monuments appartenant à la Réforme protestante, dont l'un a été ar-

raché à l'action des flammes pendant que l'autre trouvé sa ruine complète.

La cathédrale de Cantorbéry, si chère aux cath ques par les grands souvenirs de saint Thomas Bec sert, depuis trois siècles, de Métropole à l'église glicane. On sait que cette branche de la réforme moins éloignée que le luthéranisme et le calvini de notre mère la sainte Église Romaine. Elle a cons ses cathédrales, une partie de sa liturgie et un sin lacre de clergé. Aussi un grand nombre d'Anglica ministres ou simples croyants, ont-ils, de nos jo réjoui les catholiques par leur retour à la vraie r gion : ce qui a fait rétablir la hiérarchie ecclésiasti en Angleterre par Pie IX.

On comprend donc que catholiques et protesta se soient intéressés au sort de la cathédrale de Ca torbéry dont le télégraphe nous a raconté heure heure le danger et la préservation. Voici [1], en ef comment les angoisses publiques sont traduites voie télégraphique à *l'Evening-Standard* :

« Cantorbéry, 11 h. du matin (3 septembre 187

« L'extrémité orientale de la cathédrale, au-dess de l'autel, est en flammes. On est consterné : l'én est général. Heureusement, on a pu se procurer l'eau. Toute la garnison donne son assistance p éteindre le feu. On ne connaît pas encore la cause l'incendie. Des hommes travaillant, paraît-il, à répa la toiture, ont laissé tomber sur le bois le feu d on se servait pour couler le plomb, et ont mis le f

Vœu National de Metz, vendredi, 6 septembre 1872.

« Deux heures. — On s'est rendu maître du feu; mais les pompes jouent toujours. La flamme a couvert une superficie de 150 pieds (anglais), détruisant tout. On a enlevé tout ce qui pouvait être enlevé. On espère que la destruction à l'intérieur n'aura pas été aussi considérable qu'on l'avait craint.

« Trois heures. — Le feu est dominé entièrement. Le plomb coulé de la toiture est tombé sur le pavé de mosaïque devant le monument [1] de Thomas Becket. Il arrive en ville de nombreuses brigades de pompiers des villes environnantes. L'édifice est rempli de fumée. Les autorités insistent pour qu'un service ait lieu dans la cathédrale, afin que la coutume de trois cents ans ne soit pas interrompue.

« Heureusement, le feu n'a pas fait de ravages à l'intérieur de la cathédrale, quoique une pluie de plomb fondu soit tombée sur l'autel. Tout le monde s'est empressé d'enlever de l'intérieur les chaises et autres objets mobiliers susceptibles de s'enflammer dans la nef. On avait tellement d'appréhensions dans les derniers moments, que l'on avait mandé, par le télégraphe, le capitaine Shaw, de la brigade des pompiers de Londres. Quelques vitraux ont souffert.

« L'édifice est assuré au *Sunfire Office*, moyennant 20,000 livr. sterl. Les dégâts sont évalués à 5,000 liv. Le feu est maîtrisé, grâce aux efforts de la population et des soldats. »

[1] Henri VIII a profané le tombeau de saint Thomas dont il a fait livrer les reliques aux flammes, et jeter les cendres au vent. La mémoire du saint plane néanmoins toujours dans la cathédrale, témoin de ses vertus héroïques et de son martyre.

Nous pronostiquons de cet incendie de trois à quatre heures, éteint vers le soir, que le temps n'est pas éloigné où l'Angleterre, revenue de trois siècles passés d'hérésie, se rendra à la foi de ses pères, la maison royale en tête ; ses cathédrales, ses églises et ses collégiales, magnifiquement restaurées aujourd'hui, retrouveront bientôt l'âme du vrai culte, la Sainte Eucharistie, avec son sacerdoce et sa liturgie bénie. Ce signe du feu vient s'ajouter à d'autres signes plus concluants encore.

II. — Peu de mois auparavant, un autre monument de la réforme avait aussi été atteint par le feu, dans la ville d'Erfurth, mais pour disparaître sans retour. Le *Bien Public de Gand* [1], nous donne ainsi la nouvelle, du sinistre, arrivé le 7 mars :

« A cinq heures de l'après-midi, le tocsin répandait l'alarme dans toute la ville. Tout le monde se précipitait vers le lieu du sinistre, et en route la vérité commençait à se répandre : la grande salle de l'Asile évangélique des orphelins, *la cellule de Luther* était la proie des flammes.

« L'incendie s'était propagé avec une telle rapidité et avec une telle violence, que tout espoir de sauver le monument fut abandonné dès le principe.

« La cellule que Luther avait habitée lorsqu'il était moine, *cette cellule que les protestants considéraient comme le berceau de la Réforme,* était dévorée par l'élément dévastateur.

[1] No du 22 mars 1872.

« On a de nombreuses pertes bibliographiques à déplorer.

« La Bible annotée par Luther lui-même, plusieurs manuscrits émanant des hommes les plus distingués de la Réforme, le livre des étrangers sur lequel Schiller, Gœthe, Alexandre de Humbold, la reine Louise et Frédéric-Guillaume III s'étaient inscrits, tout a été réduit en cendres. »

Nous ne pouvons le cacher ; à première lecture, cette nouvelle de l'incendie de la cellule de Luther où périt aussi sa fameuse Bible, nous a vivement frappé. La Providence, sans la permission de qui pas un cheveu ne tombe de notre tête, n'a-t-elle pas eu un dessein particulier en livrant aux flammes la cellule à jamais souillée du moine apostat, aujourd'hui que la prétendue réforme est montée au capitole ? S'il est vrai que les extrêmes se touchent, et que l'erreur triomphante ne s'est jamais maintenue longtemps au pinacle, nous pouvons compter sur la victoire finale de la vérité catholique sur le protestantisme, dans un avenir bien rapproché ; l'incendie de la cellule de Luther en est le feu de joie avant-coureur.

CHAPITRE X.

RUINE D'ANTIOCHE, A LA SUITE DU TREMBLEMENT DE TERRE D'AVRIL 1872.

I. Combien le signe des tremblements de terre est fréque aujourd'hui. — II. Catastrophe d'Antioche. — III. Ma heur au Pasteur infidèle à Pierre !

I. — Nous arrivons aux signes récemment produi sur l'élément qui nous touche de plus près, la terre (nous naissons, vivons et mourons. Lorsque la ter tremble sous nos pieds, quel mauvais signe ! On se alors, incrédule aussi bien que fidèle, la cognée pos à la racine de l'arbre. Or, depuis trois ans seulemen combien de secousses n'ont pas ébranlé le sol, da toutes les parties du monde ? Nous avons cité, dans n éditions précédentes, le tremblement de terre si te rible, arrivé au Thibet, le 11 avril 1870 et dont Chine même fut émue. Nous pourrions raconter mai tenant comment, du 8 ou 9 décembre 1871, toute u ville, Colla-Cato, capitale de l'île de Mindanao, a Philippines, a disparu dans les convulsions et les effo drements d'un tremblement de terre dont la nouvel nous arrivait en Europe avec celle de la destructi d'Antioche par le même fléau. Mais l'espace nous fa défaut ; nous ne pouvons même qu'indiquer l secousses ressenties en France et en Allemagne d puis 1870. Ce sont des avertissements du ciel. N sait-on pas vaguement que Paris, Lyon, Marseill

Genève entre autres sont menacées de destruction, à cause du débordement de l'iniquité dans les murs de ces villes coupables ? On voudrait en vain se persuader que cette ruine est impossible : à coup sûr elle n'entre pas dans les idées du progrès moderne. Mais qui résistera à la justice irritée du Très-Haut ? Pour nous apprendre qu'elle ne reculera pas devant le châtiment annoncé, voilà qu'elle couche dans la poussière une ville de renom, Antioche, assise aux mêmes rivages que ceux ou trône Marseille et où viennent se déverser les eaux du fleuve de Genève et de Lyon.

II. — Les fêtes de Pâques venaient de se terminer dans l'Église latine ; on était au mercredi, 3 avril 1872, quand le télégraphe porta l'effroi dans toute l'Europe par la nouvelle que Antioche était en ruine, une partie de ses habitants ensevelis sous les débris de leurs maisons et les autres sans asile dans la campagne. Ce n'était que trop vrai. Toute la côte avait du reste été secouée et les villages des environs n'étaient plus eux-mêmes qu'un monceau de ruines, tandis que plusieurs autres villes avaient aussi eu à souffrir du fléau, sensible jusqu'en Syrie.

Voici ce que Mgr Zacharie de Catignano, délégué apostolique de la Mésopotamie, en écrit, à la date du 19 avril, au Directeur des *Missions catholiques* [1] :

« Je suis arrivé à Antioche le 16 avril. A la vue de cette ville désolée, je ne pus retenir mes larmes.

[1] N° du 24 mai 1872, p. 360.

« Je vous écris sous une tente, à cinquante pas d'Antioche. J'ai minutieusement examiné les ruines, et il n'est que trop vrai qu'une partie de la ville est entièrement perdue et une autre près de tomber. Ce qui reste debout est tout crevassé. Les habitants se sont réfugiés aux environs de la ville, les uns sous des tentes, les autres dans des baraques, d'autres dans des tanières ou dans de misérables cabanes. Le plus grand nombre se trouvent sans abri. Ajoutez à cela des pluies extraordinaires qui continuent encore, et vous pourrez vous faire une idée de l'état pitoyable où se trouvent tant de malheureux privés de leurs maisons, de leurs provisions, de tout ce qu'ils possédaient. Dans ces douloureuses circonstances, je me suis privé du peu que j'avais pour mon voyage en Mésopotamie, et j'ai fait venir d'Alexandrette dix sacs de riz, biscuits et farine afin de ne pas voir ces pauvres gens mourir de faim comme il est arrivé à plusieurs.

« Remercions la Providence de ce que tous nos catholiques européens et indigènes sont sains et saufs, mais ils partagent la détresse commune.

« Notre couvent est à moitié tombé; il faudra le rebâtir. Il en est de même de l'église; une partie s'écroula au moment où le P. Vincent de Sarravezza préparait le calice pour la messe. Les poutres se brisèrent, et l'une d'elles tomba sur l'autel. J'ai vu le calice écrasé; le pauvre Père s'est cru perdu, mais grâce à la protection de Notre-Seigneur, il sortit sain et sauf par une fenêtre qui donnait sur la cour. On réussit à sauver également les enfants de notre école et quinze pauvres Maronites recueillis par l

P. Vincent dans une chambre contiguë à celle du couvent. Cette chambre s'effondra au moment du sinistre.

« Souaïdieh, l'ancienne Séleucie, est aussi entièrement ruinée. Plusieurs villages aux environs d'Antioche ont souffert, mais, jusqu'à présent, je n'ai pu avoir de détails. »

III. — Le tremblement de terre d'Antioche a trouvé pour le commenter la bouche infaillible de Pie IX. Nous avons été saisi jusqu'au fond de l'âme, en lisant le passage suivant du discours du Saint-Père, à l'audience générale qui fut accordée, le mercredi 19 juin 1872, aux députations étrangères venues à Rome, à l'occasion du vingt-sixième anniversaire du Pontificat de Pie IX [1] :

« Aujourd'hui, dit-il, je dois vous demander une « prière toute spéciale pour Constantinople. Vous qui « lisez les journaux, vous connaissez aussi bien que « moi qu'il y a un schisme là-bas. Ce schisme est « protégé malheureusement par le gouvernement. Je « ne dirai pas qu'il est merveilleux que ce gouvernement turc protége un schisme, puisque les gouvernements catholiques le font bien, en protégeant les « ennemis de l'Église. Ce que je vais vous raconter « vous prouvera que Dieu défend toujours la vérité. « *Celui qui est à la tête de ce schisme, s'appelle* « *Cazajan. Il est évêque malheureusement, évêque* « *d'Antioche en Syrie. Cette pauvre ville est aujour-*

[1] *Bien Public* de Gand, du 25 juin 1872.

« *d'hui détruite par deux tremblements de terre,* et
« Dieu sait si jamais elle se relèvera. Le diocèse de
« l'Évêque schismatique a été cruellement ravagé : je
« crois que deux ou trois mille habitants ont péri. Le
« bras de Dieu s'est appesanti sur eux. *Vous voyez*
« *comment Dieu protége la vérité en frappant ses*
« *ennemis*. Il nous faut donc prier pour eux... »

Pour achever cet éloquent commentaire, notons le détail que nous donne Mgr Zacharie Catignano à la fin de sa lettre citée plus haut : « Parmi tant de calamités, ajoute le prélat, j'ai le bonheur de pouvoir vous dire que *la grotte dite de Saint-Pierre est restée intacte*. Elle est éloignée d'Antioche d'un kilomètre. Achetée en 1856 par la munificence de S. S. Pie IX, puis restaurée, elle mesure huit mètres de hauteur, douze de longueur et neuf de largeur. Cette grotte est entourée d'un petit terrain, lui-même clos de fortes murailles pour la soustraire aux profanations des infidèles et pour servir de cimetière à nos catholiques. »

Sous la houlette de Pierre, on le voit, il y a quelque sécurité à attendre, au moment des calamités suscitées par la justice divine : ce que gardera alors Pierre toujours vivant en son successeur, cela sera bien gardé.

CHAPITRE XI.

LES FLÉAUX MYSTÉRIEUX QUI S'ATTAQUENT AUX HOMMES, AUX ANIMAUX ET AUX PLANTES EN 1872.

I. — Après la guerre, voici la famine, au loin. — II. Le choléra jusqu'à nos portes. — III. Les pestes bovine, ovine, porcine, chevaline, etc. — IV. Les fruits de la terre menacés jusque dans leurs racines.

I. — A la vue des calamités sans nombre qui pèsent sur le monde entier et redoublent même d'intensité au lieu de prendre fin, n'est-il pas évident que Dieu prépare un coup décisif contre la terre impénitente ? Ces calamités, les esprits optimistes n'osent plus les nier, en présence surtout de cet état presque permanent de guerre qui ensanglante tour à tour les diverses régions des deux hémisphères, depuis la Chine et le Japon jusqu'aux Républiques de l'Amérique du Nord et du Sud, avec le terrible trait d'union de 1870 entre la vieille et la nouvelle civilisation. Écartons ici le spectre sanglant de la guerre. En Perse, il est remplacé par le fléau de la famine qui vient de sévir, presque toute l'année, sur la plus grande partie de la population. « Les nouvelles arrivées de ce pays au mois de mars 1872 [1], nous font connaître, dit le *Bien Public* de Gand, la mortalité effrayante que la famine a amenée avec elle, depuis un an environ

[1] *Bien Public* de Gand, nº du 8 mars 1872.

qu'elle désole le pays. La province de Khanosan a perdu 140,000 habitants (40,000 morts et 100,000 émigrés) ; celle d'Isphnor compte 18,000 morts et 32,000 émigrés ; une seule ville, Yzed, de 20 à 30,000 âmes, a vu mourir 4,000 de ses habitants.

« On sait, en outre, que, dans leur fuite de la famine, la mort fauchait à travers les bandes affamées ; les cadavres indiquaient le chemin suivi par les caravanes qui remontaient vers la Russie. »

Au mois de mai suivant, l'état du pays était toujours désolant. Ainsi le capitaine Pierson mande au *Times* en date du 3 mai [1] : « Je suis arrivé sain et sauf à Téhéran, ayant voyagé sous bonne escorte ; la route est fort dangereuse pour les petites escouades. À Hans-I-Sultan, je trouvai l'officier envoyé par le grand-vizir pour exterminer les voleurs, dans un état complet de dénûment : il avait été entièrement dépouillé par eux. Les céréales sont magnifiques, l'eau abonde, mais les derniers degrés de la famine sont plus horribles à voir que ne l'étaient les premiers.

« La route est parsemée de cadavres à demi-dévorés. Plusieurs fois, j'ai dû enlever des chambres des caravansérails où je logeais, des monceaux de cadavres. Le cannibalisme n'est pas rare ; heureusement, la cherté des vivres diminue, et j'espère que la fin de la famine est proche. »

II. — Ailleurs, c'est le choléra qui décime les populations au loin, comme à nos portes. Ainsi une cor-

[1] *Courrier de Bruxelles* éd. hebd. du 10 mai 1872.

respondance du *Times* rapportée dans l'*Univers* semi-quotidien du 30 octobre 1872, nous apprend que ce fléau multiplie les victimes dans le Turkestan et les régions avoisinantes.

« Le choléra fait de nombreuses victimes à Boukhara, dit-il. *Douze cents personnes meurent par jour*. Dans le Punjab, le registre de la semaine donne un total de 1084 morts du choléra, 331 de plus que la semaine précédente.

« Cent soixante-douze villes et villages sont infestés.

« A Cachemyr six mille personnes ont été atteintes, et la moitié sont mortes. Cependant le fléau a perdu de son intensité dans certains districts. A Sringgar, il y a 75 à 96 décès par jour. »

La Russie à son tour est sillonnée par le terrible fléau qui déjà s'est propagé, de là, dans la Prusse et dans toute la zone avoisinante, comme nous l'apprennent les lignes suivantes du *Bien Public* de Gand, du 16 novembre 1872.

« *Allemagne.* Le choléra a fait son apparition à Berlin. Il sévit avec rigueur dans toute la Prusse orientale, en Galicie, en Bohême et en Hongrie. La fièvre typhoïde a pris à Berlin un caractère violemment épidémique. »

Et ainsi nous rencontrons, presque chaque jour, une nouvelle funèbre dans les journaux.

Dieu ne veut-il pas nous prouver par là jusqu'à la dernière évidence que le feu de sa colère s'allume lentement, mais enfin qu'il s'allume et que ces flammes vengeresses peuvent d'un moment à l'autre envelopper

l'univers coupable dans leurs tourbillons foudroya
O pécheur ! que tu es un pauvre ver de terre dev
l'Éternel !

III.— Les animaux dont l'homme abuse tant aujo
d'hui, soit pour le travail du dimanche, soit pour se
paître de leur chair, les jours d'abstinence, au point
les mécréants affectent d'organiser des banquets en g
jusqu'au jour du vendredi-saint, les animaux port
la peine des péchés de l'homme, dans presque tou
les espèces domestiques. On n'entend en effet pa
depuis longtemps que des *pestes bovine, ovine, p*
cine; les basses-cours même n'ont pas été épargné
Bien plus, le plus noble compagnon des travaux
l'homme, le cheval est frappé à son tour; il est
proie au fléau, en Angleterre et jusqu'en Amériq
Les autorités de Boston, accusées de négligence, l
du terrible incendie qui vient de faire presque éprou
à cette ville florissante le sort de Chicago, ne se so
elles pas rejetées sur la peste chevaline pour essa
de se disculper?

IV. — Ce qu'il y a de plus triste en ces épreuv
c'est que les animaux, quand ils ne sont pas attein
se retournent contre l'homme. N'avons-nous pas
effet vu, cet automne, nos récoltes tardives et nos
mailles dévastées par les souris et les rats ? En p
courant la campagne, nous ne pouvions faire un p
sans rencontrer ces rongeurs presque aussi éhont
que nos socialistes affamés du bien d'autrui.

Mais laissons là ces ennemis dont l'hiver aura peu

être raison. Voici que par une dérision d'En-Haut, un imperceptible insecte vient de mettre le comble à ces persécutions encourues par la créature pécheresse ; le *Phylloxera* menace la vigne, sur une immense échelle, la vigne, hélas! dont le produit est profané par les cabarets multipliés à l'infini de nos jours, en leur qualité de temples du dieu *Ventre*.

L'*Univers*, dans l'un des numéros de juin 1872, a parfaitement apprécié ce nouveau fléau, dans les termes suivants [1] que nous voulons faire passer à la postérité.

« Dans le Bas-Languedoc, la maladie nouvelle de la vigne inquiète beaucoup les agriculteurs ; ils présagent l'entière ruine de pays très-riches, très-peuplés, admirablement cultivés, dont la vigne fait toute la richesse. Ils ont devant leurs yeux l'exemple du Comtat, d'où la vigne a presque disparu ; et ce qui n'est qu'un mal partiel, quoique sensible sur le cours du Rhône, où d'autres cultures marchaient de pair avec celle de la vigne, deviendrait un désastre épouvantable dans les plaines du littoral méditerranéen, qui ne sont qu'un vaste vignoble. Déjà chacun y est en peine de sa fortune, de l'avenir de sa famille, beaucoup de leur existence même. C'est l'état que nous avions annoncé il y a deux ans, au commencement de la guerre, quand la science cherchait les moyens de débarrasser la vigne du *Phylloxera*, et qu'elle y perdait son latin. Il ne s'agit pourtant que de détruire, ce qui est davantage dans les moyens de la science moderne

[1] Voir le *Bien Public* de Gand, du 28 juin 1872.

que d'édifier. Un méchant petit puceron, invisible ou à peu près, est la cause de tout le mal. Il s'attache aux racines, qu'il pique pour en sucer la sève. Le nombre de ces bêtes nuisibles croît tous les quinze jours en progression géométrique : jusqu'ici, aucun procédé praticable en culture n'a été trouvé pour les détruire. Leurs piqûres imperceptibles deviennent innombrables, et forment sur toutes les racines des nodosités qui finissent par arrêter la circulation des sucs et entraîner la pourriture. Aussi toute vigne attaquée est-elle regardée d'avance comme perdue et comme devant infecter toutes celles d'alentour. Là-dessus, l'expérience n'est malheureusement que trop générale et trop sûre.

« Nos lecteurs ont oublié sans doute qu'en parlant du *Phylloxera*, il y a deux ans, nous rappelions les prédictions faites par la Sainte-Vierge sur la montagne de la Salette. Le *Siècle*, à ce qui nous a été di depuis, s'amusa beaucoup de notre superstition Hélas! celui qui écrit ces lignes a partagé en quelqu chose la sottise du *Siècle*, autrefois. Malgré l'excus de la jeunesse, qu'il avait alors, ce souvenir de s faute le rend indulgent. Quand il fut annoncé, en l'année 1846, que la Sainte-Vierge avait apparu à des enfants, qu'elle leur avait parlé patois — pour se faire entendre, comme en Chine elle parlerait chinoi — qu'elle avait annoncé des maladies aux pommes d terre, aux vignes et aux oliviers, alors que ni pomme de terre, ni vignes, ni oliviers ne songeaient à étr malades, qu'elle avait prédit d'autres malheurs encore, si l'on continuait à profaner le jour du Seigneu

et à blasphémer le nom de Dieu ; quand on raconta que, les yeux pleins de larmes, elle avait déclaré qu'elle ne pouvait plus retenir le bras de son divin Fils, le bras de l'éternelle justice, il nous sembla, dans notre sagesse, que des rêveries de cette espèce allaient faire à la religion et à la foi des peuples un mal infini. Nous ne comprenions pas que l'autorité religieuse n'eût pas étouffé, sous un mépris bien décidé, cette scène de prophéties invraisemblables et, selon nous, ridicules. Eh ! qu'avaient à faire les pommes de terre avec le blasphème et la loi du sabbat ? C'est ainsi que nous déraisonnions, et le souvenir de notre impertinence nous est présent comme si c'était hier.

« Depuis, nous avons vu des maladies nouvelles, inconnues lors des prédictions, s'attaquer aux fruits de la terre, aux pommes de terre, aux vers à soie, à l'olivier, à la vigne, tandis que le peuple français continuait à sanctifier le dimanche par le travail et le lundi par la boisson, à jurer, à sacrer avec des perfectionnements et des fioritures dignes d'enrichir la musique de l'enfer. Pour nous en tenir à la vigne, elle eut d'abord l'*oïdium*, qui ne fut pas pour faire rire. L'oïdium est un produit du progrès, importé dans les serres chaudes par je ne sais quelle plante exotique, et, de là, répandu et naturalisé dans nos vignobles. Nous nous en serions bien passés ; il a fait ses dégâts avant qu'on trouvât le remède. Maintenant on en vient à bout au moyen du soufre en poudre, mais à la condition de recommencer les soufrages tous les ans et plusieurs fois dans chaque saison. La vigne, désor-

« Moyennant le spécifique contre l'o
a vécu, et elle a produit, et les vignero
richis, et ils ont juré, et ils ont blasp
dimanches qu'ils doivent à Dieu, ils le
tous les diables. Les heureux coquins c
chance d'échapper aux ravages de l'i
sienne et de la pétrolisation commu
comme ils sont fiers et républicains !
moquent des crédulités chrétiennes, co
voient le surnaturel aux bonnes femme
bien d'une autre affaire. La vigne, leur
si l'on peut employer ce terme après l'
fait le duc d'Aumale, la vigne se meurt
morte. Et quand on est mort, tout
dicton, que leur grossière impiété a répé
est vrai pour leur précieux arbuste, p
voudraient qu'il ne le fût. Attendront-il
complet pour reconnaître la main qui

« Nous avons la ferme croyance que
la vigne n'est pas destinée à périr entiè
pour une raison dont les plaisantins de l

fice perpétuel. Que les buveurs d'absinthe rient de notre confiance, ils ne nous en feront pas démordre, puisqu'un ange du ciel n'y réussirait pas. Aussi croyons-nous que les hommes de science, — instruments de Dieu, — finiront par trouver un remède au terrible *Phylloxera*. Peut-être Dieu attendra-t-il pour le leur faire ou le leur laisser découvrir, que les blasphémateurs se soient tus ; qu'ils se taisent donc : qu'ils cessent de travailler le dimanche ; qu'ils se reposent donc. Et l'État, qui retire par les impôts le plus net du produit de la vigne, pourquoi n'y pas tenir la main ? Est-il donc si nécessaire que pour la plus grande gloire du libéralisme on se rie de Dieu publiquement en paroles et en actions ? Nous, chrétiens, pourrons en pâtir sur la terre, mais nous savons très-bien qui rira le dernier. »

CHAPITRE XII.

LES VITRES MYSTÉRIEUSES EN 1872.

I. Les savants en suspens. — II. Croix lumineuses à Jérusalem, sous Julien l'Apostat. — III. Mouvements subits des croix en Galatie, du temps de Mahomet. — IV. Croix sur les vêtements, en Lorraine, avant la peste du Xe siècle. — V. Les vitres mystérieuses en pays Badois. — VI. En Alsace. — VII. En Lorraine. — VIII. Quelques détails de ces signes. — IX. Quelle en est l'origine et le but providentiel.

I. — Le printemps et l'été de 1872 ont été signalés sur les bords du Rhin, comme en Alsace et en Lorraine,

par l'apparition inopinée de croix et autres fig
mystérieuses sur les vitres des maisons privées et
tout des établissements publics. Tous les journau
ont parlé, quelle que fût leur opinion à ce sujet, ta
fait était évident. Mais là s'est borné leur ac
Dans l'appréciation de la cause de ces signes my
rieux, le plus grand nombre n'a voulu voir que l'a
de la lumière sur le verre. De supercherie il n'
être question. Très-peu de voix ont osé s'élever
proclamer l'intervention divine dans l'apparitio
ces *signes* étonnants, bien que ce fût le sentimen
la multitude et que dans le peuple l'accord fût à
près unanime pour confesser que Dieu nous don
un avertissement et que de grandes calamités n
menaçaient. Nous avons entendu aussi quelques
attribuer ces prodiges à l'esprit du mal. En généra
esprits prudents nous ont engagé à passer ces
sous silence ou du moins à ne pas essayer de les ex
quer. Nous procéderons plus simplement. Nous al
d'abord interroger le passé, l'histoire étant d'habi
bonne conseillère dans ce genre de question ; puis n
retracerons l'ensemble des faits actuels, et peut-
oserons nous hasarder d'émettre notre opinion
cause étant instruite.

II. — Remontons jusqu'à Julien l'Apostat. Tou
monde sait que cet ennemi mortel de Jésus-Cl
voulut, dans sa haine insensée, porter le démenti
malédictions lancées contre le temple de Jérusa
par le Fils de Dieu qui avait déclaré qu'il n'en re
rait pas pierre sur pierre. Julien osa entreprendr

le rebâtir. « Mais, nous raconte entre autres saint Grégoire de Naziance, le condisciple même du forcené César, un tourbillon de vent qui s'éleva tout à coup et un violent tremblement de terre firent quitter l'ouvrage, comme on en était aux fondations... Une circonstance rapportée par tous et dont tout le monde convient unanimement, c'est que lorsque les ouvriers voulurent éviter par la fuite le danger qui les menaçait, un fèu sortit des fondements du temple, les atteignit bientôt, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la colère du ciel. Ainsi se passa cet événement. Que personne ne soit assez incrédule pour révoquer en doute ce prodige, à moins qu'il ne veuille également douter des autres œuvres miraculeuses de Dieu. — Mais ce qu'il y eut de plus étonnant et de plus remarquable, ce fut une lumière qui parut dans le ciel sous la forme d'une croix renfermée dans un cercle : ce signe auguste que les impies avaient regardé comme un opprobre sur la terre, était maintenant élevé dans les cieux et présenté à la vue de tous les hommes comme un trophée de la victoire du Tout-Puissant sur ses ennemis, trophée le plus illustre et le plus éclatant qui fut jamais. — Il y a plus : ceux qui étaient présents et spectateurs du prodige, font encore voir aujourd'hui les croix qui s'étaient imprimées sur leurs vêtements. Lorsque ceux qui se trouvaient alors là, soit fidèles, soit infidèles, considéraient ces marques sur les autres, ils aperçurent bientôt avec surprise la même chose sur eux-mêmes et sur leurs voisins. Ces marques étaient une lumière brillante imprimée sur le corps ou sur les habits et

Christianisme, l'apparition et l'appl
croix [2].

III. — Passons au règne de l'empere
Constantinople, un an seulement avar
Mahomet levât l'étendard du Coran en
les croix, comme en détresse, s'agi
mêmes. Thomas, l'Évêque de Constant
d'apprendre qu'en cette année 609, sur
la mer Noire, en Galatie, les croix
s'étaient mises en mouvement dans le
manière étrange et sans que personne
Alarmé à cette nouvelle, il fit venir à
saint Théodote le Sicéote auquel il den
fication du prodige. « Puisque vous l'exig
saint après s'être longtemps refusé de
que cette agitation des croix nous anno
maux. Plusieurs abandonneront la vrai
aura des incursions de barbares, une g
de sang, beaucoup de ruines et des sédi

terrible pour le culte divin et l'empire, approche et l'avénement de l'ennemi n'est plus loin. Il vous reste à prier Dieu, comme un bon pasteur, afin que tous ces maux soient mitigés dans sa miséricorde.» On sait que dès l'année suivante les Perses, sous la conduite de Chosroës, préludèrent aux calamités que Mahomet préparait au Bas-Empire et aux peuples latins de l'occident.

IV. — Nos provinces furent plus d'une fois témoins de l'apparition de ces signes mystérieux à l'approche des grandes calamités. Ainsi Baronius, dans ses Annales ecclésiastiques, parle, à la date de 956, d'une peste dans les régions du Nord, c'est-à-dire nos pays comme nous le verrons, et raconte qu'elle avait eu pour avant-coureurs des croix mystérieuses qui s'étaient tout à coup montrées sur les vêtements, *prodigiosis antea in vestibus crucibus apparentibus* [1]. Ces croix apparurent en Lorraine, comme il est raconté dans la vie de saint Gauzlin, Évêque de Toul. Henri, archevêque de Trèves, en fut si frappé, que, deux ans après, pour en perpétuer le souvenir, il érigea dans sa ville épiscopale une croix dont l'annaliste Brower, S. J., rapporte l'inscription latine que nous traduisons comme suit: « En mémoire des signes en forme de croix que le ciel « fit apparaître sur les hommes; l'an de l'incarnation « du Seigneur 958 et le second de l'épiscopat de Henri, « archevêque de Trèves, celui-ci me fit ériger.» L'annaliste ajoute que ces croix furent salutaires aux croyants,

1 Ann. eccl., anno 956, tom. XVI, éd. Guérin.

et nuisibles à ceux qui les tournaient en dérision. I
croyants en effet prièrent et se tinrent prêts, tan
que le fléau vint surprendre les autres. Il nous seml
que cette antique croix existe encore à Trèves, sur l'
des places publiques de la ville, où nous l'avons i
marquée, sans toutefois en rechercher l'origine.

V. — Mais hâtons-nous d'en venir à nos vitres my
térieuses. Nous laisserons d'abord la parole aux c
respondants des journaux religieux, avant de dire
que nous avons nous-mêmes vu, de nos yeux vu.

On était en plein carême, au mois de mars 18
Tout à coup d'étranges rumeurs nous arrivèrent
l'autre côté du Rhin, du pays de Bade : des croix, d
épées, des têtes de mort, disait-on, apparaissaient
les vitres de nos voisins. Toutes informations pri
une lettre de Bade raconta ainsi dans l'*Univer*
le début du prodige :

« Vous savez qu'une loi récente, adoptée par le P
lement allemand, enlève au clergé la surveillance
écoles. Après la promulgation de la loi, un ma
d'école libre penseur d'un bourg du pays de B
proche de Strasbourg, adressa à ses élèves un p
discours pour leur signifier qu'à l'avenir, dans
instructions, il laisserait le bon Dieu de côté et
leur parlerait plus que de la grammaire et de l'ari
métique. Et pour commencer, le magister décro
du mur le Christ en croix et le fit disparaître. M

[1] Reproduite dans le *Courrier de Bruxelles*, édit. hebd.
16 juin 1872.

tout à coup les élèves s'écrièrent : — Maître ! maître ! la revoilà la croix ! — Où cela? s'il vous plaît! — Là, sur la vitre. Et c'était vrai. Une croix apparaissait très-distincte sur l'un des carreaux de la fenêtre. La nouvelle se répandit, de nombreux curieux vinrent constater la merveille. Dans plusieurs autres communes le même fait se produisit.

« Je cite encore cette anecdote. Dans une bourgade, comme un flot d'habitants de la campagne se dirigeait vers une maison dont les vitres portaient l'empreinte miraculeuse, un pharmacien, forte tête de l'endroit, se tenait sur le pas de la porte et se moquait plus ou moins spirituellement de ces pèlerins d'un nouveau genre. — Mais, dit l'un d'eux, vous qui riez, regardez donc votre devanture ! Il lève les yeux et aperçoit le signe rédempteur sur l'une de ses vitrines. Aussitôt il court à son officine, en rapporte je ne sais quelle essence et en frotte le verre en ricanant. Rien n'y fait, l'image persiste. Alors, furieux, il brise la vitre d'un coup de poing ; mais aussitôt, sur le carreau voisin, la croix réapparaît instantanément.

« Voilà les anecdotes qui courent dans le pays. Mais ce n'est pas tout. Quelques-unes de ces vitres, outre la croix, offrent des têtes de mort, des os en sautoir. Les habitants en concluent qu'ils sont menacés des plus effroyables malheurs. Il en arrive par bandes à Strasbourg qui se confessent et communient. Cela, je suis en situation de vous l'affirmer d'une façon absolue.

« L'existence matérielle de ces vitres à images est également hors de doute. Elles sont très-nombreuses. Une dame de Metz, appartenant au meilleur monde,

et les couleurs qu'on désire.

« Des vitres ainsi préparées ont
divers lieux, et pour admettre le
faudrait prouver qu'une vitre blan
minute à l'autre avec une croix ou d
Tous les récits admettent cette i
elle ne m'est nullement démontrée
défiances jusqu'à preuve sans répliq

« Dans tous les cas, si ces appa
sultat d'une supercherie, elles n'en
une grande surexcitation dans les es
une machination semblable et su
échelle, il faut que des convictions
été froissées et que des passions
soient éveillées. Ce qui saisit surtout
c'est que c'est dans le pays dont les
tré un inconcevable acharnement co
de l'Alsace. Ce sont les Badois qu
grande part au bombardement ac
bourg.

« Des âmes timorées voient dans

Dans une autre lettre, datée du 14 mars 1872, nous lisons ce qui suit au sujet du pays de Bade [1] :

« Aujourd'hui, 14 mars, il y avait foire à Rastadt. Le même phénomène se renouvela, seulement plus fort encore. Ici tout le monde est consterné. Hier soir des croix noires apparaissaient sur les vitres de la station et sur les fenêtres des wagons. Pour éviter les bruits, on y fit mettre d'autres vitres, et à peine placées, les mêmes choses reparaissaient : c'étaient des croix noires de deux doigts de largeur, des têtes de mort, des squelettes, des batailles...

« Aujourd'hui, 14 mars, le phénomène parut dans la ville, aux casernes, à l'Hôtel de Ville et à plus de soixante-dix maisons particulières. On cassait les vitres, on fermait les volets, on employait le savonnage, mais on ne put faire disparaître ce que le doigt de Dieu avait marqué. En fermant les volets la chose apparaissait à une autre place.

« Certainement, il n'était plus question de foire, mais on s'y portait en masse pour voir. Les uns pleuraient, les autres se lamentaient, les autres juraient, insultaient; en général, on est d'accord que c'est de très-mauvais augure. On m'a nommé plus de dix communes dans le duché de Bade ou à proximité où l'on voit la même chose. Il y en a qui affirment que ce phénomène se voit dans tout le duché de Bade. J'ai parlé moi-même à beaucoup de personnes qui l'ont vu. Rien qu'à voir leur figure effarée, il n'y a plus à douter. Du reste, des centaines de personnes venues de Rastadt disent la même chose. »

[1] *Rosier de Marie*, 15 juin 1872.

VI. — Après Bade et aussi le Wurtemberg qı visité par ces signes mystérieux, le prodige pas Rhin pour envahir toute l'Alsace. Nous ne cit qu'un fragment de lettre [1] d'une religieuse de ce à son neveu, frère chartreux à Montrieux.

« Les phénomènes qui se produisent en Allem sur les fenêtres et qu'on voit depuis deux mois da basse Alsace, à Mertzmiller, Mothern, Dauen Gubernach et les environs, se voient maintena Strasbourg, Schewiller, Châtenois. On voit su carreaux des figures de croix, de soldats, de canon saints. A Soufflenheim, nos sœurs ont, sur un de l carreaux, l'image du Sacré-Cœur de Jésus aussi l qu'on puisse le voir. Les enfants déchiffrent m les sujets que les grandes personnes. De prime-al on ne découvre sur les carreaux que des couleurs semblant à l'arc-en-ciel; quand on observe un pei voit toutes sortes de figures. Le vicaire d'ici pré voir un officier commandant une armée, qui m sur une élévation et étend son drapeau ayant d'encourager sa troupe. Un enfant, faisant voy avec sa mère, de Haguenau à Strasbourg, s'écria d'un coup : Maman, voyez la belle armée au fir ment et le beau drapeau blanc que porte le chef mère ainsi que les autres voyageurs ont vu ce ph mène pendant quelques temps. Maintes autres ch de cette nature se reproduisent ; je ne vous cite des faits tous véridiques. »

1 Ibid., 13 juillet 1872.

VII. — Arrive le mois de juin; la Lorraine allemande est envahie à son tour par les signes mystérieux, ce dont, il faut bien l'avouer, nos nouveaux maîtres sont un peu jaloux. Les villes comme les villages ont leurs vitres merveilleuses. A Metz, par exemple, la circulation a été plus d'une fois interrompue par la foule ébahie devant les maisons favorisées; et il s'en est trouvé, nous dit-on, jusque dans la rue des Juifs, aujourd'hui rue de l'Arsenal. Donnons la parole à un curé de notre connaissance; à la date du 18 juin 1872, il écrit de Château-Rouge[1] à l'*Univers :*

« Les signes mystérieux qui mettent en émoi les populations de l'Alsace et de la Lorraine allemande, ont fait leur apparition chez nous, ainsi que dans plusieurs localités de l'extrême frontière de la Lorraine allemande.

« Hier matin encore, toutes les fenêtres de Château-Rouge, Vœlfling et autres villages voisins étaient dans leur état de transparence naturelle. Vers midi, le phénomène se déclara. Je voulus en suivre exactement et avec la plus scrupuleuse attention toutes les phases.

« On vit d'abord apparaître simultanément à une cinquantaine de carreaux de fenêtres des taches noires de diverses dimensions. Peu à peu ces taches se transformèrent. Bientôt on aperçut sur un carreau deux croix de Lorraine; sur un autre, une tête d'homme de grandeur naturelle. Sous cette tête étaient suspendus un casque, un aigle les pieds liés, et un boulet de

[1] Voir le *Bien Public* de Gand du 28 juin 1872.

canon ; dans un arrière-plan un soldat se tenait su
défensive. Un canon et quelques paysages appar
saient dans le carreau voisin.

« On vit ensuite sur le carreau d'une autre fen
une dame en robe bleu, portant entre ses bras
enfant. Tout le monde a pu voir ces mystérieu
apparitions, tout le monde peut encore les consta
à l'heure où je vous écris. On voit sur les aut
fenêtres des plaques noires, des formes singulières
bizarres, des veines irrégulières imitant certains m
bres, enfin un ensemble de choses bien propre
surexciter l'imagination déjà montée par l'étrang
du phénomène. On croit découvrir partout des ca
liers, des soldats, des batailles, etc., etc. Quoi qu'il
soit de ces exagérations, le phénomène, pris en l
même, est certain ; il n'est plus possible d'en doute

VIII. — Nous avons vu nous-même, sur la bas
Moselle, aux limites de la Lorraine allemande avec
royaume de Prusse et le Grand-Duché de Luxe
bourg, dans plusieurs localités, de ces vitres myst
rieuses, aux fenêtres des maisons, et même dans l'i
térieur des habitations, en dehors des rayons solai
et des variations atmosphériques du dehors. No
avons constaté, de nos yeux, ledit prodige sur d
vitres toutes neuves, qui étaient signées comme l
autres, de taches violettes et de cartes géographiqu
à contours irrisés, représentant tout un monde
fantaisie.

L'emblème qui nous a le plus frappé est une con
guration de cœur humain qui a été tout à coup rema

quée, le 25 juin 1872, à Sierck, sur un carreau d'une porte vitrée donnant dans une cour, à l'ombre pendant toute l'année. Ce cœur mesure environ neuf centimètres de hauteur ; le fond en est violacé, avec de nombreuses veines irrisées. Nous l'avons revu plusieurs fois, depuis, sans qu'il ait subi d'altération.

IX. — Il y a tout un volume à remplir des descriptions qui ont été publiées de ces vitres mystérieuses qui, semble-t-il, se sont localisées dans les provinces annexées et celles que nos armées françaises ont jadis si souvent envahies. Autrefois vingt auteurs se seraient mis aussitôt à l'œuvre pour étudier ces prodiges, en recueillir les phases diverses, les progrès, en exposer lumineusement le mystère au peuple et porter les fidèles à la pénitence et à des pensées plus sérieuses, en vue d'épreuves probables et de fléaux peu éloignés.

Mais aujourd'hui, en notre siècle de lumière, on a bien d'autres préoccupations. Que ferait donc le soleil, que ferait la lune, qu'en arriverait-il des étoiles, si quelque savant détournait ses yeux du télescope et qu'au lieu de s'inquiéter de telle tache jusqu'ici inobservée dans l'astre du jour, ledit savant, seulement muni d'un pince-nez, allait s'enquérir de nos vitres mystérieuses ? Ce serait un scandale qui retentirait probablement jusqu'en Chine.

Pour nous dont jamais laurier académique n'orna le front et qui sommes d'un âge trop mûr pour être tenté de courir les chances de la moindre épreuve universitaire, notre renommée est à l'abri de la cen-

sure. Ayant les coudées franches, nous devons confesser que ces signes, car enfin signes il y a, ne sont pas tout à fait des hiéroglyphes. Le peuple les déchiffre sans grande difficulté : « C'est, dit-il, que nous ne « sommes pas encore au bout de nos épreuves. Dieu « nous avertit. Il pourrait parler plus clairement, mais « tant de fléaux et d'autres signes n'éclairent-ils pas le « mystère? Pour guérir l'aveugle-né, le divin Maître se « contenta de cracher à terre et, de la boue que produisit sa salive mêlée à la poussière, il s'abaissa à oindre « les paupières de l'infirme ; celui-ci dut encore aller « se laver, et ses yeux alors seulement virent la lu- « mière. Un peu de boue n'était pas un chef-d'œuvre; « nos vitres mystérieuses, qu'elles portent des croix, « des armes ou des linéaments confus, nous disent as- « sez que tout ici bas est aujourd'hui dans la confu- « sion parce que l'homme a tenté de mettre Dieu « hors du monde, hors de la création, hors de la loi. « Dieu proteste ; dans sa bonté, avant de frapper son « coup d'état qui sans doute sera terrible, il attire l'at- « tention de tous, du savant et de l'ignorant, par les « perturbations politiques, par les calamités nationales, « par les maladies, les inondations, les signes dans « les airs ; il trouble aussi, de cette manière, nos « vitres pour nous rappeler notre aveuglement et nous « reprocher notre obstination : « Voyez, nous dit-il « par là, *voyez, veillez et priez,* afin que votre erreur « ne soit bientôt irréparable, *car l'épreuve approche !* »

Ainsi raisonne le peuple fidèle. A-t-il tort ? nous ne le croyons pas. Tout notre commentaire de ces vitres merveilleuses sera donc : « *Ouvrez les yeux de votre*

« *âme, veillez et priez, car la hache est déjà posée*
« *sur la racine de l'arbre. Tout arbre qui ne porte*
« *pas de bons fruits, va être coupé et jeté au feu.* »

CHAPITRE XIII.

COÏNCIDENCES MYSTÉRIEUSES DE DATES NÉFASTES.

I. Lettre du général Du Temple. — II. Accidents de chemins de fer arrivés surtout le dimanche. — III. Les dimanches néfastes de 1870 et 1871.

I. — Il faut prendre notre siècle paperassier par son faible : il prend note de tout ; il aime aussi de rapprocher le passé du présent, pour appuyer sa prétention au *siècle des lumières*. Eh bien ! voyons ce rapprochement auquel a songé aussi l'Immortel Roi des siècles.

Citons d'abord la lettre désormais célèbre du général Du Temple au *Figaro*, en date de Versailles, 24 mars 1872.

« Monsieur le rédacteur, écrit-il, ne pouvant me faire entendre de l'Assemblée et par conséquent du pays, seriez-vous assez bon pour me permettre d'user de la grande publicité de votre journal pour faire connaître, le plus possible, certaines particularités relatives aux événements qui se sont passés récemment ?

« Je ne m'adresse pas à un journal religieux ; on ne le lirait pas, on ne le croirait pas ; pas plus qu'un prêtre ne serait cru s'il publiait ce qui suit :

« Le jour où le dernier soldat q
vita-Vecchia, nous perdîmes no
bataille, Reischoffen.

« Le 4 septembre 1870, jour où
napoléonienne, était le dixième
septembre 1860, jour où Napoléon
les bombes d'un nouvel Orsini que
dans une rencontre avec Cavour, l
la chute de la Papauté.

« Le jour où les Italiens paraissa
les Prussiens paraissaient devant I
sement complet des deux villes a
jour.

« Par contre, le jour où le *Jour*
nait à la France que l'Assemblée na
des prières publiques, une dépêche
nonçait à la France qu'un inconnu
nom ne fut réellement connu que
avait paru sur les murs de Paris et

« Et huit jours après, pendant q
cielles avaient lieu à Versailles, à l'é

au ciel. Jamais l'armée, pendant ces huit jours, ne s'était plus vaillamment comportée. Pas une faute commise, pas un échec subi dans cette guerre si difficile des rues !

« L'ambassadeur est maintenant à Rome.

« Puissions-nous ne pas avoir à nous repentir d'avoir plus cru à l'humanité qu'à la puissance de Dieu !

« Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'expression de ma considération distinguée.

F. du Temple,
député d'Ille-et-Vilaine. »

Et combien d'autres coïncidences ne pourrait-on pas ajouter à toutes ces dates mystérieuses, à ne se borner qu'aux seuls règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III. L'Écriture a dit : *Œil pour œil, dent pour dent.* Dieu, par la voix du temps, ajoute : *Jour pour jour !*

Qu'on nous permette d'insister sur deux rapprochements de dates, l'un relatif au Saint-Empire Romain, l'autre concernant Napoléon III : c'est le 6 août, jour où l'Église fête la Transfiguration de Notre-Seigneur, que fut signé le traité de Verdun (6 août 843) d'où est sorti le Saint-Empire Romain ; que ledit empire a conclu la paix de Westphalie (6 août 1648) par laquelle il ouvrait la porte à l'indifférence religieuse en politique ; que François Ier d'Autriche abdiqua comme dernier Empereur Romain (6 août 1806).

Pour Napoléon III, il fut déclaré déchu du trône, le 4 septembre 1870 : or, le 4 septembre 1860, dans tout le prestige de sa puissance matérielle, Napoléon III

II. — Voilà pour les politiques
nons-en aux particuliers, à la bou
prolétaires, la plupart profanateur
gneur par le travail et les pla
dimanche, notamment *les trains*

« Nous avons remarqué, dit l'
année 1871, que la plupart des acc
sur les chemins de fer ont eu lieu
regrettons de n'avoir pas gardé
ne savons par quel moyen il nous s
retrouver; mais nous sommes sû
tromper en maintenant notre assert

La terrible catastrophe de la li
dans laquelle plusieurs centaines d
brûlées vives, et dont le souvenir e
petite chapelle dédiée à Notre-Da
est arrivée le dimanche.

La rencontre de deux trains, qu
nombre de victimes sur la ligne
Étienne, le 1er mars 1846, est arrivé

Que l'on recherche dans les archives des chemins de fer pendant ces vingt dernières années, et l'on verra si notre remarque est fautive. Nous ne parlons pas de la catastrophe de *la Mouche* sur la Saône, de l'écroulement du pont-viaduc de Perrache et bien d'autres accidents du dimanche, dont la nomenclature serait frappante si nous n'avions négligé de les enregistrer. Nous appelons sur ce point les investigations de ceux de nos lecteurs qui ont plus de loisirs et de patience que nous.

Depuis l'origine de la malheureuse guerre dont nous a gratifiés l'empire, n'a-t-on pas remarqué que les mauvaises nouvelles sont tombées sur nous comme des coups de foudre, presque toujours le dimanche.

III. — M. Ernest Hello, dans le *Jour du Seigneur* [1], relève éloquemment ces coups de foudre du dimanche.

« La France, dit-il, depuis de trop nombreuses années, donne l'exemple scandaleux de la profanation du jour du *dimanche*, et c'est le *dimanche* que Dieu a choisi pour lui infliger un éclatant avertissement.

« Ainsi, en relevant les principaux événements qui sont survenus en France depuis le commencement de la guerre avec la Prusse, nous avons constaté ces frappantes et incroyables coïncidences. »

« 1870. C'est, en effet, le *dimanche* 7 août, que nous apprenons les défaites de Reischoffen et de Forbach, et la proclamation de l'Impératrice adjurant tous les bons citoyens de maintenir l'ordre à Paris.

[1] Un vol. in-18, chez V. Palmé, 50 cent.

« C'est le *dimanche* 14 août, que l'Empereur quitte Metz et l'armée, à laquelle il adresse sa dernière proclamation.

« C'est le *dimanche* 4 septembre, que nous apprenons la capitulation de Sedan et la proclamation de la République.

C'est le *dimanche* 18 septembre, qu'est instituée la *commission des barricades* avec Rochefort pour président, et qu'a lieu l'entrevue de M. Jules Favre et de M. de Bismarck à Ferrières.

« C'est le *dimanche* 2 octobre, qu'on nous annonce la reddition de Strasbourg.

« C'est le *dimanche* 16 octobre, qu'arrive la capitulation de Soissons.

« C'est le *dimanche* 30 octobre, que M. Thiers donne la nouvelle certaine de la reddition de Metz et de la reprise du Bourget par les Prussiens.

« C'est le *dimanche* 6 novembre, que le gouvernement de la Défense nationale annonce qu'il repousse l'armistice proposé par les puissances.

« C'est le *dimanche* 27 novembre, qu'a lieu la capitulation de la Fère.

« C'est le *dimanche* 4 décembre, que s'engage la bataille de Chevilly, et que le prince Frédéric-Charles entre à Orléans.

« C'est le *dimanche* 18 décembre, qu'a lieu la bataille de Nuits.

1871. C'est le *dimanche* 1er janvier, que le gouvernement de la Défense nationale annonce qu'il persévère dans la résistance à outrance.

« C'est le *dimanche* 8 janvier, que le bombarde-

ment atteint Paris dans les quartiers de la rive gauche.

« C'est le *dimanche* 22 janvier, que se fait une manifestation à l'Hôtel-de-Ville, à Paris.

C'est le *dimanche* 29 janvier, que les forts de Paris sont occupés par les Prussiens.

« C'est le *dimanche* 26 février, qu'on signe les préliminaires de paix à Versailles, et que le ministre annonce qu'une partie de l'armée prussienne entrera dans Paris.

« C'est le *dimanche* 29 mars, que le *Comité central de la garde nationale* s'empare de l'Hôtel-de-Ville et que le gouvernement se retire à Versailles.

« C'est le *dimanche* 26 mars, que la *Commune* est élue à Paris.

« C'est le *dimanche* 2 avril, qu'a lieu le premier engagement à Neuilly entre l'armée de Versailles et les troupes de la *Commune.*

« C'est le *dimanche* 21 mai, que l'armée de Versailles enfonce les portes de Paris.

« C'est le *dimanche* 4 juin, que s'ouvrent les conférences de Francfort entre les plénipotentiaires français et prussiens.

« Est-ce clair ? »

CHAPITRE XIV.

NOMBRES MYSTÉRIEUX.

I. Les nombres mystérieux des Bourbons, de Lo de Louis-Philippe. — II. Dix-neuf et vingt-sept de Pie IX. — Quel est le nombre du prochain de l'Église ?— Conclusion de ce Livre cinquièm

I. — De même qu'il y a des coïncidences qui tiennent du prodige, comme nous venons ainsi y a-t-il parfois des nombres mystérieu pour ainsi dire prédestinés à mesurer les p verses de la vie d'un homme ou les révolu empires. Ne lisons-nous pas d'ailleurs au l Sagesse [1], à propos de la délivrance d'Israël, dix plaies d'Egypte, « *que Dieu a tout dis* « *mesure, nombre et poids, omnia in mensu* « *mero, et pondere disposuisti ?* »

Voyons d'abord, dans le passé, quelques de ces nombres mystérieux. On nous a, par fait remarquer que le nombre 14 se retrouv chez les Bourbons, de Henri IV à Louis X Henri IV naquit le 14 décembre, et mourut son nom Henri de Bourbon renferme 14 Louis XIII mourut, comme lui, le 14 mai e successeur Louis XIV ; celui-ci régna 77 1643 à 1715, trois nombres dont la somme d de chacun donne 14 ; Louis XV mourut en 1

[1] Sagesse, XI, 24.



les Bourbons remontèrent sur le trône en 1814, date dont les chiffres additionnés font encore 14.

Louis-Philippe se nombre par 18 : ainsi le millésime de sa naissance, 1773, celui de la naissance de sa femme, la Reine Marie-Amélie, 1782, et celui de leur mariage 1809 donnent chacun, par l'addition de leurs chiffres la somme de 18 qui ajoutée à 1830 nous conduit au terme fatal de 1848. Les jours de son règne étaient donc comptés! Remarquons encore que la somme du chiffre de 1848 est 21.

Mais 21 c'est le nombre de Louis XVI : le 21 janvier 1770, il envoyait son anneau à Vienne pour son mariage; le 21 janvier 1781 se fêtait à l'Hôtel-de-Ville la naissance du Dauphin; le 21 janvier 1791, le Roi fuyait à Varennes et, comme chacun sait, son martyre eu lieu le 21 janvier 1793, le jour de la fête de l'innocente sainte Agnès dont le nom signifie Agneau.

II. — Nous ne voulons rechercher ici que les nombres mystérieux de Pie IX et ceux du triomphe de l'Église.

Pie IX est né en 1792 ; il a été ordonné prêtre en 1819, et élu Pape en 1846; or ces millésimes principaux de sa vie donnent par l'addition de leurs chiffres chaque fois 19 Observons qu'il y a également 19 lettres et dans son nom de famille *Giovanni-Maria Mastaï*, et dans son nom de Pape *Pius Pontificum Nonus*. Le plus grand fait de son règne est sans contredit le Concile du Vatican qui est le 19me Concile général. Voilà un premier nombre mystérieux dont nous ver-

c'est-à-dire la perfection de 3, le pl
tous les nombres : de la naissance de
jusqu'à son ordination au sacerdoce r
effet 27 ans; de son sacerdoce à son
chaire de saint Pierre, il y a de nouv
Anna-Maria Taïgi lui a prédit 27 ans
nous conduit à 1873. Et voilà que ce
nous donne encore par l'addition d
somme de 19 qui est donc le nombre
plus grand homme du dix-neuvième si
de ces rapprochements sont rapporté
Rome d'après la *Frusta*.

III. — Terminons ce livre des Signes
tout le moins ingénieux touchant l'épo
de la Sainte Église Romaine et de son
l'immortel Pie IX. Cette étude a été
Courrier de Bruxelles, du samedi 31 a
provient, dit-il, d'un savant religieux, h
peu porté à l'enthousiasme, dont l'esp

tant triomphe me semble annoncé dans l'Apocalypse. En effet, la femme qui apparaît au chapitre XII de l'Apocalypse, n'est-elle pas l'Église? L'enfantement mystique de la femme qui excite la haine du démon et qui est suivi d'une grande persécution, commençant par l'occupation de la cité sainte (chap. XI) et par l'établissement d'un grand empire anti-chrétien, n'est-il pas la définition de l'infaillibilité pontificale? Le lieu solitaire où la femme se réfugie, lieu préparé par Dieu, qui est le sien propre, n'est-il pas le Vatican? Il est bien entendu que la femme peut aussi très-bien signifier le Saint-Siége, ou même le Souverain Pontife, puisque l'un et l'autre se confondent avec l'Église, dont ils sont le fondement et la tête.

« Il est dit que la persécution durera 1,260 jours (chap. XI, v. 2-3 et chap. XIII, v. 5) c'est-à-dire trois ans, cinq mois et treize jours. Ne sont-ce pas là les trois ans et quelques mois de Marie Lataste? Cette Bête à plusieurs têtes dont parle le chapitre XIII, v. 3, qui a une tête principale guérie d'une blessure mortelle, qui fait la guerre aux saints (v. 7), qui est assistée, comme par un ministre très-habile, par une autre bête, un faux prophète (v, 11, 12, 13, 14, 15), dont enfin le caractère propre est le chiffre 666, cette Bête, dis-je, ne semble-t-elle pas la Prusse, qui parut mortellement blessée à Iéna, qui est un empire composé de plusieurs royaumes et anti-chrétien par excellence; qui est servie par un ministre très-habile (lequel par ses paroles séduit le monde et fait descendre le feu du ciel, c'est-à-dire représente la société civile comme minée et attaquée par l'Église), qui, enfin, a

solennellement acquis pour son empereur le titre et le caractère spécial de ό ν ι κ η τ η σ (le Victorieux)?
70 50 10 20 8 300 8 200

« Il n'est pas difficile de voir que le nombre correspondant, suivant l'usage grec, à chaque lettre du mot ό νικητησ, composent exactement le chiffre 666. Il suffit de faire la somme.

« En lisant dernièrement l'histoire de Notre-Dame de Lourdes, je ne pouvais ôter de ma pensée que cette apparition de la Sainte-Vierge était le présage du grand triomphe de l'Église. Et je me demandais : Pourquoi la Mère de Dieu a-t-elle choisi le 4 mars pour sa principale apparition? Serait-ce là le jour du triomphe? je fais le calcul et je trouve, jour par jour, que du 20 septembre 1870 au 4 mars 1874 il y a tout juste 1,260 jours. Une autre idée me vint alors à l'esprit : Si l'apparition de Lourdes, où la Sainte-Vierge s'est toujours montrée joyeuse et riante, est le présage du triomphe de l'Église, celle de la Salette, semblable pour le reste, mais où la Sainte-Vierge pleurait et se montrait triste, a dû être, sans doute, le présage de la persécution précédente, et avoir lieu, par conséquent, le jour où la sainte cité allait être occupée. Elle se produisit, en effet, le 19 septembre, vers le soir, c'est-à-dire lorsque le 20 était déjà commencé d'après la liturgie, au moment où l'Église chantait les vêpres de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dont la fête tombait justement, cette année-là, le 20 septembre.

« N'y a-t-il pas là assez de motifs qui expliquent comment il se fait que le 4 mars 1874, premier mercredi

d'un mois spécialement consacré à saint Joseph, soit resté gravé dans mon esprit? »

On pourra trouver quelques-uns de ces rapprochements quelque peu forcés, d'autres plus ingénieux que probants. Néanmoins de leur ensemble résulte quelque chose de plus qu'un simple jeu d'esprit. Et fût-ce un simple jeu d'esprit le rêve d'une espérance qui se nourrit d'illusions, que, s'il peut consoler une âme, relever un courage penchant vers les défaillances, il aura eu son utilité et servi la cause de la charité. Ainsi dit le *Courrier de Bruxelles.*

Il est temps de conclure ce dernier Livre de la Première Partie des *Voix Prophétiques* où il a été question des Signes aujourd'hui si nombreux dans les éléments et les révolutions de ce monde.

Dieu ne se laisse donc pas évincer de la création: elle est son œuvre et elle reste, comme au premier jour, sous sa main infinie, pour la bénédiction ou pour la malédiction, selon que l'homme use de ce monde ou s'obstine à en abuser. Tous ces fléaux que nous avons seulement fait entrevoir à nos lecteurs, ces débordements de la mer et des cours d'eau, ces flammes dévorantes, ces terribles commotions du sol, ces animaux destructeurs qui promènent la dévastation sur une si vaste échelle, ces maladies pestilentielles qui ne font de quartier ni à l'homme ni à tout ce qui respire sous son toit, ces guerres et ces famines qui multiplient la mort comme la faux abat les épis dans un champ mûr, toutes ces plaies auxquelles l'humanité est, à l'heure actuelle, en proie d'un océan l'autre, peuvent-elles nous trouver encore un instant

mosphère au-dessus de nos te
rieuses sous nos yeux, les dates
frappante entre le jour du péch
timent, toutes ces voix ne nous c
tête que ce n'est pas fini, si l'on
l'on ne revient à l'humble soumi
Dieu ?

« Le Bon Dieu, toujours bon,
« jours plein de miséricorde, mar
« des signes, avec des avertissem
« de terre, inondations, ouragans
« pluies, grêles, insectes, *maladi*
« *ladies ;* il voudrait notre salut e
« nous, toujours durs, nous rest
« nelle indifférence, nous somme
« comme liés pour tout bien! » A
récemment la Bergère de la Salett
craintes de voir bientôt éclater des

Prêtons donc l'oreille à la Voix
sons-nous, sinon bientôt il ne sera

APPENDICE.

PIEUSE PROTESTATION

OU

PRIÈRE AFFECTUEUSE A LA TRÈS-SAINTE-VIERGE POUR OBTENIR LA GRACE D'UNE BONNE MORT.

Voir la page 137 de ce volume, où il est question de l'estime que fait la très-Sainte-Vierge de cette touchante prière, connue en Italie sous le nom de *Protesta*. Dans nos jours si incertains du lendemain, on ne saurait trop affectionner cette pieuse protestation.

O Vierge Marie, Mère du divin Sauveur du monde, admirable entre toutes les femmes, Reine des Anges et du Ciel, Fleur des Patriarches, Couronne des Martyrs, venez à mon secours.

Fontaine de consolation et de bonté, Source de miséricorde et de pardon, Temple de Dieu, Sanctuaire de l'Esprit-Saint, Étoile d'allégresse, Consolation de la mer, Cèdre de pénitence, Mère très-pure et très-chaste, ô vous qui êtes au-dessus de toutes les Vierges, consolez mon cœur, montrez-moi vos miséricordes, enseignez-moi vos vertus, gravez en moi le Nom de Jésus, votre adorable Fils.

Je vous recommande mon âme pour l'heure où je

mourrai ; faites que je n'aie plus le malheur d'offenser par le péché votre bien-aimé Fils Jésus, mon Rédempteur délivrez-moi de tout mal. Ainsi soit-il.

O très-Sainte-Vierge, si la faveur m'a été faite de pouvoir, malgré mon indignité, me prosterner à vos pieds avec l'humilité d'un serviteur et l'amour d'un enfant, je sens que c'est surtout en ce moment où je vais vous demander la grâce la plus importante, celle de laquelle dépend mon bonheur éternel ; c'est *que mon âme s'endorme de la mort des Justes.* Mourir saintement est la grâce que je vous supplie de m'accorder, grâce difficile à obtenir, je l'avoue : car si le pas le plus difficile pour l'homme est celui de la mort, il est plus difficile encore de mourir de la mort des Justes, et il est surtout difficile de mourir en Juste quand on a été pécheur. Cependant, malgré tout, je ne désespère pas ; bien plus, la difficulté elle-même augmente ma confiance. Par cela même que cette grâce est difficile à obtenir, j'ai recours à vous, je vous la demande et je l'espère de vous, parce que, seule après Dieu, vous pouvez tout ce que vous voulez, au ciel et sur la terre. Il n'y a rien de difficile qui, pour vous, ne soit facile, et il vous suffit de vouloir une chose, pour qu'elle soit faite : *Tout pouvoir vous a été donné au ciel et sur la terre, afin que tout ce que vous voulez, vous puissiez le réaliser :* c'est saint Bernard, votre serviteur si dévoué, qui nous le dit.

Oh ! combien y en a-t-il qui, après avoir été de grands pécheurs, sont morts, grâce à vous, de la mort des Justes ! Pour moi, ô Vierge, je ne vous demande pas qu'à ma dernière heure vous m'accordiez ces mar-



ques d'amour que vous avez données à vos plus chers serviteurs, en les favorisant de votre aimable présence, en les comblant de consolations et de caresses, en les fortifiant, en allant même jusqu'à les servir de vos mains avec une tendresse qu'ignore même une mère. Ces faveurs, je ne les mérite pas, je ne les espère pas, je n'y prétends pas ; elles sont réservées à ces âmes fortunées qui, par une vie angélique, se sont rendues dignes de recevoir de vous, à l'heure de la mort, ces précieux témoignages de votre amour. Pour moi, il me suffit que vous m'obteniez la grâce de bien mourir. Néanmoins je vous demande aussi d'être présente à mon trépas, par votre protection et votre tout-puissant secours. Accordez-moi la patience dans les douleurs de mon agonie ; faites que j'expire, avec votre Nom si doux sur les lèvres, et en baisant les plaies sacrées du Crucifix.

Ah ! combien je redoute qu'oppressé alors par la grandeur de mes maux, je ne sache pas en ce moment-là avoir recours à vous autant que le besoin extrême où je serai le demandera ; c'est pourquoi je m'adresse à vous maintenant pour cette dernière heure, et je vous dis avec le prophète : *Lorsque la force me fera défaut, ne m'abandonnez pas.* Lorsque mon intelligence faillira avec mes forces, lorsque j'aurai presque perdu le sentiment de la vie, lorsque le corps accablé sera un obstacle aux opérations de mon âme, oh ! alors, ô Marie, ne m'abandonnez pas. Secourez à cette heure-là votre pauvre serviteur N...., qui, délaissé de tous, n'aura plus d'autre soutien que le vôtre. O miséricordieuse Mère, si vous daignez me

recevoir à l'ombre de votre patronage, je m'avancerai tranquille vers les ténèbres de la mort, et je pourrai dire avec David : *Alors même que je marcherai au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi.* O vous, Vierge pleine de pitié, au nom de cette immense douleur que vous avez ressentie au pied de la Croix, à la mort de votre divin Fils, soyez-moi propice à l'heure de la mienne ; daignez souscrire à présent à mon humble demande, afin de l'exaucer au dernier jour de ma vie, et que, protégé par vous dans le dernier passage, je puisse aller jouir dans l'autre vie de la splendeur de votre gloire, pour vous louer, vous bénir et vous aimer dans les siècles des siècles et pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Que la très-sainte Trinité et l'auguste Sacrement de l'autel soient connus et aimés de tous !

Bénie soit la sainte et immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge-Marie !

(Extrait de la Vie de la vénérable sœur Véronique de N.-D.- des Sept-Douleurs.)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DU TOME PREMIER.

CHAPITRE V.

L'IMAGE MIRACULEUSE DU SAINT-ENFANT JÉSUS, A BARI.

(1866-1869).

CHAPITRE VI.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR A UN GRAND NOMBRE DE MUSULMANS DE DAMAS QUI SE CONVERTISSENT.

(1870).

CHAPITRE VII.

LE PRODIGE DES SAINTES HOSTIES DE LARCHE, AU DIOCÈSE DE TULLE.

(1871-1872).

LIVRE DEUXIÈME.

Signes et Apparitions prophétiques de la Sainte-Vierge.

CHAPITRE I.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE.

(Septembre 1830).

CHAPITRE II.

APPARITION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

(19 septembre 1846).

CHAPITRE III.

APPARITION DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS A CERRETTO, EN TOSCANE.

(19 mai 1853).

CHAPITRE IV.

APPARITION DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, A LOURDES.

(Du 11 février au 16 juillet 1858).

CHAPITRE V.

LES VIERGES MIRACULEUSES DE ROME ET D'ITALIE.

(1796-1871).

CHAPITRE VI.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE, AU VATICAN.

(Avril 1850).

CHAPITRE VII.

NOUVELLES APPARITIONS DE NOTRE-DAME-DES-ANGES ET OPPORTUNITÉ DE LA RESTAURATION DE SON CULTE DANS LA SAINTE-ÉGLISE.

(1856-1872).

CHAPITRE VIII.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A PHILIPPSDORF, EN BOHÊME.

(1866).

CHAPITRE IX.

APPARITION DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, DE PONTMAIN.

(17 janvier 1871).

CHAPITRE X.

LA VIERGE MIRACULEUSE DE LA MAISON DE SECOURS, A NANCY.

(1870 - 1872).

CHAPITRE XIII.

DEUX APPARITIONS DE LA SAINTE-VIERGE, A CHAPELLES EN SUISSE.

(1871 - 1872).

CHAPITRE XIV.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A L'HOPITAL, AU DIOCÈSE DE METZ.

(7 juillet 1872).

CHAPITRE XV.

LES APPARITIONS DE LA SAINTE-VIERGE, PRÈS DE NEUBOIS, EN ALSACE.

(1872).

LIVRE TROISIÈME.

Signes et Apparitions des Saints.

CHAPITRE I.

L'ARCHANGE SAINT MICHEL, GÉNÉRALISSIME DES FORCES CATHOLIQUES DANS LA LUTTE ACTUELLE.

(1872).

CHAPITRE II.

APPARITION DU BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA, A WILNA.

(1819).

CHAPITRE III.

ÉPINES QUI CROISSENT DE NOS JOURS DANS LE COEUR DE SAINTE TÉRÈSE.

(1836-1872).

CHAPITRE IV.

PRODIGE DE LA STATUE DE SAINT DOMINIQUE, ARRIV

SURIANO, EN CALABRE.

(Le 15 septembre 1870).

CHAPITRE V.

APPARITION DE LA VÉNÉRABLE ROSE VENERINI, A I

(1871).

CHAPITRE VI.

LE PRODIGE DE LA STATUE SAINT FÉLIX, A NOL

PENDANT LA RÉCENTE ÉRUPTION DU VÉSUVE.

(1872).

CHAPTIRE VII.

LES PRODIGES DU TOMBEAU DE SAINTE PHILOMÈNE, A MUGNANO.

(1872).

CHAPITRE VIII.

LE COEUR DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL, PLEIN DE VIE DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(1789-1872).

CHAPITRE IX.

APPARITIONS PROPHÉTIQUES D'UNE AME DU PURGATOIRE DANS UN MONASTÈRE DE MALINES, EN BELGIQUE.

(1870).

CHAPITRE V.

MARGUERITE BAYS, LA STIGMATISÉE DE LA PIERRE, EN SUISSE.

(1817 - 1872).

CHAPITRE VI.

PALMA-MARIA-ADDOLORATA MATARRELLI, D'ORIA, PRÈS BRINDES, EN ITALIE.

(1825-1872).

CHAPITRE II.

CROIX LUMINEUSE AUTOUR DE LA LUNE, DANS LA NUIT DU 8 DÉCEMBRE 1870.

CHAPITRE III.

SERPENT PRODIGIEUX VU DANS LES AIRS A JARNY PRÈS DE METZ.

CHAPITRE IV.

APPARITIONS DE SIGNES BELLIQUEUX DANS LES AIRS.

CHAPITRE V.

LE TORRENT DES CARCERI DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE.

CHAPITRE VI.

LE DÉBORDEMENT DU TIBRE.

(Décembre 1870).

CHAPITRE VII.

INONDATIONS EN ITALIE, EN FRANCE, EN SUISSE, EN ALLEMAGNE, ETC. PENDANT L'AUTOMNE DE 1872.

CHAPITRE VIII.

L'ÉRUPTION DU VÉSUVE EN 1872.

CHAPITRE IX.

INCENDIES DE LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY ET DE L CELLULE DE LUTHER A ERFURTH.

(1872).

CHAPITRE X.

RUINE D'ANTIOCHE, A LA SUITE DU TREMBLEMENT DE TERRE D'AVRIL 1872.

CAAPITRE XI.

LES FLÉAUX MYSTÉRIEUX QUI S'ATTAQUENT AUX HOMMES, AUX ANIMAUX ET AUX PLANTES EN 1872.

CHAPITRE XII.

LES VITRES MYSTÉRIEUSES EN 1872.

CHAPITRE XIII.

COÏNCIDENCES MYSTÉRIEUSES DE DATES NÉFASTES.

CHAPITRE XIV.

NOMBRES MYSTÉRIEUX.

APPENDICE.

Bruxelles, A. Vromant, *imprimeur-éditeur, rue de la Chapelle,* 3.



ERRATA

DU TOME PREMIER.

Le lecteur intelligent voudra bien lui-même suppléer es *virgules*, les *accents* et les *lettres* en défaut.

Page	54	*ligne*	18	au lieu de vers,	*lisez*	contre.
»	59	»	5	*Tabet*,		*Tablet*.
»	71	»	15	tomper,		tromper.
»	89	»	2	Saül,		Saul.
»	114	»	31	SIEN,		RIEN.
»	128	»	11	pensanteur,		pesanteur.
»	176	»	11	cessait,		avait cessé.
»	214	»	31	ustes,		justes.
»	220	»	23	l'istant,		l'instant.
»	227	»	1	entendu,		entendues.
»	243	»	13	cachant,		cachait.
»	265	»	15	français ?		français !
»	270-272	plusieurs fois		Bintz,		Vintz.
»	282	»	26	avait,		avaient.
»	296	»	3	livre,		livré.
»	309	»	15	*nons*,		non.
»	345	»	1	confié,		confiée.
»	360	»	25	donné,		donnés.
»	368	»	28	toute,		tout.
»	465	»	31	morte,		mortelle.
»	473 et 475	»	9	bénis,		bénits.
»	487	»	2	avec,		dans.
»	488	»	1	riste,		triste.
»	501	»	17	Cartage,		Carthage.
»	513	»	6	qu'à,		que de
»	527	»	1	cimetière G.		cimetière de G.
»	582	»	27	afin,		de crainte.
»	595	»	30	l'autre,		à l'autre.
»	596	»	1	insensible,		insensibles.

Vers la fin de la page 590, *au lieu de :*

Celui-ci régna 77 ans, de 1643 à 1715,

lisez : Celui-ci vécut 77 ans et régna de 1643 à 1715.



